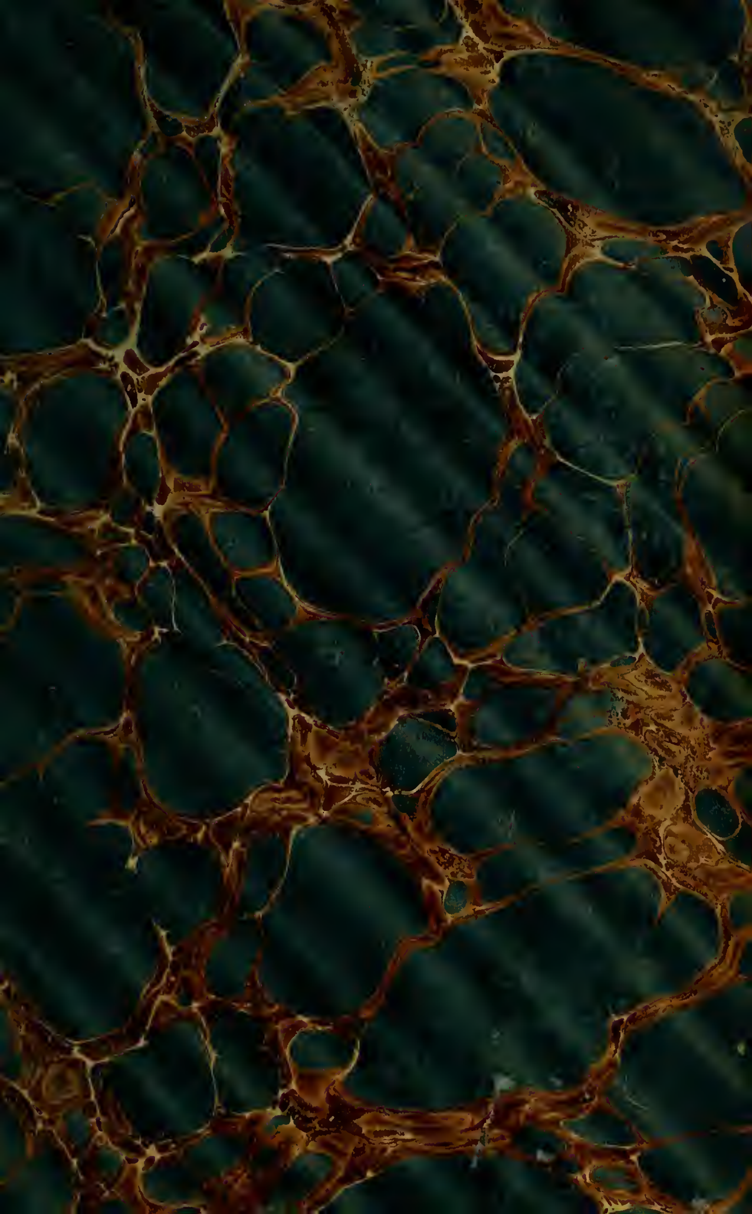

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999486 6







LE

QUART D'HEURE

POUR DIEU



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.


Jouby & Roger
13
à Paris

LE QUART D'HEURE POUR DIEU

OU

CONSIDÉRATIONS EN FORME DE MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

A L'USAGE PARTICULIÈREMENT DES PERSONNES QUI NE PEUVENT PAS MÉDITER

PAR

M. L'ABBÉ LARFEUIL

VICAIRE GÉNÉRAL, ARCHIDIACRE DU DIOCÈSE DE SENS

QUATRIÈME ÉDITION

revue et corrigée par l'auteur

TOME PREMIER

PARIS

MAISON MÉQUIGNON JUNIOR

A. ROGER ET CHERNOVIZ, ÉDITEURS, SUCCESSEURS

Libraires de la Faculté de Théologie

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1879

AVIS DES EDITEURS

Sur le désir qui nous en a été exprimé, nous avons disposé cette nouvelle édition de manière à ce que chaque volume puisse en faire deux. Les pensions y trouveront le moyen de donner cet ouvrage en prix, sans qu'il leur coûte plus que d'autres livres qui sont loin d'avoir le mérite de celui-ci.

APPROBATION

DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE SENS

Mellon Jolly, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Sens, évêque d'Auxerre, primat des Gaules et de Germanie,

Vu le rapport qui nous a été fait sur un ouvrage intitulé : *Le Quart d'heure pour Dieu, ou Considérations, en forme de méditations, pour tous les jours de l'année,*

N'hésitons pas à recommander la lecture de ce livre à la jeunesse chrétienne, à laquelle il est particulièrement destiné ; il ne contient rien qui soit contraire à la saine doctrine ; aussi propre à instruire qu'à édifier, il apprend à connaître la vraie dévotion, les défauts qui la déparent, et les moyens d'avancer dans la perfection. Nous le verrons donc avec plaisir se répandre dans les maisons d'éducation de Notre diocèse.

Donné à Sens, le 1er mars 1866.

† Mellon, *arch. de Sens.*

ÉVÊCHÉ

DE COUTANCES ET D'AVRANCHES

Coutances, le 1er août 1867.

Nous avons lu avec le plus vif intérêt le livre intitulé : *Le Quart d'heure.....*, par M. l'abbé Larfeuil, curé de Saint-Pierre, à Auxerre.

L'examen sérieux que Nous avons fait de cet ouvrage, et celui

que Nous en avons fait faire par l'un de Nos vicaires généraux, nous portent à le considérer comme très-digne d'être recommandé, d'une manière très-spéciale, au clergé et aux fidèles.

Nous ne connaissons aucun écrit qui soit aussi propre que celui-là à devenir le Manuel des jeunes personnes, pour l'exercice si saint et si salutaire de l'Oraison. Le choix des sujets, la manière dont ils sont traités, les détails pratiques qui y sont contenus, le style correct, élégant, et sobre toutefois, les résolutions indiquées à la fin de chaque méditation, tout est parfaitement approprié aux besoins religieux des jeunes personnes, tout peut leur faciliter le moyen de contracter de pieuses et fortes habitudes pendant le temps de leur éducation, et les conserver dans l'innocence au milieu du monde.

Nous sommes si persuadé de l'intérêt qui doit s'attacher à ce livre et du grand bien dont il peut être la cause, que Nous nous proposons de l'introduire dans toutes les Maisons religieuses de Notre diocèse, et que Nous ne perdrons aucune occasion de le faire connaître.

† J. P., *évêque de Coutances et d'Avranches.*

PLAN DE L'OUVRAGE

Cet opuscule renferme quatre catégories de considérations, et chaque catégorie forme un tout, sinon complet, au moins très-développé sur les points principaux de la doctrine et de la morale chrétienne. La première traite des *Grandes vérités;* la deuxième, des *Devoirs du Chrétien ;* la troisième, des *Obstacles au salut ;* la quatrième, des *Moyens de sanctification.* La division naturelle de ce petit ouvrage voulait donc qu'il renfermât quatre parties distinctes, formées des quatre catégories sus-mentionnées. Mais, en suivant cet ordre, j'avais à craindre la monotonie ; puis il m'a semblé plus convenable d'entremêler les différents sujets, de manière à ce que les grandes vérités revinssent plusieurs fois, afin de renouveler des impressions fortes, et par là même plus utiles. Dans ce double but, j'ai adopté la division par séries. Chaque série renferme quatre semaines : la première traite d'*une grande vérité;* la deuxième rappelle *un devoir;* la troisième signale *un écueil;* la quatrième, *un moyen de salut.*

A mes vénérés confrères dans le sacerdoce, j'ose dire : Vous trouverez dans cet opuscule une foule de

sujets auxquels vous n'aurez qn'à changer quelques mots, et ils vous fourniront ample matière à une série d'instructions pour vos réunions de confréries, sur les caractères de la vraie dévotion, les défauts qui la déparent, et les moyens d'avancer dans la perfection. Je vous tiens ce langage avec d'autant plus de confiance, que j'ai puisé aux bonnes sources, ne suppléant qu'à regret, de mon propre fonds, à ce que je n'ai pu trouver ailleurs. « Si je ne cite pas toujours le nom des auteurs où j'ai puisé, vous dirai-je avec un moraliste contemporain, ce n'est pas pour déguiser un larcin; j'avoue ingénument que, dans cet ouvrage, je ne sais pas s'il y a une seule page qui soit bien de moi. Comment aurais-je été assez maladroit pour reproduire mes propres idées, quand j'avais celles de tant de saints et de grands hommes. »

J. L.

MÉTHODE

POUR ENTENDRE LA SAINTE MESSE

Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se (Ps. cx).

Le Seigneur a perpétué le souvenir de ses merveilles, il a donné la nourriture à ceux qui le craignent.

Le saint sacrifice de la messe est l'accomplissement de cette prophétie; il est comme un monument perpétuel qui vous remet sous les yeux les merveilles que Dieu a opérées en votre faveur, et c'est là que vous est distribué le pain céleste qui nourrit votre âme. C'est donc une excellente manière d'entendre la sainte messe que de la considérer comme la continuation et la représentation du sacrifice de la croix, en s'appliquant à retrouver, dans les cérémonies qui l'accompagnent, les circonstances de la passion qu'elles retracent à nos yeux. Pour faire ce rapprochement, si propre à nourrir votre piété, vous pourrez vous aider des considérations suivantes.

Le prêtre sort de la sacristie accompagné des clercs qui doivent l'assister.

C'est Jésus-Christ sortant du Cénacle accompagné de ses apôtres et entrant dans le jardin des Olives. Figurez-vous

être vous-même au nombre des apôtres et dans la société de Jésus, l'accompagnant pas à pas, dans toutes les circonstances de sa douloureuse passion. — O bon Jésus! mettez dans mon cœur l'amour de saint Jean pour vous, afin que je sois digne de vous accompagner comme lui dans la route du Calvaire.

Le prêtre, arrivé au pied de l'autel, se recueille profondément dans la prière, s'humilie devant Dieu, se frappe la poitrine, et saisi d'une sainte terreur, à la pensée du ministère auguste dont il est chargé, il conjure l'assistance de vouloir bien prier pour lui.

Vous voyez ici Jésus-Christ abîmé dans les douleurs de la contrition : prosterné la face contre terre, il est saisi d'épouvante en se voyant chargé des crimes de tous les hommes; il recommande à ses apôtres de le soutenir par leurs prières : *Sustinete hic et vigilate mecum.* — Adorable Jésus, vous êtes saisi de frayeur à la vue de mes péchés, et l'horreur que vous en ressentez est si grande, qu'elle vous réduit à l'agonie; votre prêtre, au moment de monter à l'autel, est, lui aussi, effrayé du souvenir de ses fautes, — et moi, pourrais-je être indifférent au souvenir des miennes? O mon Jésus, faites-moi la grâce de les pleurer avec vous, afin que ma contrition me donne droit aux mérites de votre sacrifice.

Après les prières préparatoires, le prêtre se relève plein de confiance et, montant les degrés de l'autel, il le baise avec respect.

C'est Jésus-Christ marchant avec joie à la rencontre des soldats qui le cherchent, et recevant le baiser du traître Judas. — Rentrez au fond de votre cœur, et voyez si, vous aussi, vous n'avez pas trahi votre maître en livrant votre âme au démon pour quelque misérable jouissance.

Au moment de l'*Introït*, le prêtre va au coin de l'autel, revient au milieu, retourne et revient encore.

C'est Jésus conduit de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, puis ramené à Pilate. — Rappelez-vous, avec un cœur profondément touché, les avanies, les outrages que votre adorable maître reçoit dans ces diverses excursions à travers les rues de Jérusalem; efforcez-vous de le dédommager à force d'amour et de reconnaissance.

Le prêtre récite l'Évangile qui contient les preuves de la divinité de Jésus-Christ.

C'est votre Sauveur, chez Caïphe et devant Pilate, proclamant qu'il est Dieu, et rendant témoignage à sa royauté. — O mon Jésus et mon maître, que j'aime à vous voir conserver toute votre grandeur au milieu des affronts, et étonner vos ennemis mêmes par la dignité de vos paroles! Régnez toujours sur moi par votre amour, et ne permettez pas qu'un maître étranger occupe jamais un cœur qui vous appartient à tant de titres.

Le prêtre ôte le voile qui couvre le calice.

Jésus-Christ est dépouillé de ses vêtements, l'arche sainte est mise à nu. — Rappelez-vous ici la scène du prétoire, l'une des plus cruelles de la passion. Votre Sauveur est attaché à une colonne et flagellé inhumainement. Pendant toute une nuit, il est le jouet d'une soldatesque en délire. Rêvez tous les genres d'insultes et d'outrages, vous ne pourrez jamais deviner tout ce que la victime de votre salut eut à souffrir pendant cette nuit cruelle.

Au lavabo ; on verse de l'eau sur les mains du prêtre.

Pilate lave ses mains, en protestant de l'innocence de Jésus-Christ, et néanmoins il le livre à la fureur de ses ennemis. — Demandez à votre Sauveur qu'il vous donne la force de vous mettre au-dessus de toutes les considérations humaines lorsqu'il s'agit de votre salut, et sachez tout sacrifier plutôt que de perdre la grâce.

Le prêtre au milieu de l'autel prie profondément incliné.

C'est Jésus-Christ courbé sous le poids des péchés du monde et portant l'instrument de son supplice. — Pensez que vos fautes étaient au nombre des crimes qui chargeaient l'adorable Jésus, et qu'elles ne furent pas les moins pesantes ; excitez-vous, par ce souvenir, au regret et à la haine du péché.

Le prêtre se retourne pour dire l'*Orate, fratres*.

Jésus se retourne vers les saintes femmes qui le suivaient et leur adresse des paroles de consolation. — O mon Jésus, les saintes femmes qui compatissaient à vos souffrances ne savaient pas qui vous étiez ; elles vous regardaient comme la victime des passions humaines, mais elles ignoraient que c'était pour elles que vous souffriez et que vous vouliez mourir. Pour moi, ô mon Dieu ! je sais parfaitement qui vous êtes, et pour qui vous souffrez ; combien je serais ingrat si j'assistais à votre sacrifice sans être pénétré d'amour pour vous et d'horreur pour le péché !

Après la préface et pendant tout le canon de la Messe jusqu'au *Pater*, le prêtre garde le silence.

Jésus accusé, calomnié, se taisait, refusant de se justi-

fier. Que cette conduite est différente de la mienne! Adorable maître! l'humilité vous ferme la bouche au milieu des accusations les plus iniques, et mon orgueil se révolte à la pensée d'une injustice; — je ne puis supporter un soupçon injurieux. — O divin modèle! Quand donc apprendrai-je de vous à être doux et humble de cœur?

A la consécration, le prêtre élève la sainte hostie et la montre au peuple.

Jésus est élevé en croix à la face du monde entier. — Représentez-vous Jésus-Christ arrivé au lieu de son sacrifice : il s'étend sur la croix avec la docilité d'un agneau, il tend les pieds et les mains aux clous, et bientôt il est élevé sur la croix, où il ne tient que par ses plaies. O mon Jésus! c'est par amour pour moi que vous avez voulu subir le supplice horrible de la croix, c'est encore par amour pour moi que vous vous immolez sur cet autel: pourrais-je ne pas vous aimer?

Le prêtre continue de prier les bras étendus, il récite l'Oraison dominicale, et pardonne à tous ceux qui l'ont offensé.

Jésus prie sur la croix : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il prie pour ses bourreaux et leur pardonne sa mort, et quelle mort! — Interrogez votre cœur, et voyez s'il est pur de tout sentiment d'aigreur, d'antipathie envers le prochain. Ne quittez pas l'autel avant d'avoir déposé au pied de la croix tout ce qu'il y aurait dans votre cœur d'opposé à la charité; c'est le sacrifice le plus agréable que vous puissiez offrir à votre Dieu.

Le prêtre divise et rompt l'hostie.

Jésus expire pour vous délivrer de la mort, son âme est

séparée de son corps. — O bon Jésus, qui avez bien voulu mourir pour moi, ne permettez pas que je perde les fruits de votre sacrifice en perdant votre grâce; faites, ô mon Dieu! que la mort, quand elle viendra me frapper, me trouve prêt à paraître devant vous.

Au *Domine, non sum dignus*, le prêtre frappe sa poitrine.

Le centurion et les soldats présents sur le Calvaire, ayant vu les prodiges qui accompagnaient la mort de Jésus, s'en revinrent en frappant leur poitrine, et confessant sa divinité. — O mon Dieu, quand la nature entière s'émeut à votre mort, quand vos bourreaux eux-mêmes sont attendris, serais-je le seul dont le cœur demeurât insensible? Non, mon Dieu, j'ai pu être faible, infidèle, mais je ne veux pas être ingrat! et quelle ne serait pas mon ingratitude si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser encore?

A la communion.

Jésus est mis dans le tombeau. Ce tombeau était nouvellement creusé dans le roc, et personne n'y avait encore été mis. — Puisse votre cœur, où Jésus daigne descendre, être vide de toute affection coupable, et digne par sa pureté de devenir la demeure d'un Dieu. Si vous n'avez pas le bonheur de communier, vous y suppléerez par la communion spirituelle en récitant la formule suivante :

Pain du ciel, mon âme toujours affamée soupire sans cesse après vous et souhaite continuellement de vous recevoir. Mais, puisque ce désir ne peut être satisfait par la réception actuelle de la divine Eucharistie, faites du moins qu'il s'accomplisse par une communication continuelle de sa vertu. Venez donc en moi, ô Jésus, mon amour et ma vie! Venez-y par une effusion de lumière et de grâce. Venez-y par une

abondante communication de votre Esprit saint, par une union plus intime avec mon âme, par une possession plus parfaite de mon cœur, par une nouvelle transformation de tout mon être en vous. Venez, ô mon Jésus, venez, car je ne saurais vivre sans vous.

Dernières ablutions mêlées d'eau et de vin.

Le sang et l'eau sortent du côté de Jésus-Christ. — O mon Sauveur, vous avez voulu que votre cœur fût percé par le fer d'une lance, pour nous faire comprendre que ce cœur adorable est toujours ouvert au pécheur repentant. Recevez-moi donc dans votre cœur sacré, pour que j'y trouve un asile contre les ennemis de mon salut. La colombe se retire dans le creux des rochers; votre cœur, ô mon Jésus, sera mon refuge au milieu des séductions du monde.

Le prêtre se retourne du côté du peuple et dit : *Dominus vobiscum.*

Jésus-Christ, après sa résurrection, reparaît au milieu de ses disciples et leur dit : *Pax vobis.* — O mon Dieu! puisse la paix, que vous avez apportée au monde, descendre dans mon cœur pour y être le gage de cette paix ineffable que l'on goûte dans le séjour de votre gloire.

A la bénédiction du prêtre.

Jésus bénit ses apôtres et disparaît dans les cieux. Ainsi le prêtre bénit les fidèles et disparaît à leurs yeux. O bon Jésus, que votre toute-puissance me bénisse, que votre sagesse m'instruise, que votre douceur m'attire, que votre bonté me pardonne, que votre amour m'unisse à vous dans les siècles des siècles.

PRIÈRE APRÈS LA MESSE

Je vous remercie, ô mon Dieu, des grâces que vous m'avez accordées pendant le saint sacrifice de la messe. Je vous demande pardon des distractions auxquelles mon esprit s'est livré pendant qu'il n'aurait dû être occupé que de vous seul Rappelez sans cesse à mon souvenir ce que je viens de voir en esprit, sur le Calvaire; faites que j'en aie le cœur rempli comme Marie, comme saint Jean et les saintes femmes qui assistaient à votre mort. Cette pensée soutiendra mes forces; le travail, les souffrances, le silence me deviendront faciles, quand je les aurai déposés au pied de la croix, et ils me seront méritoires, s'ils sont sanctifiés par votre sang. Ainsi soit-il.

PRIÈRES
POUR LA COMMUNION

PRÉPARATION A LA COMMUNION
PAR BOSSUET

ACTE DE FOI.

Je crois, mon Sauveur, que vous êtes réellement et substantiellement présent sous ces espèces qui paraissent à mes yeux. Je sais que ce n'est plus du pain et du vin; c'est votre adorable corps, c'est votre sang précieux : car vous l'avez dit de votre bouche sacrée et puissante, et je sais que tout obéit à votre voix. Je vous adore de tout mon cœur, ô Dieu caché sous ces figures! Ici la vue, le goût, le toucher me trompent; l'ouïe seule ne me trompe pas, et me rapporte fidèlement ce que vous dites: je le crois, ô mon Sauveur, il n'y a rien de plus véritable que cette parole.

ACTE DE DEMANDE.

Quand vous recevrai-je, ô mon Sauveur! quand vous posséderai-je en moi-même? Le moment approche, ô mon Dieu! je le désire et je le crains. Je le désire, car avec vous sont toutes les grâces pour ceux qui vous aiment; je le crains, car les indignes qui osent vous recevoir mangent et boivent leur condamnation. Préparez-vous donc en mon cœur une demeure agréable; purifiez ma conscience par

une foi vive. Je crois, Seigneur, je crois : aidez mon incrédulité, soutenez ma foi chancelante; faites-moi vivre selon ma croyance. Venez, Seigneur Jésus, venez, mon cœur vous attend; venez et comblez-moi de vos grâces.

ACTE D'ESPÉRANCE.

Mon Dieu, mon Seigneur, j'espérerai en vous, et je ne serai point confondu; je vous verrai un jour; je vous posséderai dans le ciel; vous me remplirez de joie par la vue de votre face, vous me montrerez tout bien, en vous découvrant vous-même, et j'en jouirai à jamais : voilà mon espérance, voilà ma vie. O Dieu! quel gage m'avez-vous donné pour m'assurer de votre bonté et de mon bonheur éternel? Votre parole, votre promesse, votre vérité! Mais voici encore un autre gage, votre corps et votre sang, ô Seigneur Jésus! Puis-je douter, mon Sauveur, que vous ne vous donniez à moi dans le ciel, puisque déjà je vous possède sur la terre! Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom !

ACTE DE CHARITÉ.

Vous êtes ma victime, ô mon Sauveur! — mais si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez; car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice, par conséquent avec votre amour; je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; — je le sens tel qu'il est, j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. — Venez donc, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flammes. — O Sauveur, que

n'ai-je tout le zèle et toute l'ardeur que ressentent pour vous tous les anges et toutes les âmes bienheureuses! Encore n'est-ce pas assez; quand toutes les créatures vivantes et inanimées seraient changées en amour, vous ne seriez pas autant aimé que vous êtes bon et aimable.

PRIÈRES UN PEU AVANT LA COMMUNION.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur; cependant, venez, Seigneur Jésus, venez.

Je ne suis pas digne, car je ne suis qu'un pécheur et un néant; mais venez, Seigneur Jésus, venez; car vous êtes venu chercher les pécheurs. Vous êtes le seul soutien de ma faiblesse; vous êtes le seul remède à mes maux extrêmes; vous êtes le pain et la nourriture qui répare mes forces abattues; vous êtes ma vie et mon espérance; vous êtes enfin tout mon bien et en ce monde et en l'autre.

Venez, Seigneur Jésus, venez!

ACTES ET PRIÈRES APRÈS LA COMMUNION

PAR BOSSUET

PRIÈRES UN PEU APRÈS LA COMMUNION.

Parlez, Seigneur Jésus, parlez; votre serviteur écoute. J'ai trouvé ce que mon âme aimait, je ne le quitterai jamais.

Mon âme loue le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que ses miséricordes sont éternelles.

Tirez-moi après vous, ô Bien-aimé, que je coure après l'odeur de vos parfums, que je ne sente plus que vos douceurs.

Qu'on vous aime, ô mon Dieu, qu'on vous aime; que je vous aime de tout mon cœur; que tous ceux qui me sont chers vous aiment, que tout le monde vous aime; puissions-nous tous vous aimer, vous louer et vous bénir maintenant et à jamais.

AUTRES PRIÈRES APRÈS LA COMMUNION.

Faites, Seigneur, que je reçoive, avec un cœur pur, cette nourriture divine, et que ce présent que vous me faites dans le temps me soit un remède pour l'éternité.

O Seigneur! que votre corps et votre sang, dont je me suis rassasié, s'attachent à mes entrailles, et qu'il ne demeure en moi aucune tache de péché après que j'ai reçu un sacrement si pur et si saint. Faites, Seigneur, qu'ayant goûté les délices de votre table, nous ayons toujours faim de cette viande céleste, par laquelle nous avons la véritable vie; que nous sentions, ô Seigneur! par la réception de votre sacrement, le soulagement de notre esprit et de notre corps, afin que nous jouissions de l'effet entier de ce remède céleste.

O Dieu! que la divine opération du don céleste que j'ai reçu possède mon esprit et mon corps, afin que je n'agisse plus dorénavant pour moi-même, mais que l'effet et la grâce de ce sacrement me préviennent en tout.

Après m'avoir permis d'approcher de ces saints mystères, disposez intérieurement mon cœur à en recevoir tout l'effet.

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE ET AUX SAINTS.

O Dieu! accordez-moi cette grâce par la prière de la sainte Vierge et de tous les Saints : que le sacrement que j'ai reçu me purifie; qu'il ne tourne pas à ma condamnation, mais qu'il me soit un moyen pour obtenir la rémission de mes péchés; qu'il soit le salut des pécheurs, qu'il soit le sou-

tien des faibles, et qu'il nous soit à tous une défense invincible contre toutes les tentations et tous les périls de cette vie; qu'il obtienne à tous les fidèles vivants et trépassés la rémission de toutes leurs fautes, par notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils unique, qui, avec vous et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ACTE DE FERME PROPOS APRÈS LA COMMUNION.

Vous pourrai-je offenser, mon Dieu! vous pourrai-je offenser jamais après cette communion! plutôt la mort, ô mon Dieu! plutôt la mort.

O Jésus! aurai-je le goût si dépravé, qu'après vous avoir goûté, je puisse goûter autre chose? Donnez-moi la grâce, ô Seigneur Jésus! que, prévenu de la douceur de cette viande céleste, toutes les autres douceurs ne me trompent plus. Venez, tirez-moi à vous. Que je vous aime, ô mon Dieu; que je sois à vous tout entier, et que je meure plutôt que de vous déplaire.

PRIÈRE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Je vous rends grâces, ô Seigneur très-saint, Père tout-puissant et Dieu éternel! de ce que vous avez daigné me rassasier du corps et du sang de votre Fils, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur. Je vous prie, ô mon Dieu, que cette communion ne m'attire point de nouveaux supplices, mais qu'elle me soit un moyen salutaire pour obtenir votre grâce et la rémission de mes péchés; qu'elle me soit comme une armure par une foi vive, et qu'elle soit à ma volonté comme un bouclier qui l'environne; qu'elle corrige mes vices, qu'elle mortifie en moi la concupiscence; qu'elle me fasse croître tous les jours en toutes sortes de vertus; qu'elle me soit une défense invincible contre tous mes ennemis, et me donne une mort heureuse en votre paix. Je

vous prie, ô mon Dieu, que vous daigniez me conduire, indigne pécheur que je suis, à ce banquet éternel, où, avec votre Fils et le Saint-Esprit, vous êtes à tous vos saints une lumière éternelle, une joie infinie, une nourriture immortelle et une félicité parfaite. Mon Dieu, je vous le demande par notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

PRIÈRE DE SAINT BONAVENTURE.

Pénétrez-moi, Seigneur Jésus, jusqu'au fond du cœur, de la douce et salutaire blessure de votre amour; remplissez-moi de cette charité vive, sincère et tranquille, qui faisait désirer à votre apôtre saint Paul d'être séparé de son corps pour être avec vous.

Que je sois affamé de vous qui êtes le pain des Anges, la nourriture des âmes saintes, le pain vivant qui soutenez le cœur de l'homme, et qui contenez en vous toute douceur. Que mon cœur ait toujours faim de vous, ô pain désirable! qu'il ait soif de vous, ô fontaine de vie! Que je ne cesse de vous désirer, vous que les Anges désirent de voir, et qu'ils voient toujours avec un nouveau goût.

Que mon âme vous souhaite, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve; soyez l'objet de mes désirs, le sujet de mes méditations et de mes entretiens. Que je fasse tout pour votre gloire avec amour et avec joie; avec une persévérance qui dure jusqu'à la fin, et que vous soyez seul mon espérance.

Que je vous aime, que je vous serve sans dégoût et sans relâchement. Soyez mon refuge, ma consolation, mon secours, mon partage, mon bien, mon trésor dans lequel mon cœur soit pour jamais, et que mon âme soit éternellement, immuablement enracinée en vous seul. Ainsi soit-il.

ACTES PRÉPARATOIRES

AVANT LA MÉDITATION

PREMIÈRE PRÉPARATION

O mon Dieu, je suis en votre sainte présence, vos regards sont ouverts sur moi. — Eh! comment pourrais-je en douter? ma raison ne me dit-elle pas que, par votre immensité, vous êtes partout? La foi ne m'apprend-elle pas que c'est en vous et par vous que nous avons l'être et la vie? Jésus-Christ ne m'assure-t-il pas, dans son Evangile, que vous serez au milieu de deux ou trois rassemblés en son nom? Vous êtes donc là, ô mon Dieu, ô mon Père! A cette pensée, je suis saisi de terreur; eh! comment ne serais-je pas tout tremblant en votre présence? Vous êtes la majesté infinie, et je ne suis qu'un vil néant! vous êtes la sainteté même, et je suis pécheur! Cependant, ô mon Dieu, je viens à vous avec confiance. Si la pensée de votre grandeur m'effraye, le souvenir de vos bontés me rassure; n'est-ce pas en votre nom que Jésus-Christ m'adresse ces paroles : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai? Docile à cette aimable invitation, me voici; je vous rends les hommages qui vous sont dus : l'adoration comme à mon Dieu; la soumission comme à mon Roi; l'amour comme à mon Père; la reconnaissance comme au plus généreux des bienfaiteurs.

Esprits saint, venez vous-même affermir dans mon cœur ces sentiments que vous y avez fait naître, et purifiez si bien mon âme de toute affection étrangère que rien ne vienne la distraire de la pensée de son Dieu.

PRIÈRE POUR DEMANDER LES GRACES DU SAINT-ESPRIT.

Venez, Esprit saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour.

℣. Vous enverrez votre Esprit, et tout sera créé.

℟. Et vous renouvellerez la face de la terre.

PRIONS.

O Dieu, qui avez instruit les cœurs de vos Fidèles par la lumière du Saint-Esprit, donnez-nous cet Esprit saint qui nous fasse goûter et aimer le bien, et qui répande toujours en nous sa consolation : Nous vous le demandons par Jésus-ChristNotre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda Fidelium, et tui amoris in eis ignem accende.

℣. Emitte Spiritum tuum, et creabuntur.

℟. Et renovabis faciem terræ.

OREMUS.

Deus qui corda Fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti; da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

AUTRE PRÉPARATION

Avant l'oraison, préparez votre âme, selon l'avis que vous en donne l'Esprit saint [1]; pour cela, pénétrez-vous vivement de la présence de Dieu. — Soyez saisi d'un saint respect à la pensée de cette Majesté infinie devant laquelle vous êtes. — Tenez-vous dans les sentiments d'une profonde humilité, en considérant votre néant : Hélas! qui êtes-vous pour oser parler à Dieu? — Au respect et à l'humilité, joignez les sentiments de la reconnaissance : Pourriez-vous être insensible à l'aimable condescendance avec laquelle ce grand Dieu se rapproche de vous et vous souffre en sa présence? — La prière est l'œuvre de l'Esprit saint, implorez-le donc, et conjurez-le de venir au secours de votre faiblesse : Esprit saint, je ne puis rien sans vous, venez donc en moi, éclairez mon esprit, embrasez mon

1. Eccli., XVIII, 23.

cœur; mettez dans l'un tant de lumière, dans l'autre tant d'amour, que ma prière monte vers mon Dieu comme l'encens d'une agréable odeur!

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

O mon Dieu, si au lieu de me trouver en votre présence, je me trouvais en la présence d'un roi de la terre, combien je m'estimerais heureux! Avec quelle effusion de cœur je lui exprimerais ma gratitude! Avec quelle attention j'éviterais tout ce qui pourrait le choquer dans mes regards, dans mes paroles, dans mon maintien! Mais si ce roi de la terre m'avait invité, par un mouvement spontané de bienveillance, à venir le trouver pour m'entretenir familièrement avec lui et lui demander les grâces dont j'aurais besoin; surtout, s'il me faisait cette invitation après avoir été outragé par moi; — quels seraient mes sentiments d'amour, d'admiration, de reconnaissance! Eh bien! mon Dieu, c'est là précisément ce que vous faites pour moi. — Je ne suis qu'une faible créature, et vous êtes le Roi suprême! Je vous ai outragé mille fois, et c'est vous qui faites les avances, qui m'invitez à vous demander les grâces dont j'ai besoin! Par quel amour pourrais-je jamais reconnaître une pareille concescendance? Esprit saint, daignez vous-même me faire comprendre tout ce que Dieu a fait pour moi, et mettez dans mon cœur tout l'amour et toute la reconnaissance que je lui dois.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Trois pensées doivent préoccuper une âme au moment de la prière : Dieu me voit, Dieu m'entend, Dieu est près de moi. Dieu me voit. Hélas? Seigneur, que voyez-vous? un

être bien faible, bien misérable, tout à fait indigne de paraître devant vous. Ah! puissent au moins vos regards ne pas être choqués de ma légèreté, de ma tiédeur!

Dieu m'entend. — Eh! Seigneur, qu'allez-vous entendre? le langage d'une pauvre créature qui a bien des misères et ne sait comment vous les dire.

Dieu est près de moi. — Si j'étais en présence d'un roi de la terre, quels seraient mon respect et ma réserve! Je suis en présence de Dieu. — Le Roi par qui règnent les rois. — Oserai-je me laisser aller à la légèreté et à la dissipation?

Esprit saint, c'est à vous qu'il appartient de répandre la lumière dans mon intelligence, l'amour dans mon cœur, l'esprit de piété dans mon âme tout entière; versez donc en moi l'abondance de vos dons, afin que je sois moins indigne d'approcher du Dieu qui veut bien m'appeler à lui.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Je lis dans votre Évangile, adorable Maître, ces paroles qui me conviennent si bien, au moment où je me dispose à épancher mon âme devant vous : « Lorsque vous voudrez prier, entrez dans le lieu le plus retiré de votre maison, fermez-en soigneusement la porte, et là, seul avec votre Père céleste, priez dans le secret du recueillement. » Cet endroit retiré où vous voulez que j'entre, ô mon Dieu, c'est le fond de mon cœur et comme le sanctuaire de mon âme. — Les sens sont la porte que vous me recommandez de fermer avec soin. C'est par eux, en effet, que m'arrivent les pensées qui me distraient et m'éloignent de vous. Je veux donc les fermer à tout objet qui ne serait pas vous; je veillerai sur mes oreilles pour qu'elles n'entendent que votre voix lorsque vous daignerez parler à mon cœur. —

Je serai attentif, pour m'interdire tout regard qui ne m'offrirait pas votre image chérie. Pour assurer cette solitude de mon âme, fermez-en vous-même la porte; soyez sur mon cœur comme le sceau sacré qui doit le garantir de toute affection terrestre, et y conserver le feu sacré de votre amour.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

O mon Dieu, me voici devant vous, et j'en suis tout confus! Comment osé-je m'approcher de votre Majesté infinie, moi qui ne suis que poussière et que cendre? — Et vous, Seigneur, n'êtes-vous pas offensé de ma témérité? Mais cette témérité, c'est votre bonté qui l'autorise, elle n'est autre chose que la confiance d'un enfant dans le meilleur des pères. — C'est vous-même qui m'appelez, qui m'invitez à m'approcher de vous. Vous voulez que je vienne librement converser avec vous, comme un ami avec son ami, comme un enfant avec son père; vous voulez que je vous dise mes misères, que je vous expose mes besoins. Je viens donc, confiant en votre bonté, vous parler dans la simplicité de mon cœur; et j'espère que vous voudrez bien abaisser sur moi un de vos regards miséricordieux.

Esprit saint, je ne puis rien sans vous. — Si vous ne l'échauffez, mon cœur n'est que glace; si vous ne l'éclairez, mon esprit n'est que ténèbres. — Esprit d'amour, embrasez mon cœur. — Esprit de lumière, éclairez mon intelligence.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant. C'est là ce que

disait l'Enfant prodigue en se jetant aux genoux de son père, le cœur brisé par la douleur et le repentir. Eh bien! Seigneur, mon Dieu et mon Père. — Mon Dieu, parce que vous m'avez tiré du néant et que je tiens de vous tout ce que je suis! Mon Père, parce que, après m'avoir donné la vie de la nature, vous m'avez donné la vie de la grâce; c'est là ce que je vous dis moi-même en me prosternant à vos pieds: J'ai péché contre le ciel et devant vous; contre le ciel, par ma dissipation, mes immodesties, mes scandales! devant vous, par tant de désirs, de pensées, d'actions coupables que vous seul connaissez; je suis indigne d'être appelé votre enfant. Mais le repentir peut me rendre votre amour. — Esprit saint, venez donc le mettre dans mon cœur. Ranimez ma confiance en un Dieu qui est la bonté même; mettez dans mon cœur une vive horreur du péché, mettez-y surtout un ardent amour pour Jésus, mon Maître et mon Sauveur.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Je lis dans vos saints Évangiles, aimable Jésus, que vous êtes la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde [1]. Vous avez paru sur la terre pour dissiper les ténèbres dont le péché avait obscurci l'intelligence des hommes; mais les hommes n'ont pas voulu de vos lumières; vous êtes venu frapper à la porte de leurs cœurs, et ils ont refusé de vous recevoir. O mon Dieu! je n'imiterai pas ces insensés. Je ne suis que ténèbres et ignorance, éclairez mon esprit, indiquez-moi le chemin pour aller à vous et me reposer en vous. Je ne suis que faiblesse et corruption, je vous ouvre mon cœur; bien loin de vous laisser frapper inutilement à la porte d'un cœur rebelle, c'est moi, ô mon Dieu, qui frappe

1. Joan., I, 9.

à la porte du vôtre, vous conjurant de l'ouvrir à votre enfant, de le recevoir dans ce cœur divin où habite la plénitude de tous les dons.

Esprit saint, je sens toutes mes misères, c'est à vous que j'ai recours pour en trouver le remède. Les apôtres étaient ignorants, vous les avez éclairés; ils étaient pécheurs, vous les avez sanctifiés; ils étaient faibles, vous les avez rendus forts; opérez en moi les mêmes prodiges.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Adorable Jésus, au moment où je viens à vos pieds pour y méditer mes devoirs et vos droits à mon amour, je me plais à me représenter Marie et saint Jean au pied de votre croix, et j'envie leur sort. Quel bonheur pour moi si je pouvais, comme eux, être près de vous, recueillir vos paroles et vous consoler, par ma fidélité, des outrages de vos ennemis. Mais je suis trop indigne de m'associer à celle qui, par son humilité, a mérité d'être votre Mère, et à celui qui, par sa pureté, a mérité *d'être votre disciple bien-aimé.* Il est une heureuse pécheresse que l'amour et le repentir amènent à vos pieds, et que j'aperçois sur le Calvaire près de votre croix ; c'est Marie-Madeleine. — Oh ! quels durent être ses sentiments à ce moment solennel, où elle vous contemplait mourant pour elle et à cause d'elle ! Quel amour au souvenir de vos bontés ! Quelle confusion au souvenir de ses fautes ! Mais quel bonheur d'être auprès de vous ! Eh bien ! mon Dieu, voilà mon modèle ! Je suis un pauvre pécheur, et, avec Madeleine, je me tiens à vos pieds, pénétré de regret, de respect, de confiance ; je vous contemple avec bonheur mourant pour moi, et je vous conjure d'envoyer votre Esprit qui m'éclaire de ses lumières et m'embrase de son amour.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

Mon Seigneur et mon Dieu, vous aviez défendu dans votre loi, à tout Israélite, de paraître devant vous les mains vides[3]; vous exigiez une offrande, quelque minime qu'elle fût, comme signe de la dépendance où votre créature reconnaissait être vis-à-vis de vous. Pour moi, ô mon Dieu! me voici en votre présence et je ne sais que vous offrir. Vous offrirai-je mon esprit? il est bien volage, — mon intelligence? elle est trop bornée, — mon cœur? il est souillé par le péché, — mon amour? il est si faible! — Que vous offrirai-je donc, ô mon Dieu, qui puisse vous être agréable? Je vous offre mon repentir; et, pour qu'il soit plus digne de vous, je l'unis aux larmes par lesquelles mon Sauveur a bien voulu expier mes fautes dans le jardin des Olives; je l'unis à la pénitence qu'il a consenti à subir pour moi sur la croix.

Esprit saint, venez vous-même m'inspirer une salutaire horreur pour le péché; dissipez les ténèbres qui m'en cachent la malice, faites-m'en concevoir une si vive douleur que je ne craigne rien tant que de le commettre à l'avenir. Je vous demande cette grâce au nom de celui qui vous a promis à son Église, et nous a mérité vos dons par l'effusion de son sang.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

ACTE DE FOI SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

O mon Dieu, je sens que vous m'environnez de toutes parts; je le crois, car c'est en vous, dit le grand Apôtre, que nous avons l'être, le mouvement et la vie. L'éponge plongée dans les eaux de l'Océan n'en est pas plus pénétrée que je

1. Exod., XXIII, 15.

ne le suis de votre divinité : vous me voyez, ô mon Dieu, vous m'entendez, vous lisez dans le plus intime de mon âme, vous comptez tous les battements de mon cœur, rien de ce qui se passe en moi ne vous est inconnu. — Puisse cette pensée me pénétrer d'un profond recueillement, pendant que je m'entretiendrai avec vous!

ACTE D'HUMILITÉ ET DE CONTRITION.

Qui suis-je, ô mon Dieu, pour oser paraître devant vous? Hélas! je ne suis pas seulement la plus faible des créatures, j'en suis la plus ingrate. Quoique bien jeune encore, je suis déjà un grand pécheur; que de fois, hélas! je vous ai offensé! Je reconnais donc que je suis indigne de paraître devant vous, mais parce que vous ne rejetez pas un cœur contrit et humilié, j'ose vous prier de vouloir bien pardonner à un enfant coupable, en considération de son repentir.

Venez, Esprit saint, etc.

AUTRE PRÉPARATION

O Jésus, mon Maître et mon Modèle! au moment où, prosterné devant Dieu, je me dispose à lui rendre mes hommages et à lui exposer mes besoins, je viens vous adresser la demande que vous adressaient les apôtres! Seigneur, apprenez-moi à prier. Je vous entends me faire la même réponse que vous leur fîtes : Lorsque vous prierez, voici comment vous direz : Notre Père qui êtes aux Cieux. — O mon Dieu, vous êtes donc encore mon Père, c'est Jésus-Christ lui-même qui m'en donne l'heureuse assurance! Hélas! que de fois j'ai perdu le droit de vous donner ce doux nom! Et cependant, malgré mes fautes, malgré mon indignité, vous me regardez toujours comme votre enfant. — Quel bonheur pour moi de parler à mon Père! Mais, ô Dieu, quel abîme

entre vous et moi! Comment donc, pauvre et misérable créature que je suis, oserai-je m'approcher du Dieu dont la Majesté remplit les Cieux?

Esprit saint, venez à mon aide, éclairez mon intelligence, purifiez mon cœur, détachez-le des vaines affections de ce monde, afin que je sois le digne enfant du Dieu qui veut bien être mon Père.

Venez, Esprit Saint, etc.

PRIÈRE APRÈS CHAQUE MÉDITATION

Je vous remercie, Seigneur, d'avoir daigné souffrir en votre présence la plus pauvre et la plus faible de vos créatures.

Je me prosterne à vos pieds pour vous demander pardon de mes distractions et de mon indolence. Je confie à votre clémence, ô mon Dieu, les bonnes résolutions que vous m'avez inspirées, vous seul pouvez les rendre efficaces par votre puissant secours, ne me le refusez pas.

O Marie, vous qui êtes la plus tendre des mères, venez aussi à mon aide et ne m'abandonnez pas; obtenez-moi la grâce d'être fidèle à mes promesses et d'accomplir exactement les résolutions que j'ai prises aux pieds de mon Dieu!

O mon bon Ange, je vous en supplie, rappelez-moi mes résolutions et aidez-moi à les suivre fidèlement! Ainsi soit-il.

LE

QUART D'HEURE POUR DIEU

PREMIÈRE SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR

Considérations sur l'existence de Dieu.

Dieu est sans contredit le plus digne objet de nos études; principe de toutes choses, il est aussi la lumière qui éclaire toute intelligence. Il est donc juste de commencer par lui le cours de ces méditations. — Devez-vous simplement occuper votre intelligence de ses adorables perfections et rappeler à votre cœur ses innombrables bienfaits? Cela devrait suffire sans doute, mais, chose triste à dire! il y a des hommes qui nient Dieu, vous ne serez pas sans en rencontrer; il sera donc utile de vous affermir dans votre croyance en Dieu par la méditation sérieuse des principales preuves qui en démontrent l'existence.

1er Point. — [1] « La première preuve qui démontre l'exis-

1. A. Nicolas.

tence de Dieu se tire de la nécessité d'une cause première. L'univers existe, donc il existe un auteur de l'univers. Cette conséquence est appuyée sur ce principe, proclamé par le sens commun, qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Ce principe est tellement évident qu'on n'ose pas l'attaquer de front, on n'ose pas dire que le monde s'est fait tout seul, ce qui serait une sottise trop manifeste, mais on ne craint pas de dire qu'il est éternel. — Ceux qui ont imaginé ce système se sont appliqués à établir que l'origine du monde se perd dans une antiquité sans fond. Ils sont allés rechercher toutes les fables indiennes et chinoises, et ont bâti comme une tour de chronologie fantastique qui se perd dans la nuit. La science géologique a tout renversé. De nos jours, c'est une vérité qui court partout et qui est due aux résultats les plus positifs, que le monde n'a pas plus de cinq à six mille ans d'existence.

» Comment, du reste, en dehors de cette attestation des sciences physiques, ne pas voir que le système qui fait le monde éternel est un amas d'absurdités? L'Être éternel doit être immuable, car il porte en soi la raison ou la cause de son existence; tout changement, n'étant qu'une augmentation ou une diminution de l'ètre, est inconcevable dans l'être qui porte toujours en soi la cause de son existence. Car, d'où pourrait lui venir l'augmentation ou la diminution, puisqu'il porte avec lui sa cause incessante et le principe toujours présent de son intégralité? Donc un tel être ne doit jamais changer; on ne peut concevoir comment il pourrait changer; son changement implique contradiction.

En est-il ainsi de cet univers? Quelle est la chose, dans tout ce que nous voyons, dont l'existence soit immuable, dont le dépérissement implique contradiction, ou plutôt quelle est la chose qui ne varie pas sans cesse et qui ne soit en voie de changement? Tout dans l'univers

n'est-il pas un va-et-vient perpétuel d'existence incessamment empruntée et incessamment rendue sans indépendance et sans repos? L'univers ne porte donc pas sa *cause* en lui, c'est donc hors de lui qu'il faut chercher *cette cause première et créatrice, cet Être suprême* en qui résident la plénitude, l'immutabilité et l'éternité de l'Être, *Dieu.*

2ᵉ POINT. — [1] « La seconde preuve qui démontre l'existence de Dieu se tire du phénomène du mouvement. La matière est inerte; c'est un axiome des sciences physiques. Elle ne se meut pas, elle est *mue.* Le repos lui est essentiel, le mouvement ne lui vient que par communication. La preuve entre mille, c'est qu'une fois mise en mouvement, elle est mue perpétuellement et dans le même sens et au même degré, tant qu'elle n'est pas arrêtée ou détournée par un obstacle quelconque. Si elle se donnait le mouvement, il est clair qu'elle pourrait se l'ôter, le diriger, le modérer ou l'activer; mais non, elle va servilement de même, selon ce qui la pousse ou l'arrête ; et son inertie éclate davantage, en quelque sorte, lorsqu'elle est en mouvement que lorsqu'elle est en repos. A quel point faut-il que la matière soit aveugle et inerte, soit dépourvue de toute activité propre, pour exécuter des mouvements si vastes et si compliqués dans l'univers avec tant de ponctualité ? Il y a donc inévitablement un principe en dehors de la matière, une volonté en dehors de l'univers, qui imprime ces mouvements, comme dans sa petite sphère l'homme donne le mouvement à son corps et à ce qui l'environne. »

3ᵉ POINT. — La troisième preuve de l'existence de Dieu se tire de l'harmonie de l'univers. L'univers n'est pas seulement en mouvement, mais il est en mouvement régulier,

1. A. Nicolas.

ordonné, harmonieux; et quel ordre! quelle harmonie!... Donc il n'est pas seulement le résultat d'une volonté, mais aussi d'une volonté intelligente, sage, providentielle; et comme la matière est encore moins douée d'intelligence et de sagesse que de simple mouvement, nous devons en conclure, d'autant plus fortement, qu'elle doit tenir les perfections qu'elle exprime de quelque être immatériel comme ces perfections, et qui les possède dans leur essence.

« Supposez que des hommes eussent toujours habité sous terre, dans de belles et brillantes demeures, et que soudain, l'abîme venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour s'élever jusqu'aux lieux où nous sommes. En contemplant la terre, les mers et le ciel, l'immensité des mers; ce soleil, si grand, si beau, qui, par l'effusion de sa lumière, fait naître au loin le jour dans l'espace, et, lorsque la nuit aurait obscurci la terre, ces astres innombrables dont tout le ciel est embelli; cette lune et son inégal flambeau; enfin le lever et le coucher de tous ces astres et la régularité invariable de leurs éternels mouvements : à ce spectacle pourraient-ils douter qu'il n'y eût en effet un grand Dieu, et que ce ne fût là son ouvrage [1]? »

O mon Dieu, comment peut-il se trouver des homme assez aveugles pour vous nier au milieu des merveilles qui attestent votre toute-puissance, assez ingrats pour vous méconnaître au milieu des bienfaits qui attestent votre bonté? Pour moi, ô mon Dieu, ô mon Père, je vous demande la grâce, non pas de ne jamais vous méconnaître, mais de marcher toujours en votre sainte présence, et de vous aimer à proportion de vos miséricordes. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent la présence de Dieu.

1. Aristote.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur la grandeur de l'homme.

Trois choses contribuent surtout à faire ressortir la grandeur de l'homme aux yeux de la foi : sa double origine comme homme et comme chrétien, la dignité de sa nature et la sublimité de sa fin.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE L'HOMME.

L'homme a une double origine, la création qui l'a tiré du néant et lui a donné l'être ; la rédemption qui l'a tiré du péché et lui a donné la vie de la grâce. Envisagé sous ce double aspect, l'homme se montre à vous admirable de grandeur.

1er Point. — Vous savez comment Dieu a créé tout ce qui existe : la terre et les mers, le ciel et les astres, les plantes et les animaux ; une parole lui a suffi : *Il a dit, et tout a été fait*[1]. Mais quand il s'agit de créer l'homme, Dieu procède différemment. Il semble délibérer quelques instants, et, avec l'enthousiasme de l'ouvrier qui a trouvé son chef-d'œuvre, il s'écrie : *Faisons l'homme*, — faisons-le ; non pas comme le reste des animaux, mais *faisons-le à notre image et à notre ressemblance*[2]. Considérez, à ce moment solennel, le silence de la nature entière attendant l'apparition de son roi, — l'étonnement des anges contemplant les merveilles dont ils sont témoins, — et, au milieu de cette attente universelle, Dieu qui prend, dans ses mains divines, un peu du limon de la terre pour en former le corps de l'homme. — Qu'il est facile de voir que c'est ici sa créature privilégiée ! Avec quelle complaisance ses

1. Ps. XXXII, 9. — 2. Gen., I, 26.

ordonné, harmonieux; et quel ordre! quelle harmonie!... Donc il n'est pas seulement le résultat d'une volonté, mais aussi d'une volonté intelligente, sage, providentielle; et comme la matière est encore moins douée d'intelligence et de sagesse que de simple mouvement, nous devons en conclure, d'autant plus fortement, qu'elle doit tenir les perfections qu'elle exprime de quelque être immatériel comme ces perfections, et qui les possède dans leur essence.

« Supposez que des hommes eussent toujours habité sous terre, dans de belles et brillantes demeures, et que soudain, l'abîme venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour s'élever jusqu'aux lieux où nous sommes. En contemplant la terre, les mers et le ciel, l'immensité des mers; ce soleil, si grand, si beau, qui, par l'effusion de sa lumière, fait naître au loin le jour dans l'espace, et, lorsque la nuit aurait obscurci la terre, ces astres innombrables dont tout le ciel est embelli; cette lune et son inégal flambeau; enfin le lever et le coucher de tous ces astres et la régularité invariable de leurs éternels mouvements : à ce spectacle pourraient-ils douter qu'il n'y eût en effet un grand Dieu, et que ce ne fût là son ouvrage[1]? »

O mon Dieu, comment peut-il se trouver des homme assez aveugles pour vous nier au milieu des merveilles qui attestent votre toute-puissance, assez ingrats pour vous méconnaître au milieu des bienfaits qui attestent votre bonté? Pour moi, ô mon Dieu, ô mon Père, je vous demande la grâce, non pas de ne jamais vous méconnaître, mais de marcher toujours en votre sainte présence, et de vous aimer à proportion de vos miséricordes. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent la présence de Dieu.

1. Aristote.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur la grandeur de l'homme.

Trois choses contribuent surtout à faire ressortir la grandeur de l'homme aux yeux de la foi : sa double origine comme homme et comme chrétien, la dignité de sa nature et la sublimité de sa fin.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE L'HOMME.

L'homme a une double origine, la création qui l'a tiré du néant et lui a donné l'être ; la rédemption qui l'a tiré du péché et lui a donné la vie de la grâce. Envisagé sous ce double aspect, l'homme se montre à vous admirable de grandeur.

1er Point. — Vous savez comment Dieu a créé tout ce qui existe : la terre et les mers, le ciel et les astres, les plantes et les animaux ; une parole lui a suffi : *Il a dit, et tout a été fait*[1]. Mais quand il s'agit de créer l'homme, Dieu procède différemment. Il semble délibérer quelques instants, et, avec l'enthousiasme de l'ouvrier qui a trouvé son chef-d'œuvre, il s'écrie : *Faisons l'homme*, — faisons-le ; non pas comme le reste des animaux, mais *faisons-le à notre image et à notre ressemblance*[2]. Considérez, à ce moment solennel, le silence de la nature entière attendant l'apparition de son roi, — l'étonnement des anges contemplant les merveilles dont ils sont témoins, — et, au milieu de cette attente universelle, Dieu qui prend, dans ses mains divines, un peu du limon de la terre pour en former le corps de l'homme. — Qu'il est facile de voir que c'est ici sa créature privilégiée ! Avec quelle complaisance ses

1. Ps. XXXII, 9. — 2. Gen., I, 26.

doigts immortels, qui avaient dédaigné d'arranger les cieux et de placer les astres, pétrissent eux-mêmes cette argile et en font sortir le corps d'Adam, admirable de grâce et de noblesse! quelle beauté est répandue sur sa personne! quelle dignité dans sa démarche! comme il porte, sur son *front couronné de gloire*, l'empreinte de son origine divine! Tous les animaux ont la tête baissée vers la terre dont ils sont tirés; l'homme seul porte la tête droite et élevée; son attitude est celle du commandement; ses yeux ont reçu l'ordre de regarder sans cesse le ciel, comme pour lui indiquer que là est son origine et sa fin.

« O homme! s'écrie un éloquent évêque[1], lève le front vers le ciel et admire tes grandeurs. Roi de la terre, tu la couvres à ton gré de villes et de palais, de fleurs et de moissons. Roi de la mer, tu te balances sur ses abîmes, tu te joues au milieu de ses tempêtes, tu poses des digues à sa fureur, tu t'enrichis de ses trésors, tu commandes à ses vagues écumantes de s'aplanir pour servir de chemin à tes découvertes. Roi des animaux, tu domptes les plus forts, tu apprivoises les plus féroces, et, quand il te plaît, tu leur ordonnes de t'amuser, de te servir ou de disparaître. Roi des éléments, l'air, la lumière, le feu et l'eau, instruments dociles de ton génie, se laissent manier et emprisonner par ta volonté. Ce n'est pas tout encore; celui qui d'un mot créa l'univers a semblé se recueillir en lui-même quand ton tour fut venu de sortir du néant; il t'a fait à son image, il t'a vivifié de son souffle, te donnant une âme où, comme dans un miroir fidèle, se réfléchissent ses attributs divins; âme intelligente et libre, qui connaît la justice et la vertu, qui vole en un clin d'œil d'une extrémité du monde à l'autre, s'élance jusqu'aux astres, les admire en passant, et regarde au delà. »

1. Mgr Fayet.

« L'homme, dit Lacordaire, rassemble sur sa noble figure l'image des deux mondes auxquels il appartient : le monde des corps et le monde des esprits. Supérieur, dans la disposition de ses traits, à tout ce que l'imagination peut rêver de plus parfait, il y appelle encore, du fond de son âme, le reflet de la pensée et l'expression de la vertu. S'il ouvre les yeux, c'est un esprit qui vous regarde; s'il laisse ses lèvres silencieuses, c'est la grâce du cœur qui les anime en les fermant; si la sérénité éclaire son front, c'est la paix d'une conscience droite qui y répand la lumière et le repos. L'homme est donc la plus belle de toutes les créatures visibles, le chef-d'œuvre de l'amour et de la toute-puissance divine, le roi du monde; plus que cela, l'image vivante du Dieu qui l'a créé. »

2e Point. — L'homme est grand par sa création, il est plus grand encore par sa régénération dans le baptême. En effet, par sa création, l'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, sa créature de prédilection ; mais par la nouvelle naissance qu'il reçoit dans le baptême, il est élevé à la dignité d'enfant même de Dieu. Quelquefois, dans vos rêves d'ambition, vous avez désiré être né sur les marches d'un trône, être le fils de quelque grand roi ; mais songez donc que, par le baptême, vous êtes devenu enfant de Dieu.

« Dans ce seul titre, que de grandeur ! que d'augustes prérogatives ! » — « Vous êtes l'enfant de Dieu, » c'est-à-dire, comme le déclare saint Pierre, que vous participez à la nature divine, — que vous avez la même substance que Dieu, — que vous êtes en quelque sorte semblable à lui, comme un enfant est semblable à son père. — Vous êtes l'enfant de Dieu ! Dès lors, vous devenez son héritier, l'objet de ses plus douces complaisances ; ses regards veillent sur vous, comme les regards d'une mère veillent sur son enfant; ses anges vous gardent; *un cheveu ne tombe pas de*

votre tête sans la permission de votre Père céleste[1]. — Vous êtes l'enfant de Dieu ! Donc c'est au ciel qu'il vous faut remonter pour chercher, jusque dans le sein de la Divinité, votre origine et votre noblesse. — Vous êtes l'enfant de Dieu ! Par conséquent, vous êtes au-dessus de ce que la terre a de plus grand et de plus relevé ! Que les hommes vantent la noblesse de leur naissance, la beauté des alliances qu'ils veulent contracter, l'illustration de leurs aïeux ; votre titre d'enfant de Dieu vous met au-dessus de toutes ces gloires. — Si les grands du monde vous montrent avec orgueil leurs titres, leurs domaines, leurs palais, montrez le ciel et dites : Je viens de là, c'est là qu'est ma famille, c'est là qu'est ma demeure ; le Dieu qui y règne m'appelle son enfant, et il veut que je l'appelle mon Père[2].

O mon Dieu ! à quelle dignité vous m'avez élevé ! J'étais dans le néant, et vous m'en avez tiré pour faire de moi votre créature privilégiée. J'étais dans le péché, et vous m'en avez purifié par votre sang, pour faire de moi votre fils bien-aimé, l'enfant de votre Église, l'héritier de votre royaume.

O Dieu si magnifique dans vos dons ! faites que je vous aime puisque vous êtes mon Père ; que je sois docile à la voix de votre Église, puisqu'elle est ma mère ; que je fasse du ciel l'objet de tous mes vœux, de toute mon ambition, puisqu'il est mon héritage et ma future patrie. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent que mon âme est créée à l'image de Dieu, et que je dois conserver avec soin les traits glorieux de cette ressemblance.

1 Luc. XXI, 18. — 2. Imité de l'abbé Polge.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE L'HOMME.

L'excellence de sa nature.

L'homme n'a pas reçu seulement, de son Créateur, un corps admirablement organisé, il en a reçu aussi une âme intelligente et immortelle. Leur union fait sa vie, leur séparation s'appelle la mort. — C'est par son âme qu'il occupe le premier rang dans la création : c'est elle qui fait toute la dignité et la supériorité de sa nature ; et cependant il n'est pas rare d'entendre des insensés qui la nient. Un jour viendra où vous entendrez ces blasphèmes ; il faut donc vous prémunir contre eux, en méditant quelques-unes des preuves qui démontrent l'existence de l'âme.

1er Point. — La première preuve de l'existence de l'âme se tire de l'Écriture sainte. En effet, nous y lisons, en termes formels, que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance[1]. Si l'homme a une âme, ces paroles sont vraies, claires, intelligibles : nous sommes vraiment créés à l'image de Dieu : Dieu est esprit, notre âme est esprit ; Dieu est libre, notre âme est libre ; Dieu est éternel, notre âme est immortelle ; Dieu est intelligence, notre âme est intelligente. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; et cet être, cette intelligence, cet amour forment une même vie, une seule âme, de même que les trois augustes personnes de la sainte Trinité ne forment qu'un seul Dieu. Mais si l'homme n'a qu'un corps, comme le reste des animaux, ces paroles sont absurdes et mensongères ; il est faux que nous soyons créés à l'image de Dieu, car on ne comprendra jamais qu'un corps, c'est-à-dire une

1. Gen., I, 27.

substance matérielle, inerte, sujette à la destruction, puisse être, en quelque manière, l'image d'un être spirituel, intelligent, éternel.

Quand David s'écriait, dans l'enthousiasme de la reconnaissance : *O mon Dieu, qu'est-ce que l'homme, pour que son souvenir vous soit si cher ! Vous l'avez presque fait l'égal des anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous avez tout mis sous ses pieds*[1], il avait présentes à l'esprit ces paroles de l'Écriture, qui proclament la dignité de l'homme en révélant l'existence de l'âme : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*

En effet, s'il n'y a rien dans l'homme de plus que dans les animaux, pourquoi cette magnificence d'expressions? En quoi donc l'homme est-il si près des Anges? En quoi Dieu l'a-t-il couronné de gloire et d'honneur? De quel droit tient-il le sceptre du monde? Il faut donc conclure des paroles de nos saints livres que nous avons une âme.

L'existence de la religon suffirait seule pour démontrer cette même vérité jusqu'à l'évidence. En effet, comment expliquer, chez tous les peuples, dans tous les temps, sur toute l'étendue de la terre, l'existence d'une religion réglant les rapports moraux de l'homme avec Dieu? Qu'est-ce que des rapports moraux s'il n'y a pas de morale, et comment peut-il y avoir une morale pour l'homme s'il n'a qu'un corps? Pourquoi partout des sacrifices expiatoires, s'il n'y a rien à expier? — Pourquoi une rédemption, s'il n'y avait pas d'âmes à racheter? — Pourquoi des sacrements qui donnent la grâce, des prières qui l'obtiennent? Si l'homme n'a pas d'âme, la grâce est inutile ; il n'y a ni vice ni vertu, ni ciel ni enfer, la morale est un mot, la religion un mensonge. Rejetez avec horreur une doctrine dont les conséquences sont si monstrueuses, et croyez fermement, sur la parole

1. Ps. VIII, 5 et suiv.

même de Dieu, qu'il y a en vous autre chose qu'un corps de boue et qu'une vie purement animale.

2e Point. — Votre âme se révèle elle-même par ses opérations. Et d'abord par le remords; l'homme seul, en effet, éprouve ce sentiment. Le tigre déchire et dévore sa proie, et il dort tranquille. L'homme devient-il criminel, il ne peut plus goûter un instant de repos. Le sommeil fuit sa paupière, il y a au fond de son cœur un bourreau qui le tourmente sans relâche. D'où vient donc ce sentiment? Réside-t-il dans la matière, vient-t-il du sang? Mais pourquoi est-il inconnu aux animaux? — Est-ce un effet du système nerveux? La science alors doit avoir découvert la fibre qui distingue le juste de l'injuste, le muscle qui engendre le remords : qu'elle l'indique! Mais non! le remords n'est point un effet organique, notre propre expérience nous dit que c'est un sentiment auquel le corps est complétement étranger; un sentiment tout spirituel, une voix intérieure de l'âme, en un mot, qui, comme parle saint Paul, se donne à elle-même le blâme ou la louange, selon qu'elle fait le bien ou le mal.

La pensée est la seconde manifestation de l'âme. Un philosophe a dit : Je suis, donc Dieu existe. — Vous pouvez dire : Je pense, donc mon âme existe : — la conséquence est aussi rigoureuse dans l'un que dans l'autre cas. En effet, si c'est la matière, c'est-à-dire le corps de l'homme qui possède la faculté de penser, à quel membre, à quel organe plutôt qu'à tel autre, à quel atome de matière plutôt qu'à tel atome voisin, attribuera-t-on cette propriété? Et si on la donne à tous les organes, à tous les atomes de matière, voilà donc dans l'homme une infinité d'êtres pensants, jugeants, raisonnants; et par suite, voilà, sur un même sujet, une infinité de pensées, de jugements, de raisonnements. Mais le sens intime nous dit formellement que notre pensée est une, que notre jugement est un. — Il n'y

a donc en nous qu'un seul et unique principe, duquel procèdent tous les actes de l'intelligence et de la volonté. Pour que ce principe soit unique, il faut qu'il soit simple, immatériel; or, ce principe simple, spirituel, n'est autre chose que notre âme; la nier, c'est donc mentir à nos sentiments les plus intimes.

La faculté d'inventer et de perfectionner est la troisième manifestation de l'âme. Les animaux n'inventent rien, ne perfectionnent rien : les divers travaux qu'ils exécutent sont admirables, il est vrai; mais tous indiquent des artistes tout faits, et qui n'ont pas besoin d'étudier pour apprendre. C'est l'invariable instinct qui fait et ne saurait ni inventer ni perfectionner. Les hirondelles, aujourd'hui, bâtissent leur nid comme il y a cinq mille ans. — L'homme, au contraire, invente sans cesse, perfectionne tous les jours. On reconnaît, dans ses œuvres, le travail d'une intelligence qui réfléchit, qui raisonne et sait se servir de ses propres découvertes pour arriver à de nouveaux résultats. Comment après cela douter de notre âme? La nier serait nous avilir, et descendre du haut rang où la main du Créateur nous a placés, pour nous mettre au niveau de l'animal sans raison.

O mon Dieu, vous m'avez donné une âme, c'est par elle que je puis vous connaître et vous aimer. Une fois que, délivrée de ce corps qui la retient captive, elle sera affranchie de l'entrave des sens, elle s'élancera vers vous, ô Dieu qui êtes son principe, ô vérité qui êtes sa vie, ô amour qui devez être sa félicité éternelle. En attendant, faites qu'elle s'applique à vous connaître, à vous aimer, à vous servir ici-bas, afin qu'elle mérite de vous voir, de vous aimer, de vous bénir dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent que mon âme est créée à

l'image de Dieu, et que je dois conserver avec soin les traits glorieux de cette ressemblance.

QUATRIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE L'HOMME.

Le privilége de l'immortalité.

Vous avez une âme. — Après la méditation d'hier, vous ne pouvez pas en douter ! Cette âme est immortelle : c'est le troisième titre de votre grandeur. L'immortalité de l'âme est démontrée par la nature, l'histoire, la religion, la raison.

1er Point. — Les observateurs de la nature ont remarqué que rien n'était perdu dans le monde matériel. Tout change, il est vrai, tout subit différentes transformations, mais rien n'est anéanti; c'est la loi universelle. — Rien donc ne doit se perdre dans le monde immatériel. Quoi ! la matière inerte, insensible, aurait son immortalité, et l'âme, dont vous avez admiré hier la beauté, la noblesse, l'âme, créée à l'image de Dieu, serait condamnée à la destruction ? Impossible !

Cette impossibilité, vous la trouvez écrite au fond de votre cœur : étudiez-le, vous verrez que la nature y a mis des sentiments et des désirs que rien ne peut remplir ici-bas, et ces désirs toujours renaissants, jamais apaisés, font le tourment de notre vie ; de sorte que, s'il n'y a pas une autre vie après celle-ci où ces désirs et ces penchants soient satisfaits, Dieu nous trompe et se fait un jeu cruel de nous tourmenter. Est-ce possible? ... « En apercevant certains courants qui imprimaient aux eaux de l'Océan des secousses inexpliquées, Christophe Colomb en conclut qu'il y avait un

autre continent, et il se mit à sa recherche. Ainsi un esprit attentif, en considérant certains sentiments inassouvis qui agitent le cœur de l'homme, doit en conclure qu'il y a une autre vie après celle-ci, et il doit travailler à la mériter. » Cette conséquence, un de nos orateurs la signale quand il s'écrie : « Nous sommes faits pour Dieu, il est notre but, notre fin. Mais si Dieu est le but de notre vie, comme on n'en peut douter, nous devons non-seulement y tendre, mais y atteindre et nous unir à lui; car, sans cette union, l'homme serait le jouet éternel d'un désir trompeur. Il irait à l'infini par une route perdue, semblable au voyageur qui voit le désert se couvrir au loin d'ombre et de fraîcheur, mais qui poursuit en vain sur le sable l'ombre imaginaire de son repos[1]. » O mon Dieu ! vous êtes trop bon pour vous jouer de votre créature bien-aimée, et puisque vous avez mis en moi le besoin du bonheur et l'aspiration à l'infini, c'est me dire que tout ne finit pas pour moi à la mort, et qu'après cette misérable vie, je dois espérer une vie meilleure.

2e Point. — L'histoire nous atteste l'immortalité de notre âme. Elle nous montre, en effet, cette croyance reconnue, proclamée partout et toujours, avant comme depuis le christianisme. David s'écriait : « Je ne mourrai pas, mais je vivrai[2] ! » Horace disait : « Je ne mourrai pas tout entier[3]. » Bernardin de Saint-Pierre, près d'expirer, disait à sa famille : « Je sens bien que je vais quitter cette terre, mais je ne quitte pas la vie ; pourquoi tant pleurer? un jour viendra où nous serons réunis, ce sera pour ne plus nous séparer. » Les nations policées, comme les nations barbares ; les peuples parvenus à la plus haute civilisation, comme les hordes sauvages, ont fait de cette vérité le dogme fondamental de leurs religions. D'où peut donc venir cet ac-

1. Lacordaire. — 2. Non moriar sed vivam. Ps. CXVII, 17. — 3. Non omnis moriar.

cord universel dans un sentiment qui a contre lui toutes les apparences? car l'homme ne voit autour de lui que destruction, il foule aux pieds les tombeaux et la cendre des morts; tout lui crie qu'il est mortel : où peut-il avoir puisé l'idée de l'immortalité? Il est évident qu'il l'a puisée dans la nature elle-même. « C'est la voix de la nature, dit un philosophe, qui enseigne à tous les hommes, depuis qu'a commencé le cours des siècles, à étendre leurs craintes et leurs espérances au delà du tombeau, à craindre un Dieu vengeur, à espérer en un Dieu rémunérateur après cette vie périssable. Des hommes qui se divisent si facilement sur les choses les plus indifférentes n'ont pu se réunir sur cette vérité que par une inspiration irrésistible de la nature. Or, la nature ne saurait tromper, car elle n'est autre chose que la voix de Dieu même. Croyez donc, avec l'univers entier, que votre âme est immortelle. »

3e Point. — La religion confirme cette vérité si glorieuse pour la nature humaine : Jésus-Christ, après avoir prédit les diverses circonstances qui accompagneront le jugement dernier, termine par ces paroles qui résument, avec une effrayante précision, les destinées du genre humain tout entier : *Les uns iront à un supplice sans fin, les autres à une vie qui ne finira pas*[1]. Comment les réprouvés pourraient-ils endurer un supplice sans fin, comment les élus pourraient-ils jouir d'un bonheur sans fin, si l'âme n'était pas appelée à l'immortalité? Aussi, l'Esprit saint déclare-t-il, au livre de la Sagesse, que Dieu a fait l'homme immortel[2], et l'Église termine son symbole par la proclamation solennelle de cette vérité : *Je crois la vie éternelle.*

Toute la religion, toute la morale, reposent sur le dogme de l'immortalité de l'âme. En effet, si l'âme n'est pas im-

1. Math., xxv, 46. — 2. Sap., ii, 23.

mortelle, les lois divines manquent de sanction : le méchant n'a plus rien à craindre, le juste n'a plus rien à espérer; les intérêts de cette vie présente sont tout, et le but suprême de l'homme est d'être heureux ici-bas. La société, dès lors, devient une arène sanglante où la force est l'unique droit, l'égoïsme l'unique règle. Le malheureux n'a plus que le suicide pour refuge : l'homme qui croit à l'immortalité espère et attend; celui qui n'y croit pas désespère et se tue. Quelle doctrine que celle qui a de pareils résultats ! rejetez-la donc avec horreur; si vous êtes pécheur, tremblez ! si vous êtes vertueux, consolez-vous ! Vous êtes immortel !

O mon Dieu, je conçois que vos ennemis nient l'immortalité de leur âme; ils ont intérêt à la nier, puisqu'elle doit les livrer entre les mains de votre justice, et leur assurer un supplice sans fin. Mais l'immortalité fait l'espérance et la consolation de vos enfants, puisque, après avoir supporté, par amour pour vous, les combats et les épreuves de cette vie, ils recevront la récompense promise à ceux qui vous auront aimé. Puisse, ô mon Dieu, la pensée que mon âme est immortelle me détacher des choses périssables, et me donner la force de mériter les glorieuses destinées auxquelles vous daignez m'appeler ! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent que mon âme est immortelle et qu'il serait indigne de moi de m'attache à ce qui doit périr.

CINQUIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE L'HOMME.

La sublimité de la fin pour laquelle il est né.

1er Point. — Dieu, en créant le monde et surtout en créant l'homme, a dû se proposer une fin.

Recueillez-vous profondément en vous-même, et, vous reportant par delà les limites du temps, avant que rien de ce qui existe ait commencé, essayez de vous représenter Dieu remplissant l'éternité de son être. — Sans doute, rien n'empêchait que le monde ne restât dans le néant; qui oserait dire que la création était nécessaire à Dieu? *Les cieux ne raconteraient pas sa gloire*[1], les anges n'exécuteraient pas ses ordres; les hommes ne le loueraient pas; mais Dieu n'a pas besoin de la louange que lui donnent ses œuvres. « Nulle louange n'est digne de lui, dit Bossuet, que celle qu'il se donne à lui-même, se réjouissant de lui-même et de ses perfections. Il lui suffit d'être, et il trouve en lui-même toutes choses; *qu'ai-je besoin de vos biens, et que me sert la multitude de vos victimes*[2]? Oui, Seigneur, tout vous est inutile et ne peut faire aucune partie de votre grandeur; vous n'êtes pas plus grand avec le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul! Si vous n'aviez rien fait, l'être manquerait aux choses que vous n'auriez pas voulu faire : mais rien ne vous manquerait, parce que, indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait. » Dieu pouvait donc ne rien créer, ses divins attributs n'en eussent souffert aucune atteinte; mais, du moment qu'il se déterminait à produire quelque chose hors de lui, il devait nécessairement avoir

1. Ps. XVIII, 2. — 2. Is., I, 11.

un but, se proposer une fin. Penser autrement, serait supposer que Dieu peut agir sans but, sans motif. Ce serait mettre l'Être infiniment parfait au-dessous de l'homme sensé. En effet, l'homme sensé n'agit jamais au hasard, mais il se propose une fin, il a toujours un motif qui le détermine. Comment donc supposer que Dieu, la sagesse même, aurait créé l'homme, lui aurait donné l'amour et l'intelligence, sans aucun motif, sans se proposer aucune fin? Ne voyez-vous pas combien cette supposition lui est injurieuse?

2e Point. — Dieu, en créant l'homme, l'a créé pour une fin, impossible d'en douter; quelle est la fin pour laquelle il l'a créé? L'a-t-il créé pour les richesses, les honneurs, les plaisirs? Assurément non! Les choses créées ont été faites pour l'homme, mais l'homme n'a pas été fait pour elles. Un être doit toujours pouvoir atteindre la fin pour laquelle il est créé; or, dire que nous sommes faits pour les jouissances de cette terre, c'est faire de notre fin dernière une perspective irréalisable pour presque tous. « Car, dit Lacordaire, où sont ceux d'entre nous qui sont riches, puissants, célèbres, ingénieux, doués enfin de ces priviléges du corps et de l'esprit que l'inflexible avarice des choses accorde à si peu? C'est une lice où beaucoup paraissent, mais où de rares favoris s'élèvent, après le combat, sur les restes obscurs et sanglants de leurs frères. » Nous ne sommes donc pas faits pour les jouissances de cette terre. Dieu nous aurait-il créés pour paraître un instant sur la scène du monde, et en disparaître après y avoir joué un rôle plus ou moins long? Non! Le soin tout particulier avec lequel Dieu se plaît à former l'homme, les prérogatives dont il l'enrichit, nous indiquent assez qu'il l'a destiné à une fin plus digne de lui et plus digne de nous. Quelle est-elle? La sainte Écriture nous apprend qu'elle ne peut être que Dieu même. *Le Seigneur*, y est-il dit, *a tout fait pour*

lui[1]. Et la raison seule suffit pour nous convaincre de cette vérité.

La fin que l'être intelligent se propose dans ses actes doit être plus noble, aû moins aussi noble que lui; autrement il s'avilirait. Ainsi, le savant travaille pour la science, mais la science élève le savant, en élevant son intelligence. Le héros travaille pour la gloire, mais la gloire ennoblit le héros. Le chrétien travaille pour l'éternité, et l'éternité répand sur le chrétien et ses actes un admirable rayon de grandeur et d'immortalité. Mais Dieu, dit Fénélon, est l'Être suprême, rien n'est au-dessus de lui, et rien ne peut lui être égalé; il n'a donc pu, en nous créant, se proposer, d'autre fin que lui-même. Penser autrement, c'est rabaisser l'œuvre de l'Être suprême au-dessous des actes de l'homme qui agit pour Dieu; ce qui est une absurdité, en même temps qu'un blasphème. — C'est donc pour lui et pour lui seul que Dieu nous a créés; c'est pour que nous l'aimions qu'il nous a donné un cœur dont le premier besoin est, d'aimer; c'est pour que nous nous appliquions à le connaître, qu'il nous a fait le don magnifique de l'intelligence; c'est pour que nous le servions, qu'il a doné nos organes d'une si admirable perfection. Notre âme, dit saint François de Sales, considérant que rien ne la contente ici-bas, que son entendement a une inclination infinie à savoir toujours davantage, et sa volonté un appétit insatiable d'aimer, n'a-t-elle pas raison de s'écrier: Ah! je ne suis donc pas faite pour ce monde! Il y a quelque ouvrier infini qui a imprimé en moi cet interminable désir de savoir et cet appétit qui ne peut être assouvi. C'est pourquoi il faut que je m'entende vers lui pour m'unir à sa bonté, à laquelle j'appartiens.

O mon Dieu, tout me dit que vous êtes ma fin, ma des-

1. Prov., XVI, 4.

tinée, mon tout! Chercher en dehors de vous le bonheur et la paix, c'est vouloir trouver l'inquétude et la misère. Hélas! que de fois j'ai éprouvé cette vérité, et l'expérience ne me rend pas plus sage! Le monde et les choses du monde préoccupent mon esprit et l'éloignent de vous; les créatures ont toutes mes affections, et leur souvenir vient me poursuivre jusqu'à vos pieds. O mon Dieu! quand n'aimerai-je que vous, quand ne désirerai-je que vous, quand ne vivrai-je que pour vous?

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent que je suis fait pour Dieu, et que m'attacher aux objets créés serait l'outrager et m'avilir.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur le prix de notre âme.

Pour juger du prix de votre âme, il vous faut considérer ce que l'âme est en elle-même, ce qu'elle est aux yeux de Jésus-Christ et aux yeux des saints.

1er POINT. — Votre âme est précieuse, parce qu'elle est l'image de Dieu; Dieu, au moment de créer l'homme, s'était proposé de le créer à son image et à sa ressemblance; essayez de comprendre avec quelle bonté il a su accomplir ce dessein, et vous comprendrez la beauté de votre âme. « Dieu est infini dans sa nature et dans ses perfections; l'âme, finie dans son essence, est infinie d'une certaine manière : infinie dans ses aspirations et dans ses désirs, qui n'ont pas de limites; infinie par son intelligence, toujours plus avide de connaître à mesure qu'elle connaît davantage; infinie surtout par le besoin d'aimer, que rien ne peut satis-

faire, rien ! ni la possession de toutes les richesses, ni la jouissance de tous les honneurs, ni les hommages des hommes, ni l'empire de l'univers entier. Dieu est un, et son unité de nature renferme trois personnes distinctes, qui subsistent sans confusion et sans division de substance : le Père, le Fils et le saint-Esprit. L'âme aussi est une, et dans son unité de substance, elle possède trois qualités distinctes, sans que pour cela son unité soit détruite : l'intelligence, la mémoire, la volonté. — Comme Dieu, elle connaît, quoique dans des proportions infiniment moins parfaites, ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. La mémoire lui redit le passé, la réflexion lui livre le présent et la prévoyance devine l'avenir. Pour couronner cette ressemblance, l'âme n'a d'autre fin que celle de Dieu même ; en effet, Dieu n'existe que pour lui seul, l'âme n'existe que pour Dieu, il est sa fin et sa destinée dernière. »

Le glorieux privilége d'être créée à l'image de Dieu donne à votre âme une beauté dont ne sauraient approcher toutes les créatures visibles réunies ensemble. Un ancien appelle l'âme un océan de beauté [1]. Sainte Thérèse disait que s'il nous était donné de contempler un instant la beauté d'une âme, nous ne pourrions plus avoir de goût pour quoi que ce soit. Vous comprendrez cette parole, si vous voulez vous rappeler que l'âme est l'image de Dieu : Dieu a dû nécessairement faire rejaillir sur son image quelques reflets de son éternelle beauté ; de cette beauté qui ravit, enivre tellement les saints dans le ciel, qu'il leur est impossible de ne pas l'aimer, et ils l'aiment de telle sorte, qu'ils ont perdu leur liberté. L'amour en fait d'heureux et glorieux esclaves, qu'il charge de chaînes d'autant plus douces qu'elles sont plus volontaires. Il arriverait quelque chose de semblable sur la terre, si Dieu révélait à nos yeux mortels

1. Immensum pulchri pelagus.

la beauté d'une âme; nous serions tellement ravis, que notre cœur aurait peine à suffire à tant d'amour, et ne pourrait avoir d'affection pour aucun objet créé. Quelle beauté et quelle grandeur que la beauté et la grandeur de votre âme!... Comment se fait-il que votre corps ait tous vos soins, toutes vos affections, et que vous fassiez si peu de cas de votre âme ?

2e Point. — Pour juger du prix de votre âme, il faut considérer l'estime que Dieu en fait, car c'est à lui qu'il appartient de mettre le prix à chaque chose. Comme il est la vérité même, il ne peut jamais se tromper, et son jugement, en ce point aussi bien que dans tout le reste, doit être la règle du vôtre. De plus, comme c'est lui qui a payé et racheté votre âme, c'est à lui de vous apprendre ce qu'elle vaut. Demandez donc à Dieu ce que vaut votre âme, ou plutôt, pénétrez par la pensée dans l'étable de Bethléem, interrogez cette crèche, ces langes, ces anéantissements d'un Dieu. De la crèche, allez au Calvaire, demandez à la croix, au sang qui a coulé par torrents, pourquoi ces souffrances, ces ignominies? Ils vous répondront que c'est pour sauver votre âme. — Or, s'il est vrai que le prix d'une chose doive s'estimer d'après ce qu'elle a coûté, il faut convenir que votre âme a une valeur que rien ne saurait égaler dans le ciel ni sur la terre. Elle était vendue au démon. — Dieu l'a rachetée, mais à quel prix? Ce n'est pas au poids de l'or et de l'argent ; qu'est-ce que l'or et l'argent, quand il s'agit de payer une âme? Il a fallu du sang, non pas le sang d'un ange, d'un séraphin, mais le sang d'un Dieu. « Que vaux-tu, demande saint Bernard, que vaux-tu, sang d'un Dieu? Que vaux-tu avec la plénitude de la divinité? Celui qui me le révélerait m'aurait révélé le prix de mon âme; car enfin, quand je vois la vie et le sang d'un Dieu entrer dans le prix de mon salut, j'ai droit d'en conclure que mon âme vaut la vie et le sang d'un Dieu. » Ainsi, votre âme est si chère au

cœur de Dieu, qu'il a donné, pour la racheter, un prix infini ; elle est si grande à ses yeux, que l'enfer seul peut punir l'attentat qui la corrompt, et le ciel seul peut récompenser le triomphe qui la sanctifie.

3e Point. — Estime que les saints ont faite de leur âme. — Si vous voyiez tous les citoyens d'une ville travailler avec ardeur à l'acquisition d'une perle précieuse ; les uns se réduire à un jeûne rigoureux pour amasser de quoi l'acheter, les autres sacrifier leur fortune, leur repos, leur vie même pour la posséder ; vous penseriez avec raison que cette perle est d'un bien grand prix. — Croyez donc que rien au monde n'égale la valeur de votre âme, car, pour sauver la leur, les saints ont tout sacrifié. Les richesses, les plaisirs, la santé, la vie même les préoccupaient faiblement : mais fallait-il sauver leur âme? rien n'était épargné. — Ils donnaient tout, sacrifiaient tout. Les uns, comme saint Paul, châtiaient leur corps et le réduisaient en servitude ; les autres, comme saint Pierre, se purifiaient dans des larmes qui ne tarissaient plus ; ceux-ci livraient leurs membres aux dents des bêtes, leur tête aux bourreaux, montaient avec joie sur les bûchers ; ceux-là renonçaient à leur couronne, à leur fortune, à leurs amis, à leurs parents et se condamnaient à la pauvreté, à l'exil, à la solitude du désert ; tout cela pour sauver leur âme.

Saint Paul estimait tellement une âme, qu'il disait être prêt à tout sacrifier et à se sacrifier lui-même pour l'âme de ses frères [1]. Cette parole a retenti dans tous les siècles ; c'est elle qui a jeté et jette encore, tous les jours, les missionnaires au milieu des sauvages, loin de leur patrie, de leur famille, pour sauver des âmes. Ils ne croient pas les payer trop cher quand ils peuvent les sauver au prix de toutes les privations, de toutes les souffrances, au prix de

1. II Corinth., vi, 10.

leur vie même. Voilà ce qu'est une âme aux yeux des saints; quelle estime faites-vous de la vôtre?

O mon Dieu, que j'ai peu compris, jusqu'ici, l'excellence de mon âme! comme je suis couvert de confusion, en voyant l'estime que vous en faites, l'estime qu'en faisaient les saints, et le peu de cas que j'en fais! Vous mourez pour la délivrer de l'esclavage du péché, et je ne cesse de l'assujettir à de viles passions; vous donnez votre vie pour la sauver, et moi, je n'ai pas le courage de m'imposer le plus léger sacrifice! Mon Dieu! je déplore à vos pieds ma coupable indifférence, et je vous conjure de bénir la résolution que je prends aujourd'hui de tout sacrifier au salut de mon âme. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

PREMIER JOUR

Considérations sur nos devoirs envers notre âme.

Compagne inséparable du corps, pendant le pèlerinage de cette vie, l'âme est assujettie aux trois grandes calamités qui peuvent affliger l'homme dans son corps : les maladies, l'exil, l'esclavage. Nous devons la soigner dans ses maladies, la consoler dans son exil, la préserver de l'esclavage, ou l'en délivrer.

1er Point. — L'âme, comme le corps, a sa vie qui lui est propre, et par suite, elle a aussi ses langueurs, ses maladies, sa mort. Notre devoir est de faire, pour la vie et

la santé de notre âme, ce que nous faisons pour la vie et la santé de notre corps, et en nous imposant cette règle, nous ferons trop peu, puisque, l'âme étant infiniment plus précieuse que le corps, il serait juste de faire pour l'une beaucoup plus que pour l'autre. Le corps, pour se soutenir et se développer, a besoin de nourriture, on ne la lui refuse jamais. — L'âme aussi en a besoin pour vivre. Elle réclame la vérité et l'instruction qui la donne, la vertu, et la grâce qui en rend la pratique possible. Oseriez-vous bien dire que vous ne les lui refusez jamais?

Quand le corps est malade, on s'alarme, on court au médecin, on est courageux pour lui dévoiler les causes et la nature de la maladie; on se soumet au régime le plus sévère; on boit les plus amers breuvages; agit-on ainsi à l'égard de l'âme? — Toutes ses maladies viennent des passions, la prière et les sacrements en sont les remèdes; comment et quand prions-nous? Le prêtre est le médecin de l'âme, lui seul peut la guérir; quel est notre empressement pour recourir à son ministère? On dit : La prière m'ennuie, la confession me répugne. Est-ce là une excuse? Les détails qu'il faut donner au médecin du corps sont-ils donc toujours si agréables? Les boissons qu'il faut prendre, le régime qu'il faut suivre, les privations qu'il faut s'imposer pour recouvrer la santé, tout cela n'offre-t-il ni répugnances ni difficultés? On s'y résigne cependant. Serons-nous donc sans courage, seulement quand il s'agira de notre âme et de notre éternité?

2e Point. — Voyageuse ici-bas, notre âme est condamnée à l'exil : le ciel est sa patrie, et elle en est éloignée. — Dieu est son père, et elle traîne une vie d'épreuve loin de sa présence sensible. — Captive dans la prison de son corps, elle aspire à l'infini, et ne peut briser les liens qui l'attachent à cette terre. — La laisserons-nous sans consolation?

Exilés sur les rives de l'Euphrate, les Israélites pleuraient au souvenir de leur chère patrie, et ce souvenir et ces larmes adoucissaient pour eux l'ennui de l'exil. La pensée de Jérusalem les mettait en garde contre la corruption de Babylone et la séduction de ses fêtes. *Comment chanter et nous réjouir sur une terre étrangère?* demandaient ces fidèles Israélites. O Sion, quand nous sera-t-il donné de revoir tes parvis, de chanter dans ton temple les cantiques saints? *Jérusalem! si jamais je t'oublie, que ma main droite soit oubliée, que ma langue glacée s'attache à mon palais*[1]! Voilà les sentiments d'un véritable chrétien : sont-ce les nôtres? regardons-nous cette terre comme une terre d'exil? Dieu fait-il l'objet habituel de nos pensées? Le ciel est-il l'objet de nos désirs les plus ardents?

Avec la pensée du ciel, l'âme demande les consolations de la prière. « La prière est comme un pont jeté sur l'abîme du temps, et qui joint la terre au ciel; » par elle s'établissent, entre l'âme et son Dieu, de douces communications; l'âme envoie à Dieu des soupirs et des adorations, Dieu envoie à l'âme des grâces et des lumières; admirable échange! dans lequel l'âme semble se dépouiller des misères et des souffrances de l'exil, pour jouir par avance des richesses et des douceurs de la patrie. Comment satisfaisons-nous à ce besoin de notre âme? Pouvons-nous dire que nous l'aimions, nous qui ne prions pas ou qui prions si peu?

3e Point. — Non-seulement nous devons à notre âme de la soigner dans ses maladies, de la consoler dans son exil, mais nous lui devons encore et nous lui devons surtout de lui conserver sa liberté. Le tyran de notre âme, c'est le péché, et l'esclavage que nous devons redouter pour elle, c'est celui des passions. L'esclavage est toujours un malheur et toujours une honte; mais la servitude des passions

1. Ps. CXXXVI, 5, 6.

est, de toutes les servitudes, la plus honteuse et la plus cruelle. La plus honteuse, parce qu'elle est la plus volontaire. — C'est, en effet, par le choix libre de sa volonté, que le pécheur s'engage dans la servitude de ses passions; et c'est toujours parce qu'il aime ses chaînes, qu'il y reste.

Servitude la plus cruelle, parce qu'elle est incessante. On peut espérer, dit saint Augustin, d'échapper, au moins pour quelques instants, aux regards et aux étreintes du maître qui tient notre corps sous le joug. Mais l'âme esclave d'une passion, porte avec elle, partout et toujours, son tyran et son bourreau. Le jour et la nuit, elle traîne la chaîne de l'iniquité, comme le galérien le boulet de l'infamie. C'est donc un devoir pour nous de conserver à notre âme sa liberté. Mais si, par malheur, elle l'avait perdue, ce serait un devoir bien autrement impérieux de la lui rendre, en brisant le joug du péché qui la retient captive.

Et maintenant, rentrez au dedans de vous-mêmes, demandez-vous ce que vous avez fait jusqu'ici pour votre âme. A-t-elle eu vos premiers soins? A-t-elle été l'objet principal de votre sollicitude? ou bien seriez-vous du nombre de ceux dont se plaint saint Bonaventure dans ces paroles : « O aveuglement prodigieux des hommes ! ils ont une âme et un corps. L'une noble et incorruptible; l'autre méprisable et sujet à la corruption; ils donnent tous leurs soins à leur corps et négligent leur âme! » Ce désordre, Bossuet le signalait en le déplorant, quand il s'écriait : « Hélas! on aime son corps, on l'aime avec une attache qui fait oublier l'âme et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond ! »

O mon Dieu, combien je suis coupable! J'ai soigné et orné mon corps pour repaître mon orgueil et ma vanité, et j'ai délaissé mon âme, comme si sa destinée m'était étrangère. O mon Dieu, aidez-moi à rendre à mon âme toute sa

dignité, en lui rendant la sainte liberté de vos enfants, ses droits au ciel et sa ferveur première. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je sacrifierai tout au salut de mon âme.

DEUXIÈME JOUR

Devoirs envers Dieu

PREMIÈRE CONSIDÉRATION SUR CETTE VÉRITÉ :

L'homme, quel qu'il soit, a des devoirs à remplir envers Dieu.

Ces devoirs sont fondés sur les droits que Dieu possède comme créateur, comme souverain législateur, comme bienfaiteur.

1er Point. — Nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, parce qu'il est notre Créateur. A ce titre, en effet, Dieu est notre Roi suprême, notre souverain Maître, et quand il dit à son serviteur Moïse : *Je suis le Seigneur*, ce n'est pas là un titre d'emprunt, mais un titre fondé sur la nature même, et sur l'essence des choses. « En effet, dit un moraliste, comme Créateur, Dieu a sur nous un domaine absolu, un domaine nécessaire, qui fait que nous sommes à lui, avant tout et par-dessus tout. Notre dépendance de Dieu est telle, qu'il peut disposer de nous à son gré; il peut, selon son bon plaisir, nous conserver ou nous retirer la santé, les biens, la vie; il peut exiger que nous lui consacrions toutes les affections de notre cœur, toutes les pensées de notre esprit, tous les instants de notre vie, tous les organes de notre corps. Car, après tout, qu'y a-t-il

en nous qui ne vienne de lui, que nous ne tenions de lui, qui ne soit comme un fruit de son propre fonds, et par conséquent sa propriété? Refuser de servir Dieu, n'est-ce pas sortir du plan général de la création? bouleverser toutes les notions d'ordre et de justice, et consentir à être, dans l'ordre des intelligences, ce qu'est un monstre dans l'ordre des corps? »

Comme Créateur, Dieu n'est pas seulement notre Maître, il est notre Père : *C'est de lui*, dit saint Paul, *que toute paternité prend sa source, au ciel et sur la terre*[1] ! Dans les rapports qu'il établit entre Dieu et nous, Jésus-Christ ne veut pas que nous employions d'autre titre que celui de Père : *Pater noster*. Et saint Augustin a raison de dire que personne n'en mérite mieux le titre aimable : *Nemo tam pater*. Ce n'est donc pas assez de servir Dieu comme le souverain Maître, nous devons le respecter et l'aimer comme le plus tendre des pères. Or, si, en ce moment, Dieu vous adressait ces paroles qu'il adressait autrefois à son peuple : *Un fils honore son père, et le serviteur honore son maître. Si je suis ton père, où est l'honneur qui m'est dû? Si je suis ton maître, que fais-tu pour me servir*[2] ? qu'auriez-vous à répondre?

2e Point. — Comme souverain législateur, Dieu a droit à nos hommages. Tout dans la nature est réglé avec une admirable sagesse. Dieu a donné des lois à tous les êtres, et tous y sont dociles. Cette docilité paraît dans les créatures inanimées elles-mêmes. La mer ne franchit jamais ses limites; — qu'elle se courrouce, qu'elle soulève ses abîmes, elle vient briser la fureur de ses flots contre le grain de sable de ses rivages. Dieu lui a dit : *Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin*[3]; elle obéit. Le soleil a reçu l'ordre d'éclairer et d'échauffer la terre, il ne s'est pas en-

1. Eph., III, 15. — 2. Math., I, 6. — 3. Job, XXXVIII, 11.

core détourné de sa route, depuis six mille ans. — Les autres astres ont aussi leur route tracée dans les cieux, ils la suivent avec une telle docilité que l'on peut en prédire les phases diverses, plusieurs siècles d'avance.

Parmi les animaux, même ordre, même docilité. Tous, à leur manière, rendent hommage à leur Créateur; et ce concert de louanges a été exprimé en paroles gracieuses. « Il est un Dieu, l'insecte bourdonne ses louanges, l'oiseau le chante dans le feuillage, l'éléphant le salue au lever de l'aurore, l'Océan déclare son immensité, la foudre fait éclater sa puissance [2]. » L'homme, et l'homme tout seul, serait-il en dehors de ce concert unanime? Serait-il le seul être dont Dieu n'exigeât aucun hommage? « Ah! dit Bossuet, toute la nature veut adorer Dieu et honorer son principe autant qu'elle en est capable, mais la créature privée de raison et d'intelligence n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre; tout ce qu'elle peut, c'est de nous le faire connaître en étalant à nos yeux, avec tant de magnificence, son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements; c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, doué de raison et d'intelligence, capable de connaître Dieu par lui-même et par les créatures, est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte à Dieu et soi-même et toutes choses, si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance. » Habituez-vous à vous élever, par la contemplation des créatures, à la connaissance et à l'amour de Dieu, et puissiez-vous n'user que pour sa gloire des dons de sa munificence!

1. Chateaubriand.

3e Point. — Nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, parce qu'il est notre bienfaiteur. Considérez avec quelle bonté Dieu a pourvu à tous nos besoins. C'est lui qui a donné à la terre sa fécondité pour nous nourrir; au soleil, ses rayons et sa chaleur pour nous éclairer et nous échauffer. Il a commandé aux animaux de nous servir : les uns nous donnent leur miel, les autres leur toison; ceux-ci nous prêtent leur force, ceux-là leur agilité. La nature entière semble être occupée à satisfaire nos goûts, nos besoins ou nos plaisirs. Le printemps répand autour de nous les fleurs et les parfums; l'été mûrit nos moissons; l'automne nous prodigue ses fruits. Providence adorable, comment pouvons-nous te méconnaître!

Si vous considérez ce que Dieu a fait pour vous dans l'ordre de la grâce et de la rédemption, que de nouveaux bienfaits solliciteront votre reconnaissance! Le rachat de votre âme sur la croix, votre adoption divine dans le baptême, vos fautes effacées dans le sacrement de pénitence, votre union avec Jésus-Christ dans le sacrement de l'amour; mille prodiges de bonté attestent et proclament que Dieu est le plus généreux des bienfaiteurs.

Ces titres sacrés de Bienfaiteur, de Père, de Maître, qu'il nous est impossible de refuser à Dieu, peuvent-ils vous trouver indifférent? N'établissent-ils pas des rapports nécessaires entre Dieu et vous? Est-il besoin de grands raisonnements pour comprendre que vous devez des hommages à l'Être souverain qui vous a créé? obéissance au législateur suprême qui a donné des lois à toutes les créatures? amour et respect au Père céleste dont la Providence ne cesse d'ouvrir pour vous ses inépuisables trésors? Que penseriez-vous d'un sujet qui n'obéirait pas à son prince? d'un ingrat qui refuserait la reconnaissance à son bienfaiteur? d'un enfant qui n'aimerait pas son père? Que devriez-vous donc penser de vous-même, si vous refusiez à votre Dieu les hommages que vous lui devez à tant de titres?

O mon Dieu, vous êtes mon souverain Maître, puisque tout vous appartient ; — vous êtes mon Père, puisque vous m'avez créé ; — vous êtes mon aimable bienfaiteur, puisque vous m'avez comblé de vos dons : pourrais-je après cela ne pas vous aimer? pourrais-je refuser de vous servir? Non, mon Dieu, non ! je ne me rendrai point coupable d'une aussi monstrueuse ingratitude. Je veux m'appliquer à mieux connaître mes devoirs envers vous, afin que, désormais, je puisse les accomplir avec plus de fidélité ; c'est la résolution que je prends à vos pieds et que je vous prie de bénir. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR CETTE VÉRITÉ :

L'homme a des devoirs à remplir envers Dieu.

Ces devoirs ne sont pas seulement fondés sur les droits de Dieu créateur, législateur et bienfaiteur; ils ressortent également des sentiments qui constituent la nature humaine et forment comme le fond de notre être.

1er Point. — Un désir de savoir inquiet, insatiable, agite et tourmente notre esprit. Nous sentons que nous sommes faits pour la vérité et que la vérité se dérobe à nos regards. Nous la cherchons donc avec effort, nous la poursuivons avec constance, heureux quand nous pouvons en arracher quelques lambeaux, et soulever un coin du voile qui nous la cache. « Alors, dit le père Lacordaire, l'intelligence reçoit un de ces coups dont aucune langue ne saurait rendre le voluptueux délire. Archimède cherchait à résoudre un problème qui arrêtait son génie depuis de longs jours, il en pénétra tout à coup le secret pendant qu'il était au bain. Ravi à lui-même, il se leva, et la démence de l'enthousiasme lui ôtant

jusqu'à la pensée de sa nudité, il parcourut Syracuse en s'écriant : « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé. »

C'est à ce besoin de vérité qu'il faut attribuer le travail incessant du génie qui cherche à tout approfondir. Dans son inquiète ardeur, il a tout parcouru, tout interrogé : le ciel, la terre, l'immensité des mers et la profondeur des abîmes : qu'a-t-il découvert? quelques vérités, et d'épaisses ténèbres ; — ce qu'il ignore lui cause plus de regrets que ses découvertes ne lui donnent de jouissances. L'intelligence, bornée dans des limites étroites, sent qu'un objet infini peut être seul le repos d'une activité que rien ne satisfait ici-bas. Or, cet objet infini, elle ne peut le trouver qu'en Dieu ; — c'est en Dieu, comme dans sa source, qu'habite la plénitude de la vérité. Jusqu'à ce qu'elle y soit plongée, l'intelligence cherche, le cœur soupire ; et l'on voudrait que l'homme, si avide de vérité, n'eût aucun rapport avec Dieu, qui est la source de la vérité même ! Autant vaudrait dire qu'il n'y en a pas entre le ruisseau et la source qui l'alimente, entre l'arbuste et la séve qui le vivifie.

2e Point. — Outre le besoin de connaître, l'homme éprouve le besoin d'aimer. Ce besoin d'aimer, qui fait le fond de notre être, établit des rapports nécessaires entre Dieu et nous. En effet, qui pourra, hors de Dieu, combler le vide de notre cœur? Où trouver un objet qui le satisfasse? Le trouverons-nous dans les biens de ce monde? mais ils sont tous fragiles, sujets aux revers ; le travail les précède, la crainte de les perdre les empoisonne, et bien loin de satisfaire nos désirs, ils ne font que les accroître et les multiplier. Le trouverons-nous dans les plaisirs? les passions disent oui, mais l'expérience dément les passions. Ces plaisirs que nous envions si ardemment, quand nous ne les possédons pas, nous laissent mécontents, malheureux, quand nous en jouissons. Le trouverons-nous dans l'amitié? Sans doute, c'est une douce chose que le cœur d'un véritable ami, mais que ce trésor

est rare, et combien il est insuffisant? Le trouverons-nous dans les jouissances et les triomphes de la vanité? Hélas! ces triomphes sont courts et ils coûtent quelquefois bien cher. Les déceptions et les amertumes qui les suivent font payer cruellement les quelques douceurs qu'on y a goûtées. Eh! qu'est-ce donc que tout cela? Qu'est-ce que l'ivresse des passions, les jouissances de l'amitié, les triomphes de la vanité? Qu'est-ce que le monde entier pour satisfaire un cœur plus grand que le monde? Ce besoin d'aimer qui tourmente le cœur de l'homme, et que rien ne peut satisfaire ici-bas, nous indique assez que nous devons porter nos affections vers un objet dont les perfections infinies puissent répondre aux aspirations infinies de notre cœur. C'est avoir nommé Dieu. O mon Dieu, s'écriait saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est toujours inquiet et agité tant qu'il ne se repose pas en vous.

3e Point. — Il est dans l'homme une prérogative qui lui démontre clairement l'existence de devoirs qui ne sont que pour lui. C'est le libre arbitre. Les autres animaux n'agissent point par le choix de leur volonté, ils obéissent à un aveugle instinct. L'homme, au contraire, a la liberté; il a été *laissé entre les mains de son conseil*[1] : il choisit entre le bien et le mal, et peut, à son gré, par une détermination libre et réfléchie, se porter vers l'un ou vers l'autre. Cette prérogative, qui l'élève si fort au-dessus du reste des animaux, en fait un être moral, c'est-à-dire capable du bien et du mal, de mérite ou de démérite, assujetti, par conséquent, à des devoirs. A quoi bon, en effet, le libre arbitre, s'il n'y a ni bien ni mal, ni vices ni vertus, ni juste ni injuste, ni récompense à espérer ni châtiment à craindre? Il n'est pas besoin d'une science bien profonde pour comprendre que l'homme a été créé libre pour qu'il puisse être susceptible de récompense ou de châ-

1. Eccli., xv, 14

timent. Mais une récompense suppose nécessairement l'accomplissement d'un devoir, comme le châtiment en suppose la transgression.

En étudiant les sentiments les plus intimes de votre cœur, les principes constitutifs de votre nature, vous arrivez donc à cette conclusion nécessaire : j'ai des devoirs à remplir. Ces devoirs quels sont-ils? ceux que vous impose votre titre d'être raisonnable et d'être sociable: devoirs envers Dieu, devoirs envers vous-même, devoirs envers les autres. — A Dieu vous devez vos adorations, aux autres la charité, à vous-même le respect. Si vous ajoutez aux titres d'être raisonnable, d'être sociable, le titre de chrétien, vos devoirs deviennent et plus doux et plus sacrés ; ils se résument dans l'amour et la reconnaissance envers l'aimable Sauveur qui est venu relever votre nature déchue, en donnant la vérité à votre intelligence, la vertu à votre cœur, et assurer votre bonheur en vous ouvrant le chemin du ciel.

O mon Dieu, tout en moi vous réclame. Vous êtes la vérité, et mon intelligence est avide de connaître. Vous êtes l'amour, l'amabilité même, et mon cœur est ardent pour aimer. Vous êtes la suprême félicité, et tout mon être soupire après le bonheur. O Dieu, vous êtes tout pour moi. — *Que puis-je chercher sur la terre en dehors de vous? Comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu*[1] ! Quel bonheur de vous voir, de vous aimer, de vous posséder! mais ce bonheur se donne au mérite, il est la récompense du devoir accompli. Je veux le mériter par l'accomplissement de tous mes devoirs ; bénissez cette résolution que je forme à vos pieds, et accordez-moi la grâce d'y être fidèle. Ainsi soit-il.

1. Ps. XLI, 2, et LXXII, 25.

QUATRIÈME JOUR

De nos devoirs envers Dieu

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTUDE DE LA RELIGION

La vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé [2]. Pour arriver à cette connaissance, plusieurs voies vous sont ouvertes. La plus facile et la plus certaine, c'est d'étudier la religion que Dieu a donnée au monde, car elle n'est autre chose que Dieu lui-même révélé à la terre, dans sa nature et dans ses principaux attributs. Pour vous porter à cette étude, il vous faut en méditer les précieux avantages : l'étude de la religion vous donnera la science la plus solide. En effet, elle embrasse, dans son enseignement, tout ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre : Dieu et l'homme.

1er Point. Dieu. — La raison, abandonnée à elle-même, est exposée à nier Dieu ou à le déshonorer par les idées les plus extravagantes sur sa nature, sur ses attributs les plus essentiels, sur le culte qui lui est dû. Dans l'étude de la religion, vous apprendrez tout ce qu'il importe de savoir : 1° Sur la nature du souverain Être. Vous le verrez créant, dans le temps, ce monde visible qu'il fait jaillir du néant par sa seule parole. Les plus grandes merveilles ne sont qu'un jeu de sa main puissante : il sème les mondes dans l'espace, comme la poussière dans nos champs. Éternel, indépendant, il reste et demeure quand tout change et s'écroule autour de lui. — Aimable dans sa providence, il veille, avec un soin paternel, à la conservation de tous les êtres que sa puissance a formés. — Juste autant que bon, il sait punir et récompenser chacun selon ses mérites. Aux

1. Joan., XVII 3.

bons, il réserve le ciel et ses ineffables jouissances; aux méchants, l'enfer et ses épouvantables supplices. — Aimez donc cette bonté qui vous enveloppe de son amour; craignez cette justice dont la vengeance sera si terrible!

2° Avec l'instruction religieuse, vous saurez quel est le culte qui plaît à Dieu : il ne consiste pas dans la multitude des victimes ni dans l'appareil extérieur des hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâce. Pour que la pureté du culte réponde à la sainteté du Dieu qui en est l'objet, la religion vous apprend qu'il n'y a au monde qu'un sacrifice digne d'être offert sur les autels du Très-Haut : c'est le sacrifice du Calvaire, parce que c'est le seul où le sacrificateur et la victime soient également grands et également purs. Quoi de plus conforme à la raison, de plus digne du souverain Être, que de pareilles notions? Sachez donc apprécier la science qui vous les donne. O mon Dieu, vous connaître, voilà le besoin et l'aliment de mon âme, parce que vous êtes la vérité même, et que la vérité est la vie de mon intelligence! Faites donc, ô mon Dieu, que votre religion sainte soit l'objet de mes études les plus sérieuses et mon occupation la plus douce!

2e Point. — En même temps que l'étude de la religion vous donnera, sur Dieu et son culte, les notions les plus magnifiques, elle vous apprendra tout ce qu'il vous importe de savoir sur vous-même : votre origine, votre nature, vos devoirs, vos destinées dernières : 1° Votre origine; la religion vous montrera, sur le berceau du monde, Dieu créant l'homme à son image et à sa ressemblance. Ainsi, vous n'êtes pas, comme l'avaient rêvé certains philosophes, le produit d'une cause inconnue. — Dieu est votre père, c'est lui qui a formé votre corps de ses mains divines et qui vous a donné, avec votre âme, le mouvement et la vie. Prenez donc des sentiments dignes de la noblesse de votre naissance, et, en vous rappelant que c'est Dieu qui est votre Père,

n'oubliez jamais la dépendance où vous êtes à son égard et l'amour que vous lui devez.

2° L'étude de la religion vous révélera le secret de votre nature. Elle vous dira que, composé admirable d'esprit et de corps, vous participez tout à la fois à la nature animale et à la nature angélique; si vous êtes assujetti à la mort par votre corps, vous êtes immortel par votre âme. Mais il y a en vous un phénomène dont la philosophie n'a jamais su rendre compte, c'est une contradiction monstrueuse entre les divers sentiments qui forment comme le fond de votre être, un mélange inouï de faiblesse et de grandeur. — Le besoin et la crainte de la vérité. — L'amour de la vertu et le penchant au mal. — Les plus généreux instincts et les plus honteux penchants. — Ce phénomène, la religion vous l'expliquera en vous racontant l'histoire et les suites du péché originel. Les nobles instincts qui remuent votre âme sont des restes de votre primitive grandeur, les penchants qui vous font rougir sont la suite et le châtiment de votre dégradation par le péché d'Adam.

3° L'étude de la religion vous révélera le secret et la grandeur de vos destinées dernières. A ses leçons, vous saurez comment vous avez été banni du ciel, et comment vous pouvez y rentrer. Pendant que la philosophie humaine voudrait borner vos destinées au néant, la religion vous apprend que le ciel est votre patrie; elle vous développe, au pied d'une croix, le mystère des miséricordes divines et de votre salut acheté au prix du sang d'un Dieu. — Quittez un instant la terre et élevez vos pensées et votre cœur vers le ciel, *sursum corda*. Là, un Dieu vous attend; là, un Dieu vous appelle pour vous faire partager sa gloire et son bonheur. Cette vie n'est pour vous qu'un passage à une vie meilleure. — Travaillez donc à mériter le bonheur qui vous est assuré; et que les choses périssables de la terre

ne préoccupent pas une âme destinée à une gloire immortelle.

O mon Dieu, pourrai-je assez vous remercier des lumières que vous venez de répandre dans mon intelligence, en m'apprenant à vous connaître et à me connaître ! Quel bonheur pour moi de penser que je vous ai pour père ! Vous n'abandonnerez pas, Seigneur, l'ouvrage de vos mains; vous me soutiendrez, vous me dirigerez, afin que je puisse mériter de vous aimer, de vous bénir dans le sein de votre éternité. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne négligerai aucun moyen de m'instruire solidement de ma religion.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

La science de la religion est la plus importante de toutes, parce qu'elle seule apprend ce qu'il y a d'essentiel en apprenant à bien vivre et à bien mourir.

1° La science de la religion nous apprend à bien vivre. C'est ici son triomphe et son magnifique privilége. Les sciences humaines font des savants, des orgueilleux, des habiles, mais des hommes vertueux, jamais! Au contraire, la science de la religion est la source de toutes les vertus : c'est elle qui fait l'enfant docile, la jeune fille vertueuse, l'homme de bien, ami du devoir dans toutes les circonstances et dans toutes les conditions. — Si vous cherchez les causes de cette prérogative, vous en trouverez trois principales : 1° L'instruction religieuse, seule, nous donne la

connaissance de tous nos devoirs; 2° seule elle nous indique les motifs d'y être fidèles; 3° seule elle fournit les moyens de les accomplir.

1er Point. — L'instruction religieuse vous donnera la connaissance de tous vos devoirs. Lisez et relisez nos livres saints, étudiez-en la morale; que pouvez-vous trouver, dans les livres humains, qui puisse leur être comparé? Il y a de belles leçons de sagesse dans les livres écrits par la main des hommes, mais elles y sont mêlées à des maximes monstrueuses, et, si on y rencontre l'éloge de la vertu, on y trouve trop souvent l'apologie du vice. Les livres saints sont, depuis quatre mille ans, entre les mains de leurs amis comme de leurs ennemis; y a-t-on trouvé un mot, un seul mot, que puissent désavouer la vertu la plus délicate et la morale la plus austère? En dix commandements, la religion a su renfermer tous nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers les autres. Le Décalogue est le code de morale le plus complet et le plus sage qui jamais ait été proposé aux hommes: soyez fidèle à l'observer, vous serez vertueux; les hommes vous aimeront, et Dieu vous bénira sur cette terre, en attendant qu'il vous récompense dans le ciel.

2e Point. — La science de la religion nous enseignera les motifs du devoir : la sagesse humaine nous convie à la vertu au nom de l'honneur, au nom du respect que nous nous devons à nous-même, au nom des intérêts de notre avenir. Faibles motifs, qui ne tiennent pas devant les passions. — La religion nous appelle à la pratique de la vertu, au nom de l'amour que nous devons à Dieu, la bonté et l'amabilité même; et cet amour se forme de la tendresse que l'on doit à un père, de la reconnaissance que l'on doit à un bienfaiteur, et du dévouement que l'on doit à un ami; car Dieu est tout cela pour nous : il nous a créés, il nous a sauvés, il nous a aimés jusqu'à l'apparente folie de la croix, jusqu'à

la prétendue folie de l'eucharistie. Pourrions-nous ne pas l'aimer ? et en l'aimant, pourrions-nous ne pas chercher à lui plaire ?

Outre l'amour, la religion nous propose, comme motifs de vertu, l'espérance et la crainte : l'espérance d'une récompense éternelle, la crainte d'un éternel châtiment : quels motifs plus puissants peut-on nous offrir pour nous déterminer à être et à rester vertueux ? O mon Dieu, comment puis-je avoir la foi et ne pas être un saint ? Le ciel m'est assuré, si je consens à vous rester fidèle ; l'enfer, au contraire, sera mon éternel partage, si je vous offense ; l'espérance et la crainte se réunissent donc pour m'exciter à la pratique de mes devoirs. Mais, à défaut d'espérance et de crainte, n'ai-je pas votre amour ? Voudrais-je offenser un ami, un bienfaiteur, un Père ? Non, mon Dieu, je puis être faible, mais je ne veux pas être ingrat.

3e Point. — La religion donne les moyens d'accomplir les devoirs qu'elle impose. Elle répand dans l'âme une délicieuse onction qui anime, soutient la volonté, et adoucit tout ce que le devoir pourrait avoir de pénible. Elle place sur les lèvres de douces prières qui attirent les grâces, et nous rendent forts de la force de Dieu même. La prière a été le principe de cette générosité merveilleuse que nous admirons dans les saints. Vous serez fort comme eux, si vous priez comme eux. — Mais comment priez-vous ?

Outre la prière, vous aurez les sacrements qui, semblables à sept canaux mystérieux, coulent sans cesse dans l'Église et portent la vie dans tous les membres qui la composent. La confirmation vous armera pour le combat. — La pénitence guérira vos blessures et retrempera votre courage. — L'Eucharistie vous donnera le pain qui fait les forts et le vin qui enfante les vierges. — Comment avez-vous su, jusqu'ici, apprécier ces moyens de vertu ? Quelle ardeur avez-vous pour aller y puiser la force qui vous manque ?

Ah ! si vous négligez la pratique de la prière, si vous n'approchez des sacrements que de loin en loin, et avec nonchalance, ne vous étonnez pas que votre âme soit languissante, et que le démon remporte sur vous de si faciles victoires.

Vous faut-il un étendard qui guide vos pas et vous anime dans vos combats pour la vertu? La religion vous montrera la croix du Calvaire ; — cette croix, pour parler avec un prophète, *placée comme un étendard devant les nations de la terre* [1], a vaincu le monde, et elle a conduit à la victoire les cohortes innombrables des saints confesseurs, des vierges, des martyrs. — Vous vaincrez aussi par ce signe.

Est-ce un chef que réclame votre inexpérience? Jésus vous précède et combat avec vous : qu'avez-vous à craindre? —Voulez-vous de généreux exemples ? l'assemblée innombrable des saints forme, au-dessus de votre tête, une nuée de témoins qui vous animent par le souvenir de leurs vertus, qui vous encouragent par la vue des couronnes réservées à votre fidélité. — Peut-on être lâche quand on a de pareils exemples devant les yeux ? — Peut-on se plaindre que la victoire soit trop difficile, quand on a de pareils moyens de vaincre? Mettez donc ces moyens à profit, et faites, de la science qui vous les donne, l'objet de votre étude la plus sérieuse.

O mon Dieu, qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai appliqué mon intelligence à étudier les livres humains et les sciences qu'ils renferment; j'ai négligé la science qui seule m'apprend à bien vivre, la seule qui puisse me rendre vertueux, parce que seule elle me fait connaître tous mes devoirs, et me donne les motifs et les moyens de les accomplir. Désormais, ô mon Dieu, je veux que la religion ait la part la plus importante dans mes études. Ainsi soit-il.

1. Is., v, 26.

RÉSOLUTION

J'assisterai régulièrement aux instructions de ma paroisse.

SIXIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

1er Point. — Malgré le soin que vous aurez mis à vous instruire de la religion, il peut arriver que vous vous éloigniez de Dieu et de vos devoirs. Mais l'étude sérieuse de la religion aura déposé dans votre âme un feu sacré, et ce feu, étouffé quelque temps sous la cendre des passions, se rallumera tôt ou tard et vous sauvera. Cet heureux résultat nous est indiqué clairement dans la parabole de l'Enfant prodigue : Ce jeune homme, entraîné par les passions, abandonne la maison paternelle, il dissipe tous ses biens dans la débauche, et s'oublie lui-même jusqu'à consentir à garder les pourceaux. Qui ne le croirait perdu sans ressource ? Heureusement pour lui, il avait reçu, près du foyer paternel, les impressions du bien, et le souvenir de ses jeunes années fut le principe de son salut. En se voyant dégradé, couvert de haillons, devenu la honte de son nom et l'opprobre de sa famille, il se rappelle les leçons qu'il a reçues dans son enfance. Ce souvenir lui révèle soudainement son crime et son malheur, et lui inspire la résolution de sortir de l'abîme, en retournant à son père. Voilà l'image du pécheur dont l'âme a été, dans le jeune âge, fortement pénétrée des vérités saintes ; il conserve toujours les impressions de sa piété première, comme un vase, dans lequel on a versé une liqueur précieuse, en garde toujours le parfum.

Cette vérité ressort également de l'expérience de tous les jours. Des jeunes gens, des hommes faits, des vieillards, jetés loin de Dieu et de la vertu par les passions, les événements, les intérêts du siècle, mais instruits de leur religion, se convertissent à une époque ou à une autre de la vie. Il ne faut pour cela qu'une parole, un bon exemple, un conseil donné à propos, — tant les vérités saintes trouvent d'écho dans leur intelligence! S'ils résistent dans la santé, ils reviennent nécessairement au moment de la mort. — Nécessairement! parce qu'il est impossible qu'un homme instruit de la religion consente à mourir dans le péché, s'il conserve encore la plénitude de sa raison. Il sait, en effet, que, mourir dans le péché, c'est tomber dans l'enfer. Il veut donc, avant de mourir, purifier sa conscience par l'aveu de ses fautes, les expier par la pénitence, et c'est à l'étude de la religion, à la connaissance des vérités qu'elle enseigne, des devoirs qu'elle impose, qu'il doit cette sage détermination. O mon Dieu, mes destinées éternelles dépendent de ma mort : vous ne me demanderez pas, en me jugeant, si j'ai été riche, si j'ai été pauvre, si j'ai été savant; vous me demanderez si j'ai été vertueux. L'état dans lequel je mourrai décidera de mon bonheur ou de mon malheur pour l'éternité. Faites, ô mon Dieu, que je ne néglige jamais la science qui seule peut m'apprendre à bien vivre et à bien mourir.

2e Point. — Sans l'instruction religieuse, vous aurez bientôt perdu la foi et abandonné les saintes pratiques de la piété. Jusqu'ici peut-être vous n'avez pas eu à défendre votre foi, et vous n'avez pas encore senti le besoin d'une instruction plus approfondie. Mais le jour viendra où vous vous trouverez en face d'un monde incrédule. Que deviendra votre foi, si vous n'êtes solidement instruit de votre religion? Comment pourrez-vous démêler le faux des objections que ne cesse de soulever l'incrédulité? Comment re-

pousserez-vous les propos impies qui frapperont sans cesse vos oreilles? On vous dira que la confession est l'invention des prêtres: comment prouverez-vous qu'elle est divine? On jettera des doutes dans votre esprit sur les vérités fondamentales de la foi : le péché originel, la vie future, l'enfer, Dieu lui-même : qu'aurez-vous à répondre? Il est donc bien important pour vous, dit Bourdaloue, d'étudier avec soin, pour vous en bien pénétrer, les motifs qui rendent la religion, et conséquemment tous les mystères qu'elle enseigne, évidemment croyables. Car, sans cet examen approfondi, vous ne pourrez avoir qu'une foi incertaine et chancelante. C'est pourquoi le prince des Apôtres nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons [1]. Mais comment pourrez-vous rendre compte de votre foi aux autres, si vous ne savez pas vous en rendre compte à vous-même? Il est donc bien à craindre que vous ne vous laissiez séduire et entraîner par les discours des hommes pervers? Hélas! tant d'autres ont été séduits et entraînés!

Ce qu'il y a ici de plus redoutable, c'est que, une fois entraîné dans la mauvaise voie, il n'y aura plus de retour possible pour vous, si l'instruction religieuse vous manque. Eh! qu'est-ce qui provoquerait ce retour mille fois désirable? L'amour de Dieu? La reconnaissance envers le divin Rédempteur? Mais vous aurez bientôt fait d'ignorer Dieu et d'oublier Jésus-Christ. Serait-ce la pensée et l'espérance du Ciel? Mais vous ne croirez plus au ciel, vous ne croirez plus à l'immortalité de votre âme; saurez-vous seulement que vous avez une âme? A force d'entendre dire que tout meurt avec le corps, que l'homme n'est qu'un animal un peu mieux organisé que les autres, vous aurez fini par le croire. Serait-ce la crainte de l'enfer? Mais comment sau-

1. I Petr., III, 15.

rez-vous qu'il y a un enfer? Espérez-vous que les remords de la conscience provoqueront votre retour à Dieu? Mais pour que la conscience parle, il faut que quelque chose la réveille, et l'ignorance aveugle, abrutit, rend insensible. Que si cependant, par une cause qu'il est impossible de prévoir, vous aviez la pensée de revenir à Dieu, eh bien! ce désir, vous ne pourriez pas le réaliser. En effet, pour que vous soyez à Dieu, il faut que le sacrement de pénitence vous ait purifié, réconcilié. Mais il n'y a que l'instruction religieuse qui apprenne les conditions requises et indispensables pour qu'il sanctifie et purifie. Elle seule peut donc apprendre à bien mourir, et, sans elle, les intérêts de l'éternité sont prodigieusement compromis.

O mon Dieu, plus je considère les avantages attachés à la connaissance de votre loi sainte, plus je l'apprécie et plus je désire la connaître; hélas! que sont toutes les sciences en comparaison de celle-là? Aidez-moi donc à la connaître, ô mon Dieu, veuillez la révéler vous-même à mon intelligence; gravez-la profondément dans mon cœur, si profondément que rien ne puisse jamais ni altérer ma foi, ni diminuer mon amour pour vous. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne négligerai aucun moyen de m'instruire de ma religion.

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR

De l'oubli de Dieu

CONSIDÉRATIONS SUR LES PRÉTEXTES ALLÉGUÉS PAR LES MAUVAIS CHRÉTIENS POUR SE DISPENSER DE RENDRE A DIEU LE CULTE QU'ILS LUI DOIVENT.

1er POINT. — Les mauvais chrétiens, pour se dispenser des devoirs que leur impose la religion, prétendent qu'il suffit d'être honnête homme. Mais d'abord, qu'en savent-ils? qui le leur a dit? Qu'il faille être honnête homme, cela est incontestable; mais quelle preuve ont-ils ou peuvent-ils avoir que cela suffise? L'Évangile de Jésus-Christ enseigne tout le contraire : *Si vous voulez entrer dans la vie*, dit le Sauveur, *gardez les commandements*[1], et il rappelle aussitôt tout le Décalogue. Est-ce ainsi que l'on entend les devoirs de l'honnête homme? Alors l'honnête homme, c'est l'homme religieux, c'est le chrétien; que si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc? Ce terme d'honnête homme est fort vague : à qui faut-il l'appliquer, à qui faut-il le refuser? Où commencent les bornes de l'honnête, où finissent-elles? Comment les fixer, qui les fixera? Il n'y a guère que les repris de justice auxquels on puisse légitimement contester le titre d'honnêtes gens, et encore beau-

1. Math., XIX, 17.

coup d'entre eux y ont-ils des prétentions qu'ils soutiennent très-sérieusement. En admettant que leurs prétentions ne soient pas fondées, n'y à-t-il qu'eux seuls dans l'illusion, qu'eux seuls qui se trompent? Quoi! parce qu'on n'est pas absolument un mauvais père, un mauvais fils, un négociant sans probité, un domestique sans foi; parce qu'on n'est ni un malfaiteur public, ni un ravisseur occulte, ni un perfide ennemi, par cela seul, en un mot, qu'on n'est pas un malhonnête homme, on aurait incontestablement accompli toute justice? rempli tous ses devoirs et sa destinée? Est-ce certain? est-ce possible? Quoi! un Dieu existe qui a fait toutes choses, qui nous a créés avec une si singulière prédilection, et nous ne lui devrions rien, absolument rien, ni adoration de l'esprit, ni hommage du cœur, ni soumission de la volonté en quoi que ce soit! Il fait partout briller sa puissance, il a écrit son nom partout : au front des astres comme sur l'aile des insectes; il l'a surtout écrit au fond de notre âme; tout homme qui rentre en lui-même y lit ce nom gravé en caractères ineffaçables, et nous n'aurions pas à nous en occuper du tout!

« Mais il y a plus : Ce grand Dieu a parlé, il s'est manifesté aux hommes d'une manière plus précise et plus miséricordieuse; des millions de chrétiens qui vivent et des milliards de chrétiens qui sont morts l'ont cru et le croient; ils affirment et démontrent que la loi évangélique est son œuvre; et, avec tout cela, il serait permis, il serait loisible à d'autres hommes, baptisés comme les premiers, de ne rien croire, de ne rien écouter, de ne rien faire que leur bon plaisir en toutes choses! Ce serait là le droit des honnêtes gens, et leur droit positif? Non, ce n'est pas possible! La conscience, la droite raison, le bon sens ne le supportent pas plus que l'Évangile[1]. » Pour vous, qui avez

1. Extrait du *Monde*.

reçu les vraies notions du devoir, mettez-vous en garde contre ces utopies monstrueuses; adorez Dieu, soyez-lui soumis. C'est là la vraie condition de votre existence; y manquer serait méconnaître les notions les plus essentielles de la justice et fouler aux pieds vos obligations les plus sacrées.

2e Point. — Le second prétexte que l'on allègue pour s'autoriser dans l'oubli de la religion, se tire de la grandeur de Dieu et de la bassesse de l'homme. Qu'importe à Dieu, dit-on, notre fidélité? que lui font nos hommages? Il est si grand, nous sommes si petits! C'est là une humilité hypocrite et un respect insultant qui n'élèvent Dieu si haut que pour l'éloigner de nous et nous dérober à ses lois. « A en croire ce raisonnement étrange, l'Être qui nous a créés serait trop grand pour nous avoir créés pour lui! Il serait trop parfait pour s'occuper de la perfection de son ouvrage! Dieu serait trop au-dessus de nous pour s'irriter que nous nous préférions à lui, que notre volonté s'oppose à sa volonté souveraine! Ainsi, Dieu est trop sage pour avoir établi aucun ordre parmi ses créatures intelligentes, pour leur avoir prescrit des lois, pour exiger qu'elles les observent! En nous donnant l'être, il nous a dit : Je te crée pour m'adorer ou pour m'outrager, comme il te plaira; pour m'aimer ou pour me haïr, selon tes caprices; la vérité, l'erreur, le bien et le mal, tout en toi m'est indifférent; ton existence isolée ne se lie à rien dans mes conseils; vile production de mes mains, tu ne mérites pas de fixer mes regards : sors de ma vue, sors de ma pensée, et que la tienne soit ta loi, ta règle et ton Dieu. Déplorez ici l'aveuglement de ces hommes qui s'affranchissent de tout devoir envers le Créateur, par les raisons mêmes qui prouvent le mieux et l'importance de ces devoirs, et le crime de l'homme qui les viole. Ils refusent d'adorer Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop puissant,

tienne se faisait dans la famille. Chaque soir, les enfants et les serviteurs étaient réunis autour du foyer domestique. — Là, on lisait à haute voix quelques pages de nos saints livres; on priait en commun, et l'aïeul bénissait, en les congédiant, ses enfants rangés autour de lui, comme la couronne de sa vieillesse. Ainsi, la religion pénétrait de bonne heure dans l'esprit et le cœur des enfants, elle s'y gravait profondément, et, dans cette atmosphère de foi et de vertu, chacun, pour ainsi dire, naissait, vivait et mourait chrétien.

A ces heureux jours, la Révolution fit succéder les jours de la Terreur. — Privé, pendant plusieurs années, de prêtres, de culte, de temples, par conséquent d'enseignement religieux, l'enfant du peuple n'a pu être instruit de la foi de ses pères. — D'un autre côté, les générations d'alors, nourries de fausses doctrines, jetées au milieu des guerres, entraînées sur les champs de bataille, loin de leur patrie et de leur famille, oublièrent leur Dieu, en perdant toute habitude religieuse. — De retour dans leurs foyers, ces hommes, usés de fatigue et de gloire, y ont apporté la plus déplorable indifférence pour une religion qu'ils ne pouvaient connaître. Alors commença, dans les traditions de famille, une immense lacune, cause première de l'ignorance qui a envahi nos villes et nos campagnes. Les enfants s'élèvent et grandissent sans aucune notion de Dieu; ils n'apprennent à le connaître qu'aux catéchismes; et si vous réfléchissez à la légèreté de leur âge, à la brièveté du temps consacré à leur instruction religieuse, à l'oubli auquel sont condamnées ces notions déjà trop superficielles, une fois le grand acte de la première communion accompli, il ne vous sera pas difficile d'expliquer pourquoi l'ignorance, en fait de religion, est si profonde et si générale. Vous l'expliquerez mieux encore si vous considérez le courant qui, dans le siècle où vous vivez, entraîne les esprits vers les in-

térêts du temps. — Dans le programme des études imposées aux instituteurs de la jeunesse, l'instruction religieuse a le premier rang, mais elle tient la dernière place pour le temps qui lui est consacré et pour l'importance qu'on y attache. A peine sorti de l'école, l'enfant est placé chez un maître avide où son temps et ses forces sont exploités sans qu'il ait un moment de relâche. — Le jeune homme élevé dans les colléges doit, à l'âge précisément où il pourrait étudier la religion avec plus de fruit, s'appliquer aux sciences qui mènent aux places et à la fortune, et plus tard il est livré au tourbillon des affaires et des plaisirs, qui l'emporte loin de la seule science vraiment nécessaire. Comment, après cela, s'étonner de l'ignorance dans laquelle vivent la plupart des hommes par rapport à la religion?

Faites ici un retour sur vous-même, et voyez si vous n'avez pas à craindre l'oubli des vérités saintes. Comment avez-vous été élevé? Vous n'avez peut-être entendu parler de Dieu et de ses bienfaits, de la religion et de ses mystères, des vérités de la foi et des devoirs qu'elle impose, qu'à l'époque de votre première communion. Ce n'est pas assez, et si vous ne suppléez, par une étude plus sérieuse de la religion, à l'insuffisance d'une instruction aussi superficielle, votre foi ne résistera ni au choc des passions, ni aux assauts de l'incrédulité.

2e Point. L'ignorance de la religion est un crime. — L'objet de la religion n'est autre que Dieu même, Dieu étudié, adoré et aimé, dans sa nature, dans ses perfections, dans ses bienfaits, dans le culte qui lui est dû, dans les devoirs qu'il nous impose. Ignorer la religion ou en négliger l'étude, c'est donc négliger et ignorer Dieu. C'est dire au souverain Être qui vous a créé pour lui, qui vous conserve par sa Providence, qui vous entoure de ses bienfaits : Je ne vous estime pas assez pour m'occuper de vous et pour appliquer mon intelligence à vous connaître. Je

regarde comme perdu le temps consacré à étudier vos lois, à méditer vos perfections et les droits que vous possédez à mes hommages. Quel insultant mépris !

Mais, à part cette considération si importante, c'est pour tout homme une obligation rigoureuse de connaître ses devoirs; autrement, comment pourrait-il les accomplir? Vous êtes chrétien, vous êtes l'enfant de Dieu, vous êtes sa créature, et, en cette triple qualité, vous avez des devoirs nombreux à remplir! Comment les remplirez-vous, si vous ne les connaissez pas? Mais comment pourrez-vous les connaître, si vous ignorez la science qui seule peut vous les apprendre? « Outre cette loi qui, comme vous le comprenez, est prise dans notre nature, il y a encore une loi positive, une loi écrite. En voici la teneur solennelle : Les paroles et les ordonnances de Dieu seront gravées dans votre cœur; vous les raconterez à vos enfants, vous les méditerez assis dans vos maisons et en marchant dans le chemin, la nuit dans vos insomnies et le matin à votre réveil. Ainsi parle Dieu au livre du Deutéronome. Négliger de s'instruire de sa religion, c'est donc violer l'une des lois les plus solennelles de Dieu et s'exposer à tous les effets de sa colère[1]. »

Enfin, de votre zèle à étudier la religion dépend votre bonheur en ce monde et dans l'autre. Si vous êtes fidèle à votre devoir sous ce rapport, vous serez récompensé par un bonheur sans fin[2]; si vous y manquez, vous vous exposez à être puni par un malheur également sans fin[3]. Voilà votre foi, c'est aussi la foi de tous les siècles et de tous les peuples. Ignorer la religion, c'est donc dédaigner le ciel que Dieu vous destine; c'est fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ et rejeter ses bienfaits; c'est condamner à un supplice sans fin une âme que Dieu avait créée à son image,

1. L'abbé Duquesnay. — 2. Hæc est vita æterna ut cognoscant te et quem misisti. (Joan., XXII, 3.) — 3. Quia scientiam repulisti, repellam te. (Osée, IV. 6.)

que Jésus-Christ avait rachetée au prix de son sang et que Dieu destinait à la possession de lui-même pendant l'éternité : quel plus monstrueux aveuglement ! Une pareille conduite n'est-elle pas un crime aux yeux de la raison, aussi bien qu'aux yeux de la foi ?

O mon Dieu, préservez-moi de l'ignorance, ranimez mon zèle pour l'étude de votre religion sainte, ne permettez pas que j'ignore les vérités que vous m'avez révélées, les devoirs que vous m'imposez. Faites-moi la grâce de profiter, mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici, des instructions qui me sont adressées par vos ministres, afin que, vous connaissant mieux, je puisse aussi vous aimer davantage. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me ferai un devoir d'assister régulièrement aux instructions de ma paroisse.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'IGNORANCE, SES EFFETS.

Vous ne sauriez trop redouter l'ignorance en fait de religion, car les suites en sont désastreuses : elle enfante l'impiété, la superstition, l'impénitence finale.

1er Point. L'ignorance enfante l'impiété. — Un grand philosophe a prononcé ces paroles dont l'expérience semble avoir fait un axiome : « Peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. » — « Qui a donné naissance, dans le christianisme, demande Massillon, à cette nuée d'incrédules dont il est comme obscurci ? A voir le ton décisif et audacieux dont ils soutiennent la li-

4.

cence de leurs discours, vous croiriez que leurs doutes sont la production d'un génie pénétrant qui a découvert la fausseté des preuves sur lesquelles la religion s'appuie; il n'en est rien. — Ce n'est pas là ce qui fait de nos jours les incrédules, ni ce qui les fit jamais. — Si quelques-uns, pour avoir osé sonder la Majesté divine, sont parvenus au terme funeste de ne rien croire, mille autres n'y sont arrivés que par l'ignorance grossière de ce qui rend le christianisme infiniment croyable. »

C'est aussi l'ignorance qui rend leurs propos si dangereux pour ceux qui les écoutent, et l'Église peut dire de ses enfants engagés sous le joug de l'erreur ce que le prophète disait autrefois du peuple de Dieu réduit à la servitude : *Mon peuple a été emmené captif, parce qu'il n'a pas eu la science* [1]. Cette ignorance coupable de la religion, qui fut pour tant d'autres une cause funeste d'incrédulité, ne le sera-t-elle pas également pour vous? et vivant, comme eux, sans presque rien savoir, au milieu d'un monde qui sait au moins le langage vulgaire de l'impiété, ne courez-vous pas le danger continuel et prochain de perdre votre foi? O mon Dieu et mon Rédempteur, vous êtes venu dissiper les ténèbres de l'ignorance, en rendant au monde la connaissance de la vérité! Conservez dans mon cœur la foi que vous y avez mise, soyez vous-même mon guide et mon précepteur au milieu des erreurs et des séductions qui m'entourent! Sagesse incréée, soutenez ma faiblesse, réglez tous mes pas, encouragez mes efforts; que mon cœur chérisse vos leçons, que ma mémoire en conserve le souvenir, que ma bouche se plaise à les répéter, que je suive constamment sous vos yeux la route qui seule peut me conduire au véritable bonheur.

2e Point. L'ignorance enfante la superstition. — Dans une

1. Is., v, 13.

religion révélée de Dieu, on doit regarder comme superstitieuse toute croyance qui n'est pas appuyée sur la parole de Dieu, toute pratique qui n'est pas approuvée de l'autorité établie de Dieu. Or, c'est de l'ignorance que viennent les croyances et les pratiques de ce caractère. En fait de croyance, l'ignorant croit pouvoir se faire la sienne. — Il veut donc bien de la religion, mais de la religion modifiée au gré de ses caprices, appropriée à ses vues et à ses idées, de manière à pouvoir dire : *J'ai ma religion*. Semblable à l'idolâtre dont parle la sainte Écriture, lequel, voulant se faire un Dieu, *choisit un arbre, en coupe les branches et les racines, et du reste se fait une idole qu'il adore en disant : Tu es mon Dieu*[1]; l'ignorant prend la religion de Jésus-Christ, en retranche tout ce qui choque sa raison, tout ce qui gêne ses passions, et s'en fait un culte de fantaisie ; bizarre assemblage des croyances les plus superstitieuses et les plus absurdes.

Tel homme qui trouve déraisonnable de croire en un seul Dieu en trois personnes, adorera le soleil comme l'être suprême. Tel autre qui sourit de pitié quand on lui parle de l'existence et de l'immortalité de l'âme, ne rougira pas de dire que le sang est l'unique principe de la vie et la cause efficiente de la pensée. — Celui-ci taxe de superstition les âmes fidèles qui servent Dieu de tout leur cœur, qui croient à une vie future où le crime recevra son châtiment et la vertu sa récompense ; et il croira aux jours heureux et malheureux, il s'alarmera d'un songe ! Celui-là se croit obligé de faire sa prière du matin et du soir, et il n'assistera jamais au sacrifice de la messe, ou bien il omettra, sans scrupule, le devoir de la communion pascale. Si tout cela n'est pas de la superstition, qu'est-ce donc ? Mettez-vous en garde contre de pareilles inconséquences, en

1. Is., XLIV, 15.

faisant ce raisonnement si simple : Ou la religion vient de Dieu, et elle est vraie, ou elle vient des hommes, et elle est fausse. Si elle est fausse, on doit la rejeter tout entière, car elle n'est plus qu'un amas de mensonges; si elle est vraie, on doit l'admettre tout entière, car la vérité est une. En retrancher la moindre chose, c'est défigurer l'œuvre de Dieu, pour en faire l'œuvre de l'homme; en d'autres termes, c'est tomber dans la superstition, et c'est l'œuvre de l'ignorance, quand ce n'est pas un calcul des passions.

3e Point. L'ignorance mène à l'impénitence finale. — L'homme solidement instruit de sa religion persévère ordinairement dans la vertu, ou il y revient quand il a eu le malheur de s'en éloigner. L'ignorant, au contraire, persévère rarement dans la foi, et il y revient plus rarement encore. Dans le beau siècle de Louis XIV, il y avait des cœurs infidèles à leur Dieu, comme il y en a dans le nôtre. Mais la religion était en honneur, chacun l'étudiait, la connaissait, et personne ne mourait sans avoir été béni et purifié par elle. Maintenant, les plus grands pécheurs meurent sans remords, presque sans trouble. — Cette stupide insouciance, en présence de si graves intérêts, ne peut s'expliquer que par l'ignorance. On a vu les plus grands impies, au moment de mourir, rendre justice à la religion par un retour sincère à ses saintes pratiques, ou du moins par des terreurs qui protestaient contre les paroles et les actions de leur vie. Mais l'ignorance abrutit, elle ôte jusqu'au doute. — Avec elle, vous vivrez sans remords, vous mourrez sans terreur, vous n'éprouverez pas même le désir de purifier votre conscience avant de paraître devant le souverain Juge. Connaissez-vous destinée plus affreuse?

O mon Dieu, quel malheur de ne pas vous connaître et de ne pas connaître suffisamment la religion que vous avez révélée au monde! On perd la foi, on meurt impénitent, et l'on tombe dans un malheur éternel. Faites-moi comprendre,

Seigneur, de quelle importance il est pour moi de m'appliquer sérieusement à l'étude de votre divine loi, pendant que cette étude m'est facile. Animez-moi d'un nouveau zèle pour entendre votre sainte parole et pour profiter des instructions que vous m'adressez par la bouche de vos ministres. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'assisterai exactement aux instructions de ma paroisse.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur l'indifférence.

L'indifférence est la grande plaie de notre siècle, elle est aussi un des écueils que vous avez le plus à redouter pour votre foi. Vous vous en garantirez, si vous considérez que l'indifférence, en matière de religion, est tout à la fois une singularité, une folie et un crime.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION SUR L'INDIFFÉRENCE.

L'indifférence est une singularité, soit que l'on interroge l'histoire, soit que l'on interroge le cœur humain.

1er POINT. — L'indifférence est une singularité, au témoignage de l'histoire. Oui, ce fut un phénomène inconnu à l'antiquité que cette tendance à se passer de Dieu, et ce sans-souci des choses du ciel qui signalent les temps où nous vivons. Les sociétés païennes avaient donné dans bien des écarts et dans bien des excès; mais elles avaient la religion en honneur, elles rendaient un culte public à la Divinité, elles punissaient de mort l'impie qui osait douter

de Dieu. Était-on menacé de quelque calamité publique, on s'efforçait d'apaiser la colère des dieux par des hécatombes. Avait-on éprouvé quelque événement heureux, on rendait aux dieux protecteurs de solennelles actions de grâces. C'est ainsi que, chez les Romains, nous voyons le triomphateur, après la victoire, monter au Capitole pour y remercier le maître des dieux. Voilà pour les siècles païens.

Les siècles chrétiens qui leur succédèrent sont loin de nous offrir les signes de l'indifférence. On n'en accusera pas les trois premiers siècles qui ouvrent l'ère chrétienne : ils ne sont autre chose qu'une arène sanglante où l'attache à un culte ancien et la foi en un culte nouveau semblent se disputer l'empire du monde. Le zèle pour la religion animait également les victimes et les bourreaux, à cette époque d'éternelle mémoire.

Après les persécutions, viennent les hérésies; la même foi qui avait jeté des légions de martyrs dans l'arène, suscite à l'Église d'intrépides défenseurs. Aux règnes de Constatin et de Valens, la société chrétienne se lève tout entière pour la défense de sa religion. Les évêques quittent leurs siéges et partent, des points les plus opposés, pour se réunir en conciles et anathématiser les novateurs. Une foule de saints docteurs vengent la foi véritable par d'immortels écrits.

A ces temps d'héroïsme et de science succède ce qu'on appelle le moyen âge. Qu'un siècle orgueilleux et impie accuse cette époque d'ignorance et de superstition, toujours est-il qu'on ne saurait l'accuser d'indifférence. C'est au moyen âge que les populations, à la voix de leurs évêques, bâtissent de tous côtés ces magnifiques églises gothiques, dont l'architecture légère s'élance vers le ciel, comme la prière dont elle est le symbole. C'est au moyen âge que nous voyons s'organiser les croisades, pour aller au

loin arracher les lieux saints aux profanes sectateurs de Mahomet. Tout cela est loin de ressembler à de l'indifférence.

Enfin arrive le seizième siècle : un moine apostat lève l'étendard de la révolte contre l'Église. — Alors commence une longue série de guerres religieuses qui portent en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, la désolation et la mort. C'est de la haine, de la fureur ; mais ce n'est pas de l'indifférence. Ce caractère est propre à notre siècle ; à lui, et à lui seul, était réservé le triste honneur de bannir Dieu des lois, des tribunaux, du sein des familles, du milieu des places publiques, et à le bannir aussi des cœurs, qui sont ses vrais sanctuaires. O mon Dieu ! quelle peine pour moi de voir votre saint nom blasphémé et votre culte abandonné ! Dieu de mon cœur, ne permettez pas que jamais je devienne indifférent à votre gloire et à mes intérêts les plus sacrés ; entretenez en moi le désir de vous aimer et de vous honorer d'autant plus que vous êtes plus méconnu et plus outragé dans le monde !

2e Point. — L'indifférence est une singularité monstrueuse, si l'on interroge les sentiments du cœur humain. En effet, l'homme n'est indifférent à rien ; tout ce qui le touche, de près ou de loin, peu ou beaucoup, éveille son attention, excite ses désirs ou ses craintes. S'agit-il de sa santé ? il pousse les soins et les précautions jusqu'aux moindres détails et souvent jusqu'au ridicule. — S'agit-il de son honneur ? c'est lui toucher à la prunelle de l'œil. Quelle délicatesse, quelle susceptibilité ! — Faut-il veiller aux intérêts et à l'accroissement de sa fortune ? les veilles, les fatigues, les sacrifices ne lui coûtent rien. On le voit également sensible au sort de ses amis ; leurs succès le réjouissent, leurs revers l'affligent ; il n'est pas jusqu'aux souffrances des malheureux qui ne provoquent sa pitié et souvent ses larmes.

« L'indifférence est tellement contraire à la nature de l'homme, que toutes ses facultés la repoussent. Intelligent, l'homme est avide de connaître ; sensible, il craint, il espère, il aime ; actif, il se plaît à produire au dehors ses pensées et ses sentiments[1] : » ainsi, nulle part et sur rien l'homme n'est indifférent. Il n'y a qu'une seule chose pour laquelle il semble contredire sa nature, c'est la religion et tout ce qui touche à la religion. Ici s'offrent à vos méditations les contradictions les plus monstrueuses : L'être fait pour la vérité dédaigne la science qui l'enrichirait des vérités les plus utiles. — L'être qui vit d'amour et de vertu repousse la religion, seule capable de satisfaire les aspirations de son cœur. — L'être condamné aux souffrances et aux larmes n'a que du dédain pour ce qui tend à perfectionner sa nature et à le consoler dans le malheur. — Comment expliquer ce phénomène ?

Il est d'autant plus inexplicable, qu'ici les intérêts les plus sérieux sont en jeu : il y va de la vie ou de la mort, du ciel ou de l'enfer. — Il est d'autant plus prodigieux que, dans toutes les autres choses où l'homme déploie le plus d'activité, ses efforts, ses démarches, ses sacrifices sont souvent perdus, parce que le succès ne dépend pas de lui. Ainsi, les soins qu'il prend de sa santé ne le garantissent pas des maladies ; les précautions dont il s'entoure pour conserver son honneur, ne le mettent pas à l'abri de la calomnie ; en dépit de ses calculs et de ses efforts, sa fortune est toujours incertaine. L'affaire du salut, au contraire, est entre ses mains, la réussite dépend de lui ; il est sûr du succès, s'il le veut, et il ne le veut pas ! — Il ne veut pas même y songer, et il n'y songe pas. Y a-t-il oubli plus monstrueux, conduite plus extravagante ?

O mon Dieu, quelle honte pour moi d'être si sensible

1. Mgr Frayssinous.

aux intérêts mesquins de cette vie d'un jour, et si indifférent aux intérêts sacrés de mon éternité! A me voir si ardent pour les choses de la terre, ne dirait-on pas que c'est mon corps qui est immortel, et que je suis créé pour la terre et non pour le ciel! Faites, ô mon Dieu, que j'éprouve désormais, pour mon salut, l'ardeur et le zèle que j'ai prostitués jusqu'ici aux vanités du monde. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me pénétrerai de plus en plus, par des réflexions sérieuses, de l'importance du salut.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'INDIFFÉRENCE.

L'indifférence est une folie.

1er Point. — Le propre de la folie, c'est de s'aventurer au hasard, sans motif, sans réflexion. Ainsi, que pour la gloire on affronte la mort, on se jette en aveugle au milieu des boulets qui frappent et moissonnent; la gloire a bien aussi sa folie; mais celle-là du moins on la comprend, on l'admire. — Que pour l'amitié, la vertu, la reconnaissance, on veuille mourir, on se sacrifie; ce dévouement se comprend, on ne peut qu'y applaudir. — Qu'emporté par une passion violente ou séduit par l'appât d'un grand intérêt, l'homme se précipite sans calculer les chances d'une démarche hasardeuse; la passion a aussi sa folie, et celle-là encore on la comprend. Mais rien de tout cela dans l'indifférent; il brave, il affronte, il s'expose sans passion, sans intérêt, sans réflexion. C'est la brute qui va devant elle. — C'est le fou qui se précipite vers l'abîme, sans savoir où il va, sans

vouloir y songer. — N'essayez pas de l'arrêter ; aux raisons les plus triomphantes, au zèle le plus ardent, aux vérités les plus terribles, l'indifférent oppose — quoi? — un bon mot, une niaise plaisanterie, un sourire plus niais encore, et il continue sa marche insouciante.

Tout ce qui fait la vie de l'homme moral et intelligent : vice, vertu ; vérité, erreur ; ciel, enfer, tous ces grands objets qui passionnent ou épouvantent, ne sont pour lui que des mots vides de sens, et qui ne réveillent aucun écho, ne remuent aucune fibre. Voulez-vous de l'ardeur, de l'énergie? prononcez à ses oreilles les mots plaisirs, honneurs, richesses. — Vous le voyez tressaillir. — C'est l'animal que le son de la trompette vient de réveiller et de rendre à toute son ardeur. — O intelligence, intelligence ! toi qui te nourris et vis de vérité ; toi dont la vertu est le charme, et Dieu le principe et la destinée, qu'es-tu devenue? Le corps devait être ton esclave, les organes t'avaient été donnés pour te servir, et c'est toi qui es l'esclave : ton ardeur, ton énergie, ton feu divin, tout est prostitué au service du corps et des passions ! Déplorez une telle dégradation de l'âme, suite nécessaire de l'indifférence, et priez Dieu qu'il daigne vous préserver des atteintes de cette horrible maladie.

2e Point. — Le bon sens dit qu'entre deux partis dont l'un offre toute sécurité sans aucun risque, l'autre tout risque sans profit, il faut choisir le plus sûr ; que c'est folie d'agir autrement. L'indifférent choisit précisément le parti le plus périlleux, le seul périlleux, et cela sans profit. « En effet, peut-on dire à l'indifférent, vous ne savez pas si la religion est vraie ou fausse, et dans cette incertitude vous prenez le parti de l'incrédulité, c'est-à-dire un parti dans lequel, si la religion est vraie, tout est perdu pour vous sans ressource ! Car, si elle est vraie, il y a un Dieu entre les mains duquel vous tomberez tôt ou tard ; vous avez une âme immortelle à sauver ; Jésus-Christ est le fils du Tout-Puissant ;

et l'Évangile est la divine loi sur laquelle nous serons jugés; l'enfer sera le partage de ceux qui auront refusé d'y croire. Rien de plus certain que tout cela, si la religion n'est pas une fable. Et vous, qui n'osez affirmer qu'elle en soit une, sur un simple doute, vous bravez ce Dieu, vous hasardez la destinée éternelle de cette âme, vous repoussez ce Sauveur, vous méprisez cet Évangile, vous courez à cet enfer! Se peut-il un égarement plus étrange? Que penseriez-vous d'un homme qui, dans le cours ordinaire de la vie, dans un procès, par exemple, où il s'agirait de ses plus chers intérêts, agirait comme vous, mettrait son mérite et sa gloire à ne prendre aucune précaution, ne ferait que rire des malheurs dont il est menacé, et rejetterait avec mépris tous les moyens qu'on lui offre de s'en garantir? Ne diriez-vous pas qu'il a perdu la tête? Et vous croiriez être moins insensé, vous qui, de gaieté de cœur, vous précipitez dans des dangers et des maux auprès desquels tout autre n'est rien, car il y va de tout par rapport à vous : de votre corps, de votre âme, de tous vos biens, de toutes vos espérances, de votre éternité. Et vous ne frémissez pas! et vous riez! Mais, de grâce, avez-vous donc fait quelque découverte nouvelle? Vous êtes-vous assuré que tout doive finir avec vous à la mort? ou, si la plus noble portion de votre être doit survivre, savez-vous ce qu'elle deviendra? n'aura-t-elle ni jugement à subir, ni justice à craindre? Je l'ignore, répondez-vous, et je ne m'en informe point : s'inquiéter de ces choses, c'est ce qu'on appelle superstition et faiblesse : n'en tenir aucun compte, douter, c'est être philosophe et esprit fort. Ah! qu'est-ce donc qu'être stupide? Car de quel nom appeler la folle arrogance de ces hommes qui se disent sages parce qu'ils se jettent au milieu des abîmes en se mettant un bandeau sur les yeux [1]? »

1. Le P. de Mac-Carthy.

3e Point. — La raison veut qu'à l'annonce d'un péril, quel qu'il soit, fût-il imaginaire, on s'informe, on soit sur ses gardes; c'est prudence, c'est sagesse! Eh bien, depuis dix-huit cents ans, la religion catholique, c'est-à-dire une religion qui, dans la sublimité de sa doctrine, dans la pureté de sa morale, dans ses bienfaits vis-à-vis de l'humanité entière, dans les prophéties qui l'annoncent, dans les miracles qui l'autorisent, dans le prodige de son établissement, porte tous les caractères de la divinité; le monde catholique, c'est-à dire tout ce qu'il y a eu de génies dans les arts et dans les sciences; tout ce qu'il y a eu de héros dans les camps et sur le trône; tout ce qu'il y a de saints dans le ciel, nous crie qu'un bonheur ineffable, éternel, doit être notre récompense si nous sommes fidèles; nous menace, au contraire, de maux dont la seule pensée fait frissonner d'épouvante, si, dans la balance, nous sommes trouvés trop légers. — Que fait l'indifférent? Il ne s'informe pas même de ce qui peut en être. Mais, au moins, cette insouciance est-elle fondée sur quelque autorité? A-t-il, pour agir ainsi et se rassurer au milieu de tant de raisons de trembler, des motifs sérieux? — Non! Il abandonne sa vie présente et son éternité aux prétextes les plus minces, aux autorités les plus suspectes : des préventions puisées dans de mauvaises brochures; des doutes que les passions ont soulevés et que la raison n'a jamais approfondis; l'exemple et les discours d'indifférents comme lui, d'ignorants comme lui, voilà ses preuves : elles feraient trembler tout homme raisonnable : pour l'indifférent, elles lui paraissent si convaincantes qu'elles le rassurent complétement.

O mon Dieu, aurais-je jamais cru que l'homme pût descendre à ce point de dégradation, que les vérités les plus terribles et ses intérêts les plus sacrés dussent le trouver indifférent! Gardez mon cœur, ô mon Dieu, contre les illusions des passions, de peur qu'il ne s'endurcisse; éclairez

mon esprit et préservez-le des ténèbres de l'erreur, de peur qu'il ne s'aveugle et s'égare. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me pénétrerai de plus en plus, par des réflexions sérieuses, de l'importance de mon salut.

SIXIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR L'INDIFFÉRENCE.

L'indifférence est un crime envers Dieu, 1° parce qu'elle méconnaît ses droits ; 2° parce qu'elle renferme, pour lui, un mépris insultant.

1er Point. L'indifférence méconnaît les droits de Dieu. — Les droits de Dieu vis-à-vis de l'homme, intelligence et amour, sont : de révéler, d'être cru, d'être aimé, d'être adoré. Dieu a le droit de révéler, c'est-à-dire de parler aux hommes pour leur manifester sa volonté et leur dicter ses lois. « Ce droit, qui oserait le lui contester? L'homme a bien, lui, le pouvoir de révéler ses pensées par la parole. — Mystère inexplicable! Et Dieu, qui est l'auteur de la pensée et de la parole, ne pourrait pas, lui aussi, les communiquer à sa créature? et il n'aurait pas le droit d'imposer aux hommes ses volontés, ses lois, sa parole? Nous les imposons bien à d'autres hommes, nous, créatures d'un jour! Qu'on dise que Dieu n'existe pas, à la bonne heure, mais une fois Dieu admis, connaît-on rien de plus absurde que ce mutisme obligé de Dieu vis-à-vis de l'homme! A Dieu donc lui seul de garder le silence au milieu de l'univers! Voltaire, Rousseau, Diderot et cette troupe d'impies qu'ils ont enfantés ne veulent pas que la

révélation soit possible; Dieu devra se taire pour leur obéir! Qui ne sent le ridicule d'une pareille prétention! On conçoit le silence imposé à l'homme quand Dieu parle, c'était la leçon que donnait autrefois le Prophète à la terre : *Sileat terra a facie ejus*[1]. Mais le silence imposé à Dieu quand l'homme parle, on ne le conçoit plus[2]. » Oui! Dieu a le droit de révéler, et ce droit nous impose le devoir d'écouter sa voix, d'étudier les lois qu'il nous donne, au moins de nous informer s'il a parlé, oui ou non. Comment accomplir ce devoir avec l'indifférence?

2° Dieu, ayant parlé, a le droit d'être cru. Il est la vérité même, la source de toute vérité : comme souveraine intelligence, il ne saurait être trompé; comme souveraine véracité, il ne saurait tromper. Ce caractère de véracité, attribut essentiel de la divinité, impose à tout homme le devoir de croire à cette parole qui ne trompe jamais. — Mais ce devoir, l'indifférent le foule aux pieds; — la foi demande l'adhésion de l'esprit, au moins le désir du cœur, et l'indifférence est l'inaction dans l'insouciance.

3° Dieu est la source de toute perfection; il a en lui, à un degré incommensurable, tout ce qui est beau, tout ce qui est aimable, tout ce qui est fait pour attirer, charmer, ravir le cœur; et où serait donc la source du beau, de l'aimable, si elle n'était pas en vous, ô Dieu qui êtes le souverain bien?

Non-seulement Dieu possède la beauté, mais il a en lui un trésor de bonté d'où jaillissent, sans fin et sans mesure, toutes les grâces, tous les dons, tous les bienfaits. Ce double titre : la bonté et l'amabilité, donne à Dieu des droits sacrés à notre reconnaissance et à notre amour. L'indifférent reconnaîtra-t-il ces droits mieux qu'il ne fait des autres? Son nom seul répond à cette question : il est indifférent! Il ne

1. Habac., II, 20. — 2. Le P. de Ravignan.

hait pas, mais il n'aime pas. — Il n'outrage pas, si vous voulez, mais il n'adore pas. Or, un enfant est-il quitte envers son père, par cela seul qu'il consent à ne pas l'outrager? Est-ce assez pour l'amitié et la reconnaissance de rester neutre en présence d'un ami et d'un bienfaiteur? Non, c'est tout autrement qu'on l'entend dans le monde, et c'est tout autrement qu'il faut l'entendre des devoirs de l'homme envers son Dieu. Non, mille fois non! Dieu révélateur et souverain législateur du monde, source éternelle de toute vérité, de toute beauté, ce n'est pas assez pour moi de ne pas vous outrager, il faut que je vous aime, que je vous adore, ou je méconnais vos droits.

2e Point. L'indifférence renferme, envers Dieu, un mépris insultant. — « Il n'y a rien dans le libertinage, dans l'impiété même, d'aussi insultant, pour la majesté divine, que cette dédaigneuse insouciance qui ne tient compte de rien et se rit de tout. L'impie blasphème et se révolte contre Dieu. — Fureur insensée! mais au moins il croit donc encore Dieu digne de sa haine! L'indifférent, lui, en fait l'objet de sa pitié. — Que l'Éternel abaisse sur l'homme un regard de pitié, ah! ce regard de pitié sur votre créature, Seigneur, je le désire, je l'implore! Mais l'homme, l'homme faisant de Dieu l'objet de sa pitié! Le néant se posant devant l'Être pour l'insulter de son mépris impuissant! Quel plus stupide, quel plus ridicule orgueil[1]! » Or, c'est là le crime de l'indifférent vis-à-vis de Dieu. On lui dit que le Verbe éternel s'est revêtu de notre mortalité, qu'il a souffert l'opprobre et la mort pour arracher l'homme aux puissances de l'enfer et lui ouvrir les portes du ciel, et il ne prend pas la peine de s'informer au moins de ce qu'il en est.

On lui dit que Dieu a fondé une société enseignante,

1. Le P. de Ravignan.

interprète infaillible de sa parole, dépositaire de la vérité, avec mission d'instruire et de gouverner les intelligences; et, au lieu d'étudier les droits de l'Église à sa foi et à sa soumission, il hausse les épaules et sourit avec dédain. — Dieu, dans sa miséricorde, a mis le pardon entre nos mains; il nous offre les sacrements comme la source de ses grâces; il nous appelle au ciel, au bonheur, à la possession de lui-même, si nous acceptons les conditions qu'il nous a imposées; en cas de refus, il nous menace de maux dont la seule pensée fait frissonner d'horreur, et l'indifférent n'en tient compte. — Au seul mot de confession, de communion, il tourne le dos, et un sourire insultant est toute sa réponse.

Si du moins il étudiait, s'il cherchait, dans un examen approfondi de la religion et des preuves sur lesquelles elle s'appuie, des motifs pour autoriser son dédain! Mais non, Dieu est le seul objet dont il ne se soit jamais occupé; la religion, la seule science qu'il n'ait jamais étudiée, la seule qu'il dédaigne d'étudier. — N'est-ce pas dire clairement à Dieu : Vous ne valez pas la peine que je m'occupe de vous. — Je ferai valoir mes terres, mon commerce, mon industrie. — J'irai à mes affaires, à mes plaisirs. — Pour vous, je ne veux pas même m'informer si vous existez, oui ou non! Le mépris peut-il être plus insultant!

O mon Dieu, comment des hommes peuvent-ils en venir à ce point de démence, d'être indifférents pour vous! Dieu si terrible et si aimable! comment ne pas vous aimer? et à défaut d'amour, comment ne pas vous craindre? Pour moi, ô mon Dieu, afin d'assurer ma fidélité à votre service, j'appellerai à mon aide la crainte et l'amour, je m'en revêtirai comme d'une armure contre les passions, les suggestions du démon et les séductions du monde, heureux si rien ne peut jamais me détourner de votre service et me séparer de la charité que je vous dois. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me pénétrerai de plus en plus, par des réflexions sérieuses, de l'importance du salut.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR

Considérations sur la grâce.

Vos devoirs sont nombreux, vous avez de grands obstacles à surmonter pour les accomplir, et vous êtes bien faible; rassurez-vous cependant; Dieu ne vous a pas délaissé, il met sa grâce à votre disposition ; si vous ne pouvez rien sans elle, avec elle vous pouvez tout [1]. Apprenez aujourd'hui à la connaître, en en considérant la nature et les différentes espèces.

1er Point. Nature de la grâce. — La grâce est un don surnaturel que Dieu nous accorde par sa pure bonté et par les mérites de Jésus-Christ, pour opérer notre salut. *La grâce est un don*. Ainsi, ce n'est ni une dette dont Dieu s'acquitte envers nous, ni une récompense que nous avons méritée à quelque titre que ce soit; c'est un don tout gratuit.

Ce don est surnaturel, il nous élève, ou tend à nous élever au-dessus de la condition de notre nature; il nous

1. Philip., IV, 13.

est accordé, non pas en vue des intérêts de cette vie présente, mais en vue des intérêts de l'ordre surnaturel. Ainsi, il ne faut pas regarder, comme des grâces proprement dites, certaines qualités plus ou moins distinguées, certaines perfections plus ou moins remarquables dont Dieu favorise quelques âmes privilégiées, comme l'élévation du génie, l'étendue de l'esprit, une mémoire heureuse, une imagination brillante, une conception aisée et facile. — Parce que ces qualités, quoiqu'elles élèvent celui qui les possède au-dessus du commun des hommes, ne l'élèvent cependant pas au-dessus de l'homme et de la condition de la nature humaine. Ce n'est pas de ces sortes de bienfaits qu'il s'agit quand on parle de la grâce.

C'est Dieu qui nous fait ce don. Nul autre que lui ne peut accorder la grâce : les anges et les saints, l'auguste Marie elle-même, peuvent bien le demander pour nous et nous l'obtenir par leur intercession, mais il ne sauraient nous la donner comme d'eux-mêmes et de leur propre fonds: la source en est en Dieu.

Dieu nous fait ce don par pure bonté ; nous n'y avons aucun droit, il pourrait nous le refuser sans blesser en rien sa justice ; il nous donne donc sa grâce par un effet de son infinie miséricorde.

En vue des mérites de Jésus-Christ. Quand Dieu voit notre néant et nos iniquités, il détourne les yeux avec dégoût, et sa justice s'apprête à nous frapper; mais la miséricorde lui présente la croix, et en considération du sang versé pour nous, de ce sang qui *mieux que le sang d'Abel ne cesse d'intercéder pour les péchés du monde*[1], il nous accorde les grâces qui doivent nous aider à satisfaire à sa justice.

1. Hebr., XII, 25.

Dieu nous donne la grâce pour opérer notre salut; C'est-à dire afin que, aidés pas le secours de la grâce, nous puissions faire des œuvres méritoires et parvenir au salut. C'est là le seul but digne de Dieu, c'est le but vers lequel nous devons tendre de tous nos efforts : que faisons-nous pour l'atteindre?

2e Point. — Il y a différentes espèces de grâces : les unes sont extérieures, les autres sont intérieures ; il y en a de naturelles, il y en a de surnaturelles. Les grâces extérieures sont des secours que Dieu nous accorde, en dehors de nous, pour nous porter au bien et nous conduire au salut éternel; tels sont les bons exemples qui nous animent à la vertu; les avis charitables qui nous éclairent sur nos défauts; la prédication évangélique qui nous remet devant les yeux les grandes vérités de la foi; les saintes lectures qui entretiennent en nous l'esprit de piété ; l'éducation chrétienne qui préserve nos jeunes années de la contagion du monde. Que de grâces de cette espèce vous environnent! Combien vous êtes aveugle si vous ne les voyez pas! Que vous êtes coupable si vous ne savez pas en profiter!

Les grâces intérieures sont celles que Dieu répand au dedans de nous, en vue de notre salut. Elles sont, ou de saintes inspirations qui éclairent notre esprit, ou de saintes affections qui touchent notre cœur. Ainsi, ces vives lumières qui vous illuminent tout à coup et vous font voir l'abîme où vous précipiterait telle ou telle tentation si vous y succombiez, — cette force que vous sentez en vous-même pour vous arracher à une occasion dangereuse, — ces remords qui vous déchirent au souvenir de vos fautes, — cette crainte des jugements de Dieu qui vous retient dans le devoir, — voilà autant de grâces intérieures que Dieu vous donne pour vous porter au bien et vous éloigner du mal; n'y résistez jamais, ce serait résister à l'Esprit saint lui-même.

Les grâces extérieures toutes seules ne suffisent pas pour

nous conduire au salut; il faut que Dieu y joigne une grâce intérieure qui éclaire l'esprit, excite la volonté. Saint Paul compare la prédication de l'Évangile et les autres grâces extérieures aux travaux du laboureur, et la grâce intérieure à l'accroissement que Dieu donne à la semence. Le travail du laboureur ne produit rien, si Dieu ne donne la fertilité à la terre et l'accroissement aux semences; de même, les grâces extérieures restent stériles, si Dieu n'y joint l'onction de la grâce intérieure.

Cette seconde grâce accompagne presque toujours les grâces extérieures: ainsi, quand vous êtes témoin d'une bonne action, quand vous entendez la parole de Dieu, quand vous faites une bonne lecture, soyez attentif à ce qui se passe au dedans de vous, et vous sentirez la grâce qui vous sollicite, qui vous invite à imiter ce que vous voyez, à mettre à profit les bons avis qui vous sont donnés. C'est par l'effet de cette double grâce que les Ninivites firent pénitence à la voix de Jonas, que le bon larron se convertit à la vue de la patience admirable de Jésus-Christ. Hélas! les grâces vous environnent, elles vous éclairent, elles vous pressent; combien sont perdues par votre lâcheté! Tremblez d'attirer sur vous les malédictions dont Dieu menace les cœurs sourds à sa voix, quand il s'écrie: « Malheur à vous, Corozaïm, malheur à vous, Bethsaïde, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous l'avaient été dans Tyr et Sidon, il y a longtemps qu'elles eussent fait pénitence sur le sac et la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous[1]. »

O mon Dieu, vous m'avez environné de vos grâces! au dehors comme au dedans de moi, tout me rappelle à vous,

1. Luc, x, 13 et 14.

tout me porte à vous aimer, tout me prêche la vertu et la sagesse. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je foule aux pieds le prix de votre sang, en rendant inutiles tous les moyens de salut que vous me prodiguez avec tant de miséricorde. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne résisterai jamais aux inspirations de la grâce.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRACE[1].

De la grâce actuelle.

1er Point. — La grâce dont il s'agit en ce moment n'est point cette grâce permanente qui purifie et sanctifie l'âme; il s'agit de la grâce actuelle, de cette motion passagère, souvent momentanée, que nous imprime la miséricorde divine, pour nous aider dans la pratique du bien; il s'agit du plus précieux de tous les dons que Dieu puisse nous accorder sur la terre; don surnaturel dans son principe, qui est Dieu; dans ses motifs, qui sont les mérites de Jésus-Christ; dans son effet, qui est de nous faire pratiquer des œuvres méritoires; dans son but, qui est le céleste séjour; don qui fait les justes et leur procure la persévérance; qui anime les pénitents et les soutient dans leurs travaux; qui prévient les pécheurs et les retire de leurs voies criminelles; don qui repousse les tentations, réprime les passions, rectifie les inclinations, réforme les habitudes; don des dons, source abondante de cette eau

1. Tirée de La Luzerne.

salutaire qui éteint les feux de notre concupiscence, qui étanche notre soif des biens présents, et qui jaillit pour nous jusque dans la vie éternelle.

Le grand docteur de la grâce, qui en avait été le miracle, saint Augustin, dit qu'elle est une bonne concupiscence opposée à la concupiscence vicieuse. Agissant toutes les deux par des moyens semblables, mais dans des sens contraires, elles produisent des effets opposés. L'une et l'autre préviennent les mouvements et les lumières de la raison naturelle. L'une et l'autre nous inclinent d'une douce manière, soit au bien, soit au mal. L'une nous présente le vice sous les formes les plus spécieuses; l'autre nous découvre toute la beauté de la vertu; ce sont deux souffles : l'un favorable, qui nous conduit au port; l'autre contraire, qui nous pousse vers l'abîme. O mon Dieu, faites qu'entre ces deux impulsions opposées, je résiste toujours à celle qui me pousse vers le monde et ses plaisirs, et que je suive toujours celle qui me porte à vous et à l'accomplissement de votre loi.

2e Point. Manière dont la grâce agit sur l'âme. — Il y a en nous deux facultés qui concourent surtout à l'accomplissement de tous nos actes réfléchis : l'intelligence et la volonté. L'intelligence est comme l'œil de notre âme, qui nous montre le bien et le mal; la volonté est la force qui donne l'impulsion à toutes nos facultés. Dieu, en nous créant, a donc mis dans notre intelligence un certain degré de lumière qui nous rend capables d'acquérir des connaissances plus ou moins étendues; en même temps, il a donné à notre volonté une certaine énergie pour réprimer nos passions. Cette lumière et cette force sont naturelles, puisque nous les tenons de notre nature; mais dépravées et affaiblies par le péché d'Adam, elles sont désormais impuissantes pour la vérité et surtout pour la vertu. La grâce actuelle est un secours, c'est-à-dire un supplément ajouté

à cette lumière, à cette force qui sont en nous naturellement, mais elle ne remplace et ne violente ni l'une ni l'autre.

La grâce, dit saint Bernard, excite la volonté en lui inspirant de bonnes pensées; elle la guérit en changeant ses affections; elle la fortifie en la portant aux bonnes actions, et la volonté consent et coopère à la grâce en en suivant les mouvements. Ainsi, ce qui d'abord a été commencé dans la volonté par la grâce seule, se continue et s'accomplit conjointement par la grâce et la volonté, mais en telle sorte que, tout se faisant dans la volonté et par la volonté, tout vient cependant de la grâce. Maintenant, si Dieu déchirait le voile qui dérobe à vos yeux mortels les opérations de sa grâce, de quelle reconnaissance, de quelle admiration ne seriez-vous pas frappé en voyant tout le travail de la grâce pour maintenir le juste dans les voies de la justice, ou rappeler le pécheur de ses égarements? Vous la verriez, sentinelle infatigable, veiller à la porte d'un cœur coupable pour épier le moment où elle pourra se faire entendre — *Sto ad ostium et pulso* [1]; — exciter les remords qui déchirent pour guérir; inspirer le dégoût de la vie qui fait soupirer après une vie meilleure; essayer tour à tour des regrets sur le passé, des terreurs pour l'avenir; frapper le pécheur dans sa fortune pour l'en détacher, dans son corps pour lui rappeler qu'il a une âme, dans ce qu'il aime pour lui faire reporter ses affections vers le souverain bien. Vous la verriez flétrir les jouissances de la terre, afin de conserver le parfum de la vertu dans un cœur resté pur; et répandre une amertume salutaire sur les sources empoisonnées où il croyait puiser la félicité, pour le garantir de leurs poisons.

3e Point. Nécessité de la grâce. — Vous devez placer au

1. Apoc., III, 20.

premier rang de tous les maux que vous a faits le péché d'Adam l'obscurcissement de votre intelligence et la dépravation de votre volonté. Aveugle, vous ne pouvez voir ce qui est utile pour votre salut; porté au mal dès votre naissance, vous ne pouvez vous sauver sans le secours de la grâce : Sans moi, dit le Sauveur, vous ne pouvez rien. Prenez garde, dit saint Augustin expliquant ces paroles, soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidé de Celui sans lequel on ne peut rien faire. Saint Paul, l'apôtre et le docteur de la grâce, vous enseigne que, de vous-même, vous n'êtes pas capable de former une bonne pensée, et que, si vous en êtes capable, c'est par l'assistance divine.

Le monde ne connaît pas les mystères de la grâce, il ne voit dans l'homme que sa faiblesse et ses passions : voilà pourquoi il ne croit pas à la vertu. D'un autre côté, des cœurs trop présomptueux comptent sur eux-mêmes, ils croient pouvoir acquérir et conserver la vertu par leurs propres forces, et ils s'isolent de Dieu. Cette confiance orgueilleuse est la cause ordinaire de tant de chutes qui affligent l'Église. Saint Pierre est tombé parce qu'il a compté sur ses bonnes dispositions; combien d'autres ont eu le même sort! Profitez de ces exemples : reconnaissez humblement la faiblesse qui vous empêche de vous élever à aucun bien dans l'ordre spirituel, qui vous empêche de repousser de vous aucun mal. Reconnaissez le besoin que vous avez du secours de Dieu généralement, absolument, et pour quoi que ce soit dans l'ordre du salut. Rien de plus aisé, à ce qu'il semble, que de prononcer le nom de Jésus, et cependant, vous dit l'Apôtre, vous ne pouvez le prononcer comme il convient que par le Saint-Esprit [1].

O mon Dieu, dans quelle dépendance je suis de vous! Mais

1. I Corinth., XII, 3.

que vous êtes bon de vouloir bien suppléer à mon ignorance par vos lumières, à ma faiblesse par votre force! Faites, Seigneur, que je profite de toutes vos grâces, et que, docile à vos miséricordieuses inspirations, j'arrive au bonheur que vous réservez à ceux qui auront su vous rester fidèles! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne résisterai jamais aux inspirations de la grâce.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRACE.

De la grâce sanctifiante.

La grâce sanctifiante est, de tous les biens que vous puissiez posséder, le plus désirable et le plus précieux : vous en serez convaincu lorsque vous en aurez médité la nature et les effets.

1er Point. — La grâce sanctifiante, dit Bossuet, est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et rend l'âme qui la possède intérieurement pure et agréable aux yeux de Dieu, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ses eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle, c'est-à-dire qu'elle élève cette âme jusqu'à l'heureux état de la perfection. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs : sur les yeux, par la modestie ; dans les paroles, par le silence religieux, et par une sainte retenue à parler ; en un mot, une personne que

remplit l'Esprit de Dieu paraît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens, mais toute pleine des vertus et de l'Esprit de Jésus-Christ.

La grâce sanctifiante est plus qu'un don de Dieu, c'est la participation de la vie de Dieu en nous. « Dieu n'a rien mis de sa vie, de sa substance dans l'univers; mais dans une âme, quand il lui donne la grâce, il commence à la faire participer de sa vie; non pas que cette âme perde sa vie propre, mais elle mêle sa vie mourante, passagère, changeante, à la vie de Dieu qui descend en elle, car la grâce, c'est le commencement de la gloire en nous[1]. »

La grâce sanctifiante est plus qu'un don de Dieu, plus que la participation de Dieu en nous, c'est Dieu lui-même habitant en nous, selon les paroles du divin Maître : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure*[2]. C'est pour exprimer ces heureux effets de la grâce dans nos âmes qu'on l'appelle sanctifiante, c'est-à-dire qui rend saint. En effet, son magnifique privilége, c'est de nous rendre saints devant Dieu dès qu'elle est en nous. Comprenez bien cette parole, *nous rendre saints*. La sainteté ne consiste donc pas à opérer des miracles, à faire des choses extraordinaires; pour être saints, il suffit que nous soyons en état de grâce. Combien ces pensées sont consolantes, et quel courage elles doivent vous donner pour conserver en vous la grâce qui fait les saints.

Cette grâce s'appelle aussi habituelle, pour nous faire entendre qu'elle n'est pas seulement, comme la grâce actuelle, un mouvement passager, une espèce de messager céleste qui nous quitte, sa mission accomplie, mais un état perma-

1. A. Combalot. — 2. Joan., XIV, 23.

nent, un hôte aimable, comme dit l'Eglise, *Dulcis hospes animæ*, qui se plaît avec nous, et habite la maison de notre âme tant que le péché ne vient pas l'en chasser. Puissiez-vous mériter de le posséder toujours!

2e Point. Estime que vous devez faire de la grâce. — 1° Si une chose doit être estimée en proportion du prix qu'elle a coûté, rien n'est plus précieux que la grâce. Elle n'a pas été achetée au prix de l'or et de l'argent, mais au prix inestimable du sang d'un Dieu[1]. Les grâces sans nombre que Dieu ne cesse de vous prodiguer sont autant de gouttes du sang de Jésus-Christ qui tombent, tantôt sur votre esprit pour l'éclairer tantôt sur votre cœur pour l'enflammer. S'il vous avait été donné d'assister sur le Calvaire à la mort de Jésus-Christ, avec quel religieux empressement n'eussiez-vous pas recueilli chaque goutte du sang divin qui s'échappait des plaies du Sauveur? Pourquoi donc êtes-vous si peu attentif à le recueillir quand Dieu le répand sur vous par l'effusion de se, grâces?

2° Vous venez d'apprécier la grâce d'après ce qu'elle a coûté, appréciez-la d'après ce qu'elle peut vous valoir. Il n'y a pas de grâce qui, bien secondée, ne puisse devenir pour vous le principe d'une vie immortelle. C'est à une seule grâce que Madeleine a dû sa conversion; c'est un seul regard de Jésus qui a provoqué les larmes de saint Pierre et lui a révélé toute l'étendue de sa faute; c'est une seule parole qui a éclairé saint Paul et a fait d'un persécuteur un vase d'élection; enfin, c'est à sa fidélité à une première grâce que saint Augustin a dû sa conversion. Qu'il y a longtemps que vous-même seriez à Dieu et à la vertu si, comme tous les saints, vous eussiez répondu à l'appel de la grâce.

3° La grâce est le principe de notre véritable grandeur. « Il n'y a de grand dans les hommes, dit Massillon, que ce

1. Petr., I, 18 et 19.

qui vient de Dieu : la droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer. Tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. » Aussi est-ce par la grâce, et par elle seule, que vous êtes quelque chose devant Dieu. Ayez en partage les richesses, la noblesse, la science, la beauté, rien de tout cela n'attire et ne mérite les regards de Dieu. Mais êtes-vous en état de grâce, oh! alors, fussiez-vous ignorant, disgracié de la nature, revêtu de haillons, vous êtes l'enfant de Dieu, l'objet de ses divines complaisances. C'est donc la grâce qui vous donne toute votre noblesse spirituelle.

4° La grâce est la source de tous nos mérites. En vain paraîtrez-vous aux yeux du monde riche en vertus et en bonnes œuvres, si tout cela n'est pas marqué du sceau de la grâce, tout cela est, dans l'ordre du salut, comme s'il n'était pas. Vos vertus sont des vertus nulles pour le ciel, vos œuvres sont des œuvres mortes pour l'éternité. Le divin Maître nous fait suffisamment comprendre cette vérité par ces paroles : Je suis la vigne, vous êtes les branches ; de même que la branche séparée du tronc ne peut produire aucun fruit, ainsi vous n'êtes que des branches inutiles et bonnes à être jetées au feu, si vous n'êtes unis à moi par la charité [1]. Voilà ce qu'est la grâce, voilà ce qu'elle nous vaut! Et cependant, ô inconcevable aveuglement! nous l'estimons à peine, nous la demandons sans ferveur, nous la perdons sans regret! Quand est-ce que nous comprendrons enfin nos véritables intérêts?

O mon Dieu! c'est votre sang que je foule aux pieds quand j'abuse de vos grâces! C'est mon salut éternel que

1. Joan., xv; 5, 6.

j'expose lorsque je ferme mon cœur à vos saintes inspirations ! Faites que je leur sois désormais fidèle et que je n'aie pas le malheur d'ajouter à mes fautes passées le mépris des bienfaits dont vous ne cessez de me combler. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle aux moindres inspirations de la grâce.

QUATRIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRACE[1].

De nos devoirs envers elle.

1er Point. Votre premier devoir envers la grâce, c'est de la désirer. — Vous devez désirer ardemment ce qui est pour vous le moyen unique, et le moyen assuré, de parvenir à un bonheur sans mesure et sans fin. C'est là une vérité qui repose sur la raison, sur la foi et sur la nature ; car il est contraire à toutes les lois de la raison, de la foi et de la nature de ne pas désirer notre bonheur. Or, c'est au ciel que vous trouverez le bonheur que votre âme réclame, le seul qui soit vraiment digne de ce nom. Mais vous n'ignorez pas que la grâce est le moyen nécessaire, le moyen unique pour arriver au ciel : elle seule, en effet, peut vous donner la force de vaincre les obstacles qui s'opposent à votre salut ; elle seule aussi peut donner le mérite à vos bonnes œuvres. La grâce doit donc être, si vous entendez vos intérêts véritables, l'objet de vos vœux les plus ardents. Quel est le soldat qui, sur le champ de bataille, ne désire être fortifié d'un secours qui lui assure la victoire ? Si votre vie est une

1. Tirée en partie de La Luzerne.

guerre continuelle, et l'Esprit saint vous le certifie[1], vous devez soupirer après le secours tout-puissant qui doit vous faciliter le triomphe sur tous vos ennemis. Rentrez un instant au dedans de vous-même, examinez quel désir vous avez de la grâce, et quelle estime vous en avez fait jusqu'ici.

2e POINT. Votre second devoir envers la grâce, c'est de la demander. — Dieu vous a promis sa grâce, il désire même vous l'accorder; mais il veut que vous la lui demandiez. Cette disposition de sa providence est un nouveau bienfait. Il établit ainsi entre lui et vous une aimable communication de prières et de grâces : de prières, qui de vous s'élèvent jusqu'à lui; de grâces, qui de lui descendent jusqu'à vous. Mais c'est aussi une règle de justice; en effet, si la grâce prévient spontanément nos vœux et nos mérites, il n'en est pas moins vrai qu'elle est en même temps la récompense de nos bonnes œuvres et le fruit de nos prières. Ainsi, la grâce nous inspire la volonté de prier; mais ensuite, notre prière, animée par la grâce, nous en obtient d'autres plus puissantes, qui donnent à l'intelligence des lumières plus claires, à la volonté des impulsions plus vives, au cœur des sentiments plus affectueux. Serait-il de la dignité et de la justice de Dieu d'accorder ses grâces privilégiées à celui qui ne les demande pas? Non, sans doute. De là cette recommandation du divin Rédempteur : *Demandez, et il vous sera accordé; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert; car quiconque demande obtient, celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe*[2]. Suivez ce conseil, et que vos prières ne cessent de solliciter la grâce. Vous êtes juste? tant mieux, adressez-vous avec confiance au trône de la miséricorde, et implorez la grâce de la persévérance. Vous êtes pécheur? point de décourage-

1. Job, VII, 1. — 2. Luc., XI, 9 et 10.

ment ; mais demandez avec confiance au Dieu de votre salut la grâce dont vous avez besoin pour revenir à lui.

3e Point. Votre troisième devoir envers la grâce, c'est d'y coopérer. — Le petit oiseau, dit saint François de Sales, n'a pas seulement besoin, pour voler, de l'air et du vent, il a besoin aussi d'agiter les ailes et de se donner du mouvement. De même, le chrétien ne s'élèvera pas à la pratique de la vertu avec la grâce toute seule, il faut qu'il la seconde par les efforts de sa propre volonté. Celui qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. Dieu, par sa grâce, ne prétend pas gêner notre liberté, il ne veut que l'aider. Si la grâce nous sanctifiait sans notre concours, elle nous ôterait tout mérite, et le ciel cesserait d'être ce qu'il est, d'après les livres saints, une récompense et une conquête. Comprenez donc que ce n'est pas assez de désirer la grâce, de la demander, mais qu'il faut encore en suivre les saintes inspirations. Puisse-t-elle vous trouver toujours docile à sa voix, puissiez-vous l'écouter toujours avec un religieux respect et la plus parfaite soumission ! Repassez en ce moment les diverses circonstances où la grâce s'est fait sentir à votre cœur, et voyez comment vous y avez correspondu.

4e Point. — Les devoirs que vous venez de méditer semblent se rapporter plus particulièrement à la grâce actuelle ; il en est deux autres qui regardent tout spécialement la grâce sanctifiante. Le premier, c'est de la conserver avec soin. Vous savez quelle est devant Dieu toute votre grandeur et toute votre noblesse, la source de tous vos mérites, le principe de votre salut ; elle est donc votre bien le plus précieux. Voyez avec quelle sollicitude une mère veille sur son enfant ! Elle a raison, car cet enfant est tout pour elle, c'est sur lui que sont concentrées toutes ses espérances. Mais la grâce n'est-elle pas tout pour vous ? n'est-ce pas d'elle que dépend votre salut éternel ? Pourquoi donc veillez-vous si

peu pour la conserver? qu'estimerez-vous, si vous ne l'estimez pas?

Votre deuxième devoir à l'égard de la grâce sanctifiante, c'est de la recouvrer le plus tôt possible s'il vous arrive de la perdre. Voyez le négociant qui a éprouvé une perte ou un revers de fortune : que de veilles, que d'efforts pour réparer cette perte, pour combler ce déficit! Voyez l'ami qui croit avoir perdu l'affection d'un ami, à quelles démarches ne se résigne-t-il pas pour la reconquérir! Et le malade étendu sur un lit de souffrance, que ne fait-il pas pour recouvrer la santé? Eh bien, par le péché, vous avez perdu plus que votre fortune, plus que le cœur d'un ami, plus que la santé : vous avez blessé le cœur de votre Dieu, souillé votre âme, perdu vos droits au ciel. Quelle folie et quel crime si vous restiez indifférent à un pareil malheur!

O mon Dieu! je suis faible, pauvre et ignorant; faites-moi sentir vivement ma misère et mon impuissance, afin que je comprenne bien le besoin que j'ai de vous. Mettez, dans mon esprit, une estime profonde de la grâce; dans mon cœur, le désir ardent de l'obtenir; dans ma volonté, la résolution généreuse de tout sacrifier plutôt que de la perdre; placez sur mes lèvres ces prières brûlantes qui savent trouver le chemin de votre cœur et provoquer l'abondance de vos dons. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans être en état de grâce.

CINQUIÈME JOUR

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LA GRACE.

Réflexions sur les qualités que doit avoir notre correspondance à la grâce.

1er Point. Notre correspondance à la grâce doit être prompte. — Il y a dans la vie de ces circonstances et de ces moments heureux que la grâce semble choisir de préférence, et où les voies du salut s'ouvrent, devant nous, larges et faciles. C'est un secret malaise qui nous dégoûte du monde et nous montre la vertu comme le port au milieu de la tempête. C'est un regret amer au souvenir de nos fautes ou une vague inquiétude à la pensée de notre avenir. C'est la mort d'un ami, d'un parent ; c'est un souvenir plein de douceur qui nous ramène à la ferveur de nos jeunes années ; c'est enfin une inspiration soudaine qui nous pousse vers Dieu. Heureux le pécheur qui sait saisir ces moments précieux, il est sauvé ! A ces moments, en effet, tout devient facile : la ferveur exalte l'âme, la grâce soutient le courage, le cœur sent en lui-même une énergie qu'il n'a jamais éprouvée. Ne craignez rien, disait Monseigneur Wiseman, le péché semble avoir creusé entre vous et la vertu un abîme infranchissable ; mais du moment que vous voudrez revenir, Dieu mettra sa main dans la vôtre et vous fera franchir tous les obstacles.

Cette promptitude à profiter du moment de la grâce, nous la remarquons dans toutes les conversions rapportées par nos saints livres. Dès que Madeleine sait que Jésus-Christ est chez Simon le Pharisien, *soudain* elle vient se jeter à ses pieds. — A peine l'enfant prodigue a-t-il formé le projet de revenir à son père que, *soudain*, il se

lève et se met en route. — Dès que le Sauveur a parlé à saint Mathieu, celui-ci quitte son comptoir et ne pense ni aux difficultés qu'il va rencontrer, ni aux avantages qu'il abandonne. — Docile à la voix qui l'appelle, Pierre jette ses filets, laisse sa barque et se met à la suite de Jésus-Christ.

La grâce parle à tous avec la même force, et cependant combien de Madeleines restent dans leurs habitudes, combien de prodigues ne reviennent point! Pourquoi? parce qu'ils ne savent pas répondre à la voix de Dieu aussitôt qu'il les appelle! On attend, on hésite, on remet à une autre époque; le bon mouvement s'affaiblit, la lumière s'éloigne, et l'on reste ce que l'on était. Nautonniers insouciants, nous ne voulons pas profiter des éclairs qui, au sein de la tempête, nous découvrent les rochers contre lesquels nous allons nous briser; nous restons au milieu des écueils et nous y trouvons la mort.

2e Point. Notre correspondance à la grâce doit être généreuse. — Lorsque la grâce se présente à la porte de notre cœur, c'est un ami qui vient nous visiter : il faut donc l'accueillir avec empressement; — c'est un auxiliaire qui vient nous offrir son appui : il faut donc l'accueillir avec reconnaissance. — Si la grâce est secondée par une volonté énergique, elle rend le chrétien capable des plus héroïques sacrifices. Voyez quelle générosité dans les Mages, dans Madeleine, dans l'enfant prodigue; que d'obstacles devaient retenir ces cœurs que la grâce appelait! L'attache à un culte héréditaire, la crainte des railleries, la force de l'habitude, les répugnances de l'orgueil, la longueur et la difficulté du chemin, la crainte des reproches, tout est méprisé, foulé aux pieds. Voilà à quel héroïsme la grâce élève une âme qui veut fortement.

C'est dans une âme de ce caractère que, selon l'expression de Bossuet, la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Une

âme qui a reçu la grâce, qui sait bien la conserver et y être fidèle, dit saint Vincent de Paul, ressemble à l'aube du jour, qui n'est qu'un point à son lever, et qu'on voit arriver en peu d'heures à son midi, en jetant un éclat éblouissant. Si la grâce, au contraire, ne trouve qu'une volonté indécise, une âme molle et sans vigueur, elle retourne à Dieu en abandonnant, peut-être pour toujours, cette âme pusillanime.

Pour correspondre à la grâce, il faut que vous sachiez vous élever au-dessus des répugnances de la nature ; faire taire les plaintes du cœur, les murmures de l'orgueil ; fermer l'oreille à la voix des passions. Ces ennemis domestiques, comme les appelle l'Esprit-saint[1], ne manqueront pas de vous dire ce qu'ils disaient autrefois à saint-Augustin : Quoi ! Augustin, tu veux nous quitter, nous qui sommes tes amis, nous qui t'avons procuré tant de jouissances. — Tu veux nous quitter, et pourquoi ? pour t'engager au service d'un maître difficile, pour t'assujettir à des pratiques ennuyeuses, pour te donner à la vertu, qui t'imposera toutes sortes de privations ? — Sachez fermer l'oreille à la voix de ces sirènes ; pensez qu'il s'agit pour vous d'une éternité ; mettez l'affaire du salut au-dessus de tout le reste, et consentez à tout perdre, plutôt que de perdre votre âme.

3e Point. Notre correspondance à la grâce doit être constante. — Dans les voies du salut, l'important n'est pas précisément de bien commencer, c'est de bien finir. Judas avait bien commencé, il a mal fini, et il est réprouvé ; sainte Madeleine, saint Augustin et tant d'autres avaient mal commencé, ils ont bien fini, et ils sont sauvés. Écoutez le Sauveur qui vous dit : *Celui-là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin* [2]. Ainsi, dans la vie chrétienne, la

1. Mich., VII, 6. — 2. Matth., XXIV, 13.

persévérance est tout; mais aussi, sachez-le bien, là est la grande difficulté. Tant que nous sommes enfants, le démon semble ne pas attacher une grande importance à nous pervertir; il nous laisse remplir, sans trop de difficultés, nos pratiques de dévotion; notre foi est vive, notre amour pour Jésus-Christ est plein de douceur, la piété n'a pour nous que des charmes, on dirait que le démon respecte ou méprise l'innocence du premier âge; il réserve les grands coups pour plus tard, et le plus tard ne tarde guère.

A peine sortons-nous de l'adolescence que nous nous sentons entourés d'écueils, assaillis de tentations, découragés par mille difficultés inconnues jusque-là, qui provoquent de douloureuses défaillances et d'innombrables défections. Hélas! dit saint Bernard, de dix vaisseaux qui s'embarquent sur l'Océan, à peine en est-il un qui fasse naufrage, et de dix âmes qui s'embarquent sur la mer du monde, à peine en est-il une qui arrive au ciel! Tremblez donc pour votre persévérance, et que les difficultés, bien loin de vous décourager, ne servent qu'à vous donner une nouvelle ardeur.

O mon Dieu, votre grâce ne cesse de parler à mon cœur; elle m'invite, elle m'appelle, elle me presse de me donner tout entier à vous. Seigneur, achevez votre triomphe; parlez encore plus fort, brisez tous les liens qui m'attachent au monde et à mes passions. Faites que je suive promptement, généreusement, constamment, cette voix intérieure qui m'appelle au bonheur, en m'appelant à vous et à la pratique de mes devoirs. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je correspondrai fidèlement aux inspirations de la grâce.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur l'abus des grâces.

Trois considérations doivent vous faire trembler au sujet de l'abus des grâces. Cet abus est fréquent, il est criminel, il est funeste.

1er Point. L'abus des grâces est fréquent. — Il est de foi que la grâce nous prévient, qu'elle ne cesse de nous solliciter au bien. Chacun de nous a toujours les grâces suffisantes pour opérer son salut; il en est bien peu auxquels Dieu n'envoie, de temps à autre, des grâces toutes spéciales. Eh bien ! verrait-on si peu de conversions parmi les pécheurs, si peu de progrès parmi les personnes pieuses, si l'abus des grâces n'était pas aussi fréquent ? Lorsque Dieu nous appelle tous à lui et donne à tous les moyens et les secours nécessaires pour répondre à sa voix, comment se fait-il donc qu'un si petit nombre entre dans la voie étroite, quand la multitude se précipite et se presse dans la voie large? N'est-ce point parce que le petit nombre profite des grâces, tandis que la multitude en abuse ?

Mais pourquoi chercher ailleurs qu'en vous-même des preuves de cette effrayante vérité ? Pourrez-vous bien vous rappeler, sans être saisi d'effroi, toutes les grâces que vous avez reçues jusqu'ici. — Grâce d'une éducation chrétienne. La plupart des jeunes gens et des jeunes personnes sont élevés dans l'ignorance de leurs devoirs, dans l'oubli de Dieu, dans le mépris pour la piété; vous, au contraire, vous avez reçu dès l'enfance les leçons de la vertu, et la piété a parfumé vos jeunes années. — Grâce des saintes instructions! Combien de fois la parole de Dieu, sous toutes les formes, n'a-t-elle pas fait luire les plus vives lumières dans votre esprit et jeté d'heureuses émotions dans votre cœur?

— Grâce des sacrements. Vous êtes comme l'arbrisseau planté le long des eaux vives; les sacrements, semblables à des sources fécondes, coulent près de vous, vous n'avez qu'à vous approcher pour y puiser à longs traits. — Que de confessions vous ont rendu l'amitié de Dieu? — Que de communions vous ont donné le vin qui fait germer les vierges et le pain qui fait les forts! — Grâce des bons avis, grâce des saintes inspirations, grâce même des remords, rien ne vous a manqué. — O mon Dieu! quel fruit ai-je retiré de toutes ces faveurs dont votre miséricorde s'est montrée si prodigue envers moi? Si je n'avais jamais abusé des grâces, serais-je si peu fervent?

2e Point. L'abus des grâces est criminel. — A voir la la conduite de la plupart des chrétiens, à les entendre raisonner sur l'usage des grâces reçues, on dirait vraiment que la grâce est une de ces choses sans valeur dont nous pouvons disposer au gré de nos caprices, sans avoir à en rendre compte à personne; c'est oublier les premières notions du christianisme que de penser ainsi. — En effet, l'abus des grâces nous rend criminels: 1° envers nous-mêmes. Vous ne sauriez ignorer le besoin que vous avez de la grâce, vous savez fort bien que sans elle vous ne pouvez rien pour votre salut. Que faites-vous donc lorsque vous résistez aux saintes inspirations de la grâce? Vous ressemblez au malheureux qui, entraîné par le torrent, refuserait de saisir la main qui veut le sauver; vous jouez votre salut, vous vous exposez à une mort éternelle. Quel crime! Si l'homme qui compromet sa santé par ses imprudences, ou expose sa vie témérairement, est coupable aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi, serez-vous innocent, lorsque, par une monstrueuse indifférence, vous négligez d'entretenir en vous la vie spirituelle, et que vous compromettez la grande affaire de votre éternité?

2° L'abus des grâces rend criminel envers Dieu. Le

don de la grâce est le don de Dieu par excellence ; c'est, de tous ses bienfaits, le plus précieux, le plus magnifique ; or, ignorez-vous que le mépris d'un bienfait est une insulte au bienfaiteur ? En méprisant la grâce, c'est Dieu que vous méprisez ; en lui résistant, vous avez résisté, selon le langage de saint Paul, à l'Esprit saint lui-même, qui est l'esprit de grâce ; et, parce que la grâce est le prix des souffrances et du sang du divin Rédempteur, toutes les fois que vous résistez à la grâce, vous foulez aux pieds le sang de Jésus-Christ, vous anéantissez, par rapport à vous, le mérite de sa mort. Essayez de comprendre le crime d'une pareille ingratitude, et puissiez-vous être docile à cet avis de l'Apôtre : *Nous vous exhortons à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain*[1].

3e Point. L'abus des grâces est funeste. — L'âme infidèle à la grâce est cette terre dont parle saint Paul qui, *abreuvée souvent des pluies du ciel, ne produit que des ronces et des épines, et attire la malédiction de son maître*[2]. « Il ne faut pas se persuader, dit Bossuet, que les grâces de Dieu périssent ; non, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui. Il les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. »

Le moindre châtiment dont Dieu punisse l'âme infidèle à la grâce est la soustraction de la grâce elle-même : vous négligez ses grâces, Dieu vous les refuse ; vous les méprisez, il les retire. « Dieu, dit Lacordaire, poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et mé-

1. II Cor., VI, 1. — 2. Hebr., VI, 7.

prisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus. » Cet abandon de la part de Dieu est enseigné clairement dans nos livres saints : Dieu, y est-il dit, se lasse de ses poursuites infructueuses, il se retire enfin, il commande aux nués de retenir leurs pluies, et il ne répand plus sa rosée sur une terre stérile[1]. De même que le Seigneur se plaît à combler de faveurs nouvelles ceux qu'il trouve fidèles aux premières, de même il refuse ses caresses à qui ne fait aucun cas de ses avances. Providence terrible, dont la seule pensée glaçait d'épouvante le Roi-prophète et le faisait s'écrier : Mon Dieu, n'épargnez, pour me punir, ni le fer, ni le feu ; mais ne gardez pas, à mon égard, un silence mille fois plus terrible que les éclats de votre tonnerre[3].

O mon Dieu, combien n'ai-je pas abusé de votre grâce? C'est cependant sur elle que je compte pour revenir à vous ! Bonne Marie, vous êtes la mère de la grâce et le canal par lequel nous la recevons ; priez pour moi, afin que Dieu me pardonne mes infidélités passées, et me donne la force de correspondre désormais à toutes les grâces qu'il voudra bien m'envoyer. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je correspondrai fidèlement aux inspirations de la grâce.

1. Is., v, 5. — 2. Deus meus, ne sileas a me. (Ps. XXVII, 1.)

DEUXIÈME SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR

Considérations sur la mort.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION : QU'EST-CE QUE LA MORT?

1° La mort est la suite et le châtiment du péché. Dieu avait créé l'*homme immortel*[1]; mais en le plaçant dans le paradis terrestre, il lui défendit, sous peine de mort, de toucher aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal : *Du jour que tu en mangeras, tu mourras*[2]. L'homme ne sut pas garder cette défense; il crut à la parole du démon plutôt qu'à la parole de Dieu, et, *par le péché d'un seul*, dit l'apôtre saint Paul, *la mort s'introduisit dans le monde*[3]. Enveloppés dans le malheur et la faute d'un père coupable, les enfants d'Adam ne naissent que pour mourir. La mort est donc le ministre chargé d'exécuter cette terrible sentence : *Puisque tu as mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, tu mourras de mort; car tu es poussière et tu retourneras en poussière*[4]. Et avec quelle effrayante précision elle

1. Creavit hominem inexterminabilem. (Sap., II, 23. — 2. Gen , II, 17. — 3. Corinth., XV, 21. — 4. Gen., III, 17, 19.)

remplit la mission qui lui a été confiée! Rien n'échappe à ses coups : elle brise les sceptres et les trônes; elle renverse les palais et les chaumières; elle frappe les rois et les sujets, les riches et les pauvres; et de ce corps, instrument du péché, de ce corps trop souvent notre idole, elle fera tôt ou tard un cadavre hideux, moins que cela, un peu de poussière à peine saisissable. O Dieu! par quel funeste enchantement m'attaché-je si fortement à un corps qui doit périr, à un corps qui sera un jour la pâture des vers, tandis que je néglige mon âme, mon âme que vous destinez à la possession de vous-même et à un bonheur sans fin?

2° La mort, c'est votre adieu à toutes les choses de ce monde : à vos plaisirs, à vos amis, à votre famille; c'est votre adieu à une partie de vous-même; car vous laisserez dans la tombe votre corps, l'enveloppe grossière de votre âme, comme le voyageur, en partant, laisse la tente sous laquelle il a passé une nuit. C'est votre adieu à tout ce que vous aimez et à tous ceux qui vous aiment, et l'adieu le plus triste, le plus déchirant, un adieu sans retour. Déjà, bien des fois, il vous a fallu quitter les objets de vos plus douces affections, et le chagrin attristait votre cœur, et les larmes coulaient de vos yeux; cependant c'était pour une absence passagère, et l'espérance de revoir bientôt ceux que vous pleuriez adoucissait l'amertume du départ; cette fois, vous les quitterez pour un voyage qui n'a point de retour. Oh! si l'espérance de les revoir dans le ciel n'adoucit pas l'amertume de vos larmes, qui donc pourra vous consoler?

3° La mort, c'est l'ordre de Dieu qui commande à votre âme de quitter le corps qu'elle animait. Unies, au moment de votre conception, pour faire de vous une personnalité humaine, les deux substances, l'âme et le corps, se séparent au moment de la mort pour subir des destinées diffé-

rentes comme leur nature : le corps, tiré de la terre, est confié à la terre, où il tombe en dissolution, en attendant qu'il ressuscite ; l'âme, sortie de Dieu, retourne à Dieu pour être jugée ; et, selon qu'elle sera trouvée fidèle ou coupable, vivre éternellement de la vie des démons ou de la vie des bienheureux. O Dieu ! quelle affreuse alternative ! vous maudire éternellement, avec les démons, et avec tout ce qu'il y a eu d'impies ou de mauvais chrétiens ; ou vous louer éternellement, avec vos saints et tous les bienheureux ! Ah ! Seigneur, je veux être ici-bas du nombre de vos enfants, par ma fidélité à tous mes devoirs, pour mériter d'être plus tard au nombre de vos élus.

4° Qu'est-ce que la mort ? L'incrédule répond, conformément aux désirs déréglés de son cœur : La mort, c'est la fin totale, l'anéantissement absolu de l'homme. Mais une voix plus sûre et plus digne d'être crue nous crie du haut du ciel, et du fond même de notre être, que la mort est le passage à l'éternité ; elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption. A l'instant où votre corps rentrera dans la terre dont il est formé, votre esprit retournera vers le Dieu qui l'a créé. « La mort est donc une fin, mais en même temps un commencement ; la fin du temps, le commencement de l'éternité. Ainsi, à cette vie périssable en succède une autre qui sera éternelle. En mourant, nous renaissons. Un autre ordre de choses succède, sans interruption, à celui que nous venons d'abandonner. En franchissant le seuil de l'éternité, quel spectacle s'offre à nos regards ? Dieu assis sur le trône de sa justice ; à ses côtés, le paradis, dont on entrevoit les ravissantes beautés ; sous ses pieds, l'enfer, dont les abîmes sont ouverts ; devant nos yeux, le livre de vie, sur lequel sont inscrites toutes nos œuvres. Vous considériez tout à l'heure la mort comme une séparation absolue ; vous vous trompiez, vos œuvres ont survécu à la destruction de votre corps, elles vous ont

suivi. C'est avec le cortége de vos actions bonnes et mauvaises que vous vous présentez devant le tribunal suprême. Ce sont là les témoins qui vont déposer pour ou contre vous, et décider de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Tel vous vous trouverez au moment terrible de votre comparution devant Dieu, tel vous resterez, pendant toute l'éternité, l'ami de Dieu ou l'esclave du démon; partageant dans le ciel l'immense félicité des saints ou associé dans l'enfer aux affreux supplices des réprouvés [1]. »

5° « La mort, c'est le grand exécuteur des ordres de Dieu. Dieu l'envoie, elle court comme un coursier qui va chercher ses victimes par le monde; elle prend son arc, y adapte une flèche. Elle dit à Dieu : Sur qui frapper?... Frappe, répond l'Eternel, sur cette jeune fille esclave de la vanité, qui détourne son cœur de ma loi et prête l'oreille à de perfides sirènes qui l'appellent pour la corrompre. La mort répond: C'est fait. Sur qui frapperai-je ? Frappe sur cet enfant qui flétrit la fleur de sa jeunesse dans les hontes de la volupté et désole sa mère. C'est fait, dit la mort; et, remettant une nouvelle flèche, elle demande à Dieu : Sur qui faut-il frapper encore? Frappe ce pécheur endurci qui ne me connaît plus et a lassé ma patience. Frappe ce jeune homme qui déshonore son titre de chrétien et dit : Je ne me convertirai pas. Et la mort répond toujours : C'est fait. La mort ne dit pas à Dieu : Cet homme n'est pas en état de grâce, attendez, Seigneur, attendez encore. Dieu a dit : L'heure est venue, frappe. Et la mort obéit aussitôt. Cela veut dire que rien ne peut vous soustraire aux coups de la mort et qu'il vous faut toujours être prêt, parce que chaque instant peut être le dernier de votre vie [3]. »

O mon Dieu, que fais-je ici-bas ? Je vis comme si je ne

1. La Luzerne. — 2. Le P. Félix.

devais jamais mourir. Insensé, quels regrets je me prépare ! Pourquoi former des liens qu'il me faudra tôt ou tard briser? Quelle folie d'aimer si fortement ce que je serai obligé de quitter un jour, plutôt que de vous aimer, ô vous, beauté seule permanente, seule à l'abri des atteintes de la mort et des outrages du temps ; vous, source de toute perfection, de toute gloire, de toute félicité, et dont la possession doit m'être assurée par la mort ! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent la pensée de la mort, surtout dans les tentations.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MORT.

Ce qu'il y a de certain dans la mort.

1re Certitude. La mort est inévitable. — Vous mourrez ! voilà une vérité qui ne demande pas de preuves, et qui s'empare de l'intelligence en dépit de toutes les répugnances de la nature. Pour tout le reste, le doute est possible ; mais ici, douter serait absurde. Il est statué, dit saint Paul[1], que tous les hommes doivent mourir, — et cet arrêt enveloppe le genre humain tout entier. Aussi que voyons-nous? « Oh ! déplorable condition de notre nature ! à peine une petite agglomération d'hommes s'est-elle fixée dans un coin de la terre, que la mort vient aussi y établir sa demeure : là où l'on aperçoit quelques habitations, on n'a qu'à chercher, à côté, on trouvera un cimetière. »

1. Hebr., IX, 27.

Prenez toutes les précautions qu'il vous plaira, usez des aliments les plus sains, entourez-vous des soins les plus minutieux, consultez les médecins les plus habiles, vous ne sauriez échapper aux coups de la mort. Un jour viendra, peut-être bientôt, peut-être un peu plus tard, mais un jour viendra certainement où vous vous coucherez comme de coutume : ce sera pour ne plus vous relever.

Tout dans la nature rend évidente la certitude de la mort et en rappelle le souvenir. « Des saisons qui se succèdent comme les années ne notre vie ; des nuits profondes dévolues au sommeil, image de la mort ; des plantes qui se dessèchent sur leur tige ; des animaux qui tombent de vieillesse ; partout des ruines. Derrière vous, des générations, aussi nombreuses que les grains de sable des mers, éteintes ; des familles, aussi incalculables que les étoiles du ciel, ensevelies ; des empires écroulés, de grands noms perdus, les plus magnifiques choses renversées[1]. » Autour de vous, la mort frappe, multiplie ses victimes. Vous tomberez vous-même sous ses coups. Hélas ! dans vingt ans, dans dix ans, demain peut-être, où serez-vous ? — Et c'est en face de la mort qui plane sur votre tête que vous osez former des projets comme si vous étiez immortel ! Quelle folie.

2e Certitude. La mort est proche. — « Figurez-vous en ce moment que vous naviguez sur un fleuve qui va se perdre dans l'Océan ; mais, voyageur distrait, vous riez, vous folâtrez, vous vous amusez aux charmes du rivage, et cependant vous n'êtes pas loin du péril. Sentinelle vigilante, un homme sur les bords du rivage vous crie : Prenez garde ! l'océan va venir, vous allez à l'océan ! — Ce fleuve, c'est la vie ; cet océan où il va se jeter, c'est l'éternité ; nous sommes les navigateurs, et l'homme de la rive qui nous avertit, c'est Dieu qui nous crie par lui-même, par l'expé-

1. L'abbé Martin.

rience des autres, par la force des choses : L'abîme de l'éternité est proche! Vous avez d'abord l'attestation de Dieu. Écoutez les saintes Écritures : Qu'est-ce que la vie? La vie est comme un coursier qui se précipite; c'est un oiseau qui passe sans laisser de traces dans l'air; c'est comme un vaisseau qui traverse les ondes et qui ne laisse pas de traces de son passage; c'est une fleur qui s'épanouit à son premier soleil et qui est flétrie le soir; c'est une eau qui s'échappe, c'est une ombre qui passe, une figure qui s'évanouit.

« Avec l'attestation de Dieu, vous avez l'attestation des hommes. Demandez-leur, à ces vieillards qui portent un front couronné de soixante-dix printemps, ce qu'il faut penser de la vie. Écoutez leur réponse : La vie, ce n'est qu'une ombre; ce n'est rien; si je veux toucher mon berceau, je n'ai qu'à étendre la main. Oui, la vie, ce n'est rien. Un jour, Jacob partit pour l'Égypte, aux sollicitations de son cher Joseph, et fut présenté au roi. Pharaon lui demanda : Vieillard, quel âge avez-vous? Et le vieillard répondit : Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans. Ainsi parlaient les patriarches, ils appelaient la vie un pèlerinage. Si vous pouviez ressusciter la longue série des pérégrinations de vos ancêtres; si vous leur disiez : O vieillards, sortez de votre tombe, et répondez à mon interrogation : Que pensez-vous de la vie? vous les verriez tous prendre un peu de la poussière de leur sépulcre et la jeter au vent en disant : La vie, c'est comme ce grain de poussière que le vent emporte et dissipe [1]. »

« Avec l'attestation des hommes, vous avez l'attestation des choses. Une action qui se continue sans interruption est vite accomplie. Eh bien! toutes les autres actions ont leurs moments de repos : affaires, travaux, plaisirs, études, sommeil, tout cela a ses intervalles. La mort est la seule action

1. P. Félix.

qui ne soit jamais interrompue. A peine un enfant est-il né qu'elle s'élance sur lui, va se placer dans son sein et y commence son travail de destruction. La nuit, le jour, à la ville, à la campagne, dans la prospérité, dans la misère, elle marche, marche sans cesse; elle nous enlève nos heures, nos minutes. Vous dites : Je ne suis pas âgé, j'ai douze ans, quinze ans, vingt ans. Vous vous trompez, c'est douze, quinze, vingt ans que vous n'avez plus; la mort vous les a ravis, c'est autant d'années de moins que vous avez à vivre [1].

3e CERTITUDE. La mort est irréparable. — Du trépas à la vie, le retour n'est plus possible; la mort vient, mais elle ne revient pas; la porte du tombeau, une fois fermée sur vous, ne s'ouvrira plus pour vous laisser sortir, et, comme dit le saint homme Job : De même que la nuée, après être tombée, ne reparaît plus dans le ciel, de même l'homme descendu dans la tombe ne reparaît plus sur la terre [2]. Ce caractère d'irrévocabilité est ce qu'il y a de plus terrible dans la mort. Dans ce grand et décisif événement, dit Bossuet, toutes les fautes sont irréparables; le malheur d'une mauvaise mort est un malheur éternel. Si vous deviez mourir deux fois, vous pourriez vous rassurer, en quelque sorte, sur les risques de votre salut; après vous être perdu une première fois, vous pourriez à la seconde fois espérer vous sauver, mais il n'en est pas ainsi : il n'y a pour vous qu'une seule âme, qu'une seule vie, qu'une seule mort. Qui se perd une fois se perd pour toute l'éternité. Il est écrit : *Là où l'arbre tombera, il y restera* [3]. Malheureux arbre, fallait-il balancer si longtemps pour tomber enfin si mal? Faut-il qu'il ait occupé la terre durant tant d'années et qu'il n'ait été chargé de tant de branches que pour fournir au feu un aliment éternel!

1. L'abbé Mullois. — 2. Job, VII, 6. — 3. Eccl., XI, 9.

O mon Dieu, à quoi ai-je pensé jusqu'ici? qu'ai-je fait pour mériter une bonne mort? Je frémis, Seigneur, à la pensée que j'aurais pu mourir comme tant d'autres qui se promettaient aussi une longue vie. Hélas! que serais-je devenu si je fusse mort telle année, tel jour; lorsque j'étais votre ennemi? Que deviendrais-je si je mourais en ce moment? O mon Dieu, je suis saisi d'effroi à la vue du péril auquel j'ai exposé volontairement mon âme, et, pour résolution, je vous promets de suivre l'avis que vous avez daigné me donner vous-même en disant : *Soyez toujours prêts, car vous ne savez ni le jour, ni le moment.*

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MORT.

Ses incertitudes.

C'est quelque chose de bien terrible que la certitude de la mort, et cependant il y a une chose plus effrayante encore, c'est l'impossibilité pour tout homme de répondre à une de ces trois questions : où mourrai-je? quand mourrai-je? en quel état mourrai-je?

1[er] Point. Où mourrai-je? — Il est doux de mourir dans sa patrie, entre les bras de ses parents, de ses amis; cependant qui oserait se promettre cette consolation? Que d'ossements recouvre la terre d'exil! Combien sont surpris par la mort dans le cours d'un voyage, loin de leur famille, sans avoir une main amie pour leur fermer les yeux! Pareille destinée ne m'est-elle pas réservée? Mourrai-je à la ville ou à la campagne, dans mon lit ou dans une partie de plaisir? Mourrai-je environné d'amis ou entouré d'étran-

gers? Je l'ignore complétement. « Mille routes différentes conduisent au trépas les malheureux mortels : les uns périssent frappés de la foudre, les autres écrasés sous des ruines; ceux-ci sont engloutis dans les flots, ceux-là sont dévorés par les flammes. Il en est qui ne font qu'un pas, du jeu ou de la table au tombeau; il en est d'autres qu'un sommeil tranquille a plongés dans la nuit éternelle. La mort se sert de tout pour frapper : de la corruption de l'air, des ardeurs du soleil, de la rigueur des frimas, du combat des éléments, de notre propre imprudence qui nous fait aller au-devant de ses coups[1]. » Abel a trouvé la mort dans une promenade, Holopherne sous sa tente, Balthazar dans un repas, Aman au sortir d'un festin; et moi, ô mon Dieu! où serai-je frappé?

2e Point. — Si nous sommes incertains du lieu où la mort viendra nous frapper, notre incertitude est bien plus grande encore par rapport au moment où nous mourrons. « La vie n'a pas attendu nos ordres pour venir en nous, elle ne les attendra pas pour se retirer : elle est venue en nous sans nous; elle se retirera de nous malgré nous[2]. » Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance de notre dernier jour, et il ne dit à personne ce qu'il dit une fois à Moïse : *Le jour de votre mort est proche*[3]. Bien loin de nous tirer d'incertitude à ce sujet, les saintes Écritures ne font qu'augmenter nos perplexités : elles nous disent que les hommes sont surpris par la mort comme le poisson qui se joue dans les eaux est surpris par l'amorce du pêcheur, comme l'oiseau qui se joue dans les airs est surpris par le filet du chasseur[4]. Vous jouez et vous riez : l'oiseau sans défiance chante et joue aussi, et il tombe entre les mains de l'oiseleur. La mort ne viendra-t-elle pas vous surprendre de même, au

1. La Luzerne. — 2. Lacordaire. — 3. Deut., XXXI, 14. — 4. Eccl., IX, 12.

milieu de vos jeux et de votre insouciance? Qui pourrait vous rassurer, quand Jésus-Christ déclare formellement qu'il viendra comme un voleur, au moment que vous y penserez le moins?

A ces assurances d'une parole qui ne trompe jamais, l'expérience la plus constante vient ajouter ses terreurs. Un jour, un prêtre, jeune encore, prêchait sur la mort; au milieu de son discours, sa parole s'arrête, il est frappé par la mort. Jugez de la frayeur des assistants à la vue de cet homme de Dieu prêchant les surprises de la mort par son exemple! Hélas! ces surprises de la mort sont journalières; c'est toujours à l'improviste quelle frappe ses coups; ni la santé, ni la force, ni la jeunesse ne sauraient vous en garantir. Combien ont été enlevés au printemps de leur vie! Combien ont été arrêtés au milieu de leur course, quand leur marche paraissait si assurée, et le terme de la carrière si éloigné! Le même sort ne vous est-il pas réservé? Pouvez-vous vous promettre une année, un jour, une heure de vie?

3e Point. En quel état mourrai-je? — De toutes les incertitudes de la mort, voici la plus affreuse! car de la réponse à cette question dépend mon éternité tout entière. Mourrai-je en état de grâce ou en état de péché mortel? La mort, en me frappant, me trouvera-t-elle prêt à paraître devant Dieu, les mains pleines de bonnes œuvres, mes fautes expiées, mes injustices réparées? Encore une fois, serai-je, au moment de la mort, l'ami ou l'ennemi de Dieu? Telle est la question qui domine toutes les autres. Cette question, qui osera la résoudre? O mon Dieu! dans quelle affreuse perplexité me jette cette cruelle incertitude!

Il y a cependant un moyen de la faire cesser, c'est de considérer dans quel état je suis habituellement par rapport à la grande affaire de mon éternité. Ce moyen est infaillible, car on meurt comme on a vécu, *la mort est*

l'écho de la vie. Pour mourir en saint, il faut vivre en saint. — Celui qui vit dans le péché mourra dans le péché. *L'homme*, dit l'Esprit saint, *n'abandonnera pas, dans sa vieillesse, les voies qu'il aura suivies dans sa jeunesse*[1]. Espérer qu'il en soit autrement, c'est la plus fatale des illusions. Hélas! combien cette illusion a fait de victimes! Que de pécheurs se sont perdus, après avoir rêvé les plus beaux projets de réforme, de conversion? Ils se disaient tous les jours précisément ce que je me dis à moi-même : Il faut pourtant que je me convertisse, il faut que je me corrige! et leur vie s'est passée à attendre une occasion meilleure, à remettre et à différer sans cesse. Agissant comme eux, puis-je espérer mourir autrement qu'eux? Que de solennités déjà se sont enfuies sans avoir pu triompher de mes irrésolutions! Que d'occasions favorables j'ai laissées s'échapper sans pouvoir prendre de décision! et, cependant, mes iniquités restent; non-seulement elles restent, mais elles se multiplient, elles s'accumulent les unes sur les autres; ma conscience s'émousse, mes habitudes s'enracinent; les obstacles deviennent plus grands, mes forces seules diminuent et s'altèrent. Voilà mon histoire depuis déjà longtemps! que j'y ajoute encore quelques années, et ma carrière sera finie, la dernière heure sonnera pour moi, elle me surprendra dans mes irrésolutions; je mourrai dans l'état où je suis.

O mon Dieu, c'est par un effet de votre bonté que vous m'avez caché l'heure de ma mort : vous avez voulu me forcer à être sans cesse sur mes gardes et à passer chaque jour de ma vie comme s'il devait être le dernier. Ce jour, quel qu'il soit, sera bientôt venu, car telle est la rapidité de la vie, que j'ose à peine regarder derrière moi. Hélas! où sont les années de mon enfance? où sont les jours heureux de

1. Prov., XXII, 6.

mon innocence et de ma candeur? Ils ont fui sans retour! Les quelques jours que vous m'accordez encore s'enfuiront comme eux; puissent-ils du moins être employés à vous servir, à vous aimer et à me sauver! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent la pensée de la mort, surtout dans les tentations.

QUATRIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MORT.

Ses suites.

Les suites de la mort peuvent être envisagées ou par rapport à Dieu, ou par rapport à nous.

1er Point. Envisagées par rapport à Dieu, les suites de la mort manifestent sa toute-puissance et sa justice. — 1° Lorsque le Prophète veut dépeindre la puissance de Dieu, il ne rappelle ni les merveilles sans nombre qu'il a multipliées dans le monde visible, ni la vertu de cette parole qui d'un mot a fait jaillir du néant tout ce qui existe; mais il nous montre Dieu touchant du bout du doigt ces grandeurs colossales qui foulent la terre, et les dissipant en fumée[1]. C'est là, en effet, la manifestation la plus éclatante de la puissance divine. L'histoire raconte que les empereurs turcs exercent un pouvoir si absolu sur les princes leurs vassaux, que s'ils ont à se plaindre de l'un d'entre eux, ils lui écrivent de leur propre main une lettre enveloppée dans une étoffe noire, et qui ne contient que ces mots :

1. Ps. CIII, 32.

Envoie-moi ta tête. L'orgueilleux vassal, à cet ordre, reconnaît sa dépendance et obéit. — Dans l'ivresse de la prospérité, l'impie brave Dieu et l'insulte : *J'ai péché,* dit-il, *et que m'est-il arrivé de fâcheux*[1]? Dieu, pour réponse, lui envoie la mort, et soudain son audace tombe; il confesse, avec l'impie Antiochus, que nul n'est fort contre Dieu.

Ces sentiments sont ceux de tous les pécheurs; insolents contre le ciel et blasphémateurs de la religion pendant leur vie, ils sont tremblants à l'approche de leur dernière heure. Sous l'étreinte de la mort, ils rendent à Dieu et à sa religion les hommages qu'ils lui avaient refusés dans les jours de leur prospérité. — Pour vous, n'ayez jamais le malheur de braver Dieu; tremblez lorsque votre conscience vous fait craindre de l'avoir pour ennemi, et n'attendez pas la mort pour reconnaître qu'il est le souverain Maître!

2° Les suites de la mort manifestent la justice de Dieu. En voyant l'oppression du juste et la prospérité du méchant ici-bas, peut-être avez-vous été tenté, quelquefois, de nier la justice divine et d'accuser la Providence. La foi la plus solide peut se sentir ébranlée à la vue de ce désordre, et se demander, comme le Prophète, *si c'est en vain qu'elle a conservé son cœur dans l'innocence*[2]. La mort fait disparaître ce scandale et rétablit l'ordre voilé pour un instant. Voyez comme elle brise le pécheur, et, avec lui, tout ce qui a servi d'instrument à l'iniquité : sa volonté perverse le porte à désirer pécher éternellement, la mort l'arrête dans les désirs déréglés de son cœur, et le force à interrompre le cours de ses crimes. — Le pécheur préfère la créature à Dieu, préférence impie! — La mort brise toutes ses idoles et l'assujettit à l'empire d'un Dieu qu'il a méconnu! — Le pécheur a abusé contre Dieu de tous les dons qu'il en

1. Eccl., v, 4. — 2. Ps. LXXII, 13.

avait reçus : de sa santé, de ses richesses, de ses sens, de son corps; la mort le prive de tout ce qu'il possédait, elle l'arrache à ses honneurs, à ses richesses, à ses plaisirs, elle le dépouille de sa santé, de ses sens, de son corps, et comme c'est le corps surtout qui l'a rendu prévaricateur, c'est sur lui qu'elle se plaît à exercer particulièrement ses ravages : elle lui ôte sa beauté, sa forme, jusqu'à son nom, jusqu'au nom même de cadavre, pour en faire, dit Bossuet, un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. — Voilà comment les suites de la mort, par rapport à Dieu, manifestent sa toute-puissance et sa justice. Ah! craignez et servez ce Dieu terrible qu'il vous faudra avoir pour ennemi, si vous ne l'avez pas eu pour ami et pour père.

2e Point. Les suites de la mort par rapport à nous sont heureuses ou malheureuses. — 1° Elles sont heureuses si la mort trouve notre âme en état de grâce et ornée des vertus que Dieu exige de chacun de nous : mais heureuses d'un bonheur tel que la langue des hommes ne saurait l'exprimer, et l'Esprit saint déclare, par la bouche de saint Paul, que *l'œil de l'homme n'a rien vu, son cœur rien goûté, son oreille rien entendu qui puisse entrer en comparaison avec la félicité que Dieu a préparée à ses élus*[1]. L'œil de l'homme, cependant, a vu des choses bien admirables, — son cœur a goûté des joies bien délicieuses, — son oreille a entendu de bien douces paroles et de bien ravissantes harmonies! et cependant, vous venez de l'entendre, rien de tout cela n'est comparable à ce que Dieu prépare à ses élus.

2° Les suites de la mort par rapport à nous sont malheureuses, si nous mourons dans l'état de péché mortel; mais malheureuses d'un malheur tel que la raison ne peut y penser sans épouvante, et que l'éternité seule peut en être la mesure.

1. I Corinth., II, 9.

Aussi l'Esprit saint déclare-t-il que *la mort du pécheur est la plus horrible des morts* [1]. Combien vous seriez à plaindre si vous ne la craigniez pas, et combien insensé si vous ne preniez tous les moyens pour l'éviter!

3° Les suites de la mort par rapport à nous sont irréparables. Pendant la vie, tous les malheurs peuvent se réparer; ainsi un revers de fortune peut être réparé par un travail soutenu, par de sages économies, par des chances heureuses. La réputation compromise peut se réparer par une conduite régulière, par un retour sincère et généreux à la vertu. La santé affaiblie peut se réparer par un sage régime et par des soins intelligents; la perte même de l'innocence peut se réparer, au moins devant Dieu, par le repentir et la grâce des sacrements; mais on ne peut en dire autant des suites de la mort : après le trépas, il n'y a plus ni mérite ni démérite; là où l'arbre tombe, dit l'Esprit saint, il reste éternellement [2]. Aux uns, pour toujours des châtiments épouvantables; aux autres, pour toujours d'ineffables récompenses! Que le juste se console donc! Pour lui la mort n'est que le passage à une vie meilleure. Que le pécheur tremble! La mort l'arrache à ses plaisirs, à ses rêves, à ses illusions, à ses doutes, pour le jeter au milieu des lumières de l'éternité, et le précipiter dans les abîmes qu'habite une horreur éternelle.

O mon Dieu! accordez-moi de mourir de la mort des saints, et pour cela faites-moi la grâce de vivre de la vie des saints! Et vous, ô Marie! ma bonne Mère, priez pour votre enfant, maintenant et à l'heure de ma mort. C'est entre vos mains qu'a été déposé le corps de Jésus avant d'être mis dans le tombeau; c'est aussi entre vos mains que je veux déposer mon âme au sortir de cette vie; vous l'accueillerez, vous la bénirez, vous l'offrirez vous-même à votre

1. Ps. XXXIII, 22. — 2. Eccl., XI, 3.

divin Fils; mourir entre vos bras, c'est un gage de résurrection et d'immortalité glorieuse. Ainsi soit-il.

Prenez pour résolution, à l'exemple de saint Vincent de Paul, de ne jamais vous coucher sans être dans l'état où vous voudriez être s'il vous fallait paraître devant Dieu.

CINQUIÈME JOUR

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MORT.

Ses leçons.

Ne rejetez pas la pensée de la mort, car elle vous sera utile. La pensée de la mort instruit, console, sanctifie.

1er Point. La pensée de la mort instruit. — 1° Elle vous apprendra ce qu'est votre corps : *Venez et voyez*[1], disaient les Juifs à Jésus-Christ en ouvrant le tombeau de Lazare. Venez vous-même et voyez : un superbe mausolée frappe vos regards; mais venez près de ce cadavre qu'il abrite, et voyez : voyez des ossements arides, des chairs rongées de vers, une poignée de vile poussière. *Venez et voyez* ce que deviendra un jour ce corps que vous entourez de tant de soins, dont vous faites votre idole et auquel vous sacrifiez peut-être votre éternité, et comprenez votre folie[2].

C'est aux leçons de la mort que François de Borgia dut le bonheur de renoncer au monde et de mourir en saint. Chargé de conduire à Grenade le corps d'Isabelle, pour l'y faire déposer dans le tombeau royal, il entre dans la chapelle ardente où étaient conservés les restes de l'Impératrice, morte depuis trois jours : mille cierges brûlaient au-

1. Joan., XI, 34. — 2. La Luzerne.

tour d'un superbe catafalque recouvert de riches broderies d'or. Un premier cercueil était d'argent ciselé, le second était d'un cèdre odorant. Le moment de constater l'identité du mort étant arrivé, on soulève le magnifique linceul qui recouvrait le cadavre. Quel spectacle ! Les vers ont remplacé ces lèvres qui souriaient avec tant de grâce, des vers sillonnent ce front sur lequel le diadème brillait avec tant d'éclat, des vers ont remplacé ces yeux dont chacun mendiait un regard. A cette vue, François de Borgia est frappé de stupeur, il élève la voix pour prêter le serment d'usage : « Je jure — chacun est attentif — je jure de ne plus aimer ce qui passe si vite. » Il tint parole, il s'enfonça dans la solitude et devint un grand saint.

2° La pensée de la mort vous apprendra ce qu'est votre âme. En comparant l'état de votre corps après que l'âme s'en est séparée avec ce qu'il était tant que l'âme lui fut unie, vous conclurez, dit saint Chrysostome, que si l'âme eut la vertu d'imprimer au corps un mouvement de vie si fécond et si régulier, elle doit posséder une beauté et une vie bien supérieure à celle du corps, qui n'est rien sans elle. Aimez donc, de préférence à tout, cette âme de qui vient tout ce qu'il y a en vous de beau, de noble, de grand, et comprenez votre crime lorsque, intervertissant l'ordre naturel des choses, vous dépouillez le souverain de son empire, pour porter vos hommages à un corps qui n'est que son ministre fragile et son enveloppe grossière.

3° La pensée de la mort vous apprendra ce que sont les plaisirs, les richesses, les distinctions. Le monde les estime parce qu'il ne juge des choses que par les apparences ; mais écoutez la mort, elle vous fera toucher du doigt la fragilité de ces brillantes bagatelles dont les hommes sont si jaloux. Pourquoi pleurez-vous ? demandait à ses courtisans Louis le Grand sur son lit de mort, me croyiez-vous immortel? Et, répondant à un de ses serviteurs qui

l'appelait Majesté : Il n'y a ici d'autre majesté que la mort. Ainsi la mort brise toutes les grandeurs, finit toutes les plus belles vies. On vous jette un peu de terre sur la tête, dit Pascal, et en voilà pour jamais! O vanité ! ô néant de tout ce qui est du domaine de la mort! Eh bien! mon âme, demande Bossuet, est-ce donc si grand'chose que cette vie? Et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs, qui ne tiennent pas toute la vie et qui passent en un moment? Cela vaut-il bien la peine de se damner!

2° POINT. La pensée de la mort console. — Que les heureux du siècle redoutent la mort, qu'ils en éloignent la pensée, cela se conçoit; cette pensée les importune. Mais les heureux ne font pas le grand nombre ici-bas, la plupart des hommes sont visités par le malheur, et cet hôte incommode semble s'attacher à eux pour ne plus les quitter. Combien n'en est-il pas pour qui la condition de vivre toujours serait une destinée affreuse? La mort console le malheureux, en lui faisant envisager la fin de ses souffrances; elle console le pauvre, en lui montrant le bonheur qui doit être la récompense de ses privations; elle console surtout le juste. Comme l'amour de Dieu fait son principal, son unique exercice, il ne voit, dans le passage de cette vie à l'éternité, qu'un changement heureux qui lui assure la possession de son Dieu et le bonheur de l'aimer éternellement. Job appelait la mort comme la fin de ses souffrances et le lieu de son repos. Saint Paul disait : Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain[1]. Alexandre, au moment d'entrer dans les Indes, distribua tous ses biens à ses amis, et ne garda pour lui que l'espérance. Ainsi le juste, au moment d'entrer dans l'éternité, abandonne tout avec joie, ne gardant pour lui que l'espérance. Pour vous, quels

1. Philip., I, 21.

sont vos sentiments par rapport à la mort? Hélas! si vous aimiez moins le monde, craindriez-vous tant la mort qui doit vous en séparer, et vous mettre en possession d'un bonheur auquel rien de ce qui est dans le monde ne peut être comparé?

3e Point. La pensée de la mort sanctifie. — L'Esprit saint la recommande comme un remède infaillible contre le péché[1]; et, au dire de saint Augustin, la pensée de la mort est, entre les mains de Dieu, l'instrument le plus efficace de sa providence pour réformer et sanctifier nos mœurs. « En pensant à la mort, l'esprit se transporte sur cette fatale limite qui sépare le temps de l'éternité. Il contemple l'un et l'autre, non plus dans un lointain trompeur, mais de près et comme en y touchant. Il prend dès lors les sentiments religieux que la mort lui inspirera, il se pénètre des dispositions chrétiennes dans lesquelles la mort le mettra. Et n'est-ce pas la pensée de la mort qui retient les justes dans les voies du salut et y ramène les pécheurs? N'est-ce pas elle qui a couvert les échafauds de martyrs et peuplé les déserts de pénitents? L'expérience prouve que la méditation de la mort opère presque toutes les conversions; comment pécher, en effet, et surtout comment rester dans le péché, quand on se dit : Je mourrai, je puis mourir demain, cette nuit! Si je mourais après avoir commis le péché, je serais perdu pour l'éternité. Penser à la mort et vivre dans le péché est une inconséquence; mais vivre dans le péché et éloigner la pensée de la mort, c'est de la démence; c'est imiter celui qui, sur le bord d'un précipice, fermerait les yeux pour ne pas voir le danger[2]. »

O mon Dieu! quelle école que celle de la mort! Elle m'apprend à me détacher de toutes les choses du monde en m'en faisant voir le néant. Qu'est-ce que la santé, la for-

1. Eccl., VII, 10. — 2. La Luzerne.

tune, les plaisirs, les amitiés? qu'est-ce que la vie elle-même pour celui qui médite près d'un tombeau? Vanités — et tout n'est que vanité, excepté de vous aimer, adorable Jésus! Vous avez passé par la mort pour m'en adoucir ce qu'elle a de plus amer; soyez près de moi à ce terrible moment. Puissé-je mourir en pressant sur mes lèvres, en pressant sur mon cœur votre croix qui a vaincu la mort; puissé-je surtout mourir dans votre amour! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans être dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

SIXIÈME JOUR

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MORT.

Nécessité de s'y préparer.

1[er] POINT. Il faut vous préparer à la mort, la foi vous en fait un devoir. — Il n'y a rien à quoi le divin Sauveur nous exhorte plus qu'à nous préparer à la mort. *Veillez*, dit-il, *car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Maître, si c'est le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin*[1]. *Soyez prêts*, dit-il ailleurs, *et veillez à toute heure, parce qu'à l'heure où vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra*[2]. Méditez bien ces paroles, elles vous feront comprendre, mieux que toutes autres, l'obligation de vous préparer à la mort, la folie de quiconque ne s'y prépare pas. « Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de nous dire : Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle

1. Marc., XIII, 35. — 2. Math., XXIV, 43.

heure doit venir votre Maître; il ne s'en est pas tenu là, mais il a expressément ajouté : *Veillez, soyez sur vos gardes, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous ne l'attendrez pas* [1]. Est-il rien de plus formel que cette parole? Et l'infaillibilité de cette parole n'ôte-t-elle pas toute excuse à l'insouciance qui vous fait oublier vos fins dernières? Si ce divin Maître nous avait dit tout simplement que le temps de la mort est incertain, vous seriez peut-être moins inexcusable. Puisqu'il est incertain, pourriez-vous dire, je n'ai pas perdu tout droit d'espérer. Je suis téméraire, il est vrai, d'en courir les risques, mais enfin ma témérité ne détruit pas absolument ma confiance. Je puis être surpris, mais aussi je puis ne l'être pas; et dans la conduite que je tiens, tout aveugle qu'elle est, j'ai du moins quelque prétexte; ainsi pourriez-vous raisonner. Mais, après la parole de Jésus-Christ, il ne vous est plus permis de raisonner de la sorte, et vous pouvez être certain de mourir à l'heure que vous n'y penserez pas. Le Fils de l'homme ne vous donne pas d'autre indice sur cette heure fatale; tout ce qu'il vous apprend, et ce qu'il vous apprend à n'en pouvoir douter, c'est que le jour de votre mort sera pour vous un jour trompeur [2]. » Après cela, ô mon Dieu! ne serait-ce pas vouloir ma perte que de ne pas prendre de justes mesures pour me préparer à mourir et mériter de faire une bonne mort?

2e Point. L'exemple des saints vous fait un devoir de vous préparer à la mort. — Lisez et méditez la vie des saints, vos pères et vos modèles dans la foi; vous verrez avec quel soin ils se préparaient au terrible passage du temps à l'éternité. *Saint Paul meurt tous les jours et ne cesse de châtier son corps, le réduisant à une rude servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres les vérités du*

1. Math., XII, 40. — 2. Bourdaloue.

salut, il ne soit réprouvé [1]. Arsène quitte la cour des empereurs, renonce aux faveurs des Césars, et vient chercher dans la solitude le temps et le repos nécessaires pour se préparer à la mort. Saint Jérôme, au milieu du silence de son désert, croit toujours entendre le bruit de la trompette qui, au dernier jour, appellera les morts de leurs tombeaux. Les Hilarion, les Antoine, les Pacôme, se retirent dans les antres des rochers pour y méditer, à l'exemple du Prophète roi, les années éternelles [2], et arrivés à la fin de leur course, ces pieux solitaires sont saisis d'effroi, ils demandent en tremblant : Frères, croyez-vous que Dieu me pardonnera?

« Ah! s'il est vrai que l'on puisse faire une bonne mort sans y être préparé, les saints ont eu tort de s'y être préparés toute leur vie. Pourquoi tant jeûner, tant prier, verser tant de larmes? Pourquoi s'interdire tout commerce avec le monde si, sans toutes ces précautions, sans même y avoir pensé, on peut mourir saintement? Vous voyez tous les jours des hommes se dévouer à la pénitence et au mépris du monde; des jeunes gens se consacrer au service des autels ou aux austérités de la vie monastique; des jeunes personnes, dans l'âge le plus beau de la vie, renoncer à leur famille, à leur avenir, à leur jeunesse, et se retirer dans le cloître. Pourquoi tous ces dévouements? Pour se disposer à faire une sainte mort. Vous ne pouvez vous empêcher de louer, d'admirer leur résolution et leur courage; vous dites : Ils font bien! Eh quoi! tandis que ces âmes généreuses passent leurs jours dans la retraite et la pénitence pour obtenir la grâce de bien mourir, vous, au milieu de la dissipation, des plaisirs, vous prétendez à une mort qu'elles-mêmes osent espérer à peine? Quelle témérité [3] ! »

1. I Corinth., IX, 27. — 2. Ps. LXXVI, 6. — 3. P. Croisset.

3e Point [1]. La prudence vous fait un devoir de vous préparer à la mort. — S'il ne s'agissait, pour bien mourir, que de recevoir les derniers sacrements, baiser le crucifix et verser quelques larmes, votre imprévoyance serait peut-être moins téméraire. Mais mourir sur le sac et la cendre, mourir environné de prêtres et de saintes religieuses, mourir avec tous les secours de la religion, c'est faire une mort édifiante, ce n'est pas là précisément faire une sainte mort. Faire une sainte mort, c'est mourir en état de grâce, c'est mourir plein d'une foi vive, d'une espérance inébranlable, d'une charité ardente; c'est mourir plein d'horreur pour tout ce que le monde aime, et pénétré pour Dieu d'un amour qui surpasse tout autre amour. Or, tout cela est-il si aisé quand on a passé presque toute sa vie sans penser à son salut? Par quel artifice le cœur se trouvera-t-il subitement changé, les passions éteintes, les habitudes corrigées, les liens qui attachaient à la créature brisés, les vertus chrétiennes acquises, la conscience tranquillisée et tous les comptes prêts, sans y avoir songé? Pensez-vous que tout cela soit aisé, que tout cela soit même possible? La raison ne vous dit-elle pas qu'il y a grand risque de mal faire ce qu'on n'a jamais fait, surtout quand on n'est pas instruit des moyens de le bien faire, et qu'on n'est plus en état de prendre ces moyens? En vérité, on dirait que nous perdons la raison dès qu'il s'agit de notre salut; nous savons que notre bonheur ou notre malheur éternel dépend de la manière dont nous mourrons, et nous ne nous mettons pas plus en peine de bien mourir que s'il y allait pour nous du plus mince intérêt. Quel aveuglement!

Mon Dieu, mon Dieu, je sens le danger de mon état, et je déplore la témérité avec laquelle j'ai exposé jusqu'ici mes intérêts éternels; je veux, dès cet instant, mettre ordre

1. P. Croisset.

aux affaires de ma consience ; et pourquoi différerais-je encore? Il y a trop longtemps déjà que je dis : Demain, demain. L'heure est arrivée et je veux mettre la main à l'œuvre. Bénissez ma résolution, ô mon Dieu, car sans vous que puis-je faire? Oui, je veux régler ma vie, parce que je veux sanctifier ma mort; et, dès aujourd'hui, je mettrai ma conscience dans l'état où je voudrais qu'elle fût à mon heure dernière. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

DEVOIRS ENVERS DIEU (suite)

PREMIER JOUR

Considérations sur la Foi.

Au premier rang de tous les devoirs, en tête de toutes les vertus, vous devez placer les trois grandes vertus du chrétien : la foi, l'espérance et la charité. C'est de la foi que vous aurez à vous occuper cette semaine, il vous faut en méditer la nature, la nécessité et les caractères.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION SUR LA FOI.

Sa nature.

On définit la foi une vertu surnaturelle qui nous fait croire tout ce que Dieu a révélé et tout ce que l'Église nous propose à croire.

1er Point. — La foi est une *vertu* parce que c'est une disposition de l'âme qui la porte au bien. Cette vertu, elle nous est donnée infuse dans le baptême, elle se développe par l'instruction, elle s'entretient et se fortifie par la prière, elle se conserve par la pureté du cœur. *Bienheureux les cœurs purs,* a dit Jésus-Christ, *parce qu'ils verront Dieu* [1]. Encore que ces paroles aient rapport à la vision béatifique, elles se réalisent, en quelque manière, ici-bas. On ne saurait trop admirer, en effet, comment un cœur pur goûte les enseignements de la foi et ses mystérieuses profondeurs. Dieu semble se révéler sans nuage à un cœur de ce caractère; les mystères les plus élevés n'ont rien qui l'étonne, et les sacrifices de la piété n'ont rien qui lui coûte. La foi ne s'affaiblit et les doutes n'arrivent qu'au moment où le cœur commence à se corrompre. La lumière de la foi, a dit un philosophe, est comme la lumière d'un flambeau : dans un air corrompu elle s'éteint [2]. Conservez donc toujours votre cœur pur et vous ne douterez jamais de la religion.

La foi, envisagée comme vertu chrétienne, diffère essentiellement de la foi humaine : celle-ci est purement spéculative, c'est une simple adhésion de l'intelligence à ce qui lui est démontré; l'autre est tout à la fois spéculative et pratique : elle soumet en même temps l'intelligence et la volonté. Cette double soumission est nécessaire, car la foi ne nous impose pas seulement la croyance à des vérités qui surpassent la portée de notre intelligence, elle nous impose aussi la pratique de commandements qui contrarient nos inclinations. De là deux écueils pour la foi : la raison répugne à croire ce qu'elle ne peut comprendre, la volonté répugne à pratiquer ce qui lui déplaît. La grâce de la foi fortifie la raison contre les doutes de l'esprit, et la volonté contre les répugnances de la nature. Non-seulement elle

1. Math., v, 8. — 2. J.-J. Rousseau.

jette la lumière dans l'intelligence, mais elle répand dans le cœur une divine onction qui fait que le fidèle aime ce qu'il croit et agit conformément à sa croyance. Voilà comment la foi est une vertu. Remerciez Dieu de vous avoir appelé à l'admirable lumière de son Évangile; fortifiez en vous la foi par la prière : conservez-la en garantissant votre cœur de la corruption du monde et de l'entraînement des passions.

2e Point. — La foi est une vertu *surnaturelle*. Surnaturelle : 1° dans son principe; en effet, elle vient de Dieu. La foi n'est pas une vertu que nous puissions acquérir par nous-mêmes et par les seules forces du raisonnement, son principe est plus haut. Vous pouvez être sobre, bienfaisant, chaste même, jusqu'à un certain degré, par caractère, par tempérament, par amour naturel de la vertu, par un effet de l'éducation; mais la foi, c'est Dieu qui nous la donne. « Nous acquérons la croyance, nous recevons la foi; c'est un devoir pour nous de la demander, il est au-dessus de nos forces de nous la donner. Jésus-Christ nous déclare que nul *ne peut venir à lui si Dieu ne l'y attire* [1]. Son Apôtre nous répète de sa part que *c'est par la grâce, et non par nous-mêmes, que la foi nous sauve, parce qu'elle est un don de Dieu* [2]. Ainsi, la foi, qui tend directement à Dieu, vient immédiatement de Dieu : elle est comme une chaîne qui du trône céleste descend sur nous pour nous y attacher, et qui, remontant de nous à ce principe de tout bien, nous y lie plus fortement encore [3]. » Si vous avez eu le malheur de perdre la foi, redemandez-la à Dieu; si vous avez eu le bonheur de la conserver, priez encore, afin d'en obtenir l'accroissement. Vous ne sauriez implorer une grâce plus précieuse.

2° La foi est surnaturelle dans son objet. Elle dédaigne

1. Joan., VI, 44. — 2. Ephes., II, 8. — 3. La Luzerne.

la terre et les choses de la terre, que Dieu a laissées aux vaines disputes des hommes ; elle s'occupe des objets de l'ordre le plus élevé : Dieu et l'homme. Dieu, sa nature, ses perfections, le culte qui lui est dû ; le mystère d'un Dieu Créateur, d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu Sanctificateur ; — l'homme, son origine, sa nature, ses devoirs, ses destinées dernières : voilà quelles vérités font l'objet de votre foi. Les vérités naturelles qui touchent aux arts, à l'industrie, à l'histoire, à la science, lorsqu'elles n'ont aucun rapport avec la religion, n'intéressent pas la foi ; vous pouvez, sans la blesser, les croire ou les rejeter, les discuter ou les révoquer en doute : quant aux vérités de la foi, vous devez les croire fermement, également, sans le moindre doute, et être prêt, s'il le fallait, à mourir pour les défendre. Ainsi ont fait les martyrs. Quelle gloire et quel bonheur pour vous si Dieu vous appelait à être martyr de votre foi !

3° La foi est surnaturelle dans ses motifs. Les croyances humaines ont des motifs humains : elles s'appuient sur les lumières de la raison, le rapport des sens, l'histoire, le témoignage des hommes. Pour la foi chrétienne, la parole de Dieu et l'autorité de l'Église sont les seuls motifs qui doivent la déterminer, indépendamment du raisonnement ; de sorte que, si vous croyiez une vérité de foi seulement à cause de l'évidence des raisons qui vous la démontrent, et que, sans ces raisons, vous ne fussiez pas disposé à la croire, votre foi serait une foi humaine et n'aurait aucun prix devant Dieu. Vous ne devez donc pas croire parce que les choses vous paraissent vraies, mais vous devez croire parce que Dieu a parlé ; et voilà ce qui fait le mérite de la foi : *Elle croit ce qu'elle ne voit pas*[1]. Saint Thomas n'a cru à Jésus-Christ ressuscité qu'après l'avoir vu de ses propres yeux, et

1. Hebr., XI, 1.

Jésus lui reproche l'imperfection de sa foi par ces paroles : *Parce que vous avez vu, vous avez cru ; bienheureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu* [1].

O mon Dieu! c'est vous qui donnez la foi, c'est de vous seul que je puis recevoir ce sixième sens qui doit me révéler ce que vous êtes et ce que je vous dois. Donnez-moi donc, Seigneur, une foi vive, ardente, qui vous assure pour jamais la soumission complète de ma raison à votre parole, et sa docile obéissance à l'enseignement de votre Église. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin tous les doutes contre la foi.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA FOI.

Sa nécessité [2].

La foi nous est nécessaire comme chrétiens et comme hommes.

1er Point. — Comme chrétiens, nous avons des vertus à pratiquer et de grands devoirs à remplir. Noblesse oblige, dit-on communément; et quel plus noble titre pouvez-vous ambitionner que celui dont vous revêt le baptême? Au moment où l'eau sainte a coulé sur votre front, vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier de son royaume, le temple vivant de l'Esprit saint : quelle noblesse est comparable à celle-là? Si une naissance royale impose aux princes de la terre l'obligation d'honorer leur origine et leur rang par la noblesse de leurs sentiments, l'élévation de leurs pensées,

1. Joan., XX, 29. — 2. Bourdaloue.

l'accomplissement de tous les devoirs, quelle obligation pour le chrétien d'honorer son titre et sa dignité par la pratique de toutes les vertus!

Cette obligation, Jésus-Christ l'impose à tous ses disciples : *Je vous ai placés au milieu du monde*, nous dit-il, *pour que vous portiez des fruits*[1]. *Faites en sorte que votre vertu paraisse aux yeux des hommes et qu'ils glorifient votre Père céleste en voyant vos bonnes œuvres*[2]. Il faut, dit saint Paul, que le chrétien soit la bonne odeur de Jésus-Christ[3], et il ne peut l'être que par le parfum de ses vertus. Or, c'est la foi qui est la source unique de toutes les vertus. La foi, dit saint Bernard, fait dans le cœur du juste ce que le premier mobile fait dans l'univers. Ce ciel que l'on appelle premier mobile est tellement au-dessus des autres cieux, qu'il ne laisse pas de leur imprimer son mouvement et son action, et qu'en même temps qu'il roule au-dessus de nos têtes, tous les autres cieux roulent comme lui et avec lui. Si ce premier mobile s'arrêtait, tout ce qu'il y a de globes célestes s'arrêterait aussi ; mais parce que son mouvement est continuel, celui des globes inférieurs n'est jamais interrompu. Il en est de même de la foi : la foi, dans une âme chrétienne et dans toutes les opérations de la grâce, est le premier mobile; c'est une vertu supérieure à toutes les autres; en sorte que toutes les autres lui sont subordonnées et n'agissent, par rapport au salut, qu'autant qu'elles sont mues par celle-ci. Tout ce que fait le chrétien, il ne le fait qu'en conséquence de ce qu'il a la foi. S'il a beaucoup de foi, il est dès lors déterminé à faire beaucoup pour Dieu; s'il a peu de foi, il reste dans la langueur et fait peu pour Dieu; s'il n'a pas du tout de foi, il est certain qu'il ne fera rien du tout pour Dieu.

C'est à la foi que saint Paul attribue tout ce que les saints

1. Joan., xv, 16. — 2. Math., v, 26. — 3. II Corinth., II, 15.

patriarches ont fait de grand pour Dieu : c'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus agréable que celui de Caïn ; c'est par la foi qu'Abraham obéit au Seigneur qui lui demandait le sacrifice de son fils unique ; c'est par la foi que Moïse préféra l'opprobre de Jésus-Christ à toutes les richesses de l'Egypte ; par la foi, en un mot, les saints ont acquis des royaumes, opéré la justice, mérité les promesses éternelles [1]. Ayez la foi, elle opérera en vous les mêmes effets.

2e Point. — C'est par la foi seulement que vous pouvez sauver votre âme. La nécessité de la foi pour le salut est une de ces vérités si clairement établies, si souvent répétées dans les livres saints, qu'il faut renoncer à être chrétien pour en douter. Le divin Réparateur du péché n'était pas encore donné au monde que déjà il était indispensable de croire en lui pour être sauvé. Le juste, parmi les Juifs, ne pouvait être juste et mériter les récompenses éternelles que par la ferme confiance dans les promesses qui annonçaient le Rédempteur [2]. Depuis que, descendu du ciel et revêtu de la nature humaine, le Verbe éternel a réalisé les oracles qui l'avaient prédit, ce devoir sacré est devenu plus strict encore. Dieu a attaché notre justification à notre foi et en a fait une condition indispensable. Cette volonté est formellement exprimée par saint Paul, quand il nous déclare que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Jésus-Christ avait déjà dit : *La volonté de mon Père est que celui qui croira en moi ait la vie éternelle* [3]. Et ailleurs : *Celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné* [4]. Vous comprendrez l'équité de cet arrêt si vous voulez considérer que, par le refus de croire, l'incrédule rompt toute union avec le divin Rédempteur qui seul peut le sauver ; qu'il

1. Hebr., XI, 33. — 2. Justus in sua fide vivet. (Habac., II, 4.) — 3. Joan., VI, 40. — 4. Marc., XVI, 19.

l'outrage, en le regardant comme un imposteur dont la parole ne mérite pas la confiance.

Le saint concile de Trente déclare que la foi est le commencement, le fondement et la racine de notre justification. Elle en est le commencement ou le principe, puisque c'est elle qui nous fait connaître Dieu et les vertus qui lui plaisent. Elle en est le fondement ou le soutien, puisque c'est sur elle que repose, qu'est affermi l'édifice de notre salut, tellement que si cette base est ébranlée, l'édifice qu'elle porte s'écroule et tombe en ruines. Elle en est la racine, parce que, comme vous venez de le voir, la foi est la source de toutes les vertus; c'est d'elle que notre âme tire toute sa fécondité, comme la plante tire sa vie des sucs que lui envoient ses racines, et voilà ce que veut nous faire entendre l'Apôtre quand il nous dit que le juste, le véritable juste vit de la foi. La foi fait vivre son intelligence par la connaissance de la vérité ; elle fait vivre son cœur par la pratique de toutes les vertus; elle fait vivre toutes les facultés de son âme, parce qu'elle est en lui le mobile et le principe d'une vie toute surnaturelle qui le fait penser, sentir, aimer, agir non par les penchants de la nature, mais par les maximes de la foi. C'est donc une belle et admirable vertu que la foi! Oui, voilà pourquoi l'enfer fait tous ses efforts pour l'éteindre et l'affaiblir; soyez vigilant pour la conserver.

O mon Dieu! il m'est impossible de vous plaire, il m'est impossible de me sauver sans la foi. Conservez-la, augmentez-la en moi. Jusqu'ici, Seigneur, j'ai bien mal apprécié ce don inestimable; je l'ai compromis en écoutant des propos impies, en m'arrêtant aux doutes qui s'élevaient dans mon esprit, en me mêlant de discuter des vérités que je ne devais qu'adorer. Désormais, ô mon Dieu! j'aurai une foi entière à l'autorité de votre parole; votre parole suffit bien pour me donner toute sécurité.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin tous les doutes contre la foi.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA NÉCESSITÉ DE LA FOI

Comme chrétiens, nous avons besoin de la foi, puisqu'elle seule, comme vous l'avez vu hier, peut nous conduire au ciel : nous en avons également besoin comme hommes. Comme tels, en effet, nous avons à redouter trois maux : l'erreur, les passions et les souffrances. La foi seule en est le remède.

1er Point. La foi est le remède à nos erreurs. — L'esprit humain, abandonné à lui-même, ignore ou s'égare. Hélas! dans quel abîme de ténèbres ne serions-nous pas plongés sans le bienfait inestimable de la foi? Privé de ses lumières, l'homme ne sait ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va; il ignore ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables et à lui-même. Sur tous ces objets, d'une si haute importance, sa raison est muette et ne sait que bégayer. Et cette impuissance d'arriver à la connaissance de la vérité n'est pas seulement le partage du peuple et des illettrés, elle se trouve aussi dans les hommes de science et de génie. Quels systèmes absurdes, quelles doctrines erronées n'ont pas imaginés et n'imaginent pas tous les jours les doctes et les philosophes quand ils ne suivent que leur raison pour guide!

La foi maintient au milieu du monde le règne de la vérité, parce qu'elle est tout à la fois une lumière qui éclaire la raison, et une règle qui la dirige et la prémunit contre

ses propres écarts. « Tout en laissant à l'esprit humain la libre jouissance des découvertes qu'il fait dans les arts, dans l'industrie, dans les sciences naturelles, la foi lui ouvre un monde nouveau dont il ne saurait, avec ses seules lumières, franchir le seuil. Comprenez donc bien l'avantage que notre foi nous donne sur quiconque n'a pas le bonheur de croire : comme l'incrédule, nous avons la raison; nous jouissons comme lui des découvertes du génie, de ses investigations; nous admettons tout ce qu'il admet; mais nous allons plus loin. Là où son intelligence impuissante s'arrête, nous avançons; là où il doute, nous affirmons; là où il languit incertain et malheureux, nous triomphons, nous régnons; sur les ailes de la foi, nous ne craignons pas de nous élever dans les régions de l'infini et de l'incompréhensible, nous nous élançons, loin de la portée de l'œil intelligent, dans les immenses régions de la vérité. Voilà le bienfait de la foi. Bien loin d'avilir l'homme, elle en rehausse la dignité par les mystères divins qu'elle lui révèle; loin d'arrêter l'essor de l'esprit humain, elle lui donne une impulsion nouvelle; loin de rétrécir la raison, elle en est une glorieuse extension, en la mettant en possession de vérités qu'elle ne saurait ni saisir ni atteindre par ses seuls efforts[1]. » Voilà pourquoi saint Jean appelle la foi un sixième sens, qui complète et perfectionne l'homme moral et intelligent[2]. Sachez donc apprécier le don de la foi, et comprenez qu'en la rejetant l'homme rejette une auxiliaire et une amie.

2e Point. — Si l'homme, sans la foi, est le jouet de toutes les illusions, de toutes les erreurs, sans elle il est aussi l'esclave, et l'esclave impuissant, des plus honteuses passions. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à vous rappeler l'état du monde avant que Jésus-Christ ne l'ait éclairé des lu-

1. De Ravignan. — 2. Dedit nobis sensum ut cognoscamus verum.

mières de la foi, ou plutôt vous n'avez qu'à jeter un regard sur vous-même ; vous découvrirez avec effroi que vous portez dans le fond de votre cœur tous les penchants au mal : l'égoïsme, la paresse, la sensualité, la cupidité, l'envie, l'orgueil, surtout l'orgueil. Voilà les passions dont vous trouverez en vous le germe plus ou moins développé ; voilà les passions contre lesquelles il vous faudra lutter jusqu'à la dernière heure. Qui vous soutiendra dans cette lutte acharnée? qui vous donnera la force de vaincre? Sera-ce la crainte du déshonneur? mais l'honneur est sauf quand les passions peuvent se satisfaire dans le secret. Sera-ce l'intérêt? mais en dehors des intérêts éternels, il n'y a pas d'autre intérêt que celui des passions. Sera-ce le raisonnement? mais, comme l'a si bien dit un philosophe, ôtez la foi, l'homme vertueux est un sot, le méchant seul raisonne [1]. La foi, voilà le seul frein que connaissent et redoutent les passions, la seule digue à opposer au torrent de corruption qui est toujours prêt à déborder du cœur humain [2]. La foi a prouvé sa puissance sur les passions en triomphant de la corruption du monde païen et en faisant succéder, au spectacle hideux de tous les vices, le spectacle admirable des vertus les plus héroïques ; elle a prouvé sa puissance sur le monde en inspirant aux martyrs le mépris de la vie, aux saints pénitents l'abnégation d'eux-mêmes, aux apôtres l'oubli des affronts, aux vierges l'abnégation des sens. Elle la prouve encore tous les jours en formant sans cesse de nouveaux saints dans l'Église, en la fécondant par les plus beaux dévouements. Conservez, fortifiez en vous la foi, elle sera votre plus ferme appui contre les passions du cœur et les séductions du monde.

3e Point. La foi est le remède à la souffrance. — *Un*

1. J.-J. Rousseau. — 2. Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. (II Joan., v, 4.)

joug accablant pèse sur tous les enfants d'Adam[1]. Depuis que le péché s'est introduit dans le monde, la souffrance est devenue le triste apanage de l'humanité; elle trouve accès dans le palais du riche aussi bien que dans la chaumière du pauvre. Elle atteint le jeune homme aussi bien que le vieillard; notre besoin à tous, c'est d'être consolés. Or, où irez-vous chercher des consolations? Auprès du monde? le monde n'aime que les heureux. En vous-même? vous y trouverez le désespoir. Dans les livres humains? vous n'y lirez que des maximes creuses et stériles. Près de vos amis? hélas! les afflictions chassent les amis du monde comme les frimas chassent les oiseaux de passage. Mais peut-être un ami fidèle essayera-t-il de vous consoler; il n'y réussira pas. Job se plaint que les consolations humaines sont à charge[2] : la foi seule peut sécher les larmes et consoler la souffrance; son secret, c'est la croix. La croix dit tout à un cœur malheureux. Vous êtes pauvre? ne vous plaignez pas, vous ressemblez mieux à Jésus-Christ. Vous êtes calomnié? tant mieux, Jésus-Christ a été calomnié comme vous. Vous souffrez? voyez Jésus mourant sur la croix. Vous êtes l'objet du mépris, de l'outrage, de l'ingratitude? Jésus a été méprisé, outragé, trahi; il était innocent, et vous êtes coupable! Oseriez-vous bien vous plaindre?

O mon Dieu, quel don que celui de la foi! Elle m'instruit, me sanctifie, me console. Avec elle, je me repose dans la vérité; sans elle, je languis dans le doute et l'incertitude. Par elle, je triomphe de mes passions et de la douleur; sans elle, il n'y a plus ni vertus ni consolations. Faites, Seigneur, que je la garde comme le trésor le plus précieux, et ne permettez pas qu'elle s'affaiblisse jamais en moi. Ainsi soit-il.

1. Eccl., XL, 1. — 2. Consolatores onerosi. (Job, XVI, 2.)

RÉSOLUTION

Je rejetterai avec soin tout doute contre la foi.

QUATRIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA FOI.

Ses caractères. — Elle doit être ferme et docile.

1er Point. — Le premier caractère de la foi est la fermeté : *Je crois fermement tout ce que Dieu a révélé*. Cette fermeté doit se montrer surtout en face de deux ennemis : les doutes de l'esprit et les propos du monde. 1° La foi doit être ferme en présence des doutes de l'esprit. La foi est un sacrifice, sacrifice de notre raison à l'autorité divine. Tout sacrifice coûte, et celui-là surtout. Notre raison est naturellement curieuse : elle cherche, elle scrute, elle veut tout savoir, tout approfondir, tout comprendre ; mais les vérités de la foi se refusent à ses investigations, elles sont couvertes d'un voile qu'il lui est défendu de soulever. Notre raison est naturellement orgueilleuse ; amie de l'indépendance, fière de ses lumières, elle repousse toute vérité qu'elle ne comprend pas et répugne à croire sur parole. Vous la trouverez donc rebelle au joug de la foi. Oui, quelquefois, souvent peut-être, des doutes s'élèveront, et l'esprit d'incrédulité s'efforcera d'obscurcir votre foi. Restez inébranlable : la fermeté est le caractère distinctif de la foi chrétienne. Partout ailleurs, vous pouvez douter, hésiter, parce que nulle part vous ne trouvez une autorité infaillible qui vous enseigne ; mais votre foi chrétienne repose sur la parole de Dieu ; douter, ce serait soup-

çonner de mensonge la vérité même. Croyez donc fermement.

Si jamais le doute se présente à votre esprit, rappelez-vous les motifs sur lesquels s'appuie votre foi et qui la rendent évidente : une suite constante de prophéties se succédant pendant quatre mille ans; les miracles les plus éclatants et les mieux avérés; quinze millions de martyrs morts pour attester les faits sur lesquels repose le christianisme; le monde converti malgré des obstacles humainement insurmontables. Rappelez-vous les grands hommes qui, dans tous les siècles, ont défendu la foi chrétienne par leurs écrits, l'ont honorée par leurs vertus. Rappelez-vous surtout quelle autorité vous enseigne : c'est Dieu même. Pourquoi donc douteriez-vous? Y a-t-il au monde quelque chose de plus évident que ce qui est enseigné par l'auteur même de toute évidence.

2° Vous devez rester ferme dans votre foi en face des propos du monde. Le monde est l'ennemi implacable de la foi : il l'a combattue dès l'origine; c'est en haine de la vérité qu'il a crucifié le Sauveur. *Vous cherchez à me faire mourir*, disait Jésus aux Juifs, *moi qui vous dis la vérité*[1]. Depuis cette époque, la persécution n'a pas cessé; d'abord sanglante sous les empereurs romains, elle a continué par les hérésies, par le philosophisme; elle se perpétue par le sarcasme et l'indifférence. Cette persécution constante suffirait seule pour prouver la divinité de votre foi et pour en démontrer la vérité à des yeux non prévenus. Les autres doctrines, quelque absurdes qu'elles soient, tous les systèmes philosophiques, quelque désastreux qu'ils puissent être, provoquent bien le mépris, le dégoût ou l'horreur; mais la persécution, jamais! Pour l'Église catholique, le monde la poursuit constamment de sa haine, et par un privilége

1. Joan., VIII, 37.

qui n'appartient qu'à elle seule, elle trouve jusque dans son sein des ennemis qui se font gloire de la décrier. D'où vient ce phénomène? Saint Augustin répond : C'est que les autres religions sont l'œuvre de l'esprit de mensonge, et il n'a garde de se détruire lui-même. La foi catholique, au contraire, est la seule religion véritable, la seule opposée au règne du démon et des passions, il faut bien que l'enfer soit toujours déchaîné contre elle. Donc, loin de vous étonner de voir les impies se multiplier autour de vous, soyez plutôt étonné que la foi ait encore des disciples.

« Enfants des saints, le monde nous hait, cela doit être; nous ne valons pas mieux que nos pères, et depuis que Jésus-Christ mourut sur une croix, ses disciples furent toujours, sous une forme ou sous une autre, plus ou moins persécutés. Réjouissons-nous donc de porter ce caractère, c'est là la marque d'un assez beau nom, d'une assez illustre origine; c'est un précieux caractère de famille, il ne nous sied pas d'en rougir. Le monde rit de nous! Et qu'importe! qu'importe à des hommes qui attendent de plus haut des récompenses et des approbations? Voyageur d'un jour, le chrétien ne demande que le port, un petit coin de terre pour dormir en attendant le réveil, un crucifix pour le consoler avant de rendre le dernier soupir, un Dieu ensuite. Car, à lui, il lui faut un Dieu, un Dieu pour le juger, les hommes ne sauraient le comprendre; un Dieu pour récompense, toute autre ne serait pas digne de lui[1]. »

2e Point. La foi doit être docile. — Il y a cette différence entre les vérités qui sont du domaine de la raison et celles qui appartiennent au symbole catholique, que nous croyons les premières parce que nous les trouvons conformes aux lumières de notre raison, tandis que nous croyons les autres parce qu'elles nous sont enseignées par l'Église. Aussi l'a-

1. Mgr Cœur.

pôtre saint Paul appelle-t-il la foi *une obéissance raisonnable* [1]. C'est une obéissance, puisque nous nous soumettons à l'autorité qui nous parle. Cette obéissance est raisonnable, puisque c'est la raison qui nous amène aux pieds de l'autorité et nous y soumet. Le fidèle ne se soumet donc pas aveuglément et sans motifs à la foi, il connaît les titres de l'Église à sa confiance, et il est tranquille.

Ne croyez pas que la foi redoute l'examen de la raison : loin de le redouter, elle le provoque. Ce qu'elle craint, dit Tertullien, c'est d'être ignorée. Du reste, la part de la raison en matière de foi est assez belle : à elle d'examiner les motifs et les preuves sur lesquels la foi s'appuie, c'est son droit; mais une fois qu'elle a trouvé l'autorité divine qui lui parle, elle doit s'arrêter et se soumettre sans raisonner, sans discuter, c'est son devoir. Dieu veut une soumission qui croit et non une curiosité qui discute. — Rentrez ici en vous-même, et considérez quelles sont vos dispositions par rapport à la foi. Vous abandonnez-vous avec docilité à la voix de l'Église, comme un enfant s'abandonne à la conduite de sa mère? Rendez grâce à Dieu, cette simplicité sera votre sauvegarde. Êtes-vous, au contraire, du nombre de ces esprits difficiles, raisonneurs, qui chicanent sur tout et ne savent se soumettre en rien? Tremblez, cette disposition malheureuse sera l'écueil de votre foi.

O mon Dieu, que je me sens petit devant votre immensité! que mon intelligence est peu de chose en présence de votre intelligence infinie! Un jour viendra où vous daignerez vous révéler à moi, et alors je vous verrai tel que vous êtes. En attendant cet heureux jour, je ne puis vous apercevoir qu'à travers des ombres et comme en énigme; c'est ma condition sur cette terre. Puissé-je le comprendre, ô mon Dieu! et par ma soumission à votre parole mériter de contempler,

1. Rom., XII, 1.

dans la splendeur de la gloire, votre essence divine que j'aurai adorée ici-bas à travers les nuages de la foi! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin tous les doutes contre la foi.

CINQUIÈME JOUR

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CARACTÈRES DE LA FOI.

Elle doit être entière et agissante.

1er Point. Elle doit être entière. — Pour que votre foi soit entière, vous devez croire également toutes les vérités que l'Église vous enseigne. Saint Paul vous ordonne d'*approcher de Dieu avec la plénitude de la foi*[1]. L'apôtre saint Jacques vous déclare que, si vous doutez d'une seule vérité, vous êtes aussi coupable que si vous les niiez toutes. Un saint Père, interprète de la doctrine de toute l'Église, affirme que celui-là périra éternellement qui ne conservera pas toute l'intégrité de la foi. Veillez donc avec un soin extrême à ce que rien n'altère la pureté de votre foi; écoutez l'Église votre mère avec la docilité d'un enfant, et croyez tout ce qu'elle vous enseigne par la bouche de ses ministres comme étant l'expression de la vérité même. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit, en parlant des pasteurs de l'É-

1. Hebr., x, 22.

glise : *Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise*[1]*? Allez, enseignez toutes les nations, voici que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles*[2]*?* L'Église est donc toujours assistée du Saint-Esprit, et, par conséquent, il est impossible qu'elle enseigne jamais l'erreur.

2° Vous devez croire toutes les vérités de la foi, parce que, dans la religion, toutes les vérités s'enchaînent et se tiennent, de telle sorte que la négation d'une seule vous mène nécessairement à la négation de toutes les autres. En effet, c'est la même autorité qui parle pour toutes, sans exception; nous n'avons donc pas plus de raisons de croire celles-ci que de croire celles-là. *Il n'y a*, dit saint Paul, *qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu qui enseigne*[3]. En matière de foi, pour être conséquent, il faut croire tout ou rien. Eh! d'où viendrait la préférence donnée à tel ou tel dogme? Ou l'autorité qui vous parle mérite votre confiance ou elle ne la mérite pas. Si elle la mérite, vous devez croire tout ce qu'elle vous enseigne; si elle ne la mérite pas, vous ne devez rien croire; du moment qu'elle peut se tromper ou vous tromper sur un seul point, elle peut se tromper ou vous tromper sur tout le reste. Voyez à quelle extrémité vous entraînerait une seule infidélité en matière de foi!

3° Vous devez croire toutes les vérités de la foi, autrement il vous serait libre de faire votre choix parmi les vérités qu'elle enseigne et les devoirs qu'elle impose, de retenir les uns et de rejeter les autres; mais, en agissant ainsi, vous ôtez à la religion son caractère divin, vous en faites une institution tout humaine, que chacun peut modifier et arranger selon ses idées et les intérêts de ses passions. Dans ce chaos, que deviendra la religion de Jésus-

1. Luc., 10 1 6. — 2. Math., XXVIII, 19, 20. — 3. Ephés., IV, 5.

Christ? ce qu'elle est devenue au milieu des sectes séparées de l'Église, où la raison de chacun est la seule règle de la foi : elle périra défigurée et mutilée par les passions. Déplorez ici les maux que l'orgueil de l'esprit humain a faits à la religion, et, pour vous affirmer dans la soumission à l'Église, méditez ces paroles du divin Maître : *Que celui qui n'écoute pas l'Église soit traité comme un païen et un publicain*[1]. O mon Dieu! c'est à vous qu'il appartient de m'enseigner ce que je dois croire, ce que je dois faire; ne permettez pas que je retranche jamais la moindre chose des devoirs que vous m'imposez ou des vérités que votre Église me propose à croire.

2e Point. La foi doit être agissante. — *Il n'y a de vraie foi*, dit saint Paul, *que celle qui agit par la charité*[2]. *La foi qui n'est pas accompagnée des œuvres*, dit l'apôtre saint Jacques, *est une foi morte*[3]. Le saint concile de Trente appelle la foi une racine surnaturelle qui, placée dans le cœur de l'homme, produit des fruits de justice et de sainteté. Telle parut la foi dans tous les saints; elle fut pour eux le principe d'œuvres admirables et d'héroïques dévouements. On trouvait dans leurs sentiments, dans leur conduite, une conformité parfaite avec leur foi. Pour vous, qui dites l'avoir, à quel signe pourrait-on la reconnaître? On comprend, en effet, qu'un infidèle n'aime pas Jésus-Christ, il ne le connaît pas; qu'un impie se livre aux désirs déréglés de son cœur, il n'espère pas d'autre vie après celle-ci; qu'un incrédule viole les lois de l'Église, reste tranquille dans le péché, vive loin des sacrements et de la prière, il n'a pas la foi. Mais vous, qui dites l'avoir, comment osez-vous pécher? ou plutôt comment osez-vous rester des semaines, des mois, des années entières dans l'inimitié de Dieu, au risque d'être frappé de mort dans cet état? Comment expliquer votre éloi-

1. Math., XVIII, 16. — 2. Gal., V, 6. — 3. Jacob., II, 17.

gnement des sacrements, votre dissipation dans le lieu saint, vos irrévérences dans la prière? Est-il bien vrai que vous ayez la foi? est-il vrai que vous croyiez au jugement, à l'enfer, à l'éternité? Quoi! vous y croyez, et vous êtes tranquille? Vous savez ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour expier le péché, et vous péchez toujours! Vous savez combien Jésus est aimable, et vous ne l'aimez pas! A quoi vous sert donc votre foi? Elle servira à votre condamnation. En effet, un infidèle trouvera, au jugement de Dieu, une espèce d'excuse dans son ignorance : parce qu'il a eu moins de grâces, son châtiment sera moins sévère. Mais vous, éclairé de tant de lumières, comblé de tant de bienfaits, quel droit aurez-vous à l'indulgence! Aucun. *Ingrate Jérusalem*, s'écriait Jésus-Christ, *malheur à toi! car si Tyr et Sidon eussent vu les prodiges dont tu es témoin, elles eussent fait pénitence sur le sac et la cendre; aussi seront-elles traitées avec moins de rigueur que toi* [1]. Hélas! est-ce à vous, est-ce à Jérusalem que ces menaces s'adressent? est-ce sur vous, est-ce sur Jérusalem qu'il faut pleurer? Vous jouissez des bienfaits de Dieu, où est votre reconnaissance? Vous avez la foi, où sont vos œuvres? Ne serait-il pas avantageux pour vous de ne point l'avoir? Vous ne jouiriez pas de ses lumières, mais aussi vous seriez moins coupable.

O mon Dieu! divin auteur et vengeur de la foi, vous ne me l'aviez pas donnée pour me damner et me perdre : vous vouliez, en me mettant au nombre de vos disciples, me mettre au nombre de vos élus. Aidez-moi donc, ô mon Dieu! à faire un bon usage de ce don si précieux, à le conserver et à l'accroître par une continuelle ferveur, à le faire valoir par une exacte conformité de mes sentiments et de mes mœurs, et à me rendre par là digne de vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

1. Luc., x, 13.

RÉSOLUTION

Je m'efforcerai de régler mes sentiments et mes actions d'après les préceptes et les maximes de l'Évangile.

SIXIÈME JOUR

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CARACTÈRES DE LA FOI.

Elle est glorieuse.

La foi est pour le fidèle une source de gloire : par la noblesse des sentiments qu'elle lui inspire, par la magnificence des récompenses qu'elle lui promet, par la multitude des hommes illustres auxquels elle l'associe.

1er POINT. — Une des grandes injustices du monde à l'égard de la foi, c'est de la représenter comme étouffant les plus nobles sentiments du cœur, et ne suggérant à ses disciples que des pensées basses et rampantes. Ah! si la bassesse de sentiments est quelque part, ce n'est pas dans le chrétien, c'est dans le mondain. Dans le cœur du fidèle tout est grand : grand, premièrement, par la pureté des motifs qui le font agir : ce n'est jamais l'intérêt, l'orgueil, l'ambition ; il laisse au mondain ces tristes ressorts de toute sa conduite; pour lui, il va puiser plus haut les motifs de la sienne. Le désir de plaire au Dieu qui l'a créé et racheté, le zèle pour le salut de ses frères et leur bonheur, voilà ses motifs; c'est à eux que l'humanité doit les grands noms qui l'honorent : les Xavier, les François de Sales, les Vincent de Paul et tant d'autres. Vertueux par sa foi, le

chrétien l'est toujours et partout, dans le secret comme en public, dans le cœur comme au dehors.

2° Le fidèle est grand par le courage qu'il déploie. Pour être au monde, rien de plus facile : il suffit de se laisser aller à tout ce que suggère une nature ennemie de la contrainte. Mais pour être chrétien, c'est autre chose : il faut régner sur ses passions, leur faire sans cesse violence. Vous avez reçu un affront? étouffez la vengeance et pardonnez. Les passions frémissent et demandent des jouissances? imposez-leur silence et retenez-les esclaves. Mais c'est bien difficile, mais c'est contre nature : n'importe, la foi l'exige; le chrétien en vient à bout. Or, si la gloire marche toujours avec la victoire, si la victoire est d'autant plus glorieuse qu'il faut surmonter plus d'obstacles, qu'y a-t-il de plus glorieux que ce triomphe permanent du chrétien sur lui-même? C'est le hasard, dit Massillon, qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

2e Point. La foi est pour le fidèle une source de gloire par la magnificence des récompenses qu'elle lui promet. — Quelles sont les promesses de la foi? Vous les connaissez : « L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du véritable bien, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité, telles sont les promesses de la foi[1]. » Que donnera le monde à ses partisans, qui puisse entrer en comparaison avec cette glorieuse destinée? Les jouissances des passions? elles avilissent. Les

1. Massillon.

jouissances des plaisirs? l'amertume les accompagne. Les jouissances des richesses? les richesses s'acquièrent avec fatigue, on les conserve avec inquiétude, on les quitte avec regret. Les jouissances de l'amitié? hélas! les amis, ou ils reprennent leur cœur, ou ils nous échappent dans la tombe. Les jouissances de la science? ce que nous savons ne peut nous consoler de ce qui nous reste à savoir. Les jouissances de la gloire? elles sont, sans contredit, les plus flatteuses, les plus enviées : mais qu'est-ce que la gloire humaine? une vaine fumée qui enivre un instant et se dissipe l'instant d'après. « Hélas! s'écriait sur son lit de mort le maréchal de Luxembourg, que me serviront mes victoires au tribunal du Dieu qui va me juger? Que n'ai-je à lui offrir, au lieu de tant de lauriers inutiles, le mérite d'un verre d'eau froide donné en son nom? » Voilà donc ce qui reste des récompenses du monde; en voilà le néant!

Encore si on était sûr de les obtenir! Mais que de services oubliés, que de mérites méconnus, que de sacrifices comptés pour rien! Ah! il n'en est pas ainsi au service du Seigneur; rien de ce que l'on fait pour lui n'est perdu : il pèse les larmes, il compte les soupirs; un verre d'eau froide aura sa récompense[1]; et quelle récompense! *moi-même*, répond le Seigneur[2], *je serai ta récompense*. Méditez, savourez ces paroles : Moi, ton Dieu, la source de toute beauté, de toute amabilité, de toute gloire, de toute félicité, *je serai ta récompense*, à toi, pauvre créature, qui es la faiblesse même; je t'envelopperai, je te pénétrerai, et t'enrichirai de ma divinité. Oh! s'il est si doux de posséder un instant Jésus sous les voiles eucharistiques, quel bonheur de le posséder éternellement et sans voiles!

3e Point. La foi est pour le fidèle une source de gloire par la multitude des hommes illustres auxquels sa foi l'as-

1. Math., X, 42. — 2. Ero merces tua magna nimis. (Gen., XV, 1.)

socie. — En présence du discrédit dans lequel la religion est tombée au milieu du monde, il n'y a rien de plus intéressant pour vous et de plus propre à vous affermir dans la foi, que de vous remettre sous les yeux la longue suite des grands hommes qui, de siècle en siècle, ont honoré la religion par leur foi, par leurs vertus, par leur génie. Quels hommes que ces docteurs et ces Pères de l'Église dont, si souvent, vous entendez citer les noms et les ouvrages du haut des chaires chrétiennes : les Tertullien, les Origène, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome!..... Quels hommes et en même temps quels saints que les Ignace, les François de Sales, les Xavier, les Vincent de Paul! Quels noms plus illustres et en même temps quels plus fervents chrétiens que les saint Louis, les Bayard, les Turenne, les Condé, les Villars! Villars qui, blessé mortellement à Malplaquet, voulut recevoir les sacrements devant toute l'armée, en prononçant ces paroles : Si l'armée ne voit pas Villars mourir en héros, qu'elle le voie mourir en chrétien. Quels génies que les Bossuet, les Pascal, les Fénelon et mille autres!

En face de pareils hommes, qui ont regardé la religion comme l'œuvre de Dieu, quelle valeur peuvent avoir les objections de quelques incrédules, ennemis impuissants des vérités que Pascal a défendues, que Newton croyait et que Descartes a respectées? Et maintenant, demandez-vous quel est le plus digne de mépris et de pitié, ou bien l'incrédule qui n'a pour guide qu'une raison impuissante, d'autre règle que des penchants corrompus; ou le fidèle qui, en soumettant sa raison à la foi, jouit de toutes les lumières dont elle enrichit l'intelligence, s'ennoblit par la grandeur des sentiments qu'elle inspire, croît avec tout ce que les sciences ont eu de grands génies, et la société de nobles cœurs.

O mon Dieu! je n'avais jamais apprécié le don de la foi

à sa juste valeur; mais, en ce moment, j'en comprends tout le prix. Je vous demande, ô mon Dieu! la grâce d'honorer ma foi par la noblesse de mes sentiments, de marcher généreusement dans la voie que les saints m'ont tracée, et de mériter, par la fidélité aux devoirs que la foi m'impose, les récompenses qu'elle me promet. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin tous les doutes contre la foi.

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR.

Considérations sur la manière dont on perd la foi[1].

Parce que la foi est la vie du chrétien, parce qu'elle est le principe du salut et de toutes les vertus, le démon s'efforcera de l'enlever de votre cœur ou de l'y affaiblir. Il faut donc vous mettre en garde contre les causes qui amènent ordinairement la perte de la foi : la présomption, les passions, la séduction.

1er Point. On perd la foi par présomption. — L'esprit humain est tout ensemble un prodige de faiblesse et de

1. Tirées du P. Segaud.

témérité. Rien de plus borné dans ses connaissances, rien de plus étendu dans ses recherches : incapable de comprendre ce qu'il voit, ce qu'il touche ; réduit à ne pouvoir se comprendre lui-même, il se flatte de pouvoir comprendre Dieu ; il s'élève dans son orgueil, il vole jusqu'au trône de la Divinité. Dieu n'a rien de caché qu'il ne veuille dévoiler, rien de mystérieux qu'il ne veuille sonder, rien d'infini qu'il ne veuille mesurer. Tantôt il règle sa puissance, tantôt il restreint sa bonté ; il va jusqu'à douter de sa nature et de son existence. Dieu est-il Dieu ? gouverne-t-il le monde ? est-il sensible ou indifférent aux hommages et aux adorations des hommes ? parle-t-il par ses ministres ? y a-t-il des prédestinés ? y a-t-il des réprouvés ? et si Dieu prédestine, comment prédestine-t-il ? s'il réprouve, comment réprouve-t-il ? Jésus-Christ est-il sur l'autel ? est-il dans l'hostie ? agit-il par la grâce ? comment agit la grâce ? sommes-nous libres de faire le mal, ou y sommes-nous portés invinciblement ? Voilà quelques-unes des mille questions que soulève l'esprit humain. L'un croit un point, l'autre le rejette ; celui-ci admet un article, cet autre le condamne. Il se trouve des hommes, on ose les appeler des chrétiens, qui veulent tout voir, tout lire, tout approfondir ; vous en trouverez qui s'érigent en juges des Écritures, des évêques, du chef même de l'Eglise. Chacun se fait l'arbitre et l'auteur de sa foi. Du moment que l'on se pique d'esprit, on renonce à la docilité : on examine les mystères, les sacrements, l'Évangile même : on veut parler de tout, disputer sur tout, décider de tout. Sans doute, on n'arrive pas là tout d'un coup : d'abord on se ménage, on s'observe, on croit ne point se risquer ; mais peu à peu le poison gagne, le doute suit, l'erreur prend racine ; on s'enivre de la science que l'on croit avoir, on s'évanouit dans ses idées, on s'entête dans ses sentiments. Il faudrait revenir sur ses pas, on le voit, on le sent ; mais on rougit de le faire, on

n'ose plus le faire, on croit qu'il est trop tôt ou trop tard pour le faire : à force de délai, on meurt sans repentir; à force d'examen, on perd la soumission; et sans la soumission il n'y a plus de foi. Mettez-vous donc en garde contre la curiosité de votre raison et l'activité inquiète de votre esprit; habituez-vous à la docilité envers l'Église, au respect pour la parole de Dieu, et soyez fidèle à suivre l'avis de l'Apôtre qui vous invite à vous défier de vos propres lumières et de votre propre sagesse[1].

2e POINT. On perd la foi par entraînement des passions. — Tout homme a ses passions, et toujours la passion lutte contre la foi : l'une et l'autre se choquent, l'une et l'autre s'attaquent, l'une et l'autre se détruisent. Si la foi triomphe, il faut que la passion expire; si la passion l'emporte, il faut que la foi cède; la contradiction est sensible, elle est continuelle. La foi dit que Dieu est notre fin, que la vertu est notre asile, que le ciel est notre patrie; la passion dit que la terre est notre partage, que le plaisir fait notre bonheur, que la fin de l'homme c'est l'homme même. La foi dit que la vie n'est qu'un songe, la fortune une ombre, l'honneur une fumée, que souvent le pécheur meurt dans son péché faute de s'être préparé à la mort; la passion dit qu'il faut jouir du temps avant qu'il n'échappe, cueillir les fleurs avant qu'elles ne soient fanées, et en couronner nos têtes; que le bonheur consiste à vivre dans l'opulence, à s'élever aux honneurs, et qu'il suffit de penser à la mort quand on est près de mourir.

La foi dit que la religion est l'ouvrage de Jésus-Christ, qu'il y a un enfer pour punir les coupables, que la destruction de notre corps n'entraîne pas la destruction de notre âme; la passion dit que la religion est l'œuvre des hommes, que l'âme n'est qu'un souffle, que l'enfer est un

1. Fides vestra non sit in sapientia humana. (I Corinth., II, 5.)

épouvantail inventé pour alarmer les faibles. Voilà comment les passions ne cessent de combattre la foi, et l'Esprit saint crie malheur à ceux qui les écoutent. Dieu avait déjà dit : *Mon esprit ne pourra demeurer dans l'homme, parce qu'il est l'esclave de sa chair*[1]. Et saint Paul nous apprend qu'il y a lutte continuelle, dans un cœur humain, entre la chair et l'esprit[2]. Cette lutte se conçoit : la foi et les passions sont deux antagonistes qui ne peuvent subsister en face l'un de l'autre. Comment croire et ne pas craindre? comment craindre et ne pas se réformer? comment se réformer et ne pas combattre ses passions? Sachez-le donc bien, votre foi n'a pas de plus terribles ennemis que vos passions; elle s'affaiblira ou s'affermira selon que vous les mortifierez ou les favoriserez.

3e Point. On perd la foi par la séduction. — Le monde est le corrupteur de tous ses habitants : parents, amis, protecteurs, tout y est dangereux; on n'y voit que des scandales, on n'y trouve que des piéges, on n'y entend que des doctrines trompeuses. Comment, disait le fils de Dieu, le grain de la foi pourrait-il germer dans cette terre ingrate[3]? Tremblez donc pour le trésor de votre foi, vous qui êtes obligé de vivre dans une atmosphère de libertinage et d'incrédulité; méfiez-vous des mondains et surtout de ceux qu'on appelle les honnêtes mondains. Prophètes menteurs, ils viennent à vous le sourire sur les lèvres; mais ce sont des loups qui cachent leur fureur sous la peau de l'agneau[4]. Vous les entendrez vous inviter à leurs fêtes dissolues, et blâmer la sévérité de l'Église qui les condamne; afficher un respect hypocrite pour la religion, et en censurer les dogmes les plus sacrés. Exalter les charmes de la piété, et jeter le sarcasme et le ridicule sur ses pratiques

1. Gen., VI, 3. — 2. Galat., V, 17. — 3. Putas inveniet fidem in terrâ. (Luc., XVIII, 8.) — 4. Math., VII, 15.

et sur ceux qui les suivent. Comment ne craindriez-vous pas l'influence constante de pareils propos, de pareils exemples? comment votre foi n'y succomberait-elle pas? Peut-on vivre dans une atmosphère empoisonnée sans ressentir les atteintes de la contagion? Hélas, combien y ont péri avant vous! Qu'il est difficile, quand on vit dans le monde, de ne pas penser comme le monde, de ne pas parler comme le monde, de ne pas s'égarer avec le monde! Quelle prudence pour ne pas être la dupe de ses complaisances, de ses liaisons, de son amitié! Quelle énergie pour ne pas céder aux promesses et aux menaces, aux mépris et aux louanges, à l'intérêt ou à la faveur!

O mon Dieu! je comprends tous les dangers que court ma foi. Je compte sur votre grâce pour me protéger contre les doutes de mon esprit, les illusions de mes passions, la contagion et les séductions du monde. Cette grâce, ô mon Dieu! vous ne me la refuserez pas. Vous m'avez fait le plus précieux de tous les dons en m'accordant la foi, vous m'aiderez à la conserver au milieu de tous les écueils. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai un acte de foi lorsque j'aurai des doutes ou que j'entendrai des propos contre la religion.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur les propos des incrédules[1].

Vous n'aurez pas à redouter les propos de l'incrédulité si vous méditez trois considérations qui ôtent aux incrédules toute autorité en fait de religion : ils sont ignorants, ils sont prévenus, ils sont menteurs.

1er Point. Les incrédules sont ignorants. — On peut dire des incrédules de notre temps ce que Tertullien disait autrefois des ennemis du Christianisme : ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître. Or, rien n'est plus indécent et plus insensé que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien étudiée. Voilà, soyez-en bien certain, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules.

« Ils n'ont jamais approfondi ni les difficultés ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent, car comment aimer ce qui nous condamne ? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes et qui leur apprenne à la combattre. En effet, quand on considère tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude et d'application in-

1. Tirées, en partie, de Massillon.

fatigable, se sont soumis avec docilité, ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'ils ont pensé que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvait refuser de se rendre, il semble que, pour revenir combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis ; que, pour être reçu à en appeler de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, d'une prescription, en un mot, si longue et si bien affermie, il faudrait, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouveaux moyens qui découvrissent, dans la religion, un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Et cependant, lorsque l'on approfondit la plupart de ces hommes que vous entendez se récrier contre les préjugés populaires et salir de leurs sarcasmes tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, on trouve qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires qu'on a débités dans tous les temps ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre. On ne trouve dans leurs discours sur la religion nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de ce qu'ils attaquent. Ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, d'un caractère léger et superficiel, incapables de soutenir un moment d'étude sérieuse. Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu ; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu de docteurs plus consommés et de personnages plus illustres. De quelle autorité peuvent être les paroles de ces hommes qui sont plutôt les échos de l'incrédulité qu'ils n'en sont les disciples ? »

2e Point. Les incrédules sont des esprits prévenus. — Gardez-vous bien de croire que tant de gens qui blasphèment la religion aient perdu la foi par la force du rai-

sonnement et l'autorité des preuves acquises : vous leur feriez trop d'honneur. Ils ne sont incrédules que sur l'autorité misérable de quelque libertin à qui ils ont ouï dire que tout ce qu'on prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple ; voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, comme ils nous accusent d'être fidèles, sans examen et par crédulité, mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuse que dans la fureur et dans l'extravagance ; c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison et qui les a rangés du côté de l'impiété.

Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable *de saints pasteurs* qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre ; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de la raison, de déférer à l'autorité d'un impie qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit peut-être pas lui-même. O mon Dieu ! combien l'homme s'avilit et se rend méprisable quand il se fait une fausse gloire de ne plus vous être soumis.

3e Point. Les incrédules sont des imposteurs. — Ils jouent, en effet, un personnage emprunté et se donnent pour ce qu'ils ne sont pas ; tandis qu'ils déclament bien fort contre les gens de bien qu'ils traitent d'hypocrites et d'imposteurs, ils sont eux-mêmes les hypocrites de l'impiété et du libertinage. Ils se vantent de ne pas croire, ils se moquent de l'enfer et de l'éternité, ils disent bien haut qu'ils ne croient pas ; mais ce sont de faux braves, dont l'assurance se dément à l'approche du danger. En effet, si

les incrédules sont de bonne foi, d'où vient donc qu'au seul moment de leur vie où ils ont occasion de montrer leurs convictions et de réduire en pratique la hardiesse de leurs discours, ils paraissent si différents de ce qu'on les a vus pendant leur vie, et, qu'au moindre péril qui menace leurs jours on voit le trouble dans leurs yeux et la rétractation sur leurs lèvres?

On n'a jamais vu un chrétien étendu sur son lit de mort se repentir d'avoir cru, abjurer sa doctrine et envier le sort de l'incrédule. C'est à ce moment, au contraire, que sa foi devient plus vive et qu'il sent davantage le bonheur d'être resté fidèle. Il n'en est pas ainsi des incrédules : les plus fameux, à l'heure de la mort, ont été saisis de terreur; l'histoire nous a conservé le souvenir de leur regrets, de leurs troubles, de leurs affreuses perplexités; elle dit avec quelles instances ils sollicitaient un prêtre, avec quelle franchise ils désavouaient leurs doctrines. Preuve évidente que cet étalage d'incrédulité et d'impiété dont ils faisaient parade pendant leur vie, n'était qu'une affaire de calcul et un mensonge de vanité et d'ostentation.

O mon Dieu! vos ennemis ne cessent de me prêcher leur doctrine et de me vanter leurs erreurs! mais votre loi sainte sera toujours ma règle et ma lumière. Vous ne permettrez pas, ô mon Dieu! que les propos et les exemples des incrédules, qui méritent si peu ma confiance, affaiblissent jamais ma docilité à votre parole et ma soumission aux enseignements de votre Église. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Faire un acte de foi quand on entend mal parler de la religion.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'INCRÉDULITÉ.

Les incrédules sont sans autorité en matière de religion, parce qu'ils sont intéressés à la combattre.

1er Point. Pour combattre la religion, les incrédules ont l'intérêt de l'orgueil. — La raison humaine est naturellement orgueilleuse et ennemie du mystère ; elle veut tout comprendre, tout approfondir, tout expliquer, et repousse par instinct toute doctrine qui prétend, comme dit l'Apôtre, la réduire en servitude [1]. D'après cette disposition, il est facile de comprendre quels obstacles la foi chrétienne doit trouver dans l'esprit humain, quelles répugnances elle y soulève, quelles oppositions elle y rencontre quand elle vient, d'autorité, lui imposer la croyance en des mystères que la raison ne peut expliquer, et qu'il ne lui est permis d'approfondir que dans certaines limites. Aussi, l'Esprit saint nous dit-il que le premier effet de l'orgueil, c'est l'apostasie de la foi [2]. L'histoire de l'Église vient à chaque page justifier cet oracle de la sagesse éternelle, parce que, dans tous les schismes, dans toutes les hérésies, dans toutes les révoltes contre la foi, elle montre l'orgueil comme en étant la véritable source. « L'homme sage à ses propres yeux puise dans sa science une vanité qui le détourne de la foi ; il s'imagine être le créateur de ses pensées, l'astre de son intelligence, la mesure du monde et de Dieu, et, s'il rencontre en de si vastes sujets une ombre qui l'arrête, il s'en prend à la vérité plutôt qu'à son esprit, et se transforme

1. I Corinth., x, 5. — 2. Eccl., x, 14.

en puéril contempteur des lois qu'il n'entend pas. Dieu hait et méprise le pygmée qui le juge et le rejette; il se plaît à confondre ses desseins, à troubler ses notions, à en faire le jouet d'une historique crédulité, un monument de folie, à moins qu'un jour le doute de tout le ramène au doute de lui-même, et qu'un rayon d'humilité lui rende le Dieu des simples et des petits [1]. »

Si l'orgueil jette dans l'impiété, c'est l'orgueil aussi qui toujours y revient. Il y a, dit Massillon dans cette ostentation de raison qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer le joug qui les assujettit tous. Et parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, que tout homme qui se pique d'esprit et d'un peu plus de lecture que les autres, se permet des objections et des doutes sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, on aurait honte avec eux de paraître religieux et fidèle; il semble que ce serait faire aveu public de faiblesse et de médiocrité de n'oser les imiter, ou du moins les contrefaire; vanité misérable et puérile à laquelle certains hommes ne rougissent pas de sacrifier ce qu'ils ont de plus sacré, leur conscience, ce qu'ils ont de plus précieux, leurs intérêts éternels.

2e Point. Les incrédules combattent la religion dans l'intérêt de leurs passions. — S'il vous arrive jamais de voir un homme adonné jusque-là à ses passions, engagé par une longue habitude dans les désordres de la volupté, rompre tout à coup les liens qui l'attachaient au vice, et revenir sincèrement à la foi et à la pratique des devoirs qu'elle impose, admirez ce changement, et regardez-le comme le résultat d'une conviction profonde. Mais quand vous verrez

1. Lacordaire.

un jeune homme, une jeune personne élevés dans le sein de l'Église prendre le parti de l'impiété, abandonner les sacrements, la prière, et afficher un mépris indécent pour tout ce qui tient à la religion, n'en tirez aucune conclusion défavorable à la foi, les passions se trouvent trop bien d'un pareil changement pour que vous puissiez vous en étonner. « Si les jeunes gens qui se jettent dans l'incrédulité, dit Mgr de Frayssinous, le faisaient pour être plus chastes, plus réglés dans leur conduite, plus vertueux en un mot, on pourrait croire qu'ils sont de bonne foi, que leur incrédulité n'est pas intéressée ; mais où sont-ils ceux qui ne se font incrédules qu'afin d'être meilleurs? L'époque de leur incrédulité, au contraire, n'est-elle pas l'époque de leur relâchement dans les mœurs? » Et tous ne justifient-ils pas cette parole de l'Apôtre : La corruption de leur cœur a provoqué leur naufrage dans la foi [1]?

Ce résultat est dans la nature : la foi et la passion sont deux ennemis irréconciliables. La passion veut des jouissances ; mais la foi dit [2] : *Ce n'est point permis.* La paix n'est donc possible qu'à la condition d'immoler l'une à l'autre. Les âmes généreuses sacrifient la passion, et elles règnent par la foi ; mais les âmes généreuses sont rares, il est bien plus facile de céder à la passion. On cherche donc la paix dans l'incrédulité. « Afin de ne plus craindre, on prend le parti de ne plus croire. Pour commencer à être pécheur tranquille, on cesse d'être chrétien fidèle ; on se fait une religion selon ses mœurs, parce qu'on désespère de faire ses mœurs à la religion. On ne condamne l'Évangile que parce qu'on en est condamné ; on n'en vient jusqu'à le quitter que parce qu'on n'ose en venir jusqu'à le pratiquer [3]. » Avec l'incrédulité, on est débarrassé de toute espèce d'entraves : plus de confession, plus de lutte contre les passions, plus

1. I Timoth., I, 19. — 2. Non licet. — 3. P. de Neuville.

de crainte de l'enfer, presque plus de remords. Que ce lit de repos est doux et commode! Convenez que le cœur humain a un immense intérêt à secouer le joug de la foi.

L'âge seul auquel l'incrédulité arrive suffirait pour la rendre suspecte. En effet, ce n'est jamais à trente ou quarante ans, lorsque l'esprit ou le jugement sont formés, lorsque les passions sont plus calmes; non, ce n'est pas à cet âge que l'on devient incrédule : les doutes s'élèvent et la foi se perd presque toujours de quinze à dix-huit ans, c'est-à-dire à l'époque où les passions sont plus vives, où le cœur est plus facile à séduire, à l'époque enfin où l'on est plus intéressé à ce que la religion soit fausse. *Le cœur pur voit Dieu et le goûte. Celui qui fait le mal*, avait dit Jésus-Christ, *hait la lumière*[1]. La sagesse humaine est ici d'accord avec la sagesse éternelle, et il sera toujours vrai de dire des incrédules que leur impiété, selon le mot du poëte, voudrait anéantir le Dieu qu'ils ont quitté. C'est un philosophe qui a prononcé ces paroles : « Lorsqu'un peuple a intérêt à ce qu'il n'y ait pas de Dieu qui punisse ses crimes, il cesse d'y croire [2]. » En voici d'autres sorties de la bouche d'un homme qui, en les écrivant, semble avoir écrit ses mémoires : « Oui, dit Lamennais, quiconque, ayant cru, cesse de croire, cède à un intérêt d'orgueil ou de volupté, et sur ce point j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédules. »

Seigneur, vous avez dit : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Faites, ô mon Dieu! que mon cœur soit toujours pur, afin que, affranchi de l'esclavage des passions, il aime la vérité, il la cherche, il la goûte, il la conserve comme son trésor le plus précieux. Ainsi soit-il.

1. Math., v, 8; Joan., III, 20. — 2. J.-J. Rousseau.

RÉSOLUTION

Je ferai un acte de foi quand j'entendrai mal parler de la religion.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur les mauvais livres.

L'homme, dit Jésus-Christ, ne vit pas seulement de pain. Cela veut dire que votre âme, aussi bien que votre corps, a sa vie qui lui est propre. Le corps, sorti de la terre, trouve sa nourriture dans les fruits que produit la terre; votre âme, sortie de Dieu, va puiser la sienne dans le sein même de Dieu; c'est là qu'elle trouve la vérité, seul aliment qui convienne à une intelligence. La vérité arrive à votre âme par la parole ou par les livres, qui sont la parole écrite. Mais tous les livres ne la renferment pas. De même qu'il y a pour le corps des aliments qui nourrissent et d'autres qui empoisonnent, de même il y a pour l'âme des livres qui la vivifient et d'autres qui la tuent. Les livres les plus dangereux ne sont pas toujours ceux qui prêchent ouvertement l'impiété ou blessent effrontément la pudeur, mais ceux qui, sous le nom de romans, exaltent l'imagination en la remplissant d'aventures chimériques. Considérez les effets de ces sortes de livres, et puissiez-vous toujours en éviter la lecture!

LES ROMANS SONT FUNESTES A L'ESPRIT ET AU CŒUR.

1° Ils sont funestes à l'esprit.

1er POINT. Le premier effet des romans sur l'esprit, c'est de fausser le jugement. — Pour flatter le goût du mer-

veilleux qui est dans notre nature, les romans ne présentent jamais les choses sous leur véritable point de vue; mais ils mettent toujours la fiction à la place de la vérité, en histoire aussi bien qu'en morale. S'agit-il des hommes les plus célèbres? les romans historiques les travestissent, et font, des héros les plus fameux, des personnages ridicules qui semblent n'avoir d'autre but, dans les prodiges de leur valeur, que le succès d'une misérable intrigue. S'agit-il des faits? ils les dénaturent, et ceux qui ne connaîtraient l'histoire que par les romans n'en auraient qu'une idée bien mensongère. Pour ce qui est des livres de chevalerie, ce sont des productions frivoles d'autant plus dangereuses que, dénuées de raisonnement et de vraisemblance, elles communiquent un certain plaisir qui empêche de rechercher en quoi elles sont méprisables. Épris du merveilleux, l'esprit se laisse séduire aux charmes de la fiction, et devient incapable de démêler la vérité d'avec l'imposture.

S'agit-il de religion et de morale? le danger devient plus grand encore. Les romans moraux confondent presque toujours les idées du bien avec celles du mal, celles du vice avec celles de la vertu. Forcés quelquefois de rendre hommage à la vertu, leurs auteurs ne la peignent que sous des traits sombres et chagrins, qui la font mépriser ou haïr; ils représentent le vice, au contraire, sous des couleurs agréables qui le déguisent et le font aimer. On apprend, dans ces sortes de livres, à violer sans scrupule les droits de la justice divine et humaine, à mépriser l'autorité des parents sur les enfants, à compter pour rien les liens sacrés du mariage et de l'amitié. Les parjures, les trahisons, la vengeance, les perfidies, y paraissent avec honneur, ou bien y sont excusés comme les faiblesses d'une belle âme. Point de vice qui, à la faveur d'un nom étranger ou de quelques brillantes épithètes, n'y trouve des éloges

ou une apologie : l'envie est une louable émulation ; l'ambition est la passion des grandes âmes ; la colère est un noble courroux ; la vengeance le plus saint des devoirs.

Plus les romans font entrevoir de noblesse dans les passions, et plus ils en imposent; plus ils les déguisent, et moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connaître. Quel malheur donc, surtout quand on est jeune encore, de s'abandonner à ces sortes de lectures! Combien d'idées chimériques remplissent la tête ! Combien de fausses maximes pervertissent le jugement, que d'illusions préparent, pour l'avenir, de cruelles déceptions! Fuyez donc ces lectures funestes, elles ne renferment qu'une viande creuse qui flatte le goût et ne nourrit pas, ou un poison subtil qui plaît et donne la mort.

2e Point. Le second effet des romans sur l'esprit, c'est de le rendre romanesque. — Les naturalistes signalent certains insectes qui prennent la couleur des plantes sur lesquelles ils vivent, et dont ils se nourrissent. On peut dire aussi que notre esprit, et souvent notre caractère, prennent la couleur de nos lectures habituelles. Par la lecture fréquente des livres de piété, on devient pieux ; avec le goût et l'étude des livres sérieux, l'esprit et le caractère prennent une teinte de gravité, indice d'un esprit solide et réfléchi ; par la lecture habituelle des romans, livres toujours frivoles et dont le moindre défaut est d'être, par leur nature, en dehors de la réalité, l'esprit devient nécessairement frivole et romanesque. Ce résultat s'explique, quand on considère que les romans ne s'adressent qu'à l'imagination.

L'imagination est sans doute une belle faculté de l'âme, c'est elle qui prête à l'intelligence ses pinceaux et ses couleurs pour revêtir la pensée de formes gracieuses ; mais c'est la faculté la plus facile à exalter, et quand elle est exaltée, elle aveugle, elle entraîne, elle égare toutes les

autres facultés de l'âme. Or, l'expérience prouve que rien n'est plus propre à surexciter l'imagination, si justement appelée par un philosophe [1] *la folle de la maison*, que la lecture des romans. « On y boit à longs traits un breuvage qui enivre, et cette débauche morale, non moins funeste à la dignité humaine que la débauche des sens, finit par ne laisser debout dans l'esprit aucun sentiment vrai, noble, élevé. Ne voyons-nous pas tous les jours qu'il n'y a rien de plus ridiculement frivole qu'une tête exaltée par le récit d'aventures galantes, et n'est-il pas vrai que ceux qui se livrent à la lecture des romans finissent par devenir aussi romanesques que les héros de leurs lectures [2] ? » Une personne passionnée pour ces sortes de livres, surtout si elle est jeune, est incapable d'une occupation sérieuse, d'une pensée solide, d'un raisonnement soutenu; elle ne sait que rêver et poursuivre de brillants et vains fantômes. Dégoûtée du monde réel, elle se fait un monde fantastique; sensible à l'excès et malheureuse par sa sensibilité même, elle perd son temps dans des rêveries ridicules, et sa santé dans une tristesse plus ridicule encore. Plaignez-la, et gardez-vous de vous exposer aux mêmes dangers et aux mêmes travers.

O mon Dieu! vous m'avez donné, pour règle et pour guide, votre loi sainte; j'y trouve la lumière et la vérité; ne permettez pas que j'abandonne jamais les sources pures que vous m'avez ouvertes, pour aller puiser l'erreur et le mensonge dans les *citernes corrompues* [3] que la main de vos ennemis a creusées. Mieux vaut pour moi, Seigneur, en moins savoir, et conserver ma foi et votre amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne lirai jamais de livres suspects.

1. Montaigne. — 2. L'abbé Hulot. — 3. Jerem., VIII, 13.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA LECTURE DES ROMANS.

2° Leurs effets sur le cœur; ils font perdre la piété et la vertu.

1er POINT. Les romans font perdre la piété. — La piété est toute la vie chrétienne; c'est le suc, la sève qui part du cœur pour se répandre dans toutes les facultés de l'âme, et y porter la vie, la force, la fécondité. Elle n'a pas de plus mortels ennemis que les mauvaises lectures : sans doute, les romans ne font pas perdre tout d'un coup les sentiments de la piété et l'amour de la vertu; mais les poisons non plus ne donnent pas toujours la mort instantanément; il y en a dont les effets sont lents, quoique non moins redoutables. Leur influence se manifeste d'abord par un malaise général et un certain engourdissement dans tous les membres; à la longue, les forces diminuent, le corps dépérit, le froid gagne les régions du cœur; chacun s'étonne et s'attriste d'un dépérissement qui frappe tous les regards; le malade cependant ignore son mal, et meurt sans presque s'en apercevoir. Ainsi en est-il de l'effet des mauvais livres. Tous ne tuent pas l'âme aussitôt qu'ils sont lus; il y en a dont l'action est presque insensible, et qui ne tarissent que lentement les sources de la vie spirituelle. De ce nombre sont les romans. « Voyez ce jeune homme, cette jeune personne qu'une indiscrète curiosité pousse à lire un de ces livres pervers. Tout est nouveau pour eux dans le monde inconnu où ce livre les transporte : les personnes qui y figurent ne ressemblent pas à celles qu'ils fréquentent; il règne dans leur langage

un ton emphatique et tendre; leur caractère, leurs mœurs ont je ne sais quoi d'étrange qui les séduit. Ils se plaisent d'abord avec ces brillants fantômes; plus ils avancent, plus le charme agit avec force, plus l'enchantement augmente. Bientôt leur cœur assiégé, battu de toutes parts, s'ébranle, s'enivre, s'amollit; il se remplit d'une inquiétude jusqu'alors inconnue; il est tourmenté par des désirs vagues dont l'objet ne tardera pas à se manifester.

« Voyez-les maintenant, eux dont la sagesse et la modestie faisaient le plus bel ornement, ne se repaître que de ce qu'ils ont lu, y songer, y rêver sans cesse; ne trouvant plus les jours assez longs, passer furtivement les nuits à la lecture qui les a séduits; voyez-les verser sur des fables des larmes qu'ils versaient autrefois au pied des autels[1]. » Encore quelque temps, et toute vie chrétienne sera éteinte. Leur âme, habituée aux émotions violentes qu'excite la lecture des romans, ne saurait éprouver que du dégoût pour la prière et pour les sacrements; privée de ces soutiens nécessaires, il faut qu'elle tombe dans un état de langueur qui la mènera nécessairement à la mort. Pendant cinq ans, dix ans, toujours boire du poison, comment ne pas mourir? Sainte-Thérèse, parvenue dès son enfance à un degré éminent de piété, sentit peu à peu diminuer sa ferveur. Surprise de ce changement, elle en chercha la cause, et la trouva dans la lecture des romans dont elle faisait son occupation favorite. Si ces sortes de livres produisirent un tel effet sur sainte Thérèse, que ne produiront-ils pas sur vous, qui êtes si loin d'avoir, pour la vertu, les dispositions de cette âme séraphique?

2e Point. Les romans font perdre la vertu. — Nous portons au dedans de nous-mêmes un foyer de corruption où pullulent tous les vices. Semblable à une république

1. Mgr Fayet.

dans l'anarchie, notre cœur, livré à lui-même, est le théâtre des plus affreuses révolutions. Les passions y causeront les plus tristes ravages, si la vertu ne domine sur elles en souveraine et ne les régit avec un sceptre de fer. Voilà ce qui explique la sévérité de la morale chrétienne, quand elle prescrit une vigilance continuelle sur nos sens, sur nos regards, sur notre imagination, sur les impressions de la nature, et met en tête de tous les devoirs la fuite des occasions dangereuses [1]. Vous regarderiez comme un crime d'écouter volontiers des discours qui blesseraient la pudeur: vous rougiriez de vous trouver dans la société d'un compagnon pervers, qui tendrait des piéges à votre innocence; mais les sociétés les plus dissolues et les corrupteurs les plus dangereux, vous les trouverez dans les mauvais livres. « Corrupteurs effrontés qui ne peuvent rougir, qui, sans être arrêtés par aucun obstacle, épanchent dans l'âme du lecteur jusqu'à la dernière goutte du venin impur dont ils sont remplis. Corrupteurs séduisants, on n'y a rien négligé pour les orner de toutes les grâces qui charment et qui captivent les esprits, ni pour les armer de tous les traits qui font dans les cœurs de profondes et mortelles blessures. Corrupteurs d'autant plus dangereux qu'on les écoute sans honte, parce qu'on est seul avec soi-même en les écoutant; qu'on les écoute avec plaisir et pendant les heures entières du jour et de la nuit, jusqu'à ce que la contagion qu'ils répandent ait gagné la substance même de l'âme. »

Suivez des yeux le jeune homme ou la jeune personne qui vient de saisir, pour la première fois, un de ces conseillers secrets de l'iniquité, dont toutes les maisons sont pleines aujourd'hui. Voyez comme, impatient de connaître mille honteux secrets, il court s'enfermer avec ce précep-

1. Math., v, 29.

teur du vice, pour recevoir, sans témoins, les pernicieuses leçons qu'il en attend. Voyez, dès qu'il est seul, comme il s'attache et se colle sur ces feuilles corruptrices, suçant avidement un poison mortel qui l'enivre, le brûle et le jette dans une sorte d'inexprimable délire. Que d'abominables fantômes sont entrés tout à coup dans son imagination! que de criminels désirs se sont élevés à la fois dans son cœur[1]! O âme infortunée! quelle science tu viens d'acquérir! mais quel bien tu viens de perdre! Cette histoire n'est-elle pas la vôtre?

O mon Dieu, une fatale curiosité a perdu Adam et Ève! non contents de cueillir, aux arbres du paradis terrestre, les fruits que vous leur abandonniez, ils voulurent goûter aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, et ils se perdirent! Faites, ô mon Dieu, que je ne les imite pas, et qu'au milieu de tant de productions qu'enfante tous les jours l'esprit humain, je ne porte jamais une main criminelle sur les livres qui m'enseigneraient la science du mal, et me raviraient votre amour avec mon innocence. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne lirai jamais de livres suspects.

SIXIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES MAUVAIS LIVRES.

3° Prétextes que l'on allègue pour en autoriser la lecture.

1er Point. — Le premier prétexte que l'on allègue, et que vous alléguez peut-être vous-même, pour autoriser la

1. M. l'abbé Hulot.

lecture des mauvais livres, c'est qu'ils ornent l'esprit. Ils ornent l'esprit! c'est possible, mais l'innocence qu'ils font perdre, mais la foi qu'ils éteignent, qui les rendra? mais l'agitation et le trouble dans lesquels ils plongent, qui en délivrera? Ils ornent l'esprit! « Mais sommes-nous donc au temps où l'on ne peut apprendre à bien parler sans apprendre à mal vivre? Quoi! manquons-nous d'ouvrages propres à orner l'esprit sans gâter le cœur? et les ouvrages de Bossuet, de Fénelon, de Massillon et de mille autres sont ils d'un style moins pur et moins correct? ont-ils un coloris moins brillant, des traits moins vifs et moins gracieux? l'histoire des hommes, celle de la nature, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela n'offre-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? Les romans ornent l'esprit! Plus les auteurs de ces sortes de livres y ont mis d'esprit, et plus ils sont coupables! Ils ont imité la scélératesse d'un chimiste qui aurait étudié l'art d'assaisonner les poisons pour les rendre plus dangereux[1]! » Le prétexte que les romans ornent l'esprit ne justifiera jamais l'imprudence qui expose à trouver des doutes, des tentations, des piéges d'erreur. Quoi! il y aurait crime pour vous à compromettre votre santé, votre vie, cette vie d'un jour! et il vous serait loisible de tuer votre âme, de compromettre votre éternité, sous le prétexte frivole d'orner votre esprit? est-ce possible?

2e Point. — Le second prétexte que vous pouvez alléguer pour autoriser la lecture des mauvais livres, c'est qu'il n'y a pas de danger pour vous à les lire. Il n'y a pas de danger pour vous! vous le dites; mais la foi et l'expérience at-

1. Mgr Fayet.

testent que celui qui s'expose au danger y périra[1]. Dire que ces lectures considérées en elles-mêmes ne présentent pas un péril réel, et un grand péril, c'est mentir à l'évidence, car elles font tous les jours d'innombrables victimes. Direz-vous que ce qui est péril pour autrui ne l'est pas pour vous? Quelle témérité ! Votre vertu est donc bien robuste, pour que vous osiez jouer ainsi au milieu des écueils contre lesquels la vertu de tant d'autres est venue échouer ? Votre piété est donc bien solide, pour que vous ne ressentiez aucune impression fâcheuse au milieu des mêmes objets qui ont perdu la piété de tant d'autres? Vous êtes donc bien sûr de votre cœur, pour que vous vous flattiez d'échapper à des séductions qui ont fait tant de victimes? Ah! disons mieux, il faut que vous fassiez bien peu de cas de votre vertu, de votre piété, de vous-même, pour tout sacrifier ainsi au plaisir de satisfaire une vaine et téméraire curiosité.

O mon Dieu! quand bien même je serais moins faible, quand mon cœur serait moins facile, mes passions moins ardentes, ce serait de ma part une témérité impardonnable que de me livrer à des lectures dont l'expérience des autres me démontre le danger. Mais comment qualifier le sentiment qui me les fait rechercher, quand j'ai déjà tant de peine à maîtriser mes passions, à résister à l'entraînement de mon imagination et de mes sens? Dire qu'il n'y a pas de danger pour moi, n'est-ce pas me méconnaître et vouloir me perdre?

3e Point. — Un troisième prétexte que l'on allègue pour se livrer aux vaines lectures, c'est qu'on s'ennuie. Quelle parole dans la bouche d'un disciple de l'Évangile! Vous vous ennuyez? Mais n'avez-vous plus rien à faire? n'avez-vous plus rien à apprendre? le temps vous est-il accordé

1. Eccli., III, 27.

avec une si grande prodigalité, qu'il vous soit loisible de le perdre à la lecture de feuilletons où la morale et le bon goût sont également outragés? ou bien à la lecture de quelques romans que vous quitterez avec un peu plus d'ennui au cœur, parce que vous aurez plus de vide dans l'esprit! Un auteur contemporain a dit : « Si l'on m'assurait cinq cents ans de vie, je serais tout prêt à lire ces publications sans nombre que chaque jour voit éclore; mais, jusque-là, je réserve mon temps exclusivement pour lire les chefs-d'œuvre de l'intelligence, qui, comme le soleil, échauffent en même temps qu'ils éclairent [1]. » Faites de même, votre esprit et votre cœur ne pourront qu'y gagner.

4e Point. — Un quatrième prétexte que l'on allègue pour autoriser la lecture des romans, c'est que l'on veut se former le goût. Cette proposition est assurément l'énoncé d'une pernicieuse erreur : bien loin de former le goût, les romans le dépravent. « Pour le style, la plupart sont remplis d'expressions exagérées, d'images forcées, et d'une fausse richesse, qui habituent l'esprit à sortir du vrai en sortant de la nature. Un écrivain qui prendrait pour modèle le style des romans aurait le style le plus maniéré et le plus faux qu'ils soit possible d'imaginer. Mais à supposer que certains romans aient pour eux la magie du style, ce qu'il faudrait en conclure, c'est qu'ils sont plus dangereux. Voudriez-vous revêtir les habits d'un pestiféré parce qu'ils seraient d'une forme élégante et gracieuse?

» Pour les pensées, loin de donner le goût de ce qui est beau, grand, élevé, les romans donnent le goût de tout ce qu'il y a de plus frivole et de plus oiseux, et enseignent à n'estimer les choses qu'autant qu'elles amusent. C'est dans ces sortes de livres, dit saint Augustin, qu'on apprend à devenir, non point éloquent, mais vicieux; on y apprend à

1. Nettement.

connaître le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue. Peu importe, après tout, qu'on y trouve çà et là quelques pensées heureuses, elles y sont perdues et comme noyées dans un tas de maximes futiles, licencieuses, impies ; elles y sont démenties par les faits les plus criminels. Or, quel est celui qui, apercevant une fleur au milieu d'une prairie toute couverte de reptiles venimeux, serait tenté d'aller la cueillir et voudrait s'exposer à recevoir ainsi mille blessures mortelles? »

O mon Dieu! ce n'est pas la science, ce ne sont point les talents qui feront mon mérite à vos yeux, mais bien mes vertus et mes bonnes œuvres. Puissé-je le comprendre, ô mon Dieu! et m'appliquer à former mon cœur à la science qui apprend à vous aimer, avant de former mon esprit à la science qui apprend à bien dire. Puissé-je éviter l'ennui, et les dangers qu'il amène après lui, en me livrant à l'étude de votre loi sainte et à la pratique des bonnes œuvres! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne lirai jamais de livres suspects.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR

Considérations sur la prière.

Le moyen le plus efficace pour assurer votre persévérance, c'est la prière. Méditez-en cette semaine l'obligation, les qualités et les avantages.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — DEVOIR DE LA PRIÈRE.

Le devoir de la prière est fondé sur le culte que nous devons à Dieu, sur le précepte de Jésus-Christ et sur ses exemples.

1er Point. — Pas de religion, et, par conséquent, point de culte sans la prière. En effet, quel est le précis des devoirs essentiels que la religion nous impose envers Dieu? « Adorer sa majesté suprême, espérer en sa bonté infinie, le remercier de ses bienfaits continuels; l'aimer, puisqu'il nous a donné un cœur et qu'il est souverainement aimable; le craindre, puisqu'il est le juge de nos actions et qu'il tient les clefs de la vie et de la mort; en un mot, entretenir ici-bas, avec le Seigneur qui nous a faits, un commerce d'adoration, de louanges, d'amour, de gratitude, de gémissements sur nos fautes, de confiance en sa miséricorde, de soumission aux ordres de sa Providence. Voilà le fond de la religion qui doit animer tout être raisonnable et chrétien. Or, tout cela n'est-il pas étroitement lié avec la prière? n'est-ce pas la prière qui forme en nous ces sentiments, ces dispositions, ce culte intérieur que nous devons à Dieu et que Dieu exige de nous? C'est la prière qui adore, qui aime, qui rend grâces; c'est elle qui invoque le Seigneur, qui s'afflige de lui avoir déplu, qui nous humilie à ses pieds et répand nos cœurs en sa présence. Par conséquent, autant il est nécessaire de rendre au Très-Haut ces différents hommages, autant il est nécessaire de recourir à la prière qui les renferme tous; par conséquent encore, ôtez la prière, la religion s'évanouit et n'est plus. Elle n'est plus dans nos œuvres, puisque toutes les œuvres qu'elle marque de son sceau sont animées de l'esprit de prière; elle n'est plus dans notre cœur, car si elle y vivait encore, elle se manifesterait nécessairement par le langage et les soupirs de la prière; elle ne nous accompagne pas même dans le lieu saint, car dès que nous ne prions pas, où est le culte et l'hon-

neur que nous rendons à Dieu? Que dis-je? il n'y a plus de Dieu pour celui qui a cessé de le prier ; Dieu est à son égard comme s'il n'était pas; il l'a banni de son souvenir, et, selon l'expression de l'Apôtre, il est pire qu'un infidèle ; les infidèles au moins honorent, par l'encens et la prière, leurs fausses divinités, et voici un disciple de la lumière, un chrétien, qui, ne priant point, oublie et méconnaît le Dieu véritable.

« Qu'est-ce donc qu'un chrétien qui ne prie pas? C'est un sujet rebelle qui lève un front audacieux et refuse de payer le tribut qu'il doit à son souverain ; c'est un enfant dénaturé qui fuit la présence et les entretiens du plus tendre et du plus aimable des pères ; c'est un ingrat qui a tout reçu de Dieu, et qui, accablé de ses bienfaits, veut en jouir sans connaître la main libérale et magnifique qui les lui prodigue ; c'est un insensé qui, couvert de crimes, objet de la colère céleste, ne tremble pas, ne sollicite pas sa grâce, et, loin de désarmer par ses supplications et ses pleurs le bras prêt à le foudroyer, ou en détourne ses regards tranquilles, ou le considère avec une stupide indifférence [1]. » Et vous pour qui Dieu a été si bon et si libéral, vous, environné de tant de lumières et de tant de bons exemples, si vous abandonniez le devoir de la prière, quel nom faudrait-il vous donner?

2e Point. — Il y a peu de devoirs que Jésus-Christ ait recommandés aussi fortement et aussi fréquemment que le devoir de la prière : *Veillez et priez*, nous dit-il dans la personne de ses apôtres, *afin de ne pas entrer en tentation* [2]. *Il faut prier sans cesse et ne jamais se lasser de le faire* [3]. *Veillez en priant, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous les maux qui arriveront, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme* [4]. Ins-

1. L'abbé Richard. — 2. Math., XXVI, 4. — 3. Luc., XVIII, 1. — 4. Id., XXI, 36.

truits aux leçons du divin Maître et animés de son Esprit, les apôtres répètent aux peuples qu'ils convertissent à la foi la même recommandation : *Veillez*, écrit saint Paul aux Colossiens, *en vous appliquant à la prière. Priez sans interruption*, écrit-il aux fidèles de Thessalonique. Ainsi, les paroles des apôtres, aussi bien que celles de Jésus-Christ, nous recommandent avec instance l'exercice de la prière. Comprenez-en donc bien l'obligation et montrez-vous-y fidèle. Si la prière n'était pas d'une si haute importance pour la grande affaire de votre éternité, si vous pouviez sans elle persévérer dans les voies de la justice ou y rentrer après en être sorti, Jésus-Christ vous l'aurait-il recommandée avec tant d'instance ?

3e Point. — Non content de nous prescrire le devoir de la prière par ses leçons, Jésus-Christ nous y invite par ses exemples. Sa vie entière n'est qu'une prière continuelle. Entrez à Nazareth dans la maison de Joseph, suivez-le dans le désert, considérez-le sur la montagne ou sur le Thabor, vous le trouverez toujours occupé à la prière ; dans le jardin des Oliviers, en voyant approcher l'heure de sa passion, il prie pendant trois heures consécutives, prosterné la face contre terre.

Depuis qu'il est retourné à son Père, il prie encore : il prie dans le ciel, intercédant pour nous, faisant valoir les plaies qu'il a reçues pour notre salut. Il prie sur l'autel, quand on offre le saint sacrifice. Il prie dans nos tabernacles, où son amour le tient renfermé. Oui, le jour, quand vous le délaissez, quand vous l'oubliez, quand vous l'offensez peut-être, il prie pour vous. La nuit, quand vous reposez, quand tout fait silence dans le monde, il veille, il prie encore.

« Jésus-Christ attache une si grande importance à la prière, qu'il ne se borne pas à en faire un précepte, il en montre la nécessité, il en prescrit la méthode, il en trace

le modèle, il en sanctionne le devoir par ses promesses, il en consacre la pratique par l'autorité de ses exemples. Saint Augustin s'étonnait que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour et que tout nous l'inspire. Entrant dans la pensée de ce saint docteur, étonnez-vous que Dieu vous ait fait un commandement de prier, puisque tout vous y engage, et que l'abandon de la prière ne serait nuisible qu'à vous seul. Quelle bonté de la part de Dieu, et pourrez-vous assez l'admirer! Non-seulement il vous permet de vous entretenir familièrement avec lui, mais il vous l'ordonne; non-seulement il vous autorise à lui demander ses grâces, mais il vous fait un crime de ne pas les demander. »

O mon Dieu! que vous importe donc les vœux que je forme, pour que vous me commandiez de vous les adresser? Que vous revient-il de mes hommages, pour que vous y teniez ainsi? Que dis-je, ô mon Dieu! ô mon Père! vous m'aimez, et cela suffit. Votre amour a besoin de se répandre sur moi et de me communiquer de son abondance; point d'autre intérêt qui vous touche que le mien. Combien donc je serais insensé et coupable si, avec tant de faiblesse et un besoin continuel de la prière; si, après le précepte que vous me faites de prier, et après les exemples que vous m'en donnez vous-même, je négligeais le devoir de la prière, si je venais à l'abandonner! O mon Dieu! ne permettez pas un pareil malheur, et bénissez la résolution que je prends, non-seulement de ne jamais omettre ma prière du matin et du soir, mais encore de me rappeler souvent dans la journée la pensée de votre sainte présence. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PRIÈRE.

La prière nous est nécessaire.

La nécessité de la prière est fondée sur notre triple caractère d'hommes, de pécheurs et de chrétiens.

1er Point. — Comme hommes, nous avons à maintenir la dignité de notre nature. Il y a en nous deux substances : l'esprit et le corps. La substance spirituelle subit, pour le développement et le soutien de sa vie, la loi de tous les êtres animés : il lui faut un aliment. Or, où l'homme trouvera-t-il l'aliment qui convient à son âme pour maintenir la dignité de sa nature et la grandeur de ses destinées ? Dans la prière. « Ce qui agrandit et élève les âmes, dit un de nos orateurs, c'est la grandeur et l'élévation des choses dont elles se préoccupent. Il y a dans le mystère harmonieux de notre nature une puissance d'assimilation qui tend à nous faire à la mesure et à la ressemblance de ce que l'âme aime, contemple, recherche et aspire. Si vous regardez, si vous aimez, si vous recherchez, si vous aspirez habituellement ce qui est au-dessous de vous-même, la force des choses vous condamne à descendre. L'homme monte ou descend avec ses amours et ses ambitions. Que dis-je? ses seules contemplations donnent la mesure de ses élévations ou de ses abaissements. Placé entre le monde inférieur, qu'il regarde d'en haut, et le monde supérieur, qu'il regarde d'en bas, l'homme monte ou descend, en quelque sorte, avec son propre regard. Dès lors, rien ne peut l'arracher à la fatalité de l'abaissement si les intérêts matériels et terrestres font l'objet habituel de ses préoccupations[1]. » C'est ici une vérité d'expérience, tandis que

1. P. Félix.

l'homme qui ne prie pas et détourne du ciel le regard de son âme, pour le porter uniquement vers la terre, prend de plus en plus des goûts bas, terrestres, grossiers. L'homme qui prie se spiritualise de plus en plus; la prière répand dans son âme quelque chose de céleste, et, dans le contact avec la Divinité, il semble se purifier et s'agrandir par la pureté et la grandeur du Dieu qui fait l'objet de ses contemplations.

2e Point. — La nécessité de la prière est fondée, en second lieu, sur notre caractère de pécheurs. Comme pécheurs, nous sommes condamnés aux souffrances. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous pour comprendre la vérité de cette parole de nos livres saints : *Un joug douloureux pèse sur les enfants d'Adam*[1]. Tous nous sommes plus ou moins malheureux; notre grand besoin, dans cette vallée de larmes, c'est donc d'être consolés. Ce besoin se fait sentir dès la jeunesse : à peine avons-nous bu à la coupe de la vie que nous sentons l'amertume du breuvage. Le cœur du jeune homme, de la jeune personne est tourmenté d'un sentiment vague qui l'agite, l'attriste, lui fait chercher la solitude comme par instinct; la société le fatigue, la vie lui est à charge, il rêve un autre monde, il s'élance dans des régions inconnues, cherchant un objet qui semble le fuir à mesure qu'il le poursuit. Qui guérira ce malade? la prière. Vous voyez quelquefois dans un jardin une fleur charmante, dont la corolle, penchée vers la terre, semble trop lourde pour sa tige flétrie : c'est qu'un vent brûlant est passé sur elle et l'a desséchée; elle attend, elle appelle, pour se relever, la rosée du ciel. La douleur aussi est un vent brûlant qui dessèche le cœur; la prière le relève en appelant sur lui la rosée qui doit le rafraîchir et le fortifier.

1. Eccli., XI, 1.

La philosophie humaine met un poignard entre les mains du malheureux et lui indique le suicide comme unique remède à ses maux; la religion fait mieux, elle met la prière sur ses lèvres, la croix devant ses yeux, et lui donne le courage de souffrir. Si jamais le malheur vient vous visiter, allez donc au pied de la croix : là, épanchez votre cœur, vous vous sentirez consolé. Eh! quel chagrin pourrait tenir en face de Celui qui a voulu passer par toutes les épreuves, afin de les soulager toutes? Vous êtes pauvre? Jésus l'a été plus que vous. Etes-vous né dans une étable, une crèche vous a-t-elle servi de berceau?... Vous souffrez? Voyez votre Sauveur déchiré par les fouets, couronné d'épines, attaché à une croix; il était innocent, et vous êtes coupable! Vous languissez victime de l'ingratitude et de l'injustice des hommes? Jésus a été trahi par Judas, renié par saint Pierre, abandonné de ses disciples, condamné par tout un peuple qu'il avait comblé de ses bienfaits. Oseriez-vous vous plaindre?... Vous êtes sous le poids de préventions injustes? Jésus-Christ a été accusé, calomnié, condamné à mourir pour expier des crimes qu'il n'avait pas commis. Et avec quelle douceur il a tout souffert, tout oublié, tout pardonné! Comment ne pas se résigner quand on a sous les yeux un pareil modèle!

3e Point. — La nécessité de la prière est fondée, en troisième lieu, sur notre caractère de chrétiens. Comme tels, en effet, nous avons de nombreux devoirs à remplir, de grandes vertus à pratiquer, et il nous est impossible de remplir les uns, d'acquérir les autres sans le secours de la prière. Les paroles de Jésus-Christ sont formelles : *Sans moi, vous ne pouvez rien*[1]. *C'est Dieu,* écrivait saint Paul, *qui nous donne et la volonté et le pouvoir d'agir*[2]. De là ces paroles de saint Augustin : Celui-là seul sait bien vivre

1. Joan., xv, 5. — 2. Philip., ii, 13.

qui sait bien prier. « Il est bien des chrétiens, dit Fénelon, qui se forment des plans de conduite et prennent de saintes résolutions de réforme. D'où vient donc que ces résolutions sont si infructueuses, que chacune de ces personnes, voulant se corriger, ne se corrige jamais ? C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous n'exécutions jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes, sans lui. C'est au pied des autels qu'il faudrait prendre des conseils praticables; c'est avec Dieu qu'il faudrait concerter tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils paraissent, ne sont que des illusions et des témérités. »

O mon Dieu ! ma faiblesse est extrême, mes devoirs sont immenses, et mes ennemis innombrables. Que deviendrai-je, Seigneur, si vous ne me soutenez par votre grâce? Ce que sont devenus tant d'autres qui, en vous abandonnant, sont tombés sous la domination du démon. Ne permettez pas que je les imite dans leur funeste insouciance, et bénissez la résolution que je prends d'être fidèle à vous offrir, le matin et le soir de chaque jour, l'hommage de mon amour et de mes adorations. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PRIÈRE.

Qualités qu'elle doit avoir.

1er Point. — La confiance est la première qualité que doit avoir la prière, c'est la confiance surtout qui en assure

le succès. *Celui qui hésite*, dit saint Jacques, *est semblable aux flots de la mer, toujours poussés au gré des vents. Que celui-là*, continue-t-il, *n'espère pas d'être exaucé* [1]. Ces paroles d'un apôtre vous révèlent la cause qui rend stériles les prières de la plupart des chrétiens. Ils prient, mais sans confiance, ou avec une confiance imparfaite. Les uns, comme la Chananéenne, prient de loin, ils n'osent pas s'approcher de Jésus; il passe et ne les écoute pas [2]. D'autres, comme les sœurs de Lazare, députent à Jésus-Christ des messagers qu'ils chargent de leurs requêtes [3]. Jésus n'accorde rien [4]. Que ne demandent-ils eux-mêmes, ils obtiendraient tout Quand Marthe s'est jetée aux pieds du Sauveur en lui disant : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, — sa confiance obtient la promesse qu'elle retrouvera son frère [5]; et quand Marie, dans la plénitude de sa foi, lui crie : Ah! Seigneur, venez et voyez; — elle ne touche pas seulement le cœur de Jésus-Christ, qui est ému jusqu'aux larmes, elle en obtient la résurrection même de son frère [6]. C'est ainsi que Dieu nous accorde à proportion de notre foi.

Si nous manquons de confiance dans nos prières, ce n'est pas Jésus-Christ qu'il faut en accuser, il a tout fait pour nous l'inspirer : Il nous représente Dieu comme un Père, *Pater noster* [7]. Lorsque vous priez, ce n'est pas un coupable qui sollicite son juge, ce n'est pas un sujet qui implore son roi, ce n'est pas un serviteur qui s'adresse à son maître : c'est un enfant qui parle à son père. — Cette pensée ne suffit-elle pas pour exciter votre confiance? Jésus-Christ fera plus : il se joint à nous dans la prière; il nous couvre de son nom, de son sang; c'est lui qui prie par

1. Jacob., I, 6. — 2. Matth., XV, clamavit..... qui non respondit ei verbum. — 3. Miserunt qui dicerent: Ecce quem amas infirmatur. — 4. Remansit in eodem loco. — 5. Resurget frater tuus. — 6. Lazare, veni foras. — 7. Matth., VI.

notre bouche; il nous promet que tout ce que nous demanderons avec confiance nous sera accordé. — Ce n'est pas encore assez; il rédige lui-même la formule dont nous devons faire usage dans nos prières; et, de peur que nous ne l'oubliions, il la consigne dans son Évangile, *quand vous prierez, voici ce que vous direz : Notre Père qui êtes dans les cieux*... Après cela, comment excuser notre peu de confiance?

2e Point. — A la confiance, il faut joindre l'humilité, l'humilité extérieure et l'humilité intérieure. L'humilité extérieure n'est autre chose que la modestie; elle règle le maintien : elle défend aux yeux tout regard léger et curieux. Lorsqu'on nous représente les saints, on nous les représente toujours ou profondément inclinés devant le Tabernacle, ou tendrement absorbés dans la contemplation de Jésus attaché à la croix. Oh! que de souvenirs, en effet, rappelle à l'esprit d'un chrétien, que de sentiments réveille au fond de son cœur la vue de la croix où un Dieu meurt pour notre salut, la vue du tabernacle où un Dieu reste enfermé pour notre amour! Si vous aviez un peu de reconnaissance, pourriez-vous détourner vos yeux et votre cœur de ces deux monuments de l'amour de Jésus-Christ pour vous?

L'humilité intérieure vient du sentiment de notre misère et de la connaissance de notre faiblesse; c'est elle qui donne à la prière toute sa ferveur. Pour prier, il faut connaître ses besoins; pour prier avec ferveur, il faut les connaître dans toute leur étendue. Mais l'orgueil nous aveugle; il tire un voile officieux sur nos défauts, il ne nous laisse voir que le bien qui est en nous. Aussi, que fait l'orgueilleux au pied des autels? ce qu'y faisait le Pharisien : il rappelle avec complaisance ses bonnes œuvres et ses titres aux faveurs célestes. — Il demande la conversion du Publicain; il gémit des infidélités des autres; mais il ne demande rien

pour lui ; que peut demander un pauvre qui se croit riche?

L'humilité, au contraire, nous laisse le sentiment de nos besoins, et nous révèle toute l'étendue de nos misères. Le cœur humble, au pied des autels, c'est le Publicain dans le temple. Le souvenir de ses fautes le pénètre de douleur, il n'ose lever les yeux vers le ciel, et, prosterné la face contre terre, il se frappe la poitrine en disant à Dieu : *Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis un grand pécheur* [1]. Il est impossible qu'une pareille prière ne touche pas le cœur de Dieu! Comprenez donc votre faiblesse, sentez vivement vos besoins, vos misères, et vous saurez prier.

3e POINT. — De l'humilité et de la confiance naît une troisième disposition non moins essentielle, c'est la persévérance. Notre persévérance dans la prière rencontre surtout deux écueils également fréquents, également redoutables : les dégoûts et les délais. L'humilité nous fait accepter les premiers; la confiance nous met en garde contre les seconds. Quand notre cœur ressent l'onction de la grâce qui le touche et le pénètre, la prière lui est douce et facile; il dirait volontiers, avec saint Pierre sur le Thabor : Seigneur, il fait bon ici; dressons-y deux tentes : une pour vous et une pour moi [2]. Puissé-je, aimable Maître, ne vous quitter jamais!!! Mais c'est tout autre chose quand les sécheresses arrivent, et que Dieu semble se retirer. — Alors l'ennui, le dégoût gagnent le cœur, on met de côté un exercice qui est sans attraits. L'humilité nous mettrait en garde contre cet écueil : le cœur humble ni ne s'étonne, ni ne se plaint de l'abandon de Dieu, il trouve cet abandon tout naturel. — Comme la Chananéenne, il sait que le pain des enfants ne lui est pas dû. Avec sainte Thérèse, il s'anime à la persévérance dans la prière en se di-

1. Luc., XVIII, 13. — 2. Matth., XVII, 4.

sant : Si je ne puis prier, du moins, je ferai pénitence. — Examinez, en ce moment, quels ont été vos sentiments dans les sécheresses. Combien de fois peut-être avez-vous délaissé Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il vous refusait ses consolations. Soyez plus désintéressé dans votre amour pour Dieu, et habituez-vous à chercher, aux pieds de Jésus-Christ, non point les consolations de Dieu, mais le Dieu des consolations.

Notre persévérance dans la prière rencontre un second obstacle dans les délais que Dieu met à nous exaucer. Notre cœur est impatient, par sa nature; nous voulons bien demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin, mais à la condition qu'elles ne se feront pas attendre trop longtemps. Si Dieu diffère de nous exaucer, nous nous rebutons, et nous cessons de prier. La confiance nous mettrait en garde contre ce second écueil. Le cœur confiant ne se décourage pas, ne se rebute pas; il sait *quel est celui dans lequel il espère*[1]. — Voyez le pauvre à la porte du riche : on lui refuse, il presse plus vivement, — on ne l'écoute pas, il pleure. — On le rebute, il tient bon. — On le chasse, il revient. — Son importunité triomphe. Faisons de même, persévérons dans la prière, bien persuadés que tôt ou tard Dieu nous exaucera.

O mon Dieu! enseignez-moi donc à prier sans me lasser jamais; faites que je ne me laisse rebuter ni par les dégoûts, ni par les délais. Je veux me rappeler sans cesse que vous êtes le meilleur des pères, et que je suis votre enfant. Ce souvenir, en alimentant ma confiance, sera le plus ferme soutien de ma persévérance. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je n'abandonnerai jamais la prière, quelles que soient les répugnances que j'éprouve à prier.

1. II Timoth., I, 12.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PRIÈRE.

Dispositions avec lesquelles il faut prier.

Il faut prier avec attention, pureté de cœur, et pureté d'intention.

1er Point. — Il faut prier avec attention. Cette première disposition vous est imposée par la nature même de la prière. Qu'est-ce en effet que la prière ? une élévation de notre âme vers Dieu. Les larmes, les paroles, les regards tournés vers le ciel peuvent en être les soutiens, mais ils n'en sont pas l'essence ; — la prière peut être très-bonne sans aucune démonstration extérieure, mais sans élévation de l'âme, elle n'existe pas. La prière est donc comme un élan de l'âme qui se détache de la terre et des choses de la terre, pour s'élever vers Dieu ; et, parce que l'âme a surtout deux facultés plus nobles : l'esprit et le cœur, la prière exige le concours de l'une et de l'autre. De la part de l'esprit, elle demande l'attention : « Dieu, dit saint Cyprien, écoute la voix de notre âme et non pas celle que forme notre bouche ; il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de toutes ses forces à la prière ; que tout objet humain et profane disparaisse de notre esprit ; que cet esprit s'applique uniquement à ce qu'il demande. A qui devez-vous parler avec attention, continue le saint docteur, si ce n'est à Dieu ? Exiger que vous pensiez au moins à ce que vous lui dites, est-ce trop demander? Espérez-vous par hasard qu'il daignera vous écouter, vous qui ne vous écoutez pas vous-même? Qu'il se souviendra de vous, pendant que vous le priez, vous qui vous perdez de vue au milieu de votre prière ?

Un saint solitaire appelait les distractions les voleuses de nos pensées. Il avait raison, et elles deviennent les voleuses des grâces attachées à la prière, quand elles ne sont pas désavouées. Que si vous les désavouez, tranquillisez-vous, en vous rappelant ces paroles d'un grand maître dans la vie spirituelle : il en est de l'attention comme de l'intention; elle subsiste dans la même action, jusqu'à ce qu'elle soit révoquée. Quelques excursions que l'esprit ait faites, on a toujours été attentif, si on n'a jamais été distrait avec réflexion[1].

De la part du cœur, la prière exige le désir d'obtenir ce que l'on demande. Comment espérer que Dieu vous accordera sa grâce quand vous-même la désirez à peine, quand vous l'implorez avec une indifférence qui doit glacer le cœur du divin Maître, si elle ne l'outrage pas? Commencez donc par apprécier ce qui fait l'objet de vos prières, et prouvez au moins par votre ferveur que vous avez le désir d'être exaucé.

2e Point. — Il faut prier avec pureté de cœur. Le témoignage d'une bonne conscience peut seul soutenir notre confiance quand nous paraissons devant Dieu, et donner à notre prière toute sa vertu. *Mes bien-aimés*, disait saint Jean à ses disciples, *si notre cœur ne nous fait pas de reproches intérieurement, nous approcherons de Dieu avec confiance, et nous recevrons de lui tout ce que nous demanderons, parce que nous observons ses commandements et que nous cherchons à lui plaire*[2]. On est à l'aise avec Dieu, quand on jouit de la paix de la conscience; mais comment paraître, avec une sainte liberté, devant la Majesté divine, quand, au pied de l'autel, la conscience, répond par le remords à cette question que nous lui adressons : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme et d'où vient le trouble qui t'agite*[3]? L'expérience, et peut-être la vôtre, prouve

1. P. Grou. — 2. Joan., XV, 5. — 3. Ps. XLII.

que nous cessons de prier ou que nous prions sans confiance, surtout sans ferveur, lorsqu'une voix secrète nous crie que nous sommes les ennemis de Dieu. C'est donc la pureté du cœur qui donne la ferveur à nos prières, c'est elle aussi qui en assure le succès.

Vous venez d'entendre proclamer cette vérité par l'apôtre saint Jean. Le Prophète roi la proclame également, quand il nous dit : *Que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent*[1]. Cette vérité, du reste, est fondée sur la nature des choses. Les vœux d'un ennemi trouvent difficilement accès auprès d'un cœur blessé. — Sa présence seule suffit pour rouvrir les plaies qu'il a faites. Au contraire, les vœux d'un ami sont toujours écoutés favorablement. — Est-ce que dans la cour des rois les favoris ne sont pas tout-puissants? Ainsi les amis de Dieu peuvent tout sur son cœur. Il y a cependant, entre le roi du ciel et les rois du monde cette différence, qu'une infidélité suffit pour nous faire perdre à jamais les bonnes grâces de ceux-ci, tandis qu'auprès du roi du ciel, le repentir peut nous rendre tous nos droits à son amour. Ne vous laissez donc pas troubler outre mesure par le souvenir de vos fautes passées; Dieu est sans rancune; du moment que vous avez déploré et confessé vos fautes, elles sont devant lui comme *si elles n'étaient pas*[2].

3e POINT. — Il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut pas, dit saint Bernard, mêler dans nos prières les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, les intérêts misérables du corps avec ceux de notre âme. On prie bien, dit saint Augustin, quand on ne cherche que Dieu seul; on prie mal quand on cherche par lui d'autres biens que lui-même. « Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition : il ne peut être l'exécuteur de vos bons désirs. Vous recourez

1. Ps. CXLIV. — 2. Is., XLIII, 25.

à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin qu'il vous garantisse des croix dont il sait que vous avez besoin. N'espérez pas que de pareilles prières puissent lui être agréables. » Eh! n'y a-t-il pas une sorte de démence, dit saint Grégoire de Nysse, à ne prier que pour demander à l'Éternel des choses périssables, au Maître du ciel les richesses de la terre, au Très-Haut des objets futiles et abjects, au Dieu qui nous ouvre son royaume immortel de misérables biens qu'il faudra perdre un jour, et dont la jouissance fugitive nous expose à tant de dangers? Si donc vous voulez que vos prières soient exaucées, donnez-leur pour principal objet vos intérêts éternels, et subordonnez toujours vos désirs au bon plaisir de Dieu. Lui seul, en effet, peut savoir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas; souvent ce que nous demandons serait nuisible à notre âme, et, en le refusant, Dieu nous témoigne plus d'amour que s'il nous l'accordait.

O mon Dieu! pénétrez-moi des sentiments de votre grandeur, afin que je sois toujours respectueux en votre sainte présence. Détachez-moi des choses créées, afin que je désire, avant tout autre bien, les biens du ciel. Purifiez mon cœur, afin que jamais rien en moi ne contriste vos regards. Faites, Seigneur, que mes paroles et mes sentiments dans la prière soient les paroles et les sentiments d'un cœur qui vous aime et désire avant tout que vous l'aimiez. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'apporterai un grand respect dans tous mes rapports avec Dieu.

CINQUIÈME JOUR.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PRIÈRE.

Il faut prier avec amour, il faut prier souvent.

Ier POINT. — Il faut prier avec amour. « C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve, et qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'est pourquoi nous cesserons de prier Dieu dès que nous cesserons de l'aimer et d'avoir soif de la justice. Le refroidissement de la charité est le silence de notre cœur à l'égard de Dieu ; sans amour nous pourrons prononcer des prières, mais nous ne prierons point véritablement, car d'où nous pourrait venir la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi? Aimons donc, et nous prierons ; heureux de penser sérieusement aux vérités de la religion, mais plus heureux encore de les goûter et de les aimer. Au reste, il faut que ce soit une douleur sincère de n'être pas assez fidèle à Dieu, et non pas le dégoût naturel que les créatures nous donnent d'elles, qui tourne notre cœur du côté de Dieu, qui nous fasse prier et gémir. Il faut désirer ardemment que Dieu nous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de notre désir nous rende digne d'être exaucés, car si nous ne prions que par coutume ou par faiblesse, dans le temps de la tribulation ; si nous n'honorons Dieu que des lèvres, pendant que notre cœur est éloigné de lui ; si nous ne sentons point en nous d'affections et d'empressement pour le succès de nos prières ; si nous demeurons toujours dans une indifférence et dans une froideur *mortelle* en approchant

de ce Dieu qui est un feu consumant; si nous n'excitons point en nous le zèle de sa gloire, la haine du péché, l'amour de notre perfection, n'espérons pas que des prières si languissantes puissent être efficaces : le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le nôtre[1]. » O mon Dieu! mettez sur mes lèvres quelques-unes de ces paroles brûlantes qui savent si bien trouver le chemin de votre cœur, et, pour cela, allumez en moi le feu de votre saint amour.

2e Point. — Il faut prier souvent. Jésus-Christ nous dit de prier toujours[2] : c'est qu'en effet la prière nous est toujours nécessaire. Saint Paul nous fait la même recommandation : *Persévérez et veillez dans la prière*, écrit-il aux Colossiens, *en accompagnant vos prières d'actions de grâces, invoquant le Seigneur en esprit, en tout temps, et par toutes sortes de supplications et de prières*[3]. Mais comment peut-on prier sans cesse? La chose n'est pas aussi difficile que vous pouvez le croire. « La prière ne consiste pas uniquement dans des paroles, Dieu n'a pas besoin d'être averti de nos vœux par les sons qui les expriment; il connaît, même sans que nous le lui demandions, ce qui nous convient. Quel est donc le sens de l'Apôtre dans ces paroles : *Persévérez et veillez dans la prière?* Il veut nous dire que, pour prier, il n'est pas nécessaire d'articuler des mots mais que l'essentiel de la prière est dans une disposition générale et dans une pratique habituelle de vertu qui s'étend à toute la conduite. C'est ce que l'Apôtre explique lui-même en ces termes : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose enfin que vous fassiez, agissez toujours en vue de la gloire de Dieu*[4]. Vous vous mettez à table, priez; vous prenez votre pain,

1. Fénelon. — 2, Luc., XXIII, 1. — 3. Coloss., IV. — 4. I Cor., X, 31.

remerciez celui qui vous l'a donné; vous buvez du vin pour soutenir votre faiblesse, pensez à celui qui vous a fait ce présent pour réjouir votre cœur et réparer vos forces; vous êtes rassasié, pensez encore à la main libérale qui a pourvu à vos besoins. En vous habillant, que votre cœur reconnaissant s'élève, avec amour, vers le bienfaiteur dont la Providence vous ménage de quoi vous couvrir et vous défendre contre le froid de l'hiver et les ardeurs de l'été. A la fin du jour, rendez grâce à cette même Providence qui attacha le soleil à la voûte du firmament pour vous éclairer, et créa le feu pour dissiper les ténèbres de la nuit et servir à l'usage de la vie. Quand vos yeux viennent à se porter vers le ciel et à considérer la beauté des astres qui le décorent, priez le Seigneur qui se manifeste dans la beauté des choses visibles; adorez le Créateur universel, dont la beauté est empreinte sur toutes ses œuvres[1]. » — « Si vous êtes dans l'état de péché, priez; c'est par la prière que le Publicain et la pécheresse de l'Évangile obtinrent la grâce d'une parfaite pénitence. Si vous êtes juste, priez encore; la persévérance dans la piété et dans la foi n'est promise qu'à la prière. Ce n'est que par elle que Job, David, Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, priez; plus les périls sont grands, plus la prière est nécessaire; et les trois enfants dans la fournaise ardente, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre position vous exposent aux brillantes séductions du monde, priez. Esther, à la cour d'Assuérus; Daniel, dans celle de Darius; les prophètes, dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez; la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur

1. S. Basile.

ne nous défend contre nous-même; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Que vous soyez dans la prospérité ou dans l'indigence, dans la joie ou dans l'affliction, dans le trouble ou dans la paix, dans la ferveur ou dans le découragement, priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le fondement de la religion, et la religion elle-même [1]. »

O mon Dieu! répandez sur moi cet esprit de grâces et de prière qui est le caractère le plus marqué de vos véritables enfants; purifiez mon cœur et mes lèvres, afin que je puisse vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me rappellerai souvent la présence de Dieu pendant la journée.

SIXIÈME JOUR.

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PRIÈRE.

Elle est facile, elle est toute-puissante.

1er Point. — La prière est facile. Cette proposition vous étonnera peut-être, vous qui avez besoin de vous faire vio-

1. Massillon.

lence lorsqu'il s'agit de vous mettre à genoux devant Dieu et de le prier; mais vous en comprendrez la vérité, si vous réfléchissez à la conduite ordinaire de la Providence. N'est-il pas vrai que Dieu nous a donné une grande facilité pour tout ce qui est nécessaire à la vie? Respirer, manger, dormir, se mouvoir, voilà des opérations indispensables pour la conservation et le développement de la vie physique : aussi qu'y a-t-il de facile que ces diverses opérations? Or, la prière est aussi nécessaire à la vie de l'âme que manger, se mouvoir, dormir, respirer, sont nécessaires à la vie du corps. Donc, Dieu a dû attacher à la prière un certain attrait qui en facilite la pratique.

Les saints ne trouvaient pas la prière difficile; elle faisait leur plus douce, presque leur unique occupation. Après avoir passé la nuit en prières, saint Antoine se plaignait au soleil qu'il vînt interrompre son bonheur. Saint François-Xavier conjurait le Seigneur de suspendre le torrent des douceurs qui innondaient son âme dans la prière. Vous voyez des chrétiens qui sont heureux au service de Dieu et insatiables d'exercices de piété; il fut un temps où vous étiez comme eux; d'où viennent donc les sentiments nouveaux que vous éprouvez? Ils viennent de vous seul. Si vous voyiez un malade refuser de prendre de la nourriture ou la prendre avec répugnance, vous n'en accuseriez pas la nourriture, mais vous rejetteriez sur la maladie la cause de ce dégoût. Ainsi devez-vous penser de vous-même. Lorsque vous éprouvez de l'éloignement pour la prière, soyez bien persuadé que votre âme est malade, et cherchez la cause de ce dégoût pour la combattre et la détruire.

La prière, considérée en elle-même, n'offre rien qui ne soit facile. « Ne croyez pas, dit Fénelon, qu'il faille prononcer une longue suite de paroles et se donner beaucoup de contention pour prier Dieu. Prier Dieu, c'est lui de-

mander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon désir, c'est élever son cœur à lui, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet; c'est gémir à la vue de nos misères, et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or, cette prière ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnement; ce ne doit point être un travail de la tête, il ne faut qu'un instant de notre temps et un bon mouvement de notre cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte; il ne faut qu'un retour du cœur d'un moment; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre chose; la condescendance de Dieu à notre faiblesse est si grande qu'il nous permet de partager, pour le besoin, ce moment entre lui et les créatures. Oui, dans ce moment, occupez-vous selon votre emploi; il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez, avec une intention générale de le glorifier, les choses les plus communes que vous êtes engagé à faire. »

2e Point. — La prière est toute-puissante. Ouvrez nos saints livres, et voyez les prodiges qu'elle a opérés : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!* C'est la sentence que Jonas est chargé de promulguer par l'ordre du Seigneur. Les Ninivites prient, et leur prière fait rétracter la sentence de mort portée contre eux. David vient à bout de dissiper des guerres nombreuses et formidables; par quelles armes? par la prière : la prière fait toute la force de son armée; à l'abri de ce rempart, ses troupes sont victorieuses sans coup férir. Par la prière, le pieux Ezéchias défait toute l'armée des Perses; par elle, il échappe à la mort et recouvre la santé. La prière arrache Daniel à la fureur des lions, et les trois jeunes hommes à la fournaise de Babylone. « Si telle était l'efficacité de la prière sous une loi de servitude et de mort, quelle doit être sa puissance sous une loi de grâce et de vie! Si Dieu ne lui refuse pas les biens du temps dont nous devons détacher nos cœurs,

ne se plaira-t-il pas davantage à lui accorder les biens de l'éternité qu'il nous ordonne de désirer? Donc, qui que vous soyez, priez bien et vous serez infailliblement exaucé. Pourquoi? parce que Dieu l'a promis et qu'il a scellé sa promesse de l'inviolable sceau du serment; parce que tout est dû à Jésus-Christ, au nom duquel vous priez et qui vous a transporté ses droits; parce que c'est l'Esprit saint qui prie en vous et pour vous avec des gémissements ineffables; parce que le Dieu que vous priez est votre père, et qu'il en a les sentiments, puisqu'il veut que vous lui en donniez le nom[1]. Vous êtes pauvre, faible, misérable, mais vous êtes son enfant, et vous l'appelez à votre secours, la voix de vos soupirs s'élève jusqu'à son trône : le cri de votre cœur est comme un trait enflammé qui va percer le sien, et, comme il ne peut pas ne pas entendre votre prière, parce qu'il est Dieu, il ne peut pas, dit saint Augustin, ne pas l'exaucer, parce qu'il est père. Sa bonté, son amour, sa parole, sa grâce, qui produit et anime vos vœux; les mérites infinis de l'Homme-Dieu, qui sont devenus les vôtres : voilà les fermes appuis sur lesquels repose votre prière, et qui en font, selon l'expression de Tertullien, une toute-puissance suppliante[2]. »

En vérité, observe ici Fénelon, pouvons-nous croire que la prière ait cette vertu et en abandonner l'exercice? Cependant, où sont les chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heureuse application? Combien de chrétiens qui n'en font ni ne connaissent les fonctions! Des chrétiens aliénés, comme dit saint Paul, de la voie de Dieu[3]; des chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu; qui ne savent ce que c'est que de lui ouvrir leur

1. Pater noster. — 2. Omnipotentia supplex (l'abbé Richard). — 3. Ephes., IV, 18,

cœur pour lui exposer leurs faiblesses et leurs besoins; qui cherchent partout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse, et des consolations vaines et dangereuses, et qui ne sauraient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente prière, le remède à leurs maux, la connaissance de leurs défauts, la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne point se décourager dans une vie régulière.

O mon Dieu! faites-moi bien comprendre les avantages de la prière, afin que je sache apprécier le bonheur de pouvoir recourir à vous dans ma détresse. Je suis faible, mes ennemis sont nombreux : soyez toujours à mes côtés, aimable Sauveur, pour me protéger, combattre avec moi et me faire triompher par votre grâce. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai exact à faire mes prières du matin et du soir.

TROISIÈME SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR.

Considérations sur le jugement particulier.

1er Point. — La raison et la foi disent également que l'homme, au sortir de cette vie et au moment de passer le seuil de l'éternité, doit comparaître devant Dieu, pour y rendre compte de ses œuvres et y recevoir un châtiment ou une récompense. La raison le dit, parce que la raison veut que l'on admette, comme incontestable et enseignée de Dieu même, une doctrine dont l'origine remonte au berceau du monde, et qui a pour elle la croyance uniforme, constante, unanime de tous les peuples. La raison le dit, parce qu'elle trouve ce dogme tellement fondé sur les attributs les plus essentiels de la Divinité, tellement lié au dogme même de l'existence de Dieu, que l'un ne peut snbsister sans l'autre. En effet, sans un jugement à subir après cette vie, le vice n'a rien à craindre, la vertu rien à espérer ; le méchant peut impunément violer les commandements que Dieu lui a faits, il n'y a pas d'enfer ; le juste doit cesser de pratiquer la vertu, il n'y a pas de ciel. Cela veut dire qu'en Dieu il n'y a pas de sainteté, puisqu'il au-

torise le vice par l'impunité; il n'y a pas de sagesse puisqu'il n'a donné à ses lois aucune sanction; il n'y a pas de justice, puisqu'il confond, dans le même oubli ou la même destinée, le bon et le méchant. En d'autres termes, il n'y a pas de Dieu, puisque Dieu doit posséder toutes les perfections, ou bien il n'est pas.

La foi dit qu'il y a un jugement après cette vie : *Il est facile à Dieu*, lisons-nous au livre de l'Ecclésiastique, *de rendre à chacun selon les voies qu'il aura suivies, et à la mort de l'homme ses œuvres seront mises à découvert*[1]. *Il est statué*, dit Saint-Paul, *que tous les hommes doivent mourir, et qu'après leur mort ils subiront un jugement*[2]. La pensée de ce jugement épouvantait le saint homme Job au sein de la gentilité, et lui faisait dire, saisi d'effroi : *Que ferais-je lorsque Dieu viendra me juger, et que répondrai-je quand il m'interrogera*[3]? Lorsque Jésus-Christ nous parle de la mort du pauvre Lazare et de la fin du mauvais riche, il ajoute aussitôt : *L'un fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, et l'autre fut jeté dans l'enfer*[4]. D'où saint Augustin tire cette conclusion, qu'il vous est facile de tirer vous-même, que l'un et l'autre furent jugés. Vous aussi vous serez jugé, et tous les hommes le seront comme vous. Heureux celui qui aura eu soin de se préparer à paraître devant le souverain juge et qui pourra dire avec saint Paul, au moment de quitter cette vie : *J'ai bien combattu, je suis resté fidèle; ma course est achevée, il me reste à aller recevoir la couronne de justice que Dieu*, dit l'apôtre saint Jacques, *à promise à ceux qui l'aiment*[5].

2e Point. — Le jugement après la mort est inévitable, la loi est générale comme pour la mort, elle ne souffre pas

1. Eccli., II, 18. — 2. Hebr., IX, 27. — 3. Job, IX, 15. — 4. Luc., XVI, 22, — 5. II Timoth., IV, 7; Jac., I, 12.

d'exception. « Il est en notre pouvoir, dit un savant évêque, de faire que le jugement de Dieu nous soit favorable ou contraire; mais un pouvoir auquel nous sommes nécessairement soumis nous forcera de le subir un jour. Nous n'avons été mis au monde que pour en sortir par l'ordre de celui qui nous y a mis. Nous n'avons reçu de grâces dans l'ordre temporel et spirituel que pour en rendre compte à celui qui nous les a données. De tous les hommes qui ont traversé avant nous le passage de cette vie, il n'en est aucun qui n'ait été arrêté au seuil de l'éternité pour comparaître devant le souverain juge et recevoir sa sentence. Chaque jour nous voyons de nos parents, de nos amis, tomber sous les coups de la mort et nous quitter pour se rendre devant le redoutable tribunal. Notre tour viendra certainement, c'est une nécessité de l'attendre; chaque pas que nous faisons dans la vie est un pas de plus vers le moment suprême. Il viendra donc, et vous devez l'attendre dans le silence de la terreur, ce jour appelé si justement *le jour du Seigneur*. On peut dire que tous les jours de votre vie vous appartiennent, parce que vous les employez au gré de votre volonté; mais le jour de votre mort n'est plus à vous; ce n'est plus vous qui en disposez, la volonté suprême qui le fixa dispose arbitrairement de ce jour et de vous-même. Au moment de la mort, Dieu, qui pendant toute votre vie avait paru endormi sur vous et sur vos actions, se réveille comme d'un long sommeil; *il se lève*, dit le prophète, *il vient juger sa cause*[1]. Hélas! et mille fois hélas! comment les hommes peuvent-ils oublier un événement qui doit avoir pour eux des conséquences aussi terribles[2]? »

3e Point. — Assurés d'avoir à subir un jugement, nous ignorons absolument quand il aura lieu. Le moment n'en

1. Ps. LXXIII, 22. — 2. La Luzerne.

sera connu que quand il sera arrivé. Ce que nous savons, ce que nous révèlent tous les oracles sacrés, afin que nous puissions ni l'ignorer ni l'oublier, c'est que ce jour terrible doit *arriver à l'improviste, comme le voleur qui se glisse dans l'ombre*[1]. Aussitôt que notre dernière heure aura sonné, aussitôt que nous aurons rendu le dernier soupir, notre jugement commencera. Notre âme n'aura plus besoin d'attendre un long temps ou de franchir un grand espace pour se trouver en présence de son juge. Dieu est partout, il remplit tout de son immensité. *C'est en lui*, dit saint Paul, *que nous avons l'être, le mouvement et la vie*[2]. Si vous plongez une éponge dans l'Océan, les eaux l'envelopperont de toute part, la pénétreront tout entière. Ainsi en est-il de nous par rapport à Dieu : nous sommes plongés en lui, sa divinité nous pénètre, son immensité nous enveloppe. A peine sortie du corps qu'elle animait, l'âme se trouve donc en face de son juge.

Représentez-vous le moment de votre mort : voyez vos proches, vos amis autour de votre lit de mort, interrogeant tour à tour vos lèvres et votre cœur pour y surprendre un souffle, un battement; pendant que l'on se demande s'il y a encore quelque espoir, vous êtes déjà devant votre juge : toute votre vie est remise sous vos yeux, et votre procès s'instruit. Et cette scène se passe dans l'appartement même où vous venez de rendre le dernier soupir, dans cette chambre, témoin de vos iniquités et toute pleine encore du souvenir de vos fautes; dans cette chambre que vous aviez ornée avec tant de luxe, que vous aimiez à habiter comme si elle eût dû être pour vous une demeure éternelle! C'est auprès de votre couche funèbre que se passe cette scène terrible, en face de votre cadavre, en présence de ceux qui contemplent vos restes inanimés, et qui assis-

1. I Thessal., v, 2. — 2. Act., xvii, 18.

tent à votre jugement sans le savoir et probablement sans y penser. Pour vous, pendant qu'il en est temps encore, pensez sérieusement au compte rigoureux que vous aurez à rendre au souverain juge, et demandez-vous à vous-même ce que vous auriez à lui répondre s'il vous fallait en ce moment paraître devant son tribunal.

O mon Dieu! vous êtes juste, et vous ne confondrez pas l'innocent avec le coupable. Il est donc vrai que je paraîtrai devant vous pour être jugé sur mes bonnes et sur mes mauvaises actions! O juge souverain des vivants et des morts! que pourrai-je vous répondre lorsque vous m'interrogerez? Quand bien même, j'aurais suivi les sentiers de la justice, je ne serais pas justifié pour cela. J'implore, dès à présent, cette miséricorde dont j'aurai un si grand besoin à ce moment suprême, ne me la refusez pas. C'est en elle seule que j'espère pour trouver grâce devant vous. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans me mettre dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

1er Point. — Le coupable dans l'attente de son juge.

Représentez-vous le pécheur arrivé à son heure dernière : il est étendu sur son lit de mort; son âme combat dans les tortures de l'agonie; les larmes de ceux qui l'entourent, les regards qu'ils échangent entre eux, leur silence même lui disent assez que tout espoir est perdu. Que se passe-t-il dans cette âme au moment où elle va quitter

son corps? est-elle si fortement absorbée par la douleur qu'elle ne puisse rien prévoir? est-elle si complétement privée de tout sentiment de foi qu'aucune inquiétude ne l'agite dans l'attente des choses qui doivent lui arriver? si toute foi n'est pas éteinte, comment se figure-t-elle le monde nouveau vers lequel elle se sent déjà entraînée? quelle idée se fait-elle du juge dont elle doit affronter les regards? mais surtout que se passe-t-il au fond de sa conscience, à la pensée du jugement qu'il lui faudra subir et de l'éternité qui l'attend?

Nous lisons dans l'Histoire sainte que l'impie Balthasar, étant à table au milieu de toute sa cour, vit tout à coup l'ombre d'une main qui écrivait sur la muraille. A cette vue, le prince est glacé d'effroi, ses genoux s'entrechoquent dans d'horribles convulsions, ses regards épouvantés ne peuvent plus se détourner de cette vision fatale. Cependant, de quoi s'agissait-il? Il voyait une main, était-elle armée d'un poignard? non, elle écrivait; encore n'est-ce que l'ombre d'une main[1], et qu'écrivait-elle? trois mots[2] : Compte, pèse, divise! O mon Dieu! où en serai-je donc, et quelle ne sera pas ma frayeur quand, sur le point de paraître devant vous, ma conscience me criera : *Numera*, compte tes crimes! Hélas! comment pourrai-je les compter, ils sont innombrables. — *Pondera*, pèses-en la gravité. O mon Dieu! combien j'ai été coupable! — *Divide*, fais une division, mets d'un côté les grâces reçues et les mérites acquis, tes iniquités et tes pénitences, tes vertus et tes infidélités : quelle proportion pourrai-je trouver entre les unes et les autres? O mon Dieu! la pensée seule des terreurs qui agiteront mon âme me glace d'épouvante; que sera-ce donc de la réalité?

2e Point. — Le coupable en présence de son juge.

1. Species manus. — 2. Numera, pondera, divide.

Lorsque les fils de Jacob entendirent Joseph leur dire : *Je suis Joseph votre frère*[1], ils furent tellement épouvantés qu'ils tombèrent à terre comme frappés de la foudre. Et cependant il leur avait dit avec bonté : *Ne craignez rien.* Quelle sera donc la terreur de l'âme coupable quand Dieu, dans toute la majesté de sa gloire et la sévérité de sa justice, viendra lui dire : *Je suis ton Dieu, et je viens te juger?* Épouvantée à la vue de ses crimes, dont le tableau hideux est placé devant elle; épouvantée de l'indignation du Dieu qu'elle a refusé d'avoir pour ami et pour père, elle jette autour d'elle des yeux effarés, elle cherche une issue par où elle puisse se dérober au regard de son juge; mais elle ne voit partout que Dieu : Dieu, dont la puissance l'environne d'un cercle infranchissable; Dieu, qui la tient éperdue à ses pieds, comme le lion tient sa proie tremblante sous la terreur de son regard. Dans cet affreux isolement, personne qui vienne au secours du pécheur; il n'y a ni parent, ni ami, ni protecteur qui prenne sa défense. *Le frère*, dit le prophète, *ne rachètera pas son frère, et l'homme ne payera pas la rançon de l'homme*[2]. O jugement formidable! s'écrie saint Anselme, dans lequel le coupable verra, d'un côté, ses péchés qui l'accuseront; de l'autre, la justice qui le menacera; au-dessous de lui, le regard terrible de son juge; au-dedans de lui, sa conscience qui le poursuivra par les remords; autour de lui, les créatures armées pour le punir. Quelle situation! pouvez-vous en imaginer une plus terrible? Ame mondaine, vous dont la vanité absorbait toutes les pensées, dont le monde avait toutes les affections, osez comparaître devant ce grand Dieu que vous avez si peu aimé et si mal servi! Ame voluptueuse, qui n'avez pensé qu'à flatter votre corps et à satisfaire des passions d'ignominie, soutenez, si vous

1. Gen., XLV, 3. — 2. Ps. XLVIII.

le pouvez, les regards de ce Dieu trois fois saint qui a été le témoin de vos hontes et va en être le vengeur.

3e Point. — Quel est le coupable dont vous venez de méditer les terreurs, dans l'attente et en présence de son juge ? Il vous est bien connu. Ce n'est ni un étranger, ni un impie, ni un infidèle ; le coupable, c'est vous ! vous, élevé dans la crainte de Dieu, et au milieu des saintes pratiques de la piété. C'est vous, doué d'un naturel si heureux, d'un cœur si bien fait pour la vertu, et qui, pour vous donner au péché, avez endurci votre cœur, fait violence à votre naturel, et bravé peut-être les reproches et la honte.

Le coupable, c'est vous, vous qui méditez aujourd'hui même sur cette grande vérité d'un jugement à subir après la vie ; — sur ce malheur de paraître devant Dieu les mains vides de bonnes œuvres, — sur les regrets que vous éprouverez en ce jour terrible de n'avoir pas profité des lumières qui éclairaient votre esprit, des mouvements qui agitaient votre cœur lorsque vous méditiez ces grandes vérités. Hélas ! si tant d'autres, qui n'ont reçu que des grâces ordinaires, doivent trembler en pensant au moment où il faudra comparaître devant Dieu, quelle frayeur doit vous saisir à cette pensée, vous sur qui Dieu s'est plu à répandre ses grâces avec tant d'abondance, et qui en avez si peu profité !

Le coupable enfin, c'est votre âme, « mais votre âme affranchie des liens du corps, rendue à toute la pureté de son essence ; c'est votre âme, mais votre âme seule avec ses œuvres. Les distinctions de naissance, de talents, de richesses, dont vous étiez si fier, ont disparu [1]. » Tout cela est resté en deçà du tombeau, vos œuvres seules vous ont accompagné. Quel cortége ! est-il bien fait pour vous rassurer ?

1. Manrèze. Argentum eorum et aurum non valebit liberare eos in die furoris Domini (Ezech , VII, 19).

O mon Dieu ! quel jour que celui où il me faudra paraître devant vous, comme un criminel devant son juge ! *Que pourrai-je vous répondre quand vous m'interrogerez*[1] ? Qui pourra me rassurer lorsque le juste lui-même sera à peine sauvé? Je n'aurai et je ne puis avoir d'autre protecteur auprès de vous que mes bonnes œuvres; puissé-je le comprendre et me livrer avec tant d'ardeur à la pratique de la vertu, que la mort me trouve les mains pleines de mérites. Ainsi-soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans m'être mis dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Les accusateurs.

Trois accusateurs déposeront contre vous au tribunal de Dieu : le démon, les anges et votre propre conscience.

1er Point. — Sur la terre, il n'est pas d'artifice que le démon n'emploie pour vous tromper et vous entraîner au mal. Avant que vous ayez commis le péché, il en diminue la gravité, il en exagère les douceurs, il vous suggère mille excuses pour l'autoriser. A peine l'avez-vous commis qu'il change de rôle : il vous le présente sous un aspect si horrible, il en grossit tellement l'énormité, que la honte, la crainte, le découragement s'emparent de votre âme, et

1. Job, IX, 14.

vous empêchent de chercher votre pardon dans l'humble aveu de votre faiblesse. Malheur à vous si vous l'écoutez! vous resterez son esclave, et au jour du jugement, vous le trouverez votre plus cruel accusateur. En ce jour solennel, il se présentera devant le souverain Juge, il lui montrera d'un air triomphant la robe de votre innocence, cette robe que vous lui aurez abandonnée comme gage de votre servitude. Voici, dira-t-il au souverain Juge, voici la robe dont avait été revêtue, au jour de son baptême, cette âme, que je revendique comme ma conquête et ma propriété; je l'ai conservée comme pièce de conviction et le gage de ma victoire : voyez si ce n'est pas la robe de votre enfant. Cet enfant, vous avez sué le sang pour lui, vous avez été couronné d'épines, attaché à une croix pour son salut, et cependant ce n'est pas à vous qu'il s'est donné, mais à moi, qui n'avais rien fait pour mériter cette préférence. Prononcez donc, et qu'il m'appartienne par le péché, puisqu'il n'a pas voulu vous appartenir par la grâce.

Mettez-vous, pour un instant, à la place du juge : que feriez-vous en face d'une possession si bien établie, de droits si bien constatés? et que peut faire Dieu, qui est l'équité même? Peut-il se refuser à sanctionner les droits acquis? n'est-il pas obligé de mettre le démon en possession d'une âme qui lui appartient à si juste titre? Ame infortunée, quel maître tu as quitté! à quel maître tu t'es donnée!

2[e] Point. — Les anges, et à leur tête votre ange gardien, seront vos accusateurs. Vous n'ignorez pas que, si Dieu permet au démon de vous tenter, il a donné ordre à un des anges de veiller à votre garde et de vous diriger dans toutes vos voies [1]. Fidèle à sa mission, l'envoyé céleste prie pour vous, combat pour vous, ne cesse d'opposer aux sugges-

1. Ps. xc, 11.

tions du mal les inspirations de la vertu. Si le démon vous aveugle et vous séduit en prêtant au péché des couleurs trompeuses, votre bon ange vous éclaire et vous désabuse en vous le montrant sous son véritable aspect. Si l'un, pour vous retenir dans son esclavage, vous éloigne de la confession sous différents prétextes, l'autre, pour vous réconcilier avec Dieu, vous y pousse par les efforts les plus constants. Malheur encore à vous si vous résistez aux inspirations de votre ange gardien, vous le trouverez près du tribunal de Dieu, d'accord cette fois avec le démon pour vous accuser. Témoin de toutes vos iniquités, il les racontera dans tous leurs détails. Il dira ses inspirations rejetées, ses conseils méprisés, ses regards souillés par les ignominies dont il a été témoin. Quelle irrévérence ! vous avez osé faire devant les regards de cette pure intelligence ce que vous n'auriez jamais osé vous permettre devant le dernier des hommes !

« Aux accusations de votre ange gardien viendront se joindre les dépositions et les accusations des anges chargés de veiller à l'âme de vos frères : ils vous reprocheront vos scandales et demanderont vengeance des exemples funestes qui les ont perdus. Les anges qui veillent auprès des saints autels élèveront aussi la voix : ils vous reprocheront l'indifférence qui vous éloigna de la table sainte ou même des temples où s'immole la sainte victime. Ces irrévérences, qui ont tant outragé la sainteté du sacrifice ou de la prière; la parole de Dieu, écoutée avec des dispositions peu chrétiennes; les sacrements rendus inutiles par la tiédeur, profanés peut-être par le sacrilége [1] ! » O mon Dieu ! quelle confusion sera la mienne quand je verrai mes iniquités mises au jour par ceux-là mêmes qui en connaissent toutes les circonstances de temps, de lieu et de nombre !

1. Manrèze.

3e Point. — La conscience sera votre troisième accusateur. Durant la vie, vous l'aurez peut-être retenue captive, vous en aurez étouffé la voix, afin de vous livrer plus facilement au péché. Au jour terrible de votre jugement, Dieu vous placera en face de vous-même [1]. Hélas! vous ne vous y êtes peut-être jamais mis; jamais peut-être vous n'êtes rentré en vous-même; que ne l'avez-vous fait? vous auriez été épouvanté de votre état, et, en comparant ce que vous étiez devenu par le péché avec ce que la grâce vous avait fait, vous eussiez compris toute l'étendue de votre malheur. En ce jour donc, votre conscience se réveillera comme d'un long assoupissement et vous remettra devant les yeux votre vie tout entière.

Elle fera paraître devant vous, dit saint Bernard, toutes vos iniquités, qui, prenant la parole, s'écrieront : Nous reconnais-tu? nous sommes ton ouvrage; c'est toi qui nous as enfantées; en vain voudras-tu nous répudier, nous ne te quitterons pas [2]. A chaque accusation portée contre vous par le démon ou par les anges indignés, votre conscience ajoutera la force de son témoignage. C'est vrai, dira-t elle, c'est vrai, tu es coupable : c'est tel jour, à telle heure, dans telle circonstance que tu as commis cette iniquité. Hélas! si la voix de la conscience vous trouble et vous effraie quand elle vous accuse, seulement à votre propre tribunal et en face de vous-même, de quelle terreur ne vous pénétrera-t-elle pas quand elle déposera contre vous et vous reprochera vos crimes au tribunal de Dieu!

O mon Dieu! que ferai-je, que deviendrai-je au milieu des accusations qui s'accumuleront contre moi! Bon Jésus, c'est à vous que j'ai recours. Rappelez-vous, aimable Sauveur, que je suis cause des travaux de votre vie mortelle : vous vous êtes fatigué à ma poursuite, vous avez subi le

1. Ps. XLIV, 21. — 2. Tu nos egisti, non te deseremus.

supplice de la croix pour me sauver. Faites, Seigneur, que tant de souffrances endurées pour moi ne me deviennent pas inutiles. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans être dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Qualités du juge.

C'est Dieu qui sera votre juge. Clairvoyant, il connaîtra tout ; juste, il rendra à chacun selon ses œuvres; implacable, il jugera sans miséricorde.

1er Point. — Le Dieu qui vous jugera est clairvoyant. Sur la terre, le criminel peut espérer d'échapper au châtiment qui lui est dû, parce qu'il est souvent difficile de distinguer la vérité de l'erreur et l'innocent du coupable; mais au tribunal de Dieu, l'erreur est impossible : celui qui vous jugera est celui-là même qui a formé votre cœur, et qui en connaît tous les plis et replis. *Il sonde les reins et les cœurs*, dit le Prophète, *et rien n'est caché pour lui*[1]. Il a été le témoin de toutes vos actions et de toutes vos démarches, *car les yeux du Seigneur sont toujours sur les bons et sur les méchants*[2]. Pas de retraite si cachée, pas de lieu si obscur qu'il ne pénètre ; car il n'y a pas de ténèbres

1. Ps. VII. — 2. I Petr., III, 12.

pour lui, et il remplit tout de son immensité. *O mon Dieu!* demande le Prophète, *où irai-je pour me dérober à vos regards? Si je monte au ciel, vous le remplissez de votre gloire; si je descends dans les abîmes, je vous y trouve; si je m'élance par-delà les mers, c'est vous qui me soutenez dans ma course*[1]. Impossible donc d'échapper aux regards de Dieu, puisqu'il est partout; impossible de le tromper, puisqu'il sait tout.

Espéreriez-vous éluder la loi qui vous condamne en lui donnant une fausse interprétation? Mais c'est Dieu qui a fait la loi et l'a promulguée. Qui mieux que lui en connaît le véritable sens? Croiriez-vous surprendre la bonne foi de votre juge par les apparences de la vertu. Mais *Dieu pénètre la profondeur des abîmes, et les ténèbres n'ont rien de caché pour lui*[3]. Il saura donc parfaitement discerner ce qui est bien de ce qui n'a que les apparences du bien.

Les arrêts d'un tel juge sont d'autant plus terribles qu'ils sont irrévocables. Dieu n'est pas comme les juges de la terre, qui peuvent revenir sur un premier jugement, ou voir réformer leur sentence par un tribunal supérieur, ce que Dieu juge est jugé avec une suprême autorité, et ses arrêts ne sauraient être révisés. Craignez d'offenser jamais les regards de ce Dieu qui, témoin de toutes vos actions, doit plus tard en être le juge sévère.

2e Point. — Le Dieu qui vous jugera est infiniment juste. Aucun mérite qu'il ne récompense, aucun péché qu'il ne punisse. D'une justice incorruptible, *Dieu*, dit saint Paul, *ne fait pas acception des personnes*[3]; il examine les œuvres, sans nul égard à la qualité ou à la condition des coupables. A ses yeux, la vertu est la seule distinction. — Un artisan ignorant, mais vertueux, sera préféré au monarque et au savant qui auront négligé leur salut. Équi-

1. Ps. CXXXVIII. — 2. Id. — 3. Rom., II, 11.

table dans tous ses arrêts, *Dieu*, dit encore le grand Apôtre, *rendra à chacun selon ses œuvres ; il donnera la vie éternelle à ceux qui, par la persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire et l'immortalité. Mais il fera tomber sa colère et son indignation sur les esprits de contention et d'entêtement qui ne se rendent point à la vérité et se confient à l'iniquité*[1]. Craignons donc de commettre le péché, car il est certain que nous serons condamnés si nous sommes trouvés coupables, mais il est certain aussi que nous serons récompensés si nous sommes trouvés fidèles. Que cette double pensée fasse l'objet de vos méditations les plus sérieuses et les plus fréquentes, et puisse-t-elle vous inspirer une nouvelle ardeur dans la pratique de vos devoirs. « Grand Dieu! qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre, Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé la corruption jusque dans vos anges. Hélas! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi faible que je le suis, et comment une âme chargée de tant de dettes, osera-t-elle entrer en jugement avec vous? malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde. Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres, et qui peut se flatter d'être, à vos yeux, exempt de tache et digne d'amour?

3e Point. — Au tribunal de Dieu, vous trouverez un juge implacable. Sur la terre, Jésus-Christ est pour vous un ami, un père, un bienfaiteur ; — avec quelle tendresse il vous aime! avec quelle indulgence il vous pardonne! avec quelle libéralité il vous prodigue ses grâces! mais, après la mort, vous ne trouverez plus en lui qu'un juge sans misé-

1. Rom., II, 7 et 8.

ricorde. Nous avons peine à nous représenter l'aimable Jésus avec un caractère qui semble lui convenir si peu; mais c'est lui-même qui ordonne à son prophète de l'appeler *juge sans miséricorde*[1]. *Je ne ferai plus miséricorde*, dit-il par un autre prophète, *et je ne pardonnerai plus*[2]. Quel changement! quoi, l'enfant de la crèche, le Dieu du Calvaire, le Dieu qui se montre pendant la vie si bon, si indulgent, le Dieu qu'il est si facile d'apaiser, pourrait être insensible aux pleurs, aux prières des malheureux qui l'imploreront après leur mort! oui; et c'est précisément son amour, mais son amour méprisé, qui le rendra implacable. Les rigueurs de la justice seront en raison des bienfaits de la miséricorde. Si donc vous voulez apprécier les premières, considérez les secondes; voyez avec quelle effusion l'amour de Dieu s'est répandu sur l'Église, qui est le royaume de la miséricorde. L'amour y engendre le chrétien dans le baptême; l'amour y absout le pécheur au tribunal de la pénitence; l'amour y nourrit le juste dans l'Eucharistie; c'est l'amour qui, sur l'autel, immole la victime du plus auguste des sacrifices.

Pendant la vie, vous le voyez, c'est le règne de la clémence; à la mort, commence le règne de la justice. L'amour méprisé se change en fureur, l'avocat des pécheurs devient leur juge; leur Rédempteur devient leur ennemi. Il n'y a plus alors de pardon à espérer, parce qu'il n'y a plus de sacrement qui donne la grâce; il n'y a plus de médiateur qui s'interpose entre le pécheur et son juge. Le réprouvé n'a plus que ses larmes, ses regrets, son désespoir, ce n'est pas assez pour satisfaire à une justice infinie, Dieu est donc forcément implacable. Ah! tremblons d'être trouvés trop légers dans la balance de la justice divine, et efforçons-nous, selon l'avis que nous en donne l'apôtre, *d'assurer notre*

1. Voca nomen ejus absque misericordia. — 2. Ezech., XXIV, 14.

vocation au ciel par notre persévérance dans les bonnes œuvres[1].

Vous serez mon juge, ô mon Dieu, mais, avant d'être cité devant le tribunal de votre justice, je veux me mettre en face du tribunal de ma conscience, et prévenir la rigueur de vos jugements, en me jugeant moi-même sans miséricorde. Je veux pleurer comme a pleuré Madeleine, et m'accuser comme s'est accusé le bon larron sur la croix. Heureux si je pouvais mériter comme l'un et l'autre d'être l'objet de votre clémence. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans être dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

CINQUIÈME JOUR.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Matière du procès.

Lorsque le souverain Juge sera sur son tribunal, tout ce qui était demeuré caché sera connu. Les anges apporteront le livre où tout est écrit. Alors il sera procédé à l'instruction de votre procès. Votre vie tout entière sera examinée dans ses moindres détails, vous aurez à rendre compte :

1° Des péchés que vous aurez commis : péchés de pensées, péchés de désirs, péchés d'actions, péchés de paroles, et un mot du divin Maître peut vous faire apprécier la rigueur de ce jugement. Il vous déclare *qu'il faudra rendre compte de toute parole inutile*[2]. Quelle histoire que

1. II Petr., 10. — 2. Matth., XII, 36.

celle qui racontera ainsi les hontes de vos passions! Comment supporterez-vous le poids de votre ignominie, quand vous verrez se révéler des actions que vous croyez ensevelies dans les ténèbres, des pensées que vous osiez à peine vous avouer à vous-même, et des désirs plus insensés encore? Car il faut bien que vous sachiez : « Tout est écrit; chaque jour, à chaque instant l'inexorable burin de la justice divine recueille le souffle de vos lèvres, et le grave pour votre gloire ou votre honte sur les tables de l'immortalité [1]. » O mon Dieu! comment soutiendrai je le regard de votre colère, quand je paraîtrai devant vous pour être jugé, moi qui ai tant péché? Je tremble et je rougis à vos pieds, ô mon Dieu, pardonnez-moi pendant cette vie, afin que vous n'ayez pas à me condamner au jour de votre inexorable justice.

2° Vous rendrez compte du mal que vous aurez fait commettre. Rappelez-vous les mauvais conseils par lesquels vous avez entraîné au mal des âmes qui ne l'eussent pas commis sans vous. Les funestes exemples qui ont autorisé dans le péché un frère, une sœur, un ami. Les scandales que vous avez donnés par votre légèreté, vos immodesties, vos manières affectées, vos artifices pour plaire. — Hélas! que de péchés dont vous êtes cause peut-être, sans le savoir, et dont vous aurez à répondre devant Dieu.

3° Vous rendrez compte du bien que vous auriez dû faire et que vous n'aurez pas fait. Connaître le bien et ne pas le faire est un crime, dit l'apôtre saint Jacques [2]; pour être sauvé, il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut encore faire le bien. C'est l'avis que vous donne le prophète : *Evitez le péché et pratiquez la vertu* [3]. Le serviteur inutile, dont il est parlé dans l'Evangile, n'est pas condamné pour avoir abusé des dons de son maître, ou en avoir fait un mauvais usage,

1. Lacordaire. — 2. Jacob., IV, 17. — 3. Ps. XXXVI, 27.

mais uniquement pour ne pas avoir fait fructifier le talent qu'il avait reçu[1]. Enfin le figuier stérile est arraché et jeté au feu ; c'est ainsi, dit le Sauveur, *que sera coupé et jeté au feu tout arbre qui ne produira pas de bons fruits*[2].

Hélas! n'est-ce pas à vous que s'adresse cette menace? que de bien vous auriez pu faire et que vous n'avez pas fait! Quelle heureuse influence vous mettant à même d'exercer sur ceux qui vous entourent pour les porter à la vertu, votre âge, votre position, vos talents, et vous n'avez fait servir cette influence qu'à les éloigner de Dieu et de leurs devoirs. Quel bien vous pouviez opérer dans le sein de votre famille! — avec un peu de zèle et de bonne volonté, vous auriez pu ramener à la pratique de leurs devoirs des êtres qui vous sont chers à tant de titres; vous auriez pu au moins dans leur dernière maladie, leur procurer les secours de l'Eglise et la grâce des sacrements. — Avez-vous pensé à le faire? Dieu n'aura-t-il pas à vous reprocher d'avoir été, par votre indifférence, la cause de la perte éternelle de ceux que vous deviez aimer le plus en ce monde? — A l'égard des domestiques, vous deviez les instruire, les édifier, les porter à Dieu. — Comment avez-vous accompli tous ces devoirs? N'avez-vous pas à vous reprocher, à cet égard, une déplorable insouciance?

4° Vous aurez à rendre compte même du bien que vous aurez fait : *Je jugerai*, dit le Seigneur, *les justices même*[3]. Dieu examinera les motifs qui vous auront déterminé dans le bien que vous aurez fait, les intentions que vous aurez eues dans vos bonnes œuvres et vos pratiques de piété. Ainsi vous avez fait l'aumône, l'avez-vous faite en vue de Dieu, pour plaire à Dieu? ou bien, l'avez-vous faite par un mouvement de sensibilité toute humaine, par ostentation, par amour de la louange? — Vous avez prié; mais peut-

1. Matth., XXV, 30. — 2. Id., III, 10. — 3. Ps. LXXIV.

être l'avez-vous fait sans attention, sans dévotion? — Vous avez confessé vos fautes; mais peut-être sans douleur, sans sincérité, sans amendement? — Vous avez communié; mais peut-être sans épreuve, sans ferveur, sans respect? — Voilà comment toutes vos actions, même les plus saintes, seront examinées, passées en revue : veillez à ce que des devoirs qui doivent être pour vous une source de mérites, ne soient pas une cause de réprobation.

5° Vous rendrez compte des grâces que vous avez reçues. Grâces dans l'ordre naturel : Ame infidèle, vous dira le souverain Juge, rendez-moi compte de mes dons! quel usage avez-vous fait des facultés de l'âme et du corps? Avez-vous employé votre intelligence à me connaître? votre cœur à m'aimer? votre volonté à accomplir ma loi? à quoi avez-vous fait servir votre santé, vos forces, vos talents? est-ce à ma gloire, à votre salut et à la sanctification des autres? quel emploi avez-vous fait de votre fortune? vous en êtes-vous servi pour soulager les misères du pauvre, pour soutenir les œuvres de la charité et du zèle, ou bien l'avez-vous employée à satisfaire votre luxe, votre vanité et votre goût pour les plaisirs?

Vous rendrez compte des grâces dans l'ordre surnaturel, grâces des prédications écoutées avec si peu de fruits; grâces des bons avis dont vous avez tenu si peu de compte; grâces des bons exemples que vous n'avez pas suivies; grâces des sacrements dont vous avez si mal profité; grâces des remords de la conscience; grâces de tant de moyens de salut qui vous ont été prodigués! Hélas! une seule de ces grâces eût suffi pour convertir un grand pécheur, et toutes ensemble n'ont pu vous sauver; quelle épouvantable destinée!

O mon Dieu! je tremble au souvenir de toutes les fautes que j'ai commises, de tous les scandales que j'ai donnés, de tout le bien que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait.

Je tremble surtout au souvenir de toutes les grâces que j'ai reçues et du peu de profit que j'en ai tiré. Vous demanderez beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup ; qui donc a reçu plus de grâces que moi? ne permettez pas, ô mon Dieu, que j'abuse plus longtemps de vos dons, et faites que je croisse de jour en jour dans la ferveur à votre service. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans m'être mis dans l'état où je voudrais être au moment de la mort.

SIXIÈME JOUR.

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

La sentence.

Elle sera une sentence de vie pour le juste, une sentence de mort pour le pécheur.

1er Point. — Dès le premier moment où elle paraît devant Dieu, l'âme juste est rassurée. En voyant l'empressement des anges à l'accompagner devant son juge, le cortége des mérites qu'elle traîne à sa suite, elle peut déjà prévoir l'heureuse sentence qui l'attend; mais elle est bien plus rassurée encore par l'air de bonté avec lequel Jésus-Christ l'accueille. Jésus et l'âme fidèle ne sont pas étrangers l'un à l'autre : ce sont deux amis qui se connaissent depuis longtemps; qui, quoique séparés, avaient entre eux les rapports les plus doux, les plus intimes. Dans la prière, l'âme fidèle envoyait vers Jésus des soupirs ardents, de brûlants désirs, et Jésus, en échange, laissait descendre

sur elle les douceurs et les consolations de sa grâce. Ce Jésus qui va la juger et prononcer sur son sort est le même Jésus qu'elle a reçu si souvent dans la sainte eucharistie, et qui a contracté avec elle l'union la plus douce et la plus étroite; c'est lui qu'elle aimait à venir visiter dans la solitude de ses temples, et devant qui elle se plaisait à répandre son âme avec ses larmes; elle le reconnaît aux battements de son cœur, à la joie qu'elle éprouve en sa présence. Quel n'est donc pas son bonheur quand Jésus s'approchant d'elle, non pas comme un juge, la sévérité dans les regards, mais comme un époux, le sourire sur les lèvres, lui dit avec une bonté toute divine : *Viens, ô ma bien-aimée! viens, la bénie de mon Père!* le monde te méprisait, t'outrageait, te maudissait; mais moi je te bénissais dans le secret, et en ce jour je veux te bénir avec plus d'effusion encore. Tu as supporté pour moi le mépris et l'outrage, je veux t'associer à ma gloire et à ma félicité; sors du Liban et d'un monde impur, toi que la vertu embellit de ses charmes, et viens posséder le royaume qui a été préparé pour toi dès le commencement du monde.

« Concevez, s'il est possible, l'abondance des douceurs dont une âme est inondée lorsqu'elle entend ces délicieuses paroles. Croix, sacrifices, violences, combats, tout ce qu'il y a de dur et de pénible est passé; l'heure de la récompense est arrivée. Aux privations passagères et légères souffertes pour son amour, Dieu, dit saint Paul, fait succéder d'ineffables, d'éternelles jouissances. Nul bien désormais à désirer, et, dans cette possession de tous les biens, nulle fin à redouter[1]. » Connaissez-vous une destinée plus digne d'envie, et si vous êtes chrétien, si vous êtes raisonnable, pouvez-vous penser ou travailler à

1. Maurèze.

autre chose qu'à mériter d'entendre vous-même un jour ces paroles fortunées : *Venez, âme bénie, posséder le royaume que je vous ai préparé?* O mon Jésus ! ô mon Sauveur ! c'est donc vous qui serez mon juge ! Cette pensée relève mon courage et ses espérances, car enfin, si vous devez être terrible pour les pécheurs impénitents, vous serez bon et miséricordieux pour ceux qui vous auront aimé ; or, il me semble que je vous aime, et je vous aime de plus en plus tous les jours de ma vie.

2e Point. — Autant sont douces à entendre les paroles que Jésus-Christ adresse à l'âme fidèle, autant sont désolantes et épouvantables celles qu'il adresse au pécheur impénitent. Il va comprendre enfin, cet infortuné, *combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*[1] : *Retire-toi de moi, maudit, va au feu éternel préparé à Satan et à ses anges*[2]. Recueillez ces paroles, faites-en comme *un bouquet de myrrhe*[3] pour le placer sur votre cœur, et, en les méditant, puissiez-vous éviter qu'elles soient un jour prononcées contre vous ! *Retire-toi!* c'est le cri de l'indignation : c'est ainsi qu'on se hâte d'éloigner un objet qui fait horreur. Trop longtemps la justice divine a souffert et toléré le pécheur, car elle trouvait toujours entre elle et lui la miséricorde qui arrêtait son bras et l'empêchait de frapper. Mais aujourd'hui que son règne commence, elle se soulage enfin en éloignant d'elle cet objet de dégoût : *Discedite a me*. Quel arrêt! quel coup de foudre! être séparé de son Créateur, être rejeté de son Sauveur ! figurez-vous un fils repoussé par son père, et repoussé pour toujours; quelle désolation ! « *Retire-toi!* c'est-à-dire tous nos liens sont brisés : loin de moi, brebis égarée, je ne suis plus ton pasteur : loin de moi, épouse infidèle, je ne suis plus ton époux; loin de

1. Hebr., x, 31. — 2. Matth., xxv. — 3. Cant., i.

moi, enfant dénaturé, je ne suis plus ton père. Retire-toi, tu n'auras plus de part à mon amitié, à mon royaume, à tout ce qui est à moi [1]. »

Après cette première parole, qui met un abîme entre Dieu et le réprouvé, vient la parole qui maudit : *Maledicti!* C'est un Dieu qui la prononce; c'est la malédiction d'un Dieu, c'est-à-dire de l'être qui est la bonté même, la source de toute perfection, qui tombe et descend sur cet infortuné. Oh! s'il est affreux d'être maudit par un père, que sera-ce d'être maudit par un Dieu? Que doit penser l'âme qui entend ces foudroyantes paroles? Quelle douleur, quel désespoir, quelle rage doivent fondre sur elle! *Retire-toi, maudit!* « Maudit dans tous tes sens, qui auront tous leurs supplices; maudit dans ton intelligence, qui n'aura jamais une bonne pensée; maudit dans ton cœur, qui sera livré à un désespoir sans fin; maudit dans ton corps, qui sera la proie d'un feu éternel [2]. » Encore une fois, quelle horrible destinée! Que sent, que pense une âme à ce fatal moment? Quoi! je suis damnée! plus de part aux bienfaits du Rédempteur, plus de droits à la gloire des bienheureux, plus d'espérance pour moi! Dieu me chasse de sa présence.

Et où ira-t-elle cette malheureuse victime de la justice divine? Pour le savoir, vous n'avez qu'à méditer les paroles qui terminent la sentence du souverain Juge : *Va au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges* [3]. Ainsi, c'est au feu, et à un feu éternel, que le réprouvé est condamné, *et ce feu avait été préparé pour le démon et pour ses anges!* Ces paroles mettent le comble à son désespoir. Ce n'était donc pas pour moi, s'écrie le réprouvé, que ces feux avaient été allumés? je n'y suis condamné que par ma faute; le ciel devait être mon partage,

1. Manrèze. — 2. Manrèze. — 3, Matth., XXV.

et le ciel m'est fermé pour toujours. Ah! quel désespoir, quelle rage! Jésus-Christ n'a-t-il pas raison de dire qu'il y aura alors des pleurs et des grincements de dents? Et ces pleurs et cette rage doivent être éternellement inutiles! Ah! pendant qu'il en est temps encore, pensez au jugement qu'il vous faudra subir un jour, et travaillez à vous le rendre favorable.

O mon Dieu! quel sort que celui d'un réprouvé! Serai-je assez malheureux pour que vous me chassiez de votre présence, pour que vous me maudissiez? Ah! qu'il n'en soit pas ainsi. Frappez, Seigneur, coupez, brûlez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Et vous, Marie, qui êtes toute à la fois la mère du juge et la mère du coupable, puisque le juge et l'accusé sont vos enfants, ne permettez pas que Dieu votre fils condamne votre enfant coupable. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne me coucherai jamais sans être dans l'état où je voudrais être à la mort.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

DEVOIRS ENVERS DIEU (suite)

PREMIER JOUR.

Considérations sur l'espérance.

« Il est une vertu que la religion nous donne pour compagne dans le chemin de la vie, qui s'embarque avec nous

pour nous soutenir dans les fatigues du voyage, et qui, au milieu des tempêtes, ne cesse de nous montrer le port; également douce et secourable au voyageur célèbre et au passager inconnu. Rien n'approche de la douceur de sa voix, de la grâce de son sourire : la foi et la charité lui disent ma sœur, et elle se nomme l'Espérance[1]. » C'est de l'espérance que vous aurez à vous occuper cette semaine; aujourd'hui méditez-en la nature et l'objet.

1er Point. *Nature de l'espérance.* — On définit l'espérance, une vertu qui nous fait attendre, avec une ferme confiance, les biens que Dieu nous a promis : sa grâce en ce monde et le paradis dans l'autre. L'espérance renferme nécessairement le désir; en effet, dit saint Thomas, on n'espère point ce que l'on ne désire pas, ce à quoi l'on ne pense pas[2]. C'est le désir du ciel que Jésus-Christ veut faire naître en nous quand il nous fait demander à notre Père céleste *que son règne arrive*, car le règne de Dieu ne peut être parfait que dans le ciel. — Saint Augustin ne craint pas de dire que le désir du ciel peut seul nous donner droit au ciel; car, dit ce saint Docteur, celui-là ne se réjouira pas dans la patrie comme citoyen, qui n'aura pas soupiré sur la terre comme étranger. Les saints goûtent les joies du ciel, aussi en avaient-ils fait l'objet de leurs vœux les plus ardents. Ecoutez ces paroles, brûlantes expressions de leurs désirs : Cité de Dieu, que de belles choses m'ont été dites de toi ! mon cœur en a tressailli d'allégresse : Il est donc vrai que nous irons à la maison du Seigneur ! En attendant cet heureux jour, nous demeurons au seuil de tes portes, soupirant après la patrie, gémissant sur la longueur de notre exil[3]. *Qui me délivrera de ce corps de mort*, disait saint Paul. — *Oh ! si je pouvais mourir et être réuni*

1. Chateaubriand. — 2. Non enim est spes nisi de bono desiderato. — 3. Ps. CXXI.

à mon Dieu! Que la terre me paraît vile, s'écrie saint Ignace, quand je regarde le ciel! On a vu des saints pleurer, toutes les fois qu'il fallait prendre de la nourriture, tant ils avaient le désir du ciel. Saint Louis de Gonzague, mourant à la fleur de l'âge, défendait à ses amis de demander à Dieu la prolongation de ses jours. — Examinez ici quels sont vos sentiments — ressemblent-ils à ceux des saints? Aimez-vous le ciel? soupirez-vous après les biens du ciel? Réjouissez-vous, et priez Dieu de conserver en vous ces sentiments. Aimez-vous la terre? Désirez-vous les choses de la terre? Tremblez et demandez à Dieu qu'il vous donne des sentiments plus dignes d'un chrétien.

Avec le désir des biens du ciel, l'espérance renferme la confiance de les obtenir. Ce sentiment est de l'essence de l'espérance; en effet, de même qu'on n'espère pas ce qu'on ne désire point, on n'espère pas une chose qu'on n'a pas la confiance d'obtenir. Le saint homme Job avait une véritable espérance, lui qui disait avec tant d'assurance : *Je sais que je ressusciterai un jour et que je verrai mon Dieu.* Saint Paul avait une véritable espérance quand il s'écriait : *Je connais celui en qui j'ai placé ma confiance, et je suis certain qu'il conservera fidèlement le dépôt que je lui ai confié.* Pour que votre espérance soit ce qu'elle doit être, vous devez espérer en la bonté de Dieu aussi fermement que vous croyez en sa parole. Votre foi serait défectueuse, si vous admettiez le doute lorsque Dieu vous parle; votre espérance serait défectueuse, si vous admettiez dans votre cœur la défiance lorsqu'il vous promet sa grâce.

Vous direz peut-être qu'espérer c'est attendre un bien incertain; l'espérance admet donc une certaine hésitation? — Oui, l'espérance chrétienne est certaine d'un côté, incertaine de l'autre. Deux agents concourent à l'œuvre de notre salut : Dieu et notre volonté. Du côté de Dieu, l'es-

pérance est certaine, fussions-nous aussi criminels que Judas, toujours Dieu nous donnera les grâces suffisantes pour nous sauver. Mais, du côté de notre volonté, l'espérance est incertaine; nous sommes si faibles, que saint Paul nous ordonne d'opérer *notre salut avec crainte et tremblement*. La confiance en Dieu peut donc très-bien s'allier avec la défiance de nous-mêmes. Celle-ci doit nous rendre plus vigilants, plus assidus à la prière; l'autre doit nous porter à chercher en Dieu et dans sa grâce la force que nous ne trouvons pas, et que nous ne saurions trouver en nous-mêmes.

2e Point. *Objet de l'espérance.* — La grâce de Dieu en ce monde, le paradis dans l'autre, voilà l'objet de l'espérance chrétienne. Ce sont les seuls biens que Dieu ait promis ; nous devons les demander et les attendre avec une erme confiance. Ainsi, le chrétien si grand déjà par sa foi et par les sentiments qu'elle lui inspire, puise un nouvel éclat de gloire dans son espérance. « L'espérance de l'incrédulité l'avilit; car elle lui donne la même destinée qu'à la brute, ou plutôt, son espoir est la destruction de l'espérance, puisque c'est l'espérance du repos éternel dans le néant. En dehors du christianisme, les religions ne donnent guère des espérances plus glorieuses. Le mahométisme, qui est comme le type des religions sensuelles, donne à ses disciples l'espérance des jouissances matérielles, c'est l'éternité de ce qui fatigue et finit par dégoûter dès ce monde. Mais l'espérance chrétienne c'est la contemplation et l'adoration de Dieu, c'est la jouissance en Lui de sa félicité et de sa gloire. Bien que nous ne puissions exprimer ni même comprendre l'ineffable bonheur qui est l'objet de notre espérance, le cœur nous en dit quelque chose. En effet, il est certain que l'amour de l'homme pour Dieu, si ardent qu'il ait pu devenir ici-bas dans l'âme des plus grands saints, ne saurait approcher de cette adoration extatique ré-

servée aux élus, parce qu'un objet aimable est d'autant plus aimé qu'il est plus connu, et la connaissance que nous avons de Dieu en cette vie ne peut se comparer à la claire vue qui nous sera accordée dans le ciel.

« L'adoration se compose de tout ce qu'il y a de plus doux et de plus pur dans le cœur de l'homme : l'amour et l'admiration. Si donc ces deux sentiments sont nourris par l'Etre infiniment aimable et infiniment admirable, il y a enivrement, extase, transport, hors de soi, vie en Dieu. Ah ! les hommes ne font pas de tels rêves, c'est Dieu lui-même qui, en nous donnant cette espérance, a soulevé un coin du voile qui le dérobe à nos regards. L'espérance nous vient donc de Dieu, elle est un don de son cœur, un don tout gratuit, un bienfait, comme la béatitude qui en est l'objet [1]. »

O mon Dieu, j'espère en vous; si je ne devais compter que sur moi pour me sauver, mon salut serait bien hasardé mais vous m'avez promis votre assistance et j'espère, avec une ferme confiance, que vous me ferez la grâce, par les mérites de mon Sauveur, de vous servir fidèlement sur la terre et de vous posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin toute pensée de défiance en Dieu.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ESPÉRANCE.

Son obligation.

L'espérance est un bienfait, c'est aussi une loi. Elle est tout à la fois, un devoir de la religion, un besoin de notre cœur.

1. L'abbé Vincent.

1er Point. *L'espérance est un devoir de la religion.* — « S'il est écrit que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, et qu'on est sous l'empire de la mort quand on n'est pas animé de la charité, il est écrit aussi : Malheur à ceux qui ne se confient pas dans le Seigneur et ont perdu l'espérance. Sur l'espérance, comme sur la foi et la charité, repose tout l'édifice de la piété chrétienne. Ces trois vertus, dit le grand Apôtre, demeurent à présent dans la société des fidèles, elles y demeureront jusqu'à la fin des siècles. Elles sont essentielles à l'Église et à chacun de ses enfants. Nul n'a jamais pu, nul ne pourra jamais arriver sans elles au royaume des cieux. De là, tout ce qui porte atteinte mortelle à l'une de ces trois vertus divines, l'âme et l'essence de la religion, est un péché qui détruit en nous le fondement du salut et nous jette hors des voies de Dieu. De même donc que vous repoussez avec horreur tout ce qui blesserait, au dedans de vous, la foi ou la charité, vous devez vous armer de fidélité et de courage pour repousser tout ce qui pourrait y faire languir et mourir l'espérance [1]. » L'avez-vous toujours fait?

L'espérance est tellement un devoir de la religion, qu'elle fait partie essentielle du culte d'adoration que nous devons à Dieu. Qu'est-ce, en effet, qu'adorer Dieu, sinon honorer ses infinies perfections? Par la foi, par la charité, par la prière, par le sacrifice, vous adorez Dieu, parce que vous proclamez, vous honorez sa véracité, son amabilité, sa justice, sa toute-puissance ; mais, sans l'espérance, il y aurait un attribut qui n'aurait pas d'hommages, c'est la bonté. Cette bonté, impossible de la méconnaître! Elle vous entoure de toutes parts, elle vous enveloppe comme d'un réseau de bienfaits. Ce qu'elle vous demande, c'est d'espérer en elle ; lui refuserez-vous ce facile tribut d'hommage?

1. L'abbé Richard.

« L'espérance en Dieu, dit Bourdaloue, est, pour nous, une obligation aussi étroite que la foi et l'amour de Dieu; il n'y a point de pécheur qui ne la doive garder toujours dans son cœur, quelque pécheur qu'il soit du reste, et en quelque abîme qu'il se trouve plongé. » Il y a plus, c'est que la confiance d'un pécheur est d'autant plus douce au cœur de Dieu, d'autant plus honorable pour lui, que ce pécheur est plus coupable. Lorsque David prononçait ces étranges paroles : *Vous me pardonnerez mon péché, car il est très-grand* [1], il exprimait un sentiment aussi consolant pour nous que glorieux pour Dieu. En effet, espérer en Dieu, quand on le sert fidèlement, c'est en faire un maître bon et équitable. Espérer en Lui, quand on a des torts à son égard, c'est l'élever au-dessus d'un maître ordinaire; mais espérer en Lui quand on est un grand pécheur, c'est en faire plus qu'un maître indulgent, plus qu'un ami généreux, c'est en faire un être à part, et proclamer que sa miséricorde est infinie!

2e Point. *L'espérance est un besoin de notre cœur.* — Ce sentiment, dit saint Eucher, est si naturel à l'homme que, quoi qu'il fasse, si charnel qu'il soit, il ne saurait s'en affranchir; il lui est impossible de ne vivre que dans le présent. Dieu semble avoir mis l'espérance dans le plus profond de notre nature; de là, ces paroles de Bossuet : « *Le laboureur*, dit saint Jacques, *attend le fruit de la terre.* Sa vie est une espérance continuelle; il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même : il en est ainsi de toutes les professions. » « En effet, nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance comme pour charmer nos maux et tempérer, par quelque douceur, l'amertume

1. Ps. XXIV.

de cette vie. Le présent se nourrit et s'entretient d'espérances; l'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par l'espérance, et jusqu'au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre [1]. » L'espérance! que cette parole est douce aux lèvres et bonne pour le cœur!

C'est ici un des dogmes les plus consolants de la religion; amie des malheureux, elle a placé près d'eux l'espérance pour adoucir leurs maux et sécher leurs larmes; si jamais la souffrance vient vous visiter, élevez votre cœur vers le ciel, et dites avec confiance : Là j'ai un ami et une patrie!

L'espérance est un besoin pour notre cœur d'homme, elle est surtout un besoin pour notre cœur de chrétien.

En effet, si le défaut de confiance nous laisse désarmés en face de l'épreuve, il est aussi un obstacle à l'accomplissement des devoirs du salut. « Obstacle à la prière : Une prière inquiète qui doute, qui hésite, qui s'attend, pour ainsi dire, à n'être pas exaucée, ne le sera certainement pas. La confiance est une des qualités les plus essentielles de la prière, et celle qui nous est le plus recommandée dans l'Évangile; elle est même la mesure des grâces que nous obtenons, et Dieu ne donne, dit saint Cyprien, qu'autant que nous espérons recevoir. Voyez si un fond secret de défiance ne serait pas le défaut de vos prières, et la cause de leur stérilité!

» Obstacle à la vertu des sacrements : voulez-vous vous réconcilier avec Dieu, voulez-vous vous unir à lui dans le mystère de son amour? La confiance doit vous accompagner et au saint tribunal, et à la table sacrée. Portez-y toutes les autres dispositions sans celle-là, vous ne ressentirez les précieux effets ni de l'un ni de l'autre; ou plutôt, le défaut de confiance fermera votre âme aux autres sentiments qui

1. L'abbé Richard.

doivent la préparer à recevoir ou la grâce de la justification ou l'Auteur même de toutes les grâces.

» Obstacle à l'amour de Dieu : Car quel contre-coup doit porter à cet amour, qui tire sa force de la persuasion que Dieu nous aime, la fausse idée qu'il n'a pour nous que de la sévérité et des châtiments? « L'amour de Dieu dans nos cœurs, dit saint Augustin, est étroitement lié avec l'espérance; il s'affaiblit, il languit, il périt avec elle. » Conservez donc avec soin la confiance en Dieu; que l'espérance soit pour votre cœur une ancre assurée qui le fixe dans le saint amour, et le ramène à ses devoirs si jamais il les oubliait.

» Seigneur, Dieu des vertus et particulièrement de l'espérance, *Deus spei*, ranimez-la et affermissez-la tellement dans mon cœur que rien ne puisse l'y éteindre ou l'affaiblir. Donnez-lui les caractères qu'elle doit avoir pour fixer sur moi la tendresse de vos regards, et devenir, dans les plus tristes événements de cette vie, mon soutien et ma consolation. Qu'elle soit la compagnie assidue de mon pèlerinage sur la terre, afin qu'elle m'ouvre un jour les portes de l'éternité bienheureuse [1]. » Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin toute pensée de défiance en Dieu.

1. L'abbé Richard.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ESPÉRANCE

Ses motifs.

L'espérance chrétienne est fondée sur la bonté de Dieu, sur ses promesses et les mérites de Jésus-Christ.

1er Point. — La bonté de Dieu est le premier motif de notre espérance. Rien de plus propre à vous inspirer la plus tendre confiance en Dieu que de méditer les caractères aimables sous lesquels il dépeint lui-même son amour pour nous; ce sont les caractères de l'amour le plus parfait : « Les soins empressés de l'amour : Il nous garde comme la prunelle de son œil [1]; il nous visite dès l'aurore [2]; il connaît toutes ses brebis, il les appelle chacune par leur nom, il marche toujours devant elles [3]. Les doux reproches de l'amour : Que pouvais-je faire de plus à ma vigne [4]? j'ai nourri des enfants, je les ai élevés au comble de la gloire, et ils m'ont méprisé [5]. La constance de l'amour : Je suis à la porte de votre cœur et je frappe [6]. Il ne se rebute pas, il frappe, vous faites la sourde oreille; n'importe, il frappe toujours, malgré vos résistances; plus vous vous obstinez, plus il persistera, et il vous fera douter, à force d'importunités, s'il ne lui serait pas plus doux de lui ouvrir que de lui résister. Les prévenances de l'amour : Voyez comme il reçoit cet enfant coupable que la nécessité, bien plus que le remords, traîne vers la maison paternelle. L'attendre, ah! c'est trop peu pour son cœur impatient; il faut voler à sa rencontre, il faut lui épargner la honte du retour [7]. Les artifices de l'amour : Que ne fera-t-il pas pour conquérir nos

1. Ps. xvi, 8. — 2. Job, vii, 18. — 3. Joan., x, 3. — 4. Is., v, 4. — 5. Id., i, 2. — 6. Apoc., xxx, 20. — 7. Luc., xv, 20.

cœurs ! il prendra tous les langages, il empruntera toutes les formes : insensibles, il nous attendrit ; rebelles, il nous épouvante ; timides, il nous encourage. Faut-il s'accommoder à nos penchants, descendre même jusqu'à nos faiblesses ? Il se montrera parmi nous comme l'un de nous, pauvre, infirme, faible, souffrant. — Le désintéressement de l'amour : il s'oublie lui-même, il ne cherche que nous. — Les transports de l'amour : Enfin il l'a trouvée cette brebis chérie ; qu'il lui en a coûté de peine ! enfin il l'a trouvée ! ô moment ! ô bonheur ! qui pourra le dépeindre ? Ce n'est plus de la joie, c'est de l'ivresse : *Mon fils était perdu et il est retrouvé ; il était mort et il est ressuscité ; félicitez-moi et réjouissons-nous*[1] ! Enfin l'excès, l'héroïsme de l'amour : les doux noms d'ami, d'époux, de père même, n'expriment point assez tout ce que sent son cœur. Craignant toujours de ne pas rassurer assez, il veut encore se montrer à nous rempli de la tendresse d'une mère. Ah ! le cœur d'une mère, c'est le chef-d'œuvre, c'est le miracle de la nature. Eh bien ! tel est le cœur de Dieu. En est-ce assez ? Non ! *Quand même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai jamais*[2]. Que vous faut-il de plus, pour calmer vos craintes, pour exciter votre confiance ? Comment auriez-vous donc voulu que Dieu s'expliquât ? Que pouvait-il faire de plus pour calmer vos alarmes ? Trouvez, s'il est possible, des images plus douces, des expressions plus tendres, et s'il vous eût été permis de faire Dieu à votre gré, auriez-vous pu le rendre et plus touchant et plus aimable[3]. » O mon Dieu ! ô mon Père, que vous avez été bon pour moi, et combien je serais coupable si je cessais jamais d'espérer en votre miséricorde.

2e Point. — L'espérance est fondée sur les mérites de Jésus-Christ. Cet aimable Sauveur, en mourant sur la croix,

1. Luc., xv, 24. — 2. Is., xlix. — 3. Mgr. de Boulogne.

a payé du prix de son sang toutes les grâces dont vous avez besoin pour opérer votre salut, et lorsque vous les demandez à Dieu, en son nom, ce n'est plus seulement un bienfait que vous sollicitez, mais l'acquit d'une dette solennellement contractée. Maintenant encore que ce divin Sauveur est assis à la droite de son Père, il ne cesse de prier, de solliciter pour vous, par la voix de son sang, dont il vous applique les mérites. *Puis donc que vous avez un tel médiateur, approchez avec confiance du trône de sa grâce, pour y recevoir miséricorde en cette vie et la gloire dans l'autre*[1]. La grâce! Dieu qui n'a pas épargné son Fils unique, mais qui a consenti à le donner pour nous sauver, pourrait-il vous la refuser? Non. Saint Paul vous dit que Dieu, en *vous donnant son Fils bien-aimé, vous a tout donné avec lui*[2]; ses miséricordes premières sont un engagement à de nouveaux bienfaits, car il ne peut laisser son ouvrage inachevé. Puisqu'il vous a aimé assez pour livrer son Fils unique à la mort, afin de vous racheter, il faut qu'il couronne son œuvre en vous donnant les grâces nécessaires pour que vous puissiez profiter du sang répandu pour vous. Soyez donc bien assuré que la grâce ne vous manquera jamais, soit pour éviter le péché, soit pour en sortir; soit pour rentrer dans les voies de la justice, si vous les avez abandonnées, soit pour faire de nouveaux progrès dans la vertu, si déjà vous êtes vertueux. Il en a coûté bien plus à Dieu pour vous mériter la grâce qu'il ne lui en coûtera pour vous l'accorder; espérez-la donc et demandez-la avec confiance.

Espérez aussi la gloire du ciel; sans doute vos œuvres n'ont en elles-mêmes *aucune proportion avec ce poids immense de gloire que Dieu réserve à ses élus*[3]; mais Jésus-Christ supplée à votre indigence, à votre indignité; *il est lui-*

1. Hebr., x, 22. — 2. Rom., xiv, 32. — 3. II Cor., iv, 17.

même, dit l'Apôtre, *notre justice et notre sanctification*[1]. Dès que la charité nous unit à lui, ses mérites sont à nous; ils deviennent notre bien, notre trésor; nous nous les approprions, nous en couvrons notre misère et nous les présentons à Dieu comme le titre le plus sacré que nous puissions avoir à ses récompenses. Riches de tant de mérites amassés, sans interruption, depuis la crèche jusqu'à la croix, conservons toujours dans notre cœur la douce espérance du bonheur dont ils sont le prix.

O mon Dieu, Dieu de bonté et de miséricorde, comment ai-je pu jamais douter de votre amour? je désavoue aujourd'hui toutes mes défiances. Je me jette dans vos bras comme un enfant dans les bras d'un père bien-aimé; là je veux reposer en paix. Les hommes pourront me ravir les biens et l'honneur; la maladie pourra m'ôter la santé et les forces; le péché pourra me faire perdre votre grâce, mais aucune puissance ne pourra m'ôter la confiance que j'ai en vous, et que je veux conserver jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin toute pensée de découragement.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ESPÉRANCE.

Ses motifs (*suite.*)

Dieu, dit saint Bernard, possède trois titres à notre confiance : sa bonté de Père, *charitas adoptionis;* la certi-

1. I Cor., I, 30.

tude de ses promesses, *veritas promissionis;* sa puissance pour les accomplir, *potestas redditionis*.

1er Point. — Nous devons avoir confiance en Dieu parce qu'il est notre Père. Ce n'est point ici une dénomination rêvée par l'orgueil, c'est un titre autorisé par la foi. Jésus-Christ ne veut pas que nous donnions à Dieu un autre nom, et personne ne mérite mieux ce nom aimable que notre Père céleste[1]. Il nous a créés à son image, et il nous a créés avec un amour tout particulier. Tandis que pour former les autres êtres il se contente d'une parole[2], il façonne notre corps de ses mains divines et y répand une grâce toute céleste; il l'anime d'une âme immortelle, intelligente et spirituelle, et il nous place au premier rang parmi les créatures visibles. Par la création, Dieu est donc votre père, vous êtes l'ouvrage de son amour, et il a droit à toute votre confiance.

Mais cette confiance, de nouveaux bienfaits la réclament. Adam, par son péché, avait perdu, pour nous comme pour lui, le titre d'enfant de Dieu. Devenus *enfants de colère par notre origine*[3], nous n'avions plus de droits à l'héritage du ciel. — Qu'a fait Dieu? *Il nous a tant aimés qu'il a donné son fils unique pour nous racheter*[4]. Quelle bonté! Le fils de Dieu, de son côté, n'écoutant que son amour, a souscrit à ces desseins d'une miséricorde toute divine. — Pour nous sauver, il s'est fait petit enfant à Bethléem, faible comme nous; il s'est fait victime sur le Calvaire, et il nous a mérité non pas au prix de l'or et de l'argent (qu'est-ce que l'or et l'argent pour racheter une âme?), mais au prix de son sang, une vie toute nouvelle, la vie de la grâce. Cette vie nous a été communiquée dans le baptême d'abord. Là, Dieu nous a adopté pour ses enfants,

1. Nemo tam pater (saint Augustin). — 2. Ps. XXXII, 9. — 3. Ephes. I, 2. — 4. Joan., III, 16.

Jésus nous a faits ses co-héritiers; nous avons reçu, pour gage de notre adoption divine, l'Esprit saint *par qui nous nous crions*, en parlant à Dieu, *vous êtes mon père*[1]. *Considérez donc*, nous dit saint Jean, *l'amour que le Père a eu pour vous, lui qui veut que vous puissiez être appelé l'enfant de Dieu, et que vous le soyez en effet*[2] !

Après nous avoir rendu la vie surnaturelle par sa grâce, Dieu nous la conserve par son amour. Il y a sans doute quelque chose de bien admirable dans cette Providence avec laquelle le Père céleste pourvoit, chaque jour, à tout ce qui nous est nécessaire pour la vie du corps; mais la Providence avec laquelle il pourvoit à tous les besoins de notre âme est bien autrement admirable! Enfants d'Eve et héritiers de sa faiblesse, nous aurions bientôt perdu la vie de la grâce si notre Père céleste nous laissait à nos propres forces; mais cette vie achetée si cher il la conserve, il la soutient, il la fortifie; il nous la rend même lorsque nous avons eu le malheur de la perdre; et tous ces prodiges, il les opère par les Sacrements. La Confirmation nous communique l'Esprit saint et l'abondance de ses dons, pour nous fortifier contre nos ennemis ; la Pénitence guérit les blessures que nous a faites le péché; l'Eucharistie nous donne Jésus-Christ pour aliment, pour soutien, pour ami ; l'Extrême-Onction nous attend au seuil de l'éternité pour nous bénir et nous consoler. Ainsi Dieu a pourvu à tous les besoins de notre vie spirituelle, comme il a pourvu à tous les besoins de notre vie corporelle. Il est donc pour nous le meilleur des pères, et c'est le méconnaître que de manquer de confiance en lui. Ce manque de confiance est-il bien rare? moi-même n'ai-je aucun reproche à me faire sous ce rapport?

3e Point. — L'espérance chrétienne est fondée sur les

1. Rom., VIII, 15. — 2. I Joan., III, 1.

promesses de Dieu : *veritas promissionis*. A chaque page de nos livres saints, Dieu s'engage envers ceux qui espèrent en lui, il promet de leur servir d'appui et de protecteur : *Quiconque espère en moi ne sera point confondu. Je fais justice jusqu'à la troisième et quatrième génération, et miséricorde, jusqu'à la millième*[1], c'est-à-dire sans fin et sans mesure. *Le Seigneur*, dit David, *est plein de clémence et de tendresse, il est lent à punir et prodigue de ses miséricordes. De même qu'un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent*[2]. Comme si la tendresse d'un père n'était pas assez touchante, Dieu compare la sienne à celle d'une mère qui caresse son enfant et le console : *Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos*. Il renchérit même sur cette comparaison, et veut aller plus loin que le cœur d'une mère dans ces paroles d'Isaïe : *Jérusalem pense que le Seigneur l'a oubliée et délaissée ; une mère peut-elle donc oublier son enfant et manquer de pitié pour le fruit de ses entrailles ? Quand elle en serait capable, pour moi je ne vous oublierai point*[3]. Jésus-Christ renouvelle et ratifie toutes les anciennes promesses. — Écoutez ce qu'il dit à ses Apôtres, pour établir en eux une douce et amoureuse confiance : Quand je vous ai envoyés dans le monde, sans besace, sans argent, quelque chose vous a-t-il manqué? Ils dirent : Non. Allez donc, reprit-il, et ne vous inquiétez point de ce que vous mangerez, ni de ce que vous boirez, ni de quoi vous vous vêtirez, ni même de ce que vous aurez à dire quand vous serez devant les magistrats ; car, en chaque occasion, mon père qui est dans le ciel vous donnera tout ce qui vous sera nécessaire, et il vous mettra en la bouche tout ce que vous aurez à dire[4].

1. Exod., XX, 5, 6. — 2. Ps. CII, 13. — 3. Is., XLIX, 15. — 4. Luc., XXI.

3e Point. — L'espérance est fondée sur la puissance de Dieu : *Potestas redditionis.* « Vous vous reposeriez de vos plus chers intérêts sur un honnête homme qui aurait engagé sa parole et son honneur à vous servir, à vous faire du bien, et qui en aurait le pouvoir : avec quelle assurance devez-vous donc compter sur les promesses de Dieu, qui est la vérité même, aussi éloigné du mensonge que du néant, et qui ne promet rien qu'il ne puisse exécuter avec plus de magnificence qu'il ne l'a promis? Or, il a promis, il a juré par lui-même de tendre une main secourable à ceux qui l'invoqueront, de ne pas abandonner ceux qui espéreront en lui. Heureux l'homme, s'écrie Tertullien, à qui Dieu fait de telles promesses! mais trop coupable cet homme de peu de foi, s'il ne s'appuie point sur les promesses et les serments de son Dieu [1]. »

Depuis les plus grandes créatures, dit Bossuet, jusqu'aux plus petites, la Providence de Dieu se répand partout : elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs, dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement, pendant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie et que vous soyez les seules créatures sur lesquelles les yeux paternels de sa Providence ne soient pas ouverts!

O mon Dieu! comment puis-je me laisser aller à l'inquiétude ou au découragement, quand je me rappelle votre amour, vos promesses et votre toute-puissance? Ne permettez pas que je cesse jamais d'avoir en vous une confiance toute filiale; mais pour que cette confiance ne soit

1. L'abbé Richard.

pas une aveugle présomption, faites-moi la grâce d'être toujours digne de vos bontés, heureux si, en vous aimant comme un père, je puis mériter de posséder un jour l'héritage promis à vos enfants. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je repousserai avec soin toute pensée de défiance en la bonté de Dieu.

CINQUIÈME JOUR.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ESPÉRANCE.

Ses caractères.

Votre confiance en Dieu doit être entière, inébranlable et éclairée.

1er Point. — Votre confiance en Dieu doit être entière, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tout, vous rassurer dans toutes les circonstances, vous fortifier dans toutes les épreuves, vous consoler dans toutes vos peines. Dieu est votre Père et vous êtes son enfant ; c'est ce qui résulte évidemment des considérations précédentes. Donc il vous aime, et à moins de supposer qu'en Dieu l'amour soit inactif ou insouciant, vous devez être bien convaincu qu'il veille sur vous, que ses regards sont attentifs à tous vos besoins. Quelles que soient donc les épreuves qu'amène pour vous chaque jour de cette vie, *espérez dans le Seigneur*. Lui donner votre confiance dans certaines circonstances et la lui refuser dans d'autres, ce serait douter de sa tendresse ou de sa puissance. Vous êtes pauvre ? reposez-vous du soin de votre avenir sur le cœur de Dieu et il vous nour-

rira[1]. Vous êtes tourmenté par la maladie? appelez le Seigneur à votre aide, il vous visitera sur votre lit de douleur et vous reposerez plus doucement[2]. Vous parcourez des routes difficiles et vous avez besoin d'un guide? implorez son secours, il vous enverra son Ange, qui vous dirigera dans les sentiers de la vie, qui vous préservera de tous les dangers[3]. Vous étudiez les sciences humaines? demandez à Dieu le succès dans vos études, car il est la source de toute lumière, c'est lui qui donne la sagesse aux sages et l'intelligence aux savants[4]. Les tentations ne cessent de vous assaillir? appelez Dieu à votre aide, il fermera la gueule des lions, et ils seront impuissants à vous nuire[5]; il commandera aux vents et aux tempêtes, et le calme se fera dans votre âme[6]. Vous êtes dans le péché? criez vers lui et espérez dans sa miséricorde, car c'est lui qui rachète Israël de toutes ses iniquités[7]. Ne comptez donc ni sur vos amis, ni sur la protection des grands du monde, ni sur vous-même; mais comptez sur Dieu, car il est plus avantageux d'espérer dans le Seigneur que d'espérer dans les puissants de le terre[8].

2e Point. — Votre confiance en Dieu doit être inébranlable. Le démon, qui connaît l'énergie que donne à une âme la confiance en Dieu, fera tous ses efforts pour entretenir en vous des pensées de défiance et de découragement. Soyez donc sur vos gardes, et sachez déjouer tous ses artifices. Qu'est-ce qui pourrait d'ailleurs altérer votre confiance?... Vos péchés? Dieu ne demande qu'à pardonner, et, pour lui, pardonner, c'est oublier. Votre faiblesse? elle est grande sans doute; mais Dieu vous a promis d'être avec vous, de combattre avec vous; si Dieu est pour vous, qu'avez-vous à craindre[9]? Les dangers du monde? Dieu

1. Ps. LIV. — 2. Ps. XL, 4. — 3. Ps. XC, 11. — 4. Dan., II, 21. — 5. Dan., VI, 22. — 6. Matth., VIII. 26. — 7. Ps. CXXIX. — 8. Ps. CXVII. — 9. Rom. VIII, 21.

vous couvrira de ses ailes. *Ayez confiance*, vous dit Jésus-Christ, *j'ai vaincu le monde*[1]. Vos passions, votre cœur? la grâce est toute-puissante, et elle est à votre disposition : *Demandez, et vous recevrez*. Comme l'aigle soutient ses petits dans leur vol, ainsi je vous porterai sur mes ailes[2]. Les rigueurs de la justice divine? mais la miséricorde est plus grande en un sens que la justice, et elle est assurée à ceux qui aiment le Seigneur[3]. Qu'est-ce donc qui pourrait excuser vos défiances?

Vous croyez à la parole de Dieu quand il vous révèle des mystères incompréhensibles, pourquoi ne le croiriez-vous pas quand il vous assure de son amour? Vous avez confiance dans le cœur d'un ami, vous croyez à son affection, vous comptez sur son indulgence, et vous ne croiriez pas au cœur d'un Dieu, vous douteriez de l'amour, de l'indulgence de votre Père céleste? Ce serait l'outrager. Rappelez-vous la foi d'Abraham, que sa confiance en Dieu a fait surnommer *le père des croyants*. Le Seigneur lui demande le sacrifice de son cher Isaac. C'est son fils unique; c'est par lui, et par lui seul, que peuvent s'accomplir les promesses que Dieu lui a faites. N'importe, le saint patriarche n'hésite pas; *il espère contre toute espérance*[4]. Le saint homme Job, réduit à la plus horrible misère, couvert d'ulcères, objet d'horreur et de dégoût, même pour ses amis, répondait à ceux qui le raillaient de sa confiance en Dieu : *Quand bien même il me tuerait, j'espérerais encore en lui*[5]. Voilà nos modèles. Quelle que soit l'extrémité à laquelle nous soyons réduits, espérons en Dieu, espérons contre toute espérance, c'est-à-dire quand tout paraît nous manquer à la fois, quand tout espoir semble perdu; alors, jetons-nous dans ses bras, il ne se retirera pas pour nous laisser tomber,

1. Joan., XVI, 33. — 2. Deuter., XXXII, 11. — 3. Jacob., VIII, 13. — 4. Rom., IV, 1, 8. — 5. Job, XIII, 15.

mais il nous accueillera avec une bonté toute paternelle[1].

3e POINT. — Votre confiance en Dieu doit être éclairée. « Remettre sa conversion indéfiniment; persévérer dans le péché, sous prétexte que Dieu est bon, et qu'il accordera le temps et les grâces nécessaires pour revenir à lui avant la mort; ce n'est pas là espérer dans le Seigneur, c'est l'injurier, en le faisant le complice de l'iniquité; c'est profaner le plus beau de ses attributs, en le faisant servir à entretenir et perpétuer le péché. S'exposer aux occasions du péché, jouer sa foi, son innocence en lisant des livres, en fréquentant des sociétés où la foi et l'innocence courent des risques, par la pensée que Dieu nous protégera au milieu des écueils, ce n'est pas là une confiance éclairée, c'est une confiance téméraire que rien n'autorise et que rien n'excuse. Si Dieu a promis le secours de sa grâce pour nous soutenir dans les tentations, il a déclaré que celui qui s'expose au danger y périra. Une confiance éclairée est la confiance d'un enfant qui, tout en comptant sur la bonté de son père, redoute sa justice; qui, en jouissant de ses bienfaits, respecte son autorité; qui, en espérant le secours de la grâce, prend toutes les précautions commandées par la prudence. Toute autre confiance est un outrage pour Dieu. »

Malheur à moi, ô mon Dieu! si la passion m'aveuglait jusqu'à m'autoriser dans le péché par le souvenir de votre bonté. Je me rappellerai votre miséricorde; et comment pourrais-je l'oublier, Seigneur, quand elle m'environne de toutes parts! Mais je me la rappellerai pour vous aimer davantage, pour m'encourager et m'exciter à rompre, par un généreux effort, mes habitudes criminelles; pour comprendre combien mon âme, jusqu'à présent, vous a été chère, combien elle vous est chère encore, et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu qui, tout pécheur que je

1. Ps. LIV, 23.

suis, veut me sauver. Voilà, ô mon Dieu ! l'usage que je ferai désormais de cette miséricorde dont j'ai trop longtemps abusé. Agréez cette résolution, et veuillez la bénir. Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

Considérations sur les bontés de Dieu à l'égard des pécheurs.

Pour vous affermir dans la confiance en Dieu, et vous mettre en garde contre les pensées de défiance que pourrait vous suggérer le souvenir de vos péchés, il vous reste à méditer trois considérations qui vous révéleront l'étendue des bontés de Dieu à l'égard des pécheurs : il les tolère malgré leurs crimes, il les rappelle dans leur fuite ; il les accueille avec bonté quand ils reviennent à lui.

1er Point. — Dieu tolère les pécheurs. Ignorez-vous, disait saint Paul[1], que la longanimité de Dieu vous invite à la pénitence ? Cette longanimité de Dieu nous est dépeinte d'une manière bien frappante dans la parabole du figuier stérile. La justice divine vient chaque année chercher les fruits qu'elle a droit d'attendre, et n'en trouvant pas, elle voudrait frapper, car *pourquoi cet arbre occupe-t-il inutilement la terre*[2] ? Mais la miséricorde arrête son bras, elle demande et obtient chaque année un nouveau sursis. Hélas ! combien de fois la miséricorde s'est interposée ainsi entre vous et la justice divine ! Quel profit avez-vous fait d'un temps qui ne devait être employé qu'à votre sanctification ? répondez.

Pour comprendre tout ce qu'il y a de miséricorde dans

1. Rom., II, 4. — 2. Luc., XIII, 7.

cette patience admirable avec laquelle Dieu tolère les pécheurs, il faut se rappeler ce que c'est qu'un pécheur, hélas! ce que peut-être vous êtes vous-même. Un pécheur est un ingrat : il foule aux pieds les bienfaits de Dieu; — c'est un rebelle : Dieu lui fait des lois, il les viole avec audace; — c'est un parjure : il manque à ses promesses et à ses serments les plus sacrés; — c'est un impie, il outrage à la fois tous les attributs divins : la bonté, il la fait servir de prétexte à son impénitence; l'amour, il le dédaigne; la toute-puissance, il la méconnaît; la justice, il la brave. Et cependant il vit, non-seulement il vit, mais il est dans le sein de l'Église, à la source des grâces; Dieu l'appelle son enfant. Quelle miséricorde!

2e Point. — Dieu rappelle à lui les pécheurs et les poursuit dans leurs égarements. Pour se venger de ses ennemis, Dieu n'aurait qu'à les abandonner, leur perte serait assurée, car vous savez très-bien que, si nous pouvons nous-même nous éloigner de Dieu, il nous est impossible de revenir à lui sans lui. Il faut donc, pour sauver des misérables qui l'insultent et l'outragent, que Dieu déploie toutes les richesses de sa grâce, et c'est en cela surtout que sa miséricorde paraît plus admirable. Considérez donc avec quelle amoureuse industrie Dieu ménage au pécheur les moyens du retour : d'abord, il l'attire par ses promesses. Venez à moi, vous tous qui êtes chargés du poids de vos péchés, et je vous soulagerai[1]. Il le presse par ses instances : Revenez à votre Dieu, et laissez là vos iniquités[2]. Il l'effraye par ses menaces : Je suis la voie, la vérité et la vie; quiconque s'éloigne de moi trouve la mort[3]. Il le sollicite par la touche secrète de sa grâce : Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur[4]. Hélas! quel présent pour un Dieu si

1. Matth., XI, 28. — 2. Ezech., XVIII, 30-31. — 3. Joan., XIV. — 4. Prov., XXIII, 26.

saint qu'un cœur souillé par le péché? Cependant il le demande, il en ambitionne la conquête. Ce n'est pas assez, les délais, les refus ne le déconcertent pas; il semble, au contraire, insister d'autant plus que nous résistons davantage. Il reste donc à la porte du cœur, il frappe sans cesse, attendant qu'on lui ouvre[1].

Pour nous faire mieux comprendre la grandeur de sa miséricorde: « Il se compare à un pasteur qui possède un magnifique troupeau; il a pour lui de bons pâturages, de frais ombrages, tous les soins possibles. Une de ses brebis, oubliant les charmes des vallons qui l'ont vue naître, quitte le bercail, s'achemine par des sentiers nouveaux vers des contrées nouvelles, et finit par se perdre dans les épines et les ronces des bois. Le pasteur s'est aperçu de la disparition de cette brebis, qui lui est plus chère que les autres, précisément parce qu'elle est éloignée et perdue. Il laisse là ses brebis fidèles pour courir à la recherche de la fugitive; il s'empresse, il court, et ne s'arrête que lorsqu'il l'a trouvée. Mais dans quel état! Sa robe blanche est souillée de boue, déchirée par les ronces qui l'entourent encore. Le bon pasteur la délivre de ses liens, la prend sur ses épaules pour éviter la fatigue de la marche à ses membres endoloris, la ramène plein de joie au bercail, et là, réunissant ses amis, il leur dit: Réjouissez-vous avec moi, une de mes brebis était perdue, et je l'ai retrouvée[2]. » Enfin, si le pécheur résiste à tous les efforts de la grâce, il mourra dans son péché; mais Dieu ne se réjouira pas de sa mort, il pleurera la perte de cette âme qu'il avait tant aimée[3]. Oh! épargnez à votre Dieu la douleur de vous perdre, et consolez son cœur en répondant aux avances de sa grâce.

3e Point. — Dieu accueille avec bonté le pécheur qui revient à lui. Pour punir le pécheur de ses longues résis-

1. Apoc., III, 20. — 2. Mgr Mermillod. — 3. Luc., XIX, 41.

tances et des délais qu'il a mis à son retour, Dieu devrait se montrer difficile dans les conditions du pardon, et mettre, entre la réconciliation et le repentir, les mêmes retards que le pécheur a mis entre son retour et la première sollicitation de la grâce; mais, ô mon Dieu! ces pensées sont les pensées de l'homme, ce ne sont pas les vôtres; *votre cœur nourrit pour les pécheurs des pensées de miséricorde et non des pensées d'affliction*[1]. A peine le pécheur s'est-il décidé à rentrer dans les voies de la justice que Dieu oublie tous ses égarements. Rappelez-vous la parabole de l'enfant prodigue, c'est votre histoire : comme lui, vous avez écouté la voix du monde et des passions, et, comme lui, vous n'avez trouvé, loin de la maison de votre père, que regrets et déceptions. Pauvre prodigue, revenez à votre Dieu, il vous attend; vous le verrez courir au-devant de vous, vous recevoir dans ses bras, vous presser sur son cœur; ses ministres ont reçu l'ordre, dès votre retour à la maison paternelle, de faire disparaître les hideux haillons qui déparent votre âme et de vous rendre la robe de votre innocence.

« Il n'y a pas de page dans l'Evangile, dit Bossuet, où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés, plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères; qu'il laisse tout le troupeau dans le bois pour courir après la brebis perdue, et que celui de ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne à lui, afin de nous faire entendre qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la

1. Jerem., XIX, 11.

justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux que la justice toujours conservée ? »

Pour affections, mettez-vous au pied de la croix de votre Sauveur, contemplez Jésus qui vous attend, qui abaisse sur vous le regard de ses miséricordes, et prénez la résolution d'être à lui jusqu'à la mort.

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR.

Considérations sur les causes du découragement.

Le découragement est un des écueils les plus à redouter au service de Dieu ; une âme découragée est une ville démantelée, ouverte de toutes parts à l'ennemi. Mettez-vous en garde contre cet écueil, en méditant les causes les plus ordinaires du découragement : le découragement vient presque toujours d'une fausse opinion que l'on se fait, soit de Dieu, soit de soi-même.

1er Point. — Pour que vos idées sur Dieu soient vraies, justes et dignes de lui, il faut que vous les preniez, non pas en vous-même, dans votre cœur ou dans votre imagination, mais dans l'Evangile. C'est là que vous apprendrez à connaître Dieu véritablement, parce que c'est là qu'il s'est dépeint lui-même. Lorsque les philosophes veulent discourir sur la nature divine ou seulement parler de Dieu, ils appellent à leur aide les expressions les plus emphati-

ques : l'Être suprême, le Très-Haut, l'Être des êtres, l'Éternel. Mais Jésus-Christ, qui le connaît mieux que les philosophes, emploie les expressions les plus simples et les plus affectueuses; rien de plus aimable que les symboles sous lesquels il nous le dépeint : « C'est un père qui vole à la rencontre d'un enfant coupable que la nécessité, bien plus que le remords, ramène à la maison paternelle. Ce fils ingrat n'a pas encore manifesté son repentir, et déjà il est absous; il devrait être aux pieds de son père, et il est dans ses bras. C'est un bon pasteur qui court après la brebis perdue, qui la trouve enfin après mille fatigues, et qui la charge sur ses épaules pour la ramener au bercail. C'est un bienfaiteur qui reproche avec tendresse son amour méconnu : *Que pouvais-je faire de plus pour toi que je n'aie pas fait*[1]? *Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes*[2]! C'est un ami dont la constance est à l'épreuve de tous les rebuts : *Je suis à la porte de votre cœur, et je frappe*[3]? Il ne se décourage pas. Il frappe, vous faites la sourde oreille; n'importe, il frappe toujours malgré vos résistances. C'est une mère : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein! et, quand elle l'oublierait, je ne vous oublierais pas*, dit le Seigneur[4]. *Comme un aigle qui porte ses petits, qui étend ses ailes sur eux, qui vole sur eux et les provoque à voler*, ainsi Dieu vous porte sur ses bras et ne détourne point ses regards de dessus vous[5]. »

Les actes répondent aux paroles : « Quelle contrée de la Palestine, demande Bossuet, n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher le pécheur jusqu'aux extrémités du monde si les

1. Is., v, 4. — 2. Matth., XXIII, 37. — 3. Apoc., III, 20. — 4. Is. XLIX, 15. — 5. Deut., XXXII, 11. Mgr. de Boulogne.

ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié? Ah! je suis ravi, quand je vois, dans son Évangile, qu'il n'entreprend presque jamais une guérison importante sans donner auparavant quelque marque de compassion ; il y en a mille beaux endroits dans l'Évangile. La première grâce qu'il faisait aux malheureux, c'était de les plaindre en son âme avec une affection vraiment paternelle. Son cœur écoutait la voix de leur misère, qui l'attendrissait et sollicitait en même temps son bras à les soulager. »

Très-doux et très-aimable Jésus, donnez-moi de placer en vous mon repos plus qu'en toute créature; plus que dans la santé, la beauté, les talents, plus que dans toute puissance et toute dignité, plus que dans tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu!

2e Point. — Le découragement vient d'une fausse opinion qu'on se fait de soi-même. C'est une fausse humilité que celle qui vous cache ce que Dieu a mis de bon en vous, pour reporter sans cesse et uniquement vos pensées sur vos mauvaises dispositions. Le mépris de soi-même, éclairé et tempéré par la confiance en Dieu, est bon et utile ; mais porté à l'excès, ce sentiment conduit au découragement. Pourquoi ce parti pris de ne voir en vous que du mal, toujours du mal? En donnant constamment cette direction à vos pensées, vous habituerez votre esprit à s'occuper exclusivement de vos défauts; sous ce regard concentré sur vous-même, vous ne verrez que votre faiblesse, votre impuissance; vous vous avilirez tellement à vos propres yeux que vous abandonnerez la prière, les sacrements, les bonnes œuvres, sous le prétexte absurde que vous êtes indigne de prier, de vous confesser, de faire le bien. Vous arracherez de votre cœur tout sentiment d'amour et de reconnaissance envers Dieu, l'accusant de n'avoir rien fait pour vous, et vous tomberez dans le déses-

poir. — Dieu n'a rien fait pour vous?... N'est-ce donc rien que d'être né de parents chrétiens? n'est-ce donc rien que l'éducation qui vous a été donnée? — Il n'y a rien de bon en vous?... N'est-ce donc pas un sentiment louable que ce désir d'être meilleur qui vous tourmente? et cette crainte qui vous agite, de n'être pas l'ami de Dieu, n'est-elle pas le signe d'une foi encore vive? — Vous avez des misères, des défauts même?... Eh! qui n'en a pas? Remerciez Dieu de vous les faire connaître; travaillez tous les jours à vous en corriger, mais qu'ils ne soient jamais pour vous un motif de découragement.

« Non-seulement, dit saint François de Sales, l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait la connaissance de sa misère, car cette connaissance et confusion de notre misère nous introduit devant Dieu. Ainsi tous les grands saints comme Job, David et les autres, commençaient toutes leurs prières par la confession de leur misère et indignité; de sorte que c'est une très-bonne chose de se connaître pauvre, vil, abject, indigne de comparaître devant Dieu; d'autant que, plus nous nous reconnaîtrons misérables, plus nous devrons nous confier en Dieu; car entre la miséricorde et la misère, il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne peut s'exercer sans l'autre. Si Dieu n'eût pas créé l'homme, il eût été vraiment tout bon, mais il n'eût point été actuellement miséricordieux, parce que la miséricorde ne s'exerce qu'envers les misérables. Vous voyez donc que plus nous nous reconnaissons misérables, plus nous avons occasion de nous confier en Dieu. La défiance de nous-mêmes provient de la connaissance de nos imperfections; il est bien bon de nous défier de nous-mêmes, mais de quoi nous servirait-il de le faire si nous ne jetions notre confiance en Dieu? Entre les pauvres, ceux qui sont les plus

misérables, ceux dont les plaies sont plus grandes, se tiennent pour meilleurs pauvres, et plus propres à tirer l'aumône. Nous ne sommes que des pauvres, les plus misérables sont de meilleure condition, et la miséricorde de Dieu les regarde plus volontiers. »

O mon Dieu! faites que le souvenir de vos bontés m'inspire une confiance inébranlable, et que la vue de ma faiblesse me pénètre d'une juste défiance de moi-même. Puissent ces deux sentiments se mélanger, se tempérer de telle sorte, que ma confiance en vous ne dégénère jamais en présomption, et que la défiance de moi-même ne me mène jamais au découragement. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Toutes les fois que j'aurai des pensées de découragement, je ferai un acte d'espérance.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CAUSES DU DÉCOURAGEMENT.

Les sécheresses dans la prière.

Les sécheresses dans la prière sont un écueil redoutable à une vertu déjà exercée, plus redoutable encore à une vertu qui ne fait que de commencer. Elles cesseront d'être dangereuses pour vous, si vous en considérez les causes et les avantages.

1er Point. Causes des sécheresses. — Les sécheresses et les peines intérieures peuvent venir de nous-mêmes ou de Dieu; quand elles viennent de nous-mêmes, elles sont une punition; quand elles viennent de Dieu, elles sont une

épreuve. 1° « Les sécheresses qui viennent de nous-mêmes, dit Bossuet, naissent pour l'ordinaire de l'épuisement et du desséchement du cœur, causé par les images des créatures et l'attache qu'on leur porte. Si vous voulez renaître à la ferveur, travaillez à vous défaire de toutes ces images inutiles et de ces fantômes qui remplissent l'esprit, et qu'on appréhende trop peu, parce que de leur nature ils sont indifférents, et qu'ils n'ont rien qui fasse peur. Cependant il n'est que trop vrai qu'ils sont les sources malheureuses de ces sécheresses déplorables, et que, semblables à une éponge, ils tirent du cœur toute l'onction qui pourrait y nourrir et entretenir la piété. Aussi, le défaut le plus dangereux pour ceux qui veulent s'avancer dans la vertu, c'est de donner une trop grande liberté à leur imagination qui, pour cela, est toujours grosse de cent images extravagantes qui accablent l'âme et l'épuisent. Ces peintures ridicules laissent après elles de si vives impressions que le cœur en est tout desséché, et perd tout goût et tout sentiment pour les choses divines. Est-on ensuite fondé à se plaindre qu'on souffre de si grandes aridités? Serait-il possible qu'avec cette espèce de libertinage d'esprit, que se permettent si souvent ces âmes si peu mortifiées, elles fussent capables de sentir de l'attrait et du goût pour l'oraison? »

Ce que vous avez à faire dans vos sécheresses, quand vous les croyez le fruit de vos infidélités, c'est de les accepter en esprit de pénitence; c'est de persévérer dans la prière avec confiance et courage. Dieu vous aime puisqu'il vous fournit les moyens d'expier vos fautes, et de réparer toutes vos négligences à son service.

2° « Vos sécheresses peuvent venir de Dieu, et dans ce cas elles sont une épreuve. Il semble, dit un saint docteur, que Dieu se joue avec les hommes, comme un père avec ses enfants : tantôt ils se figurent qu'ils le tiennent,

puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière, et puis, en un moment, il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient, il fuit, il s'arrête ; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe, — et puis, après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux et quelques soupirs de leur cœur, il retourne ; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

» Pour que ces alternatives de douceurs et de sécheresses ne vous fassent pas tomber dans le découragement, remarquez, dit saint François de Sales, que Dieu donne ordinairement quelque avant-goût des délices célestes à ceux qui entrent à son service, afin de les retirer des plaisirs du monde et de les encourager à la poursuite du divin amour, comme une mère qui, pour accoutumer son petit enfant à la mamelle, y met un peu de miel ; que c'est néanmoins ce bon Dieu, qui quelquefois, par une disposition de sagesse, nous ôte le lait et le miel des consolations, afin qu'ainsi sevrés nous apprenions à manger le pain sec et substantiel d'une dévotion solide et rigoureuse, exercée par l'épreuve des tentations et des dégoûts. » Consolez-vous alors par la pensée que les cœurs les plus aimés sont quelquefois les plus éprouvés. Voyez Marie, au pied de la croix, traitée par son divin Fils à l'égal d'une étrangère : *Femme, voilà votre Fils*[1] ; ou plutôt, voyez Jésus-Christ lui-même, l'objet des complaisances de son Père, abandonné par lui, suant sang et eau par l'effet de sa désolation intérieure. Oseriez-vous vous plaindre en présence de pareils modèles ?

2e POINT. Avantages des sécheresses. — Elles purifient et affermissent la vertu. Tout passe, les dons de Dieu passent comme le reste, lui seul ne passe point, et il donne et ôte

1. Joan., XIX, 26.

ses dons selon des règles certaines et connues de lui seul; mais c'est toujours en vue de notre bien, et dans les desseins d'une providence miséricordieuse qu'il nous envoie ces épreuves. Notre vertu se purifie et s'affermit en se détachant de toute recherche de nous-mêmes et de tout sentiment intéressé. « Un arbre pendant l'hiver ne produit rien, dit Bossuet; il est couvert de neige, tant mieux! La gelée, les vents, les frimas sévissent sur lui; pensez-vous donc qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au dehors? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même : et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire d'excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire; mais elle se fonde en humilité, et elle s'abîme dans son néant : alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres au gré de son Dieu. »

Les sécheresses sont une source de mérites. Il n'y a pas grand mérite, en effet, à persévérer dans la prière quand on y trouve des consolations; à espérer en Dieu et à l'aimer, quand on le sent près de son cœur; il n'est pas difficile à l'âme de s'avancer dans la vertu quand elle ne s'y porte pas seulement d'elle-même, mais qu'elle s'y sent comme soulevée par la ferveur de l'esprit qui l'anime ; mais persévérer dans la prière et ne relâcher rien de ses exercices accoutumés, malgré les répugnances qu'on éprouve à les remplir ; mais conserver la vivacité de la foi et de l'espérance, malgré les doutes contre la foi et les pensées de désespoir; mais aimer Dieu quand Dieu semble se dérober à nos empressements : c'est là ce qui coûte, et c'est la vraie piété, le véritable amour. « Non, dit Saint François de Sales, ce n'est pas un petit mérite, devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu ; ce n'est pas une petite perfection que d'avancer toujours, malgré l'ennemi, dans la voie

de la perfection. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur, et moi je ne me suis pas retiré de vous et de vos commandements*[1]. Sachez imiter ce saint roi, ne perdez pas courage au milieu des sécheresses et des répugnances de la nature, mais, attendant avec patience le retour des consolations, suivez votre chemin, n'omettez aucun exercice de dévotion, multipliez vos bonnes œuvres, offrez à votre divin époux votre cœur; tout sec qu'il est, il lui sera aussi agréable que s'il se sentait fondre en suavité, pourvu qu'il soit sincèrement déterminé à aimer Dieu. »

O mon Dieu, il me serait doux d'éprouver les effets de votre présence, et de sentir mon cœur se fondre d'amour devant vous. Mais pourvu que je sois votre enfant, je renonce volontiers à toutes les douceurs de votre amour, car je sais que je ne le mérite pas. Privez-moi donc, si vous le voulez, ô mon Dieu, de vos consolations, mais ne permettez pas que je me relâche jamais à votre service, quels que soient les dégoûts qui viennent mettre ma fidélité à l'épreuve. Ainsi-soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai un acte d'espérance quand je serai tenté de pensées de défiance envers Dieu, ou de découragement.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CAUSES DU DÉCOURAGEMENT.

1er Point. — La préoccupation trop vive de nos misères spirituelles est une autre cause de découragement. Il est

1. Ps., XLIII, 19.

bon sans doute de vous occuper de votre conscience, puisque le soin de votre sanctification constitue le premier de tous vos devoirs, mais, en cela comme en toute autre chose, vous devez user de discrétion. Une préoccupation trop vive de votre conscience, en détournant vos regards de Dieu pour les concentrer uniquement sur vous, ne peut manquer de vous mener à l'inquiétude, de l'inquiétude à la tristesse et de la tristesse au découragement. « Nous voudrions bien être sans imperfections, dit saint François de Sales : mais il faut avoir patience d'être de la nature humaine et non de la nature angélique. Nos imperfections ne nous doivent pas plaire ; au contraire, nous devons dire avec l'Apôtre : *O moi misérable ! qui me délivrera de ce corps de mort*[1] ! Mais elles ne doivent ni nous étonner ni nous ôter le courage. Nous en devons même tirer la soumission, l'humilité et la défiance de nous-mêmes, mais non pas le découragement et l'affliction du cœur, ni beaucoup moins la défiance de l'amour de Dieu pour nous. Car, encore que Dieu n'aime pas nos imperfections et nos péchés véniels, néanmoins il nous aime bien nonobstant ces péchés. De sorte que David avait raison de dire à Dieu : *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis un infirme*[2]. » Voilà aussi l'humble prière que devrait tirer du fond de votre cœur le souvenir et la vue de vos misères spirituelles. Au lieu de cela, vous vous en inquiétez outre mesure, vous vous en préoccupez sans cesse, vous les avez continuellement présentes à l'esprit.

Cette préoccupation incessante de votre conscience pourrait bien venir de toute autre cause que du désir de votre perfection. — Croyez-vous qu'il n'y ait pas un grand fonds d'amour-propre dans ce besoin de penser à vous des jours entiers, de parler de vous à tout propos, d'en parler sur-

1. Rom., VII, 26. — 2 Ps VI.

tout au confesseur et de lui en parler souvent et longuement? — Pour que votre cœur soit en paix, il faut que vous soyez bien persuadé que votre père spirituel vous porte un intérêt tout particulier, il faut qu'il vous en donne l'assurance; autrement, le trouble et l'inquiétude s'emparent de votre âme. Tout cela est-il bien selon l'esprit d'une vraie et solide piété?

Vous êtes d'une habileté merveilleuse pour découvrir des péchés que tout autre ne saurait apercevoir. — Ne serait-ce pas pour faire croire qu'il y a en vous quelque chose d'extraordinaire, et provoquer ainsi l'intérêt? Enfin ne serait-ce pas pour paraître éclairé dans les voies intérieures que vous fouillez ainsi dans votre conscience? et si vous tenez tant à dire beaucoup, n'est-ce pas pour qu'on vous en dise davantage? Allez-y plus simplement, ne subtilisez pas tant la piété; occupez-vous de Dieu plus que de vous-même, — soyez humble et charitable. L'humilité et la charité, voilà toute la piété.

2e Point. — Vous vous préparez une autre cause de découragement par trop de sollicitude à connaître l'état de votre âme devant Dieu. Chercher à vous assurer que vous êtes dans la voie du salut, est une recherche légitime, mais il faut qu'elle soit réglée par la prudence. Demander la certitude sur l'état de votre âme par rapport au salut, c'est tenter Dieu : c'est vouloir qu'il vous découvre ce qu'il a résolu de vous cacher, ce qu'il ne peut vous découvrir que par une lumière surnaturelle et hors des voies ordinaires de sa providence. Dieu, dit Bossuet, veut que nous marchions en obscurité sur notre état, durant cette vie. — Ces paroles sont le commentaire de celles-ci de l'Esprit saint : *Personne ne sait s'il est digne de haine ou d'amour*[1].

C'est pour notre plus grand bien, du reste, que Dieu s'est

1. Eccl., IX, 1.

réservé ce secret. L'assurance d'être en état de grâce nous serait funeste : certains d'être bien avec Dieu, nous en deviendrions plus présomptueux, nous nous reposerions sur cette assurance, et nous n'aurions plus aucun motif de nous livrer à la pratique des vertus chrétiennes. — L'assurance contraire nous serait plus funeste encore; elle nous jetterait dans le désespoir. — En nous cachant le secret de notre état, Dieu nous force à marcher constamment entre la crainte et la confiance, et c'est ce qu'il veut. La crainte tempère la confiance et l'empêche de dégénérer en présomption, la confiance modère la crainte et l'empêche de se changer en découragement.

« Vous me demandez, écrit saint François de Sales, si Notre-Seigneur pense à vous et s'il vous regarde avec amour? Oui, il pense à vous, et non-seulement à vous, mais au moindre cheveu de votre tête. C'est un article de foi, et il ne faut pas en douter. — Ne doutez pas davantage que Dieu vous regarde avec amour, car il voit amoureusement les plus horribles pécheurs du monde, pour peu qu'ils aient le vrai désir de se convertir. Hé! dites-moi, n'avez-vous pas intention d'être à Dieu? Ne voudriez-vous pas le servir fidèlement? et qui vous donne ce désir et cette intention, sinon lui-même en son regard amoureux? Ce regard de Notre-Seigneur sur vous est d'autant plus tendre que vous êtes plus faible. Ne permettez jamais à votre esprit de nourrir des pensées contraires, et quand elles vous arriveront, ne les regardez pas elles-mêmes, tournez-vous vers Dieu avec une courageuse humilité pour lui parler de sa bonté ineffable par laquelle il nous aime, tout pauvres, abjects et infirmes que nous soyons. » Ouvrez donc votre âme à une sainte joie en pensant que Dieu vous aime, qu'il veut votre salut, et que votre salut est assuré si vous le voulez. Montrez à tous une aimable et douce gaieté; faites aimer la piété en lui donnant, dans votre personne, tous les

charmes qui assurent son triomphe sur les cœurs. Soyez fort pour bannir de votre esprit cette tristesse inquiète et maussade qui fait votre tourment aussi bien que celui des autres, et vous trouverez la ferveur et l'onction que vous désirez si vivement.

O mon Dieu, vous ne voulez pas que je sache précisément dans quel état est mon âme à vos yeux, mais vous voulez que j'espère en vous. Que d'autres s'inquiètent et se tourmentent de cette incertitude; pour moi, je sais que vous m'aimez et que vous voulez me sauver; je me réfugie dans vos bras et dans votre cœur de père, et je m'y repose avec sécurité, plein de confiance en votre miséricorde. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai un acte d'espérance toutes les fois que j'aurai des sentiments de défiance envers Dieu, ou des pensées de découragement.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur les scrupules.

Le scrupule est un trouble de la conscience qui nous représente comme faute ce qui ne l'est pas, ou comme crime une faute légère. On doit regarder le scrupule comme une maladie qui paralyse les heureuses dispositions de l'âme et la pousse au désespoir. Pour vous en garantir, méditez-en les causes, les signes, les effets et les remèdes.

Causes des scrupules et leurs signes.

1er Point. — 1° La plupart des causes qui engendrent la tristesse et le découragement, donnent naissance aux scru-

pules. — On en peut signaler une autre dans une certaine paresse à faire usage de la raison, quand il s'agit de résoudre les difficultés que présentent les notions du devoir : cette cause est fréquente, et en rentrant au dedans de vous-mêmes, vous trouverez peut-être que c'est à elle qu'il faut attribuer les scrupules qui font le tourment de votre vie. N'avez-vous pas, dès votre enfance, négligé de prendre une décision personnelle dans certains doutes et perplexités où il vous eût été facile de le faire? Vous avez trouvé plus commode de consulter. — Par condescendance pour votre âge, pour votre foi si facilement alarmée, on a cru pouvoir autoriser et accueillir ces consultations trop fréquentes. — Vous avez ainsi contracté l'habitude de ne jamais vous déterminer par vous-même. Privé de vos soutiens et livré à vous seul, vous ne savez plus où donner de la tête, — il en devait être ainsi. Un petit enfant ne marchera jamais s'il est toujours dans les bras ou sur les genoux de sa mère; pour que ses jambes s'affermissent, il faut le lancer, le forcer à marcher seul, lui donner enfin confiance en lui-même. Habituez-vous donc à ne pas consulter à tous propos pour les moindres choses. Les avis multipliés ne servent souvent qu'à augmenter les doutes. Si vous voulez guérir de vos scrupules, il vous faut les affronter résolûment, ne pas chercher sans cesse en dehors de vous-même des motifs de vous rassurer, mais, sur les ailes de la confiance, voler dans les bras de Dieu par-dessus tous vos doutes.

2° L'ignorance est une autre cause de scrupules. Les scrupuleux confondent ordinairement deux choses bien distinctes, le trouble et le remords, les fautes et les misères. Le remords vient de Dieu, et il faut toujours l'écouter; — le trouble vient de l'imagination ou du démon, et il faut toujours le mépriser. — Rien de plus facile que de discerner l'un d'avec l'autre. *Premièrement*. Le remords repose toujours sur un objet fixe, déterminé; le malade porte la main

sur son mal et dit : Je souffre là. — Le trouble, au contraire, est vague, et indéterminé dans son objet; — on demande au scrupuleux : Qu'est-ce qui vous inquiète? — Tout! répond-il. — Eh bien! si c'est tout, ce n'est rien! Dieu, qui ne saurait agir inutilement, ne peut ni ne veut nous troubler sans nous faire connaître en même temps la cause de notre trouble. *Deuxièmement*. Le remords est un mouvement de la grâce qui nous laisse sinon le calme, au moins la liberté. Le trouble, au contraire, est une émotion violente qui bouleverse toutes les facultés de l'âme et tyrannise notre volonté. L'erreur et le malheur d'une âme scrupuleuse, c'est de prendre cette agitation pour l'action de la grâce; si la grâce agissait sur un cœur coupable comme le trouble agit sur l'âme scrupuleuse, il n'y aurait pas de sacrilége possible. Voyez-en la preuve en vous-même : vous ne pouvez pas, ou vous ne pouvez qu'à grand'peine approcher de la sainte Table — et cependant vous avez l'ordre de votre confesseur qui vous en fait un devoir, et ce n'est qu'un doute qui vous arrête. — Que serait-ce si vous aviez, comme le vrai profanateur, la certitude de mal faire?

Le trouble et le remords se peuvent aussi discerner par le résultat des confessions. Le remords disparaît aussitôt que la faute qui en était l'objet est confessée. En sortant des pieds du prêtre, l'âme se relève heureuse et soulagée, c'est juste! La cause ôtée, l'effet doit disparaître. Au contraire, plus on parle de ses troubles au saint Tribunal, plus on les augmente. C'est juste encore, on a cédé à une tentation, on doit en être puni.

C'est une autre source de scrupules et d'inquiétudes que de confondre les misères avec les fautes. Les fautes ne découragent point ou du moins elles découragent rarement. Les misères, érigées en fautes, découragent toujours. La raison de cette différence est facile à saisir. Lorsque vous avez commis une faute, vous sentez très-bien qu'il dépend

de vous, avec le secours de la grâce, de ne plus la commettre à l'avenir, et par conséquent vous ne vous découragez pas. Pour les misères, c'est autre chose, vous voyez clairement qu'il vous sera impossible de vous en affranchir. — Car elles sont inhérentes à notre pauvre nature. — Si donc vous les regardez comme des fautes, le découragement est inévitable. Habituez-vous à discerner les unes d'avec les autres, humiliez-vous de vos misères, et réservez la componction pour les péchés réels.

2e Point. Des signes auxquels on peut reconnaître le scrupule. — 1° Le scrupule est une espèce de folie, il doit donc se manifester par certaines singularités qui le font aisément reconnaître. La première est un besoin excessif de la confession, et une crainte non moins grande de l'absolution. C'est là une singularité qui dénote une âme malade : en effet, tout pécheur redoute la confession qui l'humilie, il éprouve pour elle un éloignement qui est dans la nature ; — mais il appelle de tous ses vœux l'absolution qui doit lui rendre la grâce, et, avec la grâce, la paix et la vie. — L'âme scrupuleuse, au contraire, veut la confession, elle l'aime, elle en est avide, insatiable. — Pour l'absolution, elle la redoute, elle la refuse quand on veut la lui donner, elle la diffère le plus possible. — Première singularité.

2° Tout pécheur a une certaine répugnance à faire l'examen de sa conscience, à se rappeler des fautes dont le souvenir le force à rougir ; se placer en face de son âme est pour lui une espèce de supplice : aussi se hâte-t-il de se débarrasser de la revue de ses fautes comme d'un fardeau qu'on dépose avec joie. L'âme scrupuleuse, au contraire, n'est occupée que de sa conscience — elle n'est heureuse que quand elle repasse ses fautes — elle y revient sans cesse, et ne croit jamais les avoir suffisamment examinées et assez clairement expliquées. — Cette seconde singu-

larité en engendre une troisième plus étrange encore : Les confessions générales, qui sont un sacrifice pénible pour les pécheurs, quels qu'ils soient, sont un besoin, un bonheur pour les âmes scrupuleuses ; elles pressent, elles sollicitent, elles tourmentent pour obtenir la faveur d'en faire une ; elles s'attristent et s'alarment si on s'y oppose. — Voyez si vous n'avez pas quelques-uns de ces travers, et habituez-vous de bonne heure à n'avoir d'autre volonté que la volonté de votre confesseur ; ce sera le plus sûr moyen de conserver la paix du cœur, qui est le plus précieux de tous les biens.

O mon Dieu, donnez-moi d'être simple avec vous, et pourquoi ne le serais-je pas? D'où pourraient venir mes inquiétudes et mes alarmes? N'avez-vous pas promis le pardon au pécheur qui confesserait ses fautes? J'ai confessé les miennes ; — n'avez-vous pas promis d'être bon pour celui qui se repentirait? J'ai le repentir, ô mon Dieu, et si je ne l'ai pas aussi grand que je le devrais, je désire l'avoir et je vous le demande ardemment ; pourquoi donc douterais-je de mon pardon et de votre miséricorde?

RÉSOLUTION

Je ferai un acte d'espérance toutes les fois que j'éprouverai des pensées de défiance envers Dieu.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES SCRUPULES.

Leurs effets et leurs remèdes.

1er Point. Leurs effets.—1° Le premier effet du scrupule, c'est l'égoïsme. Pour s'être laissé aller à une préoccupation trop vive de sa conscience, le scrupuleux s'est créé le besoin d'y penser toujours et sans fin. Occupé continuellement de lui-même, sous prétexte de s'occuper de ses intérêts éternels, — absorbé dans le souvenir de ses péchés confessés, par crainte de ne les avoir pas suffisamment expliqués, — plus tourmenté encore des péchés nouvellement commis, de peur de les oublier s'il cessait d'y penser un seul instant, il est incapable de s'occuper des personnes avec lesquelles il vit. Il ne faut donc attendre de lui ni prévenances, ni dévouement, ni même la compassion pour les maux du prochain. De la compassion! comment en aurait-il? Les tourments intérieurs qu'il endure et qu'il s'est préparés lui-même, lui persuadent, avec une certaine apparence de raison, qu'il est plus malheureux que qui ce soit au monde, et il devient insensible aux souffrances des autres. — Ne lui parlez pas de bonnes œuvres à faire, de malades à visiter, de malheureux à consoler, d'enfants pauvres à instruire. — Sa conscience l'absorbe; il est incapable de toute démarche dictée par le zèle et la charité; il lui faut la solitude, afin de pouvoir se livrer, sans contrainte, au cours de ses désolantes pensées. — Insensé, il ne voit donc pas qu'il va au-devant d'un ennemi qu'il faudrait fuir avec soin et combattre avec énergie!

2° Le second effet du scrupule est d'irriter le caractère. Toute souffrance rend exigeant; en maladie, nous sommes

plus susceptibles, plus irritables qu'en bonne santé. — Or, le scrupule est une véritable maladie; — il pèse sur l'âme de tout le poids des troubles et des angoisses qu'il y fait naître. — En proie intérieurement aux sentiments les plus pénibles, le cœur du scrupuleux peut-être comparé à un vase plein, auquel il ne faut ajouter qu'une goutte d'eau pour le faire déborder. — Aussi est-il sans énergie pour supporter les chagrins qui lui viennent du dehors; la moindre contrariété suffit pour le jeter hors de lui-même; il pleure, il s'irrite, il se plaint et quelquefois avec amertume et injustice. — Il ajoute ainsi, au mécontentement de lui-même, une nouvelle cause de mécontentement, parce qu'il sent très-bien qu'il a été injuste. — Ainsi, ce qui n'était rien devient la cause de fautes réelles, et sa tristesse s'accroît de toutes les fautes qui en sont les conséquences. — Il finit par lasser tout le monde. — Il le voit. — Il le sent. — Alors la tête s'exalte : il prend en horreur ses devoirs, sa famille, le monde, Dieu, le confesseur; il se maudit lui-même, il est tout près du désespoir. — Oh! l'horrible maladie, que la maladie du scrupule!

3° Le scrupule est la ruine de la piété. — *a*. Jésus-Christ a dit: *Mon joug est doux et mon fardeau est léger* [1]. Avec le scrupule, le joug de la piété devient si lourd qu'il est accablant. — L'âme qui en est travaillée abandonne tôt ou tard la piété, parce qu'elle en exagère tous les devoirs et les rend presque impraticables. L'examen de conscience, pour le scrupuleux, est tellement difficile qu'il en a horreur. — Le sacrement de pénitence n'est pour lui qu'une source d'inquiétudes. — La communion ne lui inspire que terreur; — comment n'abandonnerait-il pas des pratiques qui ne servent qu'à le rendre plus malheureux!

b. Le scrupule est la ruine de la piété, parce qu'il n'y a

1. Matth., II.

pas de piété sans amour, et le scrupule éteint l'amour. Peut-on aimer Dieu, quand on ne voit en lui qu'un juge sévère, toujours armé de verges, et un maître difficile, qu'il est presque impossible de contenter?

c. Le scrupule est la ruine de la piété, parce qu'il rend impossible tout avancement spirituel. Pour avancer dans la vertu, il faut que le cœur s'applique généreusement à la réforme des défauts qui le déparent aux yeux de Dieu. — Or, le scrupuleux est incapable de ce travail : — esclave de vaines terreurs, il n'est appliqué qu'à discuter des doutes sans cesse renaissants ; et, laissant la réalité pour courir après des ombres, il perd son temps, et use son énergie à combattre des fantômes qui n'existent que dans son imagination.

2e Point. Remèdes aux scrupules. — Le premier de tous est une obéissance courageuse au confesseur. Un saint docteur a prononcé ces paroles, que l'âme scrupuleuse ne saurait trop méditer : « L'imagination est le berceau des scrupules, l'obéissance en serait le tombeau [1]. » Oui, l'obéissance vous guérira, si vous avez le courage d'adopter, pour règle de conduite, cette maxime d'un saint : Préférer se damner en obéissant plutôt que d'aller au ciel en désobéissant. Le démon sait très-bien que l'obéissance est le remède le plus énergique au scrupule, et il ne manquera pas de vous mettre sous les yeux mille raisons pour vous empêcher d'obéir. Il vous rappellera qu'il est imprudent d'agir dans le doute, et criminel d'agir contre sa conscience. — Ces principes sont vrais généralement, mais en voici un autre qui ne l'est pas moins : c'est qu'entre deux devoirs, dont l'un est douteux et l'autre certain, il faut donner la préférence à celui qui est certain. Or, on vous ordonne de recevoir l'absolution, de communier, d'avoir confiance,

1. P. Grou.

vous devez obéir, voilà un devoir certain. — Vous craignez de n'avoir pas la contrition, de n'avoir pas confessé toutes vos fautes; — vous craignez de profaner les sacrements, d'agir contre la volonté de Dieu : cette crainte n'est qu'un doute. — Sacrifiez-la à l'obéissance, et vous retrouverez la paix.

En approchant de la sainte Table, le démon vous rappellera qu'il faut avoir le désir, la confiance : cela est vrai généralement, mais il n'est pas possible que, dans la disposition où est votre âme, vous puissiez éprouver ces sentiments; répondez-lui que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice [1] : elle est la première condition pour approcher du Dieu qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, obéissant jusqu'à la mort de la croix [2], et communiez sans crainte.

Un autre moyen pour guérir du scrupule, c'est de vouloir guérir. On peut, quand on veut. Vous dites : Il ne dépend pas de moi de chasser ces sombres idées, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Non, vous n'avez pas fait tout ce que vous pouviez, parce que, si vous l'aviez fait, vous l'auriez pu. Quand vous avez des pensées contre la sainte vertu, vous venez à bout de les repousser, quelque violentes qu'elles soient, parce que là vous avez une volonté forte. N'y a-t-il donc, aux yeux de Dieu, d'autre vertu que la pureté? Et la confiance en lui, l'espérance, la paix de l'âme, ne valent-elles pas la peine qu'on fasse des efforts pour les conquérir?

O mon Dieu, vous avez dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes [3]. Apprenez-moi donc à être humble, à me défier de mon propre jugement, de mes vues et de mes idées; faites, Seigneur, que je chérisse l'obéissance et que mon bonheur soit de lui soumettre mon propre jugement et ma vie tout

1. I Reg., XV, 22. — 2. Philipp., II, 8. — 3. Matth., II, 29.

entière, afin que je puisse goûter et conserver la paix du cœur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de suivre en tous points la direction et les règles que me donnera mon confesseur.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur la tristesse chrétienne.

L'apôtre saint Paul distingue deux sortes de tristesse : l'une selon le monde, qui conduit à la mort ; l'autre selon Dieu, qui opère la justice [1]. Il vous faut éviter la première, mais la seconde sied bien à un cœur chrétien, et les effets en sont salutaires. Quatre causes principales enfantent la tristesse chrétienne : l'état de l'Église ici-bas, la vue des péchés qui souillent la terre, le souvenir de nos propres fautes et l'éloignement du ciel.

1er Point. — L'état de l'Église ici-bas et les maux qui l'affligent sont la première source de la tristesse chrétienne. Ça a été de tout temps le caractère des enfants de Dieu de pleurer les malheurs de l'Église et l'affaiblissement de la foi au milieu du monde. Lorsque Jérusalem eut été réduite en cendres par les Assyriens, et que le peuple juif eut été emmené en captivité, Jérémie vint visiter ces lieux dévastés par la guerre. — Il s'assied au milieu des ruines ; il compare l'état actuel de la ville et du temple à leur ancienne splendeur ; à ce souvenir, des torrents de

1. II Cor., VII, 10.

larmes s'échappent de ses yeux, et il fait entendre ces admirables lamentations qui semblent être les accents même de la douleur : *Comment cette ville, autrefois si peuplée, est-elle déserte ? Ceux qui l'aimaient la méprisent et sont devenus ses ennemis. — La reine des cités est devenue tributaire. — Jérusalem n'est plus qu'une solitude. — Les voies de Sion pleurent parce qu'il n'est personne qui vienne à ses solennités.* — Hélas ! l'Église ne vous offre-t-elle pas le même spectacle de désolation ? Ses temples sont déserts. Il est vrai de dire, aujourd'hui comme au temps de Jérémie, *que les voies de Sion pleurent*, parce qu'il n'est personne qui vienne à ses fêtes [1]. Les nations qu'elle a comblées de ses bienfaits l'abandonnent et l'insultent. Les prêtres *pleurent entre le vestibule et l'autel* [2] à la vue des désolations du sanctuaire. Enfant de l'Église, resteriez-vous insensible aux douleurs de vôtre mère ?

2e Point. — La seconde source de la tristesse chrétienne, c'est la vue des prévarications dont les hommes ne cessent de se rendre coupables. Si vous aviez un peu de charité dans le cœur, vous ne pourriez retenir vos larmes, en pensant à l'état déplorable auquel le péché réduit le plus grand nombre de vos frères. Quel malheureux est plus à plaindre que le pécheur? Il est l'ennemi de Dieu. S'il venait à mourir dans cet état, l'enfer serait son partage éternel ! Vous le savez, et vous êtes insensible ! Saint Augustin s'étonnait qu'on eût des larmes pour pleurer un corps dont l'âme s'était retirée, et qu'on n'en eût pas pour pleurer une âme séparée de son Dieu. — Hélas ! c'est maintenant comme c'était alors ; nous compatissons aux maux temporels du prochain, et nous sommes indifférents à ses maux spirituels. — Ce n'étaient pas là les sentiments des saints : *O mon Dieu*, s'écriait David, *la douleur m'accable, quand je*

1. Thren., I, 4. — 2. Ezech., VIII, 16.

vois le mépris des pécheurs pour votre loi[1]. — Saint Paul, considérant l'endurcissement des Juifs, éprouvait dans son cœur une tristesse profonde et une peine continuelle[2]. Rentrez un instant en dedans de vous-même; comparez ces sentiments aux vôtres, et sachez bien que vous n'aurez ni zèle, ni charité, ni piété, tant que vous serez indifférent au salut de vos frères et à la gloire de votre Dieu.

3e Point. — Le souvenir de nos fautes est la troisième source de la tristesse chrétienne. David disait à Dieu : *Seigneur, mon péché est toujours présent devant moi*[3]. Le regret personnifiait son crime et le rendait toujours présent à ses yeux, pour perpétuer sa douleur. — Avoir péché une fois, dit un Père, c'est assez pour pleurer toujours. — Saint Pierre, pour une seule faute, elle était grande sans doute, mais enfin pour une seule faute, saint Pierre versa tant de larmes, qu'elles avaient sillonné ses joues. Saint Chrysostome fait ici une remarque bien digne de vos réflexions : « De toutes les pertes que nous puissions essuyer, dit-il, celles causées par le péché sont les seules qu'il nous soit possible de réparer par la douleur, et ainsi, dans toutes les autres choses, la douleur est inutile; elle augmente plutôt nos pertes qu'elle ne les diminue. C'est pourquoi nous ne devrions nous affliger que de nos péchés. » Cette affliction, du reste, fait partie de la pénitence, car un vrai pénitent, dit Massillon, ne trouve de consolations que dans ses larmes, toute espèce de divertissement lui semble un larcin fait à la justice divine. Mais sa douleur n'a rien d'amer, elle est mêlée d'une douceur toute céleste qui répand la joie dans son âme, la sérénité sur ses traits, et lui fait préférer son heureuse tristesse à toutes les joies mondaines. Comment pleurez-vous vos fautes ? Leur souvenir entretient-il au fond de votre cœur ce sentiment

1, Ps. CXVIII. — 2. Rom., IX, 2. — 3, Ps. L, 5.

de componction qui semble être le caractère distinctif du vrai pénitent?

4e Point. — L'éloignement du ciel est une autre source de la tristesse chrétienne. Formez-vous une idée exacte de notre condition ici-bas : Nous sommes des exilés[1]. Le ciel est notre patrie; là est notre Père; là est Jésus notre frère, notre ami, notre tout; là est Marie notre Mère mille et mille fois aimable; nous sommes loin d'eux, loin du ciel, jetés sur cette mer du monde, menacés d'être engloutis par les vagues, d'être brisés contre les écueils, comment pourrions-nous nous réjouir? Un banni oublie-t-il sa patrie? Oh! non, son image le suit partout, son souvenir mêle l'amertume à tous les plaisirs qu'il peut goûter. Ainsi pensaient les saints; voyageurs, ils allaient, ils ne posaient pas le pied sur la terre[2]. Ils pleuraient en traçant les pénibles sillons de la vertu[3]. David se trouvait malheureux de voir son exil se prolonger[4]. Les Juifs captifs à Babylone pleurent au souvenir de leur chère Sion, et leurs lyres restent suspendues aux saules de l'Euphrate[5]. Saint Augustin, ayant conversé toute une nuit sur le ciel avec sainte Monique sa mère, nous dit qu'ils pleurèrent l'un et l'autre d'ennui de leur exil.

Telles sont les sources de la tristesse chrétienne, telles sont les causes de ces larmes bienheureuses que répandent les enfants de Dieu, larmes que Jésus-Christ a béatifiées quand il disait : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*[6]. « Mais ceux qui pleurent d'amour, qu'en dirons-nous? demande Bossuet. Leur cœur semble se fondre au dedans d'eux-mêmes, comme parle l'Écriture, et vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui nous dira la cause de ces larmes, qui la dira? C'est tantôt la bonté d'un

1. Ps. cx, 5; I Petr., 17. — 2. Euntes ibant (Ps. cxxv, 6.) — 3. Et flebant mittentes semina sua (Ps. cxxv, 6). — 4. Ps. xli, 3. — 5. Ps. cxxxvi. — 6. Matth., v.

père, tantôt la condescendance d'un roi, tantôt l'absence d'un époux; c'est tantôt l'obscurité qu'il répand dans l'âme en s'éloignant, tantôt sa tendre voix quand il s'approche et rappelle à lui sa fidèle épouse; c'est, le plus souvent, un je ne sais quoi qu'on ne peut dire. »

O mon Dieu, puissé-je moi-même pleurer d'amour! Mais si je ne mérite pas ce bonheur, puissé-je pleurer de désir de vous voir au ciel. Si mon cœur est indigne même de cette faveur, puissé-je au moins pleurer de regret! De cette manière encore, mes larmes ne seront ni sans consolation, ni sans récompense. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Pour résolution, pensez au malheur de tant d'âmes qui se perdent pour l'éternité, et priez pour elles.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR

Considérations sur la méditation.

Un des moyens les plus puissants pour assurer la grande affaire de votre salut, c'est la méditation. Cette semaine, considérez-en l'importance, les avantages, et appréciez à leur juste valeur les prétextes qu'on allègue ordinairement pour s'en dispenser.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — IMPORTANCE DE LA MÉDITATION.

1er Point. — Pour vous convaincre de l'importance de la méditation, il suffirait de vous rappeler l'estime qu'en ont faite les saints. — Sainte Thérèse avait coutume de dire : Promettez-moi un quart d'heure de méditation par jour, et je vous promets la vie éternelle. Elle disait encore : Celui qui abandonne la méditation se précipite en enfer. — « La sainte oraison, dit saint François de Sales, est l'eau de bénédiction qui, par son arrosement, fait reverdir et refleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections, et désaltère nos cœurs de leurs passions. » Saint Thomas, appelé l'Ange de l'école, déclarait qu'il avait plus appris au pied du crucifix que dans tous les livres. Le Père Suarez, qui a écrit tant d'excellents ouvrages, ne craignait pas de dire qu'il les donnerait volontiers tous pour un quart d'heure de méditation bien faite.

Tous les maîtres de la vie spirituelle ne cessent de recommander la pratique de la méditation, comme une condition indispensable pour se sanctifier, et en regardent l'abandon comme le principe de tous les désordres. « L'oraison, dit Fénelon, est comme l'estomac ; de même que l'estomac fait de la chair, du sang, des esprits, pour les bras, pour les mains, pour les pieds, pour tout le corps ; de même l'amour, dans l'oraison, renouvelle l'esprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chasteté, de la sobriété, et généralement de toutes les vertus pour réparer les épuisements journaliers. » Rodriguez, dans son *Traité de la perfection chrétienne*, s'exprime à peu près dans les mêmes termes : « L'oraison, dit-il, est à l'âme ce que la chaleur naturelle est à l'estomac. De même que, sans cette chaleur, il est impossible que les aliments profitent à l'homme ; et qu'à l'aide

de cette chaleur, au contraire, ils se convertissent en un suc nourricier, qui se distribue dans toutes les parties du corps, pour leur donner la force de remplir leurs diverses fonctions; ainsi la vie spirituelle ne peut subsister sans l'oraison, qui nous donne des forces pour satisfaire à tous les devoirs de notre condition, et pour remplir, comme nous le devons, les obligations les plus pénibles. »

Quel cas avez-vous fait jusqu'à présent de la méditation? Dans toute vie bien réglée, la méditation a sa place et son heure déterminée : comment vous acquittez-vous de ce devoir? Pensez-vous pouvoir marcher à la suite des saints et arriver à la gloire dont ils jouissent, en abandonnant une pratique qui les a tous sanctifiés?

2e Point. — A l'autorité des saints, en faveur de la méditation, vient se joindre le témoignage du Saint-Esprit lui-même : *Heureux l'homme*, dit le Prophète, *qui médite jour et nuit sur la loi du Seigneur*; *semblable au jeune arbrisseau planté le long des eaux vives*, ses rameaux s'enrichiront des fruits les plus délicieux, et son feuillage ne se flétrira jamais. Heureux ceux qui réfléchissent sur les promesses du Seigneur, c'est la marque qu'ils le cherchent de tout leur cœur[1]. — Le prophète Jérémie déplore en ces termes l'abandon de la méditation : *La terre est désolée d'une désolation universelle, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse en son cœur*[2].

C'est à l'oubli de la méditation qu'il faut attribuer le peu de consistance de la plupart des jeunes gens dans les voies de la justice. A l'âge précisément où il faudrait se prémunir, par des réflexions sérieuses, contre l'entraînement des passions, contre les séductions du monde, contre ses plaisirs, ses exemples, ses propos impies, on ne raisonne ni sa religion, ni ses devoirs. Par suite de ce manque de ré-

1. Ps. I, 3 et CXXVIII, 2. — 2. Jerem., XII, 11.

flexion, on a des préjugés au lieu de croyances ; une foi factice, au lieu d'une foi éclairée ; une piété d'imagination et d'enthousiasme, au lieu d'une piété de volonté et de conviction ; rien de solide, rien de raisonné ; l'édifice du salut est construit sur un terrain mouvant, et il est emporté au premier souffle des passions.

C'est à cet oubli de la méditation qu'il faut attribuer l'insouciance de la plupart des hommes pour la grande affaire du salut. Ils jugent du monde, de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs, de son amitié, d'après les apparences, d'après les opinions humaines, et même d'après l'intérêt de leurs passions ; et ils sacrifient à de brillantes bagatelles leurs futures destinées. — La méditation leur apprendrait que l'affaire du salut est tout pour eux, et qu'en face de l'éternité tout le reste est bien peu de chose.

C'est à l'oubli de la méditation qu'il faut attribuer tant de misère et tant de défauts qui déshonorent la piété elle-même ; — tant de confessions et de communions qui restent sans résultat. — On ne médite pas, c'est-à-dire on ne rentre pas en soi-même, on ne se rend pas compte de ses dispositions les plus intimes, et faute de s'étudier, on laisse, dans le champ de son âme, l'ivraie croître avec la bonne semence. Hélas ! plût à Dieu que ces tristes réflexions vous fussent étrangères. Mais n'est-ce pas à l'abandon de la méditation que vous devez votre peu de zèle pour votre salut ; — votre tiédeur au service de Dieu ; — votre foi languissante, et les dispositions vicieuses qui déparent et souillent peut-être votre âme ?

3e Point. — Outre le témoignage des saints et des divins livres en faveur de la méditation, nous avons le témoignage de l'expérience. L'expérience, en effet, prouve que ceux qui ont l'habitude de la méditation tombent rarement dans le péché, ou que, s'ils y tombent, ils n'y restent pas. On peut faire sa prière tous les jours, s'imposer des jeûnes, prati-

quer des bonnes œuvres, et cependant rester dans le péché mortel; mais l'état de péché mortel et l'habitude de la méditation sont incompatibles. Un pécheur qui médite serait trop malheureux s'il restait pécheur. Semblable à Damoclès qui, au milieu d'un festin splendide, ne pouvait goûter la saveur des mets, parce qu'une épée suspendue sur sa tête lui montrait sans cesse la mort prête à le frapper, le pécheur qui médite ne peut goûter un instant de paix, parce que la méditation lui montre sans cesse l'enfer prêt à l'engloutir; il faut nécessairement, s'il veut rendre le repos à son âme, ou qu'il quitte le péché, ou qu'il abandonne la méditation; voilà ce que nous apprend l'expérience. — Voulez-vous donc assurer votre salut? soyez fidèle à la méditation.

O mon Dieu, je veux me sauver, et puisque je ne puis me sauver sans la pratique de la méditation, puisque c'est cette sainte pratique qui a fait rentrer les pécheurs dans la justice, qui a soutenu les saints dans l'œuvre si difficile de leur sanctification, puis-je prendre, en ce moment, une autre résolution que celle de méditer comme l'ont fait les saints? Je serai donc fidèle à la pratique de l'oraison; heureux si je puis y trouver la lumière qui éclaire, la grâce qui fortifie, l'amour qui rend facile la pratique de votre sainte loi. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MÉDITATION.

Ses avantages.

Au dire de saint Augustin, la méditation est la source de tous les biens. Elle donne, en effet, la ferveur dans la prière,

inspire l'horreur du péché, assure notre persévérance, et alimente dans notre cœur l'amour de Dieu.

1er Point. La méditation donne la ferveur dans la prière. — Pour prier, il faut connaître ses besoins, ses misères, ses défauts; et, pour prier avec ferveur, il faut les connaître dans toute leur étendue ; or, comment avoir cette double connaissance, si, le flambeau de la méditation à la main, on ne descend souvent au fond de son cœur pour en examiner les plis et les replis cachés? Sans cette étude, on sera trompé, on sera mal éclairé sur ses véritables besoins, et il arrivera que, dans la prière, on ne saura ni demander ce qu'il faut, ni le demander avec la ferveur qui convient. Que si nous sommes fidèles à la pratique de la méditation, nous n'aurons pas à redouter cet écueil : éclairés des vives lumières que la méditation répandra autour de nous et au dedans de nous, nous connaîtrons, d'une part, les séductions dont il faut nous garantir, les ennemis qu'il nous faut combattre, les piéges qu'il nous faut éviter ; d'autre part, les mauvais penchants qui tyrannisent notre cœur, les illusions perfides qui séduisent notre esprit, l'impuissance de notre volonté pour le bien, et son inconstance dans ses meilleures résolutions. Justement effrayés des dificultés qu'il faudra surmonter pour rester vertueux, nous comprendrons mieux le devoir de la prière, et nous implorerons la grâce, avec d'autant plus de ferveur que nous en sentirons le besoin plus vivement; nous l'implorerons avec d'autant plus de persévérance que nous en connaîtrons mieux le prix.

2e Point. La méditation nous donnera l'horreur du péché. — Quel est l'homme qui oserait pécher s'il approfondissait, dans des réflexions sérieuses, les mystères ineffables de l'amour d'un Dieu pour les hommes, et les vérités terribles de la foi? Les passions nous portent au péché en le présentant sous des couleurs trompeuses; le monde

l'excuse, en nous faisant envisager les plus grands désordres comme les conséquences de la fragilité humaine. La méditation nous en préserve, en nous le montrant sous son véritable jour. — Elle place le pécheur au pied de la croix, et lui révèle toute la malice du péché, en lui rappelant qu'il a fallu le sang d'un Dieu pour l'expier. — Elle le place à l'entrée de l'enfer, et lui fait comprendre les suites épouvantables du péché, en lui rappelant qu'une éternité de supplices doit en être le châtiment. Elle le transporte dans le ciel, et lui inspire une crainte salutaire pour le péché, en lui révélant la magnificence des biens que le péché lui fait perdre.

Dans le silence de la méditation, le pécheur semble entendre les ravissants concerts des bienheureux, et le regret descend au fond de son cœur. Il croit entendre le terrible pendule de l'éternité qui jette aux oreilles des damnés ces deux mots invariables : Toujours! Jamais! et son cœur s'ouvre à une crainte salutaire. — Dans le silence que la méditation fait au plus intime de l'âme, il entend la voix aimable de Dieu qui le rappelle à lui, et son cœur s'ouvre à l'espérance. — Comment rester pécheur sous de telles impressions! La méditation est donc toute-puissante pour nous garantir du péché. Le démon le sait; voilà pourquoi il s'efforce de nous la faire abandonner. Semblable aux Philistins qui, pour réduire Samson à la servitude, commencèrent par lui crever les yeux, le démon jette les pécheurs dans l'esclavage et les y retient, en les privant des lumières de la méditation. Tremblez que cette destinée ne soit la vôtre.

3e Point. La méditation est la garantie de votre persévérance. — Vous vous croyez peut-être assuré de votre salut parce qu'il vous semble aimer Dieu et vouloir lui rester fidèle. Ces dispositions ne sont pas rares, dans les personnes élevées comme vous l'êtes ou comme vous l'avez

été; mais l'expérience prouve qu'elles sont une faible garantie pour l'avenir. Comment donc expliquer cette ferveur qui pénètre un jeune cœur jusqu'à dix-huit et vingt ans, et l'abandonne ensuite pour faire place à une indifférence qui frise l'impiété? D'où peut venir cette ferveur éphémère? de l'imagination; — on a pris dans la religion tout ce qu'il y a de poésie, — la méditation n'a pas touché le cœur, n'a pas convaincu l'esprit, et au moindre souffle des passions, au premier contact du monde, tout disparaît. Hélas! cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'on ne connaissait rien de Dieu : ni sa justice, ni sa bonté, ni son amour. Et cependant nous ne sommes sur la terre que pour connaître Dieu, l'aimer et le servir. Il faut d'abord le connaître; or comment arriver à cette connaissance? comment assez connaître cette grandeur infinie pour comprendre que nous devons la servir tous les jours de notre vie? Comment si bien connaître cette justice rigoureuse que nous la craignions sans nous décourager jamais? Comment arriver à reconnaître un père dans notre Dieu, de manière à avoir pour lui l'amour d'un enfant? Nous y arriverons par la méditation; nous ne saurions y arriver par une autre voie. C'est donc de la méditation que dépend votre persévérance dans la vertu, et par conséquent votre salut éternel. Méditez-vous?

4e Point. — La méditation vous donnera l'amour de Dieu; on n'aime que ce que l'on connaît, on l'aime d'autant plus qu'on le connaît davantage, qu'on y pense plus souvent. Or, environné comme vous l'êtes d'objets sensibles qui vous distraient, vous préoccupent, vous séduisent, comment connaîtrez-vous Dieu, si vous n'entrez en communication avec lui par la méditation? Comment penserez-vous à lui, si vous ne vous arrachez quelquefois à ce cercle d'images séduisantes qui vous entoure? David brûlait d'amour pour Dieu et il était dévoré du zèle de sa gloire;

mais c'est dans la méditation qu'il puisait le feu sacré dont son cœur était embrasé[1]. La pratique de la méditation produira sur vous le même effet. Pourriez-vous considérer combien Dieu est bon en lui-même, combien il a été bon et miséricordieux pour vous en particulier, sans vous sentir pénétré de reconnaissance et brûlant d'amour pour lui? Quelque dur que soit le fer, il s'embrase et s'amollit au feu. Jetez votre cœur dans la méditation, occupez-le des saintes pensées de la foi, remplissez-le du souvenir des bienfaits de Dieu, de ses miséricordes infinies, des perfections adorables dont il est la source; et ce cœur, fût-il dur comme le fer, s'amollira et s'enflammera d'amour.

Je le comprends, ô mon Dieu, c'est dans la méditation que je dois venir puiser la ferveur de la prière en y puisant la connaissance de ma misère et de ma faiblesse; c'est là que je trouverai les lumières qui, en m'éclairant sur la malice et les suites du péché, doivent m'en inspirer une salutaire horreur; c'est la méditation qui mettra dans mon cœur l'amour que je vous dois, en me rappelant vos bienfaits; et cependant qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai appliqué mon esprit à l'étude de vaines sciences, et j'ai négligé la seule science nécessaire. Je veux, ô mon Dieu, réparer cet oubli coupable. Je méditerai votre loi sainte, et j'y apprendrai mes devoirs; je méditerai les mystères de votre miséricorde, et j'y puiserai, avec la reconnaissance et l'amour, la force de rester fidèle. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je consacrerai, tous les jours, dix minutes au moins à la méditation.

1. In meditatione mea exardescet ignis. (Ps. XXXVIII.)

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AVANTAGES DE LA MÉDITATION.

C'est dans la méditation que vous acquerrez les trois grandes connaissances qui font tout le chrétien et qui décident de son éternité : la connaissance de Dieu, la connaissance du monde et la connaissance de vous-même.

1° De la connaissance de Dieu.

1er Point. — « Il est ordonné aux juges de la terre de se former une juste idée et de concevoir de dignes sentiments du Seigneur [1] ; » conseil vraiment digne du plus sage des hommes, qui s'adresse à tous sans exception, parce que cette connaissance nous est indispensable pour l'accomplissement de tous nos devoirs. Combien les hommages que vous rendrez au souverain Être seront imparfaits si vous n'avez pas de lui une juste idée! et combien aussi votre foi et votre piété seront chancelantes! mais si la puissance et la bonté de Dieu se sont révélées à vous; si vous êtes pénétré de sa grandeur et de ses perfections adorables; si, en particulier, vous vous accoutumez à le regarder comme votre père, et un père miséricordieux, vous vous sentirez porté à remplir avec ardeur toutes les obligations qu'impose son service, et, en les remplissant, vous trouverez la liberté, la paix, la joie et la confiance. Quel heureux partage! N'a-t-il pas de quoi vous dédommager des violences qu'il faudra vous faire pour soutenir la qualité de serviteur fidèle?

» On ne manque de courage et de persévérance dans le service de Dieu que parce qu'on ne connaît pas le Sei-

1. Sap., I, 1.

gneur. Cependant quelle connaissance est plus nécessaire, quelle connaissance peutêtre plus avantageuse? La vie entière ne vous est accordée que pour connaître et servir Dieu. Qu'est-ce qui vous découvrira un père dans votre Dieu? Qu'est-ce qui vous instruira des devoirs que vous impose un titre aussi aimable et aussi consolant [1]? » On ne peut trop vous l'inculquer, c'est la pratique de la méditation. — Dieu est inaccessible aux sens, et vous ne sauriez, par eux, arriver à la connaissance du souverain Être. — Bien loin que les sens puissent vous mener à Dieu, ils ne serviront trop souvent qu'à vous en éloigner en entraînant votre âme vers les objets extérieurs. Saint Paul reproche aux sages païens de n'avoir pas su s'élever par le spectacle des choses visibles à la connaissance des choses invisibles [2]. De là, vous devez conclure que les objets extérieurs qui vous entourent vous déroberont la vue de Dieu, si le regard intérieur de votre âme ne le cherche à travers les voiles qui vous le cachent. Mais le regard de votre âme c'est la réflexion, et réfléchir c'est méditer. David vous déclare que la sainteté de Dieu, que sa justice, que sa bonté, que tout ce qu'il vous importe de connaître sur les perfections divines, ne se révèle à nous que dans l'oraison. Ce saint roi, qui avait puisé dans la méditation des connaissances si admirables, nous en recommande la pratique comme l'unique moyen de recevoir les lumières d'en haut [3]. Ces lumières d'en haut, elles vous sont nécessaires, car vous ne sauriez connaître Dieu si Dieu ne se révèle à vous, et Dieu ne se révélera à vous que dans le silence de la méditation [4]. A l'exemple de l'Épouse des cantiques, cherchez donc le Seigneur si vous voulez le trouver [5], mais cherchez-le avec un grand désir. David soupirait après lui comme le

1. L'abbé Roissard. — 2. Rom., I, 21. — 3. Ps. XXXIII, 6. — 4 Osée II, 14. — 5. Cant., III, 6.

cerf altéré après les eaux des torrents. Désirez donc aussi que Dieu se révèle à vous; cherchez-le avec humilité, *Dieu se plaît à converser avec les simples de cœur* [1]; il se révèle aux humbles et se refuse aux recherches des esprits enflés d'un vain savoir, selon ces paroles du Sauveur : *Père, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses aux sages du monde pour les révéler à ceux qui sont petits* à leurs propres yeux [2].

2e Point. — Quelle marche devez-vous suivre dans vos méditations pour arriver à la connaissance de Dieu? Les philosophes cherchent Dieu dans les merveilles sorties de ses mains, ils ne le trouvent pas toujours [3]. Pour vous, cherchez-le dans ses bienfaits, vous arriverez à le connaître plus vite et plus sûrement. En effet, Dieu est charité, et vous le connaîtrez, comme vous pouvez le connaître, du moment que vous connaîtrez son amour. — Mais l'amour parle au cœur bien plus qu'à l'esprit. — C'est donc dans votre cœur surtout qu'il faut étudier Dieu, et l'étudier dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la manifestation la plus haute de l'amour divin. Nous ne saurions, dit saint François de Sales, aller à Dieu par une autre voie. La glace d'un miroir ne peut arrêter notre vue, à moins qu'elle ne soit appliquée sur un corps opaque, comme le plomb ou l'étain. De même, nous n'aurions jamais pu contempler la divinité, en cette vie mortelle, si elle ne se fût unie à notre humanité dans Jésus-Christ dont la vie, la passion et la mort sont, pour nos méditations, l'objet le plus proportionné à nos lumières. Prenez donc, pour sujets les plus ordinaires de vos méditations, les grands événements de la vie du Sauveur.

La Crèche, la Croix, l'Eucharistie : voilà les trois livres qui vous révéleront le mieux toute l'étendue de l'amour de

1. Prov., III, 32. — 2. Matth., II, 28. — 3. Rom., I, 21.

Dieu ; aimez à les étudier, ils sont toujours ouverts à votre cœur ; les plus simples comme les plus savants peuvent y lire. Saint Jérôme disait qu'il avait tout appris dans la grotte de Bethléem. La croix était l'unique école de saint Paul, et il se glorifiait de ne savoir que Jésus crucifié. Les yeux des disciples d'Emmaüs s'ouvrirent à la fraction du pain, et ils reconnurent alors le Maître avec lequel ils venaient de converser sans soupçonner sa présence. Ainsi la Crèche, la Croix, l'Eucharistie sont des sources de lumières ; elles éclairent l'intelligence en même temps qu'elles échauffent le cœur. Pourquoi ces grands objets, manifestations si touchantes de l'amour de Dieu, font-ils si peu d'impression sur vous ? C'est que vous ne les étudiez pas. Ah ! si vous méditiez au pied de la croix, en présence de l'auguste et douce victime qui prie, s'immole et meurt pour vous ; si vous méditiez au pied de l'autel, en présence de la divine hostie qui renouvelle tous les jours son sacrifice, et se fait votre nourriture pour être le soutien de vôtre âme, de quelles précieuses notions ces grands objets enrichiraient votre esprit, sur l'amour de Dieu et l'étendue de ses miséricordes et de quelle raconnaissance ils pénétreraient votre cœur !

O mon Dieu, apprenez-moi à vous connaître ! touchez mon cœur ! faites que j'aime à méditer vos bienfaits, à me rappeler votre amour ; je vous connaîtrai autant que j'ai besoin de vous connaître, quand je saurai jusqu'à quel point vous m'avez aimé. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai, tous les jours, au moins dix minutes de méditation.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AVANTAGES DE LA MÉDITATION.

Après vous avoir donné la connaissance de Dieu, la méditation vous donnera la connaissance du monde et de vous-même.

1er Point. — La méditation vous donnera la connaissance du monde. Dans le monde, tout est mensonge : ses plaisirs sont trompeurs, ses biens sont faux, sa gloire est une vaine fumée ; et si nous en sommes si avides, cela vient uniquement de la funeste habitude que nous avons de juger tout par les apparences, au lieu d'aller au fond des choses. En nous montrant le monde sous son véritable jour, la méditation nous garantirait de toutes les séductions ; elle vous en garantirait, vous surtout, dont l'imagination est si habile à donner des charmes à tout ce qui peut flatter les passions. Que sont, pour un chrétien qui médite, les plaisirs dont vous êtes si avides? les richesses que vous enviez? les honneurs et les applaudissements que vous ambitionnez? Qu'est-ce que cette vie que vous aimez avec tant d'ardeur? Qu'est-ce que le monde lui-même, dont vous briguez les suffrages, dont vous redoutez la censure? Qu'est-ce que le péché, enfin, que vous commettez si facilement?

Les plaisirs, les richesses, les honneurs, sont, pour le chrétien qui médite, de menteuses vanités qui plaisent d'abord, mais qui ne laissent bientôt dans le cœur qu'amertume et déceptions ; cette vie, un instant rapide que nous ne devons employer qu'à servir Dieu et à mériter le ciel ; le monde, une figure qui passe et ne mérite pas de préoccuper une âme immortelle ; le péché, enfin, le plus grand des malheurs. Que sont toutes ces choses, au contraire,

pour l'homme léger et superficiel que la méditation n'éclaire pas de ses lumières? Le péché est une faiblesse sans importance, inhérente à la nature humaine; il le commet sans honte, il se le rappelle sans douleur, il se confesse sans amendement. Pour lui, la vie est le moment de jouir: plus elle est courte, plus il faut se hâter d'en profiter. Les richesses, les honneurs sont les biens les plus désirables, la source du bonheur; il les recherche avec ardeur, il s'y attache avec passion; il sacrifie, pour les posséder, son âme, son Dieu, son éternité. O inconcevable aveuglement! N'est-ce pas là l'accomplissement de cet oracle de l'Esprit saint: *La terre entière est dans la désolation, parce qu'il n'est personne qui médite au fond de son cœur*[1].

2e Point. — La méditation vous donnera la connaissance de vous-même. La science la plus nécessaire à l'homme, c'est la connaissance de lui-même. L'antiquité païenne en était si bien convaincue, qu'il n'y a rien de si fameux chez les anciens que ce proverbe populaire: Connais-toi toi-même[2]. Saint Augustin nous dit, à ce sujet, qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des États et des empires, et de pouvoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais qu'elle est aussi la plus rare. Un sage de l'antiquité, à qui on demandait quelle était la science la plus difficile à acquérir, répondit que c'était la connaissance de soi-même. « Nous jetons nos regards bien loin, dit Bossuet, et, pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts, nous seuls ne les savons pas. Deux choses nous en empêchent: premièrement, nous nous voyons de trop près, l'œil se confond avec l'objet; nous ne sommes pas assez

1. Jerem., XII. — 2. Nosce te ipsum.

détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts, et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfections. Cette ignorance nous satisfait, et par cette même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être en sûreté quand nous fermons les yeux au péril, nous croyons être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts. » La pratique de la méditation remédierait à ce désordre.

Nous lisons dans nos saints livres qu'au retour de la captivité, Esdras ayant lu la loi de Dieu devant le peuple, chacun se fit un devoir de rapprocher sa vie de la règle qui lui était remise sous les yeux. A ce rapprochement, remarque le texte sacré, le peuple, indifférent jusque-là sur sa conduite passée, fut tellement touché et confus, que les larmes coulèrent de tous les yeux, des cris de douleur s'élevèrent de toutes parts, et les lévites ne parvinrent qu'avec peine à faire taire les gémissements du peuple. C'est l'heureux effet que produit la méditation. Distraits par les amusements de l'exil et préoccupés des vanités du monde, nous vivons, comme les Israélites à Babylone, étrangers à nous-mêmes, ignorants de nos devoirs et aveuglés sur les défauts qui déshonorent notre caractère de chrétiens. En nous plaçant en face de la loi divine, la méditation nous force à nous y regarder comme dans un miroir fidèle, et à reconnaître, par ce rapprochement, en quoi nos actions, nos pensées, nos désirs, nos affections, s'éloignent de la règle. En nous plaçant en face de notre cœur, elle nous remet devant les yeux nos passions, nos faiblesses, nos imperfections, et jusqu'à nos misères. Intro-

duits, par des réflexions sérieuses, au-delà du voile épais que l'amour-propre tire sur nos défauts, nous ne voyons pas seulement la surface de notre cœur et comme le seuil de notre âme, mais nous pénétrons dans l'intérieur et jusqu'au sanctuaire où habitent nos idoles. David approfondissait sans cesse la loi du Seigneur, et il en faisait l'objet habituel de ses méditations[1]; il méditait avec son cœur dans le silence de la nuit[2]. Aussi quelle connaissance il avait de lui-même, de sa faiblesse et de ses devoirs!

O mon Dieu! accordez-moi la grâce de ne jamais me perdre de vue; faites que je vive avec mon cœur pour en étudier les défauts, que je m'applique à les extirper, avant qu'ils soient devenus des habitudes. Puissé-je, éclairé par les lumières de la méditation, comprendre la vanité du monde et le néant de ses biens, afin que rien ne puisse jamais ni me détourner de la pratique de mes devoirs, ni me faire oublier l'amour que je vous dois. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai tous les jours au moins dix minutes de méditation.

CINQUIÈME JOUR.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MÉDITATION.

Prétextes allégués pour s'en dispenser.

Plus la méditation vous est utile, plus l'ennemi du salut s'efforcera de vous en éloigner. Pour atteindre son but, il emploiera divers artifices contre lesquels il est important de vous prémunir.

1. Ps. CXVIII, 97. — 2. Ps. LXXVI, 7.

1er Point. — Le démon vous suggérera que la méditation est bonne pour le cloître; qu'elle ne saurait convenir à une personne engagée comme vous dans le monde. C'est la doctrine du siècle, et vous n'êtes pas sans avoir entendu des mondains l'exprimer devant vous. Gardez-vous de vous laisser séduire par une pareille maxime, car elle vous serait funeste. La méditation est nécessaire à tous; mais elle vous est plus nécessaire à vous, qui vivez dans le monde, qu'au religieux qui vit dans le recueillement et la solitude du cloître. Le saint habit dont il est revêtu, la règle qu'il observe, le silence qui règne autour de lui, les exemples qu'il a sous les yeux, les pratiques pieuses auxquelles il est assujetti rappellent sans cesse le religieux à son propre cœur et à la pensée de Dieu. Sans méditer, il est comme forcé de penser à ses obligations et à la grande affaire de son éternité. Mais vous qui êtes obligé de vivre dans le monde, en contact perpétuel avec ses partisans ou ses esclaves, tout conspire à vous éloigner de votre propre cœur, et à vous faire perdre la pensée de Dieu et des grandes vérités de la foi. Les plaisirs vous séduisent, les exemples vous entraînent, les affaires vous dissipent, les mauvais propos vous corrompent; votre vie est un tourbillon qui vous emporte, sans vous permettre de vous recueillir un seul instant. Que deviendrez-vous sans la méditation? comment verrez-vous les piéges qui vous seront tendus? comment conserverez-vous le recueillement et l'esprit de piété? comment échapperez-vous à des dangers que vous ne soupçonnerez pas? Attachez-vous donc à la pratique de la méditation : soyez fidèle à retremper tous les jours votre âme dans des réflexions sérieuses sur les bontés de Dieu, sur ses droits à votre amour, sur les vanités du monde et les grands intérêts de l'éternité; c'est l'unique moyen d'échapper aux séductions qui vous entourent.

2e Point. — Le démon vous éloignera de la méditation

sous le prétexte que vous n'avez pas le temps de méditer. Hélas! vous trouvez du temps pour tout : vous en trouvez pour les visites et les assemblées mondaines; vous en trouvez pour des spectacles et des plaisirs coupables, ou du moins dangereux; vous en trouvez pour des lectures dont le moindre mal est la futilité; vous en trouvez pour médire, pour causer inutilement; vous en trouvez pour vous ennuyer; et vous n'en trouvez plus quand il s'agit de vous entretenir avec Dieu, et de penser à la grande affaire de votre salut. Êtes-vous donc plus occupé que tant de saints évêques qui administraient de vastes Églises? que tant de rois chargés du gouvernement de puissants royaumes, et qui, à l'exemple du roi-prophète, savaient se ménager, au milieu de leurs immenses occupations, un temps pour méditer? Quoi donc! au milieu de tant d'heures perdues ou mal employées, vous ne saurez pas vous créer des loisirs pour penser à Dieu, à son amour, à ses bienfaits, à vos devoirs, à l'affaire du salut et de l'éternité? Quel oubli de vos intérêts les plus sacrés!

Si un pauvre vous voyait jeter à la rivière une grande quantité de pièces d'or, serait-il déraisonnable de vous en demander une, et seriez-vous excusable de la lui refuser? Eh bien! Notre-Seigneur vous prie de lui accorder, non pas une heure, mais la moitié, mais le quart d'une de ces heures que vous perdez chaque jour avec tant de prodigalité. Comment pouvez-vous repousser sa demande? Est-ce donc qu'il vous a mérité le temps au prix de sa mort pour que vous l'employiez à vous dissiper, à vous perdre, à l'offenser? Mettez-vous au pied de la croix et répondez.

3e Point. — Le démon vous éloignera de la méditation sous le prétexte que vous êtes incapable de méditer. Raisonner ainsi, c'est faire de la méditation une science, un art auquel les esprits supérieurs tout seuls peuvent atteindre. C'est une grave erreur. L'esprit nuit plus qu'il ne

sert dans la méditation : l'homme d'esprit suit le fil de ses idées, il est préoccupé de l'enchaînement de ses pensées, et, tandis qu'il se perd dans la subtilité de ses réflexions, il manque le but vrai, l'objet principal de l'oraison, qui est d'exciter la volonté et de la pousser au bien. Aussi, qu'arrive-t-il? Tandis que les savants et les prudents du siècle sont, pour la plupart, inhabiles à méditer, des cœurs simples, mais aimants, ne tarissent pas aux pieds du divin Maître : de bonnes femmes du peuple, sans autre science que leur amour, passent des heures entières en oraison; leur cœur, comme dit Bossuet, se fond au dedans d'elles-mêmes, leurs larmes parlent à défaut de leur esprit, et ce langage a une éloquence que ne sauraient atteindre les sages du monde, avec toute leur science. Moïse ne priait que par ses larmes quand Dieu se plaint *qu'il crie vers lui*[1]. La simplicité d'un cœur qui aime est toute la science de la méditation.

Lorsque David demande à Dieu de pouvoir s'élever jusqu'à lui, il n'implore pas les ailes de l'aigle, dont le vol est si hardi, mais les ailes de la colombe [2], pour nous faire entendre que c'est par la pureté et la simplicité qu'on s'élève aux contemplations les plus sublimes de l'oraison. Cessez donc de parler de votre incapacité; tout le monde peut méditer, parce que tout le monde peut aimer. Quand vous avez formé une entreprise, vous réfléchissez sur les obstacles qui s'opposent au succès, vous cherchez les moyens de les surmonter. Eh bien, vous avez à faire votre salut; cette entreprise est entourée de difficultés; qui donc empêche que vous n'étudiiez les obstacles qui peuvent en compromettre le succès? Quand une personne aimée vous annonce sa visite, vous réfléchissez aux moyens de lui faire un bon accueil; vous cherchez à vous rappeler ses goûts,

1. Exod., XIV, 15. — 2. Ps. LVI, 7.

ses habitudes, afin d'y conformer votre conduite. Eh bien, Jésus-Christ, votre roi, votre père, votre ami, vous dit, comme autrefois à Zachée, qu'il veut descendre dans la maison de votre cœur [1]; est-il donc si difficile de vous rappeler les vertus qu'il aime et de voir si votre cœur en est orné? Si vous aviez à soutenir un procès duquel dépendît votre vie, votre avenir, votre honneur, refuseriez-vous de vous en occuper, sous prétexte que vous êtes incapable d'y penser? Non, sans doute, vous chercheriez des moyens de défense, vous voudriez prévoir les chefs d'accusation, afin d'y répondre. Eh bien, un grand procès vous attend, vous aurez à comparaître devant le tribunal de Dieu; comment ne pensez-vous pas aux reproches qui vous seront faits et aux moyens à faire valoir pour vous défendre?

O mon Dieu, faites que rien ne puisse me détourner de la méditation, car je sens trop le besoin que j'en ai! Eh! comment, sans elle, conserverai-je le souvenir de votre sainte présence au milieu de tant d'objets qui m'en détournent? Si les pensées me manquent pour m'entretenir avec vous, je resterai cependant à vos pieds, comme le pauvre à la porte du riche, implorant par mon silence un secours dont mon âme ne saurait se passer. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai tous les jours au moins dix minutes de méditation.

1. Luc., XIX, 5.

———

SIXIÈME JOUR.

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA MÉDITATION.

Sa pratique.

1er Point. — La première chose à faire lorsque l'on veut méditer, c'est de choisir un sujet qui soit utile. Pour cela prenons un sujet qui réponde aux besoins de notre âme. Nous sommes portés à la tiédeur, au relâchement; remettons-nous devant les yeux les grandeurs du Dieu que nous servons, les exemples que nous ont laissés les saints, la ferveur de tant de personnes de notre âge, de notre condition, qui, au milieu des mêmes entraînements, des mêmes séductions, des mêmes obstacles qui nous arrêtent, servent Dieu avec tant de générosité. — Nous sommes esclaves du péché, engagés dans des habitudes criminelles; méditons les grandes vérités de la foi : la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité. — Nous sommes portés au découragement, à la tristesse, à la défiance; choisissons, de préférence, des sujets qui dilatent le cœur, le remplissent de confiance et d'amour, en lui rappelant les bontés de Dieu, ses bienfaits, ses miséricordes.

Le démon fait tous ses efforts pour intervertir cet ordre que nous recommandent la sagesse et la prudence; il nous donne du goût précisément pour des sujets qui, bien loin de combattre nos dispositions dangereuses, ne font que les développer. Ainsi, il présentera sans cesse les rigueurs de la justice divine à une âme poursuivie par des pensées de désespoir; — il ramènera sans cesse sur le souvenir de ses fautes passées une âme portée au trouble et au scrupule. A un chrétien présomptueux, il offrira exclusivement des pensées capables d'entretenir son aveugle confiance. Par

cet artifice, la pratique de la méditation, qui devait avoir les avantages les plus précieux, produit les plus funestes effets. — Il est donc bien important pour vous de savoir choisir des sujets qui vous soient utiles, et qui vous servent à opposer des considérations puissantes aux dispositions dangereuses qui nuisent à votre avancement dans la vertu. Pour atteindre ce but, vous devez consulter bien moins vos goûts naturels que l'intérêt de votre âme. — Quelle règle avez-vous suivie jusqu'ici dans le choix de vos lectures et de vos méditations ?

2e Point. — Le sujet étant choisi, vous devez préparer votre âme à la méditation. La disposition première, indispensable, de laquelle dépend tout le fruit de l'oraison, c'est de vous pénétrer vivement de la présence de Dieu. Pour cela, vous n'avez qu'à vous rappeler les enseignements de votre foi : Dieu est partout; il remplit tout de son immensité : *C'est en lui*, dit saint Paul, *que nous avons l'être, le mouvement et la vie*[1]. — Lorsque vous priez, ses regards sont fixés sur vous, — ses oreilles sont attentives à votre prière, — votre présence réjouit le cœur de votre père céleste, il aime à voir son enfant prosterné à ses pieds; — que de sentiments doit faire naître dans votre cœur cette pensée : Je parle à Dieu !..... Comment ne pas être saisi de respect en présence de la majesté infinie et au souvenir de votre néant ! Hélas ! qui êtes-vous pour oser paraître devant Dieu ? En même temps que le souvenir de votre néant fait pénétrer l'humilité et le respect dans les profondeurs de votre âme, ouvrez votre cœur à la confiance et à l'amour : Dieu consent à être appelé votre père, et vous êtes son enfant. — Comment rester insensible à l'aimable condescendance avec laquelle ce grand Dieu se rapproche de vous et vous souffre en sa présence ? Mais parce que le Dieu

1. Act., XVII.

infiniment saint ne se révèle qu'aux cœurs purs, selon cette parole du divin Maître : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu* [1], vous aurez soin de purifier le vôtre en vous excitant à la contrition. Votre cœur ainsi préparé par le respect, par la confiance, par le repentir, vous implorerez l'assistance et les lumières de l'Esprit-Saint en le conjurant de mettre dans votre esprit tant de lumières, dans votre cœur tant d'amour, que votre prière monte vers Dieu, comme d'une coupe enflammée s'élève l'encens d'une agréable odeur. Est-ce ainsi que vous préparez votre âme à entrer dans une sainte communication avec Dieu ?

3e Point. — Toutes les facultés de votre âme, l'intelligence, le cœur, la volonté, doivent fonctionner dans la méditation ; à ces trois facultés, répondent trois opérations qui divisent naturellement la méditation en trois parties : les considérations, les affections, les résolutions. Les *considérations* sont l'œuvre de l'intelligence, c'est à l'intelligence qu'il appartient d'approfondir le sujet et de le *considérer* sous ses différentes faces. Si vous avez à méditer sur une vertu, l'intelligence appelle à son aide la réflexion, et considère cette vertu en Jésus-Christ, en Marie, dans les saints ; elle en étudie la nature, la beauté, les avantages. S'il s'agit d'un vice, elle cherche à se rappeler les paroles de Jésus-Christ qui le condamnent, les sentiments qu'en avaient les saints ; elle se remet devant les yeux les funestes conséquences qui en résultent au point de vue des intérêts humains et surtout des intérêts éternels. S'il s'agit d'un mystère, elle en étudie les circonstances, elle en fait ressortir les leçons.

Lorsque, par la réflexion, votre esprit a été rempli de saintes pensées, imitez l'abeille qui, après avoir butiné au loin, rentre dans sa ruche et y compose un miel délicieux.

1. Matth., v.

Entrez aussi dans le sanctuaire de votre âme, et laissez votre cœur se bien pénétrer des douces affections qu'il éprouve. Il y a des larmes, il y a des regrets, il y a de l'amour; recueillez toutes ces impressions diverses pour en former ce bouquet dont il est parlé au livre des Cantiques : *L'épouse y a mêlé la myrrhe aux aromates* [1], les pensées amères aux pensées les plus douces. Ces impressions diverses, comme une rosée bienfaisante, doivent amollir votre volonté et y faire naître de généreuses résolutions pour le bien. Ne quittez jamais la méditation sans avoir promis à Dieu ou la pratique d'une vertu ou la réforme d'un défaut.

Vous m'avez révélé, ô mon Dieu, l'importance de la méditation, ne permettez pas que je sois assez ennemi de moi-même pour négliger un exercice aussi précieux. Apprenez-moi à méditer, ou plutôt, Seigneur, apprenez-moi à vous aimer, et la méditation sera le plus facile et le plus doux de mes devoirs. Ainsi-soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle à faire tous les jours un quart d'heure de méditation.

1. Cant., v, 1.

LE

QUART D'HEURE

POUR DIEU

DEUXIÈME PARTIE

QUATRIÈME SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR.

Considérations sur le jugement dernier.

« Encore que dans le moment où l'âme sortira du corps, elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée, toutefois il a plu à Dieu que, nonobstant ce premier arrêt, nous eussions encore à subir un autre examen, et une terrible révision de notre procès, en présence de tout l'univers [1]. » C'est sur les motifs de ces grandes assises et sur les circonstances qui les accompagneront, qu'il vous faut méditer cette semaine. Rien n'est plus propre à entretenir en vous une crainte salutaire que la méditation de ces grandes vérités.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — MOTIFS DU JUGEMENT DERNIER.

1er POINT. — Le premier motif du jugement dernier, c'est que l'homme reçoive, dans son corps aussi bien que dans son âme, la gloire ou la confusion, selon qu'il a fait

1. Bossuet.

le bien ou le mal. Dans les desseins de la Providence, le corps est associé à l'âme partout et toujours ici-bas : le corps des justes participe aux vertus des justes ; c'est lui qui prie et adore dans le culte extérieur, c'est lui qui fait l'aumône dans les œuvres de miséricorde, c'est lui qui souffre dans les jeûnes et les macérations que s'imposent les justes. Il doit donc participer aussi à leur bonheur dans le ciel ; ce bonheur, du reste, serait-il complet si le corps, qui a servi d'instrument pour la vertu, ne recevait pas, aux yeux des hommes assemblés, la gloire qui lui est due ? Mais, sur la terre, de même que le corps des justes sert d'instrument pour la vertu, le corps des pécheurs sert d'instrument pour l'iniquité, il doit donc aussi partager le châtiment de l'âme dans l'éternité. Or, au moment de la mort, l'âme a comparu seule au tribunal de Dieu ; seule elle a été jugée, condamnée et punie ; « c'est pourquoi, dit Bossuet, nous sommes tous ajournés, après la résurrection générale, à comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable, afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. L'âme du pécheur se trouvera donc unie de nouveau à son corps qui fut le complice de ses iniquités, le compagnon de ses plaisirs, l'agent coupable de ses mauvaises passions. Elle le retrouvera couvert d'une ignominie que la pénitence n'a point effacée ; elle le retrouvera pour le faire entrer avec elle dans une malheureuse communauté de douleur et de honte, comme ils étaient entrés autrefois l'un et l'autre dans une coupable communauté de plaisirs et de crimes. Ils seront condamnés à vivre ensemble d'une vie mille fois plus cruelle que la mort ; ils vivront avec l'éternel regret de ne pouvoir mourir ; ils vivront éternellement pour considérer éternellement l'opprobre de leur première vie, pour en

rougir, pour l'expier dans des supplices infinis dans leur durée, incompréhensibles dans leur rigueur. » Si vous êtes pécheur, méditez sérieusement ce dogme de votre foi, et puissiez-vous *faire servir à la justice des membres que, jusqu'ici peut-être, vous avez fait servir à l'iniquité*[1]. Méditez-le encore si vous êtes fidèle, pour vous encourager dans la pratique souvent pénible de la vertu, en disant à Dieu avec le Prophète : *O mon Dieu, pénétrez de votre crainte ma chair et mon âme*, et effrayez-moi de la terreur de vos jugements[2].

2e Point. — Parmi ceux qui quittent cette vie, il en est un grand nombre qui laissent après eux, si l'on peut parler ainsi, des semences de bien ou des semences de mal qui deviennent pour les autres hommes, encore voyageurs au chemin de la vie, des occasions de salut ou des occasions de ruine ; tels sont les apôtres et les saints missionnaires, les hérétiques et les impies. Leurs discours et leurs écrits ont d'ordinaire des conséquences qui leur survivent, et multiplient après eux leurs vertus ou leurs crimes. « Il ne nous est presque jamais possible, dit le Père Lacordaire, de retirer complétement du drame universel une faute que nous y avons jetée. Sortie de nous une fois, elle va, elle est emportée par le cours des choses, elle prend sa place dans le mouvement général, et en faisant notre sort, elle fait aussi le sort de beaucoup. » Combien d'actes d'héroïsme et de vertu les vertus et l'héroïsme de saint Vincent de Paul n'ont-ils pas engendrés? Que de crimes, au contraire, ont enfantés après eux les hommes pervers qui ont corrompu la société par leurs vices, et l'ont empoisonnée par leurs écrits licencieux et impies? Jusqu'à la fin du monde, le bien ou le mal qu'ils ont fait se perpétuera, et

1. Rom., VI, 19. — 2. Ps. CXVIII, 120.

c'est seulement alors que les œuvres sur lesquelles ils doivent être jugés seront véritablement accomplies. Le jugement de Dieu semblerait donc moins conforme à l'équité s'il réglait notre destinée éternelle, tandis que nos mérites peuvent encore s'accroître par les avantages que nous procurons à nos frères, ou nos fautes s'aggraver par les occasions de chute que nous leurs donnons sans cesse.

Pour arriver à des considérations qui vous touchent de plus près, examinez devant Dieu ce que vous avez été jusqu'ici dans le sein de votre famille et au milieu de vos compagnons : avez-vous été une odeur de vie, ou une odeur de mort? Si vos conseils et vos exemples ont déposé des germes de vertu, si ce compagnon sanctifié par vous devient lui-même une cause de sanctification pour d'autres, n'est-il pas juste que ces fruits de vertu, qui sont votre ouvrage, augmentent un jour votre gloire et complètent votre couronne? Si, au contraire, usant de votre influence pour le mal, vous aviez perverti une âme, si vous en aviez perverti plusieurs, pouvez-vous calculer le nombre des péchés qui se perpétueront, peut-être jusqu'à la fin des temps, et dont vous aurez été la première cause? N'est-il pas juste alors que vous portiez au tribunal de Dieu la responsabilité de tous ces crimes?

O mon Dieu, ma conscience est un abîme dont je n'ose envisager la profondeur. Ne suis-je pas la cause de péchés innombrables, n'ai-je pas à craindre que des âmes aient péri par ma faute? C'est un secret que vous seul connaissez, et ce secret serait pour moi un poids accablant, si je ne comptais sur l'immensité de votre miséricorde, si je ne me rappelais le souvenir du roi pénitent dont le péché fut aussi une occasion de chute et de scandale pour Israël. Pénétré de repentir comme ce saint roi, je vous dirai avec lui : *Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées; ne m'imputez point les fautes d'autrui dont j'ai pu être la*

cause[1]; je réparerai par la sainteté de mes exemples le mal que j'ai pu faire par la licence de ma conduite; heureux, ô mon Dieu, si je puis ramener à vous autant d'âmes que j'ai pu en éloigner. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Dans mes tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES MOTIFS DU JUGEMENT DERNIER.

Dieu y glorifiera son divin Fils et y justifiera sa Providence.

1er POINT. — C'est par amour pour nous que le Fils de Dieu s'est humilié, et ce sont ces humiliations mêmes qui lui ont ravi et lui ravissent encore la reconnaissance et l'adoration des hommes. Au jour du jugement dernier, son humanité sainte sera couverte de gloire. *En ce jour*, dit Jésus-Christ, *on verra le signe du Fils de l'homme apparaître dans le ciel, et à sa vue toutes les nations seront consternées*[2]. Le signe du Fils de l'homme est sa croix, cette croix, autrefois le scandale des Juifs et la folie des Gentils, apparaît resplendissante au plus haut des cieux. — Alors, sera pleinement accompli ce que disait saint Paul : *Le scandale de la croix est anéanti*[3]. Heureux, bien-heureux mille fois ceux qui auront porté et chéri la croix; malheur, éternel malheur, à quiconque l'aura méprisée ! De même qu'au moment de tirer son peuple de la servitude

1. Ps. XVIII, 14.
2. Matth., XXIV, 30. — 3. Gal., V, 1.

d'Égypte, Dieu déploya sa munificence en faveur des enfants d'Israël, et frappa, dans sa colère, tout ce qui n'était pas marqué du sang de l'Agneau; ainsi, dans le jour qu'il s'est réservé, les enfants de la croix éprouveront l'étendue de sa miséricorde, et tout ce qui ne portera pas le signe du véritable agneau sera livré à ses implacables vengeances. Enfant de l'Église, quoique enfant coupable, vous voyez sur l'autel, comme sur un trône de miséricorde, la croix vous inviter à mettre en elle votre confiance, à venir chercher à ses pieds le pardon et la grâce; vous la reverrez au jugement dernier, mais devenue aussi terrible alors qu'elle est consolante aujourd'hui. Elle paraîtra, non plus teinte d'un sang qui purifie et demande grâce, mais environnée de gloire et réclamant vengeance. Elle deviendra la règle de votre jugement; et la justice suprême fera servir à votre réprobation jusqu'à l'instrument de votre salut. O mon Dieu, ô mon Sauveur, je me jette au pied de votre croix, vous conjurant de m'appliquer les mérites du sang dont elle est teinte, afin qu'un jour ce sang ne crie pas vengeance contre moi.

2° Dieu doit à son divin Fils de le glorifier aux yeux de tout l'univers, et d'accomplir les promesses qu'il lui a faites, en faisant servir ses ennemis d'*escabeau à ses pieds* [1]. « Quel spectacle ! et qu'il est glorieux pour le Sauveur ! Il paraît aux yeux de l'univers, revêtu de gloire et de majesté, porté sur une nuée lumineuse, environné de la multitude des anges. Il vient revêtu de la puissance que son Père lui a conférée, juger tous les mortels tremblants à ses pieds. Le voilà donc rendu à toute sa splendeur, ce roi si longtemps méconnu ! Voilà tous ces hommes qui l'ont ignoré, persécuté, outragé, forcés de l'adorer. Le peuple qui devait être son peuple et qui a refusé de l'être, *levant les yeux*,

1. Ps. CIX, 1.

selon l'expression des Prophètes, *sur celui qu'il a crucifié* [1], reconnaît en lui son Messie revêtu d'une gloire bien supérieure à celle dans laquelle il l'attendait.

» Les voilà aussi ces hommes audacieux qui avaient secoué le joug de la religion, et ne voulaient pas que le Seigneur et son Christ régnassent sur eux; ils courbent, sous l'éclat de la majesté divine, ces têtes superbes qu'ils élevaient contre Dieu avec une insolente arrogance. L'athée regarde, avec terreur, celui dont il a osé nier l'existence; le déiste reconnaît, en frémissant, la marche admirable de cette Providence à laquelle il a refusé de croire; les incrédules de toutes les classes reconnaissent enfin, avec désespoir, la divinité de cette religion qu'ils regardaient comme une fable. Ils tombent aussi aux pieds de ce Dieu qu'ils ne cessèrent d'offenser par leurs crimes, et d'outrager par leurs blasphèmes, tous ces libertins d'esprit et de mœurs, pour qui la foi, la piété, la religion, furent des sujets de dérision. C'est ainsi que les ennemis du Sauveur seront humiliés et sa gloire exaltée [2]. » O mon Sauveur, je ne veux pas être du nombre de ceux que vous viendrez confondre et écraser du poids de votre gloire, au jour de votre manifestation; dès à présent, je vous reconnais et vous adore comme mon Dieu, mon roi et mon maître; et toute ma vie, je veux rester fidèle à votre loi, bien plus encore par reconnaissance pour vos bienfaits que par crainte de vos jugements.

2e Point. — Au jugement dernier, Dieu justifiera sa Providence méconnue. « En effet, pour des raisons cachées, mais néanmoins adorables, tout ici-bas paraît aller au hasard; les biens et les maux semblent distribués sans discernement et comme à l'aventure. L'impie en prend occasion de s'autoriser dans le crime; il en conclut que le

1. Joan., XIX, 37. — 2. Massillon.

Seigneur n'a pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, de justice pour punir. Le fidèle lui-même, en comparant la prospérité du méchant à l'abandon de l'homme vertueux, sent, comme le Prophète royal, ses pieds chanceler dans les voies de la justice, et il s'écrie avec lui : *C'est donc en vain que j'ai vécu avec l'innocence dans l'assemblée des justes! C'est donc en vain que j'ai réprimé les désirs de mes sens! L'adversité a été mon partage, et la souffrance m'a visité dès l'aurore de mes jours*[1]. Le jugement dernier remédiera à ce double désordre : on verra la différence qu'il faut faire du juste et de l'impie, de celui qui sert Dieu et de celui qui le méprise. Le Seigneur révélera les secrets ressorts par lesquels sa Providence faisait servir à la ruine des pécheurs leur prospérité même, et les souffrances des justes à leur sanctification. » Ainsi sera justifiée la Providence aux yeux de tous les hommes! N'enviez jamais la prospérité du méchant et ne vous découragez pas au milieu des souffrances; la prospérité du méchant l'endurcit, les souffrances du juste le sanctifient; imitez Moïse qui préféra *être malheureux avec le peuple de Dieu plutôt que de vivre au milieu des délices à la cour de Pharaon*[2].

O mon Dieu, si jamais j'ai le malheur de vous offenser, ne permettez pas que je m'endorme d'un funeste assoupissement; réveillez-moi par les remords, poursuivez-moi par l'affliction, coupez, brûlez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Dans les tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

1. Ps. LXXII, 13. — 2. Hebr., II, 25.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES MOTIFS DU JUGEMENT DERNIER.

Le jugement dernier doit servir à confondre les méchants et à glorifier les bons.

1er POINT. — Le juste salaire du crime c'est la honte ; et ce salaire, le crime ne le reçoit point sur cette terre où il est presque toujours caché aux yeux des hommes. « C'est pourquoi, dit saint Paul, il faut que les consciences soient un jour publiquement manifestées au tribunal de Dieu[1]. — Chaque homme sera donc traduit à son tour devant ce formidable tribunal ; toutes les générations qui auront existé depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps seront présentes. Toutes, à la clarté de la lumière divine, pourront lire dans la conscience de chacun des accusés, les crimes dont chacun d'eux se sera rendu coupable. Quelle confusion pour l'âme pécheresse ! Toutes ses actions honteuses, tous ses désirs dépravés, tous ses détours criminels pour cacher ses vices sous les dehors de la vertu ; ses artifices pour tromper la vigilance d'une mère, d'un maître ; ses confessions menteuses où le péché était déguisé avec adresse ou nié avec impudence ; ses communions sacriléges qui ne servirent qu'à augmenter ses crimes en les dissimulant : tout est révélé, manifesté en présence d'un confesseur, d'une mère, de parents, d'amis qui frémissent d'indignation et de douleur. Comment exprimer la confusion de cette âme qui se voit ainsi démasquée ? Ah ! si pour la dérober à tous les regards scrutateurs qui l'entourent, les montagnes pouvaient l'écraser sous leurs débris ! Ah ! si l'enfer pouvait l'engloutir à l'instant dans ses abîmes ! mais non,

1. II Cor., v, 10.

il faut qu'elle boive jusqu'à la dernière goutte le calice de l'ignominie, et qu'elle reçoive, en expiation de ses hypocrisies, autant de mépris que sa fausse vertu lui avait attiré d'hommages. » Mettez-vous un instant à la place de cette infortunée et comprenez, s'il est possible, l'horreur du supplice qu'elle endure. Que ce supplice serait horrible pour vous, pour vous qui trouvez déjà si dure l'obligation de découvrir les plaies de votre cœur à un seul homme, quand cet homme est le ministre de la charité d'un Dieu ! O mon Dieu, la honte est le juste salaire du péché; elle peut en être aussi l'expiation. Il faut nécessairement, puisque je suis coupable, ou que je rougisse aux pieds de votre ministre, en confessant volontairement mes fautes; ou que je rougisse au pied de votre tribunal, en voyant mes fautes manifestées aux yeux de tout l'univers. Donnez-moi, Seigneur, la force de subir une confusion salutaire et de courte durée, afin d'éviter cette confusion stérile, éternelle qui enveloppera un jour le pécheur impénitent.

2e Point[1]. — Le jugement dernier servira à glorifier la vertu. Ici-bas la vertu ne reçoit presque jamais les honneurs qui lui sont dus, soit parce que l'humilité dont elle s'enveloppe la dérobe à l'admiration du monde, soit parce que le monde qui n'est pas digne de la connaître ne cherche pas à la découvrir, la craindrait même de peur d'y voir la censure de ses vices. Elle reste donc dans l'oubli. Et plût à Dieu que la vertu, sur cette terre, n'eût à se plaindre que de l'abandon dans lequel on la laisse! Mais telle est sa triste destinée qu'elle est continuellement livrée au mépris, exposée aux persécutions. Le monde semble être occupé, sans relâche, à en obscurcir l'éclat. Il n'y a point de vertu dont il ne s'efforce de faire ou un vice ou un ridicule. Entendez-le taxer la ferveur, d'exaltation; le zèle, de fana-

1. Tiré de Massillon.

tisme; la délicatesse de conscience, de scrupule; l'humilité, de bassesse; la modération d'indolence; la prudence, de finesse; la franchise, d'indiscrétion; la résignation, d'insensibilité; la mortification, d'extravagance; les actions les plus louables sont interprétées défavorablement, et quand il est impossible de leur prêter un mauvais sens, ce sont les intentions qu'on empoisonne. Voilà le sort de la vertu ici-bas. Vous le savez peut-être par votre propre expérience, mais à coup sûr vous le savez par l'expérience des autres. Il est donc de la justice de Dieu, autant que de sa bonté, de venger ses élus des injustices et des calomnies du monde, en manifestant leurs vertus aux yeux de tout l'univers. Le roi céleste, pour parler avec un prophète, découvrira la gloire cachée de ses enfants, les trésors de mérites amassés dans le secret de leurs cœurs. Que de saintes affections, de soupirs, de prières et de larmes! combien d'œuvres de miséricorde et de pénitence que l'humilité leur cachait à eux-mêmes, ou qu'elle leur défendait de compter! Le juge les comptera, il les produira au grand jour : on connaîtra tant de bonnes œuvres que le monde ne soupçonnait pas, tant de victoires secrètes que la foi remportait sur les passions, tant de sacrifices qui n'avaient d'autres témoins que les regards de Dieu, tant de démarches dont le principe était l'amour du prochain, le zèle pour le salut des âmes. Tout cela avait été méconnu, calomnié peut-être; c'est aux regards de ceux qui les calomnièrent que Dieu fait éclater la vertu des saints, et il forcera leurs détracteurs eux-mêmes à leur applaudir. Quelle gloire et quel triomphe pour les justes! L'Esprit saint nous les représente, dans ce grand jour, s'élevant, avec grandeur et dignité, vis-à-vis de ceux qui les persécutèrent et qui se disent entre eux : Les voilà donc ces hommes qui furent l'objet de nos dérisions et de nos reproches! Insensés, nous traitions leur vie de folie, et nous croyions leur mort sans gloire; ils

sont placés maintenant parmi les enfants de Dieu, et leur sort est de triompher parmi les saints[1].

O mon Dieu, si j'avais médité plus souvent sur la justice éclatante que vous rendrez un jour à vos servitenrs, si je m'étais rappelé cette gloire que vous leur réservez en réparation des outrages qu'ils reçoivent de la part des impies, quelle force m'aurait donné ce souvenir, dans une foule d'occasions où le courage m'a manqué pour suivre les inspirations de votre grâce, et marcher dans les sentiers de la vertu ! Insensé que j'étais, je voulais plaire au monde, et je ne craignais pas de vous déplaire! je redoutais les railleries de l'impie, et je ne songeais pas à la gloire que vous réservez au juste. C'en est fait, ô mon Dieu, je veux désormais mépriser la gloire qui vient du monde ; votre loi sainte sera ma règle ; et mériter votre approbation au jour de vos justices sera toute mon ambition. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Dans les tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Des circonstances au milieu desquelles il aura lieu.

1er Point [2]. — Circonstances qui le précéderont. — Rien n'est plus effrayant que la description, faite par l'Esprit saint lui-même, des signes avant-coureurs du jugement dernier.

1. Sap., I. — 2. Tiré de La Luzerne.

Le temps a terminé son cours, l'univers touche à son terme, la parole qui le fit sortir du néant va l'y faire rentrer. Des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles annoncent cette grande catastrophe : les portes des cieux sont ébranlées, et sur la terre, les hommes sèchent de frayeur dans l'attente de ce qui doit leur arriver. Bientôt un ange vient annoncer au monde qu'il ne lui reste plus que quelques instants [1] : il vole au travers du ciel, criant d'une voix forte aux peuples étonnés : Tremblez devant le Seigneur et rendez-lui gloire, l'heure de son jugement est arrivée. Alors la croix paraîtra dans le ciel et l'on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance, une grande majesté, une grande gloire; et il enverra ses anges qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, assembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. A ce son, à cette voix qui retentissent jusque dans les entrailles de la terre, se réveillent tous ceux qui, depuis l'origine du monde, s'endormirent du sommeil de la mort; toutes les générations, entassées depuis tant de siècles les unes sur les autres, se redressent et reviennent sur la terre qu'elles occupèrent; du sein de la mer, des antres profonds, de toutes les parties du monde, Dieu a ramassé leurs membres épars. Leurs âmes s'étonnent de se trouver de nouveau unies aux corps qu'elles ont animés. Tels sont les apprêts de ce jour qui est appelé le jour du Seigneur; *jour*, disent les prophètes, *de grandeur et d'amertume, jour de colère et d'angoisse, jour de calamité et de malheur, jour de tribulation et de ténèbres, jour de nuages et de tempête* [2]. Arrêtez-vous ici un instant pour écouter, dans le silence du recueillement, le son de cette trompette qui effrayait saint Jérôme dans son désert. — Où en seriez-vous si elle vous appelait en ce moment? — Un jour viendra certainement

1. Luc., XX, 25 et seq. — 2. Ezech., VII. 2.

où vous l'entendrez. O Dieu ! quels seront vos regrets ! quel sera votre désespoir, si vous ne vous êtes pas préparé au compte terrible qu'il vous faudra rendre au souverain Juge ?

2e Point. — Circonstances qui accompagneront le jugement dernier. — A peine les hommes sont-ils ressuscités, à peine leurs âmes sont-elles réunies à leurs corps, la nuée lumineuse qui porte le Fils de l'homme s'abaisse sur la terre, le juge s'assied sur son trône, autour de lui les anges ont rangé leurs innombrables légions : les uns portent en triomphe la croix si longtemps couverte d'ignominie, et aujourd'hui éclatante de gloire ; d'autres présentent les livres des saints Evangiles, où est renfermée la règle des mœurs ; ceux-là ouvrent le livre redoutable des consciences, où sont inscrites les actions de tous les hommes. Alors le souverain Juge commande à ses anges de faire la séparation des élus d'avec les réprouvés. C'est ainsi qu'au temps de la moisson le père de famille ordonne à ses serviteurs de séparer l'ivraie du bon grain[1]. Les bons sont placés à la droite, les méchants à la gauche[2]. « Pour bien comprendre l'horreur de cette séparation, il faut rapprocher cette parole de l'Evangile d'une parole du prophète Zacharie qui dit que les hommes des mêmes familles, des mêmes professions seront rangés ensemble : ainsi les prêtres seront avec les prêtres, les rois avec les rois, les pères et les mères avec leurs enfants[3]. Alors donc les anges viendront et ils sépareront, *et separabunt*, — ils iront vers les rois, qui, ce jour-là, seront sans sceptre et sans couronne, et ils sépareront ; — ils iront dans chaque famille, dans la vôtre, et ils sépareront ; — ils sépareront le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, l'époux d'avec l'épouse, le frère d'avec

1. Matth., XIII, 49. — 2. Id., 25. — 3. Familiæ et familiæ scorsum. (Zach.)

la sœur : à droite les bons, à gauche les méchants[1]. » Où sera votre place? Serez-vous du nombre des élus, serez-vous du nombre des réprouvés?

3e Point. — Circonstances qui terminent le jugement dernier. — Jésus, le souverain Juge, ayant examiné et discuté la cause de chacun, prononce la sentence. Il s'adresse aux justes d'abord : Venez, les bénis de mon Père, *venite, benedicti Patris mei.* « Quelle douceur dans ces paroles ! *Venite :* venez, c'est le salut de l'amitié ; venez, c'est l'annonce d'une fête éternelle, *venite;* venez les bénis de mon Père : sur vous il a répandu la plénitude de ses bénédictions paternelles, sur vous je répands la plénitude de mes bénédictions de frère premier-né. Oui, vous êtes vraiment bénis, et dans votre âme et dans votre corps, et cette bénédiction ne passera pas[2]. » Venez, bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé *dès le commencement du monde*[3]. Ce royaume est à moi, je l'ai conquis par mes souffrances et par ma mort; mais je ne veux pas en jouir seul; vous êtes mes membres vivants, vous avez généreusement partagé les combats de votre Chef, participez à son triomphe. *Venite.* Quelle joie inondera en cet instant l'âme des élus? Quel bonheur pour eux d'avoir cru, d'avoir pratiqué, d'avoir aimé?

Jésus-Christ s'adresse ensuite aux réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits.* Quel effroyable arrêt! être éloigné de Jésus, en être maudit, et cela pour toute l'éternité. Eh! Seigneur, où iront-elles, ces âmes infortunées que vous les chassez de votre présence, que vous chargez de votre malédiction? que deviendront-elles loin de vous, qui êtes la voie, la vérité et la vie[4]? C'est au feu et au feu éternel que le souverain Juge les condamne : *Allez, maudits, au feu*

1. L'abbé Duquesnay. — 2. Id. — 3. Matth., XXV. — 4. Joan., XIV, 6.

éternel préparé au démon et à ses anges[1]. Méditez ces paroles, comparez-les avec celles que Jésus-Christ adressait tout à l'heure à ses élus, et demandez-vous si les difficultés de la vertu doivent vous arrêter, vous qui nécessairement entendrez prononcer sur vous l'une ou l'autre des deux sentences.

O mon Dieu, je me jette entre les bras de votre miséricorde, là seulement je peux trouver un asile contre les exigences de votre justice. Vous voulez bien me donner le temps de mériter une sentence favorable ; aidez-moi, Seigneur, à mettre ce temps à profit ; imprimez tellement dans mon cœur la crainte de vos jugements, que j'opère mon salut avec une nouvelle ardeur et un nouveau courage. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Dans les tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

CINQUIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CIRCONSTANCES DU JUGEMENT DERNIER[2].

1er POINT. — Le jugement est un jour de gloire et de bonheur pour les justes ; c'est pour eux le jour de la délivrance et des récompenses. Lorsque le bouleversement de l'univers annoncera l'approche du Fils de l'homme, dit Jésus-Christ à ses élus, *réjouissez-vous et regardez en haut, car votre rédemption est proche*[3]. En ce jour, vous

1. Matth., XXV. — 2. L'abbé Poulle. — 3. Luc, XXI, 28.

serez assis sur des trônes et vous jugerez les nations. Il semble en effet que les élus soient plutôt appelés pour juger que pour être jugés. A peine Jésus-Christ les a-t-il aperçus qu'il leur adresse ces flatteuses paroles : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde*[1]. Aussitôt que ces paroles ont été prononcées, commence le cantique immortel d'actions de grâces et de louanges auquel se joignent toutes les créatures. Au bruit de ces concerts, les cieux ouvrent leurs portes et déploient toute leur magnificence aux regards enchantés des élus. Mêlés avec les anges, ils s'élèvent sur les ailes des vents et entrent, à la suite de l'Agneau, dans la Jérusalem éternelle, qui retentit de leurs acclamations redoublées de joie et de triomphe. Alors commence pour eux une félicité à laquelle rien ne saurait être assimilé ici-bas. *L'œil de l'homme*, dit saint Paul, *n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu et son cœur n'a jamais rien goûté de comparable à ce que Dieu réserve à ses élus*[2]. Si le bonheur consiste dans la jouissance de la vérité, ils la possèdent tout entière, car ils la découvrent dans sa source qui est Dieu. Si le bonheur consiste dans l'ivresse d'un cœur qui se repose dans la plénitude de l'amour, leur cœur est absorbé par la Divinité qui les pénètre, les embrase, les nourrit de son amour. S'il consiste dans la paix de l'âme jouissant de son bonheur sans crainte de le voir diminuer ou cesser, les justes n'ont à redouter ni que leur bonheur leur échappe, ni qu'il diminue. Comment donc rendre la joie, l'ivresse, les délicieux transports qui ravissent l'âme des bienheureux faisant leur entrée dans les célestes parvis? Ah! qu'ils sont bien dédommagés des quelques privations qu'ils se sont imposées pour Dieu! Comme ils s'applaudissent d'avoir méprisé le monde, ses plaisirs, ses sar-

1. Matth., XXV. — 2 I Corinth., II, 9.

casmes, ses vains amusements! Leurs sacrifices, leurs souffrances, leurs combats sont passés, comme pour les pécheurs sont passés les joies, les divertissements. Mais quelle différence! Les justes recueillent la gloire, le ciel, le bonheur; les pécheurs recueillent la honte, l'enfer, le désespoir. Que recueilleriez-vous si Dieu vous appelait en ce moment? Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour mériter de jouir du bonheur dont jouissent les amis de Dieu? Hélas! que de fois vous avez compromis votre âme pour un misérable intérêt! O mon Dieu, quel bonheur de vous voir face à face, de vous posséder sans crainte de vous perdre, de vous louer dans l'assemblée de vos élus! Mais quelle affreuse destinée que celle d'être privé de votre vue éternellement, d'être éternellement banni de votre présence! et il ne faut qu'un seul péché mortel pour me rendre votre ennemi. O mon Dieu, ne permettez pas que je commette jamais une faute, dont les suites sont si funestes!

2e Point. — Pendant que les justes s'élèvent en triomphe vers les cieux et se perdent dans les profondeurs de l'éternité, les réprouvés demeurent dans un morne silence. — O effroyable contraste! la terre s'écroule autour d'eux, et l'enfer, découvrant le fond de ses gouffres, demande ses victimes. Comment peindre la rage, le désespoir des pécheurs, en se voyant perdus pour toujours, perdus sans ressource, perdus par leur faute! Ah! s'ils eussent voulu! — mais non, ils ont abusé de tout : abusé des grâces, abusé des remords, abusé de la longue patience d'un Dieu. — Ils ont ri des amis d'une mère, des conseils d'un ami, des exemples d'un frère, d'une sœur. Ils ont rejeté avec mépris et insulté les pratiques religieuses : la confession, la communion, la prière. — Ils ont tourné tout cela en dérision. — Hélas! ils voient maintenant qu'ils se sont trompés, qu'ils se sont perdus, quand le salut leur était si facile. — Que ne donneraient-ils pas pour revenir à la vie,

pour pouvoir se confesser et rentrer en grâce? Inutiles regrets! tout est fini pour eux, le temps du pardon est passé. — C'est alors que ces malheureux comprenant toute l'horreur de leur destinée, ne mettent plus de borne à leur désespoir. Tout courage les abandonne, ils lèvent pour la dernière fois les yeux vers la céleste patrie qu'ils ne verront plus, et, reconnaissant parmi ceux qui y sont introduits leurs amis, leurs parents, ils s'écrient d'une voix étouffée par les sanglots : Adieu, paradis de délices, séjour de paix, de gloire et de bonheur, pour lequel nous avions été faits, et d'où nos crimes nous bannissent à jamais... Adieu, Père des miséricordes dont nous ne sommes plus les enfants; divin Fils qui ne nous reconnaissez plus pour vos frères; Esprit d'amour que nous avons forcé de nous haïr. Adieu, incomparable Vierge, mère de tous les vivants, que nous avons préféré avoir pour ennemie plutôt que pour mère; saints patrons qui nous obtîntes tant de grâces rendues inutiles par notre endurcissement; anges gardiens que nous avons repoussés pour nous liguer avec les monstres dont nous sommes aujourd'hui la proie, adieu! Adieu! vous dont le souvenir est plus tendre et plus déchirant, amis vertueux dont nous méprisâmes les avis et les exemples, parents chrétiens qui nous conjurâtes si souvent avec larmes d'avoir pitié de notre âme, et que nous ne voulûmes pas écouter! Adieu! adieu, vous tous enfin, fortunés habitants du ciel! l'enfer nous réclame. — A ces mots, ils tombent dans les gouffres brûlants qui mugissent en dévorant leur proie, les portes de l'abîme se referment sur eux pour ne plus s'ouvrir; le doigt de Dieu écrit sur elles : Eternité!

O mon Dieu, je ne veux pas être du nombre des réprouvés, et le désir le plus ardent de mon cœur est d'être compté parmi vos élus. Que dois-je faire, Seigneur, pour éviter le malheur des uns et mériter le bonheur des

autres? Je dois cesser de marcher dans la voie large que suit la multitude réprouvée, et suivre le sentier étroit où marchent vos disciples. Oui, mon Dieu, je me sépare des pécheurs, leurs pensées ne seront plus mes pensées, leur loi ne sera plus ma loi; je dis adieu aux plaisirs du monde, je me retire de ses assemblées; vos maximes, ô mon Dieu, seront ma règle, et l'exemple de vos saints sera le modèle que je suivrai désormais. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Dans mes tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

SIXIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CIRCONSTANCES DU JUGEMENT DERNIER.

Notre cause sera discutée.

1er Point. — Quand le souverain Juge sera assis sur son tribunal, les anges apporteront le livre des Evangiles sur lequel nous devons être jugés, et le livre des consciences qui renferme nos fautes et nos bonnes œuvres; alors commencera la discussion de notre cause. Dieu est sévère, mais il est juste; après avoir mis sous nos yeux les péchés qui nous condamnent, il écoutera nos moyens de défense et examinera, avec une rigoureuse impartialité, tout ce que nous pourrons faire valoir en notre faveur. Il prendra donc en main la balance de la justice et mettra, d'un côté, les grâces que nous avons reçues, de l'autre, les mérites que nous avons acquis. Du côté des grâces reçues, on voit le

baptême qui nous fit enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, héritiers du ciel; le sacrement de pénitence qui nous a réconciliés tant de fois; l'Eucharistie qui nous a identifiés avec l'auteur de la grâce; — les saintes prédications entendues si souvent; — les bons avis qui nous ont été donnés; — les bons exemples que nous avons eus sous les yeux; — enfin, le sang de Jésus-Christ répandu pour nous par torrents : voilà ce que vous avez reçu.

Maintenant, voyons : rendez ce que vous devez, *redde quod debes*[1]. Ame infortunée, qu'avez-vous à mettre de l'autre côté de la balance? quels mérites avez-vous acquis? Peut-être ferez-vous valoir quelques bons désirs, quelques pratiques de piété observées de loin en loin, la ferveur de vos jeunes années, quelques actes de bienfaisance; — c'est quelque chose, — mais que c'est peu pour faire contrepoids aux grâces dont on vous demande compte! Encore, encore, vous dira le Juge, *affer*, *affer*, il n'y a pas de proportion entre ce que je vous ai donné à faire valoir et ce que vous apportez; — entre les péchés que vous avez commis et les pénitences qui les ont expiés. Que direz-vous donc au souverain Juge? Parlerez-vous de votre naissance, de votre fortune, de vos talents? tous ces avantages pouvaient être de quelque poids auprès des hommes, mais ils ne sont comptés pour rien au jugement de Dieu.

Saint Paul a mis dans la balance le monde converti; — les martyrs y ont mis leur sang, — les pénitents leurs larmes, — et vous, votre vie est vide de bonnes œuvres, vous ne voyez rien à offrir au souverain Juge et vous êtes tranquille! ô fatale insouciance! Est-ce donc que vous ne croyez pas au jugement qu'il vous faudra subir? ou bien le jugement qui doit décider de votre sort pour l'éternité, est-il donc sans importance? Si vous n'y croyez pas, comment

1. Matth., xxvi, 28.

expliquer votre incrédulité? Si vous y croyez, comment expliquer votre imprévoyance! ô mon Dieu, malheur à moi, parce que je suis un grand pécheur, malheur surtout à moi, si je négligeais de me préparer au compte que j'aurai à vous rendre un jour! ô mon Dieu! ô mon père, ayez pitié de moi! faites-moi la grâce d'expier mes iniquités dès cette vie, afin que votre justice n'ait pas à les punir plus tard.

2e Point. — Le souverain Juge discutera la valeur de vos excuses. Ce fut toujours le caractère des pécheurs d'excuser leur faute. Adam rejette sa désobéissance sur sa compagne. — Ève la rejette sur le serpent. — Pour vous, quelle excuse ferez-vous valoir au tribunal de Dieu? Alléguerez-vous la crainte du monde qui aura paralysé vos bons sentiments? mais comment l'oser en présence de celui qui a dit : *Je rougirai devant mon Père de quiconque aura rougi de moi devant les hommes*[1]. Quoi, vous dirait le sauveur Jésus, tu as craint de paraître mon disciple! ai-je donc eu honte, moi, de supporter pour toi l'opprobre et l'ignominie? Tu as rougi de mon nom, de mes livrées, de ma croix, âme ingrate! c'est de mon amour que tu as rougi. « Vous rejetterez-vous sur la perversité du siècle? mais on vous opposera Job, resté fidèle au sein de la Gentilité; Loth, qui s'est conservé pur au milieu de la corruption de Sodome; Tobie resté fidèle au vrai Dieu quand tous les autres couraient adorer les idoles. — Vous excuserez-vous sur votre ignorance? mais on vous opposera les lumières de votre conscience et l'Evangile, les instructions de l'Eglise et de ses ministres. Vous excuserez-vous sur votre fragilité? mais votre fragilité était pour vous une raison d'être prudent, de fuir les occasions qui vous étaient funestes, et vous avez joué avec le danger et les séductions. — Vous excuserez-vous sur les tentations? mais vous pouviez les vaincre

1. Luc., XX, 26.

avec l'aide de Dieu, et vous avez négligé d'implorer son secours. — Ferez-vous valoir les scandales qui vous ont entraîné? mais vous aviez sous les yeux de saints exemples qui eussent dû vous affermir dans la vertu. — Alléguerez-vous votre condition, votre âge? mais on vous écrasera par le souvenir et l'exemple de tant de saints du même âge que vous, placés dans la même condition, et qui ont su rester fidèles à leur Dieu et à la vertu. — Toutes vos excuses, ainsi confondues, sans ressource du côté de vous-même, sans appui du côté de vos œuvres, quel moyen de défense vous restera-t-il donc? Aurez-vous recours à l'intercession de Marie et des saints, à la miséricorde de Jésus-Christ? mais les saints, mais Marie, ne peuvent plus rien pour vous, et Jésus-Christ est maintenant le Dieu de la justice et non plus le Dieu de la clémence. *Mon œil n'épargnera plus et je ne ferai plus miséricorde*[1]. » *Je vous ai appelé*, dit-il par la bouche du Prophète, *je vous ai appelé et vous avez dédaigné ma voix; mon tour viendra, et je me rirai de vos pleurs. Entendez ces menaces, vous qui oubliez le Seigneur*[2], et tremblez de les voir se réaliser un jour.

O mon Dieu! quelle affreuse position que celle d'un pécheur traîné au pied de votre tribunal, accablé sous le poids de ses fautes, et des témoignages qui s'élèvent contre lui! nulle défense, nulle excuse, nul protecteur! Le voilà seul, — seul avec son juge! Il devait vous aimer, ô mon Dieu! il n'a fait que vous outrager! Adorable Jésus, mettez, je vous en conjure, votre amour dans mon cœur; — je veux vous avoir pour ami ici-bas, car il est trop affreux de vous avoir pour ennemi au jour de vos justices.

RÉSOLUTION

Dans les tentations, je me rappellerai le jugement dernier.

1. Manrèze. — 2. Jerem., VII, 13.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

DEVOIRS ENVERS DIEU (suite)

PREMIER JOUR

Considérations sur l'amour de Dieu.

DE L'OBLIGATION D'AIMER DIEU.

Nous devons aimer Dieu, parce qu'il le veut, parce qu'il le mérite.

1° *Nous devons aimer Dieu parce qu'il le veut.*

1er Point. — Le précepte est formel, clair et précis : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*[1]. Ce commandement est à la tête de tous les autres. « L'amour est le premier devoir que Dieu exige de sa créature, dit le Père Lacordaire, parce que l'amour est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme. Son intelligence y est, puisqu'il faut connaître pour aimer; sa volonté, puisqu'il faut consentir; sa liberté, puisqu'il faut faire un choix; ses passions, puisqu'il faut désirer, espérer, craindre, avoir de la tristesse et de la joie; il faut persévérer, quelquefois mourir et se dévouer toujours. » Ce précepte est si essentiel que Jésus-Christ ne craint pas de l'appeler le plus grand commandement de toute la loi. Relisez donc souvent ce

1. Deut., VI., 5.

doux précepte d'aimer, c'est commencer à aimer que d'aimer à le lire. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* — Méditez bien ces paroles : *Tu aimeras.* — Ce n'est pas un simple conseil que Dieu vous donne, ce n'est pas une invitation qu'il vous fait, c'est un ordre qu'il vous impose. Cet ordre tout seul annonce un Dieu, et ne peut venir que de Dieu. — En effet, l'amour ne se commande pas; c'est un sentiment libre, indépendant. — Les maîtres peuvent bien commander l'obéissance, les parents exiger le respect, les amis conquérir notre affection, mais Dieu seul a droit d'imposer l'amour, et il l'impose : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.*

Ce commandement est pour tous les lieux, pour tous les temps, pour l'éternité! La foi cessera quand nous jouirons de la claire vue, l'espérance cessera quand nous serons en possession du ciel, mais l'amour durera toujours[1]. Ce devoir est pour tous, — pas de raisons qui puissent en dispenser. Pour les autres obligations, on peut alléguer certaines excuses; on peut dire par exemple : Je ne puis jeûner, je ne puis travailler; mais, demande saint Jérôme, qui peut dire : Je ne puis aimer? Dieu veut donc que vous l'aimiez, — et, en l'aimant, qui aimez-vous? Un père, un ami, un bienfaiteur? Oui, car Dieu est tout cela; mais ce n'est pas à ces titres qu'il exige votre cœur, vous auriez peut-être le triste courage de le lui refuser. Il l'exige en maître : *Tu aimeras le Seigneur.* — Et qui osera dire à ce souverain Maître de toutes choses qu'il a outrepassé ses droits en exigeant l'amour de sa créature!

2e Point. — Pour mieux assurer l'accomplissement de ce précepte, Dieu lui a donné pour sanction, d'une part, les promesses les plus flatteuses, de l'autre, les menaces les plus terribles : *Je suis plein de miséricorde*, dit-il,

1. I Cor., III, 13.

pour ceux qui m'aiment[1]. Hélas! nous avons tant besoin de miséricorde! Eh bien! celui qui doit être un jour votre juge promet la miséricorde à ceux qui l'auront aimé. — Aimez-le donc, l'amour efface les iniquités [2]. Madeleine avait beaucoup péché, elle a beaucoup aimé, et tout lui a été pardonné. Saint Paul vous déclare, de la part de son Maître, que tout est bonheur pour celui qui aime Dieu [3], et le Prophète le compare à un jeune arbrisseau planté le long des eaux vives : son feuillage ne se flétrit jamais, et ses rameaux se chargent des fruits les plus délicieux [4]. Mais voici une parole qui dit plus que cela au cœur qui sait la comprendre : *J'aime ceux qui m'aiment* [5]. C'est Dieu qui prononce cette parole, et c'est à vous qu'elle s'adresse si vous le voulez. Rien de plus précieux qu'un ami. — Son cœur répond au nôtre, ses mains essuient nos larmes, son affection fait le charme de la vie. — Eh bien! si vous aimez Dieu, Dieu sera votre ami. — Quel honneur et quel bonheur pour vous! Quel honneur! vous aurez pour ami, pour protecteur, non un grand du monde, non un roi de la terre, mais le Dieu qui est la grandeur même, le Roi par qui règnent les rois! Quel bonheur! dans vos peines, dans les épreuves de la vie, à la mort surtout, vous aurez un ami qui vous entendra, qui vous consolera, qui vous sera toujours fidèle. Que vous seriez ennemi de vous-même si ces promesses vous trouvaient insensible!

Pour vous engager à l'aimer, Dieu joint les menaces aux promesses : *Je suis près de mourir*, disait Moïse au peuple juif, *gardez-vous de violer l'alliance que le Seigneur a faite avec Israël, pour transporter vos hommages à des dieux étrangers, car votre Dieu est un Dieu jaloux, il vous exterminerait dans sa fureur* [6]. Jésus-Christ nous déclare que *si nous ne sommes unis à lui par la charité,*

Exod., XX, 6. — 2. Prov., X, 12. — 3. Rom., VIII, 28. — 4. Ps. I. — 5. Prov., VIII, 17. — 6. Deut., IV, 22; VI, 15.

nous aurons le sort de la branche stérile que l'on coupe et qui est jetée au feu [1]. Saint Paul résume toutes les menaces dirigées contre les violateurs de ce précepte, en deux mots qui glacent d'épouvante : *Que celui qui n'aime pas Jésus-Christ soit anathème* [2].

Si Dieu, dit saint François de Sales, avait défendu à l'homme de l'aimer, quels regrets feraient entendre les âmes généreuses! Que ne feraient-elles pas pour en obtenir la permission? Les damnés s'estimeraient bienheureux s'ils pouvaient quelquefois aimer Dieu, et les bienheureux s'estimeraient damnés, s'ils croyaient pouvoir être privés de cet amour sacré. O amour céleste, que vous êtes aimable à nos âmes, et que soit bénie à jamais la bonté qui nous commande avec tant de soins qu'on l'aime, quoique son amour soit si désirable et si nécessaire à notre bonheur que, sans lui, nous ne pouvons être que malheureux!

O mon Dieu, si un grand de la terre m'offrait son amitié, je regarderais cette condescendance comme le plus grand honneur; et vous, ô Roi suprême, vous me demandez mon cœur, vous sollicitez mon amour, tantôt par les plus tendres invitations, tantôt par les ordres les plus formels, et jusqu'ici je vous l'ai refusé, je vous ai préféré les plus vils objets. Mais aujourd'hui, je le comprends, vous aimer est pour moi l'obligation la plus indispensable, comme le plus doux et le plus aimable des devoirs. Désormais, ma principale étude sera de vous plaire; je vous aimerai avec toute l'ardeur dont je suis capable, heureux si je puis ainsi mériter votre amour et assurer mon salut. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ne passerai pas un seul jour sans réciter, au moins une fois, l'acte de charité.

1. Matth., III, 10. — 2. I Corinth., XVI, 22.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'OBLIGATION D'AIMER DIEU.

Nous devons aimer Dieu parce qu'il mérite d'être aimé. Les droits de Dieu à notre amour sont : la beauté, les bienfaits et l'amour.

1er Point. — La beauté est le premier titre que Dieu possède à notre amour. En pensant à la beauté de Dieu, ne vous figurez rien de terrestre. La beauté en Dieu, dit saint Chrysostome, est un charme ineffable, un attrait ravissant; elle est au-dessus de toute comparaison, et telle, qu'il n'est pas d'imagination capable de s'en former une idée. C'est une gloire qui échappe à tous les sens, c'est une magnificence qu'il est impossible de décrire. Quand vous pourriez réunir sous un seul regard de votre intelligence tout ce qui charme les yeux et tout ce qui séduit le cœur ici-bas : la force, la majesté, le génie, la bonté; tout ce qu'il y a de merveilles, de richesses, de grâces éparses çà et là dans la nature, tout cela ne serait rien en comparaison de l'incompréhensible perfection de Dieu. Dieu est le bien pur et sans mélange, le bien général et universel, le bien infini et éternel, enfin il est Dieu, et ce seul mot dit tout.

Les Séraphins, rangés autour de son trône, ne peuvent soutenir l'éclat de son éternelle beauté, et, pour ne pas en être éblouis, ils sont forcés de se voiler la face de leurs ailes. La contemplation de cette beauté infinie fera éternellement le bonheur des élus dans le ciel. Sur la terre même, si quelque chose nous plaît et attire notre cœur, c'est que nous croyons y trouver quelque reflet de cette beauté parfaite dont le type est en Dieu. Mais ce reflet comparé à la

beauté elle-même n'est qu'une goutte d'eau comparé à l'Océan. — J'admirais, dit saint Augustin, la lumière du soleil, la fécondité de la terre, la vaste étendue des mers, la majesté des rois, la science des philosophes; mais rien de tout cela n'est comparable à mon Dieu. Il a infiniment plus que tout cela pour ravir mon cœur ; car, enfin, si des êtres qui renferment seulement quelques traits de beauté excitent en moi de si vives sympathies, que celui-là doit être aimable et digne d'être aimé, qui contient la beauté dans sa source et dans sa perfection!

2e Point. — Les bienfaits sont le second titre que Dieu possède à votre amour. Il y a peu d'années, vous n'étiez pas encore, et Dieu, par un pur effet de sa bonté, vous a tiré du néant. — C'est lui qui vous a si glorieusement distingués entre toutes les créatures, en vous donnant une âme raisonnable, capable de le connaître et de l'aimer ; — c'est de lui que vous tenez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes.

Après vous avoir donné la vie par son amour, Dieu vous la conserve par sa Providence : comment ne pas bénir l'ineffable tendresse avec laquelle il pourvoit à tous vos besoins? C'est pour vous que naissent les fleurs du printemps, c'est pour vous qu'elles exhalent leur délicieux parfum ; pour vous, les chaleurs de l'été jaunissent les moissons; pour vous encore, l'automne mûrit les fruits. — La nature entière semble n'avoir été créée que pour vous : la terre vous prodigue ses trésors, — les animaux vous prêtent leurs forces ou leur agilité, — chaque saison paye son tribut à vos besoins ou à vos plaisirs.

Mais laissez-là les bienfaits de Dieu dans l'ordre de la nature, ils ne sont rien en comparaison de ceux que vous avez reçus dans l'ordre de la grâce. Vous êtes chrétien, étudiez l'origine du nom que vous portez, remontez à la source de la vie spirituelle qui coule en vous. Où a-t-elle été ou-

verte? sur le Calvaire; vous savez à quel prix! C'est dans le baptême qu'elle vous a été communiquée pour la première fois; là, un Dieu vous a adopté pour son enfant; vous êtes devenu son héritier et le cohéritier de Jésus-Christ. — Et depuis cette époque, que de grâces nouvelles sont venues s'ajouter à cette première grâce! Rentrez, un instant, au dedans de vous-même, essayez de vous animer à l'amour et à la reconnaissance pour Dieu, en vous rappelant les différents bienfaits que vous avez reçus de lui depuis que vous êtes au monde; mais n'oubliez ni sa tendresse dans l'Eucharistie, ni sa miséricorde dans le sacrement de pénitence.

3e Point. — Le troisième titre que Dieu possède à votre amour, c'est l'amour qu'il a pour vous. *Aimez Dieu*, vous dit saint Jean, *parce qu'il vous a aimé le premier*[1]. Il est dans la nature du cœur humain de ne pouvoir rester insensible à l'affection qu'on lui témoigne; nous aimer est un titre pour être aimé de nous. Cela est si vrai, que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer quiconque nous témoigne de l'affection. S'il en est ainsi, où trouverez-vous, dans votre cœur, assez d'amour pour reconnaître celui que Dieu a eu pour vous? Il vous a prévenu d'affection de toute éternité[2]; vous n'étiez rien pour lui, rien pour l'univers, rien pour vous-même, il vous a choisi avant que vous fussiez.— Considérez, dit saint François de Sales, l'amour éternel que Dieu a eu pour vous, car bien avant que Jésus souffrît pour vous sur la croix en tant qu'homme, la divine Majesté vous destinait la vie et vous aimait extrêmement. Mais quand a-t-il commencé à vous aimer? quand il commença à être Dieu! Et quand a-t-il commencé à être Dieu? jamais. — Il l'a toujours été, sans commencement et sans fin, et ainsi il vous a toujours aimé, et ainsi, c'est de toute éternité que

1. Joan., IV, 19. — 2. Jerem., XXXI, 3.

son amour vous a préparé les grâces et les faveurs qu'il vous a faites.

Comme s'il eût craint de n'avoir pas fait assez pour mériter votre amour, en vous créant et en répandant sur vous ses bienfaits, Dieu a donné son Fils unique pour être le prix de votre salut et la rançon du péché. L'amour divin s'est donc revêtu de notre chair mortelle pour être votre victime. « Que ne mérite pas de sa créature un Dieu qui se fait victime pour elle? Pour vous attendrir que faut-il de plus? L'éclat de sa majesté éblouit-il vos yeux mortels? Voulez-vous qu'il s'en dépouille? L'amour a tout voilé, il est devenu un autre vous-même. — Est-ce trop peu de se faire homme? Eh bien! il mourra! — Mourir, est-ce trop peu encore? il mourra dans les supplices! couronné d'épines, chancelant sous le poids de la croix, le corps sillonné de blessures, les pieds et les mains percés, il vous demande votre cœur. — Vous résistez encore, il fera davantage : il renouvellera, tous les jours et mille fois le jour, son premier sacrifice; il se donnera tout entier à vous, vous nourrissant de sa chair sacrée, vous abreuvant de son sang divin; son amour trouvera le secret de perpétuer sa présence auprès de vous[1]. » — Voilà comment Jésus-Christ vous aime; voyez s'il mérite que vous l'aimiez.

O mon Dieu, ô mon Sauveur et mon maître, comment pourrais-je ne pas vous aimer? Vous m'avez aimé jusqu'à mourir et à mourir sur une croix pour moi! Vous me comblez tous les jours de nouveaux bienfaits! Vous êtes la beauté, l'amabilité même! Ah! Seigneur, je n'ai qu'un regret, c'est de commencer trop tard à vous aimer. Au moins, je suis résolu à vous dédommager de mon indifférence par la ferveur de mon amour, et à racheter ma tiédeur et mon indolence par ma générosité à votre service. Ainsi soit-il.

1. Mgr de Boulogne.

RÉSOLUTION

Je réciterai tous les jours, au moins une fois, l'acte de charité.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR L'AMOUR DE DIEU.

L'amour de Dieu fait ici-bas notre bonheur et notre grandeur.

1er Point. — L'amour de Dieu fait notre bonheur ici-bas. Notre cœur est fait pour aimer, c'est là son besoin le plus précoce, le plus impérieux, le plus constant. Semblable à l'aiguille aimantée qui tourne et s'agite sans cesse, jusqu'à ce quelle soit fixée au nord, notre cœur cherche, s'agite et se tourmente tant qu'il n'est pas fixé dans son amour. De sa décision dépend notre bonheur : s'il se donne à la créature, malheur à nous! le vide que nous voulions combler va s'agrandir, et nous ne trouverons que trouble et douleur au lieu de la félicité que nous cherchions. Quelle est à plaindre, s'écrie saint Augustin, l'âme infortunée qui ne cherche point le Seigneur et ne se sent point d'amour pour lui! elle demeure aride, et le bonheur lui est toujours inconnu. Au contraire, si notre cœur se donne à Dieu, il trouve la paix, le repos, le bonheur. L'onction de l'amour divin adoucit les disgrâces, modère les douleurs, tempère les regrets, soulage tontes les peines, et fait goûter, au milieu même des plus vives tribulations, je ne sais quelle joie délicieuse, presque aussi inconcevable que le Dieu qui en est le principe. Un pieux solitaire disait

à Dieu avec une simplicité naïve : Seigneur, vous m'avez trompé. Je n'envisageais à votre suite que des croix pénibles à porter, je ne voyais que des jours de pénitence et de deuil, et je n'éprouve que la joie la plus vive, et la plus douce consolation; Seigneur, vous m'avez trompé. Saint Paul surabondait de joie, au milieu de ses tribulations[1]. - Saint François Xavier, mourant sur les sables brûlants des Indes et abandonné du monde entier, était tellement inondé des consolations de l'amour de Dieu, qu'il s'écriait : Assez, Seigneur, c'est assez, mon cœur ne peut pas suffire à mon bonheur.

Il n'y a rien de dur ici-bas pour l'ami de Dieu. *Amanti nihil durum.* « Non, il n'est point d'adversité qui blesse, ou d'affliction qui abatte, avec la foi de la bonté divine et l'espérance de l'immortalité. La mort même n'a plus d'aiguillon : elle n'est plus que la fin des travaux, le terme de l'exil; elle est la vie. Détachez vos cœurs des choses mortelles, aimez Dieu, disait saint Jérôme moribond à ses amis consternés, et la mort, comme à moi, vous semblera douce. O l'heureuse prérogative de l'amour qui nous délivre de la plus cruelle de nos terreurs, et sait nous ouvrir une source de consolations dans toutes les épreuves de la vie[2] ! » Tandis que l'âge et les moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, dit le Père Lacordaire, l'amour de Dieu s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. Il remplace en nous ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour. Il habite dans nos ruines pour les soutenir, dans nos abandons pour les consoler, et, lorsqu'enfin nous touchons aux sommets blanchis de la vie, dans la région des glaces qui ne se fondent plus, il est notre dernière chaleur et notre dernière aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir, mais ils peuvent encore pleurer, et ces

1. II Corinth., VII, 4. — 2. L'abbé Longin.

larmes sont pour le Dieu qui en versa lui-même sur nous.

2e Point. — L'amour de Dieu fait notre grandeur. La charité, dit saint Bernard, est la mesure de la grandeur et de la perfection ; de telle sorte que celui qui en a beaucoup est grand, celui qui en a peu est petit, celui qui n'en a pas n'est rien. Ce qui fait dire au pieux auteur de l'Imitation ces paroles qui semblent n'être que le résumé de celles qui précèdent : vous êtes grand à proportion de votre amour pour Dieu. Saint Augustin avait dit : Rien de plus grand que l'âme où règne la charité, si ce n'est le Seigneur lui-même, de qui vient la charité. En effet, l'homme est tout par le cœur, c'est le cœur qui donne leur qualité à nos pensées, à nos désirs, à nos paroles, à nos actions, à toute notre vie. Le mondain n'a rien d'élevé, de grand, de vraiment noble, parce que le monde qu'il aime, en concentrant ses affections dans les limites de cette vie, ne lui inspire que des goûts terrestres, des pensées mesquines, des idées étroites. L'amour divin, en étendant l'horizon devant le cœur du chrétien, en dilate les aspirations, en élève les sentiments. « Jésus est l'aigle puissant dont parle Moïse dans son magnifique cantique. Il plane sans cesse sur les âmes pour provoquer leur essor vers les cieux ; il déploie ses fortes ailes pour nous emporter avec lui aux célestes collines[1]. » L'or jeté dans le creuset y perd tout alliage, de même notre cœur, uni au cœur de Dieu, s'épure de toute la pureté de son objet. Plongé dans cette fournaise, il y perd ses souillures, s'y dégage des affections déréglées et y prend des inclinations toutes divines. Ainsi purifié et embrasé par l'amour, l'homme vit ici-bas de la vie des anges ; que dis-je? porté sur les ailes de la charité, il monte plus haut ; il s'unit à Dieu, et lui devient en quelque sorte sem-

1. Deut., XXXII, 11.

blable. Cette pensée est de saint Augustin, quand il dit : En aimant Dieu, nous devenons des dieux[1].

N'est-il pas vrai que l'amour s'identifie avec l'objet aimé, et fait disparaître toutes les distances? L'ami d'un roi cesse d'être son serviteur, il devient son confident, le dépositaire de ses pensées les plus secrètes, un autre lui-même. En aimant Jésus, nous sommes donc plus que ses serviteurs, plus que ses disciples, nous devenons ses amis. — C'est, du reste, le titre aimable qu'il nous donne dans la personne de ses apôtres quand il leur dit : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous appellerai mes amis[2]. » Ainsi, par l'amour, un Dieu s'est fait homme, et par l'amour, l'homme s'élève jusqu'à Dieu. — Il n'y a rien de plus admirable dans le mystère de l'amour divin que les miséricordieuses avances que Dieu fait à notre cœur. Ce n'est plus un maître qui commande à son esclave, ce n'est pas même un père qui parle avec autorité à son enfant, c'est un ami qui traite d'égal à égal avec son ami : Mon bien-aimé, *donne-moi ton cœur*[3]. — Quelle demande de la part d'un Dieu, et comme elle nous honore! Que vous, pauvre et faible créature, vous présentiez à Dieu une requête, cela se conçoit; mais que Dieu, le maître de toutes choses, vous adresse une demande, et que l'objet de cette demande soit votre cœur, voilà une condescendance qui doit vous pénétrer d'admiration et de reconnaissance.

» Mon Dieu, vous me demandez mon cœur, qui mieux que vous mérite de le posséder? qu'il soit donc à vous, qu'il y soit pour toujours! O amour, pure et divine flamme! viens remplir le vide immense de mon âme! O amour, élève-moi au-dessus de ma faiblesse, prête-moi tes ailes de feu! Embrase, absorbe tous mes sentiments, dilates-en,

1. Amando Deum efficimur dii. — 2. Joan., XV, 15. — 3. Prov., XXIII, 26

s'il est possible, la sphère trop étroite! Vains objets de la terre, fuyez devant moi, périssent les créatures, périsse l'univers, pourvu que Dieu me reste et que je l'aime! Que n'ai-je un cœur immense! que n'ai-je le cœur des Séraphins! Grand Dieu, que n'ai-je votre cœur pour vous aimer comme vous le méritez! Du moins augmentez l'activité du mien, placez-le dans le vôtre, qu'ils s'unissent ensemble, qu'ils se mêlent, qu'ils se confondent dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il[1].»

RÉSOLUTION

Je ne passerai jamais un jour sans réciter, au moins une fois, l'acte de charité.

QUATRIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR L'AMOUR DE DIEU.

Ses caractères.

L'amour de Dieu, pour être vrai, doit être surnaturel, souverain et agissant.

1er POINT. L'amour de Dieu doit être surnaturel. — Il doit être surnaturel, 1° dans son principe : L'amour de Dieu ne vient pas des sens, et c'est en cela qu'il diffère essentiellement des affections humaines. Par là même que les objets créés sont sensibles, l'amour qu'ils inspirent arrive au cœur par les sens, et, en passant par ces canaux, se matérialise en quelque sorte, et révèle sa présence par une émotion plus ou moins profonde. Ainsi, l'ami près de son

1. Mgr de Boulogne.

ami, l'enfant près de sa mère, éprouvent nécessairement un sentiment affectueux, dont l'absence accuserait un manque d'amour. Mais Dieu échappe aux sens, il arrive à l'âme par une autre voie. — Dès lors son amour peut très-bien embraser l'âme sans exciter ces sentiments affectueux qui se retrouvent dans toutes les amitiés humaines; celles-ci sont dans la sensibilité; l'amour de Dieu est dans la volonté. C'est l'Esprit saint qui le répand dans l'âme : il grandit et se développe par la méditation, il s'alimente par l'espérance, il se conserve par la pratique de la prière et des bonnes œuvres.

On a vu, et on trouve encore de ces âmes ferventes qui, au nom de Jésus, au souvenir de son amour, à l'aspect d'une croix, à l'approche de l'autel, sentent leurs yeux se baigner de larmes, leur cœur se fondre d'amour. Saint Pierre d'Alcantara était tellement pénétré de l'amour divin quand il priait, qu'il était forcé de quitter sa cellule pour respirer un air plus large, et tempérer les saintes ardeurs dont il était embrasé. Mais cette sensibilité n'est point essentielle à l'amour divin; elle peut être une consolation, quelquefois une récompense, mais elle n'est jamais un mérite. Quiconque est disposé à tout sacrifier à Dieu, l'aime comme il faut l'aimer. Pensée consolante! Il ne dépend pas toujours de nous de sentir que nous aimons Dieu, mais il dépend toujours de nous de vouloir l'aimer, et de vouloir tout souffrir plutôt que de l'offenser; et cela suffit.

2° L'amour de Dieu doit être surnaturel dans ses motifs. En vous donnant à Dieu, bannissez tout motif d'intérêt humain; Jésus n'a point promis à ceux qui le suivraient l'abondance des biens temporels, ni la gloire qui vient du monde; il leur prédit au contraire qu'ils auront à supporter des privations et des persécutions de tout genre. Ne vous donnez donc pas à la piété pour vous attirer la considération des hommes, pour mériter leur estime, pour gagner

leurs bonnes grâces, ce serait aimer les hommes et non le Seigneur. Le vrai motif qui doit vous engager à vous donner à Dieu, c'est Dieu lui-même, dit un Père. Aimez Dieu parce qu'il est la bonté et l'amabilité mêmes; aimez-le parce qu'il vous comble de ses grâces et de ses bienfaits; aimez-le parce parce qu'il vous aime; — aimez-le enfin parce que de son amour dépend votre bonheur ici-bas et votre bonheur dans l'éternité, de telle sorte cependant que, n'y eût-il point de paradis pour ceux qui l'aiment, point d'enfer pour ceux qui ne l'aiment pas, vous puissiez lui dire encore : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et je préfère la mort au malheur de vous déplaire; sont-ce là vos sentiments?

2e Point. L'amour de Dieu doit être souverain. — Qui dit amour souverain, ne dit pas amour exclusif. Encore que Dieu soit seul vraiment aimable, il ne vous défend pas d'aimer ceux auxquels vous attachent les liens de la parenté, de l'amitié, de la reconnaissance. — Ce qu'il exige de vous, c'est un amour qui domine tous les autres amours, un amour auquel toutes vos autres affections soient subordonnées. — Un amour, dit saint Thomas, qui, le mettant au-dessus de tout, lui donne, dans l'ordre de vos affections, le même rang qu'il occupe dans l'ordre des êtres; par conséquent, la première place dans votre cœur, et une préférence absolue sur tous les objets créés. De telle sorte *que si vous aimez votre père ou votre mère plus que Dieu* [1], non pas d'un amour plus tendre, plus affectueux, mais d'un amour qui vous fasse préférer leur volonté à la sienne, leur amitié à sa grâce, *vous n'êtes pas digne de lui* [2]. Ce degré d'amour, dit saint Chrysostome, quelque élevé, quelque héroïque qu'il vous paraisse, est néanmoins tellement fondé sur les droits de Dieu, qu'il ne dépend pas de lui de ne pas l'exiger

1. Matth., x, 37. — 2. Ibid.

de vous, comme le seul tribut de votre cœur proportionné à la souveraineté de son être. — De même qu'un roi veut être servi en roi, Dieu veut être aimé en Dieu; — ne pas l'aimer en Dieu, ou aimer quelque chose, non pas plus que lui, mais seulement autant que lui, c'est lui faire outrage! c'est, par un attentat sacrilége, lui associer la créature, et la faire asseoir avec lui sur son trône.

Aimer Dieu d'un amour souverain, c'est l'aimer plus que toute chose au monde; c'est lui rester fidèle au prix de tous les sacrifices : sacrifice de la fortune, de la réputation, de la vie même. Voilà comment l'ont aimé tous les saints. — Voulez-vous un modèle? écoutez saint Paul, et puissiez-vous comprendre ce que c'est qu'aimer Dieu! Ce grand homme passe en revue les différents objets qui, dans le cœur humain, sont les plus puissants rivaux du divin amour, et il leur jette ce généreux défi : Qui pourra me séparer jamais de la charité que je dois à mon Dieu [1]? *Sera-ce la faveur du monde et l'amour des plaisirs? l'horreur de la mort ou l'attache à la vie? la crainte du déshonneur ou le désir de la gloire? Non! rien de tout cela ne pourra jamais me séparer de la charité que je dois à mon Dieu.* Ici, interrogez votre cœur et qu'il vous réponde. S'il vous fallait mourir plutôt que de renoncer à votre foi, préféreriez-vous le martyre à l'apostasie? — Si, pour rester pur et vertueux, il fallait rester pauvre, préféreriez-vous porter les haillons de la misère, plutôt que d'acheter les jouissances de la vanité au prix de votre innocence? — S'il fallait, pour conserver les bonnes grâces d'un ami, d'un parent, d'un protecteur, renoncer aux saintes pratiques de la religion, résisteriez-vous aux menaces, aux reproches, aux séductions, afin de rester fidèle à vos devoirs? — Si, pour plaire à Dieu, il fallait renoncer à des lectures dangereuses, mais si attrayantes;

1. Rom., VIII, 35.

à des liaisons suspectes, mais si chères, le feriez-vous? — Enfin, si, pour être chrétien, il vous fallait passer pour un esprit faible et un génie étroit, consentiriez-vous à subir les sarcasmes et le mépris du monde, plutôt que de désavouer votre titre de chrétien? — Que votre cœur vous réponde, sa réponse vous donnera la mesure vraie de votre amour pour Dieu.

Ô mon Dieu, que je vous ai peu aimé jusqu'ici, je devais tout vous sacrifier : mon honneur, ma santé, mes biens, ma vie; et je vous ai sacrifié à tout : à mes passions, à mes intérêts, à mes plaisirs, à la crainte du monde et à son amitié! Seigneur, j'ai été bien coupable, mais, aujourd'hui, je me donne à vous, et je veux toujours être à vous. Reprenez donc votre empire sur mon cœur, régnez-y en souverain, puisque vous en êtes le seul maître légitime. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je réciterai tous les jours, au moins une fois, l'acte de charité.

CINQUIÈME JOUR

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LES CARACTÈRES DE L'AMOUR DE DIEU.

Il doit être agissant. Pour que l'amour de Dieu soit agissant, il doit se manifester par certains effets qui sont autant de besoins d'un cœur qui aime véritablement.

1er Point. — Le premier besoin qu'éprouve le cœur qui aime, c'est de jouir de la présence de l'objet aimé; ce sen-

timent se retrouve dans tous les genres d'affection : — l'enfant séparé de sa mère est dévoré d'ennui ; — un ami recherche son ami et est heureux de sa présence ; — l'exilé, loin de sa patrie, en conserve toujours le souvenir ; il ne peut oublier le toit qui l'a vu naître, les lieux témoins des jeux de son enfance. Jésus est votre ami, et de tous les amis le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux. Aimez-vous sa société ? vous êtes devant lui dans la prière, vous êtes avec lui dans la communion, vous êtes près de lui dans les visites au saint Sacrement. Pouvez-vous dire avec David : *O le Dieu de mon cœur, un seul jour passé près de vos autels vaut mieux que dix mille sous la tente des pécheurs* [1] ? La terre est un exil, le ciel est votre patrie : là Dieu habite, et il est votre Père. Gémissez-vous d'en être éloigné ?... Les saints l'ont fait. *Malheureux que je suis*, s'écriait David, *pourquoi mon exil s'est-il prolongé* [2] *?* Saint Paul désirait mourir, afin d'être réuni à son Dieu. Quels sont vos sentiments ? Aimez-vous Jésus-Christ, vous pour qui les visites au saint Sacrement sont inconnues, la communion insipide ? Aimez-vous Dieu, vous qui passez des jours entiers sans penser à lui ? Aimez-vous le ciel, vous qui aimez tant la terre et ses vains amusements ? Quoi ! demande saint Augustin indigné, aimer Dieu, ce sera n'avoir pour lui d'autres mouvements dans le cœur que ceux qu'on éprouve pour les choses indifférentes ? On pourra se flatter de vous aimer, ô mon Dieu ! quand on n'aura ni désir de vous posséder ni regrets de ne vous posséder pas ? Ah ! bien loin qu'en cet état on puisse dire : J'aime Dieu, on n'a pas même commencé à l'aimer.

2e Point. — Le second besoin d'un cœur qui aime est de plaire à l'objet aimé. Voyez deux amis : quelles prévenances, quels soins empressés ! comme ils étudient les dé-

1. Ps. LXXXIII, 41. — 2. Id., CX, 5.

sirs, les goûts l'un de l'autre pour s'y conformer! Vous trouverez dans votre cœur les mêmes dispositions à l'égard de Dieu, si vous avez un véritable amour pour lui. *Celui qui m'aime*, dit-il, *gardera mes commandements* [1]. Celui qui ne m'aime point ne se met pas en peine de les garder. Or, le commandement que Dieu vous fait est que vous remplissiez les obligations de votre état; que vous les remplissiez sans orgueil, sans négligence, selon Dieu et votre conscience. Le faites-vous?... La volonté de Dieu est que vous obéissiez à ceux qu'il a placés au-dessus de vous; que vous commandiez sans hauteur ni dureté à ceux qui vous servent; que vous soyez charitable envers tout le monde. Si l'on vous loue, il veut que vous vous humiliiez; si l'on vous insulte, il veut que vous pardonniez. Dans vos repas, il vous ordonne la sobriété; dans vos conversations, la prudence et la retenue; dans vos plaisirs, l'innocence et la modération; dans vos peines, la résignation et la confiance. Telle est sa volonté, tels sont ses commandements. Celui qui l'aime les gardera; mais si vous dites l'aimer, quoique vous ne les gardiez pas, l'apôtre saint Jean vous déclare *que vous mentez*, et que la vérité n'est point en vous [2].

3e Point. — On craint de déplaire à ceux qu'on aime. Voyez un ami, quelles précautions ne prend-il pas pour ne point contrister le cœur de son ami! quel chagrin quand il l'a blessé! quel empressement pour réparer ses torts et reconquérir l'affection qu'il a perdue! Vous-même, quand il vous arrive de contrister une personne aimée, quel chagrin n'en ressentez-vous pas! que ne faites-vous pas pour regagner ses bonnes grâces! Agissez-vous ainsi envers Dieu? Hélas! vous savez que le péché l'outrage, et vous péchez sans cesse; vous péchez sans scrupule, vous persévérez dans des habitudes qui vous constituent en inimitié avec lui.

1. Joan., XIV, 15. — 2. Id., II, 4.

O honte, ô aveuglement! l'homme brigue l'amitié de l'homme, il tient à son estime, et le chrétien est insensible à la haine de son Dieu, il la brave, il la méprise! Oui, le mépris seul peut expliquer le prodige de votre conduite. Ce qu'il y a de prodigieux, en effet, ce n'est pas que vous ayez péché, que vous péchiez encore : hélas! nul homme n'est impeccable; mais le péché vous a rendu l'ennemi de Dieu, vous le savez; et, sans souci de la mort, qui peut d'un instant à l'autre vous jeter dans les bras de sa justice, vous demeurez des semaines, des mois, des années entières dans son inimitié; et, après cela, vous avez le front de dire, et de dire à Dieu lui-même que vous l'aimez de tout votre cœur! Que feriez-vous donc si vous le haïssiez?

4e Point. — Prendre en mains les intérêts de ceux qu'on aime est, pour un bon cœur, un besoin et un devoir. Tout devient commun entre deux amis : les joies, les peines, les intérêts, les offenses. Cela est si vrai, que nos propres intérêts nous sont moins chers que les intérêts d'un ami; nous sommes plus délicats sur son honneur que sur le nôtre; quelle indignation quand nous le voyons outragé! quelle douleur si nous ne pouvons le justifier! Étudiez votre amour pour Dieu d'après ces principes : il ne s'agit pas de savoir si vous aimez ce qu'il y a de grand, de poétique dans la religion. Il fait bon sur le Thabor, et l'on s'y dresserait volontiers une tente; mais c'est sur le Calvaire, au milieu des ignominies, que l'ami de Jésus se reconnaît : *Frater in angustiis comprobatur*[1]. Saint Pierre a échoué contre cet écueil; saint Jean, au contraire, a suivi son Maître jusqu'à la croix; il est l'image de l'ami fidèle : est-il la vôtre? Dans mille circonstances, vous avez entendu blasphémer la religion, calomnier ses ministres, tourner en dérision les amis et les serviteurs de Dieu : quelle a été

1. Prov., XVII, 17.

votre conduite? avez-vous pris la défense de celui que vous dites aimer! avez-vous pleuré les insultes qui lui étaient faites? Vous avez peut-être gardé un lâche silence, peut-être vous êtes-vous associé aux blasphémateurs. Est-ce donc ainsi qu'on aime?...

O Jésus! seul ami digne de ce nom, parce que seul vous avez la constance et de dévouement de l'amour, que je vous ai peu aimé jusqu'ici! Je veux vous aimer désormais, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon soutien, mon tout et mon seul aimable; je vous aimerai le plus que je pourrai, bien moins que vous ne méritez, mais ce sera au moins de tout mon pouvoir. Vos yeux, Seigneur, voient ma faiblesse, et vous inscrirez sur le livre de vie ceux qui, en faisant ce qu'ils peuvent, ne font cependant pas tout ce qu'il faudrait faire. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de ne jamais passer un seul jour sans réciter, au moins une fois, l'acte de charité.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur l'amour de Jésus-Christ pour nous [1].

L'amour de Jésus-Christ pour nous paraît surtout dans son incarnation et dans sa Passion : ainsi, la crèche et la croix, voilà les deux livres qu'il vous faut surtout étudier pour connaître combien Jésus-Christ vous a aimé.

1er POINT. — La crèche. Dès l'instant de sa sainte conception, Jésus nous aima d'un merveilleux amour de com-

1. Tirées de saint François de Sales.

plaisance, car ses délices furent d'être avec les enfants des hommes, et d'attirer l'homme à lui, se rendant homme lui-même, afin de ravir, en quelque sorte, le cœur de l'homme par des attraits humains. Il nous aima d'un amour de bienveillance, donnant sa propre divinité à l'homme, de sorte que l'homme fût Dieu : il s'identifia à nous par une union incompréhensible, en laquelle il adhéra et se serra à notre nature si fortement, que jamais rien ne fut si étroitement joint et pressé à l'humanité que ne l'est la très-sainte divinité en la personne du Fils de Dieu. Il nous aima d'un amour de magnificence, fondant, pour ainsi dire, sa grandeur, afin de la réduire à notre petitesse, s'anéantissant lui-même, dit saint Paul, pour venir à notre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de son amour, nous élever à sa dignité et nous donner le divin titre d'enfants de Dieu. Lui, qui habitait en soi-même, voulut désormais habiter en nous; lui, qui était vivant dans les siècles des siècles, dans le sein de son Père éternel, voulut être fait mortel dans le sein de sa mère temporelle; lui qui éternellement n'avait jamais été que Dieu, se fit homme pour l'éternité. Ah! qu'il faisait beau de le regarder devenu petit enfant pour nous! Certes, nous devons avoir cent mille fois plus de contentement de voir ce petit enfant en la crèche que tous les potentats du monde siégeant sur leurs trônes. Je ne trouve pas de mystère qui mêle si suavement la tendresse avec l'austérité, l'amour avec la rigueur, la douceur avec la sévérité. Cette aimable condition de petit enfant nous provoque à l'aimer avec une entière confiance; sa pauvreté et son silence au berceau nous prêchent la parfaite abnégation des biens et des pompes du monde, beaucoup mieux que toute l'éloquence humaine. Faites donc de Jésus enfant l'objet de votre principale étude, aimez à prononcer souvent le nom de Jésus; ce nom sacré de Sauveur répandra en toutes les puissances de votre âme un baume

délicieux. Que vous seriez heureux si vous n'aviez en l'entendement que Jésus, en la volonté que Jésus, en l'imagination que Jésus! essayez-en et prononcez souvent ce nom mille fois adorable. Plaise à ce divin Enfant de tremper votre cœur dans son sang et de le parfumer de son saint nom, afin que les bons désirs que vous avez conçus en soient tout empourprés et tout odorants! Baisez mille et mille fois les pieds de ce Sauveur, et dites-lui : Mon cœur vous appelle, ô mon Dieu! mon regard vous désire, je soupire après votre visage; c'est-à-dire, tenez unis à Jésus-Christ vos yeux pour le considérer, votre bouche pour le louer, et que tout votre être n'aspire qu'à lui être agréable.

2e Point. — Combien Jésus nous a aimés dans sa Passion. Avec la crèche, le second livre que vous devez étudier, afin de connaître toute l'étendue de l'amour de Jésus-Christ pour vous, c'est la croix. Venez donc en ce moment au pied de la croix, rappelez-vous les différentes et douloureuses circonstances de la Passion, et considérez l'amour avec lequel Jésus-Christ, notre béni Sauveur, a souffert de si cruelles douleurs au jardin des Oliviers et sur le Calvaire. Cet amour vous regardait, et, par toutes ces peines et ces souffrances, il obtenait de Dieu le Père tout ce qui est nécessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer l'œuvre de votre sanctification. Pensez-y bien, âme fidèle, il est certain que, de l'arbre de la croix, le cœur de notre Sauveur voyait le vôtre et qu'il l'aimait, et que par cet amour il vous obtenait tous les biens que vous avez eus et que vous aurez jamais. Oui, âme chrétienne, nous pouvons tous dire comme Jérémie : *O Seigneur! avant que je ne fusse, vous me regardiez et vous m'appeliez déjà par mon nom*[1]. Ainsi, c'est donc bien lui qui, dans son amour

1. Jerem., I, 5.

et sa miséricorde, nous a préparé tous les moyens généraux et particuliers que nous avons de nous sauver. Comme une mère prépare un berceau, des langes et des bandelettes pour l'enfant qu'elle espère avoir, encore qu'il ne soit pas au monde, ainsi Notre-Seigneur, nous ayant conçu en sa bonté, et prétendant nous enfanter au salut et nous avoir pour enfants, prépara sur l'arbre de la croix tout ce qu'il nous fallait : notre berceau spirituel, nos langes et nos bandelettes, et tout ce qui convenait pour notre bonheur, je veux dire tous les moyens, tous les attraits, toutes les grâces avec lesquelles il conduit notre âme et l'attire à la perfection. Ah ! mon Dieu, que nous devrions graver ceci profondément en notre mémoire : Est-il possible que mon Sauveur ait pu m'aimer, et m'aimer si tendrement qu'il ait bien voulu penser à moi en particulier, et dans toutes ces petites circonstances par lesquelles il m'a attiré à lui ! Quoi de plus doux que cette pensée ! Le cœur aimable de mon Dieu pensait à mon âme, l'aimait et lui procurait mille moyens de salut, comme s'il n'eût pas eu d'autres âmes auxquelles il dût penser dans le monde. Ainsi que le soleil, éclairant un monde, ne l'éclaire pas moins que s'il n'éclairait que celui-là, de même Notre-Seigneur travaillait pour ses chers enfants, en sorte qu'il pensait à chacun d'eux comme s'il n'eût point pensé aux autres. *Il m'a aimé*, dit saint Paul, *et il s'est livré pour moi* [1] ; comme s'il disait : Pour moi seul, et tout autant que s'il n'eût rien fait pour le reste des hommes. Que demande de vous un pareil amour, sinon que vous donniez tout votre corps à celui qui nourrit votre âme de son corps, tout votre sang à celui qui a versé pour vous son sang, toute votre vie à celui qui a donné sa vie pour vous?

O mon Dieu et mon Maître ! puisque vous avez daigné

1. Gal., II, 20.

m'aimer jusqu'à souffrir et mourir pour moi, puisque vous vous êtes rendu mien pour me faire vôtre, me donnant votre mort et votre vie pour m'exempter de l'éternelle mort et me donner la jouissance de l'éternelle vie, que me reste-t-il à faire, sinon de vivre pour vous, qui êtes mort pour moi, et de consacrer tous les moments de ma vie à votre service, comme de consacrer à votre gloire toutes mes pensées et affections? Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de ne jamais passer un seul jour sans faire un acte de charité.

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR

Considérations sur la tiédeur.

Sa nature.

Par tiédeur, il ne faut pas entendre ces moments de sécheresse qui désolent quelquefois les âmes les plus fidèles, ni une négligence passagère, fût-ce une négligence de quelques jours; mais un état habituel, et une disposition ordinaire qui fait que tous nos devoirs sont accomplis avec nonchalance, et comme par manière d'acquit. La tiédeur

n'est point par elle-même un état de péché, au moins de péché mortel, mais elle y conduit presque infailliblement. Mettez-vous en garde contre cet écueil, en considérant ce que Dieu pense d'une âme tiède, et ce que vous devez en penser vous-même.

1er Point. Qu'est-ce que Dieu pense d'une âme tiède? — Vous le saurez, et vous en serez épouvanté, si vous méditez ces paroles qu'il adresse à l'évêque de Laodicée : *Je connais vos œuvres, je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud; que n'êtes-vous l'un ou l'autre! Mais parce que vous êtes tiède, je vous rejetterai de ma bouche*[1]. A qui pensez-vous que s'adressent ces terribles paroles? A un adultère, à un ravisseur du bien d'autrui, à un blasphémateur? Non, elles s'adressent à un évêque qui avait mérité d'être loué pour ses bonnes œuvres, pour son zèle à propager la saine doctrine [2]. Et que lui reproche-t-on? un seul crime, celui d'avoir laissé refroidir sa charité première. Ce relâchement suffit pour que Dieu perde le souvenir de toutes ses œuvres passées, et le menace de le vomir de sa bouche comme ces fades breuvages qui font bondir le cœur. Cette menace, du reste, est clairement formulée par le prophète : *Maudit est celui qui fait avec négligence l'œuvre du Seigneur*[3]. Sur quoi, il faut faire cette réflexion si effrayante pour l'âme tiède : Jésus-Christ n'a pas eu horreur des plus grands pécheurs, il n'a jamais maudit qui que ce soit, pas même le perfide Judas, et il maudit le cœur tiède! Qu'y a-t-il donc dans la tiédeur qui provoque ainsi son indignation? Les saints docteurs répondent : Celui qui est froid est l'ennemi de Dieu, et le tiède en est l'ami; or, Dieu est plus blessé de l'offense d'un ami que de l'offense d'un ennemi.

C'est le sentiment qu'exprime le prophète royal dans un

1. Apoc., III, 15. — 2. Id. — 3. Jerem., XLVIII, 10.

de ses psaumes : *Si l'outrage me venait d'un ennemi, je le supporterais; mais comment le supporter quand il vient de celui dont la société m'était si chère, et qui s'asseyait à ma table en qualité d'ami*[1] ? « Puis, celui qui est en péché mortel est comme un esclave qui a les fers aux pieds et aux mains, en sorte qu'il ne peut travailler pour son maître; le tiède, au contraire, qui est en grâce, est comme le serviteur sain et libre qui peut faire tout ce que son maître désire, et ne le fait point par lâcheté. Cette lâcheté réfléchie de l'un est bien plus outrageante pour le maître que l'impuissance de l'autre. » Maintenant, faites un retour sur vous-même : qu'est devenue votre ferveur première, qu'est devenu l'amour que vous aviez pour Dieu, à une certaine époque de votre vie ? Le Seigneur ne pourrait-il pas vous dire aussi : *Je connais vos œuvres. Je sais que vous désirez ma gloire, et que les scandales des méchants vous affligent; mais il y a une chose qui blesse mon cœur, votre amour pour moi s'est refoidi.* Tremblez qu'il n'ajoute : *Je vais vous vomir de ma bouche*[2].

Ce châtiment, quelque épouvantable qu'il soit, serait juste cependant. Eh quoi! vous ne voudriez pas à votre service d'un domestique nonchalant, vous regarderiez cette négligence comme un outrage : Dieu doit-il donc souffrir que vous le serviez comme par grâce? Quand il s'agit de vos amis, de votre santé, de vos plaisirs, vous faites volontiers les sacrifices les plus pénibles, les démarches les plus coûteuses ; et quand il est question de votre âme, de votre éternité, du Dieu qui vous a aimé jusqu'à la mort de la croix, vous n'avez plus ni zèle, ni amour, ni énergie. Dieu peut-il ne pas s'indigner?

2e Point. Que devez-vous penser de la tiédeur? — Vous devez la regarder comme un état funeste et voisin du péché

1. Ps. LIV, 13. — 2. Apoc., XIII.

mortel. C'est ce que vous indiquent clairement les paroles que vous venez de méditer : *Parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche*. Dieu ne dit pas je t'ai vomi, mais je vais te vomir. De ces paroles naissent deux conséquences également effrayantes : comme l'eau tiède fait bondir le cœur et nous contraint bientôt à la vomir, ainsi l'âme tiède est tellement à charge au cœur de Dieu, qu'il ne tardera pas à la rejeter de son sein : première conséquence. La seconde est plus effrayante encore : de même qu'on ne reprend plus ce qu'on a vomi, ainsi, quand une fois le cœur tiède a été abandonné de Dieu, il n'est presque plus possible qu'il redevienne son ami.

Quand on recherche les raisons qui rendent si dangereux l'état de l'âme tiède, on en trouve plusieurs, dont la première se prend dans la nature de notre cœur. Telle est, en effet, la nature du cœur humain, que, s'il ne fait de continuels efforts pour s'élever sans cesse à un nouveau degré de vertu, il ne saurait se maintenir au degré où il est; il en descendra infailliblement, et tombera bientôt dans le péché mortel, par la force même de sa marche rétrograde. Considérez un homme luttant contre un torrent : tant qu'il fait effort pour résister au courant qui menace de l'entraîner, il avance, ou du moins il ne recule pas; qu'il s'arrête un instant, il est aussitôt emporté vers l'abîme. Les passions sont un torrent contre lequel il nous faut lutter sans cesse ; quiconque s'arrête est emporté par elles. Hélas ! si l'âme fervente, habituée aux triomphes de la vertu, a tant de peine à se préserver du péché, comment pourrait s'en garantir le cœur lâche, qui, loin de combattre ses passions, ne fait que les ménager ?

Une seconde raison qui rend si dangereux l'état de tiédeur, c'est que le cœur tiède fait peu de cas de tous les petits moyens qui soutiennent et font avancer dans la vertu. Or, il est écrit : *Malheur à toi qui méprises, car tu seras*

méprisé [1]. Mais comment Dieu le méprise-t-il ? Il lui retire ses grâces, et cette soustraction commence sa ruine. L'âme fidèle mérite des grâces de choix qui adoucissent pour elle tout ce que le saint joug a de trop pesant ; sa ferveur lui fait trouver faciles les sacrifices qui sont les plus pénibles à la nature, ainsi qu'il est écrit : *L'âme affamée trouve doux les mets les plus amers* [2]. La tiédeur, au contraire, éloigne les grâces, et par là même laisse au joug toute sa pesanteur. Hélas ! quand la piété est à charge, qu'il est à craindre qu'on ne s'en débarrasse en l'abandonnant ! combien se sont perdus ainsi !

O mon Dieu ! vous me voyez tout tremblant à vos pieds ; je ne saurais revenir de la crainte qu'a jetée dans mon cœur cette effroyable parole : *Que n'êtes-vous froid ou chaud ? mais parce que vous êtes tiède, je vous vomirai de ma bouche !* Mon Dieu ! faites que je ne tombe jamais dans un état qui vous inspire un si profond dégoût. Opérez en moi une parfaite conversion ; faites que je devienne indifférent à tous les intérêts du monde, et que je sois ardent pour les plus petites choses, du moment qu'elles peuvent contribuer à ma sanctification et à mon salut. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'apporterai une grande exactitude à remplir tous mes devoirs de piété.

1. Isa., XIII, 1. — 2. Prov., XXVII, 7.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA TIÉDEUR.

Des signes auxquels on peut la reconnaître.

En méditant hier sur le malheureux état de l'âme tiède, vous vous serez sans doute adressé cette question, que les apôtres tremblants adressèrent à Jésus-Christ quand il leur annonça qu'un d'eux le trahirait : *Serait-ce moi, Seigneur*[1]? Aurais-je le malheur d'être du nombre des tièdes? Vous répondrez vous-même à cette question, quand vous aurez médité les principaux signes auxquels on peut reconnaître une âme tombée dans la tiédeur.

1er Point. — Vous devez regarder, comme signe de tiédeur, la facilité à omettre ou à éluder vos devoirs, et en particulier vos devoirs de piété. N'exagérez rien, cependant; le sujet est assez effrayant par lui-même sans y ajouter des terreurs imaginaires. L'omission des devoirs, motivée ou nécessaire, ne saurait être un signe de tiédeur : ainsi, on n'est pas tiède pour omettre un exercice de piété quand il se trouve en concurrence avec un devoir de charité, ou avec un des devoirs de notre condition. Dans ce cas, nous quittons Dieu pour Dieu, et le sacrifice que nous faisons d'un exercice de dévotion à l'accomplissement d'un devoir est la preuve d'une piété bien entendue. Mais omettre ou abréger ses exercices religieux pour le moindre prétexte, et surtout sans prétexte; — s'éloigner des sacrements un temps considérable, quand il serait facile d'en approcher plus souvent; — communier à Pâques, parce que le précepte en fait un devoir, et ne communier qu'à Pâques, de peur d'être obligé

1. Matth., XXVI, 22.

de s'observer davantage si on le faisait plus fréquemment; mettre de côté les lectures de piété, parce qu'on leur préfère des lectures frivoles et romanesques ; — omettre les visites au saint Sacrement, pour recevoir ou faire une foule de visites inutiles; — s'abstenir des offices publics, sous l'unique prétexte qu'ils ne sont pas obligatoires, — voilà autant d'omissions qui sont ordinairement des signes de tiédeur, ou qui y conduisent par une pente rapide. Examinez donc, devant Dieu, quelles sont vos dispositions par rapport aux différents devoirs que vous impose votre titre de chrétien, et le règlement de vie que vous vous êtes tracé : Êtes-vous courageux pour sacrifier vos pratiques de dévotion quand la charité ou les devoirs de votre état le demandent? Êtes-vous plus courageux encore pour y rester fidèle, quand la nonchalance seule vous porte à les omettre? — O mon Dieu, ce n'est que par la prière et la fréquentation des sacrements que je puis entretenir en moi le feu de votre amour, et la ferveur dans l'accomplissement de tous mes devoirs; ne permettez pas, Seigneur, qu'une coupable négligence l'emporte dans mon cœur, sur ce que je vous dois et sur ce que je me dois à moi-même. Faites-moi la grâce de ne jamais omettre aucun de mes exercices de piété, malgré les répugnances que je pourrais trouver à les accomplir.

2e Point. — Vous devez regarder comme un signe de tiédeur, la facilité à commettre le péché véniel. La plus grande crainte d'un cœur qui aime, c'est de déplaire à l'objet aimé, comme son plus grand désir est de lui plaire. Vous pouvez juger de l'étendue de votre affection pour votre ami du ciel, par le plus ou moins d'énergie de cette double disposition. Vous aimez Dieu d'un véritable amour, si vous redoutez, sans exception, tout ce qui peut lui déplaire : les péchés moindres aussi bien que les plus graves. — Vous l'aimez faiblement, et vous êtes bien près de la tiédeur si, ne craignant que les fautes mortelles, vous ne

faites aucun effort pour éviter les fautes légères. — Sans doute, l'âme fervente elle-même peut commettre et commet, tous les jours, des fautes vénielles ; mais elle veille pour ne pas les commettre, elle s'afflige de les avoir commises, et s'efforce de réformer en elle toute disposition qui pourrait en être le principe. Pour rassurer Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, sur une faute qu'elle se reprochait amèrement, quelqu'un lui dit qu'elle se tourmentait à tort, qu'assurément sa faute n'était que vénielle. « N'importe, répondit-elle, mon Dieu est offensé, cette faute sera toujours mortelle pour mon cœur ! » Le chrétien tiède n'est pas aussi scrupuleux ; du moment qu'il peut dire : ce péché n'est pas mortel, il est complétement rassuré.

Sa conduite, du reste, répond à cette disposition : on le voit étranger à toute espèce de mortification et de renoncement ; il ne sait pas ce que c'est que se faire violence pour éviter une faute légère. Qu'est-ce pour lui qu'une faute légère? elle contriste le cœur de Dieu, il est vrai, mais elle ne mérite pas l'enfer. D'après ce principe malheureux, il omet sans motif tout devoir qui n'est pas imposé sous peine de faute grave : il se dissipe sans scrupule dans le lieu saint ; il médit, il raille ; il satisfait sa vanité, sa curiosité ; il cède sans contrainte à sa sensualité, à sa paresse. Quelques traits de ce tableau ne vous conviennent-ils pas? ou plutôt, ce portrait, dans tous ses détails, n'est-il pas le vôtre? S'il en est ainsi, combien vous avez de sujet de craindre !

3e Point. — L'insensibilité est un autre signe de tiédeur. L'âme atteinte de cette funeste maladie semble être plongée dans un sommeil léthargique ; rien ne peut la troubler ni l'émouvoir. Au seul mot de tiédeur, l'âme fidèle s'inquiète et s'alarme ; le chrétien tiède reste insensible : entend-il prêcher sur la maladie dont il est atteint? lit-il les peintures effrayantes qu'en font les saints docteurs? il

reste calme et ne semble pas soupçonner qu'on parle de lui et pour lui. Cela vient de ce qu'il songe seulement au mal qu'il ne fait pas et au peu de bien qu'il fait, quand il devrait songer uniquement au mal qu'il fait et au bien qu'il ne fait pas. Au lieu de se comparer à ceux qui sont plus fervents et plus réguliers que lui, il se compare à ceux qui paraissent l'être moins; et ce rapprochement trompeur suffit pour le rassurer complétement. C'est cette funeste sécurité qui rend l'état du cœur tiède si déplorable aux yeux de la foi, et si difficile à guérir.

Il vaudrait mieux pour certaines âmes, dit Bourdaloue, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auraient pas soutenu longtemps le remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant et les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir, au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. Voilà pourquoi tous les maîtres de la vie chrétienne prétendent qu'il est plus difficile de sortir de l'état de tiédeur que de l'état du vice et de libertinage. On peut dire de la tiédeur ce que saint Bernard dit de l'endurcissement : Si son nom seul ne vous effraie pas, tremblez! votre âme déjà en est atteinte.

O mon Dieu, faites-moi connaître ce que je suis... ou plutôt, ô mon Dieu, vous savez ce que je suis, — si je suis dans la tiédeur, ne permettez pas que je m'y endorme; troublez mon sommeil, agitez ma conscience par le remords et la terreur, et faites que la crainte obtienne de moi, pour mon salut, ce que votre amour ne peut en obtenir. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je n'omettrai jamais aucun de mes devoirs de piété, sans de graves motifs.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LA TIÉDEUR.

Ses causes.

Il y a, dans la religion, trois vertus qui sont le principe et l'aliment de la ferveur : la Foi, l'Espérance et la Charité. Tout ce qui, directement ou indirectement, affaiblit l'une de ces trois vertus peut être une cause de tiédeur.

1er Point. — La foi est le premier soutien de la ferveur. Rappelez-vous ici les prodiges qu'elle a opérés dans le monde : le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, l'austérité des pénitents. D'où venait leur ferveur? de la foi! La foi a été le principe et la source de tous les dévouements et de toutes les vertus qui ont illustré l'Église dans tous les siècles. De même que la flamme perd de son ardeur à mesure que s'éteint le foyer qui l'alimente, ainsi la ferveur s'affaiblit à mesure que s'altère la foi qui en est le soutien. Regardez donc comme cause de tiédeur tout ce qui peut affaiblir en vous la foi : les conversations légères et railleuses sur la religion, sur ses ministres, sur les personnes de piété; les doutes trop réfléchis sur certaines vérités qui vous choquent, et qui cependant sont enseignées par l'Église et révélées de Dieu; les sociétés où le respect humain arrête, où les propos impressionnent, où les mauvais exemples entraînent. Regardez encore, comme des causes de tiédeur, les lectures frivoles et romanesques, elles dissipent le cœur et lui font perdre l'esprit de foi et de prière; la légèreté habituelle dans vos exercices de piété, elle détruit insensiblement le respect que vous devez à Dieu; évitez surtout la dissipation intérieure et extérieure dans le lieu saint, elle éteint bien vite tout sentimen

religieux. Hélas! si nous sommes assez malheureux pour laisser notre esprit se dissiper là où tout semble s'animer et prendre une voix pour nous parler de Dieu et le rendre accessible à notre âme, que sera-ce partout ailleurs?

2e Point. — L'espérance est le second soutien de la ferveur; elle est un des mobiles les plus puissants du cœur humain: avec elle on affronte tous ses périls, on entreprend les travaux les plus pénibles, on se dévoue à tous les sacrifices. C'est de l'espérance surtout que naît l'amour divin. Comment aimer Dieu si on n'a pas confiance en lui? Comment prier si on n'espère pas être exaucé? Comment oser seulement former un acte de bon propos, si on ne compte pas sur Dieu pour être soutenu? Evitez donc avec soin tout ce qui peut vous faire perdre la confiance en Dieu. Vous la perdrez, si vous considérez trop la justice de Dieu et pas assez sa miséricorde; si vous vous préoccupez trop de vos fautes passées et de vos misères présentes, sans voir en même temps la miséricorde qui pardonne, et la grâce qui soutient. Vous la perdrez surtout si vous voulez être l'unique juge de vos dispositions intimes; si, dans vos doutes et dans vos perplexités, vous ne recourez aux lumières de votre confesseur, et si vous tenez à votre propre jugement plus qu'à ses avis. Voulez-vous donc conserver la plénitude de l'espérance, et avec elle votre ferveur? exposez à votre père spirituel, en toute simplicité, les diverses inquiétudes qui agitent votre âme, et croyez à ses décisions comme si elles étaient, ce qu'elles sont en effet, l'expression même de la volonté de Dieu.

3e Point. — La tiédeur n'est autre chose qu'un amour affadi; vous devez donc regarder comme cause de tiédeur tout ce qui peut refroidir dans votre cœur l'amour de Dieu. Ici vous avez à redouter deux écueils: le goût du monde et les attaches trop sensibles. La prière est le soutien de la

piété, la méditation est l'aliment de la ferveur; mais l'oraison, et le recueillement, qui en est la condition nécessaire, sont incompatibles avec les pensées riantes et frivoles que suggère la fréquentation trop assidue des sociétés mondaines. Les réunions joyeuses, les conversations légères amènent nécessairement la dissipation de l'esprit; les maximes que l'on entend, les exemples qui entraînent, les modes qu'il faut suivre font naître les goûts de la vanité, et les préoccupations de la vanité ont bien vite refroidi l'amour de Dieu. Evitez ces conséquences funestes, en garantissant votre cœur de l'amour du monde et du goût pour ses perfides plaisirs.

Garantissez-le aussi des attaches trop sensibles. Le plus sûr moyen d'éteindre un incendie serait d'en diviser le foyer, les feux seraient plus multipliés, mais devenus plus faibles par leur nombre même, ils seraient plus faciles à maîtriser. L'amour de Dieu est une flamme qui doit embraser votre cœur, et le démon parviendra facilement à l'éteindre s'il vient à bout de la diviser. Pour atteindre ce but, il épanchera vos affections au dehors au lieu de les laisser se concentrer au dedans; il vous inspirera des attaches trop sensibles qui, en éparpillant votre amour sur les objets créés, diminueront d'autant votre amour pour Dieu. Pour éviter ce danger, vous ne sauriez user de trop de vigilance. La plus pure des vierges fut saisie de crainte en présence d'un ange, ne tremblerez-vous pas au milieu du monde, vous que tant de passions agitent?

4e Point. — L'inconstance du cœur est une autre cause de tiédeur et de relâchement. « Dans les premières années passées au service du divin Maître, on est soutenu par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie. Tout s'aplanit alors, tout paraît aisé. Cependant, ce premier goût s'use d'ordinaire, cet attrait passe, rien d'humain ni de sensible

ne soutient plus dans la pratique de la vertu; on en sent le poids, et les consolations qui l'adoucissent sont refusées. Alors on s'affaiblit, on perd courage, on regarde derrière soi; on marche encore à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort, mais on marche sans goût et sans consolation; on recherche dans les relâchements de l'amour-propre les consolations sensibles qui manquent à la vertu, on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu. Telle est la destinée de la plupart des jeunes gens : leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité; ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugements de Dieu, un mépris héroïque des choses du monde et de ses plaisirs; et de là ces relâchements et ces désertions qui affligent l'Église, qui déshonorent la piété et qui se passent tous les jours sous nos yeux [1]. »

O mon Dieu, conservez en moi la foi que vous y avez mise, que rien ne puisse l'altérer! augmentez et soutenez ma confiance, que rien ne puisse l'affaiblir! fermez mon cœur à toute affection qui ne serait pas pour vous! garantissez-le des séductions du monde et de l'atteinte des passions. Faites que je vous consacre, ô beauté suprême! toute la tendresse et la sensibilité dont vous avez doué mon âme. Votre amour est ma sauvegarde, ma gloire et mon bonheur, puisse-t-il être aussi le plus doux de mes devoirs. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je redoublerai de ferveur dans la pratique de tous mes devoirs.

1. Massillon.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LA TIÉDEUR.

Moyens de s'en garantir.

La tiédeur est un état si dangereux que vous ne sauriez prendre trop de précautions pour ne pas y tomber, ni faire trop d'efforts pour en sortir. Sans doute la guérison de cette maladie est difficile, elle est rare ; cependant elle n'est pas impossible, et vous l'obtiendrez si vous savez employer les remèdes convenables.

1er Point[1]. — La tiédeur, vous l'avez vu, est un engourdissement qui retient la volonté dans l'inaction, ou la porte à la nonchalance dans les actes. Pour la guérir de cette espèce d'infirmité, la première chose à faire est de la réveiller, de la ranimer par quelques réflexions frappantes, qui, en lui imprimant des secousses heureuses et fréquentes, finiront par lui rendre l'énergie qu'elle a perdue. « Ame infortunée, qui te traînes avec nonchalance dans les voies de la justice, considère ce que Dieu est pour toi et ce que tu es pour lui. — Ce que Dieu est pour toi : c'est ton maître, ton roi, ton créateur ; bientôt il sera ton juge. Comment veut-il être servi? — C'est ton Sauveur, ton père, ton ami, et quel ami, et quel père ! Comment mérite-t-il que tu le serves ? — Ce que tu es pour Dieu : tu es sa servante, son esclave, sa créature. Comment dois-tu le servir? — Mais non, tu es plus que cela : tu es l'enfant de son adoption, la conquête de son amour, l'héritier de son royaume. Comment dois-tu l'aimer et lui prouver ta reconnaissance? — Telles sont les considérations dont se servait saint Paul

1. Tiré de Bourdaloue.

pour exciter la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure*, leur disait-il, *de vous conduire au service de Dieu d'une manière digne de Dieu.* Règle excellente et remède infaillible contre la tiédeur : « penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours d'une manière digne de Dieu[1]. » Adoptez pour vous-même cette règle de conduite quand vous priez, dites : Je parle à Dieu. Quand vous êtes à l'église, dites : Je suis dans la maison de Dieu. Quand vous travaillez, dites : Je suis sous les yeux de Dieu. La pensée de Dieu élèvera tous vos sentiments et sanctifiera tous vos actes.

2° Pour vous animer dans la ferveur au service de Dieu, considérez comment on sert les grands du monde, car la conduite du monde est pour les enfants de Dieu une leçon continuelle, et ils doivent rougir en se comparant à tant de mondains que l'intérêt ou l'ambition attache aux puissances du siècle. Tandis que les serviteurs des grands de la terre sont pleins de zèle et d'ardeur pour accomplir les ordres de leurs maîtres, étudier leurs désirs, satisfaire leurs caprices, les serviteurs de Dieu sont insouciants de lui plaire ; ils n'obéissent à ses lois qu'avec répugnance, ils ne craignent pas de le contrister par leurs infidélités, du moment qu'ils n'ont pas à craindre sa disgrâce. Et cependant les serviteurs du monde ne peuvent attendre de leur dévouement que l'oubli ou une récompense fragile ; Dieu, au contraire, paye la moindre démarche faite pour son amour, et la récompense qu'il donne est une récompense éternelle.

3° Pour vous ranimer dans la ferveur au service de Dieu, considérez, dans chaque action que vous faites ou que vous allez faire, le bien inestimable que vous pouvez en retirer. Cette action que vous faites ou que vous allez faire, c'est

1. Coloss., I, 10..

l'œuvre de Dieu; selon que vous l'aurez faite plus ou moins saintement, vous en recevrez une récompense plus ou moins abondante; cette action peut vous mériter une gloire éternelle. C'est en se remettant devant les yeux, chaque jour, et presque à chaque moment du jour, ces saintes pensées et d'autres semblables, que tant de saints de votre âge, de votre condition, en possession maintenant de la gloire du ciel, se sont encouragés dans la pratique du bien et se sont maintenus dans une constante ferveur : pourquoi ne les prendriez-vous pas pour vos modèles?

2e Point. — A ces réflexions, joignez certaines pratiques dont la vertu est toute-puissante pour vous garantir ou vous tirer de la tiédeur; et d'abord l'examen particulier : on ne devient tiède que quand on cesse d'étudier et de surveiller son cœur. Voyez une maison abandonnée! la toiture négligée livre passage à la pluie, l'eau s'infiltrant dans les murs, les dégrade, les lambris se pourrissent, et l'édifice finit par tomber en ruine. Un peu de vigilance de la part du maître, et quelques réparations faites à peu de frais, eussent prévenu ce désastre. Ainsi en est-il de la maison de votre âme : sans la pratique de l'examen, vous ignorerez ce qui s'y passe; le désordre s'y introduira à votre insu, vos défauts se multiplieront, vos bonnes dispositions s'affaibliront, vous vous relâcherez dans la pratique de tous vos devoirs; ce sera déjà la tiédeur : qu'il est à craindre que vous n'alliez plus loin! mais si vous avez soin de rentrer souvent en vous-même et de vous rendre compte de vos secrètes dispositions, pas une omission, pas une infidélité ne vous échappera, et par là même, il vous sera facile de détruire, dès leur principe, les causes qui pourraient, après vous avoir jeté dans la tiédeur, amener votre ruine.

2° Le remède le plus efficace pour réveiller l'âme tiède de son assoupissement, dit Bourdaloue, c'est d'en détruire

les causes, en leur imposant des principes tout contraires, car les contraires se guérissent par les contraires. Il faut donc qu'elle reprenne tous les exercices dont l'omission lui a été préjudiciable, et qu'elle s'y rende désormais plus exacte et plus assidue; qu'elle y apporte tout le soin et toute l'application dont elle est capable; qu'elle ne manque à rien, pas même aux plus petits devoirs, surmontant toutes les difficultés, s'élevant au-dessus de toutes les répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute sa vie, sans consolation et sans onction, trop heureuse s'il daigne encore à ce prix la recevoir.

O mon Dieu, comment puis-je être tiède et nonchalant quand c'est vous que je dois servir et aimer? Les courtisans des rois ne se pardonneraient pas la moindre négligence au service de leur maître, qui n'est après tout qu'un mortel comme eux, et moi, je ne rougirais pas de manquer de ferveur et de zèle pour vous, ô mon Dieu, qui êtes le maître suprême et le roi des rois? Emparez-vous de mon cœur, et remplissez-le tellement du souvenir de vos bienfaits, que la reconnaissance le préserve à jamais de la tiédeur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je n'omettrai jamais, sans aucune raison grave, mes exercices de piété.

CINQUIÈME JOUR.

Considérations sur le mépris des petites choses.

Le mépris des petites choses est funeste à la vertu. Cette vérité ressort de la marche ordinaire de la nature, des enseignements de la foi et des leçons de l'expérience.

1er Point. — La nature n'agit jamais brusquement et par des transformations subites, mais en toutes choses, elle procède lentement et par degrés. Étudions cette marche en nous-mêmes : notre vie physique se forme insensiblement et se développe de même ; nous passons par l'enfance avant d'arriver à la jeunesse ; de la jeunesse, nous allons à l'âge mûr, et de l'âge mûr, à la vieillesse. — Même progression pour notre vie intellectuelle : nous ne saurions arriver à la science tout d'un coup, nous n'y arrivons que par des degrés insensibles. Pour notre vie spirituelle, la marche est la même ; si nous sommes l'esclave des passions et du péché, nous ne nous élancerons pas vers la vertu comme d'un bond ; mais nous y arriverons peu à peu, en nous élevant, par des efforts soutenus, des petites choses aux grandes, des victoires plus faciles aux triomphes plus importants. — Si nous sommes vertueux, nous ne tomberons pas soudain dans l'habitude du vice ou dans la tiédeur, mais nous y descendrons pas à pas ; nous commencerons par peu de chose, et nous finirons par ce qu'il y a de plus grave ; c'est la marche de la passion, elle est invariable. L'oisiveté conduisit David à un regard coupable, le regard au désir, le désir à l'adultère, l'adultère à l'homicide.

Par rapport à la vertu, les petites choses peuvent être comparées aux postes avancés, jetés au dehors d'une ville

pour en défendre l'accès. Grâce à ces moyens de défense, l'ennemi, avant d'arriver à la ville elle-même, devra remporter vingt victoires sans en remporter une décisive. — Votre cœur est une place dont la garde vous a été confiée par le roi Jésus ; le monde, le démon, les passions, cherchent à s'en rendre maîtres. — Tant que vous serez fidèle aux petites choses, votre âme sera environnée comme de postes avancés qui en défendront l'accès. Pour arriver jusqu'à elle le démon devra vous faire abandonner vos pratiques de piété les unes après les autres et vous serez prévenu ainsi de son approche. Sans la fidélité aux petites choses, au contraire, votre âme sera comme une ville ouverte ; l'ennemi arrivera tout d'abord à la porte même de votre cœur, et sa première victoire sera une victoire décisive. Mettez donc, pour rempart, entre vous et lui, la fidélité aux petites choses.

2e Point. — La foi condamne le mépris des petites choses comme funeste à la vertu : *Celui qui méprise les petites choses, déchoira peu à peu*, est-il dit au livre de l'Ecclésiaste, *et il finira par tomber dans les plus grands excès*[1]. Saint Bernard commente ainsi cet oracle de nos livres saints : « Ceux qui se précipitent dans les plus grands désordres commencent par des fautes très-légères, et personne ne se jette tout d'abord aux dernières extrémités du mal. On commence à se relâcher dans des choses peu considérables, ces fautes légères diminuent la ferveur à un tel point que Dieu se retire, et l'âme n'étant plus soutenue, succombe facilement à la première épreuve. » Hélas ! que de chutes déplorables n'ont eu d'autres causes que le mépris des petites choses ! Vous méditiez tout à l'heure la chute de David, dont l'origine ne fut autre chose qu'un moment donné à l'oisiveté ; celle de saint Pierre n'eut pas

1. Eccl., XIX, 1.

une cause plus grave : un peu de présomption dans ses bonnes dispositions le conduit à la curiosité, la curiosité à l'imprudence, l'imprudence au reniement de son maître, le reniement au parjure, le parjure au blasphème.

Le mépris des petites choses est le stratagème dont le démon se sert, avec le plus de succès, pour amener la ruine de la vertu. S'il nous présentait, tout d'abord, le péché dans toute sa difformité, nous le repousserions avec horreur; mais il est trop habile pour laisser voir, à une âme éprise de la vertu, l'abîme vers lequel il la pousse; il l'y conduit pas à pas, et par une pente insensible; ce qui fait dire à saint Grégoire que les petites fautes sont plus dangereuses que les grandes, car on connaît celles-ci, et parce qu'on les connaît, on les évite avec soin quand la pensée s'en présente, on s'en relève avec empressement quand on les a commises; mais pour les autres, moins on les connaît, moins on les évite; et comme on en fait peu de cas, on y retombe si souvent qu'on s'en fait une habitude; cette habitude une fois formée, on ne peut plus la déraciner, de telle sorte que ce qui était peu de chose devient grave par notre négligence.

3e Point. — L'expérience prouve que le mépris des petites choses est funeste à l'innocence. Les petites choses sont l'égide qui protége le cœur vertueux contre les attaques de l'esprit de ténèbres. Un soldat armé de toutes pièces est fort contre son ennemi, mais si, fatigué de la pesanteur de son armure, il vient à s'en dépouiller; s'il jette ici son bouclier, là son casque, plus loin sa cuirasse, il est certain qu'il sera facilement vaincu. — Quand David va combattre Goliath, Saül le revêt de son armure royale; mais le jeune pâtre, peu familiarisé avec cette sorte d'armes, en est plutôt gêné que protégé; il s'en débarrasse donc, mais il conserve son armure habituelle : sa fronde, sa confiance en Dieu, ses pierres bien lisses, et il est vainqueur. —

Soyez vous-même fidèle à tous les petits moyens que vous suggèrent la piété et la prudence chrétienne. — N'oubliez pas que, dans la vertu, les petites choses protégent les grandes. — Les pratiques de piété sont comme une enceinte continue dont les parties se soutiennent mutuellement, et se relient entre elles par des rapports nécessaires et secrets. Si l'ennemi vient à bout de faire une brèche, tout notre système de défense s'affaiblit, une concession en amène une autre fatalement, et de chute en chute nous arrivons à l'abîme.

Vous n'avez pas besoin pour vous convaincre de ces vérités, d'étudier un autre cœur que le vôtre. Comment avez-vous perdu votre ancienne ferveur? N'est-ce pas que vous avez délaissé des pratiques auxquelles vous étiez fidèle autrefois? Le démon vous a demandé, d'abord, l'abandon des visites au Saint-Sacrement, puis, des lectures pieuses, puis, de la messe tous les jours, puis, de la confession fréquente, vous voilà maintenant dans la tiédeur : de progrès en progrès, l'ennemi est arrivé près de votre cœur, il ne lui faut plus qu'une victoire pour vous faire son esclave : hélas! ne l'êtes-vous pas déjà?

O mon Dieu, je suis si faible que la moindre imprudence peut me perdre! Si, en ce moment, il y a dans mon cœur des sentiments qui m'agitent et des remords qui me déchirent, n'est-ce point parce que j'ai manqué de vigilance? J'ai ri des conseils et des remontrances, j'ai joué avec mon cœur et ma vertu, et j'ai maintenant à pleurer sur l'esclavage de l'un et sur la perte de l'autre. O mon Dieu, aidez-moi à redevenir ce que j'étais autrefois. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle à l'accomplissement de tous mes devoirs, même des moins importants.

SIXIÈME JOUR.

Considérations sur la rechute dans le péché.

C'est une triste chose que la vie de la plupart des chrétiens : elle se passe dans une alternative continuelle de chutes et de rechutes, de fautes renouvelées presque aussitôt qu'elles sont pardonnées. Mettez-vous en garde contre cette inconstance au service de Dieu, en essayant de répondre aujourd'hui à ces deux questions : que faut-il penser de la rechute dans le péché véniel, que faut-il penser de la rechute dans le péché mortel?

1er Point. — Que faut-il penser de la rechute dans le péché véniel? Si vous retombez dans les mêmes péchés véniels, par surprise ou par fragilité, ne vous étonnez pas, et surtout ne vous découragez pas, car personne n'est exempt de ces sortes de fautes. L'Esprit saint nous déclare que le juste lui-même tombe sept fois le jour[1], ce qu'i faut entendre assurément des fautes de fragilité. Il triste, sans doute, pour un cœur qui aime Dieu, de commettre si souvent les mêmes péchés; mais il serait bien plus triste encore d'en commettre de nouveaux. Vous pourrez croire que vos fautes vénielles sont des fautes de fragilité, si vous les craignez avant de les commettre, et si elles vous causent un regret sincère après les avoir commises. N'abandonnez ni la prière, ni vos pratiques habituelles, ni même les sacrements, à raison de ses sortes de fautes, ce serait une dangereuse illusion : humiliez-vous-en, gémissez-en aux pieds du divin Maître, tâchez de les rendre moins fréquentes, détestez-les de plus en plus, et que

1. Prov., XXIV, 16.

la vue de vos faiblesses journalières vous donne plus de patience dans les peines, puisque vous avez tant à expier; plus d'indulgence envers les autres, puisque vous avez tant besoin d'indulgence; qu'elle vous rende plus humble à vos propres yeux, puisque vous avez tant de motifs de rougir; vous tirerez ainsi le bien du mal même, et Dieu fera servir vos fautes à votre avancement, *faciet etiam cum tentatione proventum*[1].

Si vous tombez souvent et de propos délibéré dans le péché véniel, ce n'est plus par fragilité, mais par affection, et cet état est plein de dangers pour votre âme. En effet, les infidélités continuelles et volontaires mènent vite à la tiédeur et disposent à de grandes chutes. « Les affections au péché véniel, dit saint François de Sales, sont contraires à la dévotion, elles rendent les forces de l'esprit languissantes, empêchent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations; et bien qu'elles ne tuent pas l'âme, elles la rendent extrêmement malade, et c'est en quoi elles diffèrent des péchés véniels; ceux-ci arrivant en une âme et n'y restant pas longtemps, ne l'endommagent pas beaucoup; mais si ces mêmes péchés demeurent dans l'âme, pour l'affection qu'elle y met, ils lui font perdre la dévotion. »

C'est un triste raisonnement que de dire : cette faute n'est pas mortelle; je puis bien la commettre. Elle n'est pas mortelle, qui vous l'a dit? — Elle n'est pas mortelle, c'est possible! mais elle contriste le cœur de Dieu, elle diminue à ses yeux la beauté de votre âme, n'est-ce donc rien? Que penseriez-vous de l'affection d'une personne qui, tout en évitant les offenses grossières, ne vous épargnerait pas les procédés désobligeants? Croiriez-vous à ses protestations d'amitié? Non, sans doute, vous suspec-

1. I Corinth., x, 13.

teriez avec raison une amitié si peu délicate. — Que faut-il donc penser de l'amour que vous avez pour Dieu, vous qui vous faites si peu de scrupule d'affliger son cœur, tant que vous n'avez pas à redouter son inimitié?

2e Point. — Que devez-vous penser de la rechute dans le péché mortel? Si vous retombez rarement dans le péché mortel, et si, aussitôt après avoir péché, vous recourez à Dieu par la prière et la pénitence, il est à présumer que ces chutes arrivent par surprise et par fragilité; elles doivent servir à vous faire sentir davantage votre faiblesse, et vous porter à une plus grande vigilance. Mais si vous retombez souvent et facilement, il est bien à craindre que vous ayez une secrète affection au péché, et combien votre état serait déplorable aux yeux de la foi! Avoir commis un seul péché mortel, dit Tertullien, c'est assez pour pleurer toute la vie; et voilà qu'au lieu de pleurer vos péchés passés, vous en commettez tous les jours de nouveaux! O mon Dieu, comment expliquer tant de lâcheté? Etes-vous plus faible que tant de chrétiens de votre âge, de votre condition qui ne retombent jamais? Avez-vous reçu moins de grâces qu'eux? Vous n'oseriez pas le dire. Vos tentations sont-elles plus violentes? Non! elles sont et moins fortes et moins nombreuses. Cependant ces âmes généreuses persévèrent. — Les martyrs restaient fidèles à Dieu, au risque d'être brûlés vifs, d'être écorchés avec des ongles de fer, d'être broyés sous la dent des bêtes féroces, et vous, qu'est-ce donc qui vous fait tomber? Une tentation que vous ne savez pas repousser à propos, — la lecture de certains livres que vous n'avez pas le courage de vous interdire, — une liaison suspecte qu'il ne vous plaît pas de quitter. — O Dieu! que votre lâcheté vous coûtera un jour de regrets et de larmes!

En multipliant vos rechutes dans le péché mortel, vous devez craindre l'abandon de Dieu. Il y a une mesure de

grâces après laquelle il n'y a plus de grâces, — un péché après lequel il n'y a plus de pardon. — Que savez-vous si le premier péché mortel que vous commettrez ne mettra pas le sceau à votre réprobation? Vous avez péché déjà bien des fois, et il ne vous en est rien arrivé de fâcheux [1], *peccavi, et quid mihi accidit triste?* Mais, dit saint Jean-Baptiste, la cognée est à la racine de l'arbre, d'un moment à l'autre elle peut frapper [2]. Vous dites : les miséricordes de Dieu sont infinies, cela est vrai! — Il pardonne au pécheur toutes les fois que le pécheur se convertit sincèrement; cela est vrai encore! — Mais, familiarisé avec le crime par tant de rechutes, pourrez-vous avoir la volonté sincère de revenir à Dieu? Combien il est à craindre que vous ne l'ayez point. — Craignez quand vous avez la grâce, vous dit saint Bernard; craignez bien plus quand vous l'avez perdue; mais craignez plus encore quand vous l'avez recouvrée, parce que si vous la perdez une seconde, une troisième fois, vous ne pourrez peut-être jamais la recouvrer.

O mon Dieu, tant de fois je vous ai offensé, tant de fois vous m'avez pardonné : ne serait-il pas temps enfin de vous rester fidèle? Un peu de reconnaissance pour vous, un peu d'intérêt pour mon âme suffiraient pour me faire éviter désormais toute rechute : ranimez donc au fond de mon cœur mon amour pour vous, ranimez-y le zèle pour mon salut, et je saurai être généreux pour résister aux tentations du démon, aux séductions du monde et à l'entraînement des passions. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je travaillerai à arracher de mon cœur toute affection au péché véniel, et je regarderai comme le plus grand malheur la rechute dans le péché mortel.

1. Eccl.. v, 4. — 2. Luc., III, 9.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR.

Considérations sur le sacrement de Pénitence.

Les sacrements sont la source des grâces, par conséquent, vous devez les considérer comme les moyens les plus puissants de sanctification. Entre tous, la Pénitence et l'Eucharistie se recommandent à votre amour et à votre reconnaissance, comme étant d'un usage plus journalier : il convient donc que vous en fassiez l'objet de considérations spéciales. Par rapport au sacrement de Pénitence, vous aurez à en méditer les effets, les conditions, les avantages.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — EFFETS DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

1er POINT. — Le sacrement de Pénitence remet tous les péchés commis après le baptême. Cette vérité ressort des paroles mêmes dont Jésus-Christ se sert en instituant ce sacrement : *Que la paix soit avec vous*, dit-il à ses Apôtres, *je vous envoie comme mon Père m'a envoyé* [1] : par ces paroles, il leur donne évidemment la même puissance que celle dont il avait été revêtu par son Père; — or personne ne

1. Joan., XX, 21.

contestera que Jésus-Christ ait reçu de son Père le pouvoir de remettre tous les péchés. Nous le voyons en faire usage en plusieurs circonstances. Une première fois, quand il dit au paralytique : *Mon fils, ayez confiance ; vos péchés vous sont remis* [1]. Une seconde fois, en faveur de la pécheresse : — *vos péchés vous sont remis* [2], *votre foi vous a sauvée, allez en paix.* Enfin, lorsqu'il est sur la croix, il pardonne au bon larron et lui promet une part dans son royaume. Lors donc qu'il dit à ses Apôtres : *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé*, il est évident que le pouvoir de remettre les péchés est attaché à cette mission. De peur que cette précieuse prérogative ne leur soit contestée, le divin Maître la leur assure formellement en ajoutant : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; — les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* [3]. Ces paroles sont absolues, elles n'exceptent aucune faute, aucun crime, elles ne souffrent pas de restrictions; *tout ce que vous remettrez sera remis* [4], les péchés les plus monstrueux aussi bien que les fautes les plus légères. — Paroles consolantes ! Recueillez-les donc, méditez-les bien, vous qui vous trouvez si coupable. — Ah ! ne dites jamais : *Mon péché est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon* [5]. *Vos péchés*, dit le Seigneur, *eussent-ils rendu votre âme rouge comme l'écarlate, ma grâce la rendra blanche comme la neige* [6].

2e Point. — Le sacrement de Pénitence nous rend la grâce sanctifiante : ce second effet est une conséquence du premier. Le péché, en nous constituant dans un état de révolte contre Dieu, nous rend ses ennemis, et fait de notre âme un objet de dégoût à ses yeux, voilà notre triste état tant que nous restons dans le péché. Le sacrement de pé-

1. Matth., IX, 2. — 2. Luc., VII, 48. — 3. Matth., XVI, 19. — 4. Joan., XX, 23. — 5. Gen., IV, 15. — 6. Is., I, 18.

nitence, en remettant nos péchés, purifie notre âme de toutes ses souillures, la ressuscite à la grâce, et fait disparaître toute cause de division entre Dieu et nous. Nous redevenons ce que nous étions au sortir des fonts du Baptême : les enfants de Dieu, les membres vivants de Jésus-Christ, ses cohéritiers, et les temples de l'Esprit saint. Quand nous sortons du confessionnal, réconciliés par la grâce de l'absolution, Dieu dit de nous ce que le père de famille disait de son cher prodigue en le pressant sur son cœur : *Mon fils était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est ressuscité*[1]. Quel bonheur! et ce bonheur, c'est au sacrement de Pénitence que nous le devons ; pourrons-nous jamais être assez reconnaissant envers le Dieu qui l'a institué.

En même temps qu'il nous rend la grâce sanctifiante, le sacrement de Pénitence nous donne une grâce particulière de persévérance. « Les grâces des sacrements ont toujours un rapport nécessaire avec la fin pour laquelle ils ont été institués. Or, le sacrement de Pénitence a été établi, par le divin Maître, comme un préservatif du péché, c'est là sa fin et le but de son institution. Le sacrement de Pénitence doit donc donner, à ceux qui le reçoivent comme il faut, des grâces de défense, des grâces de soutien, des grâces de préservation pour tenir ferme dans la tentation, pour ne pas succomber sous le poids de la fragilité humaine. De là il vous est facile de comprendre que plus un chrétien s'éloigne du sacrement de Pénitence, plus il devient faible pour vaincre le péché, et qu'au contraire, plus il en approche, plus il devient fort[2]. » Hélas! d'où vient que vous êtes si faible dans la tentation, si tiède au service de Dieu? n'en accusez que votre éloignement d'un sacrement qui est le seul remède à votre faiblesse et à votre tiédeur.

1. Luc., XV, 24. — 2. Bourdaloue.

3e Point. — Le sacrement de Pénitence nous rend tous nos mérites perdus. « Le retour du péché, dit saint François de Sales, ôte la vie à l'âme et à toutes ses œuvres; le retour de la grâce rend la vie à l'âme et à toutes ses œuvres. Un hiver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne, en sorte que, s'il durait toujours, elles aussi demeureraient toujours dans cet état de mort. Le péché, triste et effroyable hiver de l'âme, amortit toutes les saintes œuvres qui s'y trouvent, et s'il durait toujours, jamais rien ne reprendrait ni vie ni vigueur. Mais, comme au retour du printemps, non-seulement les nouvelles semences que l'on jette en terre germent et bourgeonnent agréablement; mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver avait desséchées reverdissent, reprennent leur vertu et leur vie; de même le péché étant aboli et la grâce revenant dans l'âme, non-seulement les nouvelles affections que fait naître le retour de ce printemps sacré germent et produisent des mérites abondants, mais les œuvres flétries, sous la rigueur du péché passé, ressuscitent et fructifient en mérites pour la vie éternelle : *Convertissez-vous et faites pénitence*, dit le Seigneur, *et l'iniquité ne vous sera pas à ruine*[1]. Qu'est-ce à dire, l'iniquité ne vous sera pas à ruine? Sinon que les ruines qu'elle a faites seront réparées? Ainsi Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur mérite par le péché, et s'en souvient quand elles reprennent la vie par la présence du saint amour. » Comment avez-vous su apprécier jusqu'ici le sacrement de Pénitence? Appréciez-le maintenant que vous en connaissez les heureux effets, remerciez votre Sauveur d'une pareille institution. — Hélas! où en seriez-vous sans elle?

O mon Dieu, que deviendrais-je si vous aviez borné vos bienfaits au sacrement du Baptême? si, la grâce m'étant

1. Ezech., XVIII, 30.

une fois enlevée, je n'avais pas de moyen pour la recouvrer? Oh! vous avez bien compris ma faiblesse, et vous m'avez donné la Pénitence comme une seconde planche après le naufrage! Puissé-je m'y attacher si fortement, que j'y trouve le salut au milieu des écueils qui m'entourent. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me confesserai aussitôt que j'aurai eu le malheur de commettre une faute grave.

DEUXIÈME JOUR.

Considérations sur l'examen de conscience.

La première chose que vous ayez à faire quand vous approchez du sacrement de Pénitence, c'est d'examiner votre conscience par une recherche sérieuse de vos péchés. *Examinons avec soin nos voies*, dit le Prophète, *cherchons ce qu'elles ont de mauvais et retournons au Seigneur*[1].

1er Point. — Cet examen est nécessaire pour l'intégrité de votre confession. Pour qu'une confession soit bonne, en effet, il faut accuser tous ses péchés; mais, pour les accuser, il faut les connaître. Comment les connaîtrez-vous si vous n'avez pas cherché à vous les rappeler, par un examen sérieux? pensez-vous que vos péchés se présenteront à votre souvenir soudainement et comme d'eux-mêmes, au moment qu'il vous faudra les confesser? qu'ils s'y présenteront dans leur nature, dans leur nombre, dans leurs cir-

1. Thren., III, 40.

constances? Non! semblables, dit un père, aux bêtes fauves qui s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts, nos péchés se cachent et se dérobent à nos regards. — Pour les découvrir, il faut les rechercher avec soin, et les forcer à sortir de leurs retraites par une battue générale, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Cette recherche est si importante que si, faute d'un examen suffisant, vous oubliez quelque faute grave, vous ferez une confession qui pourra être sacrilége, par cette raison bien évidente que Dieu, en vous faisant un précepte d'accuser vos péchés, vous commande par cela même de prendre les moyens nécessaires, indispensables pour les connaître. Lors donc que vous ne vous examinez pas suffisamment, vous négligez le moyen prescrit de Dieu pour une bonne confession, et vous êtes coupable de l'omission des péchés que vous n'accusez pas. Rentrez, en ce moment, au dedans de vous-même, et voyez devant Dieu si vous n'avez rien à vous reprocher au sujet de l'examen de conscience.

2e Point. — L'examen de conscience avant la confession est nécessaire pour vous exciter à la contrition. Tout contribue à dérober aux regards de votre âme la laideur et la difformité du péché : l'intérêt des passions, les maximes du monde, les exemples des mauvais chrétiens. — Pour que le repentir arrive à votre cœur, il faut que l'examen de conscience aille tirer le péché des ténèbres où il se tient caché, et le mette sous vos yeux tel qu'il est, avec toute sa difformité et ses hontes; — il faut qu'il forme, de tous les péchés commis depuis votre dernière confession, comme un seul tableau où vos infidélités, groupées sous votre regard, vous frappent et vous épouvantent par leur nombre et leur gravité. — Vous pourriez être peu sensible à une ou deux fautes envisagées isolément, votre amour-propre pourrait les excuser; mais comment excuser cette foule de fautes qui se présentent à vos yeux, et semblent sortir de

tous les replis de votre âme quand vous approfondissez votre conscience?

Plus votre examen sera attentif, plus vous vous trouverez coupable; — c'est l'histoire du prophète auquel Dieu voulut, un jour, révéler les iniquités que son peuple commettait dans le temple. Au dehors, et comme à l'entrée du temple, il ne voit qu'une idole : — Perce la muraille, lui dit le Seigneur, *fode parietem*, et à peine a-t-il pénétré dans l'intérieur, que tous les désordres qui s'y cachaient se révèlent à lui; — plus il avance, plus il est saisi d'indignation[1]. — Ne vous en tenez donc pas à la surface de votre cœur, creusez plus avant, *fode parietem*, — et vous arriverez à une juste connaissance de vous-même.

Il ne faut pas que la vue de vos fautes soit un regard impassible et indifférent, cette vue doit vous mener à la contrition. Ici l'illusion est fréquente; on emploie un long temps à l'examen de conscience, on recherche minutieusement ses péchés, et on ne pense pas à s'exciter à la contrition et au ferme propos de mieux vivre. Cette illusion n'est pas sans de graves inconvénients. En effet, quand bien même, après un examen raisonnable, quelques péchés échapperaient au regard de l'âme, si on a la contrition et le ferme propos, ces péchés seront remis avec les autres, et la confession sera bonne; — au contraire, si, pour avoir voulu faire un examen trop minutieux, on ne réserve pas de temps pour la contrition, et que l'on se confesse sans la ferme résolution de ne plus pécher, la confession est nulle, peut-être sacrilége. — Comprenez-le donc bien, l'examen de conscience est important, oui, sans doute, mais il y a une chose plus importante encore, c'est la contrition et le ferme propos.

3e Point. — L'examen de conscience est nécessaire pour

1. Ezech., VIII, 8 et seq.

guérir l'âme des plaies que le péché lui a faites. Ravir à votre âme la grâce sanctifiante, en faire l'ennemie de Dieu et l'esclave du démon, la dépouiller de tous ses mérites, ce ne sont pas là les seuls maux que le péché fait à votre âme : — il en change les heureux instincts, il en vicie les bons penchants, il y jette des germes corrompus qui se changent, à la longue, en dispositions coupables, et deviennent le principe et la source d'innombrables fautes dans l'avenir. Voilà les plaies qu'il faut guérir, ou bien votre âme sera toujours malade et sans énergie pour le bien. — Mais ces plaies, pour les guérir, il faut les connaître; et comment les connaîtrez-vous, si vous ne rentrez au fond de votre cœur, si, par un examen sérieux, fréquent, profond, vous ne cherchez à découvrir vos mauvais penchants, et les dispositions qui sont, en vous, la cause de presque toutes vos chutes?

Ainsi, pour rendre ces considérations plus utiles en les rendant plus pratiques, l'examen vous a remis devant les yeux une foule de médisances commises et renouvelées chaque jour; voilà l'effet, où en est la cause? cherchez-la, il y en a une. — Est-ce la haine, est-ce la légèreté, est-ce la jalousie, est-ce l'orgueil? Si l'examen ne vous l'a pas fait connaître, il est incomplet, et votre confession n'aura qu'un mince résultat pour l'avenir. — La cause de vos médisances n'étant pas connue, vous ne pourrez pas la combattre; — elle subsistera donc toujours, et vous redeviendrez toujours coupable, par ce principe, que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

Esprit saint, source éternelle de lumière, dissipez les ténèbres qui me cachent la laideur et la malice de mes péchés; révélez-moi les dispositions mauvaises qui sont, en moi, la cause de tant de fautes que je commets tous les jours, afin que je puisse les combattre et les détruire. Vous qui êtes la source de toute sainteté, faites-moi concevoir

une si grande horreur du péché, que je le haïsse, s'il se peut, autant que vous le haïssez vous-même, et que je ne craigne rien tant que de le commettre à l'avenir. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je ferai tous les soirs mon examen de conscience sur les fautes commises dans la journée, et sur les dispositions qui ont pu en être la cause.

TROISIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Qualités qu'il doit avoir.

1er Point. — L'examen de conscience doit être personnel, c'est-à-dire que vous devez vous examiner vous-même, et ne pas vous contenter des interrogations du prêtre. Le confesseur est établi de Dieu pour vous juger, pour prononcer sur vous la sentence qui doit vous absoudre; mais non pour vous accuser, ou vous mettre à la question. — Vous êtes le coupable, et c'est vous qui êtes témoin contre vous-même; remplissez donc votre rôle de témoin. Il y a quelquefois bien de l'amour-propre ou bien de la paresse, à compter sur le confesseur pour faire l'examen de sa conscience, on est dispensé ainsi de le faire soi-même; on évite ainsi la honte de certains aveux pénibles. Méfiez-vous de cette disposition, elle est toujours dangereuse, quand elle n'est pas coupable.

Vous devez vous-même examiner votre conscience, parce que cet examen est une préparation à la contrition. En

effet, on est plus frappé d'une faute que l'on s'est déjà remise devant les yeux; on a pu d'avance en apprécier la gravité, déplorer l'outrage qu'elle a fait à Dieu, s'effrayer des effets qu'elle a produits sur l'âme, — l'aveu qu'on fait soi-même humilie davantage, — cette humiliation expie, et satisfait déjà à la justice divine. — Combien cette dernière réflexion est propre à vous donner le courage nécessaire pour faire sortir votre péché des ténèbres où l'amour-propre voudrait le tenir caché!

Du reste, la confession est une accusation, et cette accusation ne peut être exacte que si elle est faite par vous. Vous seul, en effet, connaissez vos fautes; — les interrogations du confesseur peuvent bien vous aider, mais elles ne sauraient suffire. — Comment voulez-vous qu'un homme qui ne connaît point votre vie intime, qui est ignorant de vos inclinations, de vos habitudes, de vos relations, puisse entrer dans la discussion d'une infinité de péchés qu'il ne peut connaître que s'il connaît ces diverses circonstances? Ne comptez donc pas sur votre confesseur pour vous examiner; suivez le précepte de l'apôtre qui impose au pécheur l'obligation de s'examiner lui-même. *Probet autem seipsum homo* [1].

2° — L'examen doit être calme. Il faut éviter le trouble et l'inquiétude dans la recherche de vos fautes. Dieu vous demande ce qui est raisonnable, mais il n'exige pas plus que vous ne pouvez faire. Jésus-Christ déclare que *son joug est doux et son fardeau léger* [2]; le joug de la confession ne peut être doux que si vous apportez une grande simplicité dans la recherche et dans la confession de vos fautes. C'ést surtout ici qu'il faut dire : *Paix aux hommes de bonne volonté* [3]. Dieu ne vous demande que la bonne volonté : — il exige seulement cette droiture de l'âme qui

1. I Corinth., II, 28. — 2. Matth., II, 30. — 3. Luc., II, 11.

n'aspire qu'à se connaître et à se bien faire connaître.

Bannissez l'esprit de crainte, ce n'est pas l'esprit de la loi nouvelle. — Il faut, aux enfants de Dieu, l'esprit de confiance et d'amour, il leur faut l'esprit de simplicité. L'obligation qu'impose l'examen de conscience, dit le Père Judde, n'est pas de trouver tout ce que l'on a fait, mais de se donner un soin raisonnable pour le trouver, quand même on ne le trouverait pas toujours. Lors donc que vous avez donné à la recherche de vos fautes un soin raisonnable, déclarez, en toute simplicité, ce que vous vous rappelez, et n'ayez aucune inquiétude pour ce qui vous échappera; les fautes que vous ne vous rappellerez pas seront remises, comme si elles avaient été confessées.

Quant au temps à employer à votre examen, évitez le trop et le trop peu. Saint Liguori veut une diligence raisonnable, telle qu'un homme prudent l'apporte dans une affaire sérieuse, quand bien même le pénitent croirait pouvoir découvrir encore quelques péchés en s'examinant plus rigoureusement. La durée de l'examen dépend surtout du temps qui s'est écoulé depuis la dernière confession. Il suffit généralement de dix minutes, si vous vous confessez tous les mois; de cinq à six minutes si vous êtes dans l'habitude de la confession fréquente, surtout si vous êtes fidèle à faire votre examen tous les soirs.

2e Point. — Manière de faire l'examen de conscience. La première chose à faire, lorsque vous êtes pour faire l'examen de votre conscience, c'est de vous retirer dans un lieu où vous puissiez vous recueillir et être tout entier à l'action que vous allez faire. — Là, mettez-vous en présence du Dieu qui doit vous juger un jour, et rappelez-vous cette parole de l'apôtre : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, Dieu ne nous jugera pas* [1]. Recueilli ainsi devant

1. I Corinth., II, 31.

le tribunal du Dieu qui voit le fond des consciences, qui connaît toutes vos pensées, qui a entendu toutes vos paroles, qui a été témoin de toutes vos actions, priez-le de vous révéler les fautes que vous avez eu le malheur de commettre. — Demandez-lui, avec David, d'éclairer vos yeux et de dissiper vos ténèbres : *Illumina tenebras meas*[1]. — Demandez-lui, avec saint Augustin, la grâce de vous bien connaître : *Domine, noverim me.* Puis, tenant votre âme entre vos mains, comme parle le Prophète, examinez et recherchez sincèrement en quoi vous pouvez être coupable.

Il vaut mieux vous examiner dans votre esprit que dans les livres. Il y a beaucoup de livres de piété dans lesquels on trouve des examens tout faits, ils semblent être très-détaillés et très-propres à éclairer les consciences, et il n'en est rien ; ces examens sont faits pour tout le monde et ne conviennent à personne. On a dit des livres de médecine, que ceux qui les lisent croient avoir toutes les maladies dont ils lisent les symptômes. On peut dire aussi des examens de conscience, que ceux qui les étudient s'alarment à chaque péché nouveau qu'ils y découvrent, et se persuadent en être coupables.

Ne contractez pas l'habitude d'écrire vos péchés, c'est une précaution qui semble prise plutôt contre Dieu que contre vous-même. — Avec plus de simplicité, vous comprendrez que Dieu ne peut pas vous rendre responsable d'un défaut ou d'un oubli de mémoire ; — pourquoi donc écrire ? Vous avez intention de tout dire, n'est-ce pas ? Encore une fois, cela suffit. Allez à Dieu avec plus d'abandon ; il est votre père et vous êtes son enfant ; devriez-vous l'oublier ?

O mon Dieu, je ne suis que ténèbres, et tout conspire

1. Ps. XVII, 29.

autour de moi et au dedans de moi à me dérober la connaissance de moi-même. Vous êtes la source des lumières, ô Dieu, faites-moi voir mon cœur; faites que je m'interroge moi-même et que je pénètre le fond de mes pensées; faites-moi connaître si la voie de l'iniquité est en moi, et daignez me conduire dans le chemin qui mène à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle à faire, tous les soirs, mon examen de conscience.

QUATRIÈME JOUR.

Considérations sur la conscience [1].

1er Point. — *Notions de la conscience.* — Le péché originel, en s'abattant sur l'âme humaine avec la fureur de la tempête, ne l'a pas tellement dévastée qu'elle ait perdu tout sentiment de ce qui est bon et juste. L'intelligence a été obscurcie, la volonté dépravée, mais la conscience est restée intacte. « Nous portons au dedans de nous des principes innés de justice, de droiture, de pudeur, qu'il nous est impossible d'obscurcir entièrement. Nous pouvons ne pas les suivre, nous ne pouvons les méconnaître. Leur lumière ne nous dirige pas toujours, mais elle ne cesse jamais de luire. Ces principes précieux et sacrés sont des rayons descendus de la sagesse suprême dans nos cœurs. Saints et justes comme elle, ils nous font connaître nos devoirs et nos manquements, nous servent de règle et de censeur, —

1. Tirées de La Luzerne.

empêchent la prévarication ou la reprochent ; la préviennent par des scrupules ou la punissent par des remords.

» Pour nous former de la conscience une juste idée, il nous faut la considérer comme une faculté de notre âme, particulière et distincte de toutes les autres. Son objet est de nous faire porter des jugements pratiques sur ce que nous devons observer ou éviter, d'après les circonstances où nous nous trouvons ; sur ce qui nous est permis, ordonné ou défendu actuellement et sur tel point déterminé. — La conscience n'est ni l'intelligence ni la volonté, mais elle participe de toutes les deux. Elle a de commun avec l'intelligence qu'elle forme comme elle des jugements, elle en diffère en ce que les jugements de l'intelligence sont généraux et portent sur tous nos devoirs, au lieu que ceux de la conscience portent sur un devoir présent et déterminé. La conscience est, comme la volonté, une faculté pratique, elle commande l'action, et la volonté l'exécute. Ainsi placée entre l'intelligence et la volonté, elle suit l'une et précède l'autre. » O mon Dieu, ne permettez pas que l'intérêt de mes passions puisse obscurcir jamais la lumière que vous avez mise en moi, et donnez à ma volonté l'énergie nécessaire pour suivre toujours l'impulsion de ma conscience.

2e POINT. — Une bonne conscience est un bienfait. « N'envions pas au peuple hébreu la colonne lumineuse que Dieu lui avait donnée pour guide à travers le désert. Pour nous diriger dans le pèlerinage de cette vie, il confie notre marche à un conducteur aussi fidèle, et afin que nous ne puissions nous en écarter, il le place au dedans de nous. Nous n'avons pas besoin, comme les chefs du peuple élu, de recourir au tabernacle pour consulter la volonté du Seigneur. Prêtons l'oreille à ce qu'il nous dit par la voix de la conscience, et toutes nos incertitudes seront dissipées, toutes nos difficultés seront résolues.

» La conscience est un docteur qui nous instruit, un pré-

cepteur qui nous exhorte, un prédicateur qui nous excite, un directeur qui nous conduit, un censeur qui nous réforme. O disposition admirable des conseils de la sagesse divine! c'est du péché même qu'elle fait sortir le remède du péché. — Elle se sert de nos chutes pour nous relever; de nos maladies, pour nous guérir; de nos fautes, pour nous convertir; de nos vices, pour nous ramener à la vertu. — Elle nous punit pour nous pardonner, et le châtiment qu'elle nous inflige est une grâce qu'elle nous accorde. Le remords, en effet, est un châtiment, mais c'est le châtiment d'un père qui corrige son enfant. C'est un châtiment, mais c'est aussi une grâce. — Le péché, qui tue en nous toutes les autres grâces, est ce qui donne naissance à celle du remords. — Grâce souverainement précieuse, elle est la première accordée au pécheur; elle le saisit dans l'instant même de son crime. Elle le suit dans tout le cours de ses désordres. Elle lutte contre les séductions du monde et l'entraînement des passions, et réussit presque toujours à tirer le pécheur de l'abîme où les passions l'avaient jeté. O mon Dieu, puissé-je ne jamais résister aux inspirations de ma conscience!

3e Point. — De même qu'une conscience droite est le plus grand bonheur dès cette vie, et l'avant-coureur de la félicité dans la vie future, de même une conscience fausse est le comble du malheur dans le temps, parce qu'elle conduit au malheur de l'éternité. L'homme qui est parvenu à pervertir sa conscience, à étouffer tout remords, s'applaudit de pouvoir pécher paisiblement. — C'est le malade désespéré qui, parce qu'on ne lui donne plus de remèdes, se félicite d'être guéri, et il a la mort sur les lèvres. — Le pécheur abusé appelle l'état de sécurité où il est : Paix, repos, tranquillité. O paix pernicieuse! ô repos trompeur! ô tranquillité funeste, bien plus déplorable que l'agitation et le trouble! La tempête est-elle donc moins fatale à celui

qui, restant endormi, ne travaille pas à soulager le vaisseau?

Cette conscience cautérisée, comme l'appelle saint Paul[1], est le comble du malheur, — le plus terrible des fléaux dont Dieu afflige l'homme en cette vie; — c'est l'abandon de Dieu, c'est l'avant-coureur de la réprobation, c'est le commencement de la vengeance céleste. Quel moyen de conversion peut rester à celui qui croit n'avoir pas besoin de conversion? Sans un prodige de la grâce, il est impossible qu'il se convertisse. Compter sur cette grâce miraculeuse est une témérité, l'attendre est une folie. — Elle ne durera peut-être pas toujours, cette présomption insensée; le pécheur verra enfin fondre sur lui le moment qui doit être le dernier. Ce moment le désabusera-t-il? ou le laissera-t-il dans sa fatale confiance? La conscience continuera-t-elle de se taire, ou bien élèvera-t-elle enfin la voix? combien sera redoutable alors soit son silence, soit son reproche! Conscience d'un pécheur tranquille à la mort, — mort d'un pécheur tourmenté par sa conscience, — épouvantable alternative! homme également malheureux, soit qu'il s'endorme dans sa fausse sécurité, soit qu'il meure dans le désespoir.

O mon Dieu, il dépend de moi d'éviter ce malheur. De même qu'un nocher prudent ne prend aucune direction sans consulter la boussole, de même, je ne veux commencer aucune action sans consulter le guide que vous m'avez donné. Faites, Seigneur, que je le consulte franchement et de bonne foi; que ce soit toujours pour éviter les péchés, et jamais pour les excuser. — Faites que je ne craigne pas ses reproches, que je ne redoute que son silence. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle à faire, tous les soirs, mon examen de conscience.

1. I Timoth., IV, 2.

CINQUIÈME JOUR.

Considérations sur la bonne conscience[1].

1er Point. — La bonne conscience est, pour nous, la voix de Dieu. Oui, c'est Dieu lui-même qui, selon la parole du Prophète-roi, a fait rejaillir sur nous un rayon de son éternelle lumière[2], et qui, pour nous faire connaître sa loi, communique à notre raison une portion de cette sagesse incréée dont la loi émane. C'est cette sagesse, devenue naturelle à l'homme, qui a fait dire à saint Paul parlant des nations qui n'avaient pas reçu, comme le peuple juif, la loi de Dieu : qu'elles *trouvaient une loi au fond de leur cœur;* que les *œuvres de la loi*, c'est-à-dire, *que les devoirs y étaient écrits; qu'ainsi elles étaient à elles-mêmes la loi divine;* il le dit plus formellement encore, lorsqu'il fait une mention expresse du témoignage que la conscience leur rend : *témoignage accusateur, quand elle leur reproche le mal qu'elles commettent; témoignage approbateur, quand elle les loue du bien qu'elles font*[3]. Que personne donc, conclut saint Chrysostome, ne s'écarte des routes de la vertu, sous prétexte qu'il les ignore. Dieu a donné à tous un guide qui les leur enseigne; et, au moment même de l'existence de l'homme, la connaissance de ses devoirs fut enracinée dans son âme.

La conscience est ce tribunal secret, ainsi que l'appelle saint Grégoire, que Dieu a établi dans le cœur des hommes, afin que, pouvant se juger, ils puissent se conduire. Ce tribunal nous représente celui de Dieu même, selon la belle pensée d'un ancien, qui n'a pas craint de dire que la cons-

1. Tirées de La Luzerne. — 2. Ps. iv, 7. — 3. Rom., ii, 14.

cience est, pour tous les hommes, comme un Dieu! Elle en est au moins, évidemment, l'interprète. C'est Dieu qui parle par la voix de la conscience; c'est Dieu qui nous dirige par la règle de la conscience; c'est Dieu qui nous menace par les terreurs de la conscience; c'est Dieu qui nous applaudit par la voix de la conscience; c'est Dieu qui nous fait entrevoir ses jugements par les jugements de la conscience.

2e Point. — La conscience est la règle de nos actions. Vous venez de voir que la conscience est le moyen par lequel Dieu nous fait connaître sa volonté; c'est donc aller contre la volonté de Dieu que d'agir contre notre conscience. Le souverain est personnellement offensé, quand ses ordres manifestés par le dépositaire de son autorité sont transgressés; or, la conscience est, pour chacun de nous, le ministre de Dieu chargé de nous intimer ses commandements. Nous péchons donc contre Dieu quand nous enfreignons ce que nous dicte la conscience; nous péchons, lors même que notre conscience est dans l'erreur; nous péchons, lors même que l'action que nous nous permettons n'est pas criminèlle, si notre conscience nous la présente comme coupable; nous péchons, jusque dans le bien que nous faisons, s'il est condamné par notre conscience. En effet, on veut formellement le péché, quand on veut ce que l'on croit être péché. — Celui-là commet le mal, qui fait volontairement ce qu'il croit mal. — C'est, en effet, offenser Dieu réellement que de vouloir l'offenser.

Cette doctrine, enseignée par la simple raison, est aussi consacrée par la foi : le grand Apôtre, éclairé par les lumières de l'Esprit saint, l'établit positivement dans une de ses lettres aux fidèles de Corinthe : les Corinthiens étaient divisés sur la question de savoir s'il était permis de manger des viandes immolées aux idoles; l'Apôtre ne croyait pas qu'il fût criminel en soi de s'en nourrir, et il s'en explique

nettement; mais il le regardait comme criminel dans ceux qui le jugeaient tel, et il leur annonce qu'en mangeant des viandes contre leur conscience, ils la souillent. La conscience est donc la règle de nos mœurs, tout ce qui se fait contre son témoignage est criminel; ce qui a fait dire à un des hommes les plus célèbres parmi les anciens, et regardé comme un des oracles de la sagesse humaine : *Dieu a confié les hommes à la garde de leur conscience.* Aussi, c'est un principe généralement admis, qu'il n'est jamais permis d'agir contre les jugements qu'elle forme, et que, selon la parole expresse de saint Paul, *tout ce qui n'est pas conforme à cette règle, est par là même déréglé*[1].

3e Point. — Danger de résister à la conscience. La conscience est la voix de Dieu, et la voix de la conscience, c'est le remords. Quand le pécheur fuit devant la grâce du remords qui le poursuit, il fuit son bien suprême, il court à son malheur éternel. Ne vous abusez pas; en résistant au remords qui vous presse, vous résistez au Saint-Esprit lui-même, qui emploie ce moyen pour vous rappeler. Non-seulement vous ne voulez pas revenir à Dieu, mais vous vous fermez le chemin qui y conduit. Non-seulement vous refusez de faire des fruits de pénitence, mais vous coupez la racine qui les produirait. Non-seulement vous vous perdez, mais vous vous enlevez la plus grande, la plus efficace, la dernière ressource qui vous reste dans votre perte. Le pécheur craint le tourment que cause le remords; ce qu'il a à craindre par-dessus tout, c'est de ne plus le ressentir. Où en serait-il, le malheureux, si ce don de Dieu venait à lui être retiré?

Qui est-ce qui a appelé sur Jérusalem les maux affreux auxquels elle fut en proie? Jésus-Christ, en les lui prédisant, lui en avait déclaré la cause : c'est d'avoir méconnu

1. I Corinth., VIII, 7.

le temps où elle a été visitée. Dieu vous visite aujourd'hui, et vous ne voulez pas le reconnaître; vous lui fermez la porte de votre cœur à laquelle il frappe; oh! tremblez qu'il n'effectue sur vous la menace qu'il chargea Ezéchiel de porter à son peuple : ce n'est pas de faire éclater son indignation, c'est de la contenir. Ce n'est pas de l'accabler de reproches, c'est de cesser de lui en faire. Ce n'est pas de le poursuivre, c'est de se tenir en repos. Vous rejetez sa grâce, sa grâce vous abandonnera. Vous fuyez la vérité, la vérité vous punira en s'éloignant de vous et en vous livrant à vos erreurs.

O mon Dieu, vous avez mis en moi la conscience pour être l'interprête de votre volonté, la règle de mes mœurs, le guide de mes démarches. Ne permettez pas que cette lumière s'obscurcisse jamais, que cette règle se déprave, que ce guide s'égare; conservez à ma conscience toute sa droiture, toute sa délicatesse; donnez-moi la force d'en suivre toujours les bonnes inspirations, afin que je puisse vous rester fidèle ici-bas, et vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'agirai toujours d'après les inspirations de ma conscience, et, dans mes doutes, je n'agirai jamais qu'après avoir demandé conseil.

SIXIÈME JOUR.

Considérations sur la fausse conscience [1].

1er Point. — Rien de si facile que de se faire une fausse conscience, parce qu'il n'y a rien de plus aisé que de se

1. Tirées de Bourdaloue.

faire une conscience ou selon ses désirs, ou selon ses intérêts. Nous faussons notre conscience quand nous la plions à nos désirs. En effet, dit saint Augustin, dans l'ordre des choses, qui est l'ordre de Dieu, ce sont les désirs qui doivent être selon la conscience, et non pas la conscience selon les désirs. Cependant, dit ce saint docteur, par une funeste illusion, au lieu de régler nos désirs par nos consciences, nous nous faisons des consciences de nos désirs, et parce que nos consciences sont fondées sur nos désirs, il arrive que tout ce que nous voulons, à mesure que nous le voulons, nous devient et nous paraît bon. Peut-être ne nous paraissait-il, d'abord, qu'agréable, qu'utile, que commode; mais parce que nous le voulons, à force de l'envisager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le disons innocent, nous nous persuadons qu'il est honnête, et, par un progrès d'erreur dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons jusqu'à croire qu'il est saint. D'où vient cela? De l'ascendant malheureux que notre cœur prend insensiblement sur notre esprit pour nous faire juger des choses, non pas selon ce qu'elles sont, mais selon ce que nous voulons qu'elles soient ou que nous voudrions qu'elles fussent, comme s'il dépendait de nous qu'elles fussent à notre gré bonnes ou mauvaises, et que notre volonté eût en effet ce pouvoir de leur donner la forme qui lui plaît.

2° On se fait une fausse conscience en la formant d'après ses intérêts. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de considérer ce qui se passe dans le monde. En effet, pourquoi se fait-on dans le monde des consciences erronées, sinon parce que l'on a certains intérêts à ménager, auxquels on n'est pas résolu de renoncer, quoi qu'il en puisse être? Et pourquoi tous les jours, en mille choses que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords les plus vifs de la conscience, sinon parce que la cupidité est plus vive encore?

Étrange conduite du cœur humain! Dès que notre intérêt n'est pas en jeu, il nous est facile d'avoir une conscience droite, d'être réguliers et même sévères en ce qui regarde les obligations de la conscience. Mais est-il question de notre intérêt, se présente-t-il une occasion où, par malheur, l'intérêt et cette pureté de principes ne se trouvent pas d'accord ensemble! Nous sommes ingénieux à nous tromper, nous ne voyons plus les choses avec cet œil simple, cet œil affranchi de la corruption du siècle. Ce que nous condamnions comme injuste change de face, et nous paraît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres devient légitime et excusable pour nous. C'est ainsi que cet intérêt, dont nous ne voulons pas nous dépouiller, fait prendre à notre conscience, par une vertu bien surprenante, tel biais et tel pli qu'il nous plaît de lui donner. Examinez, en ce moment, s'il ne vous est pas arrivé quelquefois de sacrifier votre conscience à vos intérêts, ou du moins de la plier selon les intérêts de vos passions ou de vos plaisirs?

2e Point. — Il est dangereux de suivre une fausse conscience. Toute erreur est dangereuse, surtout en matière de morale; mais il n'y en a point de plus pernicieuse, dans ses suites, que celle qui s'attache au principe et à la règle même des mœurs, qui est la conscience. Votre œil, dit Jésus-Christ, est la lumière de votre corps; si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé, mais s'il ne l'est pas, tout votre corps sera dans les ténèbres. Prenez donc bien garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même ténèbres[1]. Or, l'œil dont parlait Jésus-Christ n'est autre chose que la conscience qui nous éclaire, qui nous dirige et qui nous fait agir. Si notre conscience est pure et éclairée, c'est une lumière qui se répand sur tout le corps de nos actions, ou, pour mieux dire, toutes nos actions sont des

1. Matth., VI, 22.

actions de lumière, et, pour parler encore avec l'apôtre, ce sont des fruits de lumière; tout ce que nous faisons est louable, saint, digne de Dieu. Au contraire, si la conscience, qui est le flambeau et la lumière de notre âme, vient à se changer en ténèbres par les erreurs grossières dont nous nous laissons préoccuper, c'est alors que toutes nos actions deviennent des œuvres de ténèbres, et qu'on peut bien nous appliquer ces paroles du Sauveur : *Si ce qui devait être votre lumière est ténèbres, que sera-ce de vos ténèbres mêmes*[1]? c'est-à-dire, si ce que vous appelez votre conscience, et que vous croyez une conscience droite, n'est qu'illusion, que désordre, qu'iniquité, que sera-ce de ce que votre conscience même condamne et réprouve? que sera-ce de ce que vous reconnaissez vous-même pour iniquité et désordre? Saint Bernard appelle la fausse conscience un abîme de péchés, une mer profonde et affreuse. On peut dire que là se trouvent, pour parler avec l'Écriture, des reptiles sans nombre[2]. Pourquoi des reptiles? Parce que, dit ce Père, de même que le reptile s'insinue et se glisse subtilement, ainsi le péché se glisse-t-il, comme imperceptiblement, dans une conscience où la passion et l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles sans nombre? Parce que de même que la mer, par une prodigieuse fécondité, est abondante en reptiles, dont elle produit des espèces innombrables, ainsi la fausse conscience est-elle féconde en toutes sortes de péchés qui naissent d'elle, et qui se multiplient en elle.

O mon Dieu, jusqu'où porté-je l'ingratitude et la folie! Vous avez mis en moi des lumières inséparables de mon être qui, en troublant la fausse paix de mes passions et de mes erreurs, me rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité, et, par un désordre que je ne saurais trop

1. Matth., VI, 23. — 2. Ps. CIII.

pleurer, j'affecte d'être tranquille dans mes égarements, et je me glorifie d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore. O mon Seigneur et mon Dieu, faites-moi la grâce de chercher la paix et le repos de mon âme, non pas dans un endurcissement qui mènerait à la mort, mais dans l'aveu et le regret de mes fautes. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je n'agirai jamais contre ma conscience, et dans mes doutes je n'agirai qu'après avoir demandé conseil.

CINQUIÈME SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR.

Considérations sur l'enfer.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — SA CERTITUDE.

Le pécheur voudrait bien se persuader que l'enfer n'est qu'une chimère et un préjugé, mais nulle vérité n'est plus solidement prouvée par l'histoire, par la raison, par la révélation.

1er Point. — Si vous interrogez l'histoire, elle vous répond que la croyance à l'enfer n'est pas une doctrine nouvelle, en vigueur seulement dans certaines contrées, mais une croyance dont l'origine se perd dans la nuit des temps, — une croyance universelle, répandue chez les peuples les plus étrangers les uns aux autres par les mœurs, les lieux, les habitudes, les intérêts. — Ce dogme était cru et enseigné bien avant le christianisme; on le trouve inscrit dans tous les monuments qui nous sont restés de la société païenne : poètes, orateurs, historiens rendent témoignage à cette vérité dans leurs écrits. Or, d'où peut

venir cette foi si constante, si unanime, si populaire, à une vérité si contraire aux passions, et que les passions ont tant d'intérêt à rejeter? « Quel homme eût osé proposer à ses semblables une doctrine aussi contraire aux inclinations de la nature? aussi révoltante pour les passions humaines? quel législateur aurait eu le pouvoir de la faire aussi universellement adopter? Que les incrédules cherchent tant qu'ils voudront, ils ne trouveront jamais, à la réunion de tous les peuples dans la croyance au dogme d'un enfer, que l'une de ces deux causes ou plutôt ces deux causes réunies : d'une part, l'enseignement primitif donné par la Divinité elle-même, et transmis de génération en génération; et, de l'autre, ce raisonnement si simple qui se présente naturellement à tous nos esprits, que, du moins, ils saisissent vivement quand il leur est présenté : sous un Dieu juste, les malfaiteurs doivent être punis; ne l'étant pas dans cette vie, ils le sont indubitablement dans une autre[1]. »

2e Point. — Si vous interrogez la raison, elle vous dit que l'existence de l'enfer est une conséquence rigoureuse de l'existence de Dieu. En effet, Dieu n'est pas, ou il est infiniment parfait. Or, s'il n'y a pas d'enfer, Dieu cesse d'être infiniment parfait : 1° Il n'est pas juste, car il laisse la plupart du temps le crime impuni; 2° il n'est pas saint, car il favorise le méchant, et semble, par le silence, autoriser ses désordres : *j'ai péché*, dit l'impie avec arrogance, *et que m'en est-il arrivé de fâcheux*[2]? 3° il n'est pas sage, car il a fait des lois, et il ne leur a donné aucune sanction. Quelle inconséquence! Est-ce que votre raison ne se soulève pas devant de pareils blasphèmes? La peine, dit Bossuet, rectifie le désordre; qu'on pèche, c'est un désordre; mais qu'on soit puni quand on a péché, c'est la

1. La Luzerne. — 2. Eccl., v, 4.

règle. Vous revenez donc, par la peine, dans l'ordre dont vous vous éloignez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre; ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui né punirait pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle. Nier l'enfer, c'est donc refuser à Dieu ses attributs les plus essentiels, c'est lui ôter la justice, la sainteté, la sagesse; en d'autres termes, c'est l'anéantir. Tenez donc pour certain, vous dit saint Chrysostome, qu'il y a un enfer. N'y pas croire, c'est s'exposer à l'oubli de tous ses devoirs, et au danger inévitable de périr victime de son incrédulité.

Méditez l'enfer, pensez souvent aux supplices qu'on y endure; c'est un remède amer, mais salutaire, bien propre à vous guérir de tous vos penchants déréglés. Vous sentez-vous de la dureté et de l'insensibilité de cœur pour les souffrances des autres? Pensez au châtiment des vierges folles, punies pour n'avoir pas entretenu dans leurs lampes la flamme de la charité. — Êtes-vous porté à la sensualité? Rappelez-vous le mauvais riche demandant une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue desséchée, et ne l'obtenant pas. — Éprouvez-vous les sentiments de la vanité, de l'orgueil? Rappelez-vous Lucifer et ses légions précipités dans les enfers pour s'être complu en eux-mêmes.

3e Point. — Ce que la raison découvre, ce que l'histoire proclame, la foi le révèle, le confirme, le développe. La parole de Dieu consignée dans les saints livres est, pour le chrétien, la plus grande autorité qui soit au monde. En s'y soumettant, il est assuré d'avoir la vérité, puisque Dieu est la vérité même, et que *le mensonge n'est pas en lui*[1]. Or, vous êtes chrétiens, il faut donc, ou renoncer à ce caractère sacré que vous reçûtes dans le baptême, ou rejeter

1. Joan., II, 27.

tous les doutes qui pourraient s'élever dans votre esprit sur les supplices réservés au pécheur impénitent; car il n'y a pas de vérité plus formellement enseignée, plus fréquemment répétée dans les livres sacrés : *Qui de vous*, demande Isaïe, *pourra habiter au milieu des charbons embrasés*[1]? La justice de Dieu, dit le psalmiste, *fera pleuvoir le feu et le soufre sur la tête des pécheurs*[2]. *J'ai allumé*, dit Dieu par la bouche de Jérémie, *j'ai allumé, dans ma fureur, un feu qui brûlera éternellement*[3].

Mais nul prophète n'a parlé de l'enfer en termes aussi clairs qu'en a parlé Jésus-Christ, et nul d'une manière aussi terrible.

Quand il fait la description du jugement dernier, il nous présente le Fils de l'homme se tournant vers les pécheurs et les foudroyant par ces paroles : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et ses anges*[4]. C'est là, dit-il ailleurs, qu'*il y aura des pleurs et des grincements de dents*[5]! Considérez quel est celui qui prononce ces paroles : c'est le Fils de Dieu, l'éternelle vérité, la sagesse divine. — Nier l'existence de l'enfer, c'est donc accuser Jésus-Christ de mensonge, c'est nier sa divinité; par conséquent, c'est nier toute la religion, c'est nier Dieu. — Ainsi, il ne vous reste d'autre alternative que de croire à l'enfer, avec toute l'Église, ou de tomber dans l'enfer, avec les impies et les ennemis de Dieu et de son Christ.

O mon Dieu, ô mon Sauveur et mon Maître, je crois que vous êtes juste, et, par conséquent, je crois à l'enfer où vous punirez les méchants, comme je crois au ciel où vous récompenserez vos fidèles serviteurs. Où irai-je, ô mon Dieu; je l'ignore. — Mais si je dois aller dans l'enfer, il

1. Is., XXXIII, 14. — 2. Ps. X, 7. — 3. Ierem., XV, 14. — 4. Matth., XXV, 30. — 5. Luc, XXIII, 28

faudra que vous m'appreniez comment l'on fait pour vous maudire, car jusqu'à présent mon cœur n'a su que vous bénir et vous aimer, et il est bien résolu à vous bénir et à vous aimer toujours. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confesser dès que j'aurai commis un péché mortel.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ENFER[1].

Premier supplice du réprouvé. — La séparation de Dieu.

Du moment qu'a été prononcé ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi* [2], il n'y a plus, pour le réprouvé, d'union possible avec Dieu. — Un intervalle infini l'en sépare pour jamais. — Il y a, disait Abraham au mauvais riche, un abîme entre vous et nous, et il ne vous est pas possible de le franchir [3]. Cette séparation irrévocable est le premier supplice du pécheur impénitent, et il est juste. — « En effet, qu'a fait le pécheur pendant sa vie ? qu'a-t-il voulu, sinon briser les liens qui l'attachaient à son Créateur, secouer son joug, braver ses lois, en un mot s'éloigner de Dieu ? C'était là l'objet de ses plus ardents désirs. — La présence et la pensée seule de ce Dieu l'importunaient, il l'eût volontiers anéanti ; car sous le regard de ce témoin importun, il n'osait lâcher la bride à ses passions, et plus d'une fois la crainte l'avait arrêté. — Aujourd'hui, ses

1. Tirée en partie de La Luzerne. — 2. Matth., XXXV, 30. — 3. Luc., XVI, 26.

vœux sont satisfaits; Dieu se retire de lui ainsi qu'il l'a souhaité, mais c'est pour son malheur[1] ! »

Pendant cette vie, nous ne saurions comprendre la vérité de ces paroles d'un prophète : *Il est malheureux, il est amer d'avoir abandonné le Seigneur*[2]. Cette ignorance vient surtout de la funeste influence que les sens exercent sur notre âme. Habitués à juger par eux, nous n'aimons, nous n'estimons que les objets sensibles. — Nous nous faisons des dieux de nos richesses, de notre beauté, de nos talents, de nos plaisirs; et ces idoles suffisent pour nous consoler de la perte du Dieu véritable. — Voilà, ici-bas, notre triste condition. Mais une fois séparée du corps qui l'appesantissait, l'âme est rendue à toute la pureté de son origine, à toute la perfection de sa nature ; les sens qui l'offusquaient, qui la distrayaient, n'ont plus d'empire sur elle; — plaisirs, honneurs, richesses, affections, jouissance, tous les prétendus biens qui l'attachaient à la terre se sont évanouis. Dieu lui apparaît comme le vrai bien, l'unique bien, et elle s'en voit privée, séparée pour jamais! Voilà ce qui fait l'essentiel et comme le fond de sa réprobation. Les saints docteurs appellent cette séparation l'enfer de l'enfer, et c'est avec raison. Car, demande Bourdaloue, qu'est-ce que d'être séparé de Dieu? Ah! mon âme, quelle parole! La comprends-tu ? Séparé de Dieu! c'est-à-dire, privé absolument de Dieu! — séparé de Dieu! c'est-à-dire, condamné à n'avoir plus de Dieu, si ce n'est un Dieu ennemi, un Dieu vengeur! séparé de Dieu, c'est-à-dire déchu de tout droit à l'éternelle possession du premier de tous les êtres, du plus excellent de tous les êtres, du souverain Être, qui est Dieu. Peine, dit saint Bernard, qui ne peut se mesurer que par l'infinité de Dieu, puisque cette peine est la privation même de Dieu, et que, par consé-

1. L'abbé Martin. — 2. Jerem., II, 19.

quent, elle est grande à proportion que Dieu est grand. Elle est donc un mystère inconcevable d'horreur, et doit plonger une âme damnée dans un abîme de tristesse et de désespoir que l'esprit humain ne saurait approfondir. O mon Dieu, vous ne chasserez de votre présence que ceux qui vous auront banni de leur cœur ; vous ne refuserez d'être le Dieu que de ceux qui auront refusé d'être vos enfants ; faites-moi la grâce de vous aimer constamment sur la terre, afin de vous posséder éternellement dans le ciel.

2e Point. — Si l'âme réprouvée pouvait être tout à fait séparée de Dieu, elle ne serait malheureuse qu'à demi. — Le comble de sa misère sera d'être privée de Dieu, et de ne pouvoir y renoncer ; de sentir éternellement qu'elle ne peut être heureuse qu'en lui et par lui, et de ne trouver éternellement entre Dieu et elle qu'une insurmontable opposition. De là donc, cette âme sera doublement malheureuse : malheureuse par le besoin de s'unir à Dieu, malheureuse par la nécessité d'en être séparée. Sur la terre nous ne sentons pas le malheur de perdre Dieu, cela vient du peu de connaissance que nous avons de lui. En effet, nous ne le voyons qu'à travers les ombres de la foi et comme en énigme, et s'il est des cœurs privilégiés qui goûtent les douceurs de sa présence, les pécheurs ne soupçonnent pas même cette délicieuse ivresse qui reste un secret entre Dieu et ses amis. Aussi la perte qu'ils font de Dieu par le péché n'excite-t-elle ni leurs regrets ni leurs larmes. Mais en franchissant le seuil de l'éternité, leurs yeux s'ouvrent, ils savent ce qu'est Dieu, ce qu'est le ciel, et quel bien ils ont perdu. Cette vue excite la vivacité de leurs désirs, la violence de leurs transports. — Comme la flamme monte vers sa sphère, comme le fleuve court vers l'Océan, de même l'âme, dégagée du corps, se porte de toute la puissance de sa nature vers le Dieu qu'elle comprend être son centre, sa fin, son tout.

« La justice divine fait donc servir, au supplice de ses victimes, la connaissance même qu'elle leur donne de la souveraine félicité. Hélas! dans le cours de cette vie mortelle, c'était Dieu qui recherchait l'âme, et l'âme criminelle qui le fuyait. — Dans la vie future, ce sera l'âme réprouvée qui cherchera son Dieu, qui soupirera après lui, et qui en sera repoussée. — Essayez de vous représenter ce qui se passe dans cette âme mille et mille fois malheureuse, quand, se portant de toute l'impétuosité de ses désirs vers la source du bien, elle en est repoussée par une implacable puissance. — Plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la vengeance de ce qu'elle aime! Quelle plus affreuse destinée que ce conflit d'éloignement et de poursuite pour le même objet? Par une cruelle contrariété de sentiments, Dieu est tout à la fois l'objet des vœux ardents du réprouvé et de sa violente haine. Le réprouvé soupire après Dieu, parce qu'il veut et ne peut pas cesser de vouloir son bien suprême. — Il l'a en horreur, parce qu'il déteste nécessairement et il détestera toujours l'auteur de son mal. L'inclination vers Dieu est la conséquence de sa nature, la détestation de Dieu est la suite de son état. Conflit douloureux d'estime et d'horreur, d'inclination et de haine, de désir et d'aversion! contrariété barbare de sentiments opposés qui, dans le cœur du réprouvé, se réunissent et se combattent, semblent se détruire, et s'éternisent pour son malheur[1]. »

O mon Dieu, quelle parole que celle-là : *Retirez-vous de moi, maudits!* Serai-je assez malheureux pour mériter que vous la prononciez contre moi? O Sauveur mille fois aimable, quelle horrible destinée que celle d'être maudit de vous et de vous maudire, d'être haï de vous et de vous haïr! Marie, ma bonne mère, ne permettez pas que cette

1. La Luzerne.

destinée soit la mienne; je consens à tout souffrir ici-bas, tout! plutôt que d'être éternellement séparé de vous et de Jésus, votre adorable fils.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confesser dès que j'aurai commis un péché mortel.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ENFER.

Deuxième supplice des damnés. — La peine du sens.

Pénétrez, par la pensée, dans les abîmes où règne une horreur éternelle, et faites-vous une idée de ce que souffrent les damnés, en considérant : 1° Quel est celui qui châtie? 2° Quels sont les ministres du châtiment? 3° Quel en est l'instrument?

1er Point. — Dans l'enfer, c'est Dieu qui punit, comme dans le ciel, c'est Dieu qui récompense. De même qu'il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Figurez-vous un puissant de la terre qui tient enfin, entre ses mains, l'ennemi qui depuis de longues années lui prodigue l'insulte et l'outrage. — Quelle joie d'assouvir enfin une vengeance contenue si longtemps! C'est ainsi que Dieu laisse déborder son indignation et sa fureur sur ses ennemis vaincus. — Il y a tant d'années que sa miséricorde arrêtait son bras! — Sa justice, si longtemps retenue, va enfin tirer, des outrages qu'elle a été forcée d'endurer, une satisfaction digne d'elle. « Elle frappe donc, elle frappe sans être arrêtée par la crainte. Dieu n'est-il pas le souverain maître? Elle frappe, sans rencontrer d'obstacles, n'est-il pas tout-puissant? Elle

frappe ; sans égard pour les supplications et les larmes, *Dieu est devenu cruel et son amour s'est changé en fureur* [1], un Dieu, à qui l'univers entier n'a coûté qu'un acte de sa volonté, tout occupé, tout appliqué pour ainsi dire, à faire souffrir une chétive et misérable créature ; voilà ce que nous trouvons dans l'enfer ! Quel supplice donc que celui du damné ! qui pourrait le concevoir ? Seigneur, demande David, quel mortel peut mesurer votre colère et reconnaître jusqu'où va la force de votre bras étendu sur le pécheur ? Vous frappez, et la terre ébranlée sur ses pôles, frémit jusque dans ses abîmes ! Vous soufflez, et la mer mugit et bouillonne ! Vous regardez, et les montagnes fumantes fondent au feu de vos regards comme la cire à l'approche d'un brasier enflammé [2] ! Que sera-ce donc, ô mon Dieu, dans ces prisons éternelles où sans cesse votre bouche enverra la malédiction et l'anathème ; où vos mains lanceront les flèches de votre colère, et feront pleuvoir un déluge de maux [3] ? »

2e Point. — « Les ministres des vengeances de Dieu sont toutes les créatures qui semblent s'être concertées pour accroître le supplice du damné, *armabit creaturam ad ultionem inimicorum* [4]. Les démons se font un jeu cruel d'insulter à ses souffrances : ils attisent le feu qui le brûle, ils se réjouissent de son malheur, ils s'applaudissent de leur triomphe. Sur la terre, ils le flattaient, ils le trompaient par de séduisantes illusions ; alors ils lui reprocheront, avec dérision, sa crédulité, sa lâcheté. Le voilà donc, lui diront-ils en l'insultant, le voilà donc ce chrétien marqué du sceau divin, cet enfant de Dieu, cet héritier du ciel, le voilà devenu semblable à nous ; il a préféré notre société à celle de Dieu — il a laissé le ciel pour l'enfer.

1. Job, XXX, 21. — 2. Ps. LXXXIX, 11 ; LIX, 4 et CXLIII. — 3. Cambacérès. — 4. Sap., V 18.

Les réprouvés, ses compagnons d'infortune, surtout ceux dont il aura causé la perte par ses scandales et ses perfides conseils, se lèveront contre lui et ne cesseront de l'accabler de leurs reproches et de leurs malédictions. « Il trouvera un nouveau supplice dans la société de son corps, dont tous les organes ont leur supplice particulier : les yeux sont attristés par des spectres horribles, *personæ tristes illis apparentes* (*Sap.*, 17, 4). L'odorat respire une puanteur infecte, *erit pro suavi odore fœtor* (*Is.*, 3, 24). — Le goût est tourmenté par l'amertume du fiel, *sal draconum vinum eorum* (*Deut.*, 32, 33). Les oreilles sont fatiguées de blasphèmes [1]. »

Les saints et les bienheureux contribueront à augmenter les souffrances que l'on endure dans l'enfer, par la comparaison que le damné ne cessera de faire de son état avec le leur, de leur joie avec ses souffrances, du lieu fortuné qu'ils habitent avec la prison infecte dans laquelle il est enfermé, des ravissants concerts qui charment leurs oreilles avec les imprécations et les blasphèmes qui retentissent autour de lui. C'est ce qui fait dire à saint Chrysostome que les joies du ciel tourmentent le damné plus que les supplices de l'enfer : *plus a cœlo torquentur quam ab inferno*. Puis donc que le ciel perdu doit vous coûter plus de larmes qu'il n'a coûté de combats et de sacrifices aux saints qui en jouissent, ne vaut-il pas mieux vous en assurer la conquête au prix de quelques violences passagères, que de vous exposer à en déplorer la perte par des larmes intarissables et des regrets désespérants? »

3e Point. — L'instrument principal que Dieu fait servir à sa vengeance c'est le feu. « Figurez-vous un étang de feu et de flammes, — les damnés plongés, ensevelis dans des flots embrasés, et eux-mêmes comme transformés en feu.

1. Manrèze.

— Quand le feu de l'enfer n'aurait d'autres propriétés que celles dont jouit le feu ordinaire, ne jugeriez-vous pas que les réprouvés sont livrés aux plus horribles supplices? Pour lit, des charbons ardents; — pour demeure, des flammes dévorantes, — au-dessus et au-dessous, mille coudées! Nulle issue, nulle espérance; ils sont liés dans une chaîne de flammes à laquelle nulle puissance ne saurait les arracher. Quel supplice! et cependant notre feu n'a aucune proportion avec celui de l'enfer; celui-ci est mille fois plus actif. C'est, dit saint Augustin, la toute-puissance de Dieu qui le met en œuvre, et, dans la main d'un Dieu vengeur de ses lois, quelle doit être l'activité de ce feu miraculeux et immortel!

» En ce monde, l'infortuné qu'on jette sur un bûcher expire bientôt, et trouve la fin de ses tourments avec la fin de sa vie. Mais le feu de l'enfer est vivace, il brûle les corps et les entretient, il les dévore et les nourrit. Dans un incendie, on peut prendre la fuite et échapper aux flammes; mais en enfer, le réprouvé les rencontre partout : sur sa tête, sous ses pieds, devant lui et derrière lui, à droite et à gauche; de toutes parts pétillent et s'élèvent des flammes : flammes pénétrantes, qui s'insinuent jusque dans la moelle de ses os, qui coulent dans ses veines, et sortent par tous ses pores; flammes intelligentes, qui distinguent leurs victimes et redoublent d'activité selon le nombre et la grièveté des crimes. Elles discernent donc les sens et les organes, et leur distribuent la douleur, à proportion de la part qu'ils ont prise à l'iniquité. » Hélas! que deviendrez-vous donc s'il en est ainsi, vous qui, redevable déjà à la justice divine, ne faites chaque jour qu'ajouter de nouvelles fautes à vos fautes anciennes, et préparer sans cesse de nouveaux aliments aux flammes de l'enfer?

O mon Dieu, je veux me sauver à quelque prix que ce soit. Fallût-il sacrifier tout ce que je possède, tout ce que je

suis, pour éviter l'enfer, pour ne pas tomber dans ses abîmes, puis-je faire trop, ferai-je jamais assez, quoi que je fasse? Et vous, bon Jésus, adorable maître, ne permettez pas que je me damne. Rappelez-vous que c'est pour mon salut que vous êtes descendu sur la terre et que vous êtes mort sur une croix, souffrirez-vous que tant d'amour me soit inutile?

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confessser dès que j'aurai commis un péché mortel.

QUATRIÈME JOUR.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ENFER.

Troisième supplice du damné. — Le remords.

1er Point. — Il y a dans l'enfer quelque chose de plus horrible que l'enfer lui-même, plus dévorant que le feu qui brûle les damnés, c'est le remords. « Sur la terre, le remords entre dans l'âme de quiconque commet une iniquité, mais alors, il est un effet de la miséricorde de Dieu; dans l'enfer, c'est la justice qui le fait sentir. Il était un bienfait, il est devenu un châtiment; c'était une voix secrète qui avertissait, qui exhortait; ici, c'est une voix foudroyante qui répète sans cesse au pécheur qu'il s'est plongé volontairement dans ce gouffre de tortures[1]. » Un malheureux éprouve une espèce de consolation à penser que ce n'est point par sa faute qu'il est dans le malheur; les larmes qu'il répand sont moins amères, quand sa conscience lui rend le témoignage qu'il avait pris toutes les précautions

1. La Luzerne.

possibles pour prévenir le coup qui l'a frappé. Au contraire, le remords seul suffit pour corrompre toutes les joies du méchant dans la prospérité; quel tourment doit-il être pour le méchant que son crime a précipité dans le malheur!

Mais s'il est vrai que le remords soit d'autant plus vif que le malheur est plus grand, quelles doivent donc être les tortures des damnés? En parlant d'eux, Jésus-Christ nous dit que le *ver qui les ronge ne meurt pas*[1]. « Comment peindre ce ver immortel qui ronge le cœur du damné, qui lui montre le néant des faux biens qu'il a si follement poursuivis; les secours de salut que son Dieu lui offrait et dont l'usage lui eût été si facile, — qui lui crie qu'il est l'auteur de sa perte; l'unique auteur de tous les maux dans lesquels il est plongé? Comment peindre la fureur, la rage dont il est transporté contre lui-même à la vue de sa folie? Objet de mépris et d'horreur à ses propres yeux, il se déteste, il se maudit et voudrait s'anéantir. Grand Dieu! quel supplice de ne trouver, dans les rigueurs d'un sort infiniment cruel, rien de plus insupportable que soi-même, — de se détester plus que tous les maux dont on est la proie, — d'être son accusateur, son bourreau, son démon, et de se tourmenter avec plus de rage que ne le font tous les ministres de vos vengeances! O Dieu, qu'un cœur coupable fournit, à votre justice, un terrible vengeur de ses crimes[2]! »

2e POINT[3]. — Trois pensées alimentent le remords du damné, et accroissent son tourment : J'ai perdu Dieu, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour des riens. J'ai perdu Dieu; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que le damné pouvait faire entendre cette plainte; — toutes les fois qu'il avait eu le malheur de pécher mortellement, il avait chassé Dieu de son cœur, il l'avait perdu. — Mais

1. Matth., IX, 43. — 2. L'abbé Richard. — 3. Tiré du P. Croisset.

alors il n'avait pour Dieu ni amour ni désir; il ne pouvait apprécier le malheur de le perdre. Dissipé, absorbé, tyrannisé par ses passions, uniquement occupé des plaisirs sensuels, il n'ambitionnait qu'une chose, la possession de frivolités dans lesquelles il avait placé son bonheur. Aujourd'hui, que son âme est dégagée des liens qui la retenaient, et affranchie de l'influence des sens et des passions qui la distrayaient, qui l'aveuglaient, il voit ce qu'est Dieu, il comprend l'immensité de la perte qu'il a faite, et redit avec d'inénarrables gémissements : j'ai perdu Dieu, le souverain bien, la félicité suprême, la source de toute perfection, de toute vérité, de toute beauté. J'ai perdu Dieu, et en le perdant j'ai perdu le ciel, le bonheur, je me suis retranché de la société des saints pour me condamner à la société des démons et des réprouvés! J'ai perdu Dieu, et, en le perdant, je m'en suis fait un ennemi irréconciliable, je me suis jeté dans le gouffre où je souffre tous les maux sans espérance d'en sortir jamais!

2° J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Ce n'est point par une cruelle nécessité, par la fatalité des circonstances; cette pensée serait une consolation dans mon malheur, mais mon malheur vient de moi seul. — Il ne tenait qu'à moi de me sauver, je n'avais qu'à le vouloir : j'avais à ma disposition tous les moyens d'être un saint, il n'y avait qu'à faire ce que ce parent, cet ami ont fait, et je m'y suis toujours refusé. Savais-je donc ce que c'était que l'enfer? Savais-je bien tout ce que je vois, tout ce que j'éprouve? Oui, je savais tout cela, et je me suis damné! Mais peut-être n'y pensais-je pas? J'y ai pensé, j'ai été averti mille fois, j'ai eu mille fois l'inspiration de revenir à Dieu, de me confesser, de mener une vie plus chrétienne; mille fois j'ai frémi d'horreur en pensant au malheur de ceux qui se damnaient, en entendant prêcher ces grandes vérités, et voici que moi-même je suis damné!

3° Non-seulement j'ai perdu Dieu, mon souverain bien, non-seulement je l'ai perdu par ma faute et avec pleine connaissance de cause, mais encore je l'ai perdu pour des riens. Et c'est ici que le damné se rappelle, avec des larmes amères, la vanité des objets auxquels il a sacrifié son âme; — un péché de quelques moments, — un plaisir criminel que le remords empoisonnait, — une vile créature, un bas intérêt, une fumée d'honneur, une bagatelle, un rien! Il se rappelle la vanité des prétextes qui l'ont tenu éloigné de Dieu : sur la terre, il trouvait, dans l'entraînement des passions, dans les exemples des libertins avec lesquels il était obligé de vivre, dans le respect humain, des obstacles insurmontables à son retour vers Dieu; il alléguait, pour se tranquilliser dans l'oubli de ses devoirs, l'ardeur de la jeunesse, la force de l'habitude, la multiplicité des affaires, le manque de temps; mais, dans l'enfer, il apprécie ces excuses à leur juste valeur, il déplore sa lâcheté, sa folie : voilà donc à quoi j'ai sacrifié mon éternité! O malheureux respect humain qui m'a fait rougir de mes devoirs et de mon titre de chrétien! O cruelle insouciance qui m'a empêché de confesser ma faute! Il m'était si facile de le faire, j'ai trouvé des occasions si favorables. Dieu m'avait accordé de si longues années de santé après ma chute, il m'avait si souvent offert son amitié, il m'avait pressé, sollicité en tant de manières! A quoi pensais-je, moi qui me piquais de sagesse, de prévoyance, à quoi pensais-je de remettre ma conversion à l'heure de la mort? O extravagance! O folie!

Me voici, ô mon Dieu, tremblant à vos pieds et tout saisi d'épouvante en pensant à l'enfer. Faites, ô mon Jésus, que je vous aime maintenant, que je vous serve, que je me sauve, afin d'éviter plus tard le désespoir, les remords, les regrets affreux et inutiles de ne vous avoir ni servi ni aimé. Cette vie, ô mon Dieu, est le temps de vos miséricordes, vous ne demandez qu'à répandre vos grâces sur moi; et

votre bonté, en me donnant les sacrements, m'a rendu le salut si facile que, si je viens à me damner, je ne pourrai accuser que moi seul. O mon Sauveur, ô mon Jésus, au nom de l'amour qui vous a porté à mourir pour mon salut, éloignez de moi un pareil malheur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confesser dès que j'aurai commis un péché mortel.

CINQUIÈME JOUR.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ENFER.

Le quatrième supplice du damné, c'est la pensée de l'éternité.

Ier POINT. — Quels que soient les maux qui nous accablent ici-bas, la pensée de les voir finir tôt ou tard en adoucit l'amertume et nous aide à les supporter. Mais dans l'enfer, il n'y a plus d'espérance. L'éternité est sans cesse en face du réprouvé, et ne lui permet pas la moindre illusion sur la durée de son supplice. Il souffre tous les maux, toutes les angoisses, toutes les tortures; et pour comble de malheur, il les souffre pour toute l'éternité. Avez-vous médité quelquefois, avez-vous cherché à comprendre les profondeurs de cette parole : *Eternité !* faites taire vos sens, en ce moment, recueillez toutes les puissances de votre âme, et essayez d'approfondir cette parole qui doit un jour combler vos espérances ou combler votre désespoir. Deux mots, deux mots seuls peignent l'éternité, la démontrent au réprouvé, et le glacent d'épouvante quand ils retentissent avec l'éclat du tonnerre dans les profondeurs de l'abîme : Toujours ! Jamais ! jamais d'adoucissement, jamais de

terme; toujours brûler, toujours souffrir! Quand finiront mes supplices? demande le damné; et la pendule de l'éternité répond : Jamais! Pendant combien de temps dois-je être étendu sur ces brasiers ardents, dévoré par ces flammes? et l'inexorable pendule répond : Toujours! O jamais! O toujours! quel incommensurable horizon vous ouvrez à nos regards! En vous méditant, l'esprit de l'homme est saisi comme de vertige, « car si ces deux termes indéfinis : jamais, toujours, absorbent nos pensées, tarissent nos expressions et nous désespèrent quand ils s'appliquent aux moindres maux de cette vie; appliqués à une peine extrême, ne la mettent-ils pas hors de la sphère de nos esprits et de la portée de nos discours? Qui de nous peut dire ou faire sentir, comme il faut, ce que c'est qu'agoniser toujours et n'expirer jamais? Toujours languir, et ne jamais mourir? Toujours brûler et ne se consumer jamais? Ne vouloir jamais ce qui sera toujours, et vouloir toujours ce qui ne sera jamais[1]? » O éternité... incompréhensible éternité, qui peut te croire et consentir à rester un seul instant dans le péché? Supposez qu'un pécheur soit condamné à brûler dans l'enfer jusqu'à ce qu'un insecte, qui ne viendrait que tous les mille ans, ait transporté dans l'Océan tous les grains de sable qui en couvrent les rivages; le supplice de cet infortuné durerait une période incalculable de siècles, mais enfin il aurait un terme. Tandis qu'en face de l'éternité, cette période incalculable de siècles n'est pas même un instant. — Si ces pensées ne vous convertissent pas, il faut désespérer, vous avez perdu la raison ou la foi!

2e Point. — En vain, pour se rassurer dans la voie de l'iniquité, le pécheur voudrait-il douter de l'éternité des peines de l'enfer, cette éternité est une vérité fondamentale

1. Le P. Segaud.

de notre foi; les prophètes et les apôtres, Jésus-Christ, toute l'Église nous crient que tout est éternel pour le damné : « éternelle la vengeance qui le poursuit, éternel le décret qui le réprouve, éternels les démons qui le tourmentent, éternel le feu qui le dévore, éternel le ver qui le ronge, éternelle la prison qui le renferme, éternel le regret qui le consume, éternelle la rage qui le transporte, éternel lui-même pour rester éternellement en proie à ses tortures. La même parole divine qui nous a révélé la félicité éternelle dont Dieu fait jouir ses élus nous enseigne, dans les mêmes termes, les éternels tourments qu'il fait souffrir aux réprouvés. Nous ne pouvons pas plus douter de l'une de ces vérités que de l'autre. Les oracles divins sur l'éternité malheureuse sont tellements clairs, tellement formels, tellement multipliés, qu'en douter c'est renoncer au christianisme [1]. » Il y a, dit saint Bernard, une étroite liaison entre le dogme terrible d'une éternité malheureuse et les satisfactions infinies de l'Homme-Dieu, et quoique cette éternité de peines soit un mystère incompréhensible pour la raison, sans elle, la religion deviendrait un mystère plus incompréhensible que cette éternité même. En effet, si les peines temporaires des créatures étaient suffisantes pour effacer le péché, où était la nécessité qu'un Dieu quittât le ciel, se fît homme, souffrît et mourût pour le genre humain? où serait la proportion entre le prix de la victime offerte et celui de la grâce obtenue? Le sang divin aurait-il été nécessaire pour éteindre des feux qui se seraient éteints d'eux-mêmes avec le temps [2]? La croix de Jésus-Christ affirme donc l'éternité de l'enfer.

L'esprit humain, sans le secours de la révélation, avait proclamé l'éternité des peines de l'enfer, et le poëte latin s'est rendu l'interprète de cette foi, lorsque, dépeignant le

1. La Luzerne. — 2. Cambacérès.

séjour des expiations, il a dit : Thésée est assis dans sa condamnation et il y demeurera *éternellement*. Que de raisons, en effet, viennent prouver l'équité de cet arrêt irrévocable fulminé contre les pécheurs! 1° La mort fixe le cœur de l'homme dans un état immuable de haine ou d'amour pour Dieu. — « On dit que l'on arrêta une horloge à la mort d'un grand homme : — depuis sa mort, cette horloge marque toujours la même heure. Votre âme ici-bas marque aussi les heures, elle les compte, elle les parcourt, elle les désigne à sa manière. C'est aussi une horloge montée. Mais un moment vient, à l'heure de l'éternité, où l'horloge s'arrête : — dès lors c'est toujours la même heure qui subsiste et qui demeure[1]. » Ainsi, en quittant la vie, les pécheurs n'ont pas cessé d'aimer le péché, leur attachement au péché est donc, en quelque sorte, éternel; quoi de plus juste qu'une volonté de pécher qui n'a pas de terme, soit punie par un châtiment qui n'aura pas de fin !

2° L'enfer est éternel parce que le péché est éternel. En effet le péché ne peut être effacé que par la pénitence, « mais en enfer, il n'y a qu'une pénitence forcée, sans mérite, sans effet, et qui, par conséquent, laisse toujours le péché subsistant et l'âme redevable à Dieu. La justice divine qui ne perd jamais ses droits, restant toujours créancière, ne cesse de les exercer; tant qu'elle n'est pas satisfaite, elle punit; et comme elle n'est jamais désarmée, elle ne peut cesser de frapper. Enfin, telle est la nature de l'inaltérable sainteté, d'être nécessairement ennemie du péché, de le haïr souverainement, de le poursuivre sans relâche. La tache du péché devenue ineffaçable livre éternellement l'âme coupable à sa haine ou à sa colère, trouvant toujours le péché présent, elle ne peut cesser d'en faire l'objet de ses vengeances[2]. »

1. Le P. de Ravignan. — 2. La Luzerne.

O mon Dieu, c'est pour n'avoir pas voulu vous aimer et profiter de vos grâces, c'est pour avoir voulu satisfaire leurs passions et les désirs déréglés de leur cœur, que les réprouvés sont dans l'enfer. Hélas! que de fois j'ai mérité de partager leur sort? Cependant, je vis, ô mon Dieu, vous n'avez pas voulu que je subisse la peine de mes fautes; au lieu des rigueurs de votre justice, j'éprouve les bienfaits de votre miséricorde, saurai-je en profiter?

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confesser dès que j'aurai commis un péché mortel.

SIXIÈME JOUR.

SIXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'ENFER.

Conséquences morales du dogme de l'enfer.

1er Point [1]. — Nous devons penser à l'enfer. Un voyageur, engagé dans un chemin inconnu, marche avec précaution; — il étudie les lieux, il interroge les passants pour savoir où il va. Mais si on l'a prévenu que ce chemin peut le conduire à un abîme, il est sans cesse préoccupé de cette pensée; il redouble de précaution et de vigilance, et il passerait pour un insensé, s'il oubliait, un seul instant, le terme fatal vers lequel il marche. Quelle serait donc votre folie si, menacé comme vous l'êtes d'un malheur éternel, vous parcouriez le chemin de la vie sans vous préoccuper de l'abîme auquel il aboutit? Sans doute, la pensée de l'enfer est loin d'être riante, mais les breuvages

1. La Luzerne.

doux ne sont pas toujours les plus salutaires, et l'amertume des réflexions que suggère l'enfer sera plus utile à votre âme que la douceur de certaines pensées qui vous égarent en vous flattant. Ce souvenir sera pour vous le frein puissant de tout mal, le principe fécond de tout bien. Pensez à l'enfer avant de pécher, et vous vous abstiendrez du péché : pensez-y après avoir commis le péché, et vous en sortirez. Si vous êtes esclave de quelque passion criminelle, pensez à l'enfer, considérez que les infortunés qui s'y désolent furent ce que vous êtes, que peut-être très-prochainement vous allez être ce qu'ils sont, qu'en continuant à marcher dans la voie qu'ils ont suivie, vous arriverez infailliblement au même terme, et vous vous hâterez de regagner les sentiers de la justice. Pensez à l'enfer si vous avez le bonheur d'être dans l'amitié de Dieu, et cette pensée vous aidera à la conserver, vous y puiserez les moyens de vous maintenir dans l'innocence, et les précautions pour n'en pas déchoir. Pensez à l'enfer quand les circonstances vous imposent des devoirs pénibles ; cette considération vous fera trouver légères les obligations qui vous semblent les plus lourdes. Pensez à l'enfer au moment où les tentations viennent vous assaillir, et vous y résisterez avec force, en vous rappelant que c'est de là qu'elles viennent, et que c'est là qu'elles conduisent. En un mot, pensez à l'enfer, et les sacrifices les plus douloureux, les privations les plus pénibles, les mortifications les plus sévères ne vous coûteront plus, puisqu'elles doivent vous y soustraire.

2e Point. — Ce n'est pas assez de penser à l'enfer, il faut le craindre. S'il est vrai que la crainte soit le commencement de la sagesse, rien n'est plus capable de vous inspirer cette crainte salutaire que la pensée de l'enfer. Le psalmiste connaissait bien tout l'avantage de cette sainte frayeur, lui qui demandait instamment à Dieu de le pénétrer de la terreur de ses jugements. On frémit en lisant

dans l'histoire de l'Église l'impression que la pensée de l'enfer faisait sur l'âme de ces solitaires de l'Égypte, dont saint Jean de Climaque nous raconte les austérités : « A quelque distance d'un monastère que je visitais, en était un autre nommé la Prison, où s'enfermaient volontairement ceux qui, depuis leur profession, avaient commis quelques péchés considérables. Tout y respirait la pénitence et la tristesse ; du pain et quelques herbes étaient leur nourriture. J'en vis qui passaient la nuit en plein air, forçant la nature pour s'empêcher de dormir, comme si c'eût été un temps dérobé à la pénitence. Là, on voyait accompli à la lettre ce que dit David : des hommes courbés et abattus de tristesse, qui mêlaient leurs larmes à l'eau qu'ils buvaient, et mangeaient la cendre avec leur pain ; leur peau était attachée aux os et séchée comme l'herbe ; on n'entendait que ces paroles : Malheur, malheur à moi ! pardon, pardon, Seigneur, miséricorde, faites-nous grâce, s'il est possible [1] ! »

Les pécheurs pénitents ne sont pas les seuls qui aient redouté les jugements de Dieu, le même souvenir glaçait de terreur saint Bernard dans sa solitude : Région cruelle, s'écriait-il, région de feu, que ton souvenir porte d'effroi dans mon âme ! C'était un saint, près de recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, et il tremblait malgré ses vertus et ses miracles. — Saint Paul lui-même, ce vase d'élection, quoiqu'il eût pour lui le témoignage de sa conscience, n'était pas pour cela assuré de sa justification ; quelle doit donc être votre frayeur à vous qui, bien loin d'avoir le repentir des saints solitaires ou les vertus d'un saint Bernard ou d'un saint Paul, êtes peut-être plus coupable que beaucoup d'entre les réprouvés ? — « O mon Dieu, Dieu puissant et terrible, faites que ces vérités ne

1. L'abbé Poulle.

soient pas sans fruit pour mon salut. Puisque mon cœur s'est montré si longtemps insensible à vos invitations, triomphez de sa dureté par vos menaces, et subjuguez par la crainte ce rebelle que n'a pu captiver votre amour[1]. »

3e Point [2]. — « Il faut travailler à éviter l'enfer. La même voix qui nous enseigne, sur l'enfer, d'effrayantes vérités, nous en révèle une bien consolante : c'est que nul n'y est précipité qu'il ne l'ait voulu. Il est, et il sera toujours en votre pouvoir de vous en garantir, mais il vous est ordonné d'y travailler actuellement et incessamment. — Dans l'enfer, vers lequel tu t'avances, vous crie cette voix divine, il n'y aura plus ni travail utile, ni motif profitable, ni pensée salutaire. Si quelques-uns des moments que la bonté divine vous laisse encore étaient accordés aux malheureux que renferme l'abîme infernal, avec quelle ardeur ils embrasseraient les exercices de la plus rigoureuse pénitence ! Vous n'avez pas subi leur malheureux sort, mais vous en êtes menacé; faites ce qu'ils feraient s'ils le pouvaient, faites-le pendant que vous le pouvez encore. Si vous êtes sensible à vos intérêts les plus sacrés, vous ferez tous vos efforts pour éviter le plus affreux des maux que l'esprit humain puisse concevoir. Il n'y a ni attention que vous ne deviez apporter, ni précaution que vous ne deviez prendre, ni embarras de conscience que vous ne deviez éclaircir, ni habitudes mauvaises auxquelles vous ne deviez renoncer, ni privations auxquelles vous ne deviez vous dévouer, ni sacrifices que vous ne deviez vous imposer. La miséricorde tient encore suspendu sur votre tête le glaive de la justice, pour combien de temps ? Vous l'ignorez; elle seule connaît le terme qu'il lui plaît de mettre à son indulgence; usez, comme elle le désire, de sa longanimité, mais n'en abusez pas. Songez à ce qu'elle vous apprend : que la justice vient

1. Mgr Borderies. — 2. La Luzerne.

immédiatement après elle, et jetez-vous dans les bras sauveurs de l'une, pour ne pas tomber dans les bras vengeurs de l'autre. »

« O mon Dieu, grâce à votre bonté, je ne suis pas encore dans cet enfer où les larmes sont infructueuses, où les prières sont rejetées, où les sacrifices ne sont que des tourments. Aidez-moi, Seigneur, à m'en préserver. Pour cela, je suis prêt à tout : faut-il détester mes iniquités? je les abhorre; les confesser à vos ministres? j'irai me jeter à leurs pieds pour en faire l'aveu sincère et humiliant; éviter les occasions dangereuses? dès ce moment, je romps avec tout ce qui peut me porter au mal; me soumettre au joug de la pénitence? j'en accepte toutes les rigueurs, trop heureux de pouvoir, par là, racheter mon âme de l'enfer, et mériter d'être admis dans vos tabernacles éternels. Ainsi soit-il [1]. »

RÉSOLUTION

Dans les tentations, je me rappellerai la pensée de l'enfer.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

DEVOIRS ENVERS DIEU (suite)

PREMIER JOUR.

Considérations sur la piété [2].

Tous vos devoirs envers Dieu se résument en un sentiment délicieux que l'on appelle la piété; pour vous la faire

1. L'abbé Poulle. — 2. Inspirées par les conférences de Sainte-Valère.

aimer, il suffira de vous en faire considérer les précieux avantages. Saint Paul, en parlant de la piété, déclare qu'elle est *utile à tout, qu'elle a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future* [1]. La piété, en effet, nous est utile à tous les âges et dans toutes les conditions.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — LA PIÉTÉ EST UTILE A TOUS LES AGES.

1er Point. — La piété est utile à la jeunesse. La jeunesse est l'âge des orages, parce que c'est l'âge des passions. Tant que ces ennemis domestiques sommeillent, la vertu est douce, facile; les pratiques de la religion sont attrayantes; mais il vient un temps où l'ennemi du salut les réveille, alors commence une lutte qui ne cessera qu'avec la vie : l'âme agitée d'un flux et reflux de pensées étranges, de désirs insensés, ressemble à une mer que soulèvent les tempêtes; le cœur, à un navire que les vagues menacent d'engloutir à chaque instant. Malheur à celui qui n'a pas la piété, — elle est le seul pilote qui puisse diriger le cœur, elle est le seul frein à imposer aux passions. Leur entraînement a une telle violence, qu'aucune force humaine, pas même la crainte du déshonneur, ne peut l'arrêter.

La vertu, à tous les âges, mais surtout dans la jeunesse, est au-dessus des forces de la nature; il faut donc au cœur des moyens surnaturels pour qu'il puisse la pratiquer; la piété seule les donne : il y a, dans un jeune cœur, trois principaux écueils contre lesquels la vertu vient presque toujours se briser : un besoin immense d'aimer, une activité dévorante et une imagination plus ardente encore; eh bien, la piété comble ces trois abîmes sans danger pour l'innocence. Au besoin d'aimer, elle ouvre les cœurs de

1. I Timoth., IV, 8.

Jésus et de Marie, — elle donne les saintes et délicieuses ivresses de la prière, de la communion ; — à l'activité, elle fournit pour aliment les bonnes œuvres, la visite des malades, le soin des églises, les démarches du zèle, l'instruction des enfants ; — à l'imagination, elle offre les beautés de la religion, la poésie de ses fêtes, la pompe de ses cérémonies. — L'âge difficile s'écoule ainsi dans de pures jouissances, et, entre les mains de la piété, l'âge mûr succède heureusement à l'adolescence et à la jeunesse. « La foi, et ce que l'on dit de la foi on doit le dire de la piété, est comme une soupape de sûreté par où s'échappent et s'exhalent tous les désirs et toutes les espérances dont le cœur de l'homme est l'ardent foyer, et qui ne trouvent pas leur trop-plein dans cette vie. Fermer cette soupape sans pouvoir éteindre ce foyer, c'est amener l'explosion. L'ouvrir, au contraire, c'est le moyen de chasser et de faire résoudre en vapeur les plus violents transports de l'âme [1]. » Heureux donc le jeune cœur qui aime la piété ; elle sera pour lui une sauvegarde précieuse et la source des plus pures jouissances.

2° Point. — La piété est utile à l'âge mûr. L'âge mûr n'est plus l'âge des illusions, mais c'est l'âge des déceptions; — et que de déceptions nous attendent; par-delà les rives encore riantes qui séparent la jeunesse de l'âge mûr! Déceptions dans nos espérances; nous les verrons toutes trompées. — Déceptions dans nos amitiés; nous ne trouverons qu'ingratitude et indifférence. — Déceptions dans ces rêves de bonheur qui berçaient notre cœur à un certain âge. Alors le monde nous apparaissait sous des dehors enchanteurs; mais à mesure que nous avançons, le mirage disparaît pour faire place à la réalité, et que cette réalité est triste!

1. A. Nicolas.

A la suite des déceptions, marcheront tous les chagrins. Chagrins de l'ambition : le monde est plein de rivalités et d'injustice, le mérite et les talents sont méconnus, les droits les mieux acquis sont comptés pour rien. — Chagrins de la vanité : vous verrez se faner la fleur de votre jeunesse et d'autres jouir des triomphes qui vous auront enivré. — Chagrins du cœur : la mort éclaircira, chaque jour, les rangs de vos amis les plus chers, ceux qui resteront seront ingrats ou indifférents. — Chagrins de toute espèce : les revers anéantiront votre fortune, la maladie ruinera votre santé, la calomnie noircira votre réputation. — Trompé dans vos espérances, révolté de l'injustice et de l'ingratitude des hommes, blessé dans toutes vos affections, vous sentirez l'ennui de la vie s'emparer de votre cœur, et le poids d'un immense dégoût peser sur votre âme; vous serez bien proche du désespoir; hélas! tant d'autres l'ont ressenti et y ont succombé! Qui consolera vos peines? qui adoucira vos regrets? qui vous sauvera de vous-même? La piété, la piété seule. Dans toutes vos épreuves, elle vous montrera la croix et le ciel; ces deux objets suffisent pour rendre le courage et l'espérance.

3e Point. — C'est dans la vieillesse surtout que la piété est utile; elle seule peut en adoucir les amertumes. Les cheveux blancs, qui couronnent la tête du vieillard, sont comme la neige qui couvre le sommet des volcans, ils cachent presque toujours de brûlantes et profondes douleurs. Étudiez le vieillard dans l'intimité de sa vie, examinez-le quand il est seul, vous surprendrez souvent des larmes venir mouiller ses paupières. C'est qu'en effet, de désolantes pensées le préoccupent et l'attristent; il se voit dépérir chaque jour, chaque jour il sent toutes ses facultés lui échapper et s'éteindre. Tous les êtres qui lui étaient chers sont tombés autour de lui. — Il est, au milieu des générations nouvelles, comme un débris du passé. — Sans doute qu'on

l'entoure de soins et d'affection, mais peut-il se dissimuler que l'affection qu'on lui témoigne, que les soins dont on l'entoure ne soient de la pitié bien plus que de la tendresse? — Et combien cette pitié est lourde pour son cœur!

Ajoutez à ces douleurs morales les infirmités et les souffrances, compagnes inséparables de la vieillesse, et vous comprendrez qu'il est bien à plaindre, ce pauvre vieillard! Mais, si la piété habite dans son âme, il n'est pas sans consolations. Ses infirmités deviennent une expiation qui le purifie, et il les offre, avec une certaine joie, à la justice divine. Cette enveloppe terrestre qui l'abandonne, il la voit tomber sans regrets. Pourquoi la regretterait-il? ne va-t-il pas échanger les ennuis de l'exil pour les joies de la patrie? Au souvenir du ciel, une douce sérénité s'est répandue sur ses nobles traits, l'espérance d'une vie meilleure l'empêche de maudire celle-ci. Ajoutez à ces considérations la gloire dont la piété environne, dès ici-bas, le vieillard vertueux : tandis que l'homme vieilli dans l'incrédulité ou le vice recueille le dégoût et le mépris pour fruits de la corruption de ses jeunes années, la vertu conserve, dans l'âge le plus avancé, la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse, et concilie au vieillard le respect et la vénération de tout ce qui l'approche. L'Esprit saint l'avait dit au livre des Proverbes : La vieillesse est une couronne d'honneur quand elle se trouve dans les voies de la justice [1].

O mon Dieu, la piété est pour moi la meilleure des amies; je le sens, je le comprends; mais comment l'aurai-je si vous ne me la donnez? Mettez-la donc vous-même dans mon cœur, faites que je l'aime, que je l'entretienne avec soin, afin qu'après avoir garanti ma jeunesse des

1. Prov., XVI, 31.

attraits du vice, elle me soit, dans un âge plus avancé, une source de consolations et de pures jouissances, heureux avant-goût de celles qu'elle me réserve dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Tous les jours je demanderai à Dieu qu'il mette, de plus en plus dans mon cœur, les sentiments d'une véritable piété.

DEUXIÈME JOUR.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LA PIÉTÉ.

La piété est utile dans toutes les conditions de la vie.

1er Point. — La piété est bonne dans l'adversité. Le malheur peut venir vous visiter, et que deviendrez-vous si vous n'avez la piété pour soutien? Ce que deviennent les malheureux qui n'ont pas les consolations de la foi : l'envie empoisonnera vos jours, ou le désespoir les abrégera. — Mais si vous avez la piété, vous vous soumettrez volontiers aux desseins de la Providence sur vous, et vous trouverez, dans votre piété, un soutien et des consolations. — Que ceux qui vous aimaient dans des jours plus heureux viennent à vous abandonner; la piété vous consolera de ces inconstances, en vous remettant devant les yeux l'exemple du divin Maître qui, lui aussi, a été abandonné des siens au moment de l'adversité. — Que la calomnie vienne noircir votre réputation; l'exemple de celui qui, par amour pour vous, a voulu être calomnié, vous donnera la force de faire, par amour pour lui, le sacrifice de votre honneur. —

Si la pauvreté vient s'asseoir près de votre foyer, vous méditerez le dénûment de la crèche, la pauvreté de l'étable. — Ce souvenir vous relèvera à vos propres yeux, en vous rappelant que la pauvreté vous donne un trait plus frappant de ressemblance avec celui qui s'est fait pauvre pour vous, et plus que vous. Si vous êtes dans le malheur, la piété vous sauvera du désespoir en vous redisant ces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*[1]. La médecine, écrivait le célèbre Ficin à Laurent le Magnifique, duc de Florence, la médecine guérit le corps, la musique guérit l'esprit ou le calme, la religion seule guérit et réjouit l'âme. Puissiez-vous le comprendre, et ne jamais chercher de consolations et d'encouragements ailleurs qu'au pied de la croix.

2e Point. — La piété vous sera utile si vous avez la richesse en partage. Il y a plus d'écueils, pour la vertu, dans l'opulence que dans l'indigence. Si la pauvreté impose des privations, elle écarte aussi bien des dangers, et elle est une source de mérites pour le pauvre qui la supporte chrétiennement. Les richesses, au contraire, énervent l'âme, en fournissant aux passions toutes les occasions, tous les moyens de se satisfaire. — Elles corrompent le cœur, en l'entourant de toutes les séductions; elles le détournent du ciel, en l'attachant à la terre par les jouissances de cette vie. La piété vous garantira de tous ces écueils; 1° elle vous détachera des richesses, en vous en faisant connaître la fragilité : *Que le riche*, dit saint Jacques, *se confonde en son néant, parce qu'il passera comme l'herbe de la prairie ; un soleil brûlant s'est levé, — l'herbe sèche, la fleur tombe, ainsi le riche séchera et se flétrira dans ses voies*[2]. 2° Elle vous les fera craindre en vous en révélant le danger : *En vérité*, dit le Sauveur, *un riche entrera difficile-*

1. Matth., v. — 2. Jacob., I, 11.

ment dans le ciel[1]. Et saint Paul : *Ceux qui aiment les richesses tombent dans la tentation, et en plusieurs désirs inutiles et pernicieux qui les précipitent dans la damnation*[2]. 3° Elle les sanctifiera en vous les faisant employer à soulager les pauvres et à faire des bonnes œuvres : *Faites le bien*, disait Tobie à son fils, *faites-le selon vos moyens : si vous avez peu, donnez peu; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup*[3].

La piété ouvrira à votre cœur une source de pures jouissances, en lui inspirant la compassion pour l'infortune. — Qu'il est doux de faire le bien! Quel bonheur, pour un cœur chrétien, de soulager Jésus-Christ dans la personne des pauvres! Quelle plus douce jouissance, pour un bon cœur, que de garantir du froid et de la faim de pauvres petits êtres que la misère accable! de s'entendre bénir comme l'image de la Providence! « On s'accoutume à sa prospérité et on y devient insensible, dit un moraliste, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. La joie de faire le bien est plus douce, plus touchante que la joie de le recevoir, il faut y revenir souvent, c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on mérite de le goûter. » Oh! si vous le pouvez, ne vous refusez pas ces jouissances si douces et si pures!

3e Point. — La piété est utile surtout au moment de la mort. *Que mon âme*, disait Balaam, *meure de la mort des justes*[4]! Qu'y a-t-il en effet de plus digne d'envie que la mort d'un chrétien fidèle? Quelque part que se portent ses regards, la piété lui offre des motifs de consolation et de confiance. Si le passé lui rappelle les fautes qui ont pu déparer sa vie, la piété lui rappelle en même temps les larmes qu'il versa pour les expier, la sévère pénitence qu'il en fit,

1. Matth., XIX, 23. — 2. I Timoth., VI, 9. — 3. Tob., IV, 9. — 4. Num., XXIII, 10.

et le sang de Jésus-Christ, qui, dans les sacrements, a tout purifié.

Dans le présent, il y a des souffrances, mais la piété les sanctifie; — il y a des regrets, mais l'espérance les adoucit. — « Prête à quitter le monde, l'âme pieuse le voit comme elle l'a toujours vu; elle le juge comme elle l'a toujours jugé. Elle envisage l'éternité, au moment d'y entrer, avec la même sérénité qu'elle l'a toujours contemplée. Qu'est-ce que la mort lui enlève? Le monde? elle le regarda toujours comme un lieu de passage; — ses biens? elle n'y tenait pas, elle avait placé son trésor dans le ciel; — ses dignités et ses emplois? ils n'étaient pour elle qu'un joug embarrassant; — ses parents, ses amis? elle ne les perd pas, elle emporte l'espérance de se réunir à eux dans le sein de Dieu; — son corps? il fut l'ennemi de sa vertu, l'obstacle à ses pieux désirs et quelquefois l'écueil de ses saintes résolutions [1]. »

« L'avenir n'offre à l'âme fidèle que des pensées consolantes : de son lit de mort, elle lève les yeux vers la terre des vivants; elle se voit déjà en possession des biens que Dieu lui prépare. A mesure qu'elle sent se dissoudre son habitation terrestre, elle découvre, au-delà des portes célestes qui s'ouvrent devant elle, l'habitation nouvelle qui ne fut point construite par la main des hommes, où Dieu l'attend pour l'y faire résider aussi longtemps que durera l'éternité [2]. » La piété lui montre, sur le seuil même de l'éternité, Marie, sa bonne mère, qui lui tend les bras comme à une fille bien-aimée. — Qu'aurait-elle à craindre? Ah! la mort est vraiment pour elle le soir d'un beau jour!

O mon Dieu, il n'est plus temps à la mort de revenir à vous, c'est le moment de la moisson, on récolte alors ce

1. La Luzerne. — 2. Id.

que l'on a semé. Faites donc, Seigneur, que je vous aime, que je pratique la piété pendant ma vie, afin qu'à la mort elle m'introduise dans votre bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Tous les jours je demanderai à Dieu qu'il mette de plus en plus son amour dans mon cœur.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AVANTAGES DE LA PIÉTÉ.

1er Point. — La piété est utile à la famille; elle seule peut y établir l'ordre et la paix, parce qu'elle seule garantit la fidélité des époux, l'obéissance des enfants, le respect des serviteurs envers les maîtres, l'indulgence des maîtres envers les serviteurs. Pénétrez dans l'intérieur d'une famille d'où la piété est bannie, et vous aurez sous les yeux un spectacle navrant : les époux désunis appellent de tous leurs vœux l'instant qui rompra des liens devenus odieux ; des querelles sans cesse renaissantes font, du foyer domestique, un enfer anticipé. — Les serviteurs y sont traités en esclaves ; leurs moindres fautes sont cruellement punies, leurs services honteusement marchandés. — Les enfants, abandonnés à eux-mêmes, étrangers à toutes pratiques de religion, ignorants de tout devoir, ne craignent et ne respectent ni leurs parents, ni leurs maîtres. Des pères et mères usés par le travail, courbés sous le poids des années, manquent de vêtements pour se couvrir, d'aliments pour se nourrir, ou reçoivent, de la main d'enfants impies, l'outrage avec le pain. — Des filles dénaturées, pour satisfaire les besoins de leur vanité, absorbent tout le gain de leur travail dans

de folles dépenses, et laissent un père, une mère infirmes grelotter auprès d'un foyer sans feu, ou appeler la mort comme le prisonnier appelle l'heure de la délivrance. Verrait-on tous ces désordres, si la piété régnait dans le sein des familles?

2e Point. — La piété est utile à la société. C'est elle qui en garantit la sécurité et le bonheur, en inspirant l'indulgence et le désintéressement à ceux qui gouvernent, en commandant la subordination et le dévouement à ceux qui doivent obéir, en maintenant la charité et l'union entre tous. Laissez l'homme du monde étudier uniquement les sciences, les arts, l'industrie; pour vous, efforcez-vous d'acquérir la piété avant tout, c'est l'avis que vous donne le grand Apôtre[1], car, dit-il : *Les sciences humaines enflent et n'édifient point*[2], *mais la piété est utile à tout*[3]. Voyez tous les établissements fondés pour le soulagement de l'humanité : les hospices pour les malades, les asiles pour les vieillards, les écoles pour le peuple, les maisons de refuge pour l'enfance, les sociétés de secours pour les pauvres, et tant d'autres institutions utiles, qui les a érigées et qui les conserve? La piété, et le zèle inspiré par elle. Que l'homme du monde poursuive le bonheur au milieu des plaisirs; plaignez-le et ne l'imitez pas, car les plaisirs sont trompeurs, et les passions n'ont jamais rendu heureux qui que ce soit. Mais la piété répand dans le cœur de douces, d'ineffables jouissances, avant-goût de la félicité du ciel. Un philosophe a dit ces paroles, si glorieuses pour la piété : Le sentiment de Dieu ne laisse jamais l'homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolations dans la misère[4]. Si donc vous voulez mener une vie heureuse, embaumez chacun de vos jours des parfums de la piété.

3e Point. — La piété est utile surtout à la femme. C'est

1. I Tim., IV, 7. — 2. I Corinth., VIII, 1. — 3. I Tim., IV, 8. — 4. Saint-Évremond.

à la femme tout particulièrement que s'appliquent ces paroles de saint Paul : Nous portons la vertu dans des vases bien fragiles[1]. Plus impressionnable parce qu'elle est douée d'une imagination plus ardente, plus faible parce qu'elle a reçu un cœur plus aimant, elle est en outre environnée de mille séductions ; — qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité ? — « Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au delà d'une existence éphémère[2] ? » Dieu, pour la dédommager, a mis dans l'âme de la femme plus de disposition à la piété, c'est là qu'elle doit trouver sa force et sa gloire. La dévotion envers Marie, le désir d'être pure comme elle, l'habitude de la prière, les grâces des sacrements, l'obligation de confesser ses misères, les avis paternels d'un confesseur zélé, — tout cela entoure le cœur de la femme pieuse comme d'un triple rempart, et la met à l'abri de l'entraînement des passions et des séductions du monde.

Mais sans la piété, une femme est perdue. « Assiégée par sa faiblesse ou sa passion, par l'occasion ou la séduction, par l'intérêt et la vanité, par le plaisir et l'exemple, par la mode ou le caprice, par le dépit et la vengeance, comment résistera-t-elle à tant d'ennemis réunis, lorsqu'un seul d'entre eux suffit pour remporter sur elle une victoire complète[3] ? » Diderot, le plus impie des philosophes du XVIIIe siècle, faisait donner à sa fille une éducation très-chrétienne, et pour se justifier des sarcasmes que lui attirait cette inconséquence, il répondait : « L'impiété peut être, dans un homme, un travers d'esprit ; dans une femme, elle est toujours un vice du cœur. On a vu des hommes, égarés plutôt par les mauvaises doctrines que par les mauvaises

1. I Corinth., IV, 7. — 2. Chateaubriand. — 3. Madame Cottin.

passions, continuer, malgré cela, à être honorables, mais une femme qui perd la religion perd tout; voilà pourquoi je pense qu'une femme doit s'efforcer de conserver toujours intact le caractère sacré qu'elle a reçu sur les fonts baptismaux. »

Avec la force, la piété donne à la femme sa véritable beauté. Quelle est celle qui gagne tous les cœurs et règne sur toutes les affections? demande un philosophe[1]. La voici : elle s'avance. Voyez cet air virginal et céleste répandu sur toute sa personne : l'innocence est dans son cœur et la modestie sur son visage; sur ses habits règne la propreté et la simplicité; à ses repas préside la tempérance; la bonté et la douceur forment autour de sa tête comme une auréole de gloire. Chacune de ses paroles est réglée par la décence; la candeur et la vérité dictent ses réponses. Quand la réputation du prochain, passant de bouche en bouche, est livrée aux atteintes de la médisance déchaînée, si la bienveillance et la charité ne délient pas sa langue, au moins le silence tient ses lèvres fermées. Elle gouverne sa maison, et la paix y règne; elle commande avec discernement, et est obéie. Levée dès l'aurore, elle porte un œil attentif sur la tâche du jour, et distribue à chacun celle qu'il doit remplir. Voilà bien le portrait de la femme vraiment pieuse, puisse-t-il être le vôtre!

O mon Dieu, qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai cherché le bonheur dans les plaisirs et la dissipation, j'ai placé la beauté dans de vains et frivoles avantages, tandis que le bonheur est à votre service, et que la beauté est dans la vertu. Mon Dieu, détachez donc mon cœur de tout ce qui n'est pas vous, accordez-moi le don de piété afin que je puise dans votre amour la force d'accomplir tous mes devoirs, et, dans leur accomplissement, le gage heureux de la récompense promise au cœur fidèle. Ainsi soit-il.

1. Grégory.

RÉSOLUTION

Je demanderai tous les jours à Dieu qu'il mette de plus en plus son amour dans mon cœur.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur l'obligation de servir Dieu.

1er Point. — La justice nous fait un devoir de servir Dieu; en effet, la justice veut que toute chose fructifie pour son maître. — Or, dit l'Apôtre, *soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons à Dieu*[1], et nous lui appartenons à trois titres : 1° par la création : c'est Dieu qui nous a faits tout ce que nous sommes. — Ce ne sont point nos parents qui nous ont donné l'être. *Mon fils*, disait la mère des Machabées, *je ne sais pas comment vous avez paru dans mon sein; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme ni la vie, et je n'ai pas moi-même assemblé vos membres; mais le Créateur du monde a fait l'homme dès sa naissance et a trouvé le commencement de toutes choses*[2]. L'homme ne s'est pas fait lui-même, car le néant ne peut rien produire. — Il n'est pas l'effet du hasard, car le hasard n'est qu'un mot : — C'est donc Dieu qui nous a créés, et avec quel amour!... Pour tout le reste, il se contente d'une parole[3]; c'est assez pour sa toute-puissance. Mais une parole ne suffit pas à son amour. Quand il veut créer l'homme, il rentre en lui-même, il délibère, et il le forme à son image et à sa ressemblance[4]. Nous apparte-

1. Rom., xiv, 18. — 2. II Mach., vii, 20. — 3. Ps. xxxii, 9. — 4. Gen., i, 27.

nous donc à Dieu comme sa créature et l'œuvre de ses mains : *C'est à moi*, dit le Seigneur, *que tu appartiens, ô Jacob, parce que je t'ai créé, à moi que tu appartiens, ô Israël, parce que je t'ai formé*[1].

2° Nous appartenons à Dieu à titre d'achat : l'homme avait abandonné Dieu pour le démon, et il en était devenu l'esclave. Mais Dieu, par une miséricorde que nous ne saurons jamais assez bénir, nous a rachetés, et à quel prix? Au prix de l'or et de l'argent? non! Qu'est-ce que l'or et l'argent pour payer une âme? Il nous a rachetés au prix de son sang! Or, une chose appartient à celui qui l'a achetée, et elle lui appartient d'autant plus qu'il l'a payée plus cher. *Donc vous n'êtes plus à vous*, nous dit saint Paul, *car vous avez été achetés à un grand prix*[2]! Recueillez cette parole, et essayez de comprendre les droits que possède à votre amour le Dieu qui nous a aimés jusqu'à nous racheter au prix de son sang.

3° Nous appartenons à Dieu à titre de donation : nous nous sommes donnés à lui, d'abord à notre baptême, — et nous n'avons été reçus dans le sein de l'Église qu'après avoir choisi Jésus pour notre maître. A notre première communion, nous avons pris de nouveau, à la face du ciel et de la terre, l'engagement sacré d'être à lui jusqu'à notre mort. — Vingt fois, dans notre vie, nous avons renouvelé ces promesses solennelles. — Quelle injustice donc, si jamais nous refusions à Dieu la foi que nous lui avons si souvent et si solennellement jurée!

2e Point. — Servir Dieu est glorieux. Plus le maître au service duquel on est engagé occupe un rang élevé, et plus il est glorieux de le servir. C'est ainsi qu'en jugea la reine de Saba qui, après avoir admiré la sagesse de Salomon, ses palais, ses trésors, sa gloire, proclama heureux les servi-

1. Is., XLIII, 1. — 2. I Cor., XIX.

teurs d'un tel maître[1]. C'est ainsi qu'on en juge dans le monde : voyez comme chacun y brigue l'honneur d'être au service d'un grand prince, comme on est fier de porter ses livrées, d'être connu pour l'un de ses serviteurs. Quelle gloire donc d'être au service du Roi des rois! du Dieu qui seul est grand, et de qui émane toute grandeur!

C'est en se consacrant au service de Dieu que les têtes couronnées elles-mêmes rehaussent l'éclat de leur diadème. — David regardait comme son plus beau titre de gloire d'être le serviteur de Dieu[2]. Jésus-Christ nous déclare que les serviteurs de son Père seront assis sur des trônes pour juger les nations[3]; et saint Jean ne proclame-t-il pas que le chrétien est roi et prêtre par Jésus-Christ[4]. — Oui, le chrétien est roi! il exerce une espèce de royauté plus glorieuse que celle des rois de la terre. La gloire de ceux-ci est tout extérieure; elle emprunte son éclat de l'appareil qui entoure leur trône, des satellites qui veillent à leur garde, de la richesse de leur diadème. La gloire du chrétien *est tout intérieure*[5], elle vient du triomphe permanent qu'il remporte sur le monde, dont il méprise les séductions, sur l'entraînement de ses propres passions, qu'il sait dompter. La gloire des héros leur est commune avec ceux qui ont partagé leurs périls et leur victoire; celle du chrétien lui est propre, il ne la doit qu'à lui-même. Aspirez à cette royauté spirituelle, à ces glorieux triomphes; et si vos passions essayent de secouer le joug, dites-leur ce qu'un sage de l'antiquité disait à ses richesses quand il les jetait à la mer : Il faut que je rompe avec vous, car si je ne vous perds, vous me perdrez[6].

3e Point. — Servir Dieu est nécessaire. Dieu nous a créés, — il pouvait nous laisser dans le néant, il était

1. III Reg., x, 8. — 2. Ps. cxviii, 135. — 3. Matth., xix, 28. — 4. Apoc., i, 6. — 5. Ps. xliv, 4. — 5. Crates.

libre ; — mais du moment qu'il s'est déterminé à nous en faire sortir, il n'a pu se proposer, en nous créant, d'autre fin que lui-même ; toute autre serait indigne de lui. — Dieu nous a donc créés pour lui, et il ne peut ni renoncer au droit qu'il a sur nous, comme notre créateur et notre maître, ni le céder à un autre. — Serait-ce que la gloire de Dieu est intéressée à ce que nous lui payions le tribut de notre amour et de nos adorations? non! sans doute. — Dieu se suffit à lui-même ; les hommages de ses créatures ne peuvent rien ajouter à son bonheur ni à sa gloire, non plus que leur mépris ne peut, en rien, diminuer l'un ou l'autre. Et cependant Dieu, par là même qu'il est notre Dieu, ne peut rester indifférent à notre amour ou à notre dédain. — Penser autrement, c'est bouleverser toutes les notions du juste et de l'injuste, c'est dire qu'un père peut, sans crime, renoncer à l'amour de ses enfants ; — qu'un roi peut, sans s'avilir, être indifférent aux hommages ou aux insultes de ses sujets ; — qu'un maître peut, sans manquer à ses devoirs, se laisser outrager par ses serviteurs. — Ainsi, il faut que vous soyez à Dieu, cela ressort de la nécessité des choses. Si vous ne lui appartenez point ici-bas par l'amour, qui rend si doux à ceux qui portent volontairement le joug du Seigneur, vous lui appartiendrez plus tard par la justice, qui exercera son empire, avec une implacable rigueur, sur toute volonté qui aura été rebelle[1].

O mon Dieu! c'est par vous et pour vous que je suis tout ce que je suis ; si vous m'avez fait don d'une intelligence avide de connaître, c'est pour que je l'applique à méditer vos perfections adorables. Si vous m'avez donné un cœur capable d'aimer, c'est pour que je puisse vous payer le tribut d'amour et de reconnaissance que je vous dois. Faites,

1. I Corinth., x, 5.

ô mon Dieu! que je sois fidèle à remplir ce double devoir, afin qu'après vous avoir appartenu volontairement sur la terre, je vous possède éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je préserverai mon cœur de toute affection qui ne serait pas selon Dieu.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR L'OBLIGATION DE SERVIR DIEU.

Nous devons servir Dieu dès notre jeunesse; cette obligation est fondée sur ce que nous devons à Dieu et sur ce que nous nous devons à nous-mêmes.

1er Point. — L'obligation de servir Dieu dès notre jeunesse est fondée sur ce que nous devons à Dieu. Il est notre créateur, notre père, notre fin dernière; nous tenons de lui tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes; il a donc droit aux hommages de toute notre vie. Mais s'il y avait un âge où nous fussions plus particulièrement tenus de nous donner à Dieu, ce serait le jeune âge. Le Seigneur, dans la loi ancienne, ordonnait au peuple juif de lui consacrer les prémices des fruits de la terre : croyez-vous qu'il ne tienne pas plus encore à ce que vous lui consacriez les prémices de votre vie? *Rappelez-vous votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, vous dit-il par la bouche du Sage [1]. Oui, Dieu veut les hommages de nos premières années, il les veut, parce qu'il aime surtout l'innocence, et c'est principalement dans un jeune cœur qu'elle se trouve. Aussi, écou-

1. Eccl., XII, 1.

tez avec quelle tendresse il vous demande le vôtre : *Mon fils, donne-moi ton cœur*[1]. — *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Si le démon vous suggérait que vous êtes trop jeune pour répondre à cette aimable invitation, méditez l'outrage que vous feriez au divin Maître en refusant de porter le joug de la vertu, sous cet étrange prétexte que vous êtes trop jeune pour être à Dieu. C'est comme si vous lui disiez : « Seigneur, tant que je serai propre au monde et à ses plaisirs, n'attendez pas que je sois à vous; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'échapper et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous; mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait; au fond, vous n'êtes bon à servir que lorsque soi-même on n'est plus bon à rien[2]. » Ainsi, vous réserveriez à Dieu, votre roi, votre père, votre bienfaiteur, les restes du monde et des passions! C'est quand vous auriez usé à leur service tout ce qu'il y a en vous d'ardeur, de tendresse, d'énergie, que vous consentiriez à vous donner à la vertu et à la piété! Serait-ce là traiter Dieu en Dieu? Jésus en a-t-il agi ainsi avec vous? a-t-il calculé le dévouement? a-t-il marchandé les sacrifices? *Il s'est livré pour vous dès l'origine du monde*[3]. *Il vous a aimé d'un amour éternel*[4]. Il s'est donné à vous tout entier et sans réserve[5]. Son enfance, sa vie cachée, sa vie publique, ses souffrances, sa mort, sa vie glorieuse, son Église, ses sacrements, tout est à vous, tout est pour vous. Et vous craindriez de l'aimer trop tôt! vous regarderiez comme du temps perdu les années passées à l'aimer, à le bénir, à l'adorer! Mais mille vies comme la vôtre, employées à le servir, ne suffiraient pas pour vous acquitter envers lui!

1. Prov., XXIII, 26. — 2. Massillon. — 3. Apoc., XII. — 4. Jerem., XXXI. — 5. Ephes., V, 2.

2e Point. — Vos propres intérêts demandent que vous vous adonniez à la piété dès vos jeunes années. C'est un oracle de la sagesse éternelle, que l'homme est toute sa vie ce qu'il a été dans sa jeunesse[1]. Si vous vous donnez à la vertu de bonne heure, votre cœur en prendra les heureuses impressions; les pratiques de la piété vous seront douces et faciles; vos vertus croîtront avec vos années; vous verrez se réaliser, pour votre bonheur, ces paroles de l'Esprit saint : *Heureux l'homme qui a porté dès sa jeunesse le joug du Seigneur*[2]. « Quoi de plus heureux, en effet, que d'étouffer à leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent le cœur à un certain âge, et qui font toute l'amertume et le malheur de la vie! Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent à nos crimes et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes[3]. »

Pour qui ne s'y est pas exercé de bonne heure, les devoirs de la religion deviennent trop à charge : c'est là ce casque, cette cuirasse, cette armure de Saül que David n'a jamais portée, et avec laquelle il ne saurait combattre. Des pieds habitués à marcher sur les roses trouvent bien dur le sentier de la vertu; il faudra pourtant y rentrer et vous y maintenir si vous voulez arriver à la vie. Méfiez-vous donc des artifices par lesquels le démon cherche à vous dégoûter ou à vous éloigner des pratiques de la piété; surmontez généreusement toutes les répugnances que vous éprouveriez dans leur accomplissement. « Si vous vous accoutumez à cette belle philosophie de la foi, dit saint Chrysostome, les

1. Prov., XXII, 6. — 2. Tren., III, 27. — 3. Massillon.

habitudes chrétiennes prendront la fermeté des habitudes naturelles. Comme il est facile de dormir, de manger, de boire, de respirer, ainsi tout ce qui a rapport à la vertu vous sera facile ; vous goûterez une volupté pure, vous serez dans un port assuré, vous jouirez d'une tranquillité que rien ne saurait troubler. »

Méfiez-vous aussi des plaisirs du monde et de leurs perfides douceurs. « Dans le rayon de miel dont nous sommes si avides à un certain âge, est cachée une abeille qui tôt ou tard nous fait sentir son aiguillon. Si la dissipation de la jeunesse ou l'étourdissement des passions nous ôte le sentiment de cette blessure, la douleur n'en est que plus cuisante dans un âge plus avancé. Vous regretterez alors les jours que vous aurez donnés au plaisir, parce que le plaisir ne laisse après lui que ce qui reste d'un songe quand on est éveillé. Vous verrez, avec un sentiment mêlé de dépit, d'indignation et de honte, que votre cœur est vide, que le repentir est le seul bien qui vous reste. Prévenez donc, par la sagesse de votre conduite, les regrets qui vous attendent entrez de bonne heure dans les sentiers de la justice, afin que, dans un âge plus avancé, vous ne soyez point obligé de changer de route et de condamner au soir les œuvres du matin [1]. »

O mon Dieu ! ma vie, mon bonheur, mon salut dépendent de ma fidélité à vous servir. Puis donc que tôt ou tard il faut que je sois à vous, si je ne veux pas périr éternellement, aidez-moi à vous faire dès aujourd'hui le sacrifice de tout moi-même. Le retarder serait le rendre plus difficile, peut-être impossible. Bénissez, ô mon Dieu ! la résolution que je prends d'arracher de mon cœur toute affection qui pourrait me détourner de l'amour que je vous dois. Ainsi soit-il.

1. Mgr Le Courtier.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur l'obligation pour le chrétien d'imiter Jésus-Christ.

Un des grands devoirs du christianisme, à peine soupçonné du monde, trop peu connu de la piété elle-même, et duquel cependant dépend l'œuvre de votre sanctification ici-bas, c'est le devoir d'imiter Jésus-Christ. Vous devez imiter Jésus-Christ, comment devez-vous l'imiter?

1er Point. Vous devez imiter Jésus-Christ. — Placez-vous de suite à la hauteur où vous appelle votre vocation au christianisme, et, de peur que la faiblesse de votre nature ne se fixe dans les régions moyennes de la vertu, écoutez Jésus-Christ vous appelant à la perfection même de Dieu : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Quelle parole! et qui peut, sans en être effrayé, envisager le degré de sainteté auquel cette parole nous appelle? Pour que nous puissions nous élever à la perfection de Dieu, autant que le permet la faiblesse de notre pauvre nature, une première condition est nécessaire : c'est d'étudier et de connaître les divines perfections que nous devons retracer en nous. Or, il semble que cette étude est impossible, car Dieu échappe à nos sens ainsi qu'au regard de notre intelligence. Aussi, en présence de la perfection divine, notre faiblesse se déconcerte et se sent impuissante. Tel Moïse, lorsque Dieu lui ordonne de construire le tabernacle de l'ancienne alliance et de lui préparer une demeure digne de sa majesté, s'épouvante d'un pareil travail et recule devant la grandeur de l'entreprise. Mais Dieu vient à son aide : Pourquoi te désoler? lui dit-il, je te donnerai un modèle,

1. Matth., v, 48.

tu n'auras qu'à le suivre. Et voilà ce que Dieu a fait pour nous, il nous a donné un modèle dans la personne de son divin Fils, et en nous montrant Jésus-Christ, il nous dit ce qu'il disait à Moïse : *Regarde, et fais selon le modèle qui t'est montré*[1].

Par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, Dieu est rendu accessible à nos sens ; il pose, pour ainsi dire, devant nos regards — nous pouvons l'étudier, le connaître, par conséquent l'imiter ; de là ces paroles de saint Paul : *Mes frères, je vous en conjure, revêtez-vous de Jésus-Christ*[2]. Rien de plus fréquent dans les épîtres du grand apôtre, que ces expressions qui nous rappellent si clairement l'obligation de retracer en nous l'image du divin Modèle : *Former Jésus-Christ en soi*[3] — *se revêtir de Jésus-Christ.* — Mais aucunes paroles ne nous le disent plus clairement que celles-ci adressées aux Romains : *Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son fils*[4]; et ailleurs : *Après avoir porté l'image de l'homme terrestre, il nous faut porter l'image de l'homme céleste*[5]. Ainsi, aux termes de la doctrine de saint Paul, chaque chrétien est peintre. — Jésus-Christ, voilà le tableau que nous sommes chargés de reproduire. Pour cela, nous devons porter sans cesse nos regards sur notre modèle et les reporter sur nous-mêmes, afin de comparer la copie à l'original, nous efforçant, le pinceau à la main, d'ajouter chaque jour, sur la toile de notre cœur, quelque trait nouveau de ressemblance avec le divin modèle.

2e Point. Comment faut-il imiter Jésus-Christ ? — Il faut l'imiter fidèlement. Dans un tableau, dit Bossuet, il y a de grands traits et de petits traits ; — si vous ne désirez qu'un aperçu, il vous suffira d'en copier les grands traits, d'en es-

1. Fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est (Exod., xxv, 40). — 2. Rom., xiii, 14. — 3. Gal., iv, 19. — 4. Rom., viii, 29. — 5. I Corinth., xv, 49.

quisser l'ensemble. Mais si vous en voulez la reproduction fidèle, il vous faut en recueillir tous les détails, copier les petits traits comme les plus grands. Or, dans la vie de Jésus-Christ, il y a de grands traits et de petits traits, il y a des jours et des ombres, des beautés saillantes et des beautés cachées. Pour saisir les grands traits, il n'est besoin que d'un simple coup d'œil; — ils frappent les yeux les plus inattentifs; — les ennemis même de Jésus-Christ les reconnaissent, et sont forcés de les admirer. Mais, pour les autres, ils demandent une étude plus attentive. Ainsi, sa naissance à Bethléem, les prodiges de sa vie publique, sa mort sur une croix, sa résurrection glorieuse, voilà de grands traits, et comme les beautés saillantes de sa vie. — La pauvreté de sa crèche, sa vie cachée dans la maison de Nazareth, sa fuite des honneurs, son amour des humiliations, sa douceur au milieu des outrages, sa charité envers Judas, envers saint Pierre, envers ses bourreaux — voilà les beautés cachées et comme les petits traits. —Jésus-Christ pouvait se contenter des grands traits, ils suffisaient à son sacrifice, et au but de sa mission sur la terre; mais il voulait faire un tableau achevé et qui pût nous servir de modèle à tous les degrés; voilà pourquoi il y a mis tant de perfection. — Maintenant, si vous comparez votre vie à celle du Sauveur, votre cœur à son cœur, la copie au céleste original, quels traits de ressemblance découvrirez-vous?

Il faut imiter Jésus-Christ généreusement. Il y a des difficultés dans la reproduction pratique de notre aimable et divin modèle, il ne faut pas se le dissimuler; mais elles ne sont insurmontables que pour les âmes tièdes et lâches. Pour qui se met résolument à la suite de Jésus, le chemin s'aplanit et les difficultés disparaissent. Jonathas, indigné de l'insolence des Philistins, a résolu de venger son peuple — Mais il faut pour cela marcher avec intrépidité vers l'ennemi, pénétrer dans le camp et y répandre la terreur.

Il fait part de son projet à son écuyer; celui-ci lui répond résolument : *Marchez le premier et je vous suivrai partout.* Alors, Jonathas revêt son armure et part; son écuyer le suit. — Il fallait suivre un chemin escarpé, gravir une montagne élevée, se traîner à travers les précipices [1]. Jonathas les franchit, s'aidant de ses mains et de ses pieds; — cependant son écuyer ne l'a pas quitté [2]. En s'attachant aux pas de son maître, il se sent pénétré de la même ardeur, et, soutenu par l'exemple, il avance résolument. Jonathas est la figure de Jésus-Christ, l'écuyer représente le chrétien. Près de Jésus et sur ses pas, le chrétien sent une ardeur inconnue pénétrer son âme; animé par l'exemple de son maître et aidé de sa grâce, il surmonte facilement tous les obstacles.

O mon Jésus, vous êtes mon Dieu et vous êtes mon modèle; vous avez voulu passer par toutes les épreuves de la vie, afin que vos exemples me servissent de règle de conduite partout et toujours. Révélez-vous donc à moi afin que je vous connaisse, que, vous connaissant, je vous imite. Daignez vous graver vous-même dans mon cœur et dans toutes les puissances de mon âme. Appliquez-vous à mes yeux, pour sanctifier mes regards; à ma bouche, pour sanctifier mes paroles; à mon entendement, pour purifier toutes mes pensées; à ma volonté, pour régler toutes mes affections; à mon âme, pour y imprimer votre humilité, votre pureté, votre charité, toutes vos vertus : heureux si, en vous imitant sur la terre, je puis mériter de vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je m'efforcerai de former mes paroles, mes sentiments, mes jugements, sur les paroles, les sentiments, les jugements de Jésus-Christ.

1. Ascendit Jonathas manibus reptans et pedibus (I Reg., XIV, 13). — 2. Armiger ejus post eum (Id., 14).

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR

Considérations sur les préventions contre la piété.

Pour vous détourner de la pratique de vos devoirs, le démon soulèvera les préventions les plus injustes contre la piété. Vous entendrez répéter autour de vous qu'elle dessèche le cœur, qu'elle rétrécit l'esprit, qu'elle n'est accompagnée que de dégoûts, et qu'elle rend la vie triste. Examinez, cette semaine, ces diverses préventions, et appréciez-les à leur juste valeur.

1er Point. La piété, dit-on, dessèche le cœur. — Ce reproche renferme une contradiction formelle dans les termes. En effet, piété veut dire amour, dévouement : c'est la vertu des âmes sensibles et aimantes, comment pourrait-elle dessécher le cœur? Aussi Fénelon n'a-t-il pas craint d'écrire cette belle parole : « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant qu'un cœur que l'amour divin possède et anime. » Si donc on rencontre dans le monde des personnes de dévotion sans entrailles, sans affection de famille, sans amitié pour qui que ce soit, sans aucun des sentiments qui font battre un bon cœur et une âme sensible, il faut en conclure, non pas que la piété dessèche le cœur, mais que ces sortes de personnes n'ont pas l'esprit

de piété; elles en ont les pratiques extérieures, elles n'en ont pas la réalité. Bien loin de dessécher et de rétrécir le cœur, la piété le dilate et l'échauffe, en ajoutant la céleste charité à tous les autres motifs que la nature met dans le cœur de l'homme pour le porter à aimer. Cette vérité vous deviendra évidente si vous voulez considérer ce que la piété a fait pour le bonheur des hommes, pour le bonheur de ceux mêmes qui l'outragent; tout ce qu'elle a produit de grand, de généreux, de sublime. A qui sont dues toutes les institutions fondées pour le soulagement des malheureux, pour le soutien des pauvres? Est-ce à la philosophie, à la science, à la politique? Non! c'est à la piété. Qui fait le plus de bien, qui sèche le plus de larmes, qui console le plus de douleurs, dans une ville, dans une bourgade? Est-ce le plus riche, le plus savant? Non! c'est celui qui a le plus de piété. Une bonne fille simple, presque pauvre, mais qui puise dans sa piété un zèle fécond, devient la Providence vivante de tout un pays. — Qui trouvez-vous dans les hôpitaux, près du lit des malades? une sœur de charité qui, par pitié, devient la mère, la sœur, l'amie des pauvres. — Et dans le sein de la famille, quelle est la source des généreux dévouements? la piété! Voyez de quel amour, de quels égards, de quelle tendresse, un enfant pieux entoure son père, sa mère, malgré leurs infirmités, malgré leurs défauts. Croirez-vous encore que la piété dessèche le cœur?

La piété dessèche le cœur! Mais quel sentiment généreux la piété étouffe-t-elle donc? Est-ce l'amitié? nos livres saints appellent un véritable ami le plus précieux trésor [1]. — Saint Basile et saint Grégoire sont les modèles de l'amitié chrétienne, et la piété ne condamna jamais les larmes que saint Grégoire répandit sur la tombe de son ami. Est-ce l'amour maternel? mais la piété a-t-elle donc étouffé

1 Eccl., VI, 14.

la tendresse dans le cœur de sainte Monique? — Est-ce la reconnaissance? mais elle flétrit les ingrats, et l'on ne voit pas qu'elle ait étouffé la reconnaissance dans le cœur de sainte Madeleine. — Est-ce la bienfaisance? non! car c'est la piété qui avait formé le cœur de saint Vincent de Paul. — Est-ce la bravoure, l'amour de la patrie? mais saint Louis avait une piété angélique, et les Sarrasins assuraient qu'il était le plus fier chrétien qu'ils eussent rencontré sur les champs de bataille. — Il est donc faux que la piété dessèche le cœur. Ouvrez-lui le vôtre, elle en dilatera tous les nobles sentiments.

2e Point. La piété, dit-on, rétrécit l'esprit. — Cette prévention vient d'abord de la fausse idée que l'on se fait de la force d'esprit. Habitués à juger des choses d'après l'opinion du monde, nous estimons ce qu'il estime, nous méprisons ce qu'il méprise, nous louons, nous blâmons, nous aimons, ce qu'il méprise, blâme et aime, sans trop savoir pourquoi. De là mille idées plus fausses les unes que les autres sur les objets les plus importants. Ainsi, nous désirons les richesses, parce que le monde les envie; nous regardons les plaisirs comme la source unique du bonheur ici-bas : pourquoi? parce que le monde prétend qu'il en est ainsi. Le monde ne voit d'esprit, ne reconnaît d'élévation de sentiments que dans ceux qui adoptent des modes, des manières et certaines façons d'agir que réprouve la piété; il en conclut que la piété rétrécit l'esprit et abaisse le caractère. Si un jeune homme est modeste et réservé, s'il rougit en entendant certains propos, s'il ne déchire pas la réputation du prochain, sa réserve passe pour sottise, et on en conclut que la piété rétrécit l'esprit. Ah! bien loin que la piété rétrécisse l'esprit, elle l'éclaire, le dirige; elle lui donne une merveilleuse sagacité. Que voyez-vous, en effet, autour de vous? Tandis que les gens d'esprit, selon le monde, courent comme des insensés après les biens fra-

giles, et se perdent pour l'éternité, l'âme pieuse tourne toutes ses pensées vers les biens éternels, et se sauve. Où est la véritable sagesse [1]?

A entendre le monde accuser la piété de rétrécir l'esprit, ne dirait-on pas qu'il n'y a que des sots au service de Dieu, et qu'il suffit de se donner à la pratique des devoirs religieux pour que le génie s'éteigne? Mais la piété a-t-elle donc rétréci l'esprit des Augustin, des Chrysostome, de tous ces grands hommes dont les vertus et le génie forment une chaîne glorieuse que prolongent, sans la terminer, Fénelon et Bossuet? — Bien loin que la piété éteigne ou affaiblisse le génie, elle lui donne un nouvel essor, et l'élève aux plus grandes choses. C'est à elle que les arts et les sciences doivent leurs chefs-d'œuvre. « Les arts sont fils de la religion. Si l'artiste n'enflamme son génie aux inspirations de la foi, il n'a à espérer ni gloire ni avenir [2]. » C'est la piété qui anima le pinceau des Raphaël et le ciseau des Michel-Ange. C'est la piété qui a bâti ces magnifiques églises gothiques dont chaque pierre semble être une prière, et chaque clocheton un soupir vers le ciel. — L'histoire atteste que l'affaiblissement des arts a suivi l'affaiblissement de la foi, et l'on a remarqué que les sculpteurs et les peintres dénués du sentiment religieux faisaient des statues et des figures, mais qu'aucun ne pouvait réussir à faire une vierge. Massillon prêchant devant Louis XIV ne craignait pas de dire : « La piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage » ; et ces paroles étaient comprises à la cour du grand roi. Rejetez donc loin de vous ce blasphème que la piété rétrécit l'esprit, et donnez-vous généreusement à Dieu. En même temps qu'il mettra son amour dans votre cœur, il enrichira votre intelligence des notions les plus précieuses, parce

1. Job., XXVIII, 28. — 2. L'abbé Gaume.

qu'elles sont les plus utiles, les seules vraiment nécessaires.

O mon Dieu ! ne permettez pas que je partage jamais les opinions des mondains au sujet de la piété, afin qu'un jour je ne sois pas forcé de partager leurs regrets, lorsque, voyant le sort que vous réservez à vos serviteurs, ils s'écrieront : *Les voilà donc, ces justes que nous avons méprisés ! nous les traitions d'insensés, et voilà que leur sort est d'être éternellement avec les enfants de Dieu ! Nous nous sommes donc trompés ! c'est nous qui avons été insensés ; pour eux, ils ont eu la sagesse en partage*[1].

RÉSOLUTION

Je mépriserai tous les propos du monde, quand il s'agira de rester fidèle à Dieu et à mes devoirs de piété.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES PRÉVENTIONS CONTRE LA PIÉTÉ.

3e prévention. — La piété n'offre que des privations.

1er POINT. — Pour vous éloigner et vous dégoûter de la piété, le monde vous dira qu'elle n'impose que des privations, qu'elle rend la vie triste, décolorée ; et que, pour être pieux, on doit renoncer à toute espèce de plaisirs et de jouissances. Cette prévention est une des causes qui contribuent le plus à donner à un cœur humain de l'éloignement pour la piété et ses saintes pratiques, et peut-être cette idée a-t-elle déjà fait sur vous une impression dé-

1. Sap., III.

favorable. Le cœur de l'homme est porté invinciblement à chercher son bonheur; de là ce besoin de plaisirs qui se fait sentir à tous les âges, et surtout au jeune âge. Si donc vous vous figurez que la piété rend malheureux, vous la fuirez comme une ennemie, quand, en réalité, elle est votre meilleure amie. N'avez-vous pas vu, la semaine dernière, comment elle était utile à tous les âges et dans toutes les conditions? Cependant, il faut en convenir, la piété vous imposera certains sacrifices, nécessaires au règne de la vertu dans votre âme ; elle vous interdira tout plaisir criminel, parce qu'il vous perdrait; tout plaisir dangereux, parce qu'il vous conduirait au crime. Est-ce une raison de lui en vouloir et de la fuir comme une ennemie? Non! ce serait une monstrueuse injustice.

Blâmeriez-vous un père qui interdirait à son fils l'arme qui peut lui donner la mort? blâmeriez-vous une mère qui éloignerait des lèvres de son enfant la coupe brillante qui contient du poison? les accuseriez-vous de barbarie? leur reprocheriez-vous de n'imposer à leurs enfants que des privations? Loin de là, vous applaudiriez à la conduite de l'un et de l'autre. — Eh bien! la piété agit à votre égard comme ce père et cette mère dont vous loueriez la prudence. Elle éloigne de vos lèvres la coupe enchanteresse des plaisirs du monde, parce que ces plaisirs ne sont autre chose qu'un poison funeste, qui tuerait en vous la vie la plus précieuse, la vie de votre âme. Elle vous interdit certaines lectures, parce que ces lectures, sous des formes aimables, recèlent un venin mortel. Oseriez-vous l'en blâmer? est-ce pour cela que vous la regardez comme votre ennemie, et que vous l'accusez de vous interdire toute espèce de jouissances? Non, la piété ne vous interdit pas toutes les jouissances : elle vous laisse toutes les joies innocentes, tous les plaisirs légitimes. Elle autorise les épanchements de l'amitié, les délassements de l'étude, les distractions si

douces de la science et des arts, les divertissements honnêtes, elle vous blâme même si vous vous en privez jusqu'à compromettre votre santé. Elle ouvre à votre âme, outre les joies de l'esprit et du cœur, d'autres sources de jouissances inconnues au monde : oui, dans la pratique des bonnes œuvres, dans le zèle à décorer les autels, dans l'assiduité aux solennités et aux fêtes de la religion, vous trouverez des plaisirs toujours purs et toujours nouveaux. Vous en trouverez surtout dans la paix de votre cœur. Quoi de plus doux, de plus suave que le témoignage d'une bonne conscience et la pensée que l'on a fait son devoir! « Ce sont des joies tout intérieures et silencieuses, mais ces joies de l'âme ne valent-elles pas bien les inquiétudes, les regrets que laissent après eux les plaisirs criminels et les passions assouvies? »

2e Point. — Bien loin de rendre la vie triste, la piété l'embellit en mettant dans le cœur une joie toute spirituelle. « Voyez les saints, plusieurs ont brisé les chaînes des plus forts engagements, embrassé le genre de vie le plus austère et le plus contraire aux inclinations de la nature; ils se sont bannis des compagnies, ils sont morts à eux-mêmes. Pensez-vous qu'ils aient mené une vie triste? Non! ils goûtaient un bonheur dont vous ne sauriez avoir une juste idée. La joie intérieure débordait au dehors, on les trouvait toujours souriants : leur commerce était agréable, leur abord gracieux, leur figure angélique conviait à l'épanchement par je ne sais quoi d'aimable que la piété seul peut donner. Qui fut plus pieux que saint François de Sales, que Fénelon, que saint Vincent de Paul? Et le monde est encore tout parfumé du souvenir de leur amabilité. » — « Si les devoirs de la religion, dit Lamennais, paraissent à quelques-uns rigoureux et durs, ah! c'est qu'ils ne connaissent pas l'onction qui les adoucit; c'est que jamais ils ne goûtèrent l'attrait aimable et les délicieuses joies de la vertu.

On parle des plaisirs : en est-il de comparables à ceux que donne l'innocence? n'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres? n'est-ce rien que d'être exempt de repentir et de remords, ou de trouver contre le remords un asile assuré dans le repentir? Car les larmes de la pénitence ont plus de douceurs que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. Il jouit plus de ce qu'il se refuse que le mondain de ce qu'il se permet. Heureux dans la prospérité, plus heureux dans les souffrances, parce qu'elles lui offrent un moyen d'accroître le bonheur qu'il attend, il s'avance d'un pas tranquille à travers les plaines de la vie, vers la montagne que couronne la cité permanente, séjour de la paix, des délices éternelles et de tous les biens. Le seul avant-goût de cette paix remplit l'âme d'une intarissable volupté. Quiconque ne la connaît pas, n'a rien senti ; il peut savoir ce que c'est que les plaisirs, mais il ignore le bonheur. »

Écoutez sur ce sujet saint François de Sales, il en parle par expérience : Le monde voit que les dévots prient, jeûnent, souffrent l'injure, étouffent leurs passions, se privent des plaisirs sensuels et s'adonnent à des actes âpres et rigoureux ; mais le monde ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale qui rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. — Regardez les abeilles sur le thym, elles y trouvent un suc fort amer; mais en le suçant, elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. Ainsi les âmes dévotes trouvent beaucoup d'amertumes en leurs exercices de mortification, il est vrai ; mais en les faisant, elles les convertissent en douceur et en suavité. Les feux, les roues, les épées semblaient des fleurs et des parfums aux martyrs, parce qu'ils étaient dévots. Si la dévotion peut donner de la douceur aux plus cruels tourments et à la mort même, que ne fera-t-elle pas pour les actions de la vertu?

O mon Dieu, je désire, je poursuis le bonheur; — je l'aurais bientôt trouvé si je voulais le chercher en vous, qui en êtes la source. Mais je m'obstine à le chercher partout ailleurs : dans les plaisirs, dans les vains amusements, dans les passions; je ne suis donc malheureux que par ma faute, et je ne dois accuser que moi seul de toutes mes souffrances.

RÉSOLUTION

Je serai fidèle à mes exercices de piété, malgré les dégoûts que je trouverai à les accomplir.

TROISIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES PRÉVENTIONS CONTRE LA PIÉTÉ.

La piété est trop difficile.

1er Point. — L'idée que la piété est trop difficile est une idée fausse, et qui a sa source dans les préjugés du monde : Ceux, dit saint François de Sales, qui décourageaient les Israélites d'entreprendre la conquête de la terre promise, leur disaient que cette terre dévorait ses habitants, c'est-à-dire que l'air y était si mauvais que l'on ne pouvait y vivre longtemps, et que les naturels du pays étaient des espèces de géants qui dévoraient les hommes comme des sauterelles. C'est de cette sorte que le monde décrie tous les jours la dévotion, en publiant qu'elle n'offre que des pratiques ardues, qu'elle impose des sacrifices et suppose des efforts impossibles à un cœur humain.

Cette erreur a aussi sa source dans notre nature : nous

sommes ainsi faits, que tout ce qui nous plaît nous paraît doux et facile; nous l'envisageons avec joie, nous l'entreprenons avec ardeur, nous le puorsuivons avec constance; au contraire, ce qui gêne nos passions nous rebute aussitôt; nous aimons à l'entourer de difficultés, afin de nous persuader que le succès en est impossible. Le paresseux, dit l'Esprit saint, cherche à excuser sa pusillanimité en invoquant des obstacles qui n'existent que dans son imagination[1].

De quoi s'agit-il donc pour être pieux? Faut-il s'élever à un degré héroïque de sainteté? pratiquer des vertus extraordinaires? mener une vie d'anachorète? Nullement, il s'agit d'aimer un Dieu qui est l'amabilité même, d'être reconnaissant envers celui qui nous a rachetés au prix de ses souffrances et de sa mort, d'éviter le péché, qui, en contristant le cœur de Dieu, souille notre âme, y jette le trouble et le remords; c'est-à-dire qu'il s'agit pour vous d'être toujours ce que vous êtes, ou du moins ce que vous étiez à une certaine époque dont le souvenir est trop doux pour que vous puissiez l'avoir oublié. Est-il vrai que la piété vous parût alors difficile? La prière, la confession, la communion exigeaient-elles de vous des efforts si coûteux? Non, sans doute, toutes ces pratiques vous souriaient, vous plaisaient; vous n'y trouviez rien qui ne fût facile. Les difficultés de la piété ne viennent donc pas de la piété elle-même, elles viennent de certaines causes qu'il faut méditer, afin que vous puissez les combattre, dans l'occasion.

2[e] Point. — Il arrive, dans la vie, une époque inévitable et décisive, où l'ennemi du salut fait un effort suprême pour nous éloigner du service de Dieu et nous enrôler sous ses étendards. Alors, le cœur est comme un champ clos, où le génie du mal et le génie du bien, la nature et la grâce,

1. Dicit piger : leo est in via et leæna in itineribus (Prov., XXVI, 13).

les passions et la vertu, se disputent l'empire. Les armes qu'emploie le démon, et qu'il emploie avec trop de succès, sont : le dégoût des choses de Dieu, l'amour du monde et de ses plaisirs, — une curiosité inquiète, — une tristesse vague et sans motif. — Heureuse encore l'âme qui, au milieu de toutes les passions déchaînées, n'éprouve pas des pensées affreuses de découragement et de désespoir !

Dans ce soulèvement des passions, la piété est difficile, il faut en convenir ; mais ce combat est de courte durée. — Si vous êtes généreux, si, malgré les dégoûts et les répugnances, vous restez fidèle aux saintes pratiques de la piété, l'orage se dissipera bientôt, la sérénité renaîtra dans votre âme, et ce sera pour toujours. Mais, malheur à vous si vous vous laissez rebuter par les difficultés, vous perdrez les habitudes de la piété ; ce qui ne devrait être qu'un orage passager deviendra un état permanent, et le retour à la vertu vous sera presque impossible ! Soyez donc sur vos gardes. Ce moment si redoutable viendra, et peut-être est-il déjà venu. Le moyen de vaincre, c'est de ne vous relâcher en rien de vos pratiques accoutumées ; de ne vous effrayer ni des dégoûts pour la prière, ni des répugnances pour la confession, ni des pensées étranges qui vous fatiguent ; mais de vous abandonner corps et âme au bon Dieu, comme un petit enfant qui se jette dans le sein de sa mère. Le démon, voyant qu'il ne gagne rien, finira bien vite un combat qui ne sert qu'à vous rapprocher davantage de Dieu, et à vous enrichir de nouveaux mérites pour le ciel.

3e Point. — Il y a, sans doute, des difficultés dans la pratique de la vertu, mais considérez qu'il faut nécessairement que vous apparteniez à Dieu ou au démon, aux passions ou à la vertu. Si vous quittez le service de Dieu et de la vertu, vous tombez dans la servitude du démon et des passions. « Mais les peines, les fatigues, les sacrifices qu'imposent le monde et les passions, sont bien autrement

intolérables que les difficultés qui vous serviraient de prétexte pour vous éloigner de la vertu. Vous vous plaignez des luttes qu'il faut soutenir pour conserver votre cœur pur : que sont-elles, comparées à la honte, aux remords que causent les passions? La pénitence a-t-elle des lois plus sévères que celles auxquelles se soumet la vanité qui veut plaire? Mettez les affronts que doit dévorer l'ambition à côté de l'humilité que prescrit l'Évangile, et dites où se trouvent l'avilissement et la contrainte? Mettez en parallèle les petites privations auxquelles se condamne la piété par amour de la croix, avec les maladies, les infirmités qu'amènent l'intempérance et la passion des plaisirs, et dites quel est le plus ennemi de soi-même, du mondain ou du chrétien? Tout bien considéré, il en coûte souvent plus pour se perdre que pour se sauver; et il est dans le monde bien des âmes infidèles qui pourraient prétendre à la récompense des martyrs et des confesseurs de la foi, si elles avaient fait pour Dieu et l'expiation de leurs fautes, ce qu'elles ont fait pour le monde et la satisfaction des passions insensées qui les auront perdues, sans pour cela les avoir rendues plus heureuses[1] .»

Enfin, il est une dernière considération qui doit vous fixer irrévocablement au service de Dieu et de la piété; c'est que votre salut éternel en dépend. Que la piété vous plaise ou vous répugne, que vous en trouviez les saintes pratiques conformes ou contraires à vos goûts : la question n'est pas là — Voulez-vous vous sauver? oui ou non? Voulez-vous du ciel ou de l'enfer? Le choix vous est donné. Si vous voulez l'enfer, la voie est facile, vous n'avez qu'à satisfaire vos passions, suivre les maximes du monde et vous laisser aller doucement à la pente du mal : vous vous réveillerez assurément dans l'enfer. — Mais si vous voulez

1. Massillon.

aller au ciel, et comment ne pas le vouloir? il faut résister à vos passions, vous éloigner, au moins de cœur, des plaisirs du monde, suivre les maximes de Jésus-Christ, en un mot être pieux. — Choisissez!

O mon Dieu, mon choix est tout fait, je ne serai pas assez ennemi de moi-même pour hésiter entre vous et le monde, entre le ciel et l'enfer; je veux être à vous, je veux être à vous pour toujours. Bénissez, ô mon Dieu, la résolution que je prends de rester fidèle à toutes les saintes pratiques de la piété, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances que je trouverai à les accomplir. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur le respect humain.

On appelle respect humain cette fausse honte qui nous fait dissimuler notre foi, comme si nous rougissions d'être chrétien. Pour vous en garantir, considérez que le respect humain est une lâcheté, une injustice et un crime.

1er Point. Le respect humain est une lâcheté. — Le propre d'un lâche, c'est de trembler quand il n'y a pas motif de trembler. Ainsi, que sur un champ de bataille le soldat, au milieu des balles qui sifflent de toutes parts, sente un mouvement d'effroi traverser son âme, cette impression se comprend et s'excuse, car autour de lui la mort multiplie les victimes. Que sur l'échafaud, en face des instruments de supplice, l'homme pâlisse et cède à la terreur, on comprend, on explique encore cette crainte et cette faiblesse ; cependant elle est une lâcheté, et l'apostasie, même en face du bûcher, est un crime. Mais dans l'apostasie et

les terreurs du respect humain, rien de semblable; on tremble, on redoute quoi? La mort?... nullement; — la perte de ses biens, de sa place, de son honneur? non; — la disgrâce du prince, la défaveur des grands de ce monde? pas même cela. Et quoi donc? une raillerie, un sourire, un regard; moins que cela encore. L'esclave du respect humain a peur, voilà tout; peur de quoi? il ne le sait pas, il ne saurait le dire. Je n'ose pas! voilà son dernier mot, sa suprême excuse; excuse puérile, sentiment d'un lâche que le Prophète indigné a stigmatisé en mots : *Ils ont tremblé là où il n'y avait rien à craindre*[1].

Le respect humain est d'autant plus avilissant pour vous, que ceux dont vous redoutez les regards ou les railleries méritent moins votre estime. Qui sont-ils, en effet? Sont-ce des gens qu'il vous faut ménager parce que d'eux dépend votre fortune, votre avenir? En ce cas vous seriez à plaindre, mais vous n'en seriez pas moins inexcusable, car le chrétien ne doit craindre que Dieu. Mais vous n'en êtes pas là. Quels sont donc ceux que vous redoutez? quelques libertins de mœurs et de croyance dont la censure fait votre éloge, dont l'approbation ferait suspecter votre vertu. Ainsi, vous prenez pour juges de vos mœurs ceux dont les mœurs vous font rougir; vous consultez, sur vos intérêts éternels, des gens que vous ne voudriez pas consulter sur le moindre intérêt temporel. Quelle inconséquence, et comme le respect humain vous avilit!

2e Point.— Le respect humain est servile dans ses condescendances. Quiconque se laisse dominer par le respect humain est un esclave rampant, sans dignité, sans énergie, qui abdique sa volonté pour faire celle des autres; qui ne dit jamais ce qu'il pense et ne pense jamais ce qu'il dit.

1. Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor (Ps. XIII).

Vous le verrez, au milieu de personnes chrétiennes, parler le langage de la piété et de la foi; et, au milieu d'hommes impies, n'oser donner des signes de sa croyance, ni même garder un silence qui pourrait passer pour un désaveu. « Tandis que l'athée se pare de son impudent athéisme, que le juif parle hautement de ses lois et de sa synagogue, que le musulman se croirait avili s'il ne vengeait pas l'honneur de son Prophète, le chrétien, le chrétien seul, dans une lâcheté sacrilége, comme si tout à coup les rôles étaient intervertis et que la seule religion honorable et sensée fût devenue la seule ridicule, le chrétien seul croira devoir s'abaisser à la modestie du silence et même à la bassesse de la dissimulation. Eh! qui voudrait désormais reconnaître dans l'esclave du respect humain le chef-d'œuvre de la création? Est-ce là l'homme tel que Dieu l'avait fait? Non pas, non pas! L'homme, ouvrage de Dieu, est libre et fier, il est né grand, il se sent de sa race. C'est lui qui, à toutes les époques, sut braver l'injustice et la tyrannie; c'est lui que l'on rencontre sur le champ de bataille où il enfante des prodiges, sur une frêle planche au milieu de l'Océan dont il défie les fureurs; c'est lui qu'on trouvait, du temps des martyrs, quand il se jouait si paisiblement, si dignement avec toute la rage des plus puissants empereurs; c'est lui, en un mot, dont la conscience, comme un terrible sanctuaire, ne put jamais être forcée par la peur, et qui, noble et intrépide, sut braver à la fois la violence des éléments et des mortels. Comment donc ont dégénéré les rejetons des martyrs? qui donc a pu souffler la crainte aux enfants des héros? Eh quoi! ces fiers chrétiens que Rome et trois siècles de fureurs ne purent accabler, dont la conscience plus dure que le fer ébrécha tous les glaives, brisa toutes les haches, les voilà qu'ils ont pris peur enfin ; ils n'osent plus laisser voir leur physionomie, eux qui jadis la développaient avec tant d'énergie en face de l'empereur, du peuple et du sénat. O chrétien, de

quoi peux-tu rougir? Tu as la vérité, et quand tu voudras tu auras la gloire; il suffit de te montrer, partout et toujours, digne de ton nom et de tes nobles destinées[1].

3e Point. — Le respect humain est futile dans ses prétextes. Vous cachez votre foi, parce que, dites-vous, vous redoutez le monde et ses sots propos. Beau sujet de terreur, vraiment! Eh! que dira-t-on donc?... que vous êtes un petit esprit?... Eh bien, après?... Vaut-il mieux que l'on dise, comme aujourd'hui, que vous êtes une âme lâche, qui n'osez professer extérieurement ce que vous pensez au fond de votre cœur? On dira que vous êtes un petit esprit : eh! ne l'a-t-on pas dit de tous les saints? Y a-t-il dans tout cela un motif raisonnable de faire l'incrédule, de braver les saints mystères? faut-il pour cela résister à la voix de votre conscience, en étouffer les remords et affronter l'enfer?

Vous dissimulez votre foi pour échapper à la critique. Erreur! Soyez chrétien ou ne le soyez pas, soyez-le tout à fait ou ne le soyez qu'à demi, pratiquez-en les devoirs ou ne les pratiquez pas, on vous critiquera également. De qui ne parle-t-on pas dans le monde? quelle action, quelle démarche ne donne pas lieu à mille propos contradictoires? On ne pourrait jamais se déterminer à rien si, pour agir, on attendait les avis et les suffrages de chacun.

Vous voulez, en faisant comme le monde, plaire au monde : c'est un prétexte plus frivole encore. « Vous avez un moyen plus honorable et plus sûr de forcer son estime : soyez ferme; l'estime, c'est une de ces choses qui s'emportent d'assaut, et l'on peut la ravir à qui la refuse. Le monde est bizarre : il admire, sans l'avouer, ceux dont les vertus le condamnent. Il sait qu'il y a là-dessous de la force, de la vérité, de la conscience, de l'honneur; le monde est contraint de ployer sous l'ascendant des vertus. Dans tous

1. Mgr Cœur.

les temps et partout quiconque avoua hautement ses croyances força l'estime; quiconque méprisa l'opinion trouva le secret d'abattre ses fureurs, car elle est vaincue, elle n'est plus rien que du vent lorsqu'on n'en fait pas cas[1]. » Élevez-vous donc au-dessus des vains propos du monde; ambitionnez avant tout l'assentiment des hommes vertueux et l'amitié de Dieu, et que rien ne vous fasse jamais mentir à votre conscience ou faillir à vos devoirs.

O mon Dieu! faites que je ne m'attache qu'à vous et que je ne cherche à plaire qu'à vous seul. Ce n'est pas au monde que j'aurai à rendre compte un jour, mais c'est à vous, juge suprême des vivants et des morts. C'est donc à votre estime que je dois tenir avant tout; l'estime ou le blâme du monde ne saurait rien ajouter ni rien ôter à mes mérites. Donnez-moi donc, Seigneur, la force de vous rester toujours fidèle, quoi que le monde puisse dire ou penser de moi. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LE RESPECT HUMAIN.

Lorsque nous rougissons de paraître chrétien, nous ne pouvons rougir que de trois choses : ou de notre titre de chrétien, ou des devoirs que ce titre nous impose, ou du Maître que nous servons. Or, le respect humain est également injuste dans ces trois circonstances.

Il y a injustice à rougir du nom de chrétien.

En recherchant les causes qui ennoblissent un nom parmi les hommes, on en trouve trois principales : l'ancien-

1. Mgr Cœur.

neté, les souvenirs honorables qu'il rappelle, la suite des grands hommes qui l'ont porté. Or, si vous comparez le titre de chrétien aux plus beaux noms dont s'honore l'orgueil humain, vous trouverez qu'il a, plus qu'aucun d'eux, ces trois sources d'illustration.

1er Point. Le titre de chrétien a pour lui l'ancienneté. — L'ancienneté donne, aux choses comme aux personnes, une espèce de consécration qui les rend vénérables au milieu des hommes. Un nom qui se perd dans la nuit des temps, dont l'origine est liée à l'origine des monarchies, emprunte, de sa vieillesse même, je ne sais quel éclat mystérieux qui en commence la gloire. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en retrouvant, debout au milieu de tant de ruines, ce nom que le temps a respecté, lui qui ne respecte rien. Eh bien, le nom que vous portez, ce nom que vous avez reçu à votre baptême, remonte à dix-huit siècles; son origine devance l'origine de toutes les monarchies actuellement existantes. Les Césars et les puissants du monde se sont ligués pour l'exterminer, ils ont voulu le noyer dans des torrents de sang : il a survécu aux Césars et aux puissants du monde; il a vu tour à tour naître, grandir, décroître et s'éteindre les familles, les nations, les empires; il a vu périr autour de lui les noms les plus fameux, à commencer par celui de citoyen romain, qui valait plus qu'une couronne aux yeux du peuple-roi, et il leur a survécu. Le chrétien, par son nom, remonte donc plus haut que les familles les plus illustres, il l'emporte sur les familles royales elles-mêmes : il a donc pour lui l'ancienneté.

2e Point. Le nom de chrétien a pour lui les souvenirs de gloire. — En effet, quel titre rappelle à la fois plus de triomphes, plus de bienfaits, plus de vertus, plus de grandeur? Plus de triomphes? Aussi rapide dans sa course que les conquérants les plus fameux, il a parcouru l'univers, et l'a soumis à son empire. — Plus de bienfaits? La vérité

et la vertu rendues au monde, les sacrifices humains abolis, les sciences conservées, les esclaves rendus à la liberté et à la dignité d'hommes; des institutions sans nombre, diversifiées à l'infini pour soulager toutes les misères et toutes les infirmités, voilà quelques-uns des bienfaits dont le souvenir se rattache au titre de chrétien. — Quel nom rappelle plus de vertus? Il les a toutes enfantées : il a donné au pauvre la patience, au riche la miséricorde, au malheur l'espérance, au crime le repentir, aux martyrs l'héroïsme, aux vierges la chasteté, à la vertu elle-même la modestie, à tous enfin la charité. — Quel nom rappelle plus de grandeur? Je dis de grandeur véritable, car la magnificence du trône où siègent les rois, l'éclat du diadème qui ceint leur front, la foule des courtisans qui les entourent, tout cela, grandeur factice, éclat d'emprunt. La grandeur du chrétien est en lui-même : c'est Paul enchaîné, faisant trembler sur son tribunal le proconsul Festus; c'est saint Louis à Tunis, plus grand dans les fers, par l'ascendant de sa vertu, qu'il ne l'était sur le trône, dans tout l'éclat de la pompe royale; c'est Basile défiant toute la puissance de l'empereur Valens, et forçant le proconsul Modeste d'écrire à son maître : Nous sommes vaincus.

Le chrétien est roi, — roi de ses passions : — quel plus noble empire? Inaccessible à la séduction, à la crainte, à l'ambition, il ne redoute ni l'exil, ni l'adversité, ni les tyrans, ni la mort. — Plus grand que les grandeurs humaines, puisqu'il les méprise, il n'a de pensées, d'affections, de désirs, que les pensées, les affections, les désirs que la vertu inspire et sanctifie; ses pieds foulent la terre, mais son âme est dans le ciel : c'est la plus belle image que Dieu ait pu faire de lui-même! Et nous rougirions de notre titre de chrétien? quelle injustice!

3e Point. Le nom de chrétien a pour lui l'illustration des aïeux. — Le chef de la famille chrétienne a reçu un nom

au-dessus de tout nom [1]; il est plus qu'un sage, plus qu'un roi, plus qu'un héros, c'est Dieu lui-même. — Quel autre nom peut se glorifier d'avoir une origine aussi pure? Celle du protestantisme est souillée, un moine apostat en est l'auteur. — Le mahométisme rappelle le glaive et la violence ; le nom du chrétien ne réveille que des souvenirs de gloire. Comptez, s'il est possible, tous les grands hommes qui l'ont porté depuis Jésus-Christ : dans les sciences, depuis Origène et Tertullien, en passant par saint Augustin, saint Chrysostome et saint Bernard, jusqu'à Pascal et Bossuet; — sur le trône, depuis Constantin et Charlemagne, jusqu'à saint Louis et le roi martyr; — dans les camps, dans les arts, dans la vertu, toutes les gloires lui appartiennent. Les martyrs et les vierges l'ont porté, tous les saints sont à lui et n'appartiennent qu'à lui. Tout cela est-il bien vrai? Oui, assurément, voilà tout ce que renferme le nom de chrétien, l'ancienneté, les souvenirs de gloire, l'illustration des aïeux.

Mais il y a quelque chose qui, plus que tout cela, rehausse le titre de chrétien, c'est qu'il vous donne droit à l'adoption divine. « Un illustre orateur disait : Qu'est-ce qu'un Montmorency en présence d'Abraham? Et moi je vous demande : que sont toutes les vieilles races, toutes les plus hautes, les plus puissantes familles, les généalogies les plus fameuses, auprès d'un enfant de Dieu [2]? » Au vieux temps de la monarchie française, la fille d'un de nos rois, femme pourtant solidement vertueuse, dit un jour, dans un emportement de vivacité, à l'une de ses suivantes dont elle avait à se plaindre : « Madame, souvenez-vous que je suis la fille de vos rois. — Et moi, répondit celle-ci, je suis la fille de votre Dieu! »

1. Philip., II,9 . — 2. L'abbé Breton, chapelain de Sainte-Geneviève, chanoine de Rodez.

O mon Dieu, ô mon Sauveur, vous m'avez donné un nom qui rappelle votre nom adorable, ce nom devant lequel tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers[1]. Les saints se sont fait honneur de le porter, ils l'ont confessé, avec un noble orgueil, devant les bourreaux et en présence des bûchers : ne permettez pas, ô mon Jésus, que j'en rougisse jamais; faites-moi la grâce de l'honorer par mes vertus, et d'être prêt à le confesser au péril de ma vie. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je resterai fidèle à tous mes devoirs de chrétien, quoi que le monde puisse dire ou penser de moi.

SIXIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LE RESPECT HUMAIN.

Rougir du nom de chrétien est une injustice monstrueuse, vous l'avez vu hier; rougir des devoirs que ce titre impose n'est pas moins injuste. Les devoirs du chrétien sont de deux sortes : les uns regardent Dieu, et les autres regardent le prochain. Voyons si, dans les uns ou dans les autres, vous trouverez de quoi rougir.

1er Point. — Le matin, le chrétien lève vers le Dieu de l'univers ses mains suppliantes; il le prie pour lui, pour ses frères, pour l'Église et la prospérité de la patrie. — Le soir, il fléchit le genou pour remercier le Dieu bon des grâces et des bienfaits de la journée. A certains jours, il vient dans le temple pour y prier en commun, il y offre le

1. Philip., II, 10.

sacrifice de louanges, il y chante des hymnes à la gloire du Très-Haut; qu'y a-t-il dans tout cela qui prête au ridicule et dont on doive rougir? Louis XIV ne croyait pas, lui, que l'on dût rougir des pratiques de piété. Le Père De la Rue le trouva un jour, dans sa chambre, occupé à réciter le chapelet : « Ne soyez pas surpris, lui dit le roi, c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché d'y être infidèle un seul jour. »

Mais le chrétien croit aux miracles, aux mystères. — C'est vrai, et sa foi repose sur la croyance de dix-huit siècles et plus. Il croit avec la suite des grands hommes que la religion s'honore d'avoir eus pour disciples. Sa foi est pour lui la source des plus sublimes dévouements. Où est donc la honte? — Mais le chrétien croit à l'immortalité de l'âme, au paradis, à l'enfer! Eh bien, oui! il croit que Dieu est trop juste pour ne pas récompenser ceux qui l'auront aimé, trop sage pour ne pas punir les violateurs de ses lois, trop saint pour autoriser le crime par l'impunité; où est encore la honte? Serait-il plus glorieux, par hasard, de croire, avec l'impie, que l'homme n'est qu'une bête un peu mieux organisée que les autres, et qu'il aura le même néant?

Mais se confesser, communier! eh bien, qu'y a-t-il d'avilissant dans ces pratiques? — Quoi donc, vous entendrez le monde vous applaudir quand vous vous parerez pour un spectacle mondain; et vous auriez à rougir quand vous purifiez votre âme pour y recevoir le Dieu dont la présence doit être le plus ferme soutien de votre innocence? quelle injustice!

2° Êtes-vous plus excusable quand vous rougissez des devoirs que le titre de chrétien impose à l'égard du prochain? Non! vos devoirs envers le prochain sont tous renfermés dans la charité. Aimer tous les hommes, sans en excepter vos ennemis, les aimer comme vous-même, répondre aux outrages par des bienfaits, aux malédictions par des béné-

dictions, rendre le bien pour le mal, pardonner les injures, soulager toutes les infortunes sans distinction de pays, d'opinions, de drapeau : voilà quelques-uns des devoirs que le titre de chrétien oblige de remplir à l'égard des autres : qu'y trouvez-vous d'avilissant ? Qu'y a-t-il dans tout cela qui puisse faire rougir un noble cœur ?

« Ah ! bien loin de rougir, s'écriait un éloquent évêque[1], le chrétien peut planer au-dessus de son siècle, et, embrassant à la fois dans sa pensée l'avenir et le passé, il peut, sans trop de peine, dédaigner le mépris des méchants. A moins de croire, avec la bonhomie de certains esprits par trop simples, que toute vertu, toute sagesse, toute raison est éclose subitement au dernier siècle, de sorte que, auparavant, il n'y aurait eu sur la terre ni bon sens ni génie ; à moins de croire cela tout simplement, il sera toujours assez consolant, pour le chrétien, de penser qu'il a pour lui les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis l'origine du christianisme, et il en appellera facilement, d'un siècle d'agitation et d'erreur, à dix-huit siècles de calme et de bon sens. »

2e Point. — Rougir d'avoir Dieu pour maître est une injustice tout aussi monstrueuse que celle qui vous fait rougir de votre nom et de vos devoirs. La gloire du maître rejaillit toujours sur le serviteur. Celui qui est au service d'un maître obscur demeure dans l'obscurité ; mais celui dont le le maître occupe le premier rang se trouve honorablement placé. C'est ainsi qu'on en juge dans le monde, et les hommes règlent leur conduite d'après ces principes : C'est à qui méritera les bonnes grâces des grands ; porter leurs livrées est un honneur auquel chacun aspire ; on affecte de s'en parer, on les montre avec orgueil. — Comment donc expliquer le sentiment de crainte et de honte qui vous fait

1. Mgr Cœur.

rougir d'appartenir à Dieu et de porter ses livrées? A qui la gloire, la grandeur appartiennent-elles à plus juste titre qu'au Dieu que vous servez? Il est si grand que les nations de l'univers ne sont à ses yeux qu'une goutte d'eau; l'univers lui-même n'est qu'un grain de poussière. D'un mot il a tout créé[1], d'une parole il enchaîne l'Océan[2]. L'éternité, voilà son âge[3]. — *Celui qui est*[4], voilà son nom. Son palais est la lumière[5]. Son char est l'aile des vents[6]. La gloire et la beauté lui servent de vêtement[7]; les anges sont ses ministres[8]. Quelle gloire d'être au service d'un tel maître!

Non-seulement Dieu est le maître le plus grand, le plus puissant, mais il est aussi le maître le plus aimable. Les maîtres mortels font toujours sentir leur supériorité, souvent leurs caprices, à ceux qui les servent, et, sous ce rapport, leur service a toujours quelque chose d'humiliant. Jésus-Christ, au contraire, sera pour vous un ami plutôt qu'un maître. — Vous le verrez cacher, par une aimable condescendance, sa grandeur et sa majesté, pour ne vous montrer que son amour. Vous n'aurez pas à redouter à son service les rebuts, les caprices qui rendent si pénible le service des grands du monde; il est la constance et la douceur même. Les grands du monde exigent de leurs serviteurs du dévouement, des sacrifices; au service de Jésus-Christ, c'est le maître qui se dévoue et se sacrifie. Et c'est d'un tel maître que le respect humain vous ferait rougir? Quelle injustice et quel aveuglement!

O mon Jésus, soyez mon maître, je veux me consacrer à votre service; — que Marie soit ma mère, je veux être son enfant! C'est là mon ambition, mon plus beau titre de gloire[9]. Que le monde me raille de ma piété, peu m'importe, je

1. Dixit et facta sunt (Ps. XXXV). — 2. Usque huc venies (Job, XXXVIII, 11). — 3. Deut., XXXII, 40. — 4. Exod., III, 14. — 5. I Timoth., VI, 16. — 6. Ps. CIII. — 7. Prov., XXXI, 25. — 8. Ps. CIII, 4. — 9. Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ (Ps. CXV, 16).

vous resterai fidèle, en dépit de ce que le monde pourra penser ou dire de moi. Bénissez, ô mon Dieu, cette résolution, et donnez-moi le courage de l'accomplir. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR

Considérations sur la confession.

La confession est un des moyens les plus puissants que vous ayez à votre disposition pour garantir votre vertu de tous les écueils ; le démon le sait, et il fera tous ses efforts pour vous en éloigner. Il faut donc bien vous pénétrer de l'obligation où vous êtes de vous confesser, et des avantages qui résulteront pour vous de l'accomplissement de ce devoir. L'obligation de vous confesser vous est imposée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, par l'Église et par les besoins de votre âme.

1er Point. — Jésus-Christ vous fait un devoir de la confession. « Notre aimable Sauveur avait terminé sa carrière de souffrances : il avait payé de son sang le rachat du genre humain ; vainqueur du péché et de la mort, il était sorti glorieux du sépulcre, et déjà il annonçait qu'il allait monter vers son Père. Toutefois, son œuvre de miséricorde n'était

pas achevée; il lui restait à établir les moyens d'appliquer ses mérites, et de faire couler sur les âmes ce sang précieux qui devait les purifier et les rendre dignes du ciel. Quel moyen établira-t-il? L'Évangile nous l'apprend en ces termes: Le soir de ce jour-là, les portes du lieu où les apôtres étaient réunis étant fermées par la crainte des Juifs, Jésus vint, se tint au milieu d'eux, et leur dit : *La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Lorsqu'il eut dit cela, il souffla sur eux et leur dit: *Recevez l'Esprit saint, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez*[1]. Ces paroles sont frappantes par leur clarté et leur précision; elles expriment clairement le pouvoir, confié aux apôtres, de remettre et de retenir les péchés.

« Mais ce pouvoir, comment les apôtres l'exerceront-ils? devront-ils l'exercer aveuglément, au hasard, et selon leurs caprices? Non, ce serait un désordre que n'a pu vouloir la sagesse de Dieu. Il est donc évident que le Sauveur, en remettant son autorité à ses ministres et en s'engageant à approuver tout ce qu'ils feraient, a voulu que leurs jugements fussent basés sur l'équité, et que par conséquent ils connussent les péchés et les dispositions des pécheurs, pour savoir s'ils doivent remettre ou retenir, lier ou délier les consciences[2]. » Pour arriver à cette connaissance, il n'y a que deux moyens : ou les ministres de Dieu liront dans le fond des consciences, ou les pénitents eux-mêmes en dévoileront tous les secrets. Or, les juges des consciences n'ont, pas plus que les magistrats, le privilége de pénétrer le fond des cœurs; il faut donc que les pénitents eux-mêmes s'accusent de leurs fautes. Ainsi, l'institution divine de la confession est une conséquence nécessaire du pouvoir,

1. Joan., xx, 22. — 2. Catéchisme de Rodez.

donné aux prêtres par Jésus-Christ, de remettre ou retenir les péchés.

S'il y avait, en dehors de la confession, un moyen plus commode de recouvrer la grâce perdue par le péché; s'il suffisait, comme l'enseignent les protestants, de former un acte de foi, ou, comme le disent les incrédules, de se confesser à Dieu, la confession établie par Jésus-Christ lui-même serait complétement délaissée, et le magnifique pouvoir donné aux apôtres ne serait plus qu'un privilége illusoire, et un leurre indigne de la grandeur de Dieu. — Ce ne sont donc pas les hommes, comme vous l'entendez dire dans le monde, qui ont inventé la confession, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie. — Ce n'est pas l'Église qui, *par une tyrannie capricieuse*, vous impose l'obligation de confesser vos fautes, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous en fait un devoir, si vous voulez en obtenir le pardon. — Ne l'oubliez donc jamais, et que rien au monde ne vous fasse abandonner un devoir qui peut être pénible à l'orgueil, mais qui est indispensable au salut.

2e Point. — La confession vous est imposée par vos besoins. 1° Vous êtes faible, et vous avez besoin de force et d'encouragements. Hélas! qu'est-ce que le cœur humain, et le vôtre en particulier, quand il s'agit de gravir les hauteurs qui conduisent à la vertu? C'est un pauvre voyageur engagé dans des sentiers difficiles, qui se fatigue bien vite, qui s'égare plus vite encore. — Que deviendrez-vous avec les passions qui vous agitent intérieurement, avec les séductions qui vous sollicitent au dehors, si vous n'avez pas où retremper votre âme, si vous ne savez où aller puiser un secours dont vous ne pouvez vous passer?

La confession vous donnera des forces dans vos luttes, et des encouragements dans vos défaillances. — Il est certain que Jésus-Christ a attaché au sacrement de Pénitence des grâces toutes spéciales de préservation et de persévérance,

qui sont les grâces propres au sacrement. Mais s'il est vrai que, devant Dieu, rien ne reste sans récompense, que de grâces ne mérite pas une âme qui, pour plaire à Dieu, surmonte les répugnances de la nature, les répugnances de l'orgueil, et se résigne à une démarche toujours pénible, celle de confesser sa faute?

A ces grâces, que mérite et provoque le seul accomplissement du devoir de la confession, ajoutez les exhortations du confesseur. D'une main il vous montre le ciel, comme autrefois la mère des Machabées à son jeune fils : Courage, généreux athlète; — là, Dieu vous offre une couronne éternelle pour prix de quelques efforts; de l'autre, il ouvre l'abîme de l'enfer. Cher enfant, pour quelques instants de jouissances, et quelles jouissances! voudriez-vous brûler éternellement? — A ces paroles, à ces souvenirs, quel cœur ne se sentirait ranimé et pénétré d'ardeur!

2° Vous vivez au milieu du monde, ses maximes égarent, ses plaisirs attirent, ses exemples entraînent, que deviendrez-vous sur cette mer si féconde en naufrages, si vous n'avez un guide pour vous diriger au milieu des écueils? Hélas! comme tant d'autres vous vous égarerez, les courants vous entraîneront, et vous irez aux abîmes. — Jésus-Christ vous a donné, dans la confession, un guide pour vous diriger. — Impartial, parce qu'il est désintéressé; éclairé, parce qu'il prend ses lumières ailleurs que dans les opinions humaines : c'est au confesseur qu'il appartient de tracer la route qu'il faut suivre parmi tant de routes diverses. — A sa voix le vice perd ses prestiges, la vertu reprend tous ses droits; par lui sont rectifiés les jugements du monde, les erreurs des passions; — en confessant ses fautes et ses égarements, le chrétien apprend tout à la fois à connaître ses devoirs et à vaincre ses ennemis.

Enfin vous êtes pécheur, et c'est à la confession de vos fautes qu'est attaché votre pardon. — Devant cette raison

suprême disparaissent toutes les objections, toutes les répugnances! La confession fût-elle mille fois plus coûteuse, il faudrait vous y soumettre, — trop heureux d'acheter à ce prix un bien que vous ne sauriez jamais payer trop cher!

Merci, ô mon Dieu, merci, pour le bienfait inestimable de la confession! C'est pour moi, pour moi surtout, par pitié pour ma faiblesse, pour mon inexpérience, pour mes infidélités journalières, que vous l'avez instituée. J'irai avec joie y puiser la force et les conseils dont j'ai besoin; j'irai surtout y retrouver la paix de l'âme, la grâce de mon Dieu, l'assurance de mon salut, avec le pardon de mes fautes. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je me confesserai tous les quinze jours.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur les avantages de la confession.

Plusieurs blasphèment la confession, un plus grand nombre l'abandonnent; pour vous, apprenez à l'aimer en en considérant les précieux avantages : La confession nous guérit, nous instruit et réhabilite le pécheur aux yeux de Dieu et à ses propres yeux.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — LA CONFESSION GUÉRIT.

1er Point. Elle guérit notre orgueil. — La maladie la plus universelle du genre humain, c'est l'orgueil; l'orgueil a été le principe du premier péché, et il est encore la cause et la source de presque tous les crimes. Ce serait donc dé-

truire le principal obstacle à notre sanctification que de détruire ou seulement affaiblir notre orgueil. — Mais l'orgueil ne se détruit point par le raisonnement, — il n'est pas affaibli par le nombre des années, — il ne cède qu'aux efforts, il ne se guérit que par les humiliations. Or, est-il une humiliation plus grande, plus féconde, par conséquent, en heureux résultats, que d'aller dire, à deux genoux, la tête baissée, la rougeur sur le front, non pas à Dieu, mais à un homme, — de lui dire, non pas seulement j'ai péché, — mais voici ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé; voici mes motifs, mes intentions; voici les circonstances qui ont accompagné ma mauvaise action? Comment rester orgueilleux quand on a eu la force de faire une pareille démarche?

Aussi la confession n'a-t-elle en réalité qu'un seul ennemi sérieux, l'orgueil! Ce qui en éloigne la plupart des hommes, ce n'est pas qu'ils la méprisent, loin de là! les incrédules les plus fameux l'ont regardée comme l'institution la plus admirable; — ce n'est pas qu'ils la croient inutile : tous les moralistes conviennent qu'elle est le frein le plus efficace contre les passions; — ce n'est pas qu'ils doutent de son institution divine, comment pourraient-ils en douter? C'est que leur orgueil ne peut se soumettre à une telle humiliation. — Rentrez au dedans de vous-même, examinez d'où viennent vos répugnances pour la confession, vous verrez que c'est l'orgueil qui en est la source unique, et vous comprendrez combien Tertullien a raison quand il définit la confession : l'art de former l'homme à l'humilité[1].

2e Point. La confession guérit nos faiblesses. — Quand le pécheur abandonne l'iniquité pour revenir à Dieu, il ne retrouve pas de suite sa vigueur première; c'est un pauvre convalescent dont les forces ont été épuisées. Le propre

1. Disciplina humilificandi hominis.

des vices de l'âme, dit un philosophe chrétien[1], n'est pas seulement de la rendre coupable, mais de la rendre ensuite moins sensible à l'idée du mal, d'affadir le sens moral. Sans doute, au moment de la faute, la conscience se soulève et pousse un cri ; mais ensuite elle retombe frappée d'atonie et ne répond plus avec la même délicatesse. Le péché s'établit en elle comme un mauvais hôte. Il l'engourdit, il l'obsède, il s'y creuse des repaires profonds où il se tient caché, et d'où il exhale une vapeur léthargique et délétère à laquelle peu à peu l'âme s'abandonne jusqu'à ne plus s'apercevoir de son état. La confession seule peut rompre ce charme et guérir toutes ces langueurs. Elle force le pécheur à se placer en face de sa conscience, à en sonder les plis et replis les plus cachés ; alors tous ses vices lui apparaissent, ils se dressent devant ses regards ; il les voit tous distinctement dans leur difformité, et de cette vue naît, ou du moins grandit et se consomme le repentir de les avoir commis, et l'horreur d'y retomber.

A ce bienfait, ajoutez-en un autre : c'est la force pour ne plus pécher. La confession, en effet, renferme des grâces spéciales et qui lui sont propres, pour rendre à l'âme son énergie perdue et assurer sa persévérance. Aussi, la première démarche à faire pour la conversion, c'est de se confesser, et le moyen le plus efficace pour persévérer, c'est encore la confession. Le péché commis et non confessé, dit un Père, est comme un poids qui entraîne l'âme à d'autres crimes. Si vous restez sous son empire, vous serez incapable de la moindre violence, du moindre sacrifice ; les chutes se succéderont et enfanteront l'esclavage de l'habitude. Au contraire, quand vous aurez confessé votre faute, vous sentirez votre vigueur se retremper, et votre *jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle*[2].

1. A. Nicolas. — 2. Ps. CII, 5.

3e Point. — La confession guérit le remords. Qui osera dire qu'il est sans péché? qui oserait se promettre de ne pécher jamais? Jésus-Christ seul a pu dire à ses ennemis : *Qui d'entre vous me convaincra de péché*[1]? Pour nous, malheureux que nous sommes, le péché est presque une condition de notre nature; mais, malgré le penchant qui nous pousse au mal, le mal est toujours mal, et la conscience, qu'il trouble de sa présence, a beau s'étourdir, le pécheur n'est pas heureux : c'est la loi. « Il souffre surtout à ces moments solonnels où la solitude l'avertit, où le malheur le réveille, où la mort le menace. Ce trouble de la conscience s'appelle remords. Il n'y a au monde qu'une seule institution qui en soit le remède efficace, c'est la confession. Ce devoir rempli, l'âme se relève délivrée d'un poids immense, alors qu'elle a pu verser dans le sein du prêtre le secret qui l'oppressait. Oui, la nature et l'expérience l'attestent, l'aveu soulage, il soulage par la souffrance qu'il cause, de même qu'une plaie fermée qu'on rouvre, mais pour la guérir; de même qu'une opération douloureuse que l'on subit, mais pour être sauvé. Malheur à qui est seul : *Væ soli*[2], c'est la sentence de l'Écriture. Mais grâce à la confession, voilà qu'un ami véritable, un père de notre âme nous est donné ; on pourra tout lui dire, il partagera toutes nos douleurs, il entendra toutes nos peines, il assistera à tous nos combats. Le poids des cruels secrets ne nous accablera plus ; ce poids sera porté et laissé au fond d'un impénétrable tombeau par le seul être qui nous connaisse au monde, le seul qui puisse nous faire entendre la parole de confiance, d'encouragement et de pardon. Dans la vie, rien n'est préférable à un ami fidèle ; qu'est-ce donc quand on le sait appliqué tout entier, par l'inviolable religion d'un sacrement divin, à nous garder fidélité, à nous

1. Joan., VIII, 46. — 2. Eccl., IV, 6.

porter secours! O douceurs de la confession, qui pourrait vous exprimer? Que les premiers moments d'une conversion sont délicieux! qu'il est doux, après une longue absence, de revoir la patrie, et surtout la maison paternelle! Mais qu'il est doux de passer des agitations du vice au calme de la vertu, d'être délivré du poids accablant de ses chaînes! de ne plus se craindre, de ne plus se mépriser, de ne plus se haïr! d'être en paix avec son Dieu et avec soi-même[1]! »

O mon Dieu! je sais par expérience tout ce qu'il y a de jouissance dans le repentir, tout ce qu'il y a de bonheur dans la confession. C'est là, Seigneur, que j'ai retrouvé, avec mon innocence première, la vie de l'âme, la paix du cœur. Je voudrais pouvoir dire à tous les cœurs séduits, à toutes les âmes malades : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon pour ceux qui se repentent*[2]! Je serais heureux de vous témoigner ma reconnaissance en vous gagnant des adorateurs. Puissé-je au moins vous la témoigner en vous restant toujours fidèle. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'apporterai une grande sincérité dans l'aveu de mes fautes.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AVANTAGES DE LA CONFESSION.

1er Point. La confession est une source de lumières. — De toutes les connaissances, la plus utile et la plus difficile, c'est la connaissance de nous-même. Ceux qui ne se con-

1. Le P. de Ravignan. — 2. Ps. XXXIII, 9.

fessent pas ne peuvent pas se connaître. Au milieu de l'agitation des plaisirs, de la préoccupation des affaires, des complications des intérêts terrestres, ils s'oublient et doivent s'oublier eux-mêmes. D'un autre côté, les savants, habiles dans les sciences humaines, ont tout étudié et étudient tout, excepté le livre de leur cœur; ou s'ils l'étudient, ils en ignorent assurément la page la plus importante. Or, cette page ignorée, la confession nous la remet sous les yeux; en nous imposant l'examen de conscience, le récit détaillé de nos misères, elle nous force à la lire et à l'étudier. Ce n'est plus seulement un regard distrait, passager, superficiel, qui n'effleure que la surface de l'âme, c'est un regard profond, réfléchi, devant lequel se déroulent les unes après les autres toutes nos misères, toutes nos dispositions les plus cachées; comment ne pas se connaître après cela?

Aux lumières que donne l'examen de nos fautes, la confession ajoute les lumières et les avis d'un confesseur; médecin expérimenté, il connaît les maladies de l'âme et les remèdes qui leur conviennent; père tendre et indulgent, il accueille avec bonté toutes les confidences; ami sage, patient, incorruptible, il lit jusqu'au fond du cœur; il voit, il saisit, il dévoile les artifices des passions, les causes secrètes de nos faiblesses; nous prévient contre les piéges, nous dirige à travers les écueils. — Qui pourrait remplacer ces salutaires leçons, pour vous surtout qui en avez d'autant plus besoin que vous êtes peut-être jeune et ignorant du monde et de ses séductions? Dans vos doutes, dans vos combats, dans vos perplexités, qui consulterez-vous? Votre cœur? mais c'est là que vous trouvez vos plus dangereux ennemis et la principale cause de vos erreurs. Votre raison? mais qui peut être juge dans sa propre cause? Les plus savants, les plus éclairés se font illusion quand il s'agit d'eux-mêmes; Bossuet se méfiait de son génie, de ses lumières,

et s'abandonnait à la direction du guide qu'il s'était choisi. Le monde? c'est un flatteur qui excuse tout, un perfide qui prêche l'erreur et le mensonge? Vos amis? mais ils sont tous trompés ou trompeurs; et fussent-ils sincères, ils n'ont ni la science ni les lumières nécessaires. Votre père, votre mère? mais il y a des secrets que l'on ne peut dire qu'à Dieu.

2e Point. — La confession réhabilite le pécheur.

1° Elle le réhabilite aux yeux de Dieu. Par le péché, nous perdons le titre d'enfant de Dieu, la beauté de l'innocence, nos droits au ciel, la vie de l'âme; nous devenons l'esclave de Satan, une victime dévouée à l'enfer, un objet d'horreur pour les yeux de Dieu, et comme un cadavre infect dont la vue soulève le cœur de ce Dieu trois fois saint. La confession répare tous ces ravages. Elle nous rend tous les titres dont le péché nous avait dépouillés : nous redevenons l'enfant de Dieu. — Quand nous sortons du tribunal de la pénitence, purifié et réconcilié par l'absolution, le Seigneur nous contemple avec des yeux de complaisance et dit de nous ce que le père de famille disait de l'enfant prodigue : *Mon enfant était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est ressuscité.* On nous rend comme à lui la robe de notre première innocence[1]. C'est la robe de notre baptême, dont le péché nous avait dépouillés; — en même temps nous rentrons dans tous nos droits à l'héritage de notre Père céleste, quel bonheur! Si nous savons apprécier un pareil bienfait, combien la confession nous paraîtra précieuse!

2° La confession réhabilite le pécheur aux yeux de la société. Quand un accusé quitte le tribunal devant lequel il a été traduit, il emporte avec lui une flétrissure que n'efface pas toujours la sentence même qui l'absout. Il n'en est pas

1. Stolam primam.

ainsi du pécheur qui sort du tribunal de la pénitence. La démarche qu'il vient de faire, bien loin de l'avilir, a suffi pour le réhabiliter aux yeux des hommes. « Il n'est plus pour nous le monstre qui nous faisait horreur. Le crime est toujours aussi grand, mais le criminel nous devient cher. Si Jésus-Christ, du haut de la croix, n'avait pas adressé des paroles de paix au larron repentant, nous n'en ferions pas moins une grande différence entre celui qui avouait humblement subir un supplice mérité, et celui qui mourait dans l'impénitence[1]. » C'est ainsi que la confession replace sur notre tête la couronne d'honneur que nous avions foulée aux pieds dans notre délire.

3° La confession réhabilite le pécheur à ses propres yeux. La passion conçoit le péché, le péché engendre le remords, et le remords enfante le désespoir. « Qu'il est profond, l'abattement du pécheur après une première faute! Il sent toute la laideur de son crime, il en prévoit toutes les conséquences : Me voilà flétri! j'ai perdu tout à la fois l'amitié de Dieu et l'estime des hommes. — L'infortuné! il est déshonoré aux yeux du monde, il l'est surtout à ses propres yeux; — il ne peut plus descendre au fond de son cœur sans rougir, et voilà qu'il devient triste, chagrin, taciturne; — il a peur, peur de Dieu, peur de lui-même. — Le remords le saisit et l'étreint; que fera-t-il pour y échapper? Il s'étourdira, il se corrompra, il ajoutera des chutes nouvelles à ses chutes, de nouveaux crimes à ses crimes, et voilà le désespoir, peut-être même un suicide! Qui donc le relèvera, le réhabilitera? qui lui rendra confiance en lui-même? La morale des philosophes? il ne la comprendra pas! Les bagnes, les prisons? c'est lui arracher le dernier souffle de la vie morale qui lui reste encore! La confession de ses fautes à Dieu? la confession à Dieu n'a

1. A. Nicolas.

jamais converti ni consolé personne; quel désespoir pourrait-elle guérir? Quand cette âme flétrie, souillée, se sera confessée à Dieu, sera-t-elle plus calme? non! elle aura toujours ses doutes, ses anxiétés, et ce sont ses doutes qui la tuent[1]. » — « Il faut à l'homme un pardon divin, garanti, assuré, manifeste pour la conscience; il faut nécessairement un gage de l'amitié de Dieu rendue à l'âme après de longs et sanglants outrages, après les ravages du péché, du crime même, après les étreintes du désespoir. — Il le faut, ou bien l'homme erre à l'aventure dans un affreux désert sans abri et sans issue. Où trouverez-vous cette garantie du pardon divin? dans la confession. — Ici un tribunal sacré, un juge assis au nom de Dieu, l'Église tout entière avec son autorité, sa foi, sa science, sa sainteté, prononce les paroles bénies : Je vous absous. — Point d'assurance égale sur la terre à cette immense garantie[2]. »

O mon Dieu, qu'ils sont à plaindre ceux qui ne savent pas apprécier vos miséricordes! mais comment pourront assez vous bénir et vous remercier ceux qui, ayant le courage de profiter de vos bienfaits, s'enrichissent, par la confession, des lumières les plus précieuses; et savent se réhabiliter à vos yeux, aux yeux des autres et à leurs propres yeux par un aveu qui les honore et les purifie.

RÉSOLUTION

Je serai toujours sincère dans l'aveu de mes fautes.

1. L'abbé Gaume. — 2. Le P. de Ravignan.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur les qualités de la confession.

Les qualités de la confession ressortent premièrement du caractère dont est revêtu le confesseur, deuxièmement du rôle imposé au pénitent.

1° Qualités de la confession qui ressortent du caractère dont est revêtu le confesseur.

1er Point. — Le confesseur est père : en approchant de lui, vous dites : Mon père, bénissez-moi, — et quand il vous parle, il ne vous donne pas d'autre nom que celui-ci : Mon enfant. *Mon père, bénissez-moi parce que j'ai beaucoup péché !* Méditez la douceur de ces paroles, et puissiez-vous comprendre la tendresse du père que Dieu vous donne, et la confiance avec laquelle il faut lui ouvrir votre cœur ! David disait à Dieu : *Vous me pardonnerez mon péché parce qu'il est bien grand* [1] ! Ce saint roi avait une idée si haute de la miséricorde de Dieu, qu'au lieu de trouver dans l'énormité de sa faute un motif de découragement, il y trouvait un motif d'espérance. C'est aussi le sentiment que l'Église, votre mère, veut faire naître dans votre âme, quand vous approchez du tribunal de la miséricorde. En effet, pourquoi demandez-vous que l'on vous bénisse ? Est-ce parce que vous avez persévéré dans la vertu ? Avez-vous conservé sans tache la robe de votre innocence ? non, car vous reconnaissez avoir péché. Mais, au moins, n'êtes-vous que légèrement coupable ? Vos fautes sont-elles peu nombreuses ? non encore, car vous dites : J'ai beaucoup péché. Mais, au moins, avez-vous péché par faiblesse, par inadvertance ? — Nullement, puisque vous ajoutez : par ma faute, par ma très-grande faute. Vous

1. Ps. XXIV, 11.

êtes donc bien coupable! oh oui! vous avez fui la maison de votre Père, vous avez dissipé les biens de votre âme dans l'ivresse des passions. Pauvre prodigue! cependant courage et confiance. C'est à un Père que vous venez; sa main s'étendra sur votre tête pour vous bénir. Son cœur s'ouvrira à l'indulgence et à la compassion. Il vous encouragera, il vous aidera, il vous facilitera les aveux les plus pénibles. — Quelle joie pour lui, pour l'Église, pour le ciel; mais surtout quelle joie pour vous quand vous sortirez d'auprès de lui en paix avec le ciel, en paix avec vous-même et redevenu l'enfant de Dieu et l'héritier de son royaume.

2e Point. — Le confesseur est médecin : ce caractère exige, de notre part, sincérité et courage pour dévoiler les plaies les plus cachées et les plus honteuses de notre âme. Figurons-nous être atteint d'une maladie qui nous conduirait infailliblement au tombeau, si nous ne faisions connaître au médecin les causes, les progrès, les effets du mal qui nous dévore. Avec quel courage n'entrerions-nous pas dans le détail de tout ce qui pourrait l'éclairer sur notre état? Le désir de revenir à la santé nous ferait surmonter, assurément, nos répugnances à faire connaître des choses humiliantes, — et la crainte de la mort nous ferait accepter les potions les plus amères. Eh bien, c'est là votre état devant Dieu; vous êtes malade : le péché, comme une plaie hideuse, dévore votre âme; vous portez la mort dans votre sein, et vous ne sauriez y échapper si vous ne découvrez au prêtre, par des détails convenables, le mal caché qui vous consume. Cet aveu peut être pénible à la nature, il peut répugner à votre orgueil, mais il est nécessaire ; il y va pour vous du ciel ou de l'enfer, car Dieu a voulu attacher votre grâce à l'aveu de votre faute.

Dans les maladies du corps, après que vous avez fait connaître à grand'peine la nature et les causes du mal dont vous souffrez, la guérison n'est pas commencée; il faut, pour

l'obtenir, vous soumettre à des remèdes difficiles, à un régime long et sévère ; ici, au contraire, vous n'avez à suivre ni longues prescriptions, ni régime sévère : le mal est guéri presque aussitôt qu'il est connu. Soyez donc sincère avec celui qui seul peut vous guérir, et qui vous guérira infailliblement si vous lui découvrez votre maladie. Ne le trompez jamais, ce serait vous tromper vous-même et vous perdre. Mettez-le ingénûment au courant des causes, des progrès, des effets de votre maladie spirituelle, afin qu'il puisse en apprécier la gravité, et y appliquer les remèdes convenables. Votre salut éternel est attaché à l'accomplissement de ces conditions : pourriez-vous hésiter à vous y soumettre?

3e Point. — Au tribunal de la Pénitence, le prêtre est le représentant de Dieu ; le caractère sacré dont il est revêtu en fait plus qu'un homme, plus qu'un ange ; c'est Jésus-Christ lui-même [1]. C'est devant Jésus-Christ que vous paraissez, quand vous venez trouver votre père spirituel ; c'est à Jésus-Christ que vous faites l'aveu de vos fautes, quand vous le faites à votre confesseur. De là, profond respect! c'est la recommandation que vous fait l'Esprit saint au livre de l'Ecclésiaste, quand il dit [2] : *Humiliez votre âme devant le ministre du Seigneur.* Ce respect doit paraître dans votre maintien et dans votre démarche : regardez le confessionnal comme le tribunal même de Jésus-Christ ; approchez-en avec les sentiments d'un criminel qui paraît devant son juge ; évitez un trop grand empressement, et une précipitation inconvenante qui ne saurait se concilier ni avec l'esprit de recueillement dont vous devez être pénétré, ni avec les règles de la modestie chrétienne que vous devez observer partout, et surtout en ce moment.

Le respect pour le sacrement, et pour Jésus-Christ dans

1. Sacerdos alter Christus. — 2. Presbytero animam tuam humilia.

la personne du prêtre, veut que vous ayez les mains jointes, les genoux à terre, les yeux modestement baissés, la rougeur sur le front. « Que votre maintien, dit saint Jean Climaque, soit humble durant la confession. Baissez les yeux comme un criminel devant son juge, arrosez de vos larmes les pieds de votre médecin comme si vous arrosiez ceux de Jésus-Christ. » Ces paroles vous rappellent une grande pécheresse qui est devenue une grande sainte : imitez-la dans son humilité. — Madeleine, en paraissant devant Jésus-Christ, se jette à ses pieds, les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux; son repentir, son respect et sa confiance lui méritent le pardon de ses péchés : puissiez-vous le mériter comme elle !

O mon Dieu, si je me perds, je ne pourrai accuser que moi de mon malheur. Vous avez attaché votre pardon à des conditions si faciles, vous vous montrez si bon, si indulgent, que si un pécheur se damne, il est inexcusable. — Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de profiter de vos miséricordes; heureux si je pouvais reconquérir votre amitié, en me soumettant à l'aveu des fautes qui me l'ont fait perdre. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution d'être toujours très-sincère dans l'aveu de mes fautes.

CINQUIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES QUALITÉS DE LA CONFESSION.

Qualités qui ressortent du rôle imposé au pénitent.

Vous êtes coupable, et vous êtes, au tribunal de la pénitence, votre propre accusateur : ce double titre vous impose l'humilité et la sincérité dans l'aveu de vos fautes.

1er Point. — L'humilité consiste dans le sentiment de votre indignité. Hélas! qu'êtes-vous au moment où vous venez vous jeter aux pieds du prêtre? Dans quel état est votre pauvre âme? Vous siérait-il bien d'entretenir en vous des sentiments d'orgueil? Ah! plutôt, rougissez, non pas en pensant qu'il faut confesser votre faute et révéler vos hontes, mais rougissez en vous rappelant tout le mal que vous avez fait. — Rougissez de la lâcheté avec laquelle vous avez cédé à la passion; de l'ingratitude dont vous avez payé les bontés et les bienfaits de Dieu. — Rougissez de cette inconstance qui vous fait passer si rapidement de l'état de grâce à l'état de péché. C'est le souvenir de ses fautes qui couvrait de confusion le publicain dans le temple, lorsque, prosterné le front contre terre, il s'écriait en se frappant la poitrine : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un grand pécheur* [1] ! Jésus-Christ a soin de nous faire remarquer qu'il n'osait pas même lever les yeux, tant il était pénétré de confusion. Ce sentiment semble tenir à la nature même de la confession. En effet, de quoi s'agit-il au sacré tribunal? Est-ce d'y faire parade de vos prétendues vertus? Est-ce d'y venir raconter avec emphase vos bonnes œuvres? Non, sans doute, ce ne serait pas là vous

1. Luc., XVIII, 13.

confesser. La confession est une accusation, le pénitent est un misérable qui avoue ses fautes, ses égarements. — C'est un criminel devant son juge, il confesse ses crimes et ses infamies. La confusion et la honte ne sont-elles pas les seuls sentiments qui lui conviennent? Soyez donc humble lorsque vous vous approchez du saint tribunal; regardez-vous comme un criminel chargé d'autant de chaînes que vous avez de péchés; évitez de dire vos fautes comme vous diriez une leçon ou une histoire qui vous serait étrangère ; dites-les lentement, distinctement, sans préoccupation de ce que pensera votre confesseur ; une seule chose doit vous préoccuper, c'est le désir de rendre la paix à votre conscience, et de rentrer en grâce avec le Dieu que vous avez offensé. En méditant ces différents avis, faites un retour sur vous-même, afin d'examiner comment vous vous êtes confessé jusqu'à présent ; n'avez-vous pas écouté la vanité, jusque dans l'acte le plus humiliant, en affectant de dire beaucoup de fautes ou en cherchant à en atténuer la gravité par le choix des expressions, avec l'attention, dans l'un ou l'autre cas, d'attirer l'estime ou l'intérêt du confesseur ? O mon Dieu, quelle misère au fond de mon cœur ! que de fois j'ai fait servir aux intérêts de mon amour-propre la démarche même de l'humilité ! Seigneur, faites-moi comprendre l'obligation qu'il y a pour moi de rougir. — Aidez-moi à triompher des répugnances de mon orgueil. — Donnez-moi le courage de supporter une honte passagère, afin que je n'aie pas à subir plus tard une honte éternelle.

2e Point. — Vous êtes votre propre accusateur au tribunal de la pénitence ; ce caractère exige de vous la sincérité. Pour que votre confession soit sincère, vous ne devez exagérer, ni diminuer, ni excuser vos péchés. 1° Il est des pénitents qui disent : il vaut mieux dire plus que moins. — Non, vous ne devez pas vous faire plus coupable que vous

ne l'êtes, ce serait un mensonge qui pourrait avoir pour vous des suites funestes? D'abord vous mentez, et le mensonge est toujours un mal. Ensuite, vous trompez votre confesseur, et vous l'exposez à vous donner une fausse direction. Vous croyant plus coupable que vous ne l'êtes en effet, il vous fera des réprimandes qui pourront exalter votre imagination, fausser votre conscience, et jeter le trouble et le découragement dans votre âme. Dites donc les choses comme elles sont, ou plutôt comme vous croyez qu'elles sont.

2° Vous ne devez pas diminuer vos fautes. Deux conseillers sont à vos côtés quand vous vous confessez : la crainte et l'orgueil. Malheur à vous si vous les écoutez, ils vous porteront à diminuer vos fautes, soit quant à la nature : vous vous accuserez de pensées au lieu d'actions, de vivacités au lieu de colères, d'antipathie au lieu de haine invétérée; — soit quant aux circonstances : vous en tairez les plus coupables; — soit quant au nombre : vous direz deux fois au lieu de dix et vingt fois; — soit quant à la manière, vous direz vos fautes à voix basse et d'une manière inintelligible; vous profiterez d'un moment où vous croirez le confesseur préoccupé, et vous vous féliciterez, comme d'une bonne fortune, d'un aveu qui vous rendra plus coupable.

3° Vous ne devez pas excuser vos fautes. S'excuser fut toujours le caractère des pécheurs. Adam s'excusa sur Ève, Ève s'excusa sur le serpent. Il en est encore de même. — On rencontre rarement des pécheurs qui s'accusent dans la simplicité de leur cœur, et disent ingénument, comme David : *J'ai péché* [1]. Chacun cherche à échapper à l'humiliation en rejetant ses fautes sur des causes qui peuvent les atténuer aux yeux du confesseur, ou en les environnant de

1. II Reg., XII, 13.

certains détails, de certaines circonstances qui en rendent l'aveu moins pénible à l'amour-propre. La confession n'est pas un plaidoyer ou une apologie; c'est une accusation qui doit être humble et sincère pour qu'elle soit utile. Accusez-vous donc en toute simplicité; faites justice dès à présent de tous les petits artifices auxquels vous avez pu avoir recours jusqu'ici, et rappelez-vous, quand vous êtes aux pieds du prêtre, que le plus sûr moyen d'obtenir le pardon de vos fautes, c'est de les confesser avec une grande sincérité.

« O mon Dieu, vouloir me cacher à votre ministre, ce n'est pas me cacher à vous, mais c'est vous cacher à moi, c'est vous éloigner de moi, c'est vous chasser, vous perdre de vue; et vous perdre de vue, n'est-ce pas perdre mon bonheur et mon salut éternel? Ah! bien loin de vouloir cacher les péchés qui me sont connus, je vous prie de les découvrir à tous ceux qui les ignorent plutôt que de me méconnaître vous-même, et de vous cacher à ma vue au dernier jour. Puissé-je me connaître et me faire connaître assez clairement pour mériter de vous connaître, de vous voir et de vous posséder éternellement[1]. Ainsi soit-il. »

RÉSOLUTION

Je serai toujours simple et sincère dans mes confessions.

SIXIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES QUALITÉS DE LA CONFESSION.

Outre la confiance, l'humilité et la sincérité, la confession exige l'intégrité.

1. Saint Augustin.

1[er] Point. — L'intégrité dans la confession consiste à dire tous les péchés que l'on a commis, et à en déclarer le nombre et les circonstances considérables. Vous devez dire tous vos péchés, les péchés véniels comme les péchés mortels. Les péchés mortels sont la matière nécessaire du sacrement; une seule faute grave omise volontairement vous rendrait coupable de sacrilége, non-seulement une fois, mais toutes les fois que vous recevriez le sacrement sans avoir réparé votre omission. Comment ne pas être saisi d'épouvante en considérant les suites affreuses d'une mauvaise confession!

L'omission d'une faute vénielle n'est pas un sacrilége, mais elle est toujours une imprudence. En effet, il est bien difficile de marquer au juste les limites qui séparent le péché véniel du péché mortel, et la faute que vous croyez légère est peut-être une faute grave aux yeux de Dieu. — Du reste, il y va de votre intérêt de confesser vos fautes vénielles : ces fautes ont offensé Dieu; il faut donc qu'elles soient expiées avant que vous puissiez entrer dans le ciel. — Et comment pourront-elles l'être mieux que par le sacrement de pénitence, où nous sont appliqués les mérites du sang qui a tout expié? Il y a donc un immense avantage pour vous à confesser vos moindres fautes.

2° Vous devez dire le nombre de vos péchés. Autant de fois vous avez commis la même faute, autant de fois vous avez commis une faute nouvelle. L'intégrité de la confession exige donc que vous fassiez connaître combien de fois vous avez renouvelé votre péché. Rentrez au dedans de vous-même, en ce moment, et voyez comment vous avez su remplir, jusqu'ici, l'obligation où vous êtes de faire connaître tous vos péchés. Quel soin apportez-vous à l'examen de votre conscience? S'il vous est arrivé d'omettre quelque chose dans vos confessions, pouvez-vous, devant Dieu, vous rendre le témoignage qu'il n'y a rien eu de votre faute?

3° Vous devez dire les circonstances qui augmentent la gravité du péché, et celles qui en changent l'espèce. Trahir la vérité, calomnier le prochain, porter un faux témoignage, voilà trois mensonges, mais trois mensonges d'espèces différentes : cette différence naît des circonstances dans lesquelles ces mensonges sont faits. — Voler cent francs, en voler un, les voler à un pauvre ou à un riche, voilà la même somme et deux péchés de même espèce, mais accompagnés de circonstances qui rendent l'un plus grave que l'autre. C'est un plus grand péché de voler cent francs que d'en voler un ; c'est un plus grand péché, à somme égale, de voler un pauvre que de voler un riche. — L'intégrité de la confession exige donc qu'en accusant vos fautes, vous fassiez connaître les circonstances qui changent l'espèce du péché, ou qui l'aggravent notablement.

Elle peut exiger aussi que vous fassiez part à votre confesseur de vos doutes et de vos embarras de conscience. Toutes les fois que vous ne savez pas sûrement à quoi vous en tenir sur certaines choses que vous doutez être permises ou défendues, consultez ! c'est le moyen de vous faire une conscience droite ; agir autrement serait une témérité. Toutes ces considérations doivent vous faire comprendre combien il est malheureux et combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur[1]. Hélas ! le péché entre dans l'âme avec la douceur du miel, mais il n'en sort qu'avec l'amertume de l'absinthe.

2e Point. — L'aveu de vos fautes, et surtout de certaines fautes, peut coûter à votre amour-propre ; — méditez donc, dans un second point, quelques considérations qui pourront vous aider à être sincère au tribunal de la pénitence.

1° Considérez les suites malheureuses d'un aveu incomplet. Votre confession sera sacrilége. — Au lieu d'y trouver

1. Jerem., II, 19.

la vie, vous y trouverez la mort; quel malheur! et quelle folie! Toutes les confessions, toutes les communions qui suivront cette confession mal faite seront autant de profanations. — Ne serait-ce que dans vingt ans, dans quarante ans, il faudra, si vous ne voulez pas être damné, réparer cette confession mal faite, — dire cette faute cachée une fois. — Combien l'aveu n'en sera-t-il pas plus pénible alors! que de difficultés pour recommencer toutes les confessions qui auront suivi votre confession sacrilége, et pour vous rappeler toutes les fautes commises dans un si long espace de temps!

2° Considérez l'état d'une âme qui a eu la faiblesse de dissimuler ses fautes. Au lieu d'apaiser le remords qui l'agitait, elle n'a fait qu'y ajouter une nouvelle amertume. Son sacrilége lui est toujours présent, ce péché caché est un trait acéré qui la déchire; elle ne trouvera la paix qu'après avoir dévoilé le secret qui pèse sur elle. — Le vaisseau sur lequel s'était réfugié Jonas, ayant été assailli par une violente tempête, les matelots jetèrent à la mer tout ce qui pouvait surcharger le navire et en compromettre le salut; ils jetèrent tout, excepté Jonas, cause véritable du courroux du ciel; aussi le navire était-il toujours le jouet des vagues. — Voilà votre histoire, après une confession mal faite. Vous avez tout dit, tout confessé, tout, excepté le seul péché qui soulève le trouble dans votre âme, aussi le trouble continue-t-il; — il cessera quand vous aurez jeté dehors le péché qui le cause : priez Dieu qu'il vous en donne le courage.

3° Pour vous animer à la sincérité, considérez que l'aveu de votre faute est une partie de votre pénitence et un puissant moyen d'expiation.

Cette faute avouée, Dieu vous pardonne; il vous rend son amitié et vos droits au ciel. Vous redevenez son enfant, le membre vivant de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit.

Vous recouvrez la vie de l'âme, la paix du cœur, l'estime de vous-même. Pouvez-vous trouver trop dur l'aveu de votre faute, quand il doit avoir pour vous de si précieux avantages? Si, malgré toutes ces considérations, vous ne vous sentez pas le courage d'avouer ce qui coûte tant à votre amour-propre, recourez à la prière : demandez à Dieu qu'il vous aide dans l'accomplissement d'un devoir qui est au-dessus de vos forces et duquel votre salut dépend. La grâce combattra votre orgueil, elle soutiendra votre volonté, et vous donnera la force de surmonter une honte dont les suites seraient si terribles pour vous.

O mon Dieu, il me faut confesser mon péché ou me condamner à la mort éternelle, il n'y a pas de milieu ; — si je cache mon péché, je me perds pour l'éternité, — si je le confesse franchement, je retrouve votre grâce, la paix de l'âme, mes droits au ciel ; puis-je hésiter un seul instant ?

RÉSOLUTION

Je serai toujours sincère dans mes confessions.

SIXIÈME SÉRIE

PREMIÈRE SEMAINE

GRANDES VÉRITÉS

PREMIER JOUR

Considérations sur le bonheur.

1er Point. — Le bonheur est un besoin de notre nature. Rentrez au dedans de vous-même, étudiez les sentiments les plus intimes, les plus constants, les plus sérieux de votre cœur, vous y trouverez en première ligne, et dominant tous les autres, le désir d'être heureux. Tout cœur humain ressemble au vôtre sous ce rapport. Le bonheur, voilà le rêve de toute la vie, voilà le mot magique qui remue tous les cœurs. Pour en jouir, l'homme se dévoue aux sacrifices les plus pénibles, aux travaux les plus rudes; il prodigue sa vie, il use sa santé, il s'impose toutes les privations, et plût à Dieu qu'il ne cherchât la félicité qu'au prix de ses veilles et de ses sueurs; mais, hélas! que de fois ne la cherche-t-il pas au prix de la vertu et de la justice. C'est au désir immodéré du bonheur qu'il faut attribuer presque tous les crimes qui se commettent dans le monde. Pour être heureux, l'ambitieux a recours aux intrigues, aux perfidies, aux bassesses. Pour être heureux, le voluptueux se voue à l'orgie et aux passions d'ignominie. Écoutez dans le

livre de la Sagesse le langage de tous ces hommes avides de bonheur : Hâtons-nous d'user des biens de la vie, et jouissons de la créature, parce que la jeunesse passe vite. Enivrons-nous de vins exquis, couvrons-nous de parfums, ne laissons pas tomber la fleur du printemps, couronnons-nous de roses avant qu'elles soient fanées, foulons aux pieds la vertu malheureuse, n'épargnons pas la vieillesse au front blanchi par l'âge, dressons des piéges au juste parce qu'il est contraire à nos œuvres[1]. Ainsi les hommes veulent à tout prix satisfaire le besoin qu'ils ont du bonheur. Vous-même, que n'avez-vous pas fait et rêvé sous ce rapport? Ne vous est-il pas arrivé de sacrifier votre vertu, votre Dieu, votre éternité, à un moment de délire que vous preniez pour le bonheur? Déplorez votre folie.

2e Point. — Nous voulons tous être heureux, voilà une vérité de sentiment; en voici une autre d'expérience, c'est que le bonheur n'est nulle part ici-bas. Cherchez, rêvez, essayez de tout, vous aurez beau faire, vous n'arriverez jamais à être heureux. Le bonheur est un brillant fantôme qui échappe au moment où l'on croit le saisir, et le cœur reste toujours vide et malheureux. Ne croyez pas qu'ici il y ait quelque exception; qu'au-dessus de vous, dans un rang plus élevé, le bonheur soit le partage de quelques privilégiés. Non, les richesses, la science, les honneurs, les plaisirs mêmes ne seraient le donner. « Tous ces fruits de la terre, séduisants au dehors, mais incapables d'apaiser la faim du cœur, cachent tous une secrète et cuisante amertume[2]. » Le bonheur n'est pas dans les richesses : les richesses remplissent nos maisons et laissent nos cœurs vides; sous l'apparence d'une félicité trompeuse, l'opulence cache une misère véritable. C'est, dit saint Cyprien, un poison qu'on boit dans une coupe d'or.

1. Sap., II. — 2. Lamennais.

Les dignités ne donnent pas le bonheur. Les palais superbes cachent, comme le toit du pauvre et du laboureur, des soucis cruels. Lorsque Charles-Quint, dégoûté des grandeurs, se dépouilla de ses vastes États pour se retirer dans un cloître, il dit à Philippe II, en présence des grands de sa cour : « Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant, je vous mets sur la tête une couronne dont les fleurs sont entrelacées d'épines piquantes. Je n'ai pas goûté une seule heure de repos dans la royauté, je n'ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné. »

Le bonheur n'est pas dans les plaisirs. « On trouve bien des épines à ces buissons où l'on veut aller cueillir des fleurs, et Dieu en enlève plus d'une du bouquet qu'à grand' peine on a formé. » Le chercherez-vous dans l'amitié? Hélas! nos affections elles-mêmes les plus douces s'usent, et douloureusement et bien vite; et Bossuet déplore, en plaintes lamentables, l'inconstance de nos amitiés fugitives qui s'en vont avec les années et les intérêts. « Il en est de même de l'ardeur qui nous entraîne vers les sciences, comme aussi de ces doux rêves, de ces illusions charmantes dont nous nous berçons dans le jeune âge. Tout passe et ne laisse après soi que le dégoût, l'anxiété et cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine[1]. »

« Le bonheur, le demanderez-vous à la science, à la gloire, à tous les dons incorporels, mais terrestres? Hélas! nous avons la vie des hommes illustres, elle est l'histoire de notre race dans ses représentants les plus magnifiques; nommez-les, si vous voulez, et cherchez, dans cette trace lumineuse où ils nous apparaissent, les jours heureux que l'humanité peut envier à leur mémoire. Alexandre meurt à trente ans, Scipion dans l'exil, Annibal du poison, Pompée dans une embûche, César au sénat sous les coups de son fils

1. Lamennais.

présumé; Homère est aveugle et se plaint avec Milton de de ne plus voir la lumière sacrée qu'il peut chanter encore; le Tasse succombe à la mélancolie la veille de monter au Capitole; le Dante, son aïeul dans la même gloire et dans la même patrie, l'est aussi dans la même infortune. Si haut que l'on regarde au firmament des grands noms, on y voit le malheur s'attacher à eux comme un satellite prédestiné[1]. »

Il est donc démontré par l'expérience que le bonheur n'est pas un fruit de la terre. Il faut pourtant bien qu'il se trouve quelque part; autrement l'homme serait le jouet d'une amère dérision, Dieu nous aurait trompés. Repoussez loin de vous un pareil blasphème : Dieu ne fait rien qu'avec sagesse, et, puisqu'il a mis dans notre cœur le désir du bonheur, il le remplira; notre malheur et notre crime, c'est de le chercher hors de lui. « Vous pensez l'infini, dit le Père Lacordaire, vous aimez dans l'infini, comment pourriez-vous, en dehors de l'infini, trouver le repos de votre pensée et de toutes vos facultés? Aucun objet, si beau soit-il, ne saurait apaiser la faim intérieure qui vous dévore, parce qu'au moment où vous le possédez, vous l'avez épuisé. Une invincible énergie vous porte au delà du temps et de l'espace, et le bonheur s'enfuit devant vous, dans les régions immesurées que vous ouvre votre intelligence, et où la suit nécessairement votre volonté. Mais l'infini n'est pas une abstraction sans réalité vivante, il vit, il pense, il aime, il est libre, il a un nom célèbre, inscrit au front de toute vie, comme le nom propre de la vie elle-même : il s'appelle Dieu. C'est en Dieu qu'est la félicité, parce que c'est en lui qu'est la plénitude. »

O mon Dieu! qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai cherché le bonheur dans les plaisirs, dans les jouissances de la vanité,

1. Lacordaire.

dans les passions, dans le péché; je n'ai pas songé à le chercher en vous, dans la vertu, dans votre amour. Faites-moi comprendre, ô mon Dieu! qu'un cœur destiné à vous posséder est trop vaste pour que le monde et les choses du monde puissent le remplir et le satisfaire. Vous seul, ô amour! ô vérité! pouvez le rendre heureux, parce que seul vous répondez à tous ses besoins, seul vous comblez tous ses désirs.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de détacher mon cœur de tout ce qui pourrait m'éloigner de Dieu.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur le bonheur du ciel.

1er Point. — Il ne faut pas à notre cœur un bonheur quelconque, il faut un bonheur complet, sans mesure, infini comme ses désirs. Quand Dieu créa le bassin des mers, ce n'était pas pour y verser quelques gouttes d'eau; de même, quand il forma notre cœur, ce n'était pas pour y mettre quelques parcelles de bonheur, mais pour l'en combler, l'en remplir, l'en rassasier. Voilà pourquoi le monde et toutes les choses créées le laissent toujours vide; il lui faut le ciel. Qu'est-ce donc que le ciel? « Toutes les fausses religions ont essayé de le dépeindre, la religion de Jésus-Christ ne le fait pas. C'est que toutes les autres religions peignent le ciel d'après la terre, et que celle de Jésus-Christ ne peut le peindre que d'après lui-même, si elle est la vérité; dès lors, elle doit s'abstenir de nous le représenter, parce que nous ne le comprendrions pas. Dieu peut-il

être compris de notre intelligence? Non. Eh bien! le ciel, c'est Dieu!

» Si la religion se tait sur la description du ciel, son silence même nous en donne une idée d'autant plus grande, d'autant plus vraie, lorsqu'elle fait entendre ces paroles si puissantes par leur impuissance même : L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti monter en lui une félicité comparable à celle que Dieu prépare à ceux qui l'aiment[1]. Ne vous semble-t-il pas, dit Bossuet commentant ces paroles de saint Paul, entendre un homme qui aurait vu quelque magnifique palais semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poëtes, et qui ne parlerait d'autre chose sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre ; au reste, ne pouvant pas donner une seule marque pour le reconnaître ni en faire une description qui ne soit grossière, tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle[2]?

» Quand on gravit un des sommets géants de cette terre, le cœur peut recevoir de la magie des perspectives une telle impression qu'un naturaliste fameux est mort, dit-on, de son enthousiasme, sur un sommet pyrénéen en s'écriant : *O nature, que tu es belle!* Transportez-vous là, par la pensée, au commencement du jour. A la vue de cette mer qui, sous vos yeux, bondit comme une immensité en colère, de ces plaines qui s'étendent devant vous comme une immensité immobile, de ces montagnes qui ont des abîmes pareils à des vagues tourmentées ; de ces ténèbres qui fuient d'un côté dans les cieux ; de cette aurore qui, de l'autre, les chasse devant elle ; de ce soleil qui s'avance dans le lointain comme un roi précédé de splendeurs et de con-

1. I Corinth., II. — 2. A. Nicolas.

certs; de cette vie qui renaît de toutes parts, et de cette création qui semble sortir du chaos pour la seconde fois, l'homme sent une admiration dont le poids lui fait quelquefois ployer les genoux et crier, à l'orient et à l'occident : Mon Dieu! que vous êtes admirable sur ces hauteurs! *Mirabilis Deus in altis*[1]! Et ce n'est là qu'un coin du voile, ce n'est là qu'un horizon. Imaginez maintenant les joies d'un immortel qui planera sur l'ensemble, qui aura vue sur Dieu lui-même, et dont la paupière sera fortifiée pour que tant de gloire ne l'accable pas. Autrefois saint Pierre n'en avait pas tant vu au sommet du Thabor, et cependant sa raison s'est troublée. Que se passera-t-il donc au cœur des hommes quand Dieu lui-même arrachera son voile devant leurs yeux éblouis? Quel bonheur, quel ravissement, quelle extase[2] ! »

2e Point. — Le ciel, c'est Dieu possédé en lui-même. Tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, dans les choses que nous connaissons; tout ce que nous pouvons imaginer de plus aimable, de plus ravissant, de plus parfait, est un don de Dieu, mais n'est pas Dieu; et tout ce qui n'est pas Dieu est périssable, fini, corruptible, impuissant, dès lors, à satisfaire l'âme humaine, dont les aspirations sont infinies. Mais Dieu, l'auteur de toute beauté, de toute bonté, de toute vérité; Dieu, l'original de la beauté; Dieu, qui n'est pas beau seulement comme on peut le dire des plus belles créatures, mais qui est la beauté même, ce d'après quoi tout le reste est beau, et qui n'est beau que par lui-même : voilà le Ciel.

Ce qui est dit de la beauté, il faut le dire de tous les autres attributs de l'Être par essence : la vérité, l'amour, la justice, la puissance, la gloire, et tout cela en substance et en infinité. — Réunissez tout ce que l'univers présente de

1. Ps. XCII. — 2. R. P. Caussette.

plus parfait dans l'accablante variété de toutes ses merveilles; composez une beauté de toutes ses beautés, une vérité de toutes ses vérités, une magnificence de toutes ses magnificences, une seule harmonie de toutes ses harmonies, un seul amour de tous ses amours: qu'avez-vous? rien comparativement à l'auteur de tout cela, parce que tout cela est l'ombre fugitive de ce qui est en Lui réalité *immuable*, et qu'il n'y a pas de calcul proportionnel entre le fini et l'infini.

« Le Ciel, c'est le lieu d'où est bannie la douleur; *Dieu essuiera toutes les larmes*[1]! Que ces mots disent de choses et expliquent bien ceux-ci: *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés*[2]! Les larmes, ce sang de l'âme, triste privilége de l'homme, tribut fatal d'une malédiction héréditaire, expression commune de toutes les souffrances; les larmes! qui entrent pour une si large part dans le lot de la vertu, et qui coulent si souvent inconsolées, incomprises, insultées. Oh! qui voudra ne pas en avoir versé, de ces larmes, le jour où ce sera la main de Dieu qui les essuiera! Cette même main qui porte le monde, qui pèse terrible sur l'enfer, elle se changera en la main d'un père des miséricordes et du Dieu de toute consolation; elle fera son occupation d'essuyer les larmes, toute larme! c'est-à-dire qu'il n'y a pas une larme de tant de larmes, quelque obscure, quelque méconnue, quelque perdue qu'elle ait été, que cette main qui peut tout n'aille chercher n'aille recueillir, n'aille essuyer.— Le Ciel, c'est la connaissance immédiate de Dieu, la vision de Dieu, la participation de Dieu; mais une connaissance, une vision, une participation toujours croissantes et de plus en plus intimes à l'infini. Quelles expressions trouver pour rendre cet état? Elles fléchissent toutes sous le poids d'une telle vérité. Ce cœur de

1. Apoc., VII, 17. — 2. Matth., X.

l'homme qui est ici-bas si affamé, si altéré de bonheur, qui en recommence toujours le rêve, qui se jette vers tout pour le ressaisir, qui se ronge et se consume lui-même et soupire si haut après la justice, la paix, la vérité, l'amour, il les aura enfin, enfin il sera heureux[1]. »

O mon Dieu, quand s'ouvriront pour moi les célestes parvis? alors je nagerai dans un océan de lumière! vérité éternelle, splendeur des splendeurs, vous m'éclairerez! essence infinie, je vous verrai du moins, si je ne puis vous comprendre. Lumière pure, vous m'apparaîtrez et je serai rassasié. Vérité substantielle, vous pénétrerez mon esprit, vous le nourrirez, vous le fortifierez, vous lui donnerez le bonheur en vous donnant à lui sans réserve. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je détacherai mon cœur de tout ce qui pourrait m'éloigner de Dieu.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LE BONHEUR DU CIEL.

1er Point. Dans le ciel, nous verrons Dieu, et notre intelligence possédera la plénitude de la vérité. — « Ici-bas nous ne voyons Dieu qu'à travers les ténèbres épaisses de la foi, sans pouvoir jouir de sa présence, et c'est ce qui fait le juste gémissement des âmes saintes. Ses œuvres, il est vrai, nous parlent de lui; nous voyons bien les cieux, les astres et toutes les merveilles sorties de ses mains, mais Dieu lui-même, oh! nous ne le voyons pas. Toute la nature nous révèle bien des traits de sa beauté, de sa sagesse et

1. A. Nicolas.

comme des empreintes de sa gloire, mais tout cela ne nous fait pas voir ce qu'il est, et il reste toujours un Dieu caché à nos yeux. Quelquefois, dans la prière, on est uni à Dieu, on le goûte, on le sent; mais au milieu de son ivresse l'âme juste peut faire entendre cette plainte de saint Augustin : « O mon Dieu, je ne vous vois pas! » Dans le ciel, nous le verrons : nous le verrons à découvert et tel qu'il est, dit saint Jean. Les images éparses de ses perfections, qu'il avait tracées sur ses moindres ouvrages, s'offriront à nous et viendront se réunir à leur principe; tous ces ruisseaux jailliront sans cesse vers leur source. La Divinité sortira, pour ainsi dire, de toutes parts, et l'univers entier se changera tout à coup en un temple qu'elle remplira de son immensité. Dans le ciel, les sceaux de la Divinité seront levés, nous verrons cette majesté douce et ravissante devant qui tout genou doit fléchir, cette beauté toujours ancienne puisqu'elle ne change pas, et cependant toujours nouvelle par les diverses impressions qu'elle produit sur ceux qui la contemplent; nous verrons Jésus-Christ, cet objet adorable des éternelles complaisances d'un Dieu, celui que les anges ne se lassent pas de contempler; nous le verrons, non dans un moment ou dans une ombre de sa gloire, comme le vieillard Siméon dans le temple, ou comme saint Pierre sur le Thabor, mais dans les splendeurs de l'éternité; nous verrons cet Esprit adorable qui est comme l'expression de l'amour éternel qui unit le Père et le Fils, cet Esprit de grâce, de lumière et de sainteté qui a renouvelé la face de la terre, en un mot nous verrons Dieu tel qu'il est[1]. »

Avec Dieu, nous posséderons la plénitude de la vérité. La vérité est essentielle à notre bonheur; elle est le besoin, l'aliment, la vie de notre intelligence; mais, demande

1. Imité du P. Bridaine.

Bossuet, pouvons-nous connaître la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons bien luire quelques rayons imparfaits, mais la vérité elle-même nous échappe. En vain l'esprit de l'homme sonde les abîmes, parcourt l'immensité des cieux, interroge la nature entière, il n'arrache que des lambeaux de vérité; et la vérité elle-même lui reste cachée. O félicité de la vie future! La vérité s'y découvrira tout entière à nos regards; là plus de secrets, plus de mystères! Ce ne seront plus quelques rayons épars, ce seront des torrents de lumières; ce sera la vérité envisagée dans sa source. « Ah! quelle surprise quand il sera levé, le voile jeté sur nos yeux, qui nous faisait de ce monde une splendide énigme. Ah! qu'elle sera belle, cette heure où l'homme cessera de désirer ce qu'il ne connaît pas, de croire ce qu'il ne comprend pas, et d'aimer ce qu'il ne voit pas[1]. » Alors l'intelligence sera pleinement rassasiée, et cette joie de l'intelligence n'aura ni limites, ni mesure; c'est un océan dont la rive fuira toujours, car, *dans la lumière, on verra encore la lumière, et on sera transfiguré de clartés en clartés*[2].

2e Point. Dans le ciel nous aimerons Dieu. — La foi et l'espérance cesseront lorsque les voiles seront levés et que nous jouirons du souverain bien; mais la charité durera éternellement pour faire notre bonheur. Sur cette terre, nous aimons Dieu, il est vrai, mais nous aimons un objet absent, que nous ne voyons qu'à travers des ombres, un objet qui se refuse à nos désirs empressés, qui souvent, pour nous éprouver, se soustrait à notre cœur et retire jusqu'au sentiment de sa présence; de telle sorte que, même en aimant, notre âme soupire et s'écrie avec saint Augustin : Où êtes-vous, ô mon Dieu? Mais dans le ciel nous jouirons enfin de

1. Le P. Caussette, de Toulouse. — 2. II Corinth., III, 18.

Dieu, nous l'aimerons encore, ce Dieu mille et mille fois aimable; mais nous l'aimerons sans partage, nous l'aimerons sans mesure, nous l'aimerons sans fin. Nous l'aimerons d'un amour toujours nouveau et toujours plus ardent; nous l'aimerons, mais de cet amour qui s'assimile à l'objet aimé et devient une même chose avec lui; de telle sorte, dit saint Paul, *que notre vie sera la vie de Dieu, nous serons absorbés en lui, pour n'être plus qu'un avec lui*[1]. Ainsi le fer jeté dans la fournaise s'identifie tellement avec le feu qu'il en prend toutes les propriétés, encore qu'il ne perde pas sa nature. Quel bonheur donc! quels élans d'amour, quelles ravissantes extases! quand la Divinité, absorbant notre être, nous environnera, nous pénétrera, nous vivifiera et nous communiquera sa propre nature!

Dans cet amour, le cœur trouvera sa félicité et son repos. Ici-bas, il ne rencontre que déceptions et mécomptes; — dans les amitiés, inconstance; — dans les plaisirs, vide et dégoût; — dans les richesses, fatigues et inquiétudes; — dans les passions, honte et dégradation; — partout, jusqu'au pied du trône, les larmes mêlées aux joies; voilà notre cruelle et inévitable destinée ici-bas. — Mais, que le jour qui doit finir notre exil pour nous rendre à la patrie se lève! notre cœur se reposera dans la paix. Là, il possédera un objet capable de répondre à l'immensité de ses désirs, parce que cet objet est infini. Rendu à son principe, à sa destinée dernière, notre cœur sera délivré enfin de cette agitation vague, indéfinissable, incessante, qui le tourmente, le pousse toujours hors de lui-même et l'y ramène toujours, sans qu'il puisse trouver le bonheur ni au dehors, ni au dedans de lui-même. « Un philosophe de l'antiquité (Lucrèce) a vanté le bonheur égoïste de voir, des hauteurs du port, des naufragés luttant contre les flots. Certes, quel

1. II Corinth., v, 4.

bonheur bien autrement désirable, que de se contempler soi-même dans des luttes finies, et d'assister du haut des éternels rivages aux tourments dans lesquelles on triompha [1] ! »

O mon Dieu, tout en moi vous réclame. Mon intelligence est avide de connaître; mon cœur est ardent pour aimer, il leur manque et l'amour et la vérité. Tous les deux soupirent après vous, c'est l'abîme qui appelle l'abîme. Il me faut le Dieu de vérité pour satisfaire, remplir et combler le besoin d'une intelligence que rien ne peut satisfaire ici-bas. Il me faut le Dieu d'amour, la source de toute perfection, l'amabilité même, pour combler un cœur que tout ici-bas laisse vide et malheureux! — O mon Dieu, révélez-vous donc à moi, emparez-vous de mon cœur, afin que je commence, dès à présent, cette vie bienheureuse qui se continue dans le ciel, où le souverain bonheur est d'aimer, d'aimer toujours et d'aimer encore. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'éloignerai mon cœur de toute affection qui pourrait déplaire à mon Dieu.

QUATRIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LE CIEL.

On trouve dans le ciel une plénitude de paix, une plénitude de joie, une plénitude de durée.

1er Point. — L'âme goûte dans le ciel une plénitude de

1. Le P. Caussette, supérieur des miss. de Toulouse.

paix. L'auteur de la tragédie de Néron [1] débute par ce mot sublime : *Maître du monde, que vous manque-t-il? La paix!* La paix est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, il remplace tous les autres, et sans lui tous les autres ne sont rien. « Mais cette paix qui, dès ici-bas, inonde, enivre délicieusement le cœur du juste, et le fait surabonder de joie au milieu des plus rudes épreuves [2], cette paix n'est pourtant qu'un petit essai, un avant-goût et comme le germe de la paix immortelle dont l'âme bienheureuse jouit dans le ciel. Au moment où elle entrera dans cette cité permanente, dont le prophète a dit que Dieu en a établi les fondements dans la paix [3], l'âme se sentira inondée d'un fleuve délicieux de paix descendant du trône de Dieu [4]. Et dans l'ivresse de son bonheur, elle s'écriera : O règne auguste de la paix, je te possède enfin! je vois s'accomplir pour moi la belle prophétie d'Isaïe qui a dit : *Je ferai asseoir mon peuple au milieu des beautés de la paix, dans les tabernacles de la confiance, au sein d'un riche et opulent repos* [5]. Essayez de comprendre le bonheur de cette âme affranchie soudain de tout regret pour le passé, de toute peine pour le présent, de toute anxiété pour l'avenir [6]. »

Lorsque le fidèle se donne avec ardeur au service de Dieu, il goûte un peu de cette paix céleste que les anges ont promise sur le berceau de Jésus naissant, aux hommes de bonne volonté; de *cette paix qui*, au dire de saint Paul, *surpasse tout sentiment* [7]; mais cette paix n'est jamais complète, c'est une paix armée. « Car depuis que la concupiscence fut insinuée dans nos veines par la saveur corruptrice du fruit défendu, la chair s'est mise en insurrection contre l'esprit; la vie humaine est devenue une série non interrompue de luttes décisives où chaque battement de cœur

1. Alfieri. — 2. II Corinth., VII, 4. — 3. Ps. CXLVII, 14. — 4. Isa., LVI, 12. — 5. Id., 32. — 6. Le P. Ventura. — 7. Philip., IV, 7.

est un combat, où chaque combat balance une éternité[1]. » Semblable aux Hébreux qui, pour relever les murs de Jérusalem, étaient obligés de bâtir d'une main et de combattre de l'autre, il faut donc que le fidèle veille sur son cœur, qu'il en observe les affections, les mouvements, les désirs. Une fois dans le ciel, l'affranchissement est complet. Plus d'efforts, la vertu ne coûte plus rien! plus de remords, le péché est impossible! plus de contrainte, car les désirs sont toujours saints, les pensées toujours pures! il n'y a d'autre poids, d'autre impulsion, d'autres attraits, que le poids, l'impulsion, l'attrait de l'amour divin, et c'est cet amour qui fait les délices des bienheureux[2].

2e Point. — Dans le ciel, on goûte la plénitude de la joie. Quand Jésus-Christ parle de la joie réservée à ceux qui l'auront aimé, il parle d'une joie complète : *Votre joie sera pleine. Personne ne vous la ravira*[3].

Voilà une parole bien simple; mais cette parole si simple, il n'y a pas une intelligence créée qui puisse en comprendre toute la portée, toute la profondeur. — Joie pleine signifie la possession simultanée de tous les plaisirs, de toutes les satisfactions, de toutes les jouissances saintes, pures, divines et parfaites. La joie du ciel est une joie pleine. « Ce n'est pas une fausse joie du monde qui nous caresse, comme l'abeille caresse les fleurs, pour nous laisser amoindris du meilleur de notre être; mais c'est une joie qui dilate la vie et qui la complète, qui élève l'être et qui l'agrandit; une joie qui exclut tout mal, qui réunit tout bien, où rien ne vieillit, où tout est jeune d'une jeunesse immortelle, où l'âme s'épuise à chaque joie et renaît dans une joie nouvelle, où l'on se possède sans limites, où l'on jouit de soi sans vide, où l'on vit de soi sans ennui ni satiété; parce qu'on se possède, on jouit, on vit de soi dans

1. Le P. Caussette. — 2. Imité du P. Ventura. — 3. Joan., XVI, 22.

la plénitude de la vie, de la possession, de la jouissance de Dieu même[1]. » C'est bien la destinée prédite aux élus, selon ces paroles de l'apôtre saint Pierre et des Prophètes : Vous qui avez aimé Jésus quoique vous ne l'ayez pas vu, et qui croyez en lui quoique vous ne le voyiez pas encore, vous serez comblés un jour d'une joie ineffable et glorieuse[2]. Seigneur, vous les abreuverez au torrent de la volupté, et ils seront enivrés de l'abondance de votre maison[3].

3e Point. — A la plénitude de la paix et de la joie dont jouissent les élus, il faut ajouter une plénitude de durée. Rien n'est stable ici-bas. La stabilité, dit saint Augustin, fait toute la véritable félicité; n'avoir des récompenses que que pour les perdre, ce n'est point être récompensé, c'est presque être puni, et un bonheur qui doit finir ne sert qu'à nous rendre plus malheureux. Or, tous les biens d'ici-bas sont fragiles : l'amitié, la fortune, les plaisirs, la santé, la gloire, la science, tout cela vient se briser contre la pierre de la tombe. — C'est assez pour empoisonner toute jouissance. — Hélas! ce n'est pas assez pour nous faire comprendre notre folie, lorsque nous formons des liens qu'il faudra rompre tôt ou tard, et qu'il sera d'autant plus cruel de briser qu'ils auront été plus doux.

Dans le ciel, on jouit d'un bonheur durable ; dans cette cité, qui a Dieu pour architecte et l'éternité pour enceinte, plus de crainte, plus d'alarmes. « Les souverains qui y règnent n'ont pas à trembler pour la stabilité de leurs trônes. L'enfer a été scellé sous leurs pieds, et Satan n'en sortira pas pour tendre des piéges à leur innocence; les joies de l'Éden leur sont rendues, et dans ce nouveau paradis il n'y a pas un nouvel arbre de vie pour mettre en question les félicités de leur avenir. Non, point de vicissitudes dans cet océan de l'infini où rien ne commence et où rien ne finit;

1. Mgr Deplace. — 2. I Petr., I. 8. — 3. Ps. XXXV, 9.

non, point de dégoût en présence de ces beautés qui donnent aux astres la perpétuité de leur jeunesse, et à la face de nos océans l'immutabilité de leur éclat. Chaque moment de l'immortelle vie nous apportera des béatitudes éternelles, et ils passent si rapidement qu'Adam, comme on l'a dit, en est encore à son premier moment de paradis[1]. » Cette immutabilité de bonheur est clairement affirmée dans ces paroles de saint Paul : *Nous serons ravis dans les airs, avec Jésus-Christ, et nous serons toujours en compagnie du Seigneur*[2]. C'est-à-dire que nous ne pourrons plus le perdre, et que nous ne pourrons plus l'offenser. Il nous aimera toujours, et nous ne cesserons jamais de l'aimer ; il nous plaira toujours, et nous ne cesserons jamais de lui plaire; il sera toujours à nous, et nous serons toujours à lui. *Semper cum Domino erimus*. Que cette parole est gracieuse et pleine de charmes!

O mon Jésus, ô mon Dieu et mon tout, je veux être à vous dès à présent, afin d'être avec vous toute l'éternité. Divine Marie, vous êtes habitante du ciel, vous en êtes même la reine et la souveraine, n'oubliez pas que je suis votre enfant ; je compte sur votre tendresse, sur votre protection, pour m'obtenir la grâce de persévérer dans les voies de la justice, et arriver au terme heureux de tous mes désirs, de toutes mes espérances. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'aurai soin de préserver mon cœur de toute affection qui pourrait déplaire à mon Dieu, et me rendre indigne du ciel.

1. Le P. Caussette. — 2. I Thessal., IV, 16.

CINQUIÈME JOUR

QUATRIÈME CONSIDÉRATION SUR LE CIEL.

La pensée du ciel doit nous consoler dans nos peines, et nous encourager dans la pratique de la vertu.

1er POINT. La pensée du ciel doit nous consoler dans nos peines. — Parcourez les différentes épreuves auxquelles le cœur de l'homme peut être soumis, et considérez comment la pensée du ciel est toute-puissante pour y répandre la consolation. Au milieu des privations que lui impose sa misère, le pauvre qui croit au ciel se résigne, en pensant à ces paroles : *Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux*[1]. Un jour viendra donc où il échangera quelques instants de souffrance contre un bonheur éternel, et c'est à sa pauvreté même qu'il devra ce bonheur. Combien cette pensée doit adoucir les amertumes de sa condition! Faut-il consoler le malade sur son lit de douleur? La foi ouvre à ses yeux le ciel avec toutes ses richesses, et saint Paul lui crie *que les afflictions de cette vie ne sauraient être mises dans la balance avec le poids de gloire qui doit en être le prix*[2]. Si jamais vous êtes victime de la calomnie et de l'injustice des hommes, levez les yeux vers le ciel, et rappelez-vous ces paroles de votre Sauveur : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux*[3]. Quand la vieillesse viendra vous atteindre avec ses infirmités, son isolement, ses rebuts, la pensée du ciel sera votre plus douce, votre seule consolation. Vous verrez sans regrets tomber la maison de votre corps, en vous rappelant

1. Matth., V. — Rom., VIII, 18. — 3. Matth., V.

que vous en trouverez une autre dans le ciel, construite, non de la main des hommes, mais de la main de Dieu même[1].

C'est encore la pensée du ciel qui peut seule adoucir les regrets et les séparations de la mort. Oh! qu'elles doivent être brûlantes et amères, les larmes versées sur une tombe par un cœur qui ne croit pas au ciel, qui n'espère pas le ciel! Qu'elles sont douces et résignées, au contraire, les larmes d'une fille, d'une sœur, d'une mère qui croit au ciel, qui espère le ciel, et qui peut dire à l'objet de ses regrets: Nous nous reverrons!

Affirmer que la pensée du ciel diminue, adoucit nos maux, n'est pas dire assez. L'espérance du ciel fait aimer la douleur, cette doctrine est de saint Paul: *Non-seulement*, dit le grand Apôtre, *nous nous réjouissons dans l'attente de la gloire, mais nous nous glorifions dans les tribulations, sachant bien que les souffrances produisent l'épreuve, l'épreuve la patience, la patience l'espérance, et l'espérance ne trompe jamais*[2]. Et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit: *Bienheureux ceux qui pleurent*; *bienheureux ceux qui souffrent*[3]? Toujours dans la bouche et dans les enseignements du divin Maître, le bonheur est placé à côté de la souffrance, sans doute, parce que la souffrance rappelle mieux à la pensée du ciel. C'est dans la pensée du ciel que les apôtres, que les martyrs ont puisé leur intrépidité et le joyeux mépris des tourments et de la mort. Que les heureux du siècle oublient le ciel, on conçoit cet oubli de la part d'hommes auxquels tout prospère: le bonheur présent leur ôte la pensée d'un autre bonheur. Mais que le malheureux, pour qui la vie est un fardeau si lourd, n'élève jamais vers le ciel ses yeux chargés de larmes, voilà un malheur bien plus terrible et un oubli vraiment inexplicable.

1. II Corinth, v, 1. — 2. Rom., v, 3. — 3. Matth., v.

Qui donc adoucira ses souffrances? qui le sauvera du désespoir? Quoi! il est là, seul!... seul avec son infortune, ses larmes, ses privations! seul! car le malheureux n'a pas d'amis! Ah! ne vous étonnez pas s'il se donne la mort : là où la pensée du ciel n'est pas, la mort est le seul asile ouvert au malheur. — Plaignez ceux qui ont perdu les espérances de la foi, et, dans toutes les épreuves de la vie, consolez-vous par la pensée du ciel.

2e POINT. La pensée du ciel doit nous soutenir dans nos luttes pour la vertu. — Le plus puissant mobile du cœur humain, c'est l'espérance. — Voyez de quels sacrifices elle le rend capable! Qu'est-ce qui anime le laboureur et lui donne la force de supporter le poids de la chaleur et du jour? L'espérance! Sur les champs de bataille et au milieu des camps, qu'est-ce qui soutient le soldat et lui fait affronter les hasards de la guerre? L'espérance! Alexandre le Grand, sur le point de partir pour sa célèbre expédition d'Asie, distribua ses richesses entre ses capitaines et ses soldats : « Que vous reste-t-il donc, seigneur? lui dit alors Perdiccas. —L'espérance, répondit-il. —Elle nous sera commune avec vous, lui répliqua Perdiccas; et il lui rendit son présent. » Si la seule perspective d'une vaine gloire animait ainsi ces généreux guerriers; si, dans l'espoir de la moisson, le laboureur consent à arroser de ses sueurs un pénible sillon; si nous-mêmes, pour un fragile avantage, nous nous condamnons au travail, aux ennuis de l'étude, à de pénibles sacrifices, quels prodiges ne doit pas enfanter, dans le cœur du chrétien, l'espérance du ciel et d'une gloire qui ne se flétrira jamais!

C'est la pensée du ciel qui a soutenu tous les saints et leur a donné le courage de rester fidèles, en dépit des obstacles les plus terribles. C'est l'espérance de gagner le ciel qui, aujourd'hui encore, fait les vierges, les apôtres, les pénitents, et envoie les misionnaires au delà des mers, loin

de la patrie et des affections de la famille, évangéliser les sauvages et arroser de leur sang une terre idolâtre. — La pensée du ciel est capable d'inspirer à l'âge le plus tendre, au sexe le plus faible, les plus généreux dévouements. — Rappelez-vous ici l'histoire des Machabées, et les paroles de leur mère au plus jeune d'entre eux : *Mon fils, je t'en conjure, regarde le ciel*[1]. Dans les circonstances difficiles de la vie, figurez-vous que Jésus-Christ vous adresse les mêmes paroles, et vous sentirez renaître votre courage. — Vous êtes assailli par de violentes tentations, déjà vous ne pouvez plus résister. — Mon fils, vous dit Jésus, regarde le ciel, là est le prix de la persévérance. — Peut-être êtes-vous l'esclave du péché? peut-être avez-vous abandonné, négligé vos devoirs de piété? — O mon fils, vous dit Jésus, regarde le ciel. Là, des saints de ton âge, qui furent faibles comme toi, coupables comme toi, peut-être plus que toi, triomphent dans la gloire, ils t'attendent, ils t'appellent. Marche sur leurs traces, tu partageras leur bonheur.

O mon Dieu! ne permettez pas que j'oublie jamais les glorieuses destinées auxquelles vous m'appelez! faites que la pensée du ciel soit toujours présente à mon esprit pour me consoler dans les épreuves de mon exil, et me soutenir dans la pratique du bien. Hélas! si les joies du monde, quoique fragiles et trompeuses, sont capables de produire sur moi des impressions si profondes, que ne doit pas faire la pensée du bonheur qui m'attend dans le ciel? Si la simple apparence est si belle, que sera-ce de la réalité? Puisse, ô mon Dieu, le souvenir du ciel élever mon âme au-dessus de tout ce qui passe, et m'encourager à fouler aux pieds le monde et ses séductions. Ainsi soit-il.

1. II Mac., VII, 18.

RÉSOLUTION

Je détacherai mon cœur de tout ce pourrait l'éloigner de Dieu et me rendre indigne du ciel.

SIXIÈME JOUR

CINQUIÈME CONSIDÉRATION SUR LE CIEL.

Nous sommes faits pour le bonheur, ce bonheur n'est complet que dans le ciel, parce que là, et là seulement, l'esprit est satisfait par la vue de la vérité, le cœur par d'ineffables jouissances ; l'un et l'autre le sont entièrement par la perpétuité de cette vue et de ces jouissances. Deux devoirs ressortent pour vous de la considération de ces grandes vérités : vous devez désirer le ciel, vous devez le mériter.

1er Point. Vous devez désirer le ciel. — C'est là que Jésus-Christ appelle vos pensées et vos affections, quand il vous apprend à demander à votre père céleste que son règne arrive, *adveniat regnum tuum*. C'est là que l'Église vous invite à driger l'ardeur de vos désirs, quand elle vous met ces mêmes paroles dans la bouche, au commencement et à la fin de chaque jour. Sainte Jérusalem, s'écriait le Prophète, si les bords fleuris du fleuve de Babylone me font oublier l'héritage du peuple choisi, puissé-je m'oublier moi-même ? Si je cesse de publier ta louange, si l'espérance de te revoir n'est pas la première source de toutes les joies que je goûterai dans mon exil, puisse ma langue desséchée s'attacher à mon palais [1]. Voilà l'expression vraie et frap-

1. Ps. cxxxi.

pante des sentiments que la pensée du ciel doit nourir dans notre cœur. — Malheur à nous, si, épris des objets créés, nous oublions les joies de la patrie! malheur à nous, si, dans notre cœur, la terre l'emporte sur le ciel! Saint Augustin nous déclare que celui-là seul méritera d'être citoyen du ciel, qui aura méprisé la terre, et que celui-là en sera banni, qui n'aura pas soupiré dans l'attente des biens célestes.

Voulez-vous savoir, dit ce grand docteur, si vous êtes digne du ciel? Sondez votre cœur, examinez si vous y portez un sentiment de préférence pour les richesses du ciel, car Dieu juge les hommes par leurs désirs et non par leurs trésors. Consultez donc cette voix du sentiment, voyez ce que fait sur vous la pensée du ciel. Si vous aviez l'assurance d'être comblé des biens temporels, et que Dieu vous dît : Voilà votre partage, mais vous ne me verrez pas face à face; seriez-vous satisfait de cette destinée? Sachez-le bien, continue saint Augustin, celui qui dirait : Me voilà dans une abondance de biens qui suffit à mon cœur, je m'estime assez heureux, et je ne désire rien autre chose; celui-là n'a pas cet amour que doit produire en nous la pensée du ciel, il ne gémit pas comme étranger sur la terre, il ne mérite pas de se réjouir, dans l'éternité, comme habitant du ciel.

2° Point. Il faut mériter le ciel. — 1° Il faut le mériter par la noblesse de vos sentiments : l'élévation des sentiments, dans le cœur d'un homme, doit répondre à la noblesse du rang qu'il occupe, à la grandeur des destinées qui l'attendent. Que diriez-vous d'un fils de roi qui n'aurait que de bas sentiments et des affections vulgaires? Vous diriez qu'il est indigne de son rang et du trône auquel la naissance lui donne droit. Eh bien! Dieu vous appelle au ciel, à une couronne immortelle, à une royauté divine; faites donc en sorte que vos actions, vos pensées, vos sentiments répondent à la grandeur de vos destinées; — quelle honte

s'il n'y avait que des affections grossières, des goûts terrestres dans une âme que Dieu appelle à régner avec lui! Quel malheur, si vous alliez oublier les joies futures de la patrie, pour les tristes jouissances de l'exil! quel crime enfin, si vous consentiez à avilir une âme que Dieu a créée à son image, que Jésus-Christ a rachetée de son sang, et que sa destinée appelle au ciel! Écoutez saint Paul qui vous dit: *Les biens que vous voyez sont passagers, les biens qui vous attendent sont éternels*[1]. Quoi! vous laisseriez de côté ce qui est éternel, pour courir après ce qui passe si vite? Quelle folie!

2° Il faut mériter le ciel par le détachement des choses terrestres; rappelez-vous les sentiments des saints, écoutez leurs paroles, expressions brûlantes de leurs désirs: *Oh! quand me sera-t-il donné de voir mon Dieu! mon cœur, ma chair tressaillent dans l'espérance de le voir un jour*[2]. *Je me suis réjoui en entendant ces heureuses paroles: Nous irons dans la maison du Seigneur, nos pieds sont prêts à franchir tes parvis, ô cité sainte*[3]! *Qui me donnera des ailes comme à la colombe* pour m'élever du milieu de ces ruines et voler vers mon bien-aimé[4]! *Malheureux que je suis! pourquoi mon exil est-il prolongé*[5]? *Je désire mourir et être réuni à mon Dieu*[6]! Oh! que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel[7]! Franchement, si vous écoutiez votre raison et votre foi, vous serait-il difficile de comprendre ces sentiments et de les éprouver vous-même?

Cette vie n'est qu'un exil: que fait l'exilé sur la terre étrangère? Perd-il un seul instant le souvenir de sa patrie? N'appelle-t-il pas de tous ses vœux l'instant fortuné où il lui sera donné de quitter la terre de l'exil? Cette terre est un passage. Que fait le voyageur entré dans une hôtellerie

1. II, Corinth., IV, 18. — 2. Ps. XLI et LXXXIII. — 3. Ps. CXXXVI. — 4. Ps. LIV. — 5. Ps. CX. — 6. Philip., I, 23. — 7. Saint Ignace.

pour y passer une nuit? attache-t-il beaucoup d'importance à une nourriture plus ou moins délicate ? S'inquiète-t-il beaucoup de savoir si sa chambre est plus ou moins élégante? Non, car demain il l'aura quittée. — Ainsi du monde, vous n'y êtes qu'en passant. — Citoyen de l'éternité, pourquoi donc vous inquiéter des choses du temps? — Héritier du ciel, pourquoi vous enfoncer dans la boue de cette terre? — Enfant de Dieu, pourquoi vous rendez-vous l'esclave de Satan? Cette terre est l'exil, le ciel est la patrie; cette terre est le lieu du travail, le ciel est le lieu du repos; cette terre est la vallée des larmes, le ciel est le séjour du bonheur! Hâtez-vous donc de vous élever au-dessus de la terre et des choses de la terre. Commencez, dès aujourd'hui, à ne regarder que le ciel, à n'aimer que le ciel : ce sera mériter de le posséder un jour.

O mon Dieu, ô mon Père, que je suis loin de vous! vous êtes au ciel, et je suis sur la terre! Jusqu'à quand verrai-je se prolonger mon exil? Captifs à Babylone, les enfants de votre peuple avaient suspendu leurs lyres aux saules qui bordent les rivages de l'Euphrate, et au souvenir de leur chère Sion, leurs larmes se mêlaient aux eaux du fleuve. Je suis moi-même captif au milieu du monde, le fleuve de ses plaisirs coule sous mes yeux; vos ennemis cherchent à me séduire et m'invitent à partager leurs joies insensées. O Jérusalem, ô ma patrie, que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si j'avais le malheur de t'oublier jamais! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me détacher de tout ce qui pourrait m'éloigner de Dieu et me rendre indigne du ciel.

DEUXIÈME SEMAINE

DES DEVOIRS A REMPLIR

DEVOIRS ENVERS DIEU (suite)

PREMIER JOUR

Considérations sur le culte extérieur.

Vous ne devez pas seulement à Dieu le culte silencieux de votre cœur, vous lui devez aussi un culte extérieur et sensible, qui soit la manifestation des sentiments dont votre âme est pénétrée intérieurement. L'obligation d'un culte extérieur est fondée sur les droits de Dieu et sur la nature de l'homme.

1er Point. — L'obligation d'un culte extérieur est fondée sur les droits de Dieu : Dieu est créateur et bienfaiteur. 1° A titre de Créateur, il a droit aux hommages de tous les êtres sortis de ses mains. Ainsi, vous tenez de lui l'intelligence et l'amour, ce serait un crime de ne pas lui consacrer l'un et l'autre. Mais c'est de lui aussi que vous tenez votre corps, ce sont ses mains divines qui en ont formé l'admirable structure; il faut donc que votre corps paye, à sa manière, un tribut d'hommage à son auteur. Ne dites pas que Dieu est esprit et vérité et qu'il dédaigne les hommages d'un être matériel; Dieu ne dédaigne rien de ce qu'il a fait. Eh! dédaigne-t-il le magnifique concert que le ciel et la terre forment à sa louange? Le jour n'a-t-il pas une voix pour raconter sa gloire à la nuit, et la nuit n'a-t-elle pas son

langage pour la redire au jour [1]? Nul être, fût-il insensible, n'est en dehors de ce culte muet que la nature entière ne cesse de rendre à son auteur. Les oiseaux lui rendent hommage par leurs chants, les fleurs par leurs parfums, l'Océan par son immensité, les cieux enfin par leurs divines harmonies; pourquoi l'homme, et l'homme tout entier, n'entrerait-il pas dans cet admirable concert?

2° Le devoir du culte extérieur est fondé sur les droits de Dieu comme bienfaiteur. Ici, les mêmes raisons qui établissent la nécessité d'un culte intérieur, établissent la nécessité d'un culte extérieur. En effet, pourquoi votre âme doit-elle à Dieu un culte, des hommages? C'est que Dieu en est le bienfaiteur; mais parmi les bienfaits que Dieu prodigue à l'homme, y en a-t-il un seul dont le corps ne jouisse en commun avec l'âme? N'est-ce pas pour lui, plus peut-être que pour l'âme, que Dieu multiplie les prodiges? Si la terre se couvre de moissons, si les arbres se chargent de fruits, si le soleil répand la chaleur, la lumière, la fécondité et la vie, n'est-il pas vrai que partout le corps entre en partage avec l'âme? Pourquoi serait-il donc dispensé d'être reconnaissant à sa manière? C'est au corps qu'appartient la parole, don admirable! pourquoi ne l'emploierait-il pas à célébrer les louanges de celui qui la lui a donnée? — Quand l'âme sollicite, par la prière, des grâces dont le corps a besoin pour l'entretien et le développement de ses forces et de sa vie, pourquoi ne fléchirait-il pas les genoux? Pourquoi ne joindrait-il pas ses mains suppliantes? En le faisant, il s'associe, par une prière muette, aux prières que l'âme fait monter vers le trône de Dieu, et l'homme tout entier adore, comme il le doit, celui qui lui a donné la vie et la lui conserve. O mon Dieu, je veux que tout ce qui est en moi vous appartienne et vous loue : tout ne vient-il pas de

1. Ps. XVIII, 2.

vous? Que mon corps et mon âme soient donc tout entiers consacrés à votre gloire, que mes lèvres ne cessent de vous exprimer les sentiments de mon cœur, et que mes yeux, toujours élevés vers le ciel, aident mon âme à y fixer ses désirs et ses espérances!

2e Point. — La nécessité d'un culte extérieur et sensible est fondée sur la nature et les besoins du cœur humain. 1° En effet, il est dans la nature du cœur humain de ne pouvoir tenir secrètes les impressions qu'il éprouve. La douleur se révèle par les larmes, la joie par le rire ; la haine fait monter le feu dans les yeux à l'approche d'un ennemi, le sourire vient se placer sur les lèvres à la vue d'un ami, et tout cela naturellement et malgré nous ; de telle sorte qu'à vrai dire notre âme n'éprouve aucune impression, qu'aussitôt elle ne la produise au dehors. De là concluez que le culte extérieur naît nécessairement du culte intérieur comme le ruisseau naît de sa source, qu'il en est la conséquence forcée ; et que prétendre les séparer, c'est séparer le soleil de ses rayons, et la cause de son effet. Vous ne voudriez pas d'une amitié tellement concentrée dans l'âme qu'elle ne se manifestât par aucun signe extérieur. Une pareille réserve est contre nature, diriez-vous. Eh bien! ne l'oubliez jamais (et puisse cette pensée vous mettre en garde contre les utopies de certains hommes, ennemis de toute pratique religieuse parce qu'ils le sont de la religion elle-même), il est impossible que l'homme puisse prier, aimer, adorer Dieu, sans que ces sentiments ne se révèlent par quelques signes sensibles, et quiconque n'a pas de culte extérieur ne prie pas, n'aime pas, n'adore pas.

2° L'homme a des sens, et cette seconde condition de sa nature exige un culte extérieur et sensible. Dans aucun siècle, depuis les siècles païens, les besoins et les sentiments des hommes n'ont été aussi matérialisés qu'ils le

sont, et jamais peut-être on n'a tant parlé de spiritualisme, de religion tout intérieure. Abusant des paroles de Jésus-Christ, qui prescrit le culte en esprit et en vérité, on voudrait fermer les églises, abolir toute cérémonie extérieure, faire disparaître la pompe de nos solennités, retrancher enfin la prière publique et les jours de fête. On ne veut d'autre culte que celui de l'âme, d'autre temple que l'univers. Penser ainsi, c'est dépouiller les hommes de leur nature pour en faire de pures intelligences ; c'est exiger que les hommes adorent ici-bas comme les anges adorent dans le ciel. L'expérience confond tous ces rêves, car elle nous apprend que notre âme est tellement assujettie à nos sens, qu'elle reçoit d'eux ses impressions les plus profondes. Nous avons tous besoin, plus ou moins, de quelque chose de sensible qui touche notre cœur, frappe notre esprit et fixe notre âme en Dieu. Les cérémonies, les fêtes, l'encens qui fume près de l'autel, la richesse des vêtements qui couvrent les pontifes, la mélodie des chants sacrés, les suaves accords des orgues, le son solennel des cloches, ne sont point des choses inutiles ou superstitieuses. Ces pratiques sont commandées par la nature et les besoins de notre cœur; elles parlent à nos sens pour arriver à nos âmes. Hélas! les sens rendent si souvent notre âme criminelle en l'entraînant vers les objets sensibles, au détriment du Créateur! ne refusons pas leur concours quand il peut aider notre esprit à s'élever vers Dieu, et notre cœur à l'aimer.

O mon Dieu ! il est bien juste que j'habitue ce corps, objet de votre amour et des sollicitudes de votre Providence, à vous payer son tribut de louanges et d'hommages, puisque aussi bien il est destiné à partager la gloire et le bonheur de mon âme, en chantant vos louanges avec elle dans le sein de votre éternité. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'apporterai un grand recueillement dans toutes les cérémonies du culte.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur nos devoirs à l'égard de l'ange gardien.

Dieu vous aime d'un si grand amour, il a tellement à cœur votre salut, qu'il a placé à vos côtés, pour veiller sur vous et vous protéger contre les ruses du démon, un des anges qui entourent son trône. Considérez aujourd'hui ce que votre ange gardien fait pour vous, et ce que vous devez faire pour lui.

1er Point. Ce que votre ange gardien fait pour vous. — C'est un ami qui traite vos affaires à la cour du grand Roi, qui porte au pied du trône de Dieu vos prières et vos bonnes œuvres. Si vous voulez comprendre combien cette entremise est utile pour la grande affaire de votre salut, méditez ces paroles de Bossuet : « Encore que les oraisons soient d'une telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut, néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Consultez ici le témoignage de votre conscience, — quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine pour élever à lui votre esprit! Au milieu de quelle tempête formez-vous vos vœux! Combien de vaines agitations, combien de pensées vagues et désordonnées qui se jettent continuellement à la traverse, pour en interrompre le cours! Étant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière qui, parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, a pu sor-

tir à peine de votre cœur, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Comment pourriez-vous le croire? Sans doute, elle retomberait de son propre poids, si la bonté de Dieu n'y avait pourvu. Il a envoyé son ange, que Tertullien appelle l'ange d'oraison; cet ange vient recueillir vos prières et, dit saint Jean, *elles montent de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu*[1]. Voyez comme elles montent de la main de l'ange, — admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. — Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange, se joignant à nous et aidant par son secours nos faibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les animer. » Quel bonheur d'avoir un ami si officieux, un intercesseur si fidèle, un interprète si charitable!

« Mais votre bon ange ne se contente pas de porter vos vœux, il offre vos aumônes et vos bonnes œuvres; il recueille jusqu'à vos désirs, il fait valoir devant Dieu jusqu'à vos pensées. Surtout, qui pourrait dire combien est grande sa joie, quand il peut présenter au Seigneur ou les larmes de votre pénitence, ou l'aveu courageux de vos fautes déposé aux pieds du prêtre? Car il sait que la conversion d'un pécheur est une joie pour le ciel. Enfin, vivez-vous dans les afflictions, ou languissez-vous dans les maladies? Si vous souffrez vos maux avec patience, en bénissant la main qui vous frappe, quoique vous soyez peut-être le rebut du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que vous avez un ange qui tient compte de vos travaux. Il inscrit sur le livre de vie vos soupirs, vos larmes, vos souffrances, — il les fait valoir auprès de Dieu, et, en votre nom, il en demande récompense. Voilà les services que vous rend votre ange gardien; ne terminez pas ce premier point sans re-

1. Apoc., VIII, 4.

mercier Dieu de vous avoir donné un ami et un protecteur aussi puissant et aussi dévoué[1]. »

2e Point. — Vos devoirs envers votre ange gardien sont au nombre de trois principaux : la reconnaissance pour les services qu'il vous rend, la confiance pour sa protection, le respect pour sa présence. 1° Vous devez être reconnaissant envers votre bon ange. Que rendrons-nous au jeune homme qui m'a servi de guide, pour tous les biens que nous en avons reçus? disait le jeune Tobie à son père ; il m'a conduit et ramené sain et sauf, il m'a délivré de la fureur d'un monstre qui allait me dévorer, il a enchaîné le démon qui voulait me faire mourir; il vous a rendu la vue à vous-même : comment pourrons-nous lui témoigner notre reconnaissance[2]? C'est là votre position vis-à-vis de votre ange gardien : il vous accompagne dans le chemin de la vie, il éloigne de vous les dangers, il paralyse les efforts du démon, il offre à Dieu vos prières, il vous éclaire en vous inspirant l'amour du bien, l'horreur du mal; seriez-vous assez ingrat pour oublier tant de bienfaits?

2° Votre second devoir envers votre ange gardien, c'est la confiance. Dieu a chargé son ange de veiller sur vous, il lui a ordonné, dit le Prophète, *de vous porter entre ses mains, de peur que votre pied ne heurte quelque pierre.* Rassurez-vous donc, quelque faible que vous soyez; — ne craignez rien, quels que soient les dangers qui vous environnent : — votre bon ange vous couvre de ses ailes comme d'une égide tutélaire. Que vos ennemis lancent contre vous les traits qui donnent la mort, *mille tomberont à votre gauche, dix mille à votre droite, aucun n'arrivera jusqu'à vous*[3]. C'est notre ange gardien, dit Saint-Augustin, qui nous soutient, qui nous protége sur la terre et sur mer, qui nous illumine pour l'âme et pour le corps.

1. Tiré de Bossuet. — 2. Tob., XII. — 3. Ps. XC.

qui nous console dans les tribulations et les angoisses, qui nous délivre souvent de nos maladies. Vous aurez des preuves certaines de la protection de votre ange gardien; si vous voulez vous rappeler ici certaines circonstances de votre vie où vous avez échappé à la mort comme par miracle. Vous avez peut-être attribué votre salut à une cause fortuite, à ce que vous appelez le hasard, et c'est à la protection de votre bon ange que vous en êtes redevable.

3° Vous devez respecter la présence de votre bon ange. L'ange gardien est un esprit bienheureux, un prince de la cour céleste qui jouit de la félicité du ciel. C'est une des pures intelligences qui chantent les louanges du Seigneur et qui, éclairées des lumières de Dieu même, ne peuvent aimer que la vertu et ont le péché en horreur. Tâchez donc de respecter les regards de ce témoin invisible; ne faites pas, devant cette céleste intelligence, ce que vous rougiriez de faire en présence du dernier des mortels. Le philosophe Épictète, après avoir dit que chacun a son ange protecteur, ajoute : Lorsque vous vous êtes enfermé dans votre chambre, et que vous y avez fait l'obscurité la plus profonde, ne dites pas : Je suis seul; non, vous n'êtes pas seul, il reste encore votre Dieu et votre ange gardien qui n'ont pas besoin de lumière pour voir ce que vous faites. N'oubliez donc jamais que, soit en secret, soit en public, soit la nuit, soit le jour, les regards d'un ange sont fixés sur vous. Il voit tout, par conséquent il sait tout. Dieu l'interrogera un jour, quand il instruira votre cause; tremblez que celui qui devait être votre protecteur et votre ami, ne soit le plus terrible de vos accusateurs.

O mon Dieu, quel a été votre amour pour moi! Vous avez chargé un de vos anges de veiller à ma garde, de me protéger dans tous les dangers. Soyez béni, mon Dieu, pour cette aimable providence! Et vous, ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi d'être si docile à vos inspira-

tions, et de régler si bien mes pas dans la voie du salut, que je ne m'écarte en rien de la pratique des commandements de mon Dieu. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'invoquerai mon ange gardien dans toutes les tentations.

TROISIÈME JOUR

Considérations sur la sanctification du dimanche.

1er Point. — L'obligation de sanctifier le dimanche est fondée : 1° sur l'ordre de Dieu ; rien de plus fortement exprimé dans les saintes Écritures que la volonté de Dieu à cet égard. Dieu, y est-il dit, se reposa le septième jour, *et il bénit ce jour et il le déclara saint, parce qu'en ce jour-là, il avait cessé de créer et de faire son œuvre* [1]. Écoutez le Seigneur proclamant de nouveau, par la bouche de Moïse, sur le mont Sinaï, la grande loi du sabbat : *Tu travailleras six jours et le septième jour est le sabbat, le repos du Seigneur, ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là* [2]. Pénétrez-vous bien de ces paroles qui vous imposent si formellement l'obligation de sanctifier le jour du Seigneur. Dans un pays où la foi a été si profondément ébranlée, vous avez besoin de vous les rappeler souvent pour vous prémunir contre le scandale de la violation publique et constante de cette loi.

L'obligation de sanctifier le dimanche est fondée, en second lieu, sur nos propres intérêts. Le corps de l'homme a besoin de repos, son âme a besoin de nourriture. Le di-

1 Gen., XI. — 2. Exod., XX, 10.

manche est institué pour satisfaire à ces deux besoins de notre nature. Ce jour-là, le travail cesse, le pauvre, l'artisan, le manœuvre sont conviés par la religion à interrompre leurs pénibles travaux, pour participer à la joie de la grande famille dont Dieu est le père. Ils revêtent leurs habits de fête et se remettent des fatigues de la semaine en réparant, dans un repos nécessaire, les forces d'un corps qu'une activité trop prolongée épuiserait bien vite. En même temps que le repos du dimanche répare les forces du corps, il procure à l'âme son aliment et sa nourriture. C'est ce jour-là, et seulement ce jour-là, que le pauvre, le malheureux, l'homme de labeur peuvent recevoir l'instruction nécessaire à l'entretien de leur vie morale comme hommes et de leur vie surnaturelle comme chrétiens. Sans l'observation du dimanche, point d'instruction possible pour la plus grande partie du genre humain, et dès lors plus de vérité, plus de vertu, plus d'espérance. L'humanité tombe dans une dégradation morale et physique dégoûtante. Que vous seriez coupable si, par votre exemple, vous autorisiez jamais la violation d'une loi si importante au maintien de la vertu sur la terre, et au bonheur de l'humanité tout entière!

2e Point. — Considérez les motifs qui ont déterminé l'Église à substituer le dimanche au samedi pour en faire, dans la nouvelle loi, le jour du Seigneur. Ils sont tous renfermés dans ce mot placé en tête du précepte qui ordonnait aux Juifs d'observer le sabbat : *Memento*, souviens-toi ! C'est le souvenir qui est tout ici : les Juifs observaient le sabbat en souvenir de la création du monde, et le chrétien sanctifie le dimanche en souvenir aussi de la création, mais d'une création plus admirable que la première : c'est la création du peuple chrétien par le sang de Jésus-Christ. Le premier jour de la semaine, dit saint-Léon, a été consacré par les dons les plus précieux dont nous sommes

redevables à la bonté divine, car les principaux mystères que Dieu, selon les desseins de sa miséricorde, a opérés pour nous, donnent le plus grand prix à ce jour, digne à jamais de toute notre vénération. C'est en ce jour que le monde est sorti du néant, c'est en ce jour que la mort a été vaincue, et que la vie a commencé de régner par la résurrection de Jésus-Christ. C'est en ce jour que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres et nous a donné une loi toute céleste. L'observance du sabbat était pour le juif le signe de son alliance avec Dieu ; la sanctification du dimanche est pour le chrétien le signe d'une alliance plus grande dont Dieu a bien voulu l'honorer : *Signum est inter me et vos in generationibus vestris* [1]. Souvenez-vous donc de tous les bienfaits que la miséricorde infinie d'un Dieu a répandus sur vous, et vous aimerez à sanctifier le jour institué pour en conserver le souvenir : *Memento ut diem sabbati sanctifices.*

3e Point. — L'Écriture sainte, en parlant du jour du Seigneur, se sert de deux expressions remarquables. Elle dit que Dieu s'est reposé le septième jour et qu'il l'a sanctifié, pour nous faire entendre que ce jour nous impose deux devoirs : le repos et la sanctification. Le repos vous interdit toute œuvre servile, c'est-à-dire tout ouvrage qui se fait plus par le ministère du corps que par la réflexion de l'âme. Peu importe, du reste, qu'en le faisant on se propose un profit ou une distraction, car le motif pour lequel on fait une œuvre n'en change pas la nature. Si, les jours de dimanche, vous devez vous interdire le travail des mains, quoique innocent en lui-même, parce qu'il est opposé au respect dû à ces saints jours, vous devez vous interdire bien plus scrupuleusement encore les danses, les spectacles, les lectures profanes, qui sont presque toujours

1. Exod., XXXI, 13.

des occasions de péchés, car le péché, c'est la grande profanation des jours consacrés au Seigneur.

Le devoir de la sanctification du dimanche exige que vous employiez ce jour à des œuvres de religion. « De même que, le jour du dimanche, Jésus-Christ est ressuscité du sein de la terre et s'est débarrassé des langes dont son corps était enveloppé, de même le chrétien doit en ce jour s'élever au-dessus de la terre, dans laquelle il a été enseveli en quelque sorte pendant la semaine, et se défaire des liens qui retenaient son cœur absorbé dans les occupations et les soucis du monde. » Dans la primitive Église, il n'y avait aucun dimanche sans sacrifice, sans prédication, sans collecte pour les pauvres : l'autel, la chaire, l'aumône, voilà l'antiquité et l'usage de nos pères. Aujourd'hui on se contente d'assister au sacrifice ; on ne veut ni entendre la voix de son pasteur, ni donner de son superflu aux pauvres. « Il faudrait, dit saint Chrysostome, qu'on eût au pied de son lit une croix, un livre d'évangiles et un petit tronc ; il faudrait tous les jours adorer cette croix, lire quelques chapitres de ces saints évangiles et mettre quelque chose dans ce tronc. Mais, le dimanche, il faut non-seulement adorer cette croix, mais s'assembler pour offrir le sacrifice ; il faut non-seulement lire les évangiles, mais entendre les ministres sacrés qui les expliquent, c'est ce qui se fait au sermon ; il faut non-seulement épargner quelque chose pour les pauvres, mais faire l'aumône selon ses facultés, c'est ce qui se fait en partie à la collecte[1]. » Gémissez devant Dieu de voir son saint jour indignement profané, et examinez comment vous l'avez sanctifié jusqu'ici !

O mon Dieu ! vous auriez pu exiger de moi que je vous consacrasse tous les jours de ma vie, puisque tout ce que

1. L'abbé Boileau.

j'ai vous appartient; mais vous ne l'avez pas voulu. Vous ne m'en demandez qu'une faible partie; faites que je n'aie pas le malheur de vous refuser même le peu que vous me demandez. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'assisterai régulièrement à tous les offices de ma paroisse.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur la parole de Dieu.

1er Point. — A la naissance du christianisme, la parole de Dieu a converti le monde, elle a touché les cœurs les plus endurcis. Aujourd'hui encore, cette même parole ramène à la vertu des cœurs que le péché semblait s'être asujettis pour toujours; elle opère des prodiges parmi les sauvages eux-mêmes; comment se fait-il qu'elle retentisse tous les jours à nos oreilles sans que nous devenions meilleurs? Nulle réforme dans nos dispositions mauvaises, nul progrès dans la vertu; nous sommes aussi sensuels, aussi tièdes, aussi orgueilleux, aussi pécheurs en un mot; d'où cela peut-il venir? Est-ce que la parole divine n'aurait plus la même vertu qu'autrefois? Mais elle demeure éternellement, et le Seigneur peut toujours nous dire ce qu'il disait à son peuple *Mes paroles ne sont-elles pas comme un feu qui dévore et comme un marteau qui brise les rochers*[1]?

La parole de Dieu est-elle sans effet sur notre cœur parce que ceux qui l'enseignent manquent d'éloquence? Mais les apôtres, pour convertir le monde, n'ont pas eu re-

1. Jerem., XXIII, 29.

cours à la sublimité du langage : *Non in sublimitate sermonis*[1]. Est-il donc besoin d'éloquence, après tout, pour nous dire que nous mourrons, que nous serons jugés, qu'il y a un enfer, une éternité? Ces vérités ne sont-elles pas assez frappantes par elles-mêmes sans qu'elles aient besoin de l'appui d'une éloquence tout humaine? Si les grands et terribles souvenirs qu'elles rappellent ne mettent pas la crainte et le repentir dans votre âme, quels discours pourront vous toucher? Ne vous y trompez pas, la parole sainte n'a rien perdu de sa puissance; si elle produit si peu de fruits dans votre âme, cela ne peut venir que de vos mauvaises dispositions. Le serpent et l'abeille se nourrissent des mêmes fleurs; le suc qu'ils recueillent prend des qualités différentes selon l'organisation de l'insecte et celle du reptile : ce suc, le serpent le change en poison, l'abeille en fait un miel délicieux. Ainsi de la parole sainte : elle est pour les cœurs bien disposés une lumière qui les éclaire, un aliment qui les nourrit, un remède qui les guérit et les sauve; elle est pour les autres le poison qui tue, l'éclair qui éblouit et aveugle. Tremblez d'être au nombre de ces derniers.

2e Point. — *Des dispositions avec lesquelles il faut entendre la parole de Dieu.* — 1° Il faut écouter la parole sainte avec respect. Lorsque le prêtre catholique vous parle, cette parole qui, du haut de la chaire de vérité, descend vers vous et vient frapper vos oreilles, n'est autre chose que la parole de Dieu même. Écoutez saint Jean : *Au commencement le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et il était Dieu lui-même. Tout a été fait par cette divine parole, et rien n'a été fait sans elle*[2]. Voilà le principe et la source de la parole catholique. Voulez-vous savoir comme elle s'est rendue sensible pour arriver à l'oreille et au cœur

1. I Corinth., I, 1. — 2. Joan , I. 1.

de l'homme? Saint Jean va vous l'apprendre encore : *Le Verbe*, la parole de Dieu, *s'est fait chair, et il a habité parmi nous*[1], il a conversé avec les hommes pour les instruire. Et maintenant comment se continue cet enseignement divin? Jésus-Christ, le Verbe fait chair, charge ses apôtres de continuer son œuvre, et leurs pieds ne doivent s'arrêter qu'aux extrémités du monde : *Ite, docete omnes gentes.* C'est lui qui parlera par leur bouche : Celui qui les méprise, le méprise ; celui qui les écoute, l'écoute[2]. Ainsi ce n'est pas en leur nom que les prêtres vous parlent; ils sont, dit saint Paul, les ambassadeurs de Dieu auprès de vous. Vous devez donc accuellir la parole sainte avec respect, quel que soit l'organe qui vous la transmette, et quel que soit le style qui lui serve d'enveloppe et de vêtement. Le parfum perd-il de son prix pour être renfermé dans un vase d'argile, et le rubis pour être enchâssé dans un vil métal? Attachez-vous donc au fond et non à la forme, aux vérités et non aux paroles.

2° Il faut réfléchir sur les vérités qui vous ont été annoncées. La terre, dit le prophète, est dans la désolation, parce qu'il n'y a personne qui rentre au fond de son cœur. Voilà la principale cause de la stérilité des prédications. On ne médite pas les grandes vérités qu'on a entendues ; et les impressions qu'elles ont pu faire s'effacent peu à peu au milieu de la dissipation du monde et disparaissent sans laisser de traces après elles. Voyez le jardinier : quand il a confié à la terre une semence, une plante précieuse, la délaisse-t-il? Non, il l'arrose, il la cultive, il la protége contre un air trop vif, contre une chaleur trop ardente ; il l'entoure, en un mot, des soins les plus assidus. Eh bien, la parole sainte est, de toutes les plantes, la plus précieuse, la plus délicate ; votre cœur est la terre où elle est tombée :

1. Ibid., 14. — 2. Luc., x, 16.

si vous l'oubliez, si vous n'en favorisez pas le développement en la préservant du contact du monde, en l'échauffant par de sérieuses réflexions, elle avortera. Jésus-Christ veut que vous déposiez sa parole dans votre cœur[1]. Tant qu'elle reste dans l'esprit, elle ne produit pas de fruits, il lui manque la chaleur. Le prophète disait : J'ai caché votre parole dans mon cœur, *In corde meo absconli eloquia tua*[2]. Remarquez cette expression : J'ai caché votre parole. Il la cache de peur que les objets extérieurs ne la lui enlèvent. Il est dit de Marie que, témoin des choses merveilleuses dont son divin Fils était l'objet, elle n'en oubliait aucune, mais qu'elle les conservait toutes précieusement, les repassant au fond de son cœur. Imitez son exemple, revenez souvent sur les vérités qu'on vous a annoncées, et vous verrez que la parole sainte produira en vous les fruits les plus précieux.

O Verbe incarné, qui êtes la parole essentielle du Père éternel, et qui êtes venu en ce monde pour nous le faire connaître, éclairez mon esprit de vos divines lumières, afin que je commence à comprendre la vérité et la sainteté de cette divine parole. Mais accordez-moi surtout la grâce de la mettre en pratique dans toutes mes actions. Puissé-je n'agir jamais que d'après vos divines maximes, afin d'être du nombre de vos véritables fidèles. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'écouterai toujours avec respect la parole de Dieu.

CINQUIÈME JOUR

Considérations sur les visites au saint Sacrement[3].

Deux considérations doivent vous engager à visiter souvent notre Seigneur dans le sacrement de nos autels; vous

1. Id., IX, 54. — 2. Ps. CXI, 11. — 3. Tirées de Bourdaloue.

ne pouvez rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, vous ne pouvez rien faire de plus utile pour vous.

1er Point. Vous ne pouvez rien faire qui soit plus agréable à Jésus-Christ. — Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent des rois de la terre et veulent leur faire la cour, c'est d'étudier leurs goûts, leurs désirs, et de s'y conformer. On n'y réussit pas toujours; le cœur humain est une énigme dont le secret échappe aux plus clairvoyants. Mais vous n'avez pas besoin d'une longue étude pour faire votre cour au roi Jésus : ses goûts, ses inclinations, ses désirs vous sont assez connus, il les a consignés dans les saintes Écritures, et il vous fait entendre assez clairement que ses plus chères délices sont d'être, non pas avec les anges, non pas au milieu de sa cour céleste, mais avec les enfants des hommes [1]. Le croiriez-vous si un autre que Jésus-Christ vous le disait? Ses délices sont d'être avec vous, auprès de vous, vous si rempli de misères, vous si dépouillé de vertus? O admirable condescendance! De là vous devez conclure deux choses : la première, que vous ne pouvez rien faire de plus agréable à Jésus-Christ que de lui rendre de fréquentes visites. Il vous appelle, il vous invite, il vous attend; ne devez-vous pas répondre à ses tendres invitations avec le même empressement qu'il met à vous les faire? n'est-il pas juste que vous ayez, pour vous tenir auprès de lui, la même constance qu'il daigne mettre à vous attendre? Mais parce que vos occupations vous forcent à quitter le sanctuaire, sachez du moins vous ménager certaines heures dans la journée où vous pourrez venir le visiter. Allez-y le matin, pour le saluer et lui offrir les prémices de votre journée; allez-y le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit, pour reconnaître à ses pieds les fautes dont vous vous sentirez coupable, pour im-

1. Prov., VIII, 31.

plorer sa grâce et le secours de sa puissante protection contre les dangers auxquels vous pouvez être exposé pendant votre sommeil.

L'autre conclusion à tirer du désir exprimé par Jésus-Christ, c'est qu'en délaissant son sanctuaire et en ne tenant aucun compte des instances qu'il vous fait, vous vous rendez coupable de mépris envers le plus adorable de ses sacrements, et vous le dédaignez lui-même dans la plus douce expression de son amour. En effet, le sanctuaire où Jésus-Christ réside est le palais où ce roi débonnaire tient sa cour; si un roi voyait son palais désert et sa cour abandonnée, il regarderait cet abandon comme une insulte, parce qu'il ne pourrait y voir qu'une preuve de mépris de la part de ses sujets. Faudra-t-il donc que le divin maître, aussi injustement abandonné, se voie forcé de vous adresser le même reproche qu'il adressait à ses apôtres dans le jardin des Oliviers: *Eh! quoi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi*[1]? Ne méritez pas ce reproche, assuré de plaire à Jésus-Christ lorsque vous venez le visiter dans son sanctuaire, faites-vous un devoir et un bonheur d'y venir le plus souvent possible.

2e Point. Les visites au saint Sacrement vous sont utiles. — Les visites que se font les gens du monde sont quelquefois bien ennuyeuses, souvent dangereuses, presque toujours inutiles. Ennuyeuses, par le caractère des personnes qu'on y rencontre, par les conversations insipides qu'on y entend; — dangereuses, par la dissipation qu'elles causent, par la facilité avec laquelle on y blesse la charité et les bonnes mœurs; — inutiles, par le peu de fruit qu'on retire de celles mêmes qui sont les plus innocentes. Les visites au saint Sacrement, au contraire, ne sont jamais dangereuses, elles sont souvent agréables, toujours utiles.

1. Marc., XIV, 37.

En venant visiter Jésus-Christ près de ses tabernacles, vous êtes comme la Samaritaine près de la fontaine d'où jaillissent les eaux vives ; vous conversez comme elle, dans une ineffable intimité, avec le Sauveur du monde ; seulement ce n'est pas lui qui se repose fatigué de ses courses apostoliques, c'est vous qui venez reposer près de lui votre âme fatiguée des passions et du monde. Ce n'est plus lui qui vous demande à boire, c'est vous qui venez le conjurer de répandre sur vous la rosée de sa grâce.

Toutes les fois que vous venez au temple y faire visite au sacrement adorable de nos autels, vous pratiquez les vertus les plus essentielles au chrétien. Votre démarche est un acte de foi : vous ne la feriez pas si vous ne croyiez pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie; vous ne viendriez pas lui rendre vos hommages d'adoration, si vous ne reconnaissiez pas, sous les voiles mystiques qui le cachent, l'enfant de la Crèche, la victime du Calvaire, le Sauveur du monde, le Fils de Dieu fait homme. — Votre démarche est un acte d'amour : pendant cette visite que vous faites librement, spontanément, à votre divin Maître, votre esprit peut être distrait, votre cœur peut rester froid, mais votre présence seule témoigne votre bonne volonté : elle prie pour vous, elle est pour Jésus-Christ un témoignage sensible de votre amour ; vous ne seriez pas là, si vous ne l'aimiez pas. — Jésus-Christ le comprend, il nous assure que ses oreilles, ses yeux, son cœur, sont toujours ouverts pour accueillir quiconque vient le visiter dans son sanctuaire [1]. Ainsi, à notre entrée dans son temple, Jésus-Christ est attentif au bruit de nos pas; ses yeux nous contemplent avec complaisance, son cœur s'ouvre à la joie, comme le cœur d'un père à la vue d'un enfant bien-aimé : Il pense à moi, semble-t-il dire, tous ne sont donc pas ingrats.

1. Par., VII, 15.

Non-seulement les visites au saint Sacrement sont la preuve de votre amour, mais elles en sont l'aliment. On a dit quelque part qu'il ne fallait pas laisser croître l'herbe dans les sentiers de l'amitié. En effet, l'amour s'affaiblit et s'éteint loin de la personne aimée; il grandit et se fortifie par la fréquentation. Si vous négligez l'ami céleste, vous vous refroidirez pour lui et vous l'oublierez; si vous le visitez souvent, vous le connaîtrez mieux et vous l'aimerez davantage.

Enfin votre démarche est un acte d'humilité. Dans vos bonnes œuvres, dans l'exercice même des vertus, vous pouvez agir par un secret amour-propre; ici, l'amour-propre est impossible. Votre démarche n'a rien qui frappe les regards du monde, rien qui puisse provoquer ses éloges; Dieu seul la connaît, Dieu seul sait l'apprécier; c'est donc pour lui seul que vous venez au temple, c'est pour lui seul que vous y restez. Jésus ne saurait laisser cette démarche sans récompense.

O mon Jésus, vous me témoignez le désir de converser avec moi; combien je serais ingrat si je me refusais à une aussi aimable invitation! Hélas! jusqu'à présent je vous ai délaissé, j'ai méconnu les avantages que je pouvais retirer de mes fréquents entretiens avec vous; je prends la résolution de vous visiter dans le sacrement de votre amour tous les jours, si cela m'est possible. Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur le respect dans les églises.

Tout nous fait un devoir d'être recueilli et respectueux dans nos temples : la sainteté du lieu où nous sommes, les suites funestes de la dissipation dans l'église.

1er Point. — Nous devons être respectueux dans les temples, la sainteté du lieu en lui-même nous en fait un devoir. 1° Ce lieu est consacré au Seigneur, et Dieu le regarde comme sa maison. Lorsque Salomon eut élevé le fameux temple de Jérusalem, Dieu lui apparut et lui dit : *J'ai choisi ce lieu pour ma demeure, mes yeux seront ouverts, et mes oreilles attentives à la prière de celui qui viendra m'y invoquer, parce que je l'ai choisi et que je l'ai sanctifié, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y restent attachés*[1]. Ce que Dieu disait de l'ancien temple, il le dit bien plus particulièrement de nos églises, dont le temple de Salomon n'était que la figure. Celui-ci ne renfermait que l'arche, les tables de la loi, la manne miraculeuse, et l'on n'y sacrifiait que des victimes mortelles de leur nature. Nos églises sont la demeure du Seigneur : *Dominus in templo suo*[2]. C'est là que Jésus-Christ, prêtre et victime, sacrifice et sacrificateur tout ensemble, s'offre pour vous et vous offre avec lui à son père. C'est là qu'il s'expose à votre vue et à vos adorations, et qu'après avoir été le prix de votre rédemption, il se renferme dans le tabernacle pour être l'objet de votre amour et de votre reconnaissance : Il est donc vrai de dire, en parlant de nos églises : *Ce lieu est terrible ! c'est véritablement la maison du Seigneur et la porte du Ciel*[3].

2° L'église est un lieu de prières. Jésus-Christ lui-même vous rappelle ce caractère propre à nos églises quand il s'écrie, en chassant du temple les vendeurs qui le profanaient : *Ma maison est une maison de prières*[4]. Sans doute vous pouvez et vous devez prier en tout lieu, et partout vos prières s'élèveront jusqu'à Dieu, parce que partout Dieu nous voit et nous entend ; — mais il n'en est pas

1. II Paral., VII, 16. — 2. Ps. V, 10. — 3. Gen., XXVIII. — 4. Matth., XXI, 13.

moins certain que nos temples sont des lieux privilégiés, où Dieu se plaît à nous être propice. Nos prières y sont d'autant plus efficaces, que tous les objets qui s'offrent à notre vue nous aident à élever vers Dieu nos pensées et nos affections. Le silence qui règne dans le temple, les mystérieuses ténèbres qui semblent voiler le sanctuaire, les tombes des aïeux que nous foulons aux pieds, les images des saints qui frappent nos regards, et surtout l'autel sur lequel s'immole la sainte et auguste victime : tout concourt à frapper vivement les sens pour arriver plus sûrement à l'esprit et au cœur.

3° Enfin, dans nos temples tout est saint : et les fondements qui les soutiennent, et les murailles qui les composent, et le toit qui les couronne, et les autels où prie le peuple, et le sanctuaire où le prêtre sacrifie. Toutes les vertus semblent s'être donné la main pour les construire : « La reconnaissance en a conçu l'idée ; la piété en a tracé le plan ; le zèle en a consacré l'usage ; la main des pontifes les a bénis ; le sang des martyrs les a cimentés ; les reliques des saints s'y conservent ; la libéralité des princes les enrichit ; la dévotion des peuples les soutient ; les anges veillent à leur défense ; les fidèles se rassemblent dans leur enceinte ; l'homme y présente ses vœux ; Dieu y répand ses faveurs, et l'air de sainteté qu'on y respire marque celle des devoirs qu'on y exige[1]. » Ces devoirs, comment les avez-vous remplis?

2e Point. — Considérez les suites funestes que peut avoir votre dissipation dans le lieu saint, et pour ceux qui en sont témoins et pour vous-même. Quel scandale, pour ceux qui n'ont pas la foi, de vous voir, vous qui avez reçu une éducation si chrétienne, vous qui connaissez si bien vos devoirs, vous laisser aller à la dissipation dans l'église

1. Le P. Geoffroy.

comme dans un lieu profane; de vous voir, pendant la célébration des saints mystères, rire, causer, tourner la tête, comme vous feriez à un spectacle mondain ou sur une place publique! N'est-ce pas les autoriser dans leur impiété, en leur laissant croire que la dévotion n'est que superstition et hypocrisie? Examinez si vous n'auriez pas quelquefois donné ce scandale. — Avez-vous toujours montré dans l'église le respect et le recueillement dont un vrai fidèle doit être pénétré en présence de Dieu? Répondez.

Pour vous-même, la dissipation dans les églises n'est pas moins à craindre; si, dans une église où tout parle de Dieu, vous vous habituez à braver ses regards; si, là, où tout semble s'animer pour vous rendre sa présence plus sensible, sa pensée plus frappante, vous ne pouvez être recueilli, que sera-ce partout ailleurs? N'est-il pas évident que vous vous rendez impossible l'exercice de la présence de Dieu, et que, par là même, vous détruisez en vous tout esprit de piété?

Enfin, la dissipation dans l'église attriste le cœur de Dieu et provoque sa vengeance. Eh! quoi, les rois et les grands de la terre exigent le respect en leur présence et ils l'obtiennent : et Dieu, qui est le roi suprême, tolérerait l'irrévérence en face de son autel? impossible! Rappelez-vous la sévérité avec laquelle Jésus-Christ chassa les vendeurs du temple. Lui, dont la bonté et la douceur étaient admirables; lui, qui partout se montrait compatissant et miséricordieux; lui, qui n'avait que des paroles de tendresse pour les plus grands pécheurs, semble oublier ce caractère de douceur quand il s'agit de punir les profanateurs de son temple : l'indignation éclate dans ses regards, et la verge de la fureur arme ses mains habituées à répandre les bienfaits.

Ah! Seigneur, ne permettez pas que je profane jamais la sainteté de votre temple, par ma dissipation et mes irrévé-

rances. Que votre maison soit toujours pour moi une maison de prière. C'est là que vous vous êtes plu à me combler de toutes vos faveurs ; puisse ce souvenir me pénétrer d'un saint respect pour le lieu qui a été le témoin de vos miséricordes envers moi. Faites, ô mon Dieu, qu'après vous avoir adoré dans les temples de la terre, à travers les ombres de la foi, je puisse être admis dans les tabernacles éternels pour vous y adorer dans les splendeurs de votre gloire. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

A l'église, j'éviterai tout regard et toute parole inutiles.

TROISIÈME SEMAINE

OBSTACLES AU SALUT

PREMIER JOUR

Considérations sur le respect humain.

Deux considérations doivent vous mettre en garde contre un sentiment si fatal à votre persévérance : le respect humain est un crime envers Dieu, une hyprocrisie en face des hommes.

1er Point. Le respect humain est un crime envers Dieu. — « Oubliez un instant les objets matériels, élevez-vous jusqu'à l'origine des choses. L'univers avait reçu la vie, et la terre, veuve encore de son roi, se balançait dans le vide ; seul avec sa pensée, Dieu s'interroge lui-même : Faisons

l'homme à notre image ! et l'homme est sorti du néant, portrait vivant de son créateur. Il est libre comme lui, comme lui souverain maître de sa destinée. Seulement, un jour, cité au tribunal de son juge, il devra, en personne, comparaître et déclarer la part qu'il lui aura plu de prendre dans l'éternité. Le voilà donc, cet homme-roi, maître de la terre et de lui-même, arbitre de son sort. Mais sitôt qu'établi en possession de son nouvel état, il veut déployer, en agissant, sa liberté naturelle, deux autorités se présentent pour lui apprendre à en régler l'usage : Dieu et l'homme ; Dieu, source intarissable de vie, qui tient en sa dépendance le néant et les êtres, le temps et l'éternité ; l'homme, imperceptible fantôme, existence d'emprunt, minute organisée, qui se joue sur un peu de boue, dans un coin des domaines de Dieu, entre un berceau et une tombe, et puis s'évanouit sans retour. Entre ces deux maîtres, qui pourrait hésiter ? O homme ! s'il est vrai que tu aimes la sagesse et la grandeur, prends Dieu pour ton maître, pour ton conseil ; tu seras avec lui calme, heureux et glorieux ! Mais voici le respect humain qui, de cette hauteur, le va faire tomber dans la boue. Il aperçoit un autre homme, et aussitôt la terreur s'empare de son âme. On ne sait quel étrange respect le touche, quelle stupeur pitoyable le saisit ; mais, trouvant sans doute dans son pareil quelque chose de plus noble, de plus digne, de plus excellent que Dieu, il se détourne avec dédain, insulte le Créateur, puis s'en va fièrement subir le joug de la créature [1]. » Quoi de plus outrageant pour Dieu !

2° Le respect humain est une véritable apostasie. Quand on vous parle de ces malheureux qui, dans les persécutions, oubliaient les serments de leur baptême et renonçaient extérieurement à Jésus-Christ, vous en avez horreur ; et quand

1. Mgr Cœur.

on vous dit que l'Église, pour punir leur prévarication, les retranchait de sa communion, vous ne trouvez pas qu'elle usât contre eux d'une discipline trop rigoureuse. Pourquoi? parce que leur infidélité, répondent les saints docteurs, était pour Jésus-Christ une injure dont il fallait le venger. Or, quelle différence mettez-vous entre vous et les apostats? Comme vous, ils étaient intimement persuadés que c'était à Dieu qu'ils devaient leurs hommages; comme eux, vous transportez vos hommages à des divinités étrangères. Ils croyaient, ils pensaient, ils sentaient comme vous; vous apostasiez comme eux. On demandait à l'apostat s'il était chrétien : il pâlissait, il tremblait, il reniait son titre de chrétien. On vous demande si vous êtes disciple de Jésus-Christ, si vous en remplissez les devoirs : vous pâlissez, vous vous en défendez comme d'un crime; vous êtes donc aussi coupable. Oui, votre respect humain est, autant que leur abjuration, une véritable apostasie. Qu'importe, à ce Dieu que vous renoncez, que ce soit par la crainte du supplice ou par celle des railleries; l'insulte est la même, ou plutôt celle que vous lui faites est plus grave. L'apostat cédait à la crainte des tortures et d'une mort affreuse; vous, vous cédez à la crainte d'une raillerie ; vous êtes plus coupable, puisque vous êtes plus lâche.

2e Point [1]. «Le respect humain est une basse hypocrisie. — L'hypocrisie sous aucune forme n'est belle, rien ne saurait ennoblir ses traits hideux et relever ses rampantes allures; le crime dans sa nudité pourrait inspirer plus d'horreur, mais non pas un aussi vaste dégoût. Aussi n'est-il pas un peuple qui n'ait imprimé à cette dégoûtante imposture le stigmate indestructible du mépris et de la flétrissure. Et pourtant, si dans cette profondeur d'infamie on peut encore mesurer les distances, si dans cet abîme

1. Tiré de Mgr Cœur.

de boue on peut encore tenir compte des taches, il est une hypocrisie plus fangeuse, plus noire que les autres, et c'est celle que de nos jours l'esclave du respect humain va ramasser pour s'en couvrir. Non, jamais les siècles antérieurs ne virent se remuer à leurs pieds quelque chose de si vil. Ils eurent bien leurs hypocrites sans doute, il y aura partout et toujours des faibles et des lâches; mais l'hypocrisie à l'usage d'autrefois avait dans son maintien quelque chose de plus timide, de plus humble, de moins révoltant. Un hypocrite alors était un jeune homme qui avait honte du mal, qui s'efforçait de jeter, comme il pouvait, un voile de saintes apparences sur d'ignobles secrets; il avait un reste de pudeur. Mais, de nos jours, l'hypocrisie à revêtu ses plus hideuses formes, elle est devenue hardiment impudente; ou plutôt elle a honte encore, mais ce n'est pas du crime, ce n'est pas du vice, c'est de la vérité, c'est de la vertu, c'est de Dieu. Considérez, en effet, l'hypocrite du respect humain à la rencontre d'un homme : parce qu'il est assez lâche pour trembler, parce qu'il éprouve le besoin de dérober son âme, sur quoi pensez-vous qu'il va se hâter de jeter un manteau? Va-t-il dissimuler des sentiments coupables? Non ; sous ce rapport il abhorre la contrainte et la gêne. Mais ce qu'il dérobe soigneusement à tous les hommes, ce qu'il ne veut pas seulement qu'on soupçonne, c'est un reste de foi, c'est un respect involontaire pour la religion. Il lui semble bien que le ciel n'est pas encore anéanti, ni le Créateur dépouillé de ses droits, et pourtant, par complaisance, par crainte, il se hâtera de sourire au blasphème; la divinité de Jésus-Christ l'émeut encore comme un grand et majestueux souvenir, et il se hâtera de secouer la tête en mépris de la superstition; les lois divines, la religion jettent encore dans son âme un reste de terreur, et il s'efforcera de les traiter avec dédain. Quand il regarde tout cet espace entre le ciel et la terre, quand il se voit là,

pauvre créature d'un jour jetée pour quelques minutes entre un berceau et une tombe, il s'émeut, il a pitié de lui-même, il éprouverait le besoin d'assurer sa destinée ; si on ne le voyait pas, il tomberait avec amour aux pieds de la religion et cacherait dans son sein sa tête défaillante. Mais on le voit!... Il ne faut pas qu'on soupçonne ce besoin de son âme, qu'on le prenne pour un esprit vulgaire. Eh bien, il se laissera défaillir, il mourra plutôt que d'en courir les chances. » Il meurt, en effet, sans oser surmonter ses puériles terreurs, et il va paraître devant celui qui a dit : Je rougirai devant mon Père de quiconque aura rougi de moi devant les hommes. Ces paroles ne vous regardent-elles pas un peu? n'avez-vous jamais rougi de Jésus-Christ devant les hommes ?

O mon Dieu, je veux m'attacher inviolablement à votre loi sainte, je veux remplir fidèlement, généreusement tous les devoirs que m'impose mon titre de chrétien. Si je dois rougir de quelque chose, c'est de ne pas vous aimer assez, vous, la beauté souveraine ; c'est d'être ingrat envers vous qui me comblez sans cesse de nouveaux bienfaits ! Bien loin de rougir de mes devoirs, je dois mettre toute ma gloire à les accomplir, car c'est à leur accomplissement que le ciel est promis. Puissé-je me rendre digne de le posséder un jour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

Je remplirai mes devoirs de chrétien sans m'inquiéter de ce que le monde dira ou pensera de moi.

DEUXIÈME JOUR

Considérations sur les afflictions

Les afflictions qui, dans l'ordre de la Providence, doivent être un moyen de sanctificaton, deviennent un écueil quand nous ne savons pas les accepter chrétiennement. Pour éviter ce malheur, méditez, cette semaine, la nécessité des souffrances, la manière de les supporter utilement, leurs avantages pour les justes et pour les pécheurs.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES ET MANIÈRE D'EN PROFITER.

1er POINT. Nécessité des souffrances. — Des souffrances nous sont imposées par la nature et par la religion. 1° « Quelle qu'en soit la raison, dit Lacordaire, une somme de douleurs pèse sur le genre humain depuis six mille ans; de même que, chaque année, il tombe du ciel une certaine quantité de pluie, de même, il tombe du cœur de chaque homme une certaine quantité de larmes. » Cette raison, l'Esprit saint vous l'indique dans ces paroles : *Un joug douloureux pèse sur les enfants d'Adam*[1]. C'est parce qu'ils sont enfants d'Adam, c'est-à-dire enfants d'un père coupable, que les hommes sont condamnés aux pleurs. Mais les souffrances viennent aussi de nos propres fautes. Cela est si vrai, que, par un dessein tout providentiel, nos peines se multiplient à proportion que nous avançons en âge, parce que, malheureusement, les années ne font que multiplier nos infidélités. L'enfance est l'âge de l'innocence, aussi ses peines sont-elles légères, ses larmes bientôt séchées. — Dans la

1. I Petr., II, 21.

jeunesse nos chagrins croissent, parce que déjà nous sommes plus coupables. — L'âge mûr multiplie nos fautes, aussi les afflictions y sont-elles plus nombreuses : revers de fortune, chagrins domestiques, douleurs physiques et morales, déceptions de tout genre, mille souffrances atteignent l'homme parvenu à l'âge mûr. — Enfin, le vieillard arrive aux confins de la vie avec les fautes de tous les âges, aussi est-il plus malheureux : les infirmités du corps, les rebuts du monde, l'affaiblissement des organes, la crainte de la mort, la douleur de survivre à tout ce qu'on a aimé, voilà ce qui expie les fautes de toute une vie. Il est donc dans l'ordre de la Providence que nous souffrions ; jeunes ou vieillis par l'âge, pauvres ou élevés dans l'opulence, nous aurons nos peines. Mais quels que soient nos chagrins, ne murmurons jamais contre la Providence, rappelons-nous que les maux de cette vie sont la solde du péché, et qu'ils peuvent en être l'expiation.

2° Les souffrances nous sont imposées par la religion. Jetez les yeux, dit Bossuet, sur Jésus, l'auteur et le consommateur de votre foi, considérez-le sur la croix : c'est de ses blessures que vous êtes né, il vous a enfanté à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses. Enfant de sang, enfant de douleurs, quoi ! vous pensez vous sauver parmi les délices ! N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre qui vous dit : *Le Sauveur n'a tant souffert qu'afin de vous donner l'exemple, et que vous marchiez sur ses pas* [1]. Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ qui vous dit, lui-même, que pour marcher sous ses étendards il faut se résoudre à porter sa croix, comme lui-même a porté la sienne ? Et en voici la raison qui doit vous convaincre, si vous êtes entré, comme il faut, en société avec Jésus-Christ : l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite s'il ne souffre dans tout son

1. Eccl., XL, 1.

corps et dans tous ses membres. Or, c'est nous qui sommes son corps et ses membres; nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os, comme dit l'Apôtre; et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint pas de dire qu'il manque quelque chose à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre, dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu souffrir dans toutes les parties de son corps naturel. Ainsi, en supposant que nous puissions être exempts de souffrances par la condition de notre nature, nous devrions souffrir pour mériter notre titre de chrétiens, et pour appartenir à Jésus-Christ.

2e Point. De la manière dont il faut supporter les souffrances pour qu'elles soient utiles. — Toute souffrance n'est pas méritoire. Pour qu'elle le soit, il faut que nous la supportions pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ. 1° La souffrance endurée pour Jésus-Christ est une souffrance heureuse, c'est celle dont il a fait une béatitude. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice[1]. Vous souffrirez pour Jésus-Christ, si votre affliction est provoquée par votre fidélité à son service. Dans ce cas, plus vous serez victime de l'injustice, et plus vous devrez vous réjouir, parce que vous serez plus semblable à votre divin Maître. *Quelle gloire auriez-vous*, demande saint Pierre, *de souffrir l'opprobre, si vous l'aviez provoqué par un crime*[2]? Mais il est immérité, *réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense sera grande dans le ciel*[3].

Souffrir pour Jésus-Christ, c'est souffrir pour la foi comme les martyrs. Ainsi on vous raille, on vous méprise, on vous maltraite à cause de votre fidélité à vos devoirs, tant mieux! Estimez-vous heureux, dit le Sauveur, quand on dira du mal de vous à cause de moi[4].

1. Matth., v. — 2. I Petr., II, 20. — 3. Matth., v, 12. — 4. Id., 11.

Souffrir pour Jésus Christ, c'est contrarier nos goûts quand il s'agit de le glorifier. Ainsi, nous aimerions à vivre tranquilles et oubliés; nous avons répugnance à nous produire. Ce sera souffrir pour Jésus-Christ que de renoncer à nos goûts quand la gloire de Dieu, le salut du prochain ou la charité le demanderont. Faites donc le bien malgré vos répugnances, et Jésus-Christ vous en tiendra compte. — Mais hélas! que vous savez peu vous faire violence!

2° Il faut souffrir comme Jésus-Christ, c'est-à-dire avec la même patience, avec la même résignation, et, s'il était possible, avec le même amour. Saint Pierre, condamné quoique innocent à une dure prison, se plaignait aux pieds de son crucifix : *Ah! mon Sauveur, qu'ai-je donc fait pour être traité de la sorte?* Le Sauveur lui répondit : *Et moi, qu'ai-je fait pour être attaché à la croix?* Cette réponse lui inspira tant de courage, que toutes les peines de l'univers n'eussent pas été capables de l'ébranler. Ah! si nous avions un peu d'amour pour le divin Maître, nous serions heureux d'avoir, par la souffrance, un trait de ressemblance avec lui. Une étincelle d'amour pour Dieu, écrivait Bossuet, est capable de soutenir un cœur pendant toute l'éternité[1].

3° Il faut souffrir avec Jésus-Christ. Pour cela deux conditions : la première, c'est l'état de grâce; sans cette première condition, vos souffrances seront perdues pour le ciel. En effet, vos actions ne peuvent être d'une condition meilleure que vous-même; or, dans l'état de péché, vous n'êtes pas agréable à Dieu, puisque vous êtes son ennemi : comment les actes que vous faites pourraient-ils lui plaire? Votre âme est morte, comment pourrait-elle faire des œuvres vivantes?

1. Lettre au maréchal de Bellefonds, 19 mars 1675.

La seconde condition, pour souffrir avec Jésus-Christ, c'est d'unir vos souffrances aux siennes ; cette deuxième condition est indispensable pour qu'elles soient méritoires. En effet, vos souffrances ne peuvent avoir de mérite devant Dieu qu'en vue des mérites de Jésus-Christ, et qu'autant qu'elles sont unies aux mérites de son sacrifice. Comment les souffrances d'un être qui n'est que faiblesse, corruption et misères, pourraient-elles mériter un bonheur infini ?

O mon Dieu ! ô mon Sauveur, je vous vois sur votre croix, abîmé dans les souffrances. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a en vous rien de sain ni d'entier. Vous avez voulu être appelé l'homme de douleurs et ressentir en votre corps toutes les souffrances, afin de m'apprendre que la souffrance devait être mon partage. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de souscrire généreusement à cet ordre de votre providence, et de mettre mon bonheur à partager votre croix. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'accepterai, en expiation de mes fautes, toutes les peines qu'il plaira au bon Dieu de m'envoyer.

TROISIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AFFLICTIONS.

Leurs avantages.

Les afflictions vous seront utiles, soit que vous quittiez les voies de la justice, soit que vous y restiez, car les afflictions sont utiles aux pécheurs et aux justes.

1er Point. Les afflictions sont utiles aux pécheurs. — 1° Ce sont les afflictions qui préparent le retour des pécheurs

à la vertu. Tant que le pécheur est heureux, il aime son péché, il oublie son âme et son Dieu. Parceque tout prospère au gré de ses désirs, il se figure que Dieu l'a oublié. *J'ai péché*, dit-il avec l'impie, *et que m'en est-il arrivé de fâcheux*[1]? Aussi la plus grande punition que Dieu puisse infliger à ses ennemis, c'est de les laisser tranquilles et de permettre qu'ils jouissent en paix du fruit de leurs crimes : *Je ne leur témoignerai plus mon indignation*, dit-il, par la bouche d'Ezéchiel. Malheur aux pécheurs pour qui se réalise cette menace, le silence que Dieu garde à leur égard les aveugle et les endurcit. Au contraire, le pécheur dans l'affliction pense à Dieu, il pense à ses crimes qui ont provoqué sa colère. Les maux qu'il souffre dans cette vie le portent naturellement à en désirer une meilleure : *Vous avez brisé mes liens*[2], peut-il dire à Dieu. En effet, tout l'enchaînait à l'iniquité quand il était heureux : ses amis qui le trompaient par leurs flatteries, — ses plaisirs qui l'éloignaient de Dieu, — sa fortune qui servait d'aliment à ses passions, — sa santé dont il abusait, — son honneur dont il était si fier. En lui enlevant tout, Dieu l'a délivré de tous les liens qui l'attachaient au péché, de tous les obstacles qui s'opposaient à sa conversion. Bien loin de se plaindre des rigueurs de sa destinée, il doit, comme le Prophète, payer au Seigneur un tribut de reconnaissance[3].

2° Les afflictions sont utiles aux pécheurs, parce qu'elles les aident à satisfaire à la justice divine. Il faut nécessairement que vos péchés soient expiés en cette vie ou en l'autre ; en cette vie, par votre patience à supporter les maux que Dieu vous envoie ou qui vous viennent de la part des créatures ; — en l'autre, par des supplices dont la seule pensée fait frémir. Cette vérité, vous la savez, vous la croyez, comment donc craignez-vous tant de souffrir ?

1. Eccl., v, 4. — 2. Ezech., xvi, 42. — 3. Ps. cxv.

Pourquoi tant d'impatiences et de murmures quand vous ne pouvez satisfaire votre goût par les plaisirs? Des plaisirs! mais tous les plaisirs de la terre sont-ils comparables à un seul moment passé dans le ciel? Et par vos murmures vous vous en fermez l'entrée, vous retardez la possession du bonheur qui vous y attend. Vous vous plaignez de souffrir! ne vaut-il pas mieux souffrir de légères afflictions, pendant quelques jours, que de passer dans le purgatoire des années incalculables? Oh! dit saint Bernard, que les souffrances de cette vie sont douces pour celui qui médite les flammes du purgatoire!

2e Point. Les afflictions sont utiles aux justes. — 1° Elles donnent un nouveau lustre à leur vertu, ou, pour parler avec Bossuet, elles les montrent au monde avec ce je ne sais quoi d'achevé, que le malheur donne à la vertu. Considérez Jésus-Christ, dans le prétoire, gardant le silence au milieu de tous les outrages, de toutes les passions déchaînées, ou bien considérez-le sur le Calvaire, au milieu des bourreaux qui l'insultent à son dernier soupir, priant pour eux, leur pardonnant, les excusant; — avez-vous jamais vu spectacle plus digne d'admiration? Qu'est-ce donc qui en fait la grandeur? La patience de la victime dans l'adversité. Qu'est-ce qui a mis en relief la vertu de Job, et en a fait un spectacle digne de l'admiration de Dieu lui-même? La souffrance. Voilà le lustre et l'éclat que les souffrances donnent à la vertu.

C'est une belle chose sans doute que la fortune; on fait des heureux, on fonde des établissements utiles, on est la providence du pauvre, le père des orphelins; oui! mais il est quelque chose de plus beau encore, c'est la pauvreté soufferte avec résignation. — C'est une belle chose qu'une renommée sans tache, elle concilie l'estime et la confiance publique, et transmet à la postérité un nom justement honoré; oui! et cependant il est quelque chose de plus

beau encore, c'est la vertu calomniée, méconnue et tranquille. — C'est une belle chose que la santé, elle nous permet de jouir des quelques beaux jours qui consolent notre exil; il y a cependant une chose plus belle encore, c'est la maladie soufferte avec patience. — La persécution, dit le Père Lacordaire, est à la vertu ce que la poésie est au style dans un chant exact et mesuré : la poésie, en resserrant l'expression de la pensée, la fait jaillir jusqu'aux extrêmes limites du beau; la persécution, en tombant sur une âme forte, la détache du monde sans la briser, et la porte à Dieu!

2° Les afflictions consolent le juste. Les afflictions furent toujours le caractère distinctif des enfants de Dieu : *Bienheureux ceux qui pleurent; le monde se réjouira, pour vous, vous serez dans la tristesse*[1]. *Donc*, conclut saint Paul, *si vous ne souffrez pas comme ont fait tous les saints, vous êtes un enfant illégitime et non un enfant véritable*[2]. Aussi, les souffrances ont-elles toujours fait la consolation du juste, et saint Paul surabondait de joie au milieu de ses tribulations[3].

3° Les afflictions sont utiles au juste, parce qu'elles le détachent de tout pour l'unir plus étroitement à Dieu. Nous lisons, dans nos livres saints, que l'arche où était renfermé Noé et sa famille s'élevait d'autant plus vers le ciel, que les eaux du déluge grossissaient davantage. Tel est aussi l'effet des afflictions sur l'âme juste; plus elles se multiplient, plus elles la rapprochent du ciel. Les revers de fortune qui frappent le chrétien, le détachent des biens de la terre; les maladies qui affligent son corps, le détachent de l'amour de la chair; le mépris et les calomnies le détachent de l'honneur; les tentations, les aridités et les peines d'esprit, le détachent de lui-même. C'est pourquoi, si vous mettez d'un

1. Joan., XVI, 10. — 2. Hebr., XII, 8. — 3. II Corinth., VII, 4.

côté l'avantage des souffrances endurées par amour, de l'autre, les douceurs que l'âme fervente goûte dans son amour pour Dieu ; vous trouverez que sainte Thérèse avait raison quand elle disait à Dieu ces paroles qui, tout d'abord, peuvent paraître étranges : ou souffrir, ou mourir !

« O mon Dieu, quand même j'aurais constamment marché dans les voies de la justice, les afflictions me seraient utiles ; mais je vous ai offensé, et elles sont l'unique moyen d'acquitter les dettes que j'ai contractées envers votre justice. Je prendrai donc le calice d'amertume que vous me présentez, et que vous avez consacré vous-même en y portant vos lèvres divines ; je le boirai courageusement ; il renferme un breuvage amer, mais qui est pour moi un breuvage de salut ; il est le gage de votre amour, ma force, ma pénitence, tout mon espoir. Je mêlerai mes afflictions à vos humiliations et à vos souffrances, et vous unirez vos mérites infinis à mon indignité et à ma faiblesse. Par cette union ineffable, je souffrirai en homme et je mériterai en Dieu[1]. » Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'accepterai, en expiation de mes fautes, toutes les peines qu'il plaira au bon Dieu de m'envoyer.

QUATRIÈME JOUR

TROISIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AFFLICTIONS.

Il se passe sous vos yeux, la plupart du temps, un étrange spectacle : le vice triomphe, la vertu est opprimée. Les pécheurs ont la prospérité en partage, et le juste languit dans

1. L'abbé Poulle.

l'affliction. Les âmes faibles tirent de cet état de choses un motif de scandale et les impies s'en prévalent pour nier la providence. Mettez-vous en garde contre ce double écueil, en considérant aujourd'hui les motifs pour lesquels Dieu envoie la prospérité à ses ennemis et l'affliction à ses amis.

1er Point. Des motifs par lesquels Dieu abandonne les biens présents à ses ennemis. — C'est d'abord pour rectifier nos idées au sujet de ce que nous appelons les biens et les maux ici-bas. Aveuglés par l'intérêt de nos passions, par les préjugés du monde, nous appelons bien tout ce qui flatte notre orgueil, tout ce qui satisfait notre besoin de jouissances, nous regardons comme un mal tout ce qui nous fait souffrir dans notre orgueil ou dans nos sens. C'est là une grave erreur qu'il est essentiel de dissiper. En réalité, il ne peut y avoir, et il n'y a en effet, aux yeux de Dieu comme aux yeux de la droite raison, qu'un seul bien, le ciel, — qu'un seul mal, l'enfer, — et par conséquent, tout ce qui détourne du ciel est un mal, tout ce qui préserve de l'enfer est un bien. Or, la raison comprend et la foi enseigne que les souffrances facilitent l'entrée du ciel en expiant le péché, en éloignant l'aliment des passions; — les richesses au contraire, les jouissances de la vie, rendent le salut plus difficile, parce qu'elles sont un aliment aux passions et des occasions de péché. Aux yeux de Dieu, la prospérité est donc un mal plutôt qu'un bien; les afflictions sont une grâce plutôt qu'un malheur; il est facile dès lors de comprendre comment il accorde la prospérité et les biens du monde aux pécheurs, tout en les refusant à ses amis.

2° Dieu se plaît quelquefois à laisser aux pécheurs les prospérités de la terre dans un dessin de colère et de légitime vengeance. « Dieu, pour se venger de ses ennemis, dit Bossuet, n'a qu'à les laisser en repos, il les punit davantage par leur endurcissement et leur sommeil léthar-

gique, que s'il leur envoyait des afflictions. Ce silence de Dieu, cette impunité, sont une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur, leur amassant un trésor de haine pour le jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. Ce qui fait dire à saint Augustin : Il n'est rien de plus misérable que la félicité des pécheurs, laquelle entretient une impunité qui tient lieu de peine, et fortifie l'ennemi domestique, je veux dire la volonté déréglée. » O Dieu, si jamais je devenais votre ennemi, plutôt mourir! Mais enfin, si j'avais ce malheur, ne m'envoyez pas les joies et les prospérités de la terre, gardez pour vos ennemis ces funestes présents ; envoyez-moi les maux, poursuivez-moi par les remords, ne permettez pas que je m'endorme dans un calme perfide.

3° Dieu abandonne les biens présents aux pécheurs, pour donner à leurs vertus humaines une récompense en rapport avec elles. Sachant d'avance qu'il ne pourra reconnaître, dans le séjour de la gloire, les actions louables qui auront été faites en dehors des principes de la foi, il se hâte de leur donner ici-bas le prix qu'elles méritent. Ainsi vous êtes bienfaisant, doux, prévenant, plein de simplicité, de modestie, de réserve : vous aurez la fortune, la considération et l'estime de vos semblables, la réussite dans vos projets, le succès dans vos entreprises. Si, au lieu de vous en tenir à ces vertus purement morales, vous aviez travaillé pour acquérir les vertus chrétiennes qu'inspire la foi, le ciel eût été votre récompense. Quelle différence dans votre destinée !

2e Point. Motifs pour lesquels Dieu envoie des afflictions à ses serviteurs. — Vous vous plaignez de souffrir, vous accusez Dieu d'injustice à votre égard, parce qu'il vous laisse dans les afflictions; c'est vous qui êtes injuste dans vos plaintes. Le salaire se donne-t-il avant la fin du jour? Non, sans doute, pas plus que la couronne avant la vic-

toire. Or, la fin du jour, c'est la mort. Ce n'est donc qu'à la mort que vous devez attendre votre récompense; mais cette récompense ne vous est due que si vous persévérez. Il est vrai que vous avez marché jusqu'ici dans les voies de la justice; mais y marcherez-vous toujours? Vous l'espérez; pouvez-vous en avoir la certitude? Judas avait bien commencé, et il a mal fini. — Salomon, en montant sur le trône, était le plus sage des hommes, et il s'est abandonné à l'idolâtrie dans sa vieillesse. — Que d'exemples semblables peuvent faire craindre pour vous-même! Une récompense que Dieu vous accorderait maintenant serait donc une récompense hasardée. Ainsi, vous êtes injuste lorsque vous reprochez à Dieu de ne pas vous donner le bonheur dès cette vie. Méritez de le posséder plus tard, en souffrant avec résignation les peines qui se rencontrent à chaque pas que nous faisons dans le chemin de la vie.

2° Dieu ne veut pas que le bonheur soit ici-bas le partage de ses amis, de peur que l'on ne croie les biens de ce monde capables de récompenser la vertu. Non! il ne saurait y avoir, aux yeux de Dieu, proportion entre ces deux choses. La vertu renferme en elle-même tant de grandeur *que tous les biens présents ne sauraient entrer en comparaison avec elle.* Le ciel seul peut en être la récompense.

En donnant les souffrances en partage à ses amis, Dieu les traite comme il a traité son propre Fils, et il leur donne plus de ressemblance avec ce divin modèle. *L'honneur du serviteur est d'être semblable à son maître*[1]*; ceux que Dieu a prédestinés à la gloire*, dit saint Paul, *il les a rendus semblables à son Fils*[2]. Si les biens de ce monde étaient de quelque valeur, est-ce que Jésus-Christ ne les aurait pas choisis pour lui-même? Lui était-il difficile de naître dans un palais, plutôt que dans une étable? de vivre

1. Matth., x, 25. — 2. Rom., VIII, 29.

dans l'opulence, plutôt que dans les travaux et la pauvreté? En refusant les biens de ce monde pour lui-même, il les a rejetés; en les rejetant, il les a condamnés; en choisissant les afflictions, il les a sanctifiées; en les sanctifiant, il les a rendues précieuses et dignes d'envie aux yeux de quiconque veut lui appartenir.

O mon Dieu, ô mon Sauveur, devrais-je me plaindre de souffrir, quand j'ai devant les yeux la crèche où vous êtes né, la croix sur laquelle vous avez voulu mourir. La croix ne me dit-elle pas assez haut que les afflictions sont le partage de vos enfants, et le chemin qui conduit au ciel? Donnez-moi donc, Seigneur, la force de les bien supporter, heureux si, après avoir partagé votre croix ici-bas, je pouvais mériter de partager votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'accepterai, en expiation de mes fautes, les peines qu'il plaira à Dieu de m'envoyer.

CINQUIÈME JOUR

Considérations sur la colère.

Vous vous mettrez en garde contre la colère, si vous en comprenez bien la nature, la gravité et les effets.

1er Point. — Un philosophe païen a défini la colère, une courte folie; et, en effet, l'homme possédé de la colère n'est plus maître de lui; la raison a disparu, pour faire place à un emportement farouche qui le rend plus semblable à une bête féroce qu'à un homme : ses cheveux se hérissent, son visage s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs, sa bouche écume; on dirait le tigre qui va se jeter

sur sa proie. Ne cherchez pas à l'adoucir, à le raisonner, à l'arrêter; l'homme en colère est fou; il ne calcule plus, il ne réfléchit plus; il brave tout, il affronte tout, il rejette toutes les règles de la sagesse et de la prudence : quel vice horrible que la colère! Le catéchisme la définit un mouvement de l'âme qui nous fait rejeter avec violence tout ce qui nous déplaît : *C'est un mouvement de l'âme.* — L'impatience peut n'être et n'est en effet qu'une légère secousse qui remue la surface de l'âme, pour ainsi dire, mais la colère l'agite et la bouleverse ; c'est la tempête qui soulève la mer jusque dans ses profondeurs.

La colère nous porte à repousser avec violence ce qui nous déplaît. Cette violence est le signe caractéristique de la colère coupable. Car il y a une colère légitime que l'on appelle une sainte colère : le principe en est juste et le motif louable; l'une, dit saint Grégoire, est excitée en nous par l'impatience, l'autre par l'amour de la justice. Ainsi une juste indignation, quand nous défendons notre vertu, notre personne ou un innocent, n'est point un péché. Le zèle, la charité ont aussi leur colère qui devient une vertu : Mathatias était enflammé de colère lorsque, renversant l'autel profane d'Antiochus, il mêla le sang du juif apostat et de l'officier de ce prince impie au sang de la victime; et cependant l'Écriture sainte le loue d'avoir agi ainsi[1]. Le Sauveur du monde ne fut-il pas ému d'une sainte colère quand, saisissant un fouet, il chassa les profanateurs du temple? Dans ces sortes de circonstances, on cède plutôt à l'indignation du mal qu'à la colère, on poursuit et on repousse le mal avec force, avec ardeur même, mais sans violence, sans emportement.

La vivacité naturelle, une complexion nerveuse, peuvent faciliter le penchant à la colère, mais si vous voulez y réflé-

1. Num., XXV.

chir, vous verrez que ce n'est pas là qu'il faut en chercher les véritables causes. La cause ordinaire de la colère vient de nos passions ; et il est vrai de dire que la colère est une passion qui est au service et au commandement de toutes les autres. Elle vient de l'envie, — exemple Caïn et Abel ; — elle vient de l'ambition, — exemple Saül et David ; — elle vient de l'orgueil, — exemple Aman et Mardochée. — Examinez d'où naissent vos chagrins, vos impatiences, vos colères, et vous verrez que l'intérêt de quelques passions froissées en est presque toujours la source impure.

2e Point. — La colère est condamnée par l'Écriture sainte. La loi à laquelle vous appartenez et que vous devez accomplir, comme chrétien, est une loi d'amour. Jésus-Christ est venu apporter au monde le feu de la charité, et son désir le plus ardent est de voir ce feu s'allumer dans tous les cœurs[1]. Ses leçons, aussi bien que ses exemples, n'ont eu d'autre objet, pendant les trente-trois ans de sa vie mortelle, que de réaliser ce vœu de son cœur. Tout ce qui est opposé à la charité est donc contraire au but que Jésus-Christ s'est proposé dans l'œuvre de la rédemption, et criminel, par conséquent. Or, la colère est un des vices qui blessent le plus cet esprit de douceur et de mansuétude qui doit faire le caractère distinctif des chrétiens. Voilà pourquoi notre aimable Sauveur est si sévère pour réprimer jusqu'au moindre mouvement de la colère. Ce n'est pas seulement, nous dit-il, en tuant le prochain qu'on se rend digne d'être puni par le jugement : mais encore si on se fâche contre lui, et si on témoigne son indignation par quelques paroles de mépris ou de colère, on mérite d'être condamné par le conseil ; mais que si on s'emporte jusqu'à l'appeler insensé, on n'évitera pas le feu éternel[2]. Il proclame bienheureux ceux qui sont doux, il promet le ciel aux

1. Luc., xii, 49. — 2. Matth., v, 22.

cœurs pacifiques[1]; quand il se propose pour modèle, il a soin de rappeler qu'il est doux et humble de cœur[2]. Appliquez-vous donc à être doux envers tous, afin d'être le digne fils de votre Père céleste, qui fait luire son soleil sur ses ennemis comme sur amis[3].

3° Point. — Les effets de la colère suffiraient seuls pour en inspirer l'horreur. Elle enfante une foule de fautes qui sont presque toutes mortelles : les calomnies, les imprécations, les blasphèmes, le scandale. — Les calomnies : il faut bien chercher à justifier des emportements dont on est honteux soi-même, alors on en rejette la cause sur ceux qui les ont provoqués, on leur trouve des torts, on les exagère s'ils sont réels, on en invente de factices s'il n'y en a pas de réels, et on devient calomniateur. — Les blasphèmes : non-seulement l'homme colère profère des paroles injurieuses contre l'objet de sa fureur, mais, dans son délire, il en profère contre Dieu, il l'accuse de son malheur, il nie sa justice et sa Providence, et il devient blasphémateur. — Le scandale : quel scandale, en effet, pour ceux qui en sont les témoins, que ces impatiences, ces emportements, ces paroles injurieuses contre une mère, un maître ou une maîtresse, un domestique, — et quand ce scandale est donné par une personne que son éducation, sa piété, obligent à plus de modestie, de réserve, de patience, combien l'impression est plus funeste encore ! Ainsi, on sait que vous fréquentez les sacrements ; on vous a vu, tel jour, approcher de la sainte table : si, ce jour-là, vous vous laissez aller à la colère ou à certaines impatiences qui lui ressemblent si bien, quel scandale !

Un autre résultat de la colère, c'est le trouble de l'âme. L'esprit de Dieu, dit le prophète, *est un esprit de paix et de douceur ;* il abandonne un cœur où règnent le trouble et

1. Id., IV et IX. — 2. Id., XI, 29. — 3. Id., V, 45.

le désordre. *Non in commotione Dominus*[1]. Comment prier, comment rester uni à Dieu et se nourrir de sa sainte présence, quand l'âme est émue par la colère, ou quand elle sort de l'agitation, conséquence nécessaire de cette passion? Est-il possible alors de recueillir ses esprits? Non, on ne pense qu'à l'offense reçue, aux reproches que l'on a faits, à ceux que l'on aurait pu faire et que l'on regrette de n'avoir pas faits; on médite sa vengeance, et cela jusqu'aux pieds de Dieu. Voyez si vous ne vous reconnaissez pas à quelques-uns de ces traits.

Pour affections, mettez-vous au pied de la croix, contemplez quelque temps votre Sauveur, et figurez-vous que, la tête ensanglantée par les épines, les pieds et les mains percés par des clous, il vous dit, avec une douceur ineffable : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

RÉSOLUTION

Toutes les fois que je me sentirai ému par la colère, je me rappellerai le souvenir de Jésus-Christ sur la croix.

SIXIÈME JOUR

Considérations sur la passion dominante.

Si vous voulez persévérer dans le bien et faire des progrès dans la vertu, vous devez combattre votre défaut dominant. Considérez donc, aujourd'hui, la nature et les effets de la passion dominante, ainsi que les moyens de la connaître et de la vaincre.

1er Point. — De tous les ennemis qui disputaient au

1. III Reg., XIX, 11.

peuple de Dieu la paisible jouissance de la terre promise, les Philistins étaient les plus terribles ; et parmi eux Goliath se distinguait par son audace, sa force et ses défis injurieux. Il était le principal soutien de l'armée ennemie, et de sa mort ou de son triomphe dépendait la servitude ou l'affranchissement des Hébreux[1]. Voilà votre histoire. Vous faites partie des enfants de Dieu, les passions vous disputent la tranquille possession de la vertu ; mais parmi elles, une surtout domine et veut asservir votre cœur. Tant qu'elle subsistera, vous serez esclave du démon : votre perte ou votre salut dépend donc de sa défaite ou de son triomphe.

La passion dominante conpromet votre salut plus que toutes les autres, parce que c'est en elle que toutes les autres trouvent leur force et leur aliment. Elle est à elle seule la source de fautes nombreuses, de fautes habituelles, de fautes dont il vous est bien difficile d'obtenir le pardon, parce qu'il est bien difficile que vous en ayez une contrition sincère. Si l'envie domine dans votre cœur, c'est à l'envie que vous devez attribuer vos tristesses, vos haines, vos médisances ; — si c'est l'orgueil, l'orgueil sera la cause de vos colères, de vos susceptibilités, de vos désobéissances ; — si vous êtes l'esclave de la paresse, la paresse enfantera l'oisiveté, la perte du temps, la tiédeur, l'abandon de tous vos devoirs. — La passion dominante est la source funeste mais féconde de péchés de toute sorte : péchés dans les pensées qu'elle inspire, dans les désirs qu'elle fait naître, dans les projets qu'elle suggère. Comprenez donc quel obstacle une passion de ce caractère doit être à votre avancement spirituel, et demandez à Dieu qu'il en préserve ou en délivre votre cœur.

2e Point[2]. Effets de la passion dominante. — Le prin-

1. I Reg., XVII. — 2. Baudrand.

cipal effet de la passion dominante, est d'aveugler l'esprit. Lorsque les Philistins se furent emparés de Samson, ils commencèrent par lui crever les yeux pour assurer leur conquête; ainsi fait la passion dominante, elle nous rend aveugles afin de mieux assurer son empire. Tant qu'une passion ne s'est pas emparée de notre âme, notre conscience est droite, éclairée; nous jugeons des choses sainement, appelant mal ce qui est mal, et bien ce qui est bien. Mais du moment qu'une passion domine, tout s'obscurcit. — Les choses sont bonnes ou mauvaises, dignes d'éloges ou de blâme, selon qu'elles flattent ou contrarient notre passion favorite; — non-seulement on s'aveugle, mais on redoute la lumière; on craint d'être éclairé, et de s'avouer une passion que l'on serait obligé de combattre. On fuit donc les personnes qui pourraient avertir sur ce point, on évite leurs conseils, on est habile à éluder leurs remontrances.

La passion dominante devient tellement maîtresse qu'elle ne permet plus de juger autrement que par ses fausses lumières, et d'agir autrement que par ses impressions séduisantes. Ce n'est pas assez de nous aveugler sur notre malheureux état, elle nous rassure contre les alarmes de notre conscience, et nous justifie à nos propres yeux par mille raisons, plus spécieuses les unes que les autres. Le voluptueux manque-t-il de prétextes pour autoriser sa passion insensée? Le vindicatif en manque-t-il pour justifier ses désirs de vengeance? Le médisant n'est-il pas ingénieux quand il s'agit de trouver des excuses à ses médisances? L'immodestie dans la parure, le goût immodéré du monde, la lecture des livres les plus dangereux, les liaisons les plus suspectes, tout devient légitime, au moins excusable, quand la passion y est intéressée.

Au milieu des illusions qu'entretient la passion dominante, la grâce parle, quelquefois elle soulève des doutes. — Cette liaison est-elle innocente? Ces conversations ne

sont-elles pas criminelles? Cette froideur calculée envers telle personne n'est-elle pas coupable? Ces confessions sont-elles sincères? On se le demande un instant, mais bientôt la passion décide tout dans ses intérêts. On se rassure, c'est-à-dire qu'on s'aveugle de plus en plus, — on se jette ainsi dans l'illusion, on vit dans l'erreur, on s'expose à mourir dans l'impénitence et à consommer sa réprobation. — O mon Dieu, détournez de moi un pareil malheur!

3e Point. — Les considérations qui précèdent doivent vous faire comprendre de quelle importance il est pour vous de connaître votre passion dominante. Or, le défaut dont il s'agit n'est pas à la surface de votre âme, l'habitude l'a introduit plus avant; vous ne le découvrirez donc qu'en sondant avec soin les plis et les replis de votre cœur, et en vous appliquant à en saisir les sentiments les plus cachés, les dispositions les plus intimes. — Mais le cœur est habile à donner le change, — il cache sa passion favorite avec le même soin que Rachel cachait ses idoles. Il vous faudra donc, par une étude sérieuse, surprendre le secret de ses affections, l'objet de ses tendances, et connaître ses dispositions véritables. A cette étude sincère, consciencieuse, joignez la prière. Comme l'aveugle de Jéricho, venez devant Jésus-Christ, et dites-lui avec la même ferveur : *Seigneur, faites que je voie*[1]; ou bien avec David : *O mon Dieu, éclairez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans le péché*[2].

4e Point. — Votre défaut dominant étant connu, il faut le combattre. Le premier moyen de victoire, c'est la confiance : ne doutez pas qu'avec le secours de Dieu et la protection de Marie, vous ne puissiez vaincre tous vos ennemis : *Si Dieu est pour vous, qui peut être contre vous*[3]?

1. Luc., XVIII, 21. — 2. Ps. XII, 4. — 3. Rom., VIII, 31.

Marchez à la rencontre de votre passion dominante, comme David marchait à la rencontre de Goliath, en mettant votre appui dans le Seigneur : *Venio ad te in nomine Domini*[1].

Le second moyen de victoire, c'est de prendre une forte résolution de vous corriger, et de la renouveler souvent. Que cette résolution soit précise, bien déterminée ; les résolutions vagues et générales n'aboutissent à rien.

Le troisième moyen, c'est la constance. Il faut attaquer le même défaut pendant des mois, des années, et ne cesser le combat qu'après la victoire. Si vous êtes infidèle, et vous le serez, ne vous découragez pas ; humiliez-vous, renouvelez vos bonnes résolutions autant de fois que vous y aurez été infidèle, et recommencez le combat.

O mon Dieu, ma vie n'est qu'une suite continuelle de chutes et de rechutes ; elle est un long enchaînement de fautes renouvelées aussitôt que pardonnées. Tout cela indique assez qu'il y a en moi une passion secrète qui me domine, et à laquelle j'obéis en esclave. Aidez-moi, Seigneur, à la connaître, donnez-moi l'énergie pour la combattre, et faites-moi la grâce d'en triompher. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'emploierai, tous les jours, quelques instants à examiner quelle st ma passion dominante.

1. I Reg., XVII, 45.

QUATRIÈME SEMAINE

MOYENS DE SANCTIFICATION

PREMIER JOUR

Considérations sur la confession.

LA CONFESSION EST UN BIENFAIT.

« Pour comprendre comment la confession est un bienfait, il faut partir de ce principe que toute faute mérite une peine; mais une peine suppose un jugement où le criminel est convaincu et condamné; de là, pour tout pécheur, la nécessité de subir un jugement où il devrait entendre la condamnation de ses iniquités, si Dieu le traitait suivant les droits d'une inflexible rigueur. Mais s'il est de la justice de Dieu de ne pas laisser le péché sans châtiment, il est digne de sa miséricorde de ne pas laisser sans ressource le repentir du pécheur, et de trouver dans sa bonté une invention qui, accordant tout ensemble la sainteté et la clémence, condamne le péché et cependant sauve le pécheur. Cette invention, c'est le tribunal de la pénitence, qui, en ce moment, se présente à vous sous son point de vue, ce semble, le plus auguste et le plus consolant, c'est-à-dire comme l'image du jugement universel.

Voici, en effet, notre situation à tous, tant que nous sommes : nous nous trouvons placés entre deux tribunaux, l'un dans l'éternité, et c'est le tribunal d'une justice inexorable, où tout péché qui n'aura pas été remis sur la terre, sera puni avec une inflexible rigueur; et l'autre dans le

temps, c'est le tribunal d'une miséricorde inépuisable qui promet et assure le pardon à tout pécheur sous la condition d'un seul repentir et d'un seul aveu. De ces deux tribunaux, libre à nous de choisir celui auquel nous voulons porter notre conscience; mais s'il nous est donné d'échapper à l'un ou à l'autre, il nous est impossible de les décliner tous les deux ensemble. Il faut, ou volontairement subir le tribunal de la miséricorde de Dieu sur la terre, ou forcément subir le tribunal de la justice dans l'éternité[1]. » Rien n'est plus capable de nous faire triompher des obstacles qui nous éloignent du sacrement auquel sont attachés nos destinées et notre salut, que de mettre en parallèle le tableau du tribunal de la miséricorde dans le temps, et le tableau du tribunal de la justice dans l'éternité. Considérez donc successivement en quoi ces deux tableaux se ressemblent et en quoi ils diffèrent.

En quoi ils se ressemblent : — Première similitude. — C'est le même juge. Au tribunal de la pénitence comme au tribunal des dernières assises, c'est devant Jésus-Christ que paraît le pécheur ; dès lors, le juge est clairvoyant : il sait tout, parce qu'il a tout vu. On peut en imposer aux juges de la terre et échapper, par le mensonge, au châtiment qui est dû au crime; ici, le mensonge ne peut être que funeste, car si le confesseur participe à l'infirmité des juges terrestres par son côté humain, il y échappe par son caractère sacré, qui en fait le représentant de Jésus-Christ. Le pécheur qui lui ment, ne ment donc pas à un homme, il ment à Dieu, et Dieu ne peut être trompé.

Le juge est juste. Dieu rendra à chacun ce qui lui sera dû; ainsi le confesseur ne prononce pas des sentences au hasard, il ne le peut pas. Lorsque Jésus-Christ a institué le sacrement de pénitence, il a fait ses prêtres juges des con-

1. Ab. Deplace.

sciences, mais il ne veut pas que ce pouvoir soit exercé sans discernement; il y a des péchés qui doivent être remis, il y en a qui doivent être retenus, tout dépend des dispositions du pénitent. De même que le confesseur serait injuste s'il refusait l'absolution à celui qui est bien disposé; de même il serait prévaricateur s'il l'accordait à ceux qui ne le sont pas. Du reste, Dieu ratifie toujours ou désavoue toujours la sentence d'après les dispositions du pénitent; celui dont le repentir est véritable, dont la confession est sincère, s'en retourne purifié; celui qui manque de sincérité soit dans sa contrition, soit dans ses aveux, s'en retourne l'ennemi de Dieu, plus coupable qu'auparavant.

2e similitude. — Au tribunal de la pénitence comme au tribunal de Dieu, c'est le pécheur qui est tout à la fois l'accusé et le témoin. C'est lui qui a commis l'iniquité, et c'est lui qui vient, la rougeur sur le front, confesser, en se frappant la poitrine, qu'il a péché par sa faute, par sa très-grande faute.

De même qu'au tribunal de Dieu, la conscience fait entendre sa voix; elle lui redit les crimes qu'il a commis, leur nombre, leurs circonstances; son bon ange est à ses côtés, lui rappelant ses résistances à la grâce, ses infidélités si souvent renouvelées; puisse-t-il ne jamais oublier que le devoir d'un témoin est de dire la vérité, telle qu'il la connaît, telle du moins qu'il croit la connaître.

3e similitude. — La matière du procès est la même. Au jugement dernier, nous serons examinés, non pas sur nos titres de noblesse, l'étendue de nos connaissances, le rang que nous occupions dans le monde, mais sur les péchés commis, et qui n'auront été ni confessés, ni expiés; sur les grâces reçues et dont nous n'aurons pas profité. C'est aussi de nos péchés qu'il s'agit ici, de nos péchés et non de choses qui leur sont étrangères; de nos péchés et non des péchés des autres, — péchés de pensées, de paroles, d'ac-

tions, d'omissions, de scandale. — Nous devons rendre compte des grâces reçues et dont nous avons abusé : grâces des sacrements, grâces des saintes inspirations, grâces des instructions méprisées, grâces de cette méditation dont nous n'aurons pas su profiter.

4e similitude : la sentence. — Au jugement dernier, elle sera éternelle dans ses effets. Pour les bons, un bonheur éternel ; pour les réprouvés, un malheur éternel. De même ici, l'absolution bien reçue a un effet éternel : les péchés qu'elle remet sont effacés des yeux de Dieu, il ne les rappellera jamais, *non amplius recordabor*. L'absolution mal reçue est éternelle dans ses conséquences malheureuses ; tant qu'il vivra, le pécheur portera le poids du remords que ne cessera d'alimenter le souvenir du sacrilége commis ; et, à moins d'une confession qui répare tout, il emportera ses remords dans l'éternité. Ils seront pour lui ce ver rongeur dont parle Jésus-Christ, qui dévore le réprouvé et ne meurt pas. Quel malheur et quelle folie d'avoir à sa disposition un moyen si facile de retrouver la grâce, et, avec elle, la paix du cœur, et de le délaisser ou d'en abuser.

O mon Dieu, ne permettez pas que jamais j'aie à me reprocher l'un ou l'autre ; puisqu'il faut que je sois jugé, faites-moi comprendre la miséricordieuse tendresse dont le sacrement de pénitence est l'œuvre bénie. Donnez-moi d'entrer dans les desseins de votre bonté pour les pécheurs, en me montrant fidèle à user de vos bienfaits, et généreux pour faire des aveux qui peuvent coûter à mon orgueil, mais qui doivent me rendre la paix du cœur en me rendant votre amitié. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'irai me confesser aussitôt que je croirai avoir commis un péché grave.

DEUXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LE BIENFAIT DE LA CONFESSION[1].

Au tribunal de la pénitence, comme au tribunal de l'éternité, Dieu est juge, le pécheur est l'accusé et le témoin, les péchés sont la matière du procès, les effets de la sentence sont éternels : voilà en quoi ils se ressemblent. Considérez en quoi ils diffèrent, et vous apprécierez le bienfait de la confession.

1° L'un se fera en présence de tout l'univers, le pécheur aura à rougir en face du monde entier. — Ici, il est seul, seul avec son juge, et ce juge, c'est Dieu, mais Dieu qui a remis tous ses pouvoirs à un homme. Oui, à un homme ; et si ce mot est dur pour l'orgueil, qu'il est consolant pour l'humble simplicité de la foi ! Oui, c'est un homme et non pas un ange ; ah ! si c'était un ange, comment oserions-nous paraître devant lui ? Un ange est pur, et nous le sommes si peu ! Non ! ce n'est pas un ange, mais un homme, et cet homme rassemble en soi tout ce que vous pourriez désirer dans un ami, et n'a rien de ce que vous pourriez redouter dans un juge : c'est un prêtre, c'est-à-dire l'homme de Dieu, le ministre de Jésus-Christ, qui en a les entrailles de miséricorde. — Ce prêtre, c'est l'homme de votre choix, car Dieu aime tant les pécheurs que, pour leur faciliter le retour à sa grâce, il leur abandonne le choix de leur confesseur. Voilà votre juge au tribunal de la pénitence.

2° Au jugement dernier, Dieu se montre avec l'appareil de la terreur et dans tout l'éclat de sa majesté ; il est devenu implacable : ni les larmes, ni les prières ne sauraient l'apaiser. Ici, il est un Dieu caché, doux, miséricordieux ;

1. Tirée de M. l'abbé Deplace, en grande partie.

— arrêtez-vous sur cette pensée si pleine de douceur. Partout où vous trouvez Dieu caché, il est admirable de charité. Ainsi, à Bethléem, il est caché sous les traits d'un enfant; mais qu'il y a d'amour dans Jésus enfant! A Nazareth, il est caché dans la maison de Joseph; mais qu'il est aimable dans le mystère de sa vie cachée! Sur la croix, Jésus-Christ est un Dieu caché jusqu'à l'anéantissement; mais que ses plaies nous révèlent de miséricorde! Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ est encore un Dieu caché; mais l'Eucharistie est le sacrement de son amour! Dans le sacrement de pénitence, Jésus-Christ est caché dans la personne du prêtre, concluez-en qu'il y est plein de tendresse pour les pécheurs. En voulez-vous une preuve? écoutez: c'est un pécheur qui approche, il avoue lui-même que ses iniquités sont grandes. — Bénissez-moi, mon père. — Entendez-vous? c'est à un père qu'il s'adresse, il demande qu'on le bénisse, et quels sont ses droits? — Parce que j'ai beaucoup péché. Recueillez, méditez ces admirables paroles; elles suffisent à elles seules pour prouver la divinité de l'institution qui les consacre; jamais les hommes n'eussent inventé ces choses.

3° Au jour du jugement, votre confesseur et votre bon ange seront vos accusateurs, ils appelleront sur vous les vengances divines; ici, ils prient pour vous, ils vous aident dans l'aveu de vos fautes. Si le confesseur vous interroge, c'est pour alléger le poids de vos aveux. Ce n'est pas un accusateur qui vous écrase sous ses révélations, c'est un père qui compatit aux faiblesses de son enfant. Admirable clémence de Jésus-Christ! il laisse à la justice des hommes le soin d'appeler des témoins, de recueillir péniblement leurs dépositions pour arriver à la connaissance du délit; ici, le témoin, c'est vous, vous-même, vous seul; puisqu'il faut que toute faute soit soumise à un tribunal, quel accusateur pouvez-vous moins redouter que vous-même, et où

trouver des témoins plus favorables que vos propres lèvres et votre propre cœur?

4° Reste la sentence qui doit décider du sort du réprouvé et du pénitent dans l'éternité. Pour le réprouvé, elle retentit avec l'éclat du tonnerre, elle l'écrase sous le poids de la malédiction d'un Dieu : Retire-toi, maudit, — tu n'as pas voulu de moi dans le temps, je ne veux pas de toi dans l'éternité. — Tu as voulu le plaisir, tu auras le supplice. — Tu as préféré la société des impies à la société de mes saints et de mes enfants, sois donc encore leur compagnon pendant l'éternité.

Écoutez maintenant ce qui se passe au saint tribunal de la pénitence : Il s'est humilié aux pieds de son juge, cet heureux pécheur, il a confessé son iniquité généreusement, sincèrement, il l'a déplorée par les larmes du repentir; que se passe-t-il dans le cœur du juge? va-t-il l'accabler du poids de son mépris, cet homme qui vient de lui dévoiler ses hontes? va-t-il le repousser, le maudir? eh! pourquoi le repousserait-il, le maudirait-il? ce serait agir et parler en homme irrité, ce ne serait pas agir et parler comme le ministre des miséricordes d'un Dieu; — le mépriser? en a-t-il le droit? Il est homme, et il connaît les faiblesses d'un cœur d'homme; — mais la générosité de vos aveux lui fait connaître un héroïsme qu'il ne soupçonnait pas. Plus vos confidences seront pénibles, plus vous grandirez dans son estime; — il se dira que pour avoir été coupable, il ne fallait que de la faiblesse, mais que, pour vous relever, il fallait la force et le courage d'une grande âme; en un mot, que pour faillir il suffisait d'être homme, mais que pour le repentir il fallait mille fois plus qu'un homme, il fallait un héros.

Donc, heureux pénitent, heureux précisément parce que vous êtes humble, relevez la tête ; grâce à votre repentir, voici que le sang divin va couler sur votre âme. Le ministre

sacré élève les yeux vers le ciel, comme pour en faire descendre le pardon, puis étendant les mains sur vous : *Ego*, dit-il, moi, homme comme vous, mais investi du ministère et de la puissance même de Jésus-Christ, je vous absous : absolution sur toutes vos pensées, absolution sur toutes vos paroles, absolution sur toutes vos misères, sur toute votre vie : *Ego te absolvo*. Je vous absous au nom du Père, dont vous vous étiez fait l'ennemi, et dont vous redevenez l'enfant : *in nomine Patris*. Je vous absous au nom du Fils ; vous aviez dédaigné son amour, vous redevenez son frère et le cohéritier de sa gloire : *in nomine Filii*. Je vous absous au nom du Saint-Esprit; vous l'aviez chassé de votre cœur, votre repentir vous rend sa présence divine et tous les dons qui l'accompagnent : *et Spiritus sancti*. Donc, allez en paix : *vade in pace*. Oui, paix dans votre cœur : désormais plus d'agitation, plus de terreurs, plus de remords; paix sur votre sommeil : désormais il sera tranquille, vous ne vous endormirez plus sur le bord de l'enfer; que demain vous vous réveilliez dans le temps ou dans l'éternité, vous vous réveillerez dans les bras et sur le cœur d'un Dieu redevenu votre ami. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

J'irai me confesser dès que je croirai avoir commis une faute grave.

TROISIÈME JOUR

Considérations sur la confession (suite).

QUAND FAUT-IL SE CONFESSER?

1er Point[1]. On est obligé de se confesser quand on a commis un péché mortel. — La loi naturelle, fondée sur l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, nous fait un crime d'exposer la vie de notre corps, cette vie d'un jour, qui a la fragilité de la fleur : — nous serait-il permis d'exposer la vie bien autrement précieuse de notre âme? non, sans doute ! Or, du moment que vous avez eu le malheur de commettre un péché mortel, vous avez perdu la grâce, vous méritez l'enfer, et vous y tomberiez infailliblement, si la mort venait à vous frapper dans cet état. La charité que vous vous devez à vous-même, vous impose donc le devoir de ne point différer votre confession quand vous êtes coupable d'un péché mortel, car la mort peut vous surprendre au moment que vous y pensez le moins. Hélas ! tel se couche le soir plein de santé, qui, le lendemain, est trouvé mort dans son lit. — Êtes-vous donc à l'abri d'un pareil accident? Pendant que vous croupissez dans le péché, la maladie peut vous atteindre. — Cette maladie peut vous ôter la liberté d'esprit nécessaire pour que vous puissiez vous confesser. — Vos parents peuvent, soit par imprévoyance, ne pas appeler un prêtre ; soit par un sentiment qu'on ne saurait qualifier, mais que l'on rencontre trop souvent, lui interdire l'accès auprès de vous, et vous mourrez dans votre péché. — Il y a donc une grande imprudence à différer votre confession lorsque vous avez péché, et l'on a peine à

1. Tiré du répertoire de l'abbé Martin.

concevoir comment, avec un peu de foi, un chrétien peut rester vingt-quatre heures dans le péché mortel; — comment il ose s'endormir tranquille le soir, quand il est forcé de se dire : Si la mort me surprend cette nuit, je me réveillerai au fond des enfers! N'y a-t-il pas de quoi faire frémir?

Oh! sans doute, il n'y a pas un péché nouveau à ne pas venir se confesser immédiatement après le péché commis, encore qu'il y ait une grande témérité; mais si vous savez par expérience que la confession vous fortifie, — que de ne pas vous confesser de suite, c'est courir le risque de tomber encore, — vous êtes certainement coupable de différer. Vous êtes coupable, car c'est offenser Dieu que de vous exposer à l'offenser, faute de conseils qui vous sont offerts; — à faillir, faute de force qu'il vous est loisible de puiser dans le sacrement. — Vous l'offensez surtout en restant souillé en sa présence. — Vous êtes ingrat en ne courant pas au-devant de son pardon. — Comment avez-vous agi jusqu'à présent quand vous avez eu le malheur de pécher? Quel a été votre empressement pour purifier votre conscience? N'avez-vous pas laissé votre âme des semaines, des mois, des années peut-être, dans l'inimitié de Dieu?

2e Point. On doit se confesser quand on est en péril de mort. — Êtes-vous atteint d'une maladie grave? Il y a péril pour vous. — Sans doute vous pouvez en échapper, vous pouvez vivre encore de longues années; mais enfin votre vie est en danger : la religion, la raison, la prudence, vous font un devoir de mettre ordre aux affaires de votre conscience. La religion vous en fait un devoir parce que, avant tout, par-dessus tout, elle veut votre sanctification, votre salut. Elle vous appelle au Ciel, aux destinées les plus glorieuses, à la possession de Dieu; — ses mystères, ses préceptes, ses bienfaits n'ont pas d'autre but que celui-là. — C'est pour assurer votre salut que le Fils de Dieu s'est fait

homme, qu'il est mort, qu'il a fondé son église; — ses leçons, ses exemples, ses travaux, ses miracles, ses souffrances, ses sacrements, tout est pour votre salut. En refusant de vous réconcilier avec Dieu, lorsque votre vie est menacée, vous vous exposez volontairement à perdre votre âme, à rendre inutiles, par conséquent, tous les travaux de Jésus-Christ, tous ses bienfaits, la religion tout entière.

La raison vous fait un devoir de vous confesser quand votre vie est en danger, parce que la raison vous dit qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre les petites répugnances que peut soulever le devoir de la confession accompli dans la maladie, et les maux auxquels vous vous exposez en refusant de l'accomplir; — qu'il n'y a nulle proportion entre les biens que vous craignez de perdre par la mort, et les biens que vous vous exposez à perdre par votre éloignement des sacrements.

La prudence vous en fait un devoir, parce que la prudence veut qu'en présence du danger on prenne des précautions; elle veut que les précautions soient d'autant plus sérieuses que le danger est plus grand, les maux à craindre plus redoutables. — Or, quels maux sont plus redoutables que la mort dans le péché et ses épouvantables suites? Ainsi, en péril de mort, il y a obligation de se confesser. Un véritable chrétien n'y manque pas, n'y manquez pas vous-même. S'il vous arrive d'être malade, n'attendez pas que le péril soit imminent; là, dit un Père, où une éternité est en jeu on ne saurait prendre trop de précaution. — Appelez de suite votre confesseur; en le faisant venir vous-même et dès le commencement de la maladie, vous serez moins impressionné à son approche. Il en est qui regardent la présence d'un prêtre comme un signe de mauvais augure, la vue d'une soutane blesse les yeux de ces pauvres chrétiens. Ne partagez pas ces absurdes préventions et gardez-vous, pour rien au monde, d'exposer votre éternité.

3e Point. — Il y a obligation pour vous de vous confesser chaque année, c'est l'Église qui vous l'ordonne. Jésus-Christ, comme vous l'avez vu, impose à tout pécheur l'obligation générale de se confesser pour rentrer en grâce; l'Église, dans ses commandements, détermine le temps et le mode de cette confession. Voici en quels termes elle s'en est expliquée dans le quatrième concile de Latran : Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, se confesse, au moins une fois dans l'année, à son propre prêtre, et qu'il s'applique à remplir, le mieux qu'il le pourra, la pénitence qui lui sera enjointe, recevant avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie. Autrement, qu'il soit éloigné de l'entrée de l'Église pendant sa vie et qu'il soit privé de la sépulture chrétienne à sa mort. Ainsi l'Église vous ordonne de vous confesser chaque année; la prudence veut que vous vous confessiez chaque fois que vous aurez commis un péché mortel; la charité que vous vous devez à vous-même vous fait un devoir de vous confesser lorsque vous êtes en danger de mort. En vous confessant dans ces trois circonstances, vous ferez ce qu'exige le devoir; mais est-ce assez pour ce que vous devez à Dieu et à votre âme? non sans doute, non.

Mon Dieu, vous avez établi le sacrement de Pénitence pour me servir de guide dans les sentiers de la vie, de lumière dans mes ténèbres, de soutien dans mes faiblesses, de remède dans mes infirmités; ce serait méconnaître vos bienfaits, refuser et mépriser votre grâce, que de négliger un moyen si puissant de sanctification.

Bénissez, ô mon Dieu, la résolution que je prends de me confesser au moins une fois par mois.

QUATRIÈME JOUR

Considérations sur la satisfaction.

La satisfaction est la réparation de l'injure que le pécheur a faite à Dieu, et du tort qu'il a fait au prochain. Considérez la nécessité et les moyens de satisfaire à Dieu.

1er POINT. Toute offense exige une réparation. — Le péché est une offense; c'est un outrage fait à la majesté divine; il faut donc une réparation. Les hommes, quand ils sont offensés, exigent le sang de leur ennemi en réparation de leur honneur. — Dieu est moins difficile, il se contente de nos regrets; mais au moins faut-il des regrets. Les saints docteurs appellent le sacrement de Pénitence un baptême laborieux. C'est un baptême, puisqu'il nous purifie de nos péchés; mais il est laborieux, parce qu'il ne nous les remet qu'à condition de satisfaire à la justice divine. Aussi le mot qui exprime l'effet du baptême et celui qui exprime l'effet de la pénitence sont-ils bien différents : pour le baptême, on dit *qu'il efface* le péché. — La peine est remise en même temps que la tache est effacée. — Pour le sacrement de Pénitence, on dit *qu'il remet* les péchés, pour faire entendre que, si la tache est effacée, la peine ne l'est pas. — Quel est donc l'effet propre du sacrement de Pénitence? Pour le comprendre, considérez que les théologiens distinguent deux choses dans le péché : la faute elle-même, et la peine qui lui est due; — le corps du délit, et la dette contractée envers la justice divine. La grâce de l'absolution, en nous appliquant les mérites de satisfaction de Jésus-Christ, ne nous les applique pas, au moins ordinairement, comme fait le baptême, de manière à nous dispenser de toute réparation personnelle; elle ne

ait que changer la peine éternelle en une peine temporelle, et c'est cette peine qu'il s'agit d'expier par la satisfaction.

L'Écriture sainte nous fournit plusieurs exemples de cette conduite de Dieu dans la réconciliation des pécheurs. « Les Israélites ont irrité le Ciel par leurs murmures, Moïse apaise la colère du Seigneur; Dieu pardonne, mais à condition que les murmurateurs seront punis de mort. C'était une satisfaction, le corps était frappé, mais l'âme était sauvée; la peine éternelle avait été remise, mais la peine temporelle restait. David homicide et adultère avait confessé sa faute, il s'était humilié sur le sac et la cendre. Les accents de sa douleur, ces lamentations sublimes qui devaient devenir, dans tous les siècles, l'expression du repentir de l'humanité entière, sont montés jusqu'à Dieu, qui lui envoie son prophète pour lui annoncer qu'il lui pardonne. Néanmoins, il devra subir une peine, et le royal coupable verra mourir sur les degrés de son trône l'enfant qui lui était né du meurtre et de la honte[1]. » Il faut donc que vous satisfassiez pour les péchés que vous avez commis; cette satisfaction est une dette envers la justice divine, — il faudra la payer en cette vie ou en l'autre. Rentrez un instant au dedans de vous-même et, en repassant les fautes de votre vie, comprenez combien vous êtes redevable envers la justice divine, et quel besoin vous avez de faire pénitence.

2e Point. Moyens de satisfaction. — Vous pouvez satisfaire à la justice divine : 1° par la pénitence que le confesseur vous impose; de toutes les œuvres satisfactoires, celle-ci est la plus méritoire, la plus efficace, la plus agréable à Dieu, parce qu'elle fait partie du sacrement, et qu'elle tient plus étroitement aux satisfactions infinies de Jésus-Christ. Acceptez donc, avec une humble soumission, la pé-

1. Répertoire de l'abbé Martin.

nitence qui vous est imposée par le prêtre. Acquittez-vous-en avec fidélité, c'est-à-dire dans le temps et de la manière que le confesseur l'a ordonné; avec piété, c'est-à-dire avec ferveur et dévotion, et surtout avec un vif sentiment de regret et de componction. Vous vous acquitterez comme il convient de votre pénitence, si vous considérez qu'il n'y a nulle proportion entre vos fautes et la pénitence qui vous est enjointe. Quelle bonté de la part de votre Dieu! Vous aviez mérité l'enfer par vos péchés; vous étiez condamné à pleurer éternellement dans les prisons de la justice divine. — Vous vous approchez du sacrement de pénitence et, au lieu des peines éternelles que vous aviez méritées, Dieu veut bien se contenter de quelques œuvres satisfactoires, d'une pénitence presque insignifiante. — Comment ne pas l'accepter avec empressement, comment ne pas l'accomplir avec fidélité?

2° Vous pouvez satisfaire à la justice divine par les peines de cette vie, si vous les supportez avec foi et en esprit de pénitence. Redoublez ici d'amour, de reconnaissance pour la bonté de Dieu! Il consent à vous tenir compte des afflictions et des souffrances inhérentes à votre caractère d'enfant d'Ève; il les accepte en payement de la dette que vous avez contractée envers lui. Quelle bonté! mais aussi quelle folie de la part de tant d'âmes indolentes qui négligent un moyen si facile de s'acquitter envers la justice divine! Si elles voulaient, si vous-même vous vouliez profiter de tant de petits chagrins, de tant de contrariétés inévitables, de tant de circonstances pénibles qui se succèdent si fréquemment dans la vie, quels trésors de mérites vous pourriez amasser d'un bout de l'année à l'autre. Ayez donc un peu de générosité, et vous paraîtrez devant Dieu, riche en bonnes œuvres; et vous vous applaudirez d'avoir fait pénitence durant les quelques jours de votre pèlerinage, plutôt que d'être condamné à la faire durant de longues années,

dans les flammes du purgatoire ! Réfléchissez-y sérieusement !...

3° Les indulgences sont un moyen précieux de satisfaire à la justice divine. — On appelle indulgence la remise plénière ou partielle de la peine temporelle qu'il nous reste à subir, après que nos péchés ont été pardonnés dans le sacrement de Pénitence. L'indulgence plénière remet toute la peine, de telle sorte que, si vous veniez à mourir aussitôt après avoir gagné une indulgence plénière, vous jouiriez du bonheur du ciel, sans passer par le purgatoire. L'indulgence partielle ne remet qu'une partie de la peine qui reste à expier ; mais cette remise, quelque légère qu'elle soit, vous paraîtra précieuse, si vous pensez à la rigueur des supplices qu'elle abrège. Admirez ici la bonté de Dieu, qui sait concilier ainsi les intérêts de sa miséricorde avec les droits de sa justice. — Admirez la tendre sollicitude de l'Église, qui, alarmée justement de l'insuffisance de vos pénitences, vous vient en aide en vous ouvrant le trésor des indulgences. — Combien vous seriez ennemi de vous-même, si vous négligiez un moyen si facile de vous acquitter envers la justice divine !

O mon Dieu, comment pourrai-je assez vous aimer et vous bénir ! Par mes fautes si souvent répétées, j'avais mérité une peine éternelle ; — vous me l'avez remise par le sacrement de Pénitence ! Rendu à votre amitié, il me restait à subir une peine temporelle ou en cette vie, par les larmes de la pénitence, ou en l'autre, dans les flammes du purgatoire, — et voilà que vous l'abrégez, et que vous la faites presque disparaître par les indulgences ! Hélas ! mon Dieu, je suis si lâche, la pénitence me coûte tant, que les indulgences semblent avoir été instituées uniquement pour moi : je serais donc bien insensé si je les dédaignais. Bénissez, ô mon Dieu, la résolution que je prends de gagner toutes celles qui me seront offertes. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR

Considérations sur la confession fréquente.

Il y a bien des préjugés dans le monde contre la confession fréquente, peut-être vous-même n'en êtes-vous pas exempt. Il est important, pour vous, de dépouiller toute prévention injuste contre un des moyens de sanctification les plus efficaces. Pour cela, il suffira que vous en méditiez les avantages.

1er Point. La confession fréquente vous donnera une connaissance plus approfondie de vous-même. — La science la plus rare, la plus difficile et la plus précieuse est, sans contredit, la science de nous-même ; « l'antiquité en inscrivait, sans la comprendre, la maxime à la porte de ses temples ; le Christianisme en a fait la clef de toute vie parfaite[1] ». Aussi saint Augustin ne craint-il pas de dire qu'il vaut mieux connaître ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des États et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Sans la connaissance de vous-même, vous n'aurez jamais une piété vraie et solide ; vous vivrez, sans le savoir, au milieu de déplorables misères qui dépareront vos vertus et feront blasphémer la piété ; ou bien, esclave de dispositions vicieuses que vous ne combattrez point, parce que vous ne les connaîtrez pas, vous resterez stationnaire dans les voies de la vertu. Cette connaissance de vous-même, vous ne sauriez l'acquérir par vos seules lumières, parce que vous vous voyez de trop près, et que votre regard ne saurait embrasser tout l'ensemble de vous-même. Les autres hommes ne peuvent pas vous aider à l'acquérir, car ils sont pour vous ou des indifférents, ou des ennemis, ou des amis. Les indifférents ne vous aiment pas

1. *La femme chrétienne.*

assez pour vous dire vos défauts; — les ennemis parlent, il est vrai, mais leur censure est amère et passionnée, par conséquent elle est sans autorité; — enfin, vos amis vous aiment trop, et leur affection les aveugle sur vos défauts. — D'où vous viendra donc la lumière? de la confession fréquente.

L'habitude de nous confesser souvent nous force à rentrer en nous-même; il faut que nous nous rendions compte, par des examens sérieux, de nos fautes habituelles, de notre passion dominante, de nos dispositions les plus secrètes, afin de pouvoir les faire connaître au prêtre. De ces examens fréquemment répétés, naissent déjà de précieuses lumières; elles se complètent par les avis du confesseur auquel nous donnons entrée dans notre âme. Il achève de nous révéler nous-même à nous-même, il nous fait apercevoir certaines inclinations secrètes que l'amour-propre ou la préoccupation nous empêchait de saisir. Grâces à ces lumières qui jaillissent de toutes parts, nous savons ce que nous sommes, nous voyons l'usage ou l'abus que nous avons fait des dons de Dieu ; nous nous connaissons pleinement, et cette connaissance de nous-même est le premier bienfait de la confession fréquente.

2e Point. La confession fréquente expie nos fautes. — Vous n'êtes pas exempt de fautes, et personne n'en est exempt. A chaque instant de nouvelles infidélités compromettent plus ou moins votre salut, déparent plus ou moins votre âme aux yeux de Dieu ; — si elles ne vous enlèvent pas la grâce sanctifiante, elles l'affaiblissent; si elles ne vous rendent pas l'ennemi de Dieu, elles augmentent sans cesse votre dette envers la justice divine.

Vous avez donc besoin d'œuvres satisfactoires qui acquittent votre dette, qui vous purifient en expiant vos fautes. — Ces œuvres satisfactoires, où sont-elles? où sont vos pénitences, vos mortifications? Hélas! soit lâcheté, soit préoc-

cupation, soit délicatesse de tempérament, vos pénitences sont nulles ou presque nulles. — La confession fréquente viendra suppléer à cette insuffisance de vos expiations. Elle est la pénitence la plus efficace, parce qu'elle tient plus étroitement à la satisfaction même de Jésus-Christ ; la plus méritoire, parce qu'elle est la plus humiliante ; la plus équitable, parce qu'elle est la plus naturelle. La conscience universelle, dit M. de Maistre, reconnaît, dans la confession spontanée faite à l'autorité, une force expiatrice et un mérite de grâce. Il n'y a qu'un sentiment sur ce point, depuis la mère qui interroge son enfant sur une porcelaine cassée, ou sur une sucrerie mangée contre la défense, jusqu'au juge qui interroge du haut de son tribunal le voleur et l'assassin. — La confession, dit saint Bernard, est un bel ornement de l'âme, elle purifie le pécheur et rend le juste plus pur ; s'il y a en nous des péchés, la confession les lave s'il y a du bien, elle en augmente le mérite. — Si donc vous avez à cœur votre avancement spirituel, si vous comprenez l'obligation où vous êtes de faire pénitence, si vous êtes effrayé des peines qu'il vous faudra endurer dans le purgatoire pour expier des fautes qu'il vous est facile d'expier par le sacrement de Pénitence, vous aimerez et vous pratiquerez la confession fréquente.

3e Point. L'usage de la confession fréquente est une source de mérites. — Pour qu'une œuvre soit méritoire devant Dieu, il ne suffit pas qu'elle soit bonne en elle-même, il faut qu'elle soit faite en état de grâce. Toute action bonne de sa nature, comme l'aumône, la prière, le jeûne, faite dans l'état de péché mortel, ne peut avoir de mérite pour le ciel. — Vous avez donc un immense intérêt à être toujours en état de grâce, afin que toutes vos actions puissent devenir méritoires devant Dieu. C'est par la confession fréquente que vous obtiendrez ce précieux résultat. — Tandis que le chrétien indolent reste des mois entiers dans le pé-

ché, au risque de perdre le fruit de toutes ses bonnes œuvres, vous donnerez aux vôtres tout le prix qu'elles peuvent avoir en tenant votre conscience toujours pure, par l'usage fréquent du sacrement de pénitence.

4e Point. — L'usage de la confession fréquente rend plus facile le devoir de la confession : 1° parce que l'on trouve toujours facile ce que l'on fait souvent; 2° parce que l'examen de conscience, si pénible pour ceux qui se confessent rarement, n'offre aucune difficulté à ceux qui se confessent tous les quinze jours ou tous les mois; 3° parce que, les fautes étant moins nombreuses, l'aveu qu'il faut en faire soulève moins de répugnances et coûte moins à l'amour-propre. D'où peut donc venir votre éloignement de la confession? N'est-ce pas précisément du peu d'usage que vous en faites? des difficultés que vous trouvez à débrouiller votre conscience? des inquiétudes que vous laisse l'examen de fautes si nombreuses et déjà si anciennes? Ainsi vous voyez se réaliser pour vous cette parole d'un saint : celui qui ne peigne pas souvent ses cheveux ne pourra bientôt plus les démêler. Vous laissez votre conscience des mois entiers sans l'examiner, et vous ne savez plus comment en débrouiller le chaos.

O mon Dieu, ne permettez pas que je m'éloigne ou que je ne m'approche que rarement d'un sacrement où je dois trouver la vie, si j'ai eu le malheur de la perdre; où je dois trouver la force pour persévérer, si j'ai le bonheur de marcher dans les voies de la justice. Quelles ne seraient pas mon ingratitude et ma témérité, si, en méprisant le bienfait de la confession, je m'exposais à être surpris par la mort, et à me voir cité devant votre tribunal, sans m'être préparé au compte rigoureux que j'aurai à vous rendre!

RÉSOLUTION

Je me confesserai au moins tous les mois.

SIXIÈME JOUR

DEUXIÈME CONSIDÉRATION SUR LES AVANTAGES DE LA CONFESSION FRÉQUENTE.

Vous devez regarder la confession fréquente comme un préservatif puissant contre de nouvelles chutes. En effet, vous péchez ou par lâcheté, ou par ignorance, ou par faiblesse. La confession fréquente vous donnera des encouragements, des lumières et des forces.

1er Point. Vous péchez par lâcheté. — Le cœur humain est naturellement inconstant : si pour être vertueux il ne fallait qu'une seule victoire une fois remportée, la vertu compterait d'innombrables disciples; — si pour être chrétien, et arriver au ciel, il n'était besoin que de s'imposer un sacrifice unique, il n'est personne qui ne trouvât le courage d'acheter le salut au prix d'un seul sacrifice, quelque grand qu'il fût. Mais il n'en est pas ainsi : la concupiscence, comme l'hydre de la fable, semble se multiplier par ses défaites; une passion nouvelle remplace une passion vaincue; les combats succèdent aux combats, les victoires doivent suivre les victoires. C'est précisément cette continuité de combats qui nous déconcerte; notre cœur se lasse de ces luttes sans cesse renaissantes, et l'inconstance nous fait abandonner des pratiques et des devoirs qui faisaient autrefois nos plus douces jouissances.

Ajoutez, aux luttes qui se renouvellent sans cesse, l'atmosphère corrompue dans laquelle vous êtes plongé en vivant dans le monde. Les exemples que vous avez sous les yeux, les propos que vous entendez, les séductions qui vous entourent, exercent sur votre âme, nécessairement et

journellement, une influence délétère qui énerve en vous les principes de la vie chrétienne, et finira par les détruire tôt ou tard, si elle n'est combattue. La confession fréquente vous sauvera de ce danger. Là, une voix amie, entourée d'une autorité divine, vous remettra sans cesse devant les yeux les grands motifs d'encouragement et de persévérance que fournit la religion : l'amour d'un Dieu qui est votre Père, votre bienfaiteur, et qui sera votre juge ; — la crainte de l'enfer, où l'on souffre sans fin et sans mesure ; — l'espérance du ciel, où l'on goûte la gloire et le bonheur de Dieu même ; — la croix enfin, où Jésus-Christ a souffert et est mort pour vous. — Comment être lâche en présence de pareils souvenirs? Que si, vous laissant aller aux répugnances de l'amour-propre, aux suggestions de l'ennemi de votre salut, aux conseils perfides de la paresse, vous négligez la confession fréquente ; c'en est fait de votre avancement et peut-être de votre persévérance. Que peut faire, en effet, le langage de la foi, de la vertu, entendu une ou deux fois par an, quand vous entendez tous les jours le langage de l'incrédulité et des passions? Ne voyez-vous pas que votre éloignement de la confession laisse le champ libre au génie du mal, et que les impressions mauvaises que vous recevez tous les jours restent sans contrepoids?

2e Point. Vous péchez par ignorance. — A tous les âges de la vie, nous avons besoin d'être éclairés et dirigés ; — les passions nous aveuglent, les sens nous séduisent, l'erreur revêt les apparences de la vérité ; les maximes du monde nous corrompent, ses exemples nous entraînent, ses plaisirs nous attirent ; nous n'échappons à un écueil que pour tomber dans un autre. Ainsi au dedans de nous, comme autour de nous, tout conspire pour nous tromper, et nous trompe en effet, en nous montrant le bien comme un mal et le mal comme un bien. Abandonnés à nous-mêmes, nous sommes perdus ,

comment discerner le bien du mal, l'erreur de la vérité, au milieu de ce conflit d'opinions diverses et de maximes contradictoires? La confession fréquente sera pour vous une source de lumières : là, vous trouverez un guide sûr qui vous garantira de toutes les erreurs, et vous dirigera dans les voies de la vérité et de la vertu. Par ses conseils, il dissipera toutes les illusions que vous pourrez puiser dans le contact du monde; il démêlera la trame embrouillée de vos passions, et vous dira clairement ce que votre conscience engourdie ne vous dira que d'une voix faible et mal entendue. La confession fréquente mettra à vos côtés un véritable Mentor qui vous inspirera l'horreur du vice, l'amour de la vertu, et affermira vos pas dans les sentiers du devoir. Combien de milliers d'âmes ont été préservées, par la confession fréquente, des pièges qui leur étaient tendus et qui vous attendent vous-même?

3e Point. — Vous pêchez par faiblesse. Rappelez-vous votre vie passée, vos fautes, votre infidélités, vos inconstances. — Considérez ce qui se passe en vous, en ce moment, vos tentations continuelles, vos misères, vos passions, et vous connaîtrez votre faiblesse et votre impuissance pour le bien. Cette faiblesse toute seule suffirait pour vous faire comprendre comment, sans la grâce, il vous est impossible d'opérer votre salut, et comment, par conséquent, la confession fréquente vous est nécessaire et doit vous être chère. C'est par elle, en effet, que Dieu se plaît à communiquer aux âmes les grâces de force et de persévérance que vous ne trouverez nulle part ailleurs, parce qu'elles tiennent à la nature même du sacrement et au but que Jésus-Christ s'est proposé en l'instituant.

Mais quand ces grâces de force et de persévérance ne seraient pas un des effets propres de la confession, elles en seraient la récompense... Dieu, qui paye si libéralement le peu que nous faisons pour lui, ne saurait laisser sans ré-

compense le courage d'une âme qui, ou pour être plus pure à ses regards, ou pour obéir à la règle qui lui est tracée, s'astreint à la pratique si coûteuse de la confession fréquente ; ce qui fait dire à saint François de Sales : Confessez-vous donc avec beaucoup d'humilité et de dévotion tous les huit jours, quoique votre conscience ne vous reproche aucun péché mortel; non-seulement vous recevrez l'absolution des péchés véniels que vous confesserez, mais encore beaucoup de lumière pour en avoir un plus grand discernement, beaucoup plus de force pour les éviter, et une merveilleuse abondance de grâces pour réparer les pertes qu'ils auraient pu vous causer.

Ajoutez à ces grâces propres au sacrement le courage que donne une bonne conscience, et vous comprendrez quelle force on puise dans la confession fréquente. Il en est d'une conscience pure comme d'un vêtement tout neuf; tant qu'il conserve son éclat et sa fraîcheur, on est attentif à éviter tout ce qui pourrait le souiller. La première tache, fût-elle légère, cause un vif chagrin ; — la seconde trouve déjà plus d'indifférence, et à mesure que les taches se multiplient, les regrets disparaissent : — le vêtement est sacrifié. Voilà l'histoire de notre conscience : tant qu'elle est pure, nous sommes attentifs à la conserver dans la grâce; la première faute nous coûte, nous la pleurons, nous nous la reprochons amèrement; la seconde nous coûte déjà moins, et nous arrivons à accumuler les péchés sans résistance. Ne voyez-vous pas que si vous aviez soin de tenir votre conscience toujours pure, par la confession fréquente, vous rendriez impossible toute habitude vicieuse, et tôt ou tard le démon vous trouverait invincible.

O mon Dieu, si vous m'imposiez des conditions pénibles pour sauver mon âme, je devrais les accepter, et je serais inexcusable de ne pas m'y soumettre. Quelle folie donc de

refuser mon salut quand les moyens de l'assurer sont si faciles !

RÉSOLUTION

Je prends la résolution de me confesser au moins tous les mois.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE PAR ORDRE DE SUJETS

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

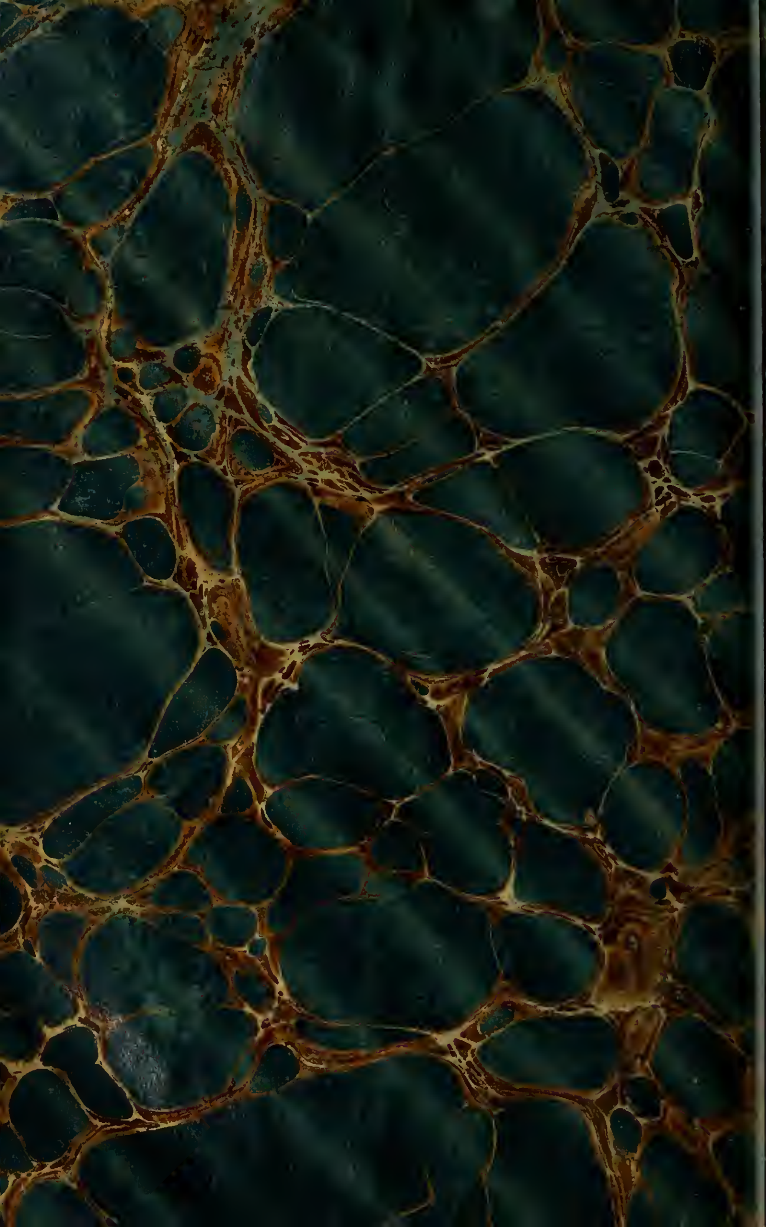
DES DEVOIRS A REMPLIR

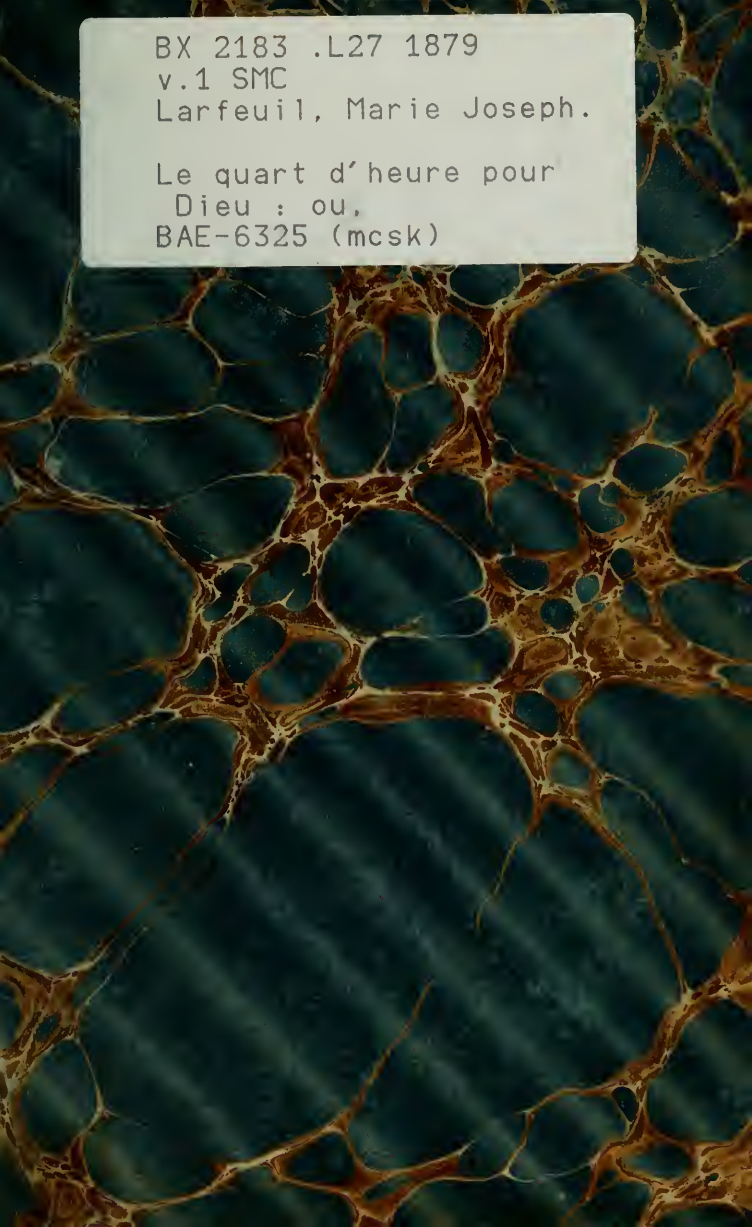
OBSTACLES AU SALUT

MOYENS DE SANCTIFICATION

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.




BX 2183 .L27 1879
v.1 SMC
Larfeuil, Marie Joseph.

Le quart d'heure pour
Dieu : ou.
BAE-6325 (mcsk)

